



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

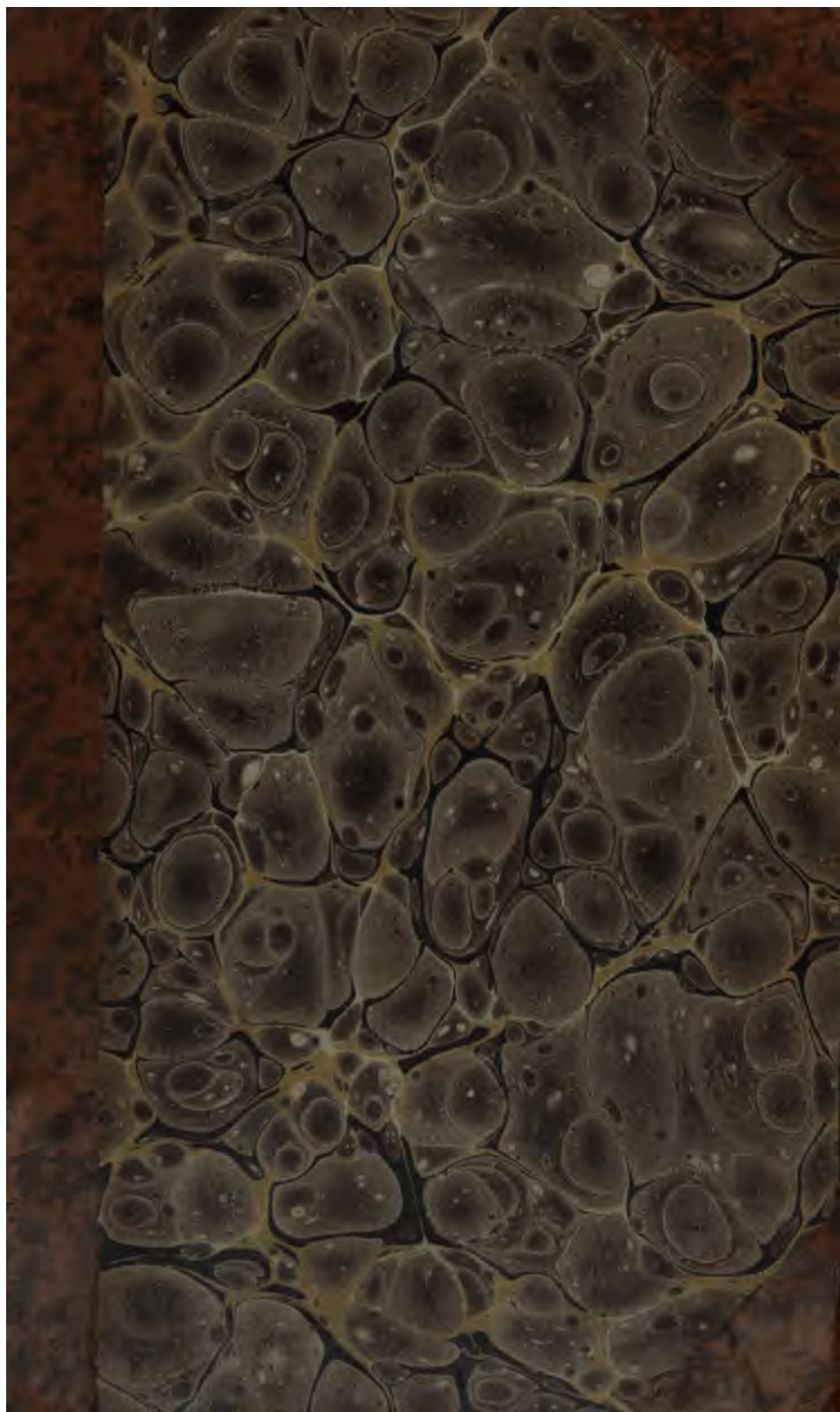
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1229

Per. 3977e. 179
VI. 13



BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

TOME XIII.

LISTE

DE MM. LES COLLABORATEURS

DE LA VI^e SECTION

DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES

ET DE L'INDUSTRIE (1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE. *Collab.* : MM. de Blossville, Coquebert de Montbret (C. M.), Denaix (DEN.), Depping (D-c.), de Férussac (F.), L. de Freycinet, Levillain, de Rossel, Lesueur-Merlin.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET COMPARÉE. MM. Barbier du Bocage, Champollion-Figeac, Depping (D-c.), Letronne, Abel Rémusat, Walckenaër (W-r.).

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, PLANS, CARTES de toute nature. MM. Augoyat, de Blossville, Brué, Denaix (DEN.), de Férussac (F.), Francœur, L. de Freycinet, Levillain, Lesueur-Merlin, Walckenaër (W-r.).

STATISTIQUE, ARITHMÉTIQUE POLITIQUE, ÉCONOMIE PUBLIQUE, ET COMMERCE. MM. Aubert-de-Vitry, Berthevin, Bottin, de Châteauneuf, Coquebert de Montbret (C. M), Depping (D-c.), de Férussac (F.), baron Fourier, Jolivot, Lesueur-Merlin, de Montvéran, Moris, de Pétigny, Sylvestre, Tardif, Villard, Villermé, Villot, Warden.

VOYAGES. MM. Aubert de Vitry, Coquebert de Montbret (C. M.), Depping (D-c.), Dezos de la Roquette, de Férussac (F.), L. de Freycinet, E. Héreau, Lesueur-Merlin, Albert-Montémont, de Rossel, Walckenaër, Warden.

Rédacteur principal, M. AUBERT DE VITRY.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 4 vol. in-8°, ou 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, n° 24.

BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

6^e SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES

De Monseigneur le Dauphin,

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR LA

PROPAGATION DES CONNAISSANCES

SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,

ET SOUS LA DIRECTION

DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

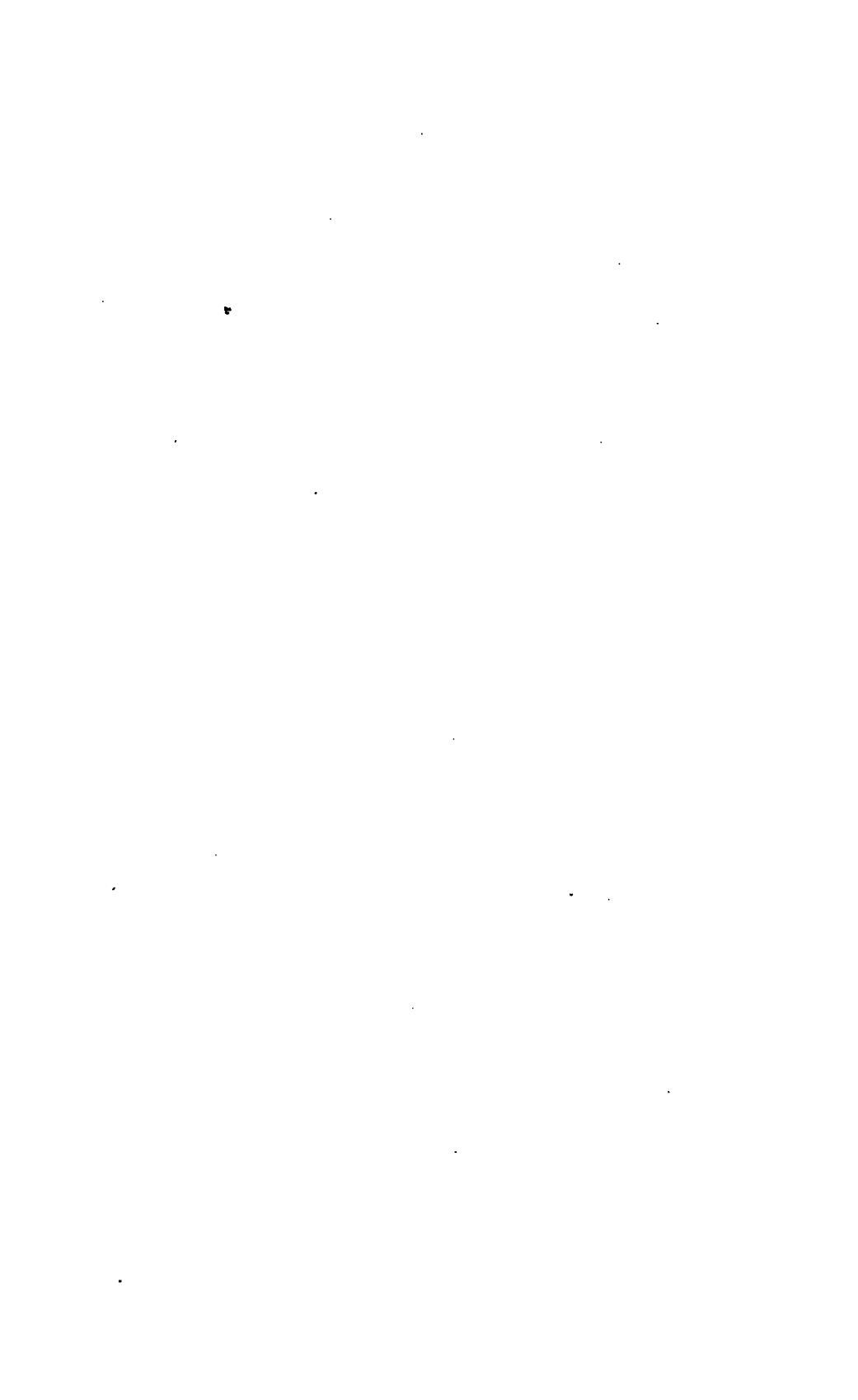
AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n^o 3;

Et chez M. ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n^o 23.

Paris et Amsterdam, chez MM. DUFOUR ET D'OCAGNE.

Paris, Strasbourg et Londres, chez MM. TREUTTEL ET WURTZ.

1828.



BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

1. **BALANCE POLITIQUE DU GLOBE EN 1828**, à l'usage des hommes d'État, des administrateurs, des banquiers et négocians, des voyageurs et des jeunes gens; ou *Essai sur la statistique générale de la terre*, d'après ses divisions politiques actuelles et les découvertes les plus récentes; offrant dans un seul tableau, pour tous les états de l'Europe et de l'Amérique et pour les principaux états des autres parties du monde, la superficie et la population, les revenus et la dette, les forces de terre et de mer, la répartition des habitans d'après les religions et d'après les langues, le Souverain régnant ou le chef du Gouvernement actuel, avec l'indication de l'époque de son avènement et de sa minorité, de la religion qu'il professe et de la dynastie à laquelle il appartient; la population des villes principales de chaque état, en désignant celle qui en est la capitale, et signalant les divisions administratives auxquelles les autres appartiennent; rédigée par **ADRIEN BALBI**. Tableau en une feuille, format atlantique; prix, 6 fr. Paris, 1828; Jules Renouard.

Pour signaler ce travail aussi important qu'il est neuf, nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que d'emprunter à l'auteur, en les abrégant, les observations dont il l'a fait précéder.

Il n'est peut-être aucune science, dit M. Balbi, qui soit plus sujette à des changemens que la *Géographie politique*. On a beaucoup de livres élémentaires destinés à l'enseignement de cette science; on a plusieurs journaux qui en signalent les progrès; mais on n'a pas encore un résumé périodique de géographie statistique, rédigé dans le but d'offrir périodiquement l'état des élémens qui constituent la force, la richesse et l'importance relative de tous les États de l'Europe et des principaux États des autres parties du monde. C'est ce que nous

avons essayé de faire dans la *Balance Politique du Globe*, nous proposant de la reproduire tous les 3 ou tous les 5 ans.

Nous offrons, pour garantie de l'exactitude des calculs offerts dans ce tableau, les données officielles les plus récentes que l'on possède sur plusieurs États, celles que nous avons cru pouvoir déduire de l'examen raisonné des évaluations diverses faites par les auteurs les plus célèbres, et pour les États qui sortent du domaine de la statistique proprement dite, comme ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, les élémens qui ont servi à nos prédécesseurs, et d'autres qui peut-être leur ont manqué et dont nous regrettons de ne pouvoir pas indiquer toutes les sources. Si tout cela n'était pas suffisant, nous prions nos lecteurs de voir dans l'introduction de notre *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*, qui formera le complément de notre *Atlas ethnographique du Globe*, les raisonnemens que nous faisons et les faits que nous citons à l'appui.

Nos nombreux rapports personnels avec tout ce que la science a de plus grand en Europe et en Amérique, et avec des administrateurs et des hommes d'État très-éclairés de l'Europe et des contrées les plus éloignées, ainsi que les immenses et précieuses ressources littéraires que présente la capitale de la France à tous ceux qui savent et veulent en profiter, nous ont mis à même de reconnaître beaucoup d'erreurs. Ce n'est qu'après avoir soumis les fausses assertions à un examen rigoureux, que nous les avons rejetées, pour leur substituer d'autres évaluations qui nous paraissaient devoir leur être préférées.

Dans toutes nos évaluations relatives aux pays dont les cartes sont encore très-imparfaites, et pour la population desquels on n'a que des documens tout-à-fait insuffisans, nous avons presque toujours négligé non-seulement les fractions des unités, mais même celles des milliers ou des centaines. Malgré cela, nos sommes générales offrent parfois une précision que nous n'avons pas voulu atteindre dans leurs élémens. Il n'en pouvait pas être autrement, dès qu'une ou plusieurs des sommes partielles dont la somme générale se compose se trouvait être le résultat d'un recensement ou d'une mesure géométrique.

Dans notre tableau on a toujours exclu du revenu les sommes provenant des emprunts et des taxes municipales, ainsi que les revenus des possessions d'outre-mer, parce que les premiers ne

sont pas des revenus proprement dits, mais des ressources extraordinaires, et parce qu'à l'égard des secondes et des troisièmes, nous n'avions pas les moyens de les calculer pour tous les États. On a compris dans la dette tous les élémens dont elle se compose, à l'exception des dettes particulières des communes. Quant à l'époque à laquelle se rapportent les détails de la *Balance*, nous ferons observer qu'on a tâché d'y offrir, autant qu'il a été possible, les revenus, les dettes, les forces de terre et de mer, telles qu'elles étaient à la fin de 1826, époque que l'on n'a dépassée pour aucun État, afin de les rendre tous comparables.

Dans les colonnes des forces de terre, on a donné pour chaque État le cadre de l'armée permanente, à l'exception des confédérations Suisse et Germanique, dont on a fait connaître les contingens respectifs. Ces derniers, ainsi que le cadre de l'armée permanente des autres États, dépassent de beaucoup le nombre des militaires sous les armes. Le contingent du roi de Wurtemberg est de 13,955 hommes, tandis que l'armée effective a été réduite à 4,906; le pied de paix de l'armée prussienne est de 162,600 hommes, mais elle n'en compte sous les drapeaux que 83,400. On n'a jamais compris les milices dans l'armée de terre des États indiqués dans la *Balance*. Cependant il faudrait peut-être faire quelques exceptions à l'égard de certains États, où les milices formées annuellement par le sort se trouvent sous les armes la plus grande partie de l'année, et remplissent des charges qui, dans d'autres États, sont le partage exclusif de l'armée de ligne. Les Pays-Bas offrent un exemple frappant de cette anomalie statistique, que nous citons pour démontrer la difficulté d'offrir, dans un Essai sur la statistique générale du Globe, des élémens exactement comparables, même à l'égard des États les mieux connus. C'est aussi pour offrir, autant que possible, des élémens comparables que l'on a partagé en 3 classes tous les bâtimens dont se composent les flottes. On a regardé comme *vaisseaux de ligne* tous les navires au-dessus de 50 canons, comme *frégates* ceux de 38 à 50, et l'on a rangé dans la troisième classe, composée des *bâtimens inférieurs*, tous les navires au-dessous de 38 canons.

Nous avons exclu de nos calculs toutes les évaluations qui étaient évidemment exagérées, soit en plus, soit en moins.

Comparant ensuite le pays dont nous voulions déterminer la population avec d'autres contrées dont le nombre d'habitans nous était suffisamment connu, nous avons admis comme élémens du calcul l'étendue et la qualité du sol, l'état moral et politique de la nation, celui de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; en un mot, toutes les circonstances qui entrent comme élémens dans la solution de ce problème géographique très-compiqué. Nous avons agi à peu près de même à l'égard des revenus et des forces.

Nous aurions une foule d'observations à faire sur la superficie et la population des États et des villes, sur la division générale du globe par mondes et par parties du monde, sur les divisions politiques et géographiques de ces dernières, sur les divisions administratives de certaines contrées, sur quelques pays que nous avons rangés parmi les États, tandis que nous avons rayé certains autres du nombre de ces derniers; mais l'espace nous manque, et nous prions les lecteurs d'attendre, avant que de nous condamner, la publication de notre *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*. Notre *Balance* présente, pour les États de l'Europe et de l'Amérique, les résultats des recherches officielles ou semi-officielles et des recensemens faits jusqu'à la fin de 1826; les résultats des importants travaux statistiques, entrepris pendant le gouvernement du baron Van der Capellen dans l'Océanie Néerlandaise, nous ont servi à rectifier une foule d'erreurs, à offrir les divisions actuelles de ces magnifiques établissemens, et à rejeter, parmi les inexactitudes dont on purge tous les jours la géographie, les populations exagérées qu'on se plaisait à accorder à Sumatra, à Bornéo, à Célèbes et aux Moluques. A l'égard de l'Espagne, nous avons suivi l'opinion de M. Miñano, auteur du Dictionnaire géographique de ce royaume. Quant à la population de l'Asie Anglaise, nous avons adopté les évaluations de M. Hassel parce que, ce savant, au lieu de se borner à copier servilement les calculs de M. Hamilton, les a soigneusement comparés entre eux, discutés et modifiés. Nous sommes cependant d'avis qu'il faudrait peut-être diminuer encore de presque un septième la population assignée à cette partie de l'Asie par ce savant géographe, afin de s'approcher du nombre réel de ses habitans.

Ce Tableau est divisé par mondes, savoir : monde, ou continent ancien, comprenant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, monde, ou continent nouveau (l'Amérique), et monde maritime, ou Océanie. Toutes les parties composant le tableau forment onze colonnes, savoir : 1° états et titres; 2° surface en milles carrés; 3° population; 4° classification des habitans d'après leur religion; 5° Souverain régnant ou chef du Gouvernement; 6° revenus en francs; 7° dettes en francs; 8° armées; 9° flottes; 10° classification des habitans d'après les langues 11° et enfin, villes capitales et principales, avec des notes.

Ce Tableau comparatif des facultés et des ressources de tous les pays du globe, résultat du travail consciencieux et des lumières de l'un des savans les plus distingués de l'Europe, sera consulté désormais par tous les hommes studieux, comme un résumé précieux qui manquait à la science. A. de V.

2. DARSTELLUNG DER MATHEMATISCHEN GEOGRAPHIE. — Exposition de la Géographie mathématique, particulièrement sous le rapport de la détermination des lieux; avec nombre de pièces jointes à l'appui et 2 pl. In-4°; prix, 1 rth. 8 gr. Hanovre, 1824; Hanschen.

3. HANDBUCH DER WELT-KUNDE. — Manuel de Géographie à l'usage de la jeunesse; par M. KARL PFAFF. 1^{re} part. avec une planch. et 4 tabl., pp. vi, LXXVIII et 255; 2° part., pp. iv et 419; prix, 2 thal. 4 gr. Tubingue, 1824; Osiander. (*Leipzig. Literat. Zeitung*; 31 janv. 1825, p. 209.

C'est sans doute à cet écrivain qu'est dû le *Traité de Géographie ancienne et moderne*, annoncé tome V, n° 220 de notre *Bulletin*.

4. GEOGRAPHIE FÜR GYMNASIEN, etc. — Géographie historique et statistique, d'après les limites naturelles, à l'usage des gymnasies, des écoles secondaires et de l'instruction privée; par TH. FR. DITTENBERGER. 2° édition entièrement refondue, avec 6 cartes. In-8° de XXII et 434 pp.; prix, 1 rth. 4 gr. Heidelberg; 1827; Winter. (*Jenaische allgem. Literatur-Zeitung*; déc. 1827, n° 223.)

La disposition heureuse du plan sur lequel l'auteur a travaillé place, si l'on en croit la gazette d'Iena, cet ouvrage au rang des bons livres élémentaires sur la géographie. Son prin-

cipal but était d'établir une base solide pour l'enseignement de la géographie, en séparant cette science de la *géographie politique*, et de la ramener à des principes invariables. L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties : la 1^{re} renferme la *géographie d'après les limites naturelles* ; elle a deux subdivisions, offrant l'*introduction générale* et la *topographie des 5 grandes régions du globe*. La 2^e partie est consacrée à la *géographie politique*.

5. DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL, contenant la description de tous les lieux du globe, intéressans sous le rapport de la géographie physique et politique, de l'histoire, de la statistique, du commerce, de l'industrie, etc. ; par une société de géographes. Tome IV (1^{re} partie FET-GOD). In-8^a de 25 feuilles. Paris, 1827 ; Kilian, Piquet. (Voy. le *Bulletin* de mars 1828, n^o 3).

6. ALLGEMEINE GEOGRAPHISCH-STATISTISCHE TASCHENBIBLIOTHEK. — Bibliothèque portative de géographie et de statistique, ou Tableau des états les plus remarquables du globe, considérés sous le rapport de la géographie, de la statistique et de l'ethnographie. In-8^o. Dresde, 1827. (*Ephémérides géogr. de Weimar* ; 1827, vol. XXIV, cah. 5, p. 145.)

Les deux premiers cahiers de cette bibliothèque portative renferment le royaume de Saxe, et sont composés par le professeur Stein de Berlin, géographe distingué. Ce travail est purement géographique ; tout ce qui est relatif à l'histoire en a été écarté.

7. ZEITSCHRIFT FÜR DIE ALLGEMEINE GEOGRAPHIE. — Journal pour la géographie générale, publié, avec un collaborateur, par CH. HOFFMANN, lieut. d'artill. pruss. Tome IV, cah. 1-34. In-8^o. Breslau, 1825 ; Gruson.

Nous avons eu occasion de parler des premiers volumes de cette géographie publiée par livraisons. (Voy. *Bulletin*, t. VII, n^o 242.) Le 4^e volume, dont les cahiers nous sont parvenus depuis, traitent de l'Europe, surtout de l'Europe centrale. Les états autrichiens et prussiens y sont décrits en détail. L'auteur procède avec beaucoup de méthode. Après de nombreuses considérations générales sur les limites, l'étendue, le sol, les fleuves et rivières, les ressources financières, les forces militaires, etc.,

l'auteur donne les divisions administratives, fait connaître brièvement les villes, bourgs et villages des subdivisions, etc. M. Hoffmann joint beaucoup d'indications de statistique aux renseignements topographiques. Nous ne voyons point citées les sources où l'auteur a puisé pour chaque pays. Il est probable que cette géographie aura une douzaine de volumes. D-o.

8. ITINÉRAIRE DE L'EUROPE; par FRANÇOIS GRANDINI, employé dans l'administration générale des postes de la Lombardie, avec les derniers réglemens authentiques des administrations des postes d'Italie, de France et d'Autriche, et cartes géographiques. In-16; prix, 2 f. 61 c. Milan, 1827; Rivolta.

9. COSTUMES DES FEMMES DE HAMBOURG, du Tyrol, de la Hollande, de la Suisse, de la Franconie, de l'Espagne, du royaume de Naples, etc.; dessinés la plupart par M. LANTÉ, avec une explication. In-4° de 5 feuilles $\frac{1}{2}$. Paris, 1827; l'éditeur, boulevard Montmartre, n° 1.

10. NAVIGATION ET COMMERCE. — État du nombre des vaisseaux qui ont passé le Sund :

	En l'année	
	1826.	1827.
Vaisseaux anglais.....	3,730	5,199
— hanovriens.....	427	457
— danois.....	779	871
— suédois.....	1,280	1,389
— norvégiens.....	865	867
— prussiens.....	2,621	2,035
— russes.....	328	380
— hollandais.....	617	811
— français.....	81	106
— mecklembourgeois....	565	551
— hambourgeois.....	24	35
— bremois.....	30	65
— lubeckois.....	111	100
— oldenbourgeois.....	20	37
— américains.....	158	192
— portugais.....	9	11
	11,065	13,006

Il paraît, d'après cet état, que le nombre des vaisseaux anglais qui ont passé le Sund s'est accru d'une année à l'autre, dans une proportion beaucoup plus forte que celui des vaisseaux étrangers pris ensemble. Cette augmentation ayant eu lieu, savoir : pour les premiers, à raison de 37 p. $\frac{1}{100}$, et pour les autres, au taux d'environ seulement 8 p. $\frac{1}{100}$. L'augmentation, à l'égard du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de la Prusse, de Hambourg, de Bremen et de Lubeck, pays avec lesquels des traités de réciprocité ont été récemment conclus, n'est que dans la proportion de 5 p. $\frac{1}{100}$, ce qui prouve combien ces traités ont été avantageux à la Grande-Bretagne. D'après un autre relevé, le nombre total des bâtimens qui ont passé le Sund en 1827 n'a été que de 13,002 (différence en moins, 4), dont 6,537 venant de la mer du nord, et 6,465 de la mer Baltique. Dans ce nombre, le commerce des Pays-Bas en a fourni 831, dont 411 venant de la 1^{re} des 2 mers, et 420 de la 2^e. (*Manchester Mercury*.—*Galign. Messeng.* ; Paris, 14 fév. 1828. — *Algem. Konst en Letter-Bode* ; 18 janv. 1828.)

11. TABLES POUR LA RÉDUCTION DES MESURES DE LONGUEUR ET DE CAPACITÉ, AINSI QUE DES POIDS ET DE LA MONNAIE, EN usage dans les comptes de tous les principaux pays et villes principales de commerce de l'Europe, par rapport aux endroits importans des autres parties du monde par le commerce européen ; calculées par Frédéric LOEHMANN, conducteur et sous-maître de mathématiques à l'Académie royale et militaire de Dresde. 4 vol. in-4°, imprimés à Dresde chez Gærtner, en allemand et en français, les deux textes en regard, et publiés à Leipzig : les 3 premiers en 1821, 1822 et 1823, chez Fleischer, et le 4^e en 1826, chez Barth.

1^{re} partie, *tables des mesures du pied* : 40 p. de texte et 13 p. de tables.

2^e partie, *tables des mesures de l'aune* : 48 p. de texte et 108 p. de tables.

3^e partie, *tables des poids de commerce et d'artillerie* : 159 p. de texte et 57 p. de tables.

4^e partie, *tables des monnaies de compte* : 304 p. de texte et 178 p. de tables.

Les changemens qu'ont apportés dans leurs systèmes de

poids, mesures et monnaies la plupart des états de l'Europe, depuis 1815, rendaient extrêmement nécessaire un ouvrage nouveau sur cette matière. Deux ont été publiés récemment : l'un en Angleterre, par Kelly ; l'autre en Allemagne, par Lœhmann. Un compte a été rendu du 1^{er}, sur la traduction qui en a été faite en français, dans le *Bulletin universel* de 1823, t. IV, p. 171. L'auteur anglais a été secondé par son gouvernement, dont les relations sont si nombreuses, si étendues ; il a profité des renseignements recueillis et envoyés par les consuls anglais placés dans les différentes échelles de commerce. On a analysé à l'hôtel des monnaies de Londres, pour son ouvrage, une grande quantité de monnaies. On peut dire que le *Cambiste universel* de Kelly sera long-temps un ouvrage utile, précieux, particulièrement en Angleterre. L'ouvrage de Lœhmann est plus complet, et contient des tables qui le rendent universellement utile ; il n'est pas encore achevé. Les tables des mesures de capacité n'ont pas paru ; elles formeront sans doute la 6^e et dernière partie ; la 5^e, qui est annoncée, devant consister dans les tables des poids en usage pour peser les monnaies, les pierres précieuses et les médicamens.

La 1^{re} partie, *tables des mesures du pied*, se compose d'un texte et des tables proprement dites. L'auteur fait connaître dans le texte, pour chaque capitale, chaque grande ville, les divisions de la mesure du pied qui y sont en usage, la valeur des mesures itinéraires et agraires qui en dérivent. C'est dans les tables que consistent le mérite et l'utilité du travail de l'auteur. Elles donnent les valeurs des mesures principales de 49 lieux divers, exprimées chacune en mesures de tous les autres lieux ; en sorte que l'ouvrage de Lœhmann convient également à tous ces lieux. Une petite table indique les endroits où les mesures sont légalement ou accidentellement égales, à peu de chose près, à celles qui sont calculées dans les tables.

Les 2^e, 3^e et 4^e parties nous paraissent absolument nécessaires dans tous les grands comptoirs, dans toutes les maisons de commerce.

Dans la 2^e partie, après l'indication des mesures de l'aune, vient une table alphabétique servant de renvoi au texte, au calcul des tables de réduction, aux auteurs consultés, et contenant les valeurs de toutes les aunes en lignes de Paris. Les

tables de réduction contiennent les aunes de 157 lieux, exprimées chacune au moyen de toutes les autres; les valeurs des aunes en lignes y sont répétées. Si l'on consulte les tables pour l'un quelconque des 157 lieux dont les mesures ont été calculées par l'auteur, on y trouvera d'abord les noms des mesures d'aunage qui y sont en usage, leurs valeurs en lignes de Paris, puis leurs valeurs en mesures d'Alep, Alexandrie, — Zurich.

La 3^e partie se compose 1^o d'un texte assez étendu, consacré aux subdivisions des pieds; 2^o de tables de réduction des parties décimales de la livre en onces et gros ou en loths et drachmes; 3^o d'une table alphabétique servant de renvoi aux auteurs consultés, aux tables de réduction et contenant la valeur de tous les poids en *as* de Hollande; 4^o des tables de réduction qui renferment les poids de 123 lieux divers, exprimés chacun en tous les autres; 5^o enfin de notes dans lesquelles l'auteur indique les raisons qui lui ont fait adopter, pour les rapports des poids entre eux, des valeurs qui diffèrent de celles qu'ont adoptées d'autres auteurs.

La 4^e partie, tables des monnaies de compte, est la plus considérable et la plus précieuse par les renseignemens certains et peu connus qu'elle renferme. L'auteur s'est adressé à la plupart des gouvernemens d'Europe pour connaître exactement leurs systèmes de monnaies, et souvent il a été assez heureux pour en recevoir des réponses. Les autorités qui ont satisfait à ses demandes, doivent se féliciter d'avoir contribué à la rédaction d'un ouvrage aussi utile. M. Loehmaun a aussi profité pour cette 4^e partie, qui n'a paru qu'en 1826, des recherches de Kelly. Le texte contient l'indication de toutes les monnaies réelles ou fictives, métalliques ou papier, admises pour les usages de la société et du commerce, dans le monde. On y trouve des tableaux du cours des monnaies, de nombreuses remarques et tous les documens officiels, ordonnances et réglemens monétaires, qui ont été adressés à l'auteur. Après le texte vient une table alphabétique qui lui sert de renvoi ainsi qu'aux tables de réduction, et qui donne pour toutes les villes mentionnées dans l'ouvrage le nombre d'unités monétaires de ces villes formant le marc fin de Cologne. Les tables de réduction donnent pour 111 lieux divers les valeurs de leurs monnaies de compte, exprimées chacune en celles de tous les autres. Enfin cette 4^e partie

est terminée par un tableau qui indique le poids, le titre et la valeur des monnaies d'or et d'argent de l'Europe et hors de l'Europe, récemment analysées, en 1819 et 1820, à la monnaie de Londres et à celle de Paris, afin de déterminer leurs valeurs intrinsèques. Ce tableau est tiré en très-grande partie, pour ne pas dire entièrement, de l'ouvrage de Kelly. A.

12. I. POIDS, MESURES ET MONNAIES D'EUROPE, dont les valeurs ont été fixées par des lois ou des ordonnances depuis 1800.

II. TABLEAU COMPARATIF DES POIDS. (*Elbe-Blatt*; sept. 1827, n° 101, p. 621.)

Angleterre. La valeur des mesures anglaises, en usage dans les trois royaumes sous le nom de *mesures impériales*, a été déterminée par une loi en date du 17 juin 1824. Voyez le *Bulletin* 1826, tom. VI, n° 187. Cette loi n'apporte aucun changement à la longueur du *yard*, ni au poids du *grain troy*, dont 5,760 font la *livre troy*, et 7,000 la *livre avoir-du-poids*; mais elle rend ces mesures communes aux 3 royaumes, fixe leurs valeurs d'une manière invariable, et rapporte toutes les mesures de capacité des liquides et des substances solides qui se vendent à mesure rase, à une seule unité, le *gallon impérial*, qui doit contenir 10 livres avoir-du-poids d'eau distillée, pesée dans l'air à 62° Fahrenheit et sous 30 pouces de pression.

De nouvelles monnaies d'argent et une nouvelle monnaie d'or, le souverain, qui vaut une livre sterling, ont été mises en circulation, depuis 1816.

1 Yard impér. = 0 m., 914383	1 pied = 0 mèt., 304794
1 livre troy = 0 kil., 373096	1 livre avoir-du-poids = 0 kil., 453415
1 gallon imp. = 4 lit., 543458	1 quarter = 290 lit., 781312
1 liv. stl. en or = 25 fr., 21	1 shilling depuis 1816 = 1 fr., 16.

Autriche. L'Autriche ne paraît pas jusqu'à présent s'être occupée d'établir un système uniforme de poids, mesures et monnaies dans ses vastes états; mais elle a laissé en partie les choses sur le pied où elle les a trouvées dans le royaume Lombardo-Vénitien. Voyez plus bas.

Bade. Depuis 1810, le pied légal, dans le grand duché de Bade, est égal à 30 centimètres; l'aune, à 60 centimètres; la perche, à 3 mètres; la livre, à 500 grammes.

Bavière. Une ordonnance du 28 février 1809 a fixé, ainsi qu'il suit, les valeurs du pied, de l'aune et de la livre :

1 pied = 129,38 lignes de Paris = 0 m., 291859

1 aune = 2,5644 pieds de Paris = 0,8333

1 livre de 32 loths = 560 grammes.

Danemark. D'après une ordonnance du 5 janvier 1813, tous les titres des anciennes monnaies sont annulés; on ne doit frapper qu'une seule espèce de monnaie dans le royaume et dans les duchés qui en dépendent, et les comptes doivent se faire partout d'après la même valeur.

Cette monnaie unique est l'écu ou *rixdaler de banque*, de la valeur de 6 marcs ou 96 schillings et de $18 \frac{1}{2}$ au marc de Cologne d'argent fin. Cet écu est dit de banque, parce que la banque de l'état est chargée d'établir le nouveau système monétaire.

1 écu de banque depuis 1814 = 2 f., 80

1 pièce de 2 marcs de banque = 0,93 $\frac{1}{3}$

1 pièce de 24 schill. de banque = 0,70

Les monnaies d'or n'ont pas de valeur légale.

Espagne. Point de changemens.

Hanovre. On y compte actuellement par thalers de $13 \frac{1}{3}$ au marc de Cologne d'argent fin. Le thaler se divise en 24 bons gros; il vaut 3 f. 90; le bon gros, 0 f. 16.

Hesse-Cassel ou électorat de Hesse. Point de changemens.

Hesse-Darmstadt ou grand duché de Hesse. Même système que dans le grand duché de Bade.

Lombardo-Vénitien (royaume). Les mesures de France paraissent y être encore les mesures légales. Dans la patente impériale du 1^{er} nov. 1823, relative au nouveau système monétaire, les dimensions des monnaies sont fixées en millimètres appelés *atomi*, et les poids en grammes appelés *denari*. Les mesures de France sont employées dans plusieurs ouvrages italiens nouveaux. Quelques auteurs donnent à ces mesures leurs vrais noms; d'autres leur donnent des noms italiens. Dans le *tableau statistique* des provinces vénitiennes, ouvrage nouveau, l'hectare est appelé *tornatura*. On ne doit pas, en général, traduire les noms des mesures, ou en le faisant, on doit rappeler l'origine des mesures dont on parle.

On doit compter, à dater de 1824, dans le royaume Lombardo-Vénitien, par livres autrichiennes, *lire austriache*, de 60 au marc d'argent fin de Cologne; en sorte que 6 lire austriache doivent valoir 2 florins de convention, et 1 lira austr. 20 kreutzer ou $86\frac{2}{3}$ centimes de France.

Ainsi la *lira austriaca* n'est autre chose que la pièce de 20 kreutzer, qui s'appelle kopfstück, teston, en Allemagne; mais elle se divisera en 100 centimes.

Les nouvelles monnaies d'or et d'argent doivent être au titre de 0,900 de fin, comme en France.

Naples (royaume de). Point de changemens.

Pays-Bas. Le système métrique français, introduit depuis long-temps dans une grande partie des Pays-Bas, a été adopté en 1820 par le gouvernement, et doit être le seul système légal en usage dans le royaume; mais on a fait la faute de changer les noms de toutes les mesures. De la confusion des mots résulte la confusion des idées. Le mètre porte le nom d'*elle*; le kilogramme, celui de *pond*; l'hectolitre, ceux de *mudde* et de *vat*.

On avait adopté en 1816 le système décimal pour les monnaies. Le florin, qui vaut 2 fr. 14, se divise en 100 parties appelées *cents*. Il y a des pièces de 50, de 10 et de 5 cents.

Piémont, Pologne, Portugal. Point de changemens connus.

Prusse. La Prusse a établi en 1816 un système uniforme de poids et mesures dans ses états. L'unité légale des mesures de longueur est le pied du Rhin, qui vaut 139,13 lignes de Paris ou 0 m. 313854; on l'appelle pied de Prusse. L'aune adoptée = 0 m. 6669.

La nouvelle livre est à si peu de chose près l'ancienne livre de Cologne, qu'on peut la confondre avec cette dernière; elle doit être la 66^e partie du poids d'un pied cube du Rhin d'eau distillée, l'air à la température de 15° Réaumur; elle vaut 0 kil. 4677. Le quintal est de 110 livres; le last maritime, de 4000 livres.

1 scheffel, mesur. des grains, = 54,962 litres.

1 eimer, mesure des liquides, = 68,702

Conformément à deux ordonnances sur les monnaies, l'une du 30 septembre 1821, l'autre du 22 juin 1823, on ne doit

plus compter dans tous les états prussiens que par thalers, écus, de 14 au marc d'argent fin de Prusse; le thaler, de 30 silbergros; le silbergros, de 12 pfennings. Le thaler vaut 3 f. 71; la valeur intrinsèque du silbergros n'est que de 0 fr. 10.

Rome, Russie, Saxe. Point de changemens.

Suède. Le gouvernement suédois n'a apporté aucun changement au système des poids et mesures en usage dans la Suède; mais pour donner des bases fixes à ce système, il a chargé en 1823 l'Académie royale des sciences de Stockholm de déterminer la longueur du pendule simple, qui bat la seconde sexagésimale, à l'observatoire royal et au niveau de la mer, et le poids d'un *can* ou 100 pouces cubes d'eau. Voyez le détail de ces recherches dans la 1^{re} section du *Bulletin*, 1827, tom. VII, p. 239.

Lœhmann donne sur le système monétaire de Suède des renseignemens très-précis qu'il doit à l'obligeance du directeur de la monnaie de Stockholm, et qui par conséquent méritent toute confiance.

Suisse, Toscane. Point de changemens. On trouvera encore dans Lœhmann (4^e partie) des renseignemens officiels sur le système monétaire de Toscane.

Turquie. On ne connaît pas exactement les poids, mesures et monnaies de Turquie.

Wurtemberg. La valeur du pied a été fixée, par une ordonnance du 30 nov. 1806, à 127 lignes de France ou 0 m. 28649. Le pied se divise en 10 pouces, le pouce en 10 lignes, la ligne en 10 points. La toise est de 6 pieds; mais la perche est de 10. 1 aune = 0 m. 6143.

La livre, petit poids, est la livre de Cologne, 0 k. 4677. 1 livre grand poids = 0 k. 4864.

L'article n° 2, en 6 lignes, ne contient que l'indication comparée de quelques poids d'Allemagne, Suisse et France; on la retrouve bien mieux dans l'article n° 1. A.

13. LA FRANCE CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT de la géographie physique et mathématique, de la statistique, du commerce, de l'industrie et de l'histoire. In-32 de 3 feuilles $\frac{1}{2}$; prix, 2 fr. Paris, 1827; Kilian.

C'est l'article *France* du *Dictionnaire universel de géographie*, tiré à part.

14. MANUEL GÉNÉRAL ET NOUVEAU des voyageurs, négocians, administrateurs, hommes d'affaires, et de tous ceux qui désirent connaître les produits de l'industrie et du sol français, ou Statistique complète de la France, par départemens, arrondissemens, cantons, communes et hameaux, sous le rapport historique, agricole et commercial, avec indication du ressort des juridictions, etc., etc.; par M. CARTIER. In-12 de 23 f. $\frac{1}{2}$; prix, 5 fr. Paris, 1826; Moutardier.
15. PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE ET DE TOPOGRAPHIE DE LA FRANCE, divisé en trois parties, extrait de la XI^e édition de l'Abrégé de géographie universelle; rédigé d'après le plan de M. Guthrie; par H. LANGLOIS. In-8° de 32 feuilles, plus une carte. Paris, 1827; H. Langlois.
16. I. DE LA CIVILISATION EN FRANCE, ou Essai sur les causes qui en arrêtent les progrès; par M. J. B. FÉRAT, employé à l'administration des postes et ancien secrétaire d'un ministre. In-8° de viij-126 pages; prix, 2 fr. 50 c. Paris, 1828; Delaunay.
17. II. APERÇU SUR L'ÉTAT DE LA CIVILISATION EN FRANCE; par M. SMITH, avocat. 2^e édition, suivie d'un *Fragment sur l'industrie de Saint-Étienne*. Br. in-8° de 69 pages; prix, 2 fr. Lyon, 1828; Pézieux. Paris; Ambroise Dupont.

Sans trop faire connaître ce qu'il entend par la civilisation d'un pays, M. Férat, auteur de la 1^{re} brochure, recherche l'influence qu'elle éprouve des causes intérieures et extérieures : il émet l'opinion qu'il y a *simultanéité* dans la marche générale, de sorte que chaque état est pour son voisin cause accélérante ou retardatrice. Passant aux causes intérieures, il examine quelle est sur la civilisation l'influence de nos lois, de nos mœurs, de nos préjugés politiques et religieux. C'est dans l'écrit même de l'auteur qu'il faut chercher et que l'on pourra apprécier les vues de M. Férat.

L'ouvrage de M. Smith est beaucoup plus court. Il voit le principal signe d'accroissement de la civilisation dans les pro-

grès des lumières et de la liberté. Il pense qu'il y a accroissement de lumières, tant pour les sciences que pour les lettres. Il voit la société de toutes parts s'avancant dans les voies du perfectionnement et croit à la possibilité indéfinie de ses progrès.

Son ouvrage est partagé en deux parties : dans la 1^{re}, prenant M. Dupin (Charles) pour guide, il suit l'état des sciences en France, il le combat quelquefois et surtout dans ses calculs ; dans la 2^e, on le voit décrire avec une plume exercée le lien qui unit les sciences : quelquefois il les rappelle à leur but, le bonheur de tous. Mais c'est surtout les bienfaits de l'industrie et les espérances de son avenir, qu'il veut faire apprécier ; il avait un beau modèle *sous les yeux*, Saint-Étienne et Lyon. Écoutons l'auteur : « Visitons, dit-il, ces nombreuses fabriques de rubaneries, qui forment la principale branche de commerce de cette contrée. L'ingénieuse mécanique a multiplié sur tous les points les moyens de tisser la soie d'une manière régulière, rapide et variée. Passons dans les magasins du fabricant, là, nous pourrons étudier le goût de toutes les nations et celui de l'Amérique naissante et celui de l'Espagne, riche hier et malheureuse aujourd'hui, mais toujours vaine et fière, celui de la Russie ou de l'Allemagne, cherchant et croyant rencontrer le goût français et tout étonnées de se trouver toujours le goût allemand ou russe, celui enfin de l'Orient, superbe, pompeux, mais invariable. »

Une note nous apprend que M. Hedde, négociant à Saint-Étienne, a constaté que dans l'arrondissement, 115 filatures à soie en moulinent 240 kilogrammes, que la soie employée pour la rubanerie s'élève à 402,005 kilo., valant 23,345,000 francs, recevant par le travail un accroissement de 14 millions, que la valeur des objets manufacturés est environ de 37 millions. L'auteur parle avec le même intérêt des houillères, des manufactures d'armes, de la quincaillerie, de la fabrique de lacets, de celle des tissus ; tous ces objets font de Saint-Étienne, le *Manchester* français, et doivent cependant encore recevoir l'accroissement le plus considérable par l'ouverture de nouvelles communications, surtout du chemin de fer qui va s'établir. Cette brochure nous a paru d'un grand intérêt. BERTHEVIN.

18. I. EXAMEN STATISTIQUE DU ROYAUME DE FRANCE EN 1787, considéré sous le rapport de son étendue, de sa population, de ses revenus, dépenses, etc., le tout établi d'après des documens officiels; par César MOREAU, vice-consul de France à Londres. 1 feuille grand vélin lithogr.; prix, 2 fr. Londres, 1828; Treuttel et Würtz. Paris et Strasbourg, même librairie.

19. II. TABLEAU COMPARATIF DU COMMERCE DE FRANCE avec toutes les parties du monde avant la Révolution et depuis la Restauration; par le même. $\frac{1}{2}$ feuille grand vélin lithograph. (sans date).

Voici deux nouveaux témoignages de l'application patiente et soutenue de M. Moreau, aux recherches de statistique. Dans le 1^{er} des deux tableaux, l'auteur donne 3 aperçus : d'abord sur l'étendue, la population et les finances du royaume en 1787; puis sur le commerce. Cette dernière matière est traitée en détail, M. Moreau indiquant le montant des importations et exportations des divers articles de commerce. Il donne ensuite le relevé du tonnage des bâtimens français et étrangers employés au commerce maritime de la France en 1787. Voici dans quel ordre l'auteur range les pays qui faisaient le plus de commerce avec la France : Colonies françaises, Espagne, Angleterre, villes anséatiques, Pays-Bas, Autriche, Turquie du Levant, Sardaigne, États d'Allemagne, Suisse, Naples et Sicile, États d'Italie, Prusse, Russie, Portugal, États-Unis, Suède, Danemark. M. Moreau évalue les importations de la France, en 1787, à la somme de 631,790,700 livr. tourn., et les exportations à 445,301,300 livr.; mais il ajoute : « si l'on considérait les colonies comme parties intégrantes de l'état politique, les résultats présentés changeraient ainsi qu'il suit : les importations qui figurent pour 631,790,700 livr., se réduiraient à 381,438,500 livr., et les exportations, qui sont de 445,301,300 livr., ne seraient plus que de 349,725,400 livr.—Selon les documens officiels cités par M. Moreau, le tonnage de tous les bâtimens, tant français qu'étrangers, employés en 1787 au commerce maritime, aux pêches maritimes et au cabotage de port en port, de France, dans l'Océan et dans la Méditerranée, a été de 2,007,661 tonneaux de mer, de 42 pieds cubes ou 2,000 livr.

pesant, savoir : 1,893,597 dans les ports de France, et 114,064 dans ceux des colonies; le tonnage fait par navires étrangers, n'a été que de 538,810 tonneaux. Voici la répartition de cette navigation : avec l'Europe, y compris le Levant, les états barbaresques, et les États-Unis, le tonnage a été de 694,269 tonneaux, dont 532,687 d'étrangers. Avec l'Asie, ce qui comprend le commerce français dans l'Inde et à la Chine, 6,667 tonneaux, tous français. Avec l'Afrique, ce qui comprend la funeste et honteuse traite des noirs, le commerce de la gomme et les relations de la France avec l'Ile-de-France et l'Ile-Bourbon, 45,124 tonneaux. Avec l'Amérique, ce qui comprend le commerce de la métropole avec les colonies, à l'exception des établissemens de Terre-Neuve, 164,081 tonneaux. La pêche de la baleine, au Brésil et au Groenland, par les négocians de Dunkerque, 3,700 tonneaux; celle de la morue, à Terre-Neuve, aux îles Saint-Pierre et Miquelon, 53,800 tonneaux; celle du hareng 8,602; du maquereau 5,166 tonneaux; de la sardine 3,060; de poissons divers, tels que thons, soles, turbots, huîtres, saumons, etc., 12,320 tonneaux. Le cabotage de port en port s'est monté à 1,010,852 tonneaux.

L'auteur a ajouté quelques notes sur la population des principales villes du royaume à la même époque, sur les forces militaires, la forme du gouvernement, etc.

Pour le tableau comparatif du commerce de la France avant la Révolution et depuis la Restauration, M. Moreau a choisi deux époques de paix, savoir : de 1787 à 1789, et de 1819 à 1821. Il compare pour ces deux époques les totaux des importations et exportations, de l'or et de l'argent, des boissons et comestibles, des bêtes de somme, des matières premières, des objets fabriqués, des drogues médicinales et autres. Nous croyons devoir reproduire la partie du tableau qui fait connaître les importations et exportations de et pour chaque pays. La petite colonne qui précède les sommes ou valeurs indique le rang des puissances, sous le rapport des affaires commerciales qu'elles ont faites avec la France.

TABLEAU comparatif des exportations et des importations en France, avant la Révolution et après la Restauration.

IMPORTATIONS EN FRANCE des pays ci-après.	GRAND TOTAL Y COMPRIS LES MÉTAUX D'OR ET D'ARGENT de					
	1787 à 1789		1819 à 1821		L'AUGMENTATION ou de LA DIMINUTION.	
	francs.		francs.		francs.	
Russie.....	14	20,663,900	13	48,176,000	A	27,612,100
Suède.....	13	21,064,200	15	15,556,300	D	5,498,900
Danemark.....	18	11,935,500	17	4,867,100	D	7,268,400
Prusse.....	17	13,111,500	12	49,610,400	A	37,398,900
Villes Anseatiques.....	9	38,367,600	16	7,738,400	D	30,629,600
Autriche.....	6	98,574,600	18	3,112,000	D	96,462,600
États d'Allemagne.....	12	25,526,100	8	64,927,400	A	39,401,300
Suisse.....	16	20,389,400	10	55,244,800	A	34,855,400
Pays-Bas.....	7	84,871,800	1	296,366,300	A	213,394,500
Angleterre.....	3	182,887,400	3	157,202,700	D	25,684,700
Portugal.....	11	26,806,700	9	62,132,600	A	36,325,900
Espagne.....	2	255,261,800	5	130,268,100	D	125,003,700
Sardaigne.....	5	102,393,100	4	143,891,300	A	41,498,200
Naples et Sicile.....	8	56,461,000	14	40,987,000	D	15,484,000
États d'Italie.....	16	20,303,100	11	54,643,500	A	34,340,400
Turquie et Levant.....	4	119,888,800	7	80,819,300	D	39,564,600
États-Unis.....	10	30,694,500	6	118,668,800		84,974,300
Colonies françaises.....	1	718,744,700	2	275,471,600		443,273,100
Destinations inconnues, y compris les prises et saisies.....		"		743,200	A	743,200
Totaux récapitulatifs..		1,875,900,700		1,610,771,400	D	266,129,300

EXPORTATIONS DE FRANCE pour les pays ci-après.	GRAND TOTAL Y COMPRIS LES MÉTAUX D'OR ET D'ARGENT de					
	1787 à 1789		1819 à 1821		L'AUGMENTATION ou de LA DIMINUTION.	
	franca.		franca.		franca.	
Russie.....	13	19,570,400	10	40,362,800	A	20,792,400
Suède.....	16	11,829,800	16	10,948,800	D	881,000
Danemark.....	14	18,866,200	15	18,203,500	D	662,700
Prusse.....	12	31,284,800	11	38,357,700	A	7,072,900
Villes anscatiques.....	2	188,932,900	17	9,118,600	D	179,814,300
Autriche.....	6	95,559,800	18	3,889,200	D	91,670,600
États d'Allemagne.....	8	71,043,000	2	172,806,200	A	101,762,200
Suisse.....	10	63,372,100	8	99,534,200	A	35,162,100
Pays-Bas.....	4	124,389,600	3	170,384,400	A	45,994,800
Angleterre.....	5	100,469,000	1	326,119,900	A	225,650,900
Portugal.....	17	11,355,800	12	31,705,900	A	20,450,100
Espagne.....	3	131,135,400	4	160,478,700	A	29,343,300
Sardaigne.....	7	74,926,200	9	61,887,100	D	+13,039,100
Naples et Sicile.....	15	18,159,400	14	20,063,000	A	1,923,600
États d'Italie.....	11	48,376,700	8	72,632,300	A	24,255,600
Turquie et Levant.....	9	63,448,400	13	31,587,000	D	31,861,400
États-Unis.....	18	4,670,900	7	84,904,000	A	80,233,100
Colonies françaises.....	1	279,982,900	8	110,768,800	D	169,213,600
Destinations inconnues, y compris les prises et saisies.....		"		5,202,000	A	5,202,000
Totaux récapitulatifs..		1,352,903,300		1,476,693,500	A	123,790,200

Dans une autre partie de son Tableau comparatif, M. Moreau classe pour chaque pays, les articles de commerce exportés pour la France, ou vendus par ce royaume aux étrangers.

D—G.

20. OUVRAGES DIVERS SUR LES FINANCES DE LA FRANCE, les emprunts, etc.

Nous enregistrerons les ouvrages suivans par leur titre seulement, pour en signaler l'existence aux personnes qui s'occupent de ces sortes de matières, ces ouvrages n'ayant pas été adressés à la Direction lors de leur publication.

21. I. PROJET D'UN FRANÇAIS POUR AUGMENTER LES REVENUS DE L'ÉTAT de 50 à 60 millions par an, sans augmenter les impositions qui existent en ce moment. Petit in-8° d'une feuille. Paris, 1825; Ponthieu.

22. II. SYSTÈME DU CRÉDIT PUBLIC, PARTICULIER A LA FRANCE,

- fondé sous le ministère de M. Ccrvetto, en 1816; par M. DELON, ancien avocat au Parlement. In-4° d'une feuille. Paris, 1827; Palais-Royal, galerie de bois, n° 197 et 198
23. III. **SYSTÈME DES EMPRUNTS FRANÇAIS**, ou Réduction de la dette nationale; par A. LAMBERT, fondateur et directeur général de la Société d'avances mutuelles sur garantie. In-8° de 2 $\frac{1}{2}$ feuilles, y compris $\frac{1}{4}$ de feuille, intitulé *Marche à suivre pour effectuer des prêts mutuels*. Paris, 1827; Ponthieu.
24. IV. **SUR L'EFFET DES PRIVILÈGES, DES EMPRUNTS PUBLICS et des conversions**, sur le crédit de l'industrie en France; par J. J. FAZY. Paris, 1826; Sautelet.
- Les ouvrages suivans sont tous du même auteur, M. A. Seguin, qui a suivi avec une constance remarquable la discussion importante dans laquelle il s'était engagé.
25. V. **CONSIDÉRATIONS SUR LES SYSTÈMES SUIVIS EN FRANCE dans l'administration des finances**. 4 vol. in-8°. Paris, 1824.
26. VI. **MEMENTO ET BARÈME DE LA PERSPECTIVE DE NOTRE AVENIR FINANCIER**, en cas de naufrage au port. In-8°. Paris, 1825.
27. VII. **OBSERVATIONS SUR LES DISCUSSIONS RELATIVES AUX INDEMNITÉS et aux acquisitions des domaines nationaux**. In-8°. Paris, fév. 1825.
28. VIII. **OBSERVATIONS SUR LA NOUVELLE CONCEPTION FINANCIÈRE** présentée à la Chambre des députés par M. le président du Conseil des ministres, le 3 janvier 1825. In-8°. Paris, 1825.
29. IX. **MOYEN DE PARER AUX PRINCIPAUX INCONVÉNIENTS DES PROJETS MINISTÉRIELS** sur les indemnités et sur la dette publique, en conservant les avantages qu'on peut obtenir de ces projets. In-8°. Paris, mars 1825.
30. X. **OBSERVATIONS SUR LE RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION** de la Chambre des députés, chargée d'examiner le projet de loi sur la dette publique et l'amortissement. In 8°. Paris, mars 1825.
31. **TABLEAU DE LA DIVISION TERRITORIALE DU ROYAUME EN 20 CONSERVATIONS FORESTIÈRES**, indiquant les chefs-lieux et les départemens qui forment chaque conservation.

NUMÉROS et chefs-lieux des conservations.	DÉPARTEMENTS.	NUMÉROS et chefs-lieux des conservations.	DÉPARTEMENTS.
1 ^{re} Paris.	Eure-et-Loir. Loiret. Oise. Seine. Seine-et-Marne. Seine-et-Oise.	12 ^e Toulouse.	Ariège. Aude. Garonne (Haute-). Pyrénées Orient. Tarn. Tarn-et-Garonne.
2 ^e Troyes.	Aube. Marne (Haute-). Yonne.	13 ^e Grenoble.	Ain. Alpes (Hautes-). Drôme. Isère.
3 ^e Rouen.	Calvados. Eure. Manche. Seine-Inférieure.	14 ^e Rennes.	Loire. Rhône. Côtes-du-Nord. Finistère. Ile-et-Vilaine. Loire-Inférieure. Morbihan.
4 ^e Douai.	Aisne. Nord. Pas-de-Calais. Somme.	15 ^e Clermont.	Cantal. Corrèze. Creuse. Loire (Haute-). Puy-de-Dôme. Vienne (Haute-).
5 ^e Châlons.	Ardenne. Marne Meuse.	16 ^e Bordeaux.	Dordogne. Gironde. Lot. Lot-et-Garonne.
6 ^e Nancy.	Meurthe. Moselle. Vosges.	17 ^e Pau.	Gers. Landes. Pyrénées (Basses-). Pyrénées (Hautes-).
7 ^e Colmar.	Doubs. Rhin (Bas-). Rhin (Haut-).	18 ^e Nîmes.	Ardèche. Aveyron. Gard. Hérault. Lozère.
8 ^e Dijon.	Côte-d'Or. Jura. Saône (Haute-). Saône-et-Loire.	19 ^e Aix.	(Alpes Basses-). Bouches-du-Rhône. Var. Vaucluse.
9 ^e Bourges.	Allier. Cher. Indre. Nièvre. Charente.	20 ^e Bastia.	Corse.
10 ^e Niort.	Charente-Infér. Sèvres (Deux-). Vendée. Vienne.		
11 ^e Le Mans.	Indre-et-Loire. Loir-et-Cher. Maine-et-Loire. Mayenne. Orne. Sarthe.		

32. PROJET QUI TEND À COMPLÉTER EN FRANCE LE SERVICE DE LA POSTE AUX LETTRES. In-4° de 12 p. Paris, 1828; Trouvé.

L'administration des postes a déjà fait beaucoup pour l'amélioration de ce service; on ne saurait trop applaudir aux mesures à l'aide desquelles elle a imprimé à la distribution des lettres dans la capitale et dans les départemens une activité que l'on avait envain désirée jusqu'à ce jour. Le nouveau projet a pour but, comme le titre l'indique, d'apporter un dernier complément à la circulation régulière et active des correspondances, en faisant desservir exactement *tous les jours* les 38,000 communes de la France, qui ne possèdent aujourd'hui aucun établissement de poste. Une boîte aux lettres serait établie dans chaque commune non encore desservie. Le *boîtier* serait choisi par le conseil municipal et payé par la commune. L'administration paierait les piétons chargés de la distribution. Pour subvenir aux frais, une taxe d'un *décime* par lettre, remplacerait les frais actuels du service des piétons de préfecture et de sous-préfecture, service dont on connaît l'insuffisance et l'irrégularité. Cette recette procurerait une somme de 2,774,000 fr. La dépense du nouveau service étant de 2,375,000 fr., on aurait un bénéfice de 399,000 fr., plus une augmentation évaluée à 150,000 fr. en taxes annuelles, maintenant en non-valeur. En augmentant de 160 le nombre des établissemens actuels de poste, on ferait disparaître l'inconvénient qui résulte du trop grand éloignement où beaucoup de communes rurales se trouvent aujourd'hui des bureaux, mesure indispensable pour arriver à une distribution journalière dans toutes les communes. Chaque piéton en desservirait 8, terme moyen. Telles sont, sommairement, les combinaisons, au moyen desquelles on résout le problème du transport journalier et régulier des lettres dans toutes les communes de France. On trouvera tous les autres détails d'exécution dans le projet; mais cet aperçu suffit pour en faire sentir toute l'importance. Ce sera un service immense rendu aux progrès de la civilisation: rien ne peut lui être plus utile que cette régularité, et cette rapidité qui, *chaque jour*, feront arriver, sur tous les points, même les plus écartés et les moins aperçus, pour ainsi dire, du royaume, les communications relatives à toutes les affaires privées et publiques, les actes et les instructions du gouvernement et de l'administration.

centrale et locale, les documens de tout genre, propres à éclairer l'intérêt particulier dans ses rapports avec l'intérêt générale. Les livres et les écrits pourront circuler et pénétrer partout. On se fera aisément l'idée de tout ce que de pareilles mesures offrent d'avantages pour les progrès de l'instruction et de la marche de toutes les affaires. Jamais taxe modique n'aura remplacé plus avantageusement des dépenses presque inutiles. C'est un bienfait d'une haute importance; il mérite à l'administration qui en a conçu le plan toute la reconnaissance publique, et l'on ne saurait trop tôt en voir l'accomplissement.

A. D. V.

33. STATISTIQUE DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS, à Paris, en 1827-1828.

Le nombre des peintres qui ont exposé est de 550, parmi lesquels on en doit distinguer 80 du sexe féminin.—Sur 4,100 articles, le nombre de peintures s'élève à 1,900, qu'on peut répartir ainsi :

TABLEAUX DE RELIGION, Histoire sainte, Hagiologie...	200
MYTHOLOGIE, allégories.....	20
HISTOIRE ANCIENNE.....	45

Savoir :

Histoire grecque	20
Histoire romaine.....	25
	45

HISTOIRE MODERNE.....	100
-----------------------	-----

Savoir :

France	50
Grèce moderne.....	15
Iles Britanniques.....	10
Italie, Espagne et Portugal.....	10
Russie et Danemark.....	5
Suisse et Allemagne.....	5
Turquie.....	5
	100

GENRE et COSTUMES.....	300
------------------------	-----

Savoir :

Costumes proprement dits.....	150
Scènes de la vie familière.....	60
Sujets tirés de romans.....	60
Poèmes, fables, contes.....	30
	300

PAYSAGE.....	400.
Savoir :	
Études, paysages historiques ou composés....	40
Paysage topographique, France.....	180
Italie.....	110
Suisse, Allemagne et Savoie.....	25
Iles Britanniques.....	20
Grèce.....	10
Hollande.....	5
Asie, Afrique et Amérique.....	10
	400
Marines.....	*50
Batailles, Sujets militaires, Chasses.....	50
Animaux.....	35
Histoire Naturelle, Fruits, Fleurs.....	50
Têtes d'études, Portraits, etc.....	300
Miniature.....	200
Porcelaine, Emaux.....	50
Aquarelles, dessins, Vignettes, non compris dans les classes précédentes.....	100
Total égal....	1,900

Dans ce nombre total ne sont pas compris les plafonds, tableaux, voussures, etc., du Musée égyptien et du Conseil d'état, bien qu'ils puissent assurément compter à leurs auteurs pour l'exposition actuelle; la pérennité, qui leur est assurée, nous a paru devoir les placer en dehors des calculs et des classes dans lesquels on pourra facilement les répartir. (*Journal des artistes*; 27 avr. 1828, n° XVII, p. 257.)

34. RAPPORT DE L'ÉTAT DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION ET D'ÉDUCATION de l'Église réformée du département de la Seine au 31 décembre 1826. In-8° de 2 feuilles. Paris, 1827; Servier.

35. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ PROTESTANTE DE PRÉVOYANCE ET DE SECOURS MUTUELS DE PARIS. I^{er} rapport annuel. 98 p. in-8°. Paris, 1827; Agence de la Société, rue de l'Arbre-Sec, n° 46.

La Société protestante de prévoyance est une association formée sous les auspices de quelques philanthropes et sous la protection de quelques augustes bienfaiteurs; pour en être membre, il faut payer 24 fr. par an, et 6 fr. d'entrée. Il paraît qu'on

ne fait aucune distinction d'âge, et que les jeunes paient la même somme que les vieux. En cas de maladie, la Société fournit un médecin et des médicamens. Si la maladie dure plus de 5 jours, la Société donne, en outre, au malade un secours de 2 fr. par jour, pendant les 3 premiers mois, d'un fr., pendant le 5^e et 6^e mois, et 50 c. après le 6^e mois jusqu'à parfaite guérison. En cas de décès la veuve ou les enfans reçoivent un secours dont le *maximum* est de 100 fr. Entre le 1^{er} juin 1825 et le 1^{er} juin 1827, la Société a compté 442 sociétaires; 163 ont eu 2,302 journées de maladies; 17 ont été malades 2 fois, et 5 l'ont été 3 fois; 40 n'ont réclamé que les secours de la médecine; 7 sont décédés. La recette de la Société, depuis le 1^{er} janv. 1825 jusqu'au 31 mars 1827, s'est montée à 28,024 fr. 25 c., savoir 16,572 fr. 75 c. provenant des contributions des sociétaires, 10,631 fr. 50 provenant des dons et des contributions, des membres honoraires, et 820 fr. provenant de rentes et intérêts de fonds placés. Les dépenses ont été de 13,289 fr. 91 c., savoir 6,434 fr. 20 c. en secours accordés, et 6,855 fr. 71 c. pour frais d'administration, d'où l'on voit que l'administration coûte autant que les secours, ce qui est évidemment trop; en effet dans les frais d'administration nous voyons pour 1,760 fr. 45 c. d'impressions; il aurait mieux valu imprimer moins: pour cette somme on aurait pu donner 800 journées à 2 fr. Ce vice de gérance subsiste dans beaucoup de Sociétés: on vote légèrement des impressions sans penser qu'elles absorbent une bonne partie des fonds. On voit encore que, sans les dons volontaires, les recettes ne seraient que de 18,000 fr., c. à d. qu'elles n'excéderaient que de peu de choses les dépenses. Il est à désirer que le nombre des sociétaires augmente, ou que des personnes charitables soutiennent la Société par leurs dons; autrement elle aurait de la peine à subsister long-temps. D-G.

36. RÉCAPITULATION DU NOMBRE DES JUGEMENS PRONONCÉS PAR LE TRIBUNAL DE POLICE DE PARIS, pendant l'année 1827.

1 ^{er} trimestre.....	3,448.
2 ^e trimestre.....	3,741.
3 ^e trimestre.....	3,815.
4 ^e trimestre.....	4,143.

Total. . . 15,147.

(Nouveau Journal de Paris; 3 mars 1828, p. 4.)

37. SUR LA TAILLE MOYENNE DES HABITANS DE PARIS; par
M. VILLERMÉ.

Pendant 8 années, de 1816 à 1823 inclusivement, la taille moyenne des jeunes gens portés sur la liste départementale des contingens, c.-à-d. des jeunes gens trouvés bons pour le service militaire a été :

Pour la ville de Paris de 1 mètre 683 millimètres (5 pieds 2 pouces 1 lig. $\frac{1}{3}$), et pour les arrondissemens de Sceaux et de Saint-Denis, de 1 mètre 675 et 674 millimètres (5 pieds 1 pouce 9 lignes à 9 lignes $\frac{1}{3}$).

Ainsi la taille moyenne des hommes est plus haute dans la ville de Paris que dans le reste du département de la Seine. La même chose se fait également remarquer dans le département du Rhône, entre la ville de Lyon et l'arrondissement de Villefranche, du moins pendant la période de 1806 à 1810 inclusivement. — Si nous rangeons les divers arrondissemens de la ville de Paris d'après l'ordre décroissant de la taille moyenne, nous les voyons, en faisant abstraction du 11^e seulement, se placer à la suite l'un de l'autre, *presque* dans le même ordre que celui dans lequel décroît la proportion des locations imposées à la seule contribution personnelle, ou des habitans qui vivent uniquement de leurs revenus.

On dirait donc que la taille des hommes est, toutes choses d'ailleurs égales, en raison de la fortune, ou mieux en raison inverse des peines, des fatigues, des privations éprouvées dans l'enfance et dans la jeunesse. (*Correspondance mathématique et physique*, par A. QUETELET; 3^e liv., Tom. III, 1827, p. 161.)

38. BOUSSOLE DU COMMERCE des bois de chauffage, bois carrés, charbons de bois et de terre destinés à l'approvisionnement de Paris; par H. E. DE LATYNNÉ et C. P. ROUSSEAU. In-8° de 31 feuilles $\frac{1}{4}$. Paris, 1827; au bureau du commerce du bois flotté, quai de Béthune n° 8.

39. ANNUAIRE STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME pour l'année 1827; publié par M. BINET. In-8° de 5 feuilles. Paris, 1827; imp. de Gaultier-Laguionie.

40. DISSERTATION SUR LES CAMPS ROMAINS DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME, avec leur description suivie d'éclaircissemens sur

la situation des villes gauloises de Samarobrive et Bratuspance, et sur l'époque de la construction des 4 camps romains de la Somme; par le comte L. d'ALLONVILLE, préfet du départ. du Puy-de-Dôme. In-4° de 184 p., avec pl. Clermont-Ferrand, 1828; impr. de Thibaud-Landriot.

La plus grande partie de cette dissertation est du ressort de la 7^e section du *Bulletin*, où elle a été en effet analysée (cahier d'avril dernier, n° 290). Nous la signalons dans la 6^e pour la partie géographique. L'auteur discute la circonscription de l'ancienne Belgique, les mesures romaines, la position des 4 camps romains sur la Somme, à Tirancourt, Étoile, Liercourt et Raye; il donne des plans topographiques de ces lieux, et éclaircit à l'aide de la topographie locale les commentaires de César, en ce qui concerne la campagne du général romain sur les bords de la Somme. A l'égard de Samarobrive et Bratuspance, dont la position a été un sujet de contestation parmi les savans, M. d'Allonville rassemble beaucoup de preuves et de raisonnemens pour établir que Samarobrive a été remplacé par la ville actuelle d'Amiens, et que Bratuspance était situé auprès de la ville actuelle de Breteuil. D.

41. ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN, pour l'ann. 1828. In-12. Strasbourg, 1828; Levrault.

42. RELATION DE LA HAUTE-AUVERGNE, en 3 parties, sur les mœurs de ses habitans et sur la fructification des terrains vagues et incultes du département; par le sieur BEYNAGUET, cultivateur. In-8° d'une feuille. Aurillac, 1826; imprim. de Picot.

43. BAINS DE MER DE LA ROCHELLE. — Bains Marie-Thérèse. In-8° d'une $\frac{1}{2}$ feuille, avec 3 pl. La Rochelle, 1827; imp. de veuve Cappon.

« La position topographique de la Rochelle, sa distance peu considérable et à peu près égale de Nantes et de Bordeaux, la beauté de ses rades, la douceur constante et l'uniformité de sa température ont déterminé une société à former un établissement de bains de mer en cette ville.... L'édifice, élégant et d'un style original, entouré de bosquets, domine la rade, dont l'aspect pittoresque est animé par le mouvement maritime de la

Rochelle, par le passage des vaisseaux du Roi qui se rendent au port de Rochefort ou qui en sortent et de tous les bâtimens qui explorent journellement les pertuis.

La Rochelle que, depuis Henri IV, nos Rois honorent du titre de *bonne ville*, compte parmi ses monumens publics une bibliothèque nombreuse et variée, un cabinet d'histoire naturelle, riche des plus brillantes productions de la mer, un vaste jardin botanique, un arsenal devenu célèbre par l'ordre et les distributions ingénieuses de sa salle d'armes, une salle de spectacle, des hôtels garnis, des maisons d'éducation et de pensionnats dirigés par des maîtres de diverses communions, des logemens commodes et à bon marché; enfin les vivres y sont abondans et d'excellente qualité.

Rochefort et ses magnifiques établissemens, les beaux travaux du canal de Niort, les riches salines des îles de Ré et d'Oléron, leurs vignobles si productifs, leurs plaines si fertiles seront pour les baigneurs des buts d'excursions faciles, agréables et salutaires.

Le fond de la plage est un calcaire tendre, sur lequel sont placées des tentes portatives pour le service des baigneurs. Les bains, situés à 400 mètres du rempart et à 800 mètres de la digue de Richelieu, sont liés à la ville par un superbe cours, rendez-vous général de la société pendant la belle saison. Ils ont été ouverts pour la première fois le 1^{er} juin 1827.

44. DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE, suivi d'une Biographie et d'une Bibliographie du Maine, du département de la Sarthe, et de ses différentes localités; par J. R. PESCHE, membre de plus. Soc. savantes. 1^{re} livr. in-8° de 6 feuilles et du *Prospectus*. Prix 25 centimes par feuille. L'ouvrage formera 1 à 2 vol. in-8°. Après la publication de la 2^e livr. on ne sera plus admis à jouir de la remise accordée aux souscripteurs. Le Mans, 1828; Monnoyer. Paris, Renduel, Bachelier.

Les ouvrages de statistique sur les divers départemens de la France se multiplient. Grâce à la paix et à l'heureuse émulation des esprits, des hommes zélés et studieux, jaloux de faire mieux connaître leur pays aux habitans eux-mêmes, et d'en faire apprécier les ressources, l'industrie et les divers titres de gloire

aux habitants des autres parties de la France, nous voyons apparaître sur beaucoup de contrées des ouvrages dignes d'éloges et dont la réunion permettra de tracer un jour un tableau complet de la statistique de notre patrie.

Nous ne pourrions mieux faire connaître cette nouvelle production et l'espoir qu'elle fait naître qu'en empruntant à l'auteur lui-même l'exposé du plan qu'il se propose de suivre.

Il a pris pour base de son travail le *Dictionnaire du Maine*, par l'abbé Lepage, mais en rectifiant tout ce qui méritait d'être rectifié. « L'ouvrage que je me propose de publier, dit l'auteur, n'offrira pas seulement un article sur chaque commune du département, mais encore sur chacune des petites contrées connues sous le nom particulier de *Belinois*, *Champagne*, *Lorgir*, *Charnie*, *Sonnois*, etc., ainsi que sur chacun des ruisseaux, rivières, étangs, forêts, bois, landes, usines, hameaux, châteaux, maisons de campagne, etc., connus sous un nom propre et spécial, ayant quelque renommée dans le pays, ou intéressant sous quelque rapport que ce soit.

« Un article *SARTHE* (département); un autre sur chaque arrondissement, et un sur chaque canton, indiqueront les généralités relatives à chacune de ces divisions. Enfin, dans un discours préliminaire qui sera placé en tête du dictionnaire, je donnerai un précis de l'histoire du Maine et du département de la Sarthe, avec les notions générales que comporte cette dernière circonscription, sur la statistique, l'agriculture, le commerce et l'industrie, les antiquités, les mœurs et usages, la géologie, l'histoire naturelle, etc. Je vais exposer ici l'ordre dans lequel seront distribuées les matières pour chacune des communes, suivant qu'elle en fournira de plus ou moins nombreuses. Cet ordre sera suivi si exactement que l'on pourra mettre le doigt sur le renseignement que l'on cherche, à l'aspect d'un article, sans avoir besoin de le lire en entier. 1° Noms de la commune, étymologies de ces noms, autant qu'il aura été possible de les découvrir. — 2° Dépendances ou ressorts civils et religieux, 1° actuels, 2° anciens. — 3° Étendue, situation topographique. — 4° Population, 1° de la commune; 2° de la partie agglomérée, seulement; 3° mouvement décennal de la population et ses résultats comparatifs, depuis 20 ou 30 ans. — 5° Églises paroissiales et leurs patrons; fêtes patronales et assemblées; ci-

metières. — 6° Histoire très-abrégée des églises paroissiales et autres établissemens religieux. — seigneuriale ou féodale, également abrégée (tout en rejetant les étymologies incertaines et inutiles aujourd'hui, je mentionnerai néanmoins les individus remarquables des familles féodales de chaque lieu, lorsque j'en trouverai l'occasion). — civile du lieu. — Biographie. (Lorsque les personnages dont je parlerai mériteront un article dans la biographie générale, ils ne seront qu'indiqués ici, avec renvoi à cette biographie.) — 7° Antiquités celtiques ou gauloises, romaines, et du moyen âge. — 8° Nature du terrain; culture et ses produits; cadastrement. (Je m'engage à fournir chaque année gratuitement, aux acquéreurs de l'ouvrage, les résultats cadastraux qui n'auraient pas été connus au moment de l'impression de chaque article.) — 9° Cours d'eau, routes, chemins et considérations y relatives. — 10° Usines, machines, industrie, commerce, foires et marchés. — 11° Marchés circonvoisins fréquentés par les habitans de la commune. (Cette indication me paraît utile: elle doit faire connaître où se versent les produits du sol et de l'industrie, comme aussi où l'on peut rencontrer les habitans de chaque commune rurale, etc.) — 12° Géologie, histoire naturelle, et tout ce qui y a rapport. — 13° Châteaux anciens et modernes, et autres habitations remarquables. (L'indication seulement, lorsqu'ils donneront lieu à des articles séparés.) — 14° Édifices publics, ou établissemens publics monumentaux. — 15° Établissemens publics moraux de toute espèce, tels qu'administrations civiles, judiciaires, financières, militaires, de bienfaisance; établissemens d'instruction publique, etc., etc.; relais de postes aux chevaux; bureaux de poste aux lettres, et indication de celui par lequel la commune est servie, etc. — 16° Établissemens particuliers d'utilité publique, tels que collèges, pensionnats et écoles, bains, pharmacies, médecins, etc.

« Outre une biographie chronologique des Comtes du Maine, et des Évêques du Mans, une BIOGRAPHIE GÉNÉRALE, sous forme alphabétique, terminera l'ouvrage; cette disposition me paraît la plus convenable sous tous les rapports. Je dois ajouter qu'elle comprendra non-seulement les savans, les hommes de lettres et les artistes célèbres du département; mais encore tous les préfets, députés, sénateurs, pairs, et autres grands dignitaires

qu'a fournis le département, ou qui l'ont administré. Elle sera suivie d'une BIBLIOGRAPHIE des ouvrages relatifs au département et à ses différentes parties, laquelle fera le complément nécessaire des renseignements qu'on peut désirer obtenir sur le pays. Enfin, et pour ne rien omettre de ce qui peut rendre l'ouvrage utile et agréable à la fois, une table alphabétique générale de tous les noms de lieux et d'individus qui y seront compris, le terminera, et en rendra la recherche extrêmement facile. »

Tout ce que rapporte l'auteur a été vu, examiné par lui ou par des hommes zélés et instruits qui ont secondé son utile projet. Il a vu les antiquités dont il parle; il en publiera d'inédites.

La 1^{re} livraison que nous annonçons comprend 3 feuilles du *Précis historique* sur le département de la Sarthe, et 3 feuilles du *Dictionnaire* proprement dit. Nous reviendrons sur cette première livraison, en parlant de la suivante. D.

45. GEOGRAPHISCH-STATISTISCHES TOPOGRAPHISCHES HANDWOERTERBUCH VON GROSSBRITANIEN UND IRLAND. — Dictionnaire portatif géographique, statistique et topographique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; rédigé d'après les matériaux les plus récents; par Rodolphe de JENNY. In-8° de 702 pag.; prix, 3 thal., ou 12 fr. Vienne, 1828; Heubner.

L'auteur de ce dictionnaire est déjà connu comme auteur d'un bon *Itinéraire des états autrichiens*, en 2 vol. in-8°. Dans le dictionnaire portatif de la Grande-Bretagne, il a voulu réunir les notions topographiques les plus récentes sur les îles d'Angleterre. Il avoue, dans la préface, que le fond de son dictionnaire est tiré des géographies allemandes de Hassel et de Stein; mais il ajoute qu'il a consulté presque pour chaque article en particulier les sources originales, c. à d. anglaises, surtout le *Dictionnaire topographique du Royaume-Uni*, publié en 1825 par Copper, et que de plus, il a eu recours aux relations de voyages et aux ouvrages topographiques publiés dans les derniers temps par Garnett, Loewenthal, Macdonald, Meidinger, Nemnich, Niemeyer, Rivinus, Spieker et Madame Schopenhauer, qui, pour la plupart, sont Allemands. M. De Jenny ne cite, outre Copper, aucun autre ouvrage anglais. Il commence par donner un court aperçu géographique et statistique sur le Royaume-Uni; vient ensuite la nomenclature des lieux avec une

indication des objets remarquables qu'ils renferment. On pourrait désirer plus de détails pour beaucoup de lieux ; mais du moins tous les renseignemens réunis par l'auteur ont de l'intérêt. L'article Edinburgh occupe 8 pages $\frac{1}{2}$; celui de Liverpool 4 p., celui de Londres 32, celui d'Oxford 7, etc., ce qui peut donner une idée de l'étendue proportionnelle des autres articles de ce dictionnaire. Nous n'avons point trouvé quelques localités renommées à cause des particularités géologiques, telles que Kirkdale, où l'on a trouvé des dépôts d'ossemens fossiles dans une caverne ; la géologie de l'Angleterre a été, en général, passé sous silence par M. de Jenny : il est vrai que le titre de son dictionnaire ne promet point de détails de cette espèce ; cependant les résultats de la science géologique tiennent jusqu'à un certain point à la topographie. Après le dictionnaire vient un itinéraire du Royaume-Uni, ainsi qu'une indication des communications régulières qui existent entre l'Angleterre et le continent ; ces indications auraient besoin d'être complétées ; entre l'Angleterre et la France, par exemple, M. de Jenny n'indique que les paquebots de Douvres à Calais, et de Dieppe à Brighthelmstone ; cependant il y en a aussi entre Calais ou Boulogne et Londres en droite ligne, entre le Havre et Southampton. Du reste, ce dictionnaire est rédigé avec soin, et peut être consulté avec fruit.

D-a,

46. DE L'AMÉRIQUE ET DE L'ANGLETERRE. (*Philadelp. Monthly Magazine* ; oct. 1827, p. 3.)

C'est par cet article que débute un nouveau journal américain. Le parallèle entre les États-Unis et l'Angleterre est, comme on le pense bien, tout à l'avantage des premiers, et l'Angleterre y est assez mal traitée. Sa législation est tudesque et barbare ; blesser le bétail est un plus grand crime que blesser un homme ; on pend un malheureux pour avoir volé une brebis, tandis qu'en Pensylvanie la peine de mort n'est décernée que pour l'assassinat ; encore espère-t-on pouvoir substituer sous peu d'années la prison solitaire à la peine capitale. L'auteur cite des auteurs anglais qui ont avoué que leurs compatriotes étaient moins savans que les Allemands et les Français, qu'ils ne se distinguent point dans les beaux-arts, qu'il leur manque le goût de la musique. Il cite les débats scandaleux de la Chambre des communes

sur la corruption exercée dans les élections ; l'auteur assure qu'en Amérique un homme serait déshonoré s'il osait offrir de l'argent aux électeurs, etc. D.

47. I. THE EMIGRANT'S NOTE-BOOK AND GUIDE. — Le Guide de l'émigrant ; par le Lieut. J.-C. MORGAN. In-12 de 348 pag. Londres, 1824 ; Longman et comp. (*Littér. Gazette* ; 23 oct. 1824, p. 675.)

48. II. ÉMIGRATION POUR LE BRÉSIL. (*Chronicle*.—*Galign. Messeng.* ; 9 août 1827.)

Il s'est manifesté, comme chacun sait, depuis quelques années, en Angleterre et en Allemagne, une irrésistible tendance à l'émigration : cette disposition des esprits qui se décèle même dans le premier de ces pays par des voyages de pur agrément, souvent très-prolongés, a fait éclore une foule d'ouvrages, dans lesquels on dépeint sous les couleurs les plus séduisantes les contrées lointaines où l'Anglais, mécontent de son sort, ou seulement désireux de changer de patrie, peut espérer de trouver le bonheur et la fortune qu'il n'a point rencontrés dans son propre pays. Tel est le but de celui que nous annonçons. Après avoir passé en revue les différentes contrées du globe et pesé les avantages et les inconvénients qu'elles présentent, sous le rapport de l'émigration, le lieut. Morgan n'hésite pas à donner la préférence au Canada, où il s'est rendu lui-même.

Le principal motif de sa prédilection se fonde sur celle que les Américains eux-mêmes témoignent pour cette colonie. Son ouvrage contient, outre quelques détails peu connus sur le Canada, une foule de notions générales utiles pour un émigrant.

D'autres ouvrages ont eu pour but de vanter d'autres pays, entre autres celui de M. Curr, qui prêchait pour la terre de Van Diémen. (*Voy. le Bullet.*, tom. II, p. 367). Plusieurs ont porté l'attention des Anglais sur le Brésil, et, à en juger par le fait suivant, on paraît assez disposé à émigrer pour ce pays, qui, du reste offre tant d'attraits aux Européens.

L'émigration, qui doit avoir lieu du seul port de Cork pour le Brésil, se compose de 2,500 individus, hommes, femmes et enfants. L'agent chargé de l'entreprise, est natif de ce pays-ci. Du service britannique, il passa à celui du Portugal. Ses talens et ses qualités personnelles le rendirent agréable au roi Jean. A la

mort de ce monarque, il se rendit au Brésil où il ne tarda pas à obtenir la confiance de l'empereur ; et c'est du dernier de ces pays qu'il est arrivé en Angleterre pour y organiser un système d'émigration pour cette partie du nouveau-monde. Ce projet paraît être conçu sur une échelle très-vaste ; et l'agent chargé de son exécution semble avoir à sa disposition tous les fonds qu'elle peut exiger. Les bâtimens frétés pour ce transport sont du nombre de dix, et ils jaugent en tout 3,980 tonneaux. Les équipages sont sur le meilleur pied, et les vaisseaux parfaitement approvisionnés. On se montre très-difficile sur le choix des émigrans ; en général, on n'admet guères que des fermiers ou des journaliers. Au nombre des passagers, se trouvent des architectes et des ouvriers ; mais ce sont gens qui n'ont pas été particulièrement recherchés.

49. ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'INDE. (*Orient. Herald* ; janv. 1827, p. 3.)

Le but de cette association récente est de favoriser l'accroissement des productions agricoles, d'étendre le commerce, d'éclairer les indigènes ou d'améliorer les institutions de l'Inde anglaise, en embrassant les intérêts de toutes les classes. Elle a un conseil siégeant à Londres ; elle aura des comités à Dublin, Liverpool, Édimbourg, Bristol, Leeds, Manchester, Birmingham et autres grandes villes des îles britanniques ; des comités auxiliaires doivent être également établis à Calcutta, Madras, Bombay, Penang et Singapore, et composés d'un nombre pareil d'Indous et d'Anglais, pour communiquer au grand conseil de Londres tous les détails propres à intéresser l'institution.

A. M.

50. POPULATION ET CONSOMMATION.—I. RAPPORTS ENTRE LA POPULATION ET LA CONSOMMATION DE LA GRANDE-BRETAGNE, aux deux époques de 1795 et de 1825.

51. II. ÉTAT COMPARATIF DE LA CONSOMMATION INTÉRIEURE DE DIVERS ARTICLES EN ANGLETERRE, pendant les années 1825, 1826 et 1827.

52. III. ÉTAT DU NOMBRE DES BARILS DE BIÈRE FABRIQUÉS DANS LA GRANDE-BRETAGNE, depuis le 5 janvier 1827 jusqu'au 5 janvier 1828.

53. IV. TAXES SUR LES CONSOMMATIONS.

54. V. DÉBIT ET PRODUIT DU DÉBIT DES ALMANACHS.

I. En 1795. *Population*,..... 8,300,000.*Consommation.*

— Vins.....	7,740,992	gallons.
— Liqueurs spiritueuses du pays.	5,184,102	—
— Dito étrangères.....	3,545,920	—
— Drèche.....	28,661,374	boiss.
— Bière.....	7,110,268	barils.

En 1825. *Population*..... 11,200,000*Consommation.*

— Vins.....	4,912,740	gallons.
— Liqueurs spiritueuses du pays..	1,222,994	—
— Dito étrangères.....	3,701,969	—
— Drèche.....	25,151,508	boiss.
— Bière.....	7,207,587	barils.

Cette diminution relative est attribuée par certaines personnes à un perfectionnement moral dans les habitudes de la vie sociale, ce qui peut être vrai à un certain point; mais on pourrait plus raisonnablement trouver la cause d'une telle diminution dans l'augmentation progressive des droits de douanes et d'accises qui eut lieu dans l'intervalle des trente années compris entre les deux périodes dont il s'agit. (*Morn. Herald.* — *Lit. Chron.*, 29 déc. 1827.)

II.

Nature des articles.	Années.	Quantités.
Indigo.	1825.....	2,066,938 liv.
	1827.....	2,143,773 —
Teinture de laque.	1825.....	362,527 —
	1827.....	448,270 —
Cochenille.	1825.....	114,566 —
	1827.....	162,032 —
Salpêtre.	1825.....	128,494 quint.
	1827.....	155,789 —
Coton en laine.	1825.....	565,000 balles.
	1826.....	560,000 —
	1827.....	712,000 —

(Courier. — *Calign. Messeng. Paris*, 8 janv. 1828.)

III.

	Bière forte.	Bière intermédiaire.	Bière de table.
Par les brasseries publiques.....	4,060,268	"	1,188,262.
— Les aubergistes pourvus de li- cences.....	2,338,666	"	536,829.
— Les brasseurs en détail.....	166,556	"	56,943.
Par différens bras- seurs.....	"	17,153	"
Totaux.....	6,505,430	17,153	1,782,034.

Total général du
nombre des ba-
rils de bière
fabriqués dans
l'année 1827-28.

8,304,617.

La quantité de bière forte exportée fut de 61,378 barils.
(*Globe.—Galign. Messeng.* 3 avr. 1828.)

IV. *Taxes sur les consommations.* — Les droits perçus sur la drèche, la bière et le houblon, dans la Grande-Bretagne, donnent à eux seuls au fisc un revenu de huit millions de livres sterling ou d'environ le double de la totalité de celui des États-Unis d'Amérique. Voici les quotités respectives de ces droits :

Sur la drèche.....	4,000,000 £
— l'ale, la bière et le porter...	3,500,000
— Le houblon.....	500,000
	8,000,000

(*Examiner.—Galign. Messeng.*, 24 id.)

V. *Almanachs.* — Il se vend annuellement dans le Royaume-Uni près de 600,000 exemplaires de ces sortes d'ouvrages. Celui de Francis Moaré est le plus généralement répandu de tous. Cette branche de littérature produit à elle seule au fisc un revenu d'environ 40,000 livres sterling pour droits de timbre.
(*Sax.—Galign. Messeng.*, 15 fév. 1828).

55. PRODUIT NET DU REVENU DE LA GRANDE BRETAGNE, 1° dans les années et trimestres finissant au 5 janvier 1827 et au 5 janvier 1828; 2° pendant les années, finissant au 5 avril 1827, et à la même époque de 1828.

Nous donnons ci-après l'état détaillé du trimestre d'avril. Nous nous bornons donc aux résultats généraux pour le trimestre précédent, celui de janvier.

NATURE des Revenus.	ANNÉES finissant le 5 janvier		Augmen- tation.	Diminution.
	1827.	1828.		
Douanes, Accises, Pos- tes, Timbre, Taxes, Recettes diverses...	L. st. 46,650,672	L. st. 46,644,679	L. st. 884,716	L. st. 890,709
Déduction faite de l'augmentation.....				884,716
Restes pour la diminution sur l'année.....				5,993

NATURE des Revenus.	TRIMESTRE finissant le 5 janvier		Augmen- tation.	Diminution.
	1827.	1828.		
Douanes, Accises, Pos- tes, Timbre, Taxes, Recettes diverses..	12,524,085	12,336,083	115,285	303,287
Déduction faite de l'augmentation.....				115,285
Reste pour la diminution sur le trimestre.....				188,002

Revenus et charges sur les fonds consolidés, dans les trimestres finissant aux 5 janvier 1827 et 1828.

NATURE des Revenus.	TRIMESTRE finissant au 5 janvier	
	1827.	1828.
Douanes, Accises, Postes, Timbre, Taxes, Recettes diverses.....	L. st. 13,006,902	L. st. 11,665,825

CHARGES DIVERSES.	TRIMESTRES finissant au 5 janvier	
	1827.	1828.
Douanes, Accises, Postes, Timbre, Taxes, Recettes diverses.....	L. st. 10,404,291	L. st. 11,380,000
Surplus.....	2,602,611	1,285,825
TOTAUX.....	13,006,902	11,665,825
Billets de l'échiquier, émis au 3 octobre 1827, etc.....	L. st.	L. st. 5,538,278
Surplus au 5 janvier 1828.....	1,285,825	

	TRIMESTRE finissant au 5 janvier	
	1827.	1828.
Émission du fonds consolidé pour le service de 1827.....	L. st. 2,558,410	L. st. 972,585
Total, au 5 janvier 1828, auquel il devra être pourvu par une émission de billets de l'Échiquier, imputable sur le produit courant du fonds con- solidé du trimestre finissant au 5 avril 1828.....		6,610,863

NATURE des Revenus.	ANNÉES finissant le 5 avril.		Augmen- tation.	Diminution.
	1827.	1828.		
	l. st.	l. st.	l. st.	l. st.
Douanes.	15,864,598	16,569,029	704,431	α
Accises.	17,339,580	17,224,318	α	115,262
Timbre.	6,238,074	6,479,880	241,806	α
Postes.	1,466,000	1,389,000	α	77,000
Taxes.	4,714,842	4,785,683	70,841	α
Recettes diverses..	553,030	734,906	176,876	α
	46,181,124	47,182,816	1,193,954	192,262
A déduire la diminution.			192,262	
Reste pour l'augmentation sur l'année..			1,001,692	

NATURE des Revenus.	TRIMESTRES finissant le 5 avril.		Augmen- tation.	Diminution.
	1827.	1828.		
			l. st.	l. st.
Douanes.	3,542,552	3,719,743	177,191	α
Accises.	3,444,025	3,698,779	254,754	α
Timbre.	1,547,992	1,652,732	104,740	α
Postes.	353,000	357,000	4,090	α
Taxes.	350,988	368,398	17,410	α
Recettes diverses...	121,663	101,709	α	19,954
	9,360,220	9,898,361	538,095	19,955
A déduire la diminution.			19,954	
Augmentation totale sur le trimestre....			538,141	

Revenus et charges sur les fonds consolidés, dans les trimestres finissant respectivement au 5 avril 1827 et au 5 avril 1828.

REVENUS.	TRIMESTRES finissant au 5 avril.	
	1827.	1828.
	l. st.	l. st.
Douanes.....	3,537,551	3,298,569
Accises.....	3,444,025	3,698,779
Timbre.....	1,547,991	1,651,732
Postes.....	353,000	357,000
Taxes.....	350,988	368,398
Recettes diverses.....	121,665	101,709
	9,355,220	9,477,187
Espèces tirées des voies et moyens, et portées au présent compte en rem- placement de pareille somme émise du produit courant du fonds consolidé d'Ir- lande pour des services publics.....	246,417	252,759
	9,601,637	9,729,946

CHARGES.	TRIMESTRES finissant au 5 avril.	
	1827.	1828.
	l. st.	l. st.
Annuités de l'échiquier.....	21,255	21,255.
Compagnie de la mer du Sud.....	86,900	86,900
Capital de la Banque.....	89,125	89,125
Dividendes.....	4,664,241	4,637,939
Dette nationale.....	1,213,200	1,212,600
Consignations pour servir au paiement des pensions navales et militaires...	1,400,000	1,400,000
Liste civile.....	212,500	212,500
Pensions.....	92,346	94,883
Autres charges.....	164,599	114,798
	7,944,166	7,870,000
Surplus.....	1,657,471	1,859,946
Totaux.....	9,601,637	9,729,946
Billets de l'échiquier émis le 5 janvier 1828 pour le fonds consolidé et ac- quittés sur le produit courant de ce fonds, dans le trimestre finissant au 5 avril 1828.....		6,617,800

Surplus au 5 avril 1828.....	1,859,946	
Émission du fonds consolidé, à l'occasion des subsides accordés pour le service de l'année 1827.....	2,617,722	757,776
Total au 5 avril 1828 auquel il devra être pourvu par une émission des billets de l'échiquier imputable sur le produit courant du fonds consolidé du trimestre finissant au 5 juillet 1828, ...		7,375,576

(*Courier.*—*Galign. Messeng.*; Paris, 11 janv. et 11 avril 1828.)

56. EXPORTATIONS ET IMPORTATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

I. ÉTAT DES PRINCIPAUX ARTICLES MANUFACTURÉS EXPORTÉS DU ROYAUME-UNI dans le cours des trois années finissant au 5 janv. 1825 et aux époques correspondantes de 1826 et 1827.

57. II. COMMERCE DE LA GRANDE-BRETAGNE AVEC L'INDE.

58. III. DENRÉES COLONIALES. — IMPORTATIONS.

I. Cet état annonce une grande diminution dans le produit de quelques-unes de nos fabriques.

Toiles de coton.	1825.....	344,440,380 verges.
	1826.....	336,459,204
	1827.....	267,021,683
Fil de coton retors et laine filée.	1825.....	23,000,000 livres.
	1826.....	32,000,000
	1827.....	42,000,000
Étoffes de laine.	1825.....	1,856,201 pièces.
	1826.....	1,742,305
	1827.....	1,618,103
	1825.....	7,349,977 verges.
	1826.....	7,803,776
	1827.....	4,941,707
Toiles de lin.	1825.....	63,000,000 verges.
	1826.....	52,000,000
	1827.....	39,000,000
Clingaillerie et coutellerie.	1825.....	214,237 quint.
	1826.....	219,909
	1827.....	192,702
Cuirsouvrés et non ouvrés.	1825.....	2,744,015 liv.
	1826.....	1,592,750
	1827.....	1,261,245

(*Globe.*—*Galign. Messeng.*; 11 janv. 1827.)

II. *Exportations de la Grande-Bretagne pour l'Inde.*

Étoffes de laine.	1801 à 1810	273,360 liv. st.
Terme moyen annuel de	1814 à 1822	376,399
	1823 et 1824	962,061
Étoffes de coton.	1801 à 1810	55,461
Terme moyen annuel de	1814 à 1822	568,358
	1823 et 1824	115,512

Importations des Indes Orientales dans la Grande-Bretagne.

Indigo.	1801 à 1810	3,513,053 liv. st.
Terme moyen annuel de	1814 à 1822	5,022,037
	1823 et 1824	5,896,300
Coton.	1801 à 1810	23,535,365
Terme moyen annuel de	1814 à 1822	438,792
	1823 et 1824	899,507
Soie du Bengale.	1801 à 1810	77,325 quint.
Terme moyen annuel de	1814 à 1822	124,379
	1823 et 1824	241,658

Le montant des exportations de la Grande-Bretagne pour l'Inde, s'éleva, en 1824, à 4,355,437 liv. st., et, en 1825, à 4,294,380. (*Galign. Messeng.*; 24 mai, 1827.)

III. D'après un état comparatif des importations de sucre qui ont eu lieu pendant les années 1826 et 1827, il paraît que celles de la Jamaïque, la plus importante des îles d'où nous tirons nos approvisionnemens, présentent un déficit de plus de 16,000 tonneaux. Les importations d'Antigues, dans le cours de l'année dernière, ont été des deux tiers moindres qu'en 1826. Celles de Demerara sont les seules qui aient offert une augmentation sensible : en sorte que le déficit total, d'une année à l'autre, s'élève à environ 19,000 tonneaux pour celle de 1827. La différence, à l'égard des approvisionnemens existant, au commencement du présent mois, dans les magasins du chantier des Indes occidentales, n'est, comparativement à ceux qui s'y trouvaient à l'époque correspondante de l'année dernière, que de 8,500 tonneaux; et, comme le montant des exportations a été un peu moindre, il en résulte une diminution d'environ 11,000 tonneaux, dans la consommation de ce seul article. Nul doute que l'augmentation de l'approvisionnement des sucres des Indes orientales et de l'île Maurice, n'aient, jusqu'à un certain point, occasionné cette diminution; mais il n'est pas moins évident que la perspective des mesures qui seront probablement agitées à la prochaine

session du parlement, et dans lesquelles il sera proposé d'admettre à l'importation, moyennant un droit d'entrée très-réduit, les sucres provenant du cru du Brésil et de la Havanne, tend aussi à diminuer les demandes de cet article. Les prix des sucres bruts des Indes Occidentales diffèrent un peu de ce qu'ils étaient il y a un an. (*New Times*. — *Calign. Messeng.*, 24 janv. 1828.)

59. NAVIGATION DE LA GRANDE-BRETAGNE.

I. ÉTAT DES VAISSEAUX ENTRÉS DANS LE PORT DE HULL, pendant les premiers neuf mois des années 1826 et 1827.

60. II. ÉTAT DES PERTES DE LA NAVIGATION pour l'année 1827.

61. III. NAVIGATION A LA VAPEUR.

I. Le *Hull Advertiser* du 5 du courant, contient l'état suivant :

Années.	Vaisseaux.	
	Britanniques.	Étrangers.
1826.....	532	671.
1827.....	812	619.

D'où il résulte qu'il y a eu dans l'année courante, comparée à la précédente, d'une part une augmentation de 280 vaisseaux anglais, et de l'autre, une diminution de 52 bâtimens étrangers. L'année dernière a été décidément la plus favorable, quant à la proportion dans laquelle a figuré la marine marchande anglaise, depuis l'année 1814, époque à laquelle elle avait acquis une prépondérance que l'on ne pouvait pas espérer de voir se maintenir après quelques années de paix. Telles ont été, pour le port de Hull, les conséquences du système de réciprocité adopté et suivi vers ces derniers temps. (*New Times*. — *Calign. Messeng.*, 23 oct. 1827.)

II. L'état suivant des pertes que la navigation de la Grande-Bretagne a éprouvées, est extrait de la liste du café Lloyd, pour l'année 1827 :

Vaisseaux naufragés.....	270
— échoués.....	595 dont 398
sont parvenus à se dégager.	
— coulés bas.....	60
— abandonnés en mer.....	35
— égarés.....	31

—	condamnés comme hors	
d'état de tenir la mer,.....		12
—	brûlés.....	6
—	sombrés.....	5
—	chavirés.....	5
—	pris par des pirates de	
Buenos-Ayres et de Colombie.....		35, dont 13
furent repris, et 11 restèrent au pouvoir des		
pirates		
—	pillés par les Grecs, et	
ayant à bord de riches cargaisons.....		41
(Globe. — Galign. Messeng.; 18 février 1828.)		

III. *Navigation à la vapeur.* — Nous sommes informés qu'on a établi une communication de cette espèce entre Dublin et Bordeaux. La *Leeds* a fait en 70 heures, environ, le trajet, et *vice versa*, de l'un à l'autre de ces deux points, dont la distance est d'à peu près 700 milles. D'après le grand commerce qui se fait entre les parties orientales de l'Écosse et la Baltique, nous pensons que l'établissement d'une navigation à la vapeur dans cette dernière direction ne pourrait qu'être très-avantageux. Par exemple, un vaisseau partant de Leith et touchant sur sa route à Broughty Ferry, Montrose et Aberdeen, pourrait servir toutes les principales villes intéressées au commerce de la Baltique. D'Aberdeen à Gottenbourg, le trajet, en ligne directe, est de 500 milles ou de deux jours de navigation. De là on compte 150 milles jusqu'à Copenhague. De ce dernier point à Dantzic, le voyage serait de 250 milles. La 4^e station serait établie à Riga, à 300 milles plus loin, en touchant à Pillau et à Memel; la 5^e à St-Pétersbourg, éloigné de 400 milles de cette dernière. Le vaisseau pourrait faire son retour par Abo et Stockholm. Tout le voyage prendrait une quinzaine de jours, et le retour un peu moins de temps. Indépendamment du commerce qui se ferait par cette voie en petits articles, commerce qui, dans un si grand nombre de ports, ne laisserait pas d'être assez considérable par lui-même, le transport des passagers occuperait à lui seul deux bateaux à vapeur, qui partiraient les 1 et 15 de chaque mois. (*Scotsman.* — *Galign. Messeng.*, 24 juillet, 1827).

62 COMPAGNIE LIBRE POUR LE SUCRE, ET COMPAGNIE DU BENGALE POUR LE MÊME OBJET. (*Supplem. to the Orient. Herald*; mars 1825, p. 454.)

Cet article fait connaître le but et les prospectus des deux compagnies nouvellement formées pour la culture du sucre, l'une à Londres, et l'autre à Calcutta. La *Compagnie libre* a pour objet d'étendre la production du sucre par un travail libre, avec un capital de 4 millions de liv. st., divisés en 80,000 parts de chacune 50 liv; elle doit prêter son aide aux Anglais, cultivateurs libres du sucre, dans toutes les parties du globe qui ont adopté cette branche de produit, soit aux Deux-Indes, soit en Afrique. Une série de calculs et de considération prouve l'avantage d'une telle association; l'espace ne nous permettrait pas de les consigner ici. La *compagnie du Bengale* émet un million de liv. st., divisé en 10,000 actions chacune de 100 liv., pour établir dans les provinces de l'Inde Anglaise, propres à la culture du sucre, des factoreries à l'instar de celles des Indes Occidentales, et sous la surveillance des 12 directeurs de la compagnie des Indes, lesquelles factoreries encourageront la culture et la propagation de la plante de l'Yémen par quelques avances qu'on retire ensuite sur les récoltes. L'utilité et les bénéfices de cette autre association sont également détaillés dans l'article en question; nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs.

A. M.

63. SUR LES MARÉES DANS LA HAUTE-TAMISÉ; par M. P. BARLOW. (*Edinburgh new philosoph. journal*; oct.-déc. 1826, p. 49.)

A l'occasion de la démolition prochaine du vieux pont, dit London-Bridge, à Londres, M. Barlow a fait quelques calculs sur les marées dans la Tamise, et sur les obstacles qu'elles éprouvent sous le vieux pont. Voici la table dressée par l'auteur, d'après les observations faites avant et après le 29 juillet 1821, au sujet de la crue et de la décroissance de la Tamise, sous le pont de Londres, pendant le flux et le reflux.

Basses eaux, 9 heur. 50 min. avant midi.			Hautes eaux, 2 heur. 35 min. après midi.		
FLUX.			REFLUX.		
	pi.	po.		pi.	po.
Profondeur de l'eau au commencement du flux	6	0	première heure de la baisse	2	1
première heure de la crue	2	11	deuxième heure	2	7
deuxième heure	3	0	troisième heure	2	0
troisième heure	2	10	quatrième heure	1	9
quatrième heure	2	8	cinquième heure	1	5
45 minutes	1	0	sixième heure	1	2
4 heur. et 45 minutes	18	5	septième heure	1	0
			55 minutes	0	11
			Profondeur de l'eau à la fin de la baisse	5	6
			7 heures et 55 minutes	18	5
Basses eaux à 9 heur. 30 min. du matin.			Hautes eaux à 2 h. 18 min. après midi.		
FLUX.			REFLUX.		
	pi.	po.		pi.	po.
Profondeur de l'eau au commencement du flux	1	3	première heure de la baisse	2	1
première heure de la crue	5	9	deuxième heure	4	4
deuxième heure	5	4	troisième heure	3	1
troisième heure	2	9	quatrième heure	2	7
quatrième heure	2	5	cinquième heure	2	3
48 minutes après	1	4	sixième heure	1	9
4 heur. et 48 minut.	18	10	septième heure	1	6
			59 minutes après	0	11
			profondeur restante	0	4
			7 heures et 59 minutes	18	10

L'auteur fait connaître, par d'autres tables, la crue et la baisse successive de la Tamise pendant les marées à Woolwich, Deptford, Billingsgate, Old-swan-Stairs, et au pont de Westminster. Le terme moyen de la hauteur des marées à ces divers endroits est calculé ainsi qu'il suit :

A Woolwich.....	19	p.	1	$\frac{1}{2}$	po.
Deptford.....	18		10	$\frac{3}{4}$	
Billingsgate.....	17		7	$\frac{1}{4}$	
Old-swan-Stairs.....	13		3	$\frac{1}{2}$	
Pont de Westminster.....	12		1	$\frac{1}{2}$	

Il est à remarquer que la vitesse du courant n'est pas la même sur la rive méridionale que sur la rive septentrionale, l'eau parcourant :

Auprès de la rive nord.....	21	pi. en	8, 4	secondes
Au milieu.....	21		6, 5	id.
Auprès de la rive sud.....	21		9, 3	id.

Terme moyen.... 21 pi. en 8, 1 id., ou environ $1 \frac{3}{4}$ de mille par heure.

Comme ces observations s'appliquent seulement à la surface de l'eau, M. Barlow a fait d'autres expériences pour savoir si, à une certaine profondeur, les rapports de vitesse étaient les

mêmes qu'à la surface; il s'est convaincu, par les résultats, que la différence entre la vitesse de la surface et celle du fond n'est guère plus d'une minute depuis Londres jusqu'à Greenwich; et au temps de la marée, toute la masse de l'eau se meut avec une vitesse à peu près égale. D—G.

64. CLERGÉ ANGLICAN. — État des biens-fonds affectés à quelques-uns des évêchés d'Irlande :

Evêché de Derry.....	94,836 acres d'Irlande.
— d'Armagh.....	63,470
— de Kilmore.....	51,850
— de Tuam.....	49,281
— de Clogher.....	32,817
— d'Elphin.....	31,017
— de Dublin.....	28,781
— de Cork.....	22,755
— de Meath.....	18,374
— d'Ossory.....	13,891
— de Cashel.....	12,800

Total..... 418,872 acres d'Irlande

Cet état, extrait de ceux qui furent soumis, en 1824, à la chambre des communes, ne comprend que 11 évêchés sur les 22 dont se compose le nombre des évêchés d'Irlande. Ces 418,872 acres d'Irlande, réduits en mesure anglaise conforme aux statuts, équivalent à un peu plus de 600,000 acres d'Angleterre; un acre d'Irlande faisant 1 acre 2 verges 19 perches de cette autre partie du Royaume-Uni. (*Dublin Evening Post*. — *Galleg. Messeng.*; 22 février 1828.)

PRISONS ET POLICE DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE LONDRES.

65. I. ÉTAT DU NOMBRE DES PRÉVENUS EN MATIÈRE CRIMINELLE, qui ont été écroués dans les prisons des différens comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, pour y être jugés dans les années 1826 et 1827; état indiquant l'augmentation et la diminution du nombre des arrestations survenues dans cette dernière année.

66. II. ÉTAT DE LA SITUATION DE LA PRISON DE NEWGATE, A LONDRES, pendant l'année 1827.

67. III. INSUFFICIENCY OF THE POLICY, etc. — Insuffisance de

la police de Londres. (*Rapport de M. PERL, secrétaire d'état à la Chambre des communes, séance du 28 février 1828.*) — (*Galign. Messeng.*, n° 4052.)

68. IV. PÉNITENCERIE DE MILBANK. (*Examiner. — Galign. Messeng. Paris, 3 avril 1828.*)

N° 1.

ANNÉES

Comtés.	1826.	1827.	Augmentation.	Diminution.
Bedford	83	108	25	»
Berks	140	208	68	»
Bucks	113	182	69	»
Cambridge	142	152	10	»
Chester.....	415	497	82	»
Cornwall	110	150	40	»
Cumberland	54	79	25	»
Derby.....	134	160	26	»
Devon.....	440	432	»	8
Dorset.....	138	167	29	»
Durham	117	175	58	»
Essex.....	403	451	48	»
Gloucester.....	427	415	»	12
(Bristol).....	158	139	»	19
Hants.....	285	341	56	»
Hereford	97	150	53	»
Hertford	192	205	13	»
Huntingdon	34	31	»	3
Kent.....	632	632	»	»
Lancaster.....	2,374	2,459	85	»
Leicester.....	237	260	23	»
Lincoln.....	221	329	108	»
Middlesex.....	3,457	3,381	»	76
Monmouth.....	60	95	35	»
Norfolk.....	441	486	45	»
Northampton.....	123	176	53	»
Northumberland....	72	96	24	»
Nottingham	287	298	11	»
Oxford	167	210	43	»
Rutland.....	17	14	»	3
Salop	130	178	48	»

ANNÉES

Comtés.	1826.	1827.	Augmentation.	Diminution.
Somerset.....	490	646	156	"
Stafford.....	448	569	121	"
Suffolk.....	293	351	58	"
Surrey.....	699	663	"	36
Sussex.....	277	309	32	"
Warwick.....	581	602	21	"
Westmoreland.....	9	20	11	"
Wilts.....	324	365	41	"
Worcester.....	169	250	81	"
York.....	996	1,223	227	"
Anglesea.....	2	16	14	"
Brecon.....	14	16	2	"
Cardigan.....	9	9	"	"
Carmarthen.....	15	17	2	"
Carnavon.....	14	22	8	"
Denbigh.....	24	26	2	"
Flint.....	12	22	10	"
Glamorgan.....	43	54	11	"
Merioneth.....	2	6	4	"
Montgomery.....	3	22	19	"
Pembroke.....	20	42	22	"
Radnor.....	3	15	12	"

Totaux... 16,147 17,921 1,931 157

A déduire la diminution... 157

Reste pour l'augmentation.... 1,774

(*Galign. Messeng.*, Paris, 5 mars 1828).

N^o 2.—Le nombre des individus des deux sexes qui se trouvaient dans cette prison au 1^{er} janvier 1827..... 378
 écroués depuis ce jour jusqu'au 31 déc. : individus âgés
 de moins de 21 ans..... 1,250
 au-dessus de cet âge..... 1,770

TOTAL..... 3,398

Il se trouvait en prison au 1^{er} janvier 1828..... 353

RESTE..... 3,045

Sur ce nombre de détenus, 864 furent acquittés, 214 condamnés à mort, et 19 de ces derniers exécutés. Les autres individus condamnés à la peine capitale l'ont été, la plupart, pour vols de grand chemin, vols avec effraction et vols de chevaux ; un seul le fut pour meurtre. (*Liter. Chron.*, 2 févr. 1828.)

N° 3.—L'augmentation progressive du nombre des délits accuse l'inefficacité actuelle de la répression. Le nombre des accusés de Londres et Middlesex a été en 1820 de 2,773, en 1821 de 2,480, en 1822 de 2,539, en 1823 de 2,503, en 1824 de 2,621, en 1825 de 2,902, en 1826 de 3,457, en 1827 de 3,381 (1).

Pendant les années antérieures à 1825, la population de la capitale et de ses dépendances était de 1,144,530 âmes, et les accusés étaient dans la proportion de 1 : 423. Pendant les années postérieures, la population s'est élevée à 1,300,000 ; mais le nombre des coupables a suivi une progression plus accélérée, puisqu'ils ont été dans le rapport de 1 : 380. Toutefois le ministre fait remarquer qu'à l'accroissement du nombre des coupables, ne correspond pas un accroissement proportionnel dans les crimes atroces. En effet, sur les 2,773 accusations de 1820, il y a eu 1,389 crimes et 1,384 vols simples, tandis que 1826 n'a donné en crimes graves que 1,263 (diminution 126), et 2,118 vols simples (augmentation 734).

Suivant le compte de l'administration de la justice criminelle en France, le rapport des accusés à la population était, en 1825, dans le département de la Seine, de 1 à 1,022 ; mais il faut observer qu'en France on ne poursuit pas devant les cours d'Assises les vols simples, qui sont jugés par les tribunaux correctionnels, tandis que, en Angleterre, tous les voleurs sont traduits devant les Assises. En ajoutant aux 804 accusés criminels de 1825, 1206 prévenus de vol, traduits devant le tribunal correctionnel de la Seine, on a un total de 2,010, qui, sur une population de 821,686 âmes, donne le

(1) La progression paraîtra plus remarquable encore si l'on remonte plus haut. En 1813 le nombre des individus mis en jugement était de 1,390, en 1814 de 1,414, en 1816 de 1,889, en 1818 de 2,218. (*Voyez Bullet.*, tom. 9, p. 375.)

Le nombre des accusés de l'Angleterre et du pays de Galles a été, en 1823, de 12,263, en 1824 de 13,698, en 1825 de 14,437, en 1826 de 16,147, et en 1827 de 17,921.

rapport de 1 à 410 (1). Ainsi, avant 1825, le nombre des coupables était relativement plus faible dans le ressort de Londres et Middlesex qu'à Paris; il est plus fort dans les années 1826 et 1827.

On a prétendu expliquer cette augmentation par les progrès du luxe, par le développement de l'industrie, par les facilités que les coupables trouvent à s'échapper, depuis que les voitures publiques se sont multipliées et que leur service s'est accéléré; par l'effet des lois relatives à la répression du braconnage, et par la taxe des pauvres. Ces dernières causes ont peu d'influence dans la capitale et ses dépendances: quant aux autres, quelle que soit l'importance qu'on leur attribue, il faut reconnaître que de grands changemens se sont opérés dans la situation et les rapports de diverses classes de la société, et que, si l'action de la police ne se modifie et ne se perfectionne de manière à pouvoir satisfaire aux conditions nouvelles qui résultent de ces changemens, le mal ne pourra qu'accroître de plus en plus.

La police se fait assez bien pendant le jour; elle est bien plus nécessaire durant la nuit, et c'est alors qu'elle manque de force et d'ensemble. Chaque paroisse y pourvoit à sa façon, et très-imparfaitement, en sorte que les coupables comptent sur l'impunité, et attaquent les propriétés avec une audace toujours croissante. Depuis quelques années, la métropole s'est accrue d'immenses faubourgs dont la population, trop éloignée des officiers de police, ne peut recourir qu'à quelques personnes honorables qui remplissent gratuitement les fonctions de juges de paix, mais qui, lassées de sacrifier leur temps et leurs soins à l'intérêt public, finissent par quitter une résidence si incommode. Les plaignans, obligés de faire 7 ou 8 milles pour trouver un magistrat, calculent les conséquences de leurs poursuites, et trouvent qu'il vaut mieux supporter le dommage que d'en demander la réparation. D'un autre côté, la partie lésée, étant obligée de poursuivre à ses frais et risques, juge d'ordinaire que la suite d'un procès, au lieu de lui assurer un dédommagement, ne ferait qu'ajouter à la perte qu'elle a éprou-

(1) Nous avons indiqué la nécessité de cette correction, *Bulletin*, tom. IX, p. 378.

vée. C'est ainsi que des capitalistes, volés de sommes considérables, entrent en composition avec les voleurs, et leur abandonnent une partie de leurs fonds, pour recouvrer le surplus. Les exemples de pareilles transactions sont fréquents. Il n'est pas surprenant que les coupables se multiplient lorsqu'ils ont tant de chances d'impunité.

M. Peel conclut que la législation et le système de police, qui datent de plusieurs siècles, et qui pouvaient convenir à la société telle qu'elle existait jadis, ne satisfont plus aux besoins actuels, et qu'il est urgent de les réviser pour les mettre en harmonie avec le degré de civilisation auquel l'Angleterre s'est élevée.

V.

N^o 4.—Il résulte de l'état des dépenses de cet établissement, qui est soumis annuellement au parlement, que le mode de punition pour lequel cet établissement est institué, quelqu'en soit l'effet moral sur les criminels, est une charge très-onéreuse pour le public; et en effet, le terme moyen du nombre des individus qui y furent détenus l'année dernière, fut d'environ 550, et la dépense nette de l'établissement, de 20,798 liv. 18 sous 5 deniers. Celle du matériel de l'édifice ne fut pas, à ce que nous croyons, beaucoup moindre que 400,000 liv.; en sorte qu'en supputant l'intérêt de cette somme à raison de six pour cent, les frais annuels du logement des condamnés, peuvent être évalués à au moins 24,000 livres. La charge totale du logement, de la nourriture et de l'entretien, réunis, est donc, en sus du produit du travail des détenus, de 44,798 livres 18 sous 5 deniers, ou à raison de plus de 80 livres pour chaque individu. La dépense de *chaque criminel détenu dans la pénitencerie* est donc à peu près aussi considérable que celle de la classe inférieure des lieutenans à demi-solde de la marine royale!—

69. STATISTIQUE DE BIRMINGHAM.—Dans cette ville, dont la population est d'à peu près 100,000 âmes, on compte, — 73 fonderies, 20 marchandes de modes et tailleuses, 5 magasins de musique, 7 entrepreneurs de garnitures de cercueils et 3 manufactures de fers à l'usage des individus condamnés aux travaux forcés.—(*Galign. Messeng.*; 1^{er} avril 1828.)

70. I. NEALE'S VIEWS OF GENTLEMEN'S SEATS.—Vues des plus beaux châteaux en Angleterre, dans le pays de Galles, en Écosse et

- en Irlande; par J. P. NEALE. Les 2 premières en 6 vol. in-8°, et royal in-4°; 1822-1823; vol. I de la nouv. série. Londres, 1824; Sherwood et compagnie. (*Gentlem. Magaz.*; janvier 1825, p. 45.)
71. II. ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES COMTÉS. Westmorland. — Wiltshire. — (*Ibid.*; juin 1825, p. 513; juill., p. 32; août, p. 126; sept., p. 227.)
72. III. NOTICE SUR LIMINGTON, dans le Somersetshire. (*Ibid.*; janv., p. 9.)
73. IV. DELINEATIONS OF GLOUCESTERSHIRE. — Vues du Gloucestershire; par Mess. STORER et BREWER. N° I et II. Londres, 1825. (*Ibid.*; mars 1825, pag. 246; et *Europ. Magaz.*; mai 1825, p. 456.)
74. V. NOTICE SUR LA TERRE DE MERE WOODLANDS, dans le Wiltshire; av. 1 pl. (*Gentlem. Magaz.*; août 1825, p. 107.)
75. VI. BRITTON'S BEAUTIES OF WILTSHIRE. — Beautés du Wiltshire, ou esquisses statistiques, historiques et descriptive, mêlées d'anecdotes sur les arts; par J. BRITTON. Vol. III, in-8° de 442 p., avec grav. Londres, 1825; Longmann. (*Ibid.*; déc. 1825, p. 523; *Lond. lit. Gaz.*; octobre 1825, p. 657.)
76. VII. THE HISTORY OF MODERN WILTSHIRE. — Histoire du Wiltshire moderne; par sir R. C. HOARE. 1^{er} vol. in-fol., avec pl. Londres, 1825; Nichols. (*Gentl. Mag.*; déc. 1825, p. 529.)
77. VIII. BRAYLEY'S SKETCHES OF BRIGHTON. — Essai topographique sur Brighton et ses environs; par BRAYLEY; avec 12 gr., par R. HAVELL jeune. Un vol. in-12 de 82 p. (*Ibid.*; août 1825, p. 140). (*Voy. le Bullet.*; Tome V, n° 43.)

Nous réunissons ici les titres de plusieurs ouvrages et articles qui intéressent la statistique locale de quelques parties de l'Angleterre, et qu'il suffit de signaler à la connaissance des hommes qui s'occupent de l'étude de cette partie de l'Europe. Le *Gentleman's Magazine* fait l'éloge des vues de M. Neale. L'article n° 2 fait partie d'une courte notice sur tous les comtés d'Angleterre; notice qui se continue dans presque tous les volumes du *Gentleman's Magazine*. L'article 3^e offre une description de l'église

de Limington, qui renferme plusieurs débris d'antiquités. Les vues de MM. Storer et Brewer sont louées par le *Gentlem. Magaz.*, et l'*Europe Magaz.* l'indique même comme un excellent travail.

Le 5^e article indiqué offre une courte description de la terre de Mere Woodlands, dans le Wiltshire, qui a appartenu à la famille de Pitt, et dont les environs consistent en pâturages, elle a une superficie de 2,801 acres. Le but du 6^e ouvrage est suffisamment précisé par son titre. Le 7^e concerne, comme les deux précédens, le Wiltshire, sur lequel il offre quelques données historiques, particulièrement sur les routes romaines, dont on y trouve des restes, les ruines des églises du moyen-âge, etc.

Le *Gentlem. Magaz.* cite avec éloge le dernier livre, sur Brighton, accompagné de belles gravures. L'on connaît la réputation des bains de mer de cette ville; cependant l'auteur de l'article cité préfère l'île de Wight comme plus pittoresque et plus riante que Brighton, qui, à la vérité, possède de meilleurs hôtels, des théâtres, des bibliothèques et des maisons élégantes.

A. M.

78. JAARBOEKJE OVER 1828.—Annuaire pour 1828, publié aux frais de S. M. le roi des Pays-Bas. In-12; prix, 80 cent. La Haye, 1827; Impr. de l'état.

La partie statistique a reçu de nouveaux développemens, qu'on ne lira pas sans intérêt. Il résulte de ces documens à peu près officiels, que la population du royaume, au 1^{er} janvier 1827, était de 6,116,935 âmes. Les autres élémens de population étaient les suivans, pour l'année 1826, qui venait d'expirer :

	Villes.	Campagnes.
Naissances.....	67,915	154,080
Décès.....	58,899	110,153

Relativement à la population, on avait compté 1 naissance par 27 individus à peu près, comme les années précédentes; et 1 décès par 36 individus; ce qui annonce une mortalité plus forte que celle qu'on avait observée antérieurement. Cette grande mortalité s'est fait ressentir surtout dans la Nord-Hollande, dans la Zélande et dans les provinces de Frise et de Groningue, où l'on a compté 1 décès sur 20 individus. Le rapport

des naissances masculines aux naissances féminines conserve une valeur à peu près constante de 1 à 0,949. On a aussi compté, pendant l'année 1826, un mariage par 126 individus, terme moyen. (*Rev. Encycl.* ; févr. 1828, p. 479.)

NAVIGATION ET COMMERCE DES PAYS-BAS.

79. I^o — NOTICES DIVERSES SUR LA STATISTIQUE DE LA NAVIGATION ET DU COMMERCE DES PAYS-BAS.

80. II^o — IMPORTATIONS DANS 4 DES PRINCIPAUX PORTS DES PAYS-BAS, en 1827.

81. III^o — MOUVEMENTS DE DIFFÉRENS PORTS DES PAYS-BAS, en 1827.

Nous réunissons ici plusieurs documens sur le mouvement de la navigation et du commerce des Pays-Bas. Le plus étendu est le document n^o 1, qu'a bien voulu nous communiquer M. Adrien Balbi, d'après les renseignemens qui lui ont été adressés par le docteur Sommerhausen, de Bruxelles. Les 2 autres sont extraits des recueils périodiques ci-dessus indiqués. On pourra comparer les résultats partiels qu'ils présentent avec les données correspondantes dans le n^o I.

N^o I. 1. Arrivages dans les différens ports du royaume.

(a) Nombres de navires entrés au port d'*Anvers*.

En 1822	586	dont	341	Néerlandais.	Parmi les 1967 autres il y avait :
1823	788	dont	436		708 Anglais, 52 d'Oldenburg.
1824	681	dont	436		416 Américains, 27 Suédois.
1825	800	dont	492		216 Français, 23 Russes.
1826	928	dont	522		172 Hanovriens, 14 de Hambourg.
1827	831	dont	432		100 Danois, 12 de Mecklenbourg.
					94 Prussiens, 11 de Brème.
					86 Norvégiens, 10 de Lubeck, etc.
	4614		2657		

(b) Arrivages aux ports d'*Amsterdam*, *Rotterdam*, *Harlingue*.

Pendant 1827, il est entré dans le port d'*Amsterdam* 1982 navires, dont 53 de Surinam et 14 de Batavia.

"	"	" de Rotterdam,	1731	"	
"	"	" de Harlingen,	467	"	(16 plus qu'en 1826-)
"	sortis du	"	512	"	(19 " " " ")

(c) Arrivages au port de *Dort*.

en 1826, 206 navires.

1827, 202

79	de France.
64	de Norvège.
41	de la Baltique.
16	d'Angleterre.
13	de Suède.
7	de la Russie.
1	du Portugal.
1	d'Espagne.

2. Vaisseaux néerlandais arrivés ailleurs.

Pendant 1827 il est entré 252 vaisseaux des Pays-Bas dans le port de Dantsig.
et 6 d'Elbing.
sortis 230 de Dantsig.
6 d'Elbing.

Sont arrivés à Cologne sur le Rhin,

En 1826.

En 1827.

d'Amsterdam.	191,075 quint., à 50 kilog.	176,528 quint. à 50 kilog.
de Rotterdam.	162,397	150,144
d'Anvers.	91,872	142,997
d'Utrecht.		97,079
de Dordrecht.		89,288

Pendant 1827, 120 vaisseaux destinés pour les Pays-Bas ont passé le *Sund*, arrivant de la mer Baltique.

Et 411 arrivant des Pays-Bas l'ont passé pour se rendre sur les côtes de la mer Baltique.

3. Importations.

(a) Depuis 1820 à 1827 il a été importé en tabacs de l'Amérique, comme suit :

En 1820, à Amsterdam.	19,818 liv.	Rotterdam.	13,463 liv.
1821,	14,006		8,361
1822,	11,755		8,837
1823,	18,908		16,917
1824,	7,987		13,817
1825,	6,454		10,276
1826,	8,213		8,247
1827,	14,716		13,430

(b) État de l'importation des objets suivans, pendant 1827.

	Nombre des colis.	à Amsterdam.	Rotterdam.	Middelbourg.
Café.	»	113,662	98,476	2,795
Sucres.	»	33,740	19,482	0,688
Tabac amé-	»			
cain.		15,105	13,934	
Riz.	»	10,392	19,193	
Coton.	»	12,092	19,907	152
Indigo.	»	194	564	
Thé. quart de caisses		15,124	9,527	4,200
Peaux. pièces.		9,271	34,501	
Épiceries. colis.		61	5,418	
Céréales. lests.		21,207	8,144	

(c) Quantité de Café importé

En 1826

en 1827.

A Amsterdam	20,376,000 demi-kilog.	16,448,000 demi-kilog.
Rotterdam .	8,460,000	12,606,000
Anvers	40,080,000	49,697,000

(d) État d'importations à Anvers, pendant les 3 dernières années.

Articles d'importations.	en 1825.	1826.	1827.
Café en futailles.	4,141	3,863	3,610
— en ballots.	267,860	337,872	374,178
Coton —	17,410	22,787	22,924
Cuirs par pièces.	346,369	370,967	223,820
Indigo en futailles.	1,885	1,802	1,376
— en caisses.	652	536	616
Poivre en ballots.	11,147	18,216	21,866
Piment —	2,289	1,190	1,856
Potasse en futailles.	17,589	11,394	12,091
Riz —	10,772	9,507	15,254
— en ballots.	587	5,884	16,815
Sucres divers en futailles.	1,361	2,272	4,087
— du Brésil, en caisses.	2,186	2,638	3,321
— d'Havana —	35,984	46,984	56,175
— d'Ava, en paniers.	438	1,202	2,298
— divers, en sacs.	20,194	29,931	47,702
Thé en 1/4, 1/8 et 1/16 de caiss.	12,442	1,925	1,810

(e) Articles provenant de la Russie et importés pendant 1827.

	à Amsterdam.	Rotterdam.	Anvers.
Potasse par pud. de 40 liv.	50,583	24,791	106,920
Huile de Chanvre —	1,246		
Suif —	9,416	835	1,191
Chanvre —	19,110	4,555	8,372

(f) Quantité de sucre venant de Batavia et importé

à Amsterdam, à Anvers.

Depuis octobre 1825 à octob.	1826	574 caisses	964 caisses.
— — 1826 —	1827	341	308

(g) Pendant 1827 il a été exporté de la Havane
pour les Pays-Bas :

31,089 futailles de sucre, 3,242,000 demi-kilog. de café, 440
demi-kilog. de tabac, 4,440 demi-kilog. de cigares.

4. *Exportations.*

Il a été exporté des divers ports des Pays-Bas pour Cologne.

	En 1826.		En 1827.
Sucre.	141,896 quintaux de 50 kilo.	164,207 quint.	de 50 kilo.
Café.	126,816	151,291	
Riz.	7,546	15,683	
Tabac.	49,564	54,648	
Coton.	29,297	24,228	
Hareng.	10,251	8,503	
Poivre.	9,313	7,233	
Candi.	62,745	46,437	

5. Notice particulière sur le *Café*.

(a) La Société de commerce des Pays-Bas en a vendu publiquement pendant 1827.

A Amsterdam	67,200 ballots.	} En tout 182,538 ballots.
Rotterdam.	46,132	
Anvers. ...	63,489	
Bruges.	5,717	

(b) Il s'en trouvait en provision dans les magasins,

A Amsterdam, au 31 déc. 1826	14,000,000 demi-kil.,	au 31 déc. 1827	8,500,000 1/2 kil.
Rotterdam, —	8,000,000	—	8,000,000
Anvers, —	9,840,000	—	14,280,000

(c) La consommation du Café pendant une année a été, d'après les derniers calculs, dans les Pays-Bas, de 29,107,800 demi-kil. sur une population de 5,719,023 âmes, ou 5 1/11 demi-kilo. par individu.

N° II. *Café de Java et de Sumatra* : à Amsterdam 69,771 balles, à Rotterdam 80,983, à Anvers 221,966, à Middelbourg 1528—de *Surinam* : à Amsterdam 11,499 balles, à Rotterdam 891, à Middelbourg 50 balles, et 1046 tonneaux à Amsterdam et 126 ton. à Rotterdam—de *Berbice* et de *Demerari* : à Amsterdam 11,226 balles et 876 tonneaux, à Middelbourg 1100 balles et 117 ton.—de la *Havanne* et du *Bésil* : à Amsterdam 10,870 balles et 359 tonneaux; à Rotterdam 6828 balles et 185 tonneaux, à Anvers 86,436 balles et 2677 tonneaux — de *St. Domingue*, Portorico, Curaçao, etc. : à Amsterdam 7693 bal. et 331 ton., à Rotterdam 8695 bal. et 768 ton., à Anvers 67,700 bal et 862 ton.

Géographie

Total.....	Balles.	Tonneaux.	
Amsterdam.....	111,059	2603	
Rotterdam.....	97,397	1079	
Anvers.....	376,102	3539	
Middelbourg.....	2,678	117	
<i>Sucre.</i>	Tonneaux.	Caisses.	Nattes.
Amsterdam.....	18,653	12,160	2,927
Rotterdam.....	3,829	7,508	8,145
Anvers.....	4,028	56,356	50,939
Middelbourg....	2,609		79
<i>Tabac de l'Amér. Sept. (feuilles)</i>	Tonneaux.	(tiges)	Tonneaux.
Amsterdam.....	14,716		389
Rotterdam.....	13,430		504
Anvers.....	1,220		111
<i>Riz.</i>	Tonneaux.	Balles.	
Amsterdam.....	8,412	1,980	
Rotterdam.....	5,301	13,892	
Anvers.....	14,935	16,359	

Toile de coton. A Amst. 12,092 balles, à Rotterdam 19,907, à Anvers 22,856, à Middelbourg 152.

Indigo.	Caisses.	Surons.
Amsterdam.....	66	128
Rotterdam.....	476	88
Anvers.....	1,332	611

Thé. A Amsterdam 15,124 quarts de caisse, à Rotterdam 9,527, à Anvers 1,467, à Middelbourg 4,200.

Peaux. A Amsterdam 9,271, à Rotterdam 34,501, à Anvers 215,044 pièces.

Épiceries.	Clous de girofle.	Muscades.	Macis.	Poivre.
	ton. bal.	ton. bal.	ton. b.	t. ball.
Amsterdam.....	5	25		31
Rotterdam.....	64 44	59	2	5,247
Anvers.....	140 106	108	62	21,847
Grains.	Froment.	Seigle.	Orge.	
Amsterdam....	12,494 lasts.	7,835 lasts.	878 lasts.	
Rotterdam....	1,602	5,130	1,412	
Anvers.....	26	96		

(*Allgem. Handl. Zeitung* ; janvier 1828, n° 12, p. 49.)

III. *Mouvement des différens ports des Pays-Bas en 1827 :*

Amsterdam. — Arrivés 1982 bâtimens, c. à d. 95 de plus qu'en 1826, dont 14 de Batavia et 53 de Surinam.

Rotterdam. — Indépendamment des hougres, des barques, des flibots et des navires qui ont navigué de Rotterdam, de Dordrecht, de Schiedam, etc., et le long des passes de la Zélande ou de Hambourg et de Brémen, le long des gués, et vice versa, il est entré dans la Meuse et à Gorée 1731 bâtimens, c. à d. 144 de plus qu'en 1826; le nombre des départs a été de 1774, c. à d. de 141 de plus que dans la même année. Sur ces nombres de vaisseaux, 18 venaient de Batavia et 11 de Surinam, et il en était parti 15 pour la première de ces destinations, et 12 pour la seconde.

Schiedam. — Sont entrés dans ce port 208 bâtimens de mer, qui, avec les arrivages venant du Brabant et d'autres districts du royaume, y ont importé 25,238 lasts de grains, dont 15,668 l. de seigle, et 8,556 d'orge; ce qui présente, comparativement aux arrivages de 1826, un excédant de 91 bâtimens et de 5,536 lasts de grains.

Anvers. — Il est entré dans ce port 822 bâtimens, c. à d. 106 de moins que dans le cours de l'année précédente; mais on assure qu'en 1827, le fret, à raison de la grandeur des bâtimens, dépassa cette estimation, la diminution survenue dans les chargemens de sel ayant grandement influé sur le nombre des vaisseaux. (*Algem. Konst en Letter-Bode*; 11 janv. 1828.)

82. *FORDNA OCH NÄRVARANDE SVERIGE.* — La Suède ancienne et moderne; par U. THERSNER; cah. 25 et 26; chacun de 4 pl. et 4 feuilles de texte. In-fol. Stockholm, 1825.

Il paraît que cet ouvrage est destiné à être, en partie, un supplément et, en partie, une nouvelle édition de la *Suecia antiqua et hodierna* de Dahlberg. Le 25^e cahier forme le 1^{er} des vues de la province d'Upland. Il représente Rosersberg vu du côté du Nord, Lindholm, Bogesund et OEstanaa; le cahier 26 forme le 1^{er} des vues du Södermanland; on y trouve représentés et décrits, Tullgarn, Eriksberg, Hafstad et Wik. Le texte donne l'histoire de tous ces lieux. L'ouvrage de M. Thersner paraît avoir été conçu sur un plan très-vaste. L'auteur a visité lui-même les provinces de la Suède, pour choisir et dessiner les

paysages et les endroits les plus dignes de remarque. Il semble néanmoins qu'il n'a pas bien choisi, ou que tous les dessins n'ont pas également réussi. Il y a quelques planches bien exécutées; mais, en général, elles ne sont pas, sous le rapport de l'art, à la hauteur où la gravure est parvenue en Suède. Quant au texte, ce qu'on peut en dire de plus indulgent, c'est qu'il est trop superficiel et incomplet. (*Swea* ; 1826, cah. 10.) D.

83. FABRIQUES DE SUÈDE EN 1819.

D'après les listes publiées par le collège du commerce du Suède, ce royaume comptait, en 1819, 1050 fabriques servies par 7,139 ouvriers. Les produits manufacturés montaient à 6,836,463 rixdahlr. En 1818, le nombre des ouvriers ne fut que de 6,819, et la valeur des produits de 6,100,250 rda. —Voie la liste des 1050 fabriques de 1819 :

	Métiers.	Ouvriers
134 Manuf. de draps et d'étoffes de laine..	450	2032
43 Manuf. d'étoffes de coton et de lin...	327	766
45 Manuf. de soierie et d'étoffes de soie et coton.....	339	533
54 fabriques de bonneterie.....	174	227
10 manuf. de rubans.....	113	145
8 Voileries.....	74	131
6 Fabriques de cordes.....	"	24
8 Moulins à l'huile.....	"	9
92 Fabriques de tabac à fumer et en poudre.....	"	747
36 Papeteries.....	"	332
55 Tanneries.....	"	190
7 Fabriques de maroquin.....	"	17
29 Manuf. de sucre.....	"	207
7 Fonderies de fer.....	"	135
19 Fabriques d'objets en fer et en acier.	"	37
28 Fabriques de métaux.....	"	93
1 Raffinerie de cobalt.....	"	
68 Fabriques de montres.....	"	129
2 Fabriques d'aiguilles.....	"	30
14 Fabriques de cardes.....	"	41

8 Verreries	"	187
1 Fabrique de porcelaine.....	"	90
1 Fabrique de creusets	"	19
7 Fabriques de pipes.....	"	18
20 Savonneries.....	"	79
70 Teintureries,.....	"	216
15 Imprimeries de toiles de coton....	"	88
10 Fabrications de vinaigre.....	"	15
6 Fabriques de toile cirée.....	"	6
17 Fabriques de laque.....	"	9
6 Fabriques d'eau forte.....	"	4
5 Fabriques de poudre et d'amidon...	"	18
3 Fabriques de bougie.....	"	8
24 Manuf. de glaces.....	"	52
9 Manuf. de cartes.....	"	31
16 Manuf. de tapisserie.....	"	31
11 Fabriques d'objets d'art.....	"	13
255 Diverses petites fabriques.....	"	430
Le produit des manufactures de drap		
se montait à.....	1,576,052	rthlr.
Des raffineries de sucre.....	1,278,233	
Des manuf. de tabac.....	963,748	
Des manuf. de cuir.....	409,085	
Des manuf. d'étoffes de coton et de lin.	355,017	
Des imprimeries de toiles de coton...	224,598	
Des papeteries.....	176,118	
(<i>Hertha</i> ; 1826, vol. V, cah. 1, p. 29.)		

84. SITUATION DES PRISONS EN NORVÈGE, au 1^{er} janvier 1827.

Il existait dans les 6 forteresses de la Norvège 577 prisonniers, et, dans les maisons de correction et autres lieux de détention, 285 individus. Au nombre des premiers, se trouvaient, dans le fort de Bergenhuus, 2 individus prévenus du crime de lèze-majesté. (*Galign. Messeng.* ; 7 déc. 1827.)

85. BERGENS BESKRIVELSE.—Description de la ville de Bergen (en Norvège) ; par L. SAGAN et H. VOSA. xxii et 786 p. In-8°, avec 1 plan gravé. Bergen, 1824 ; imprim. de Dahl. (*Dansk Literatur-Tidende* ; 1826, n^{os} 47 et 48.)

Un abrégé historique de Bergen sert d'introduction. Au moyen âge, Bergen fut, pour ainsi dire, un comptoir de la ligue anséatique; elle y occupait un quartier composé d'un quai et de deux rangées d'édifices en bois à 3 étages, servant d'habitations, de Bourse, de magasins, etc. Cette partie de la ville s'appelle encore le comptoir allemand (*Tydske Brygge* ou *Contoret*); les marchands de Bergen y ont maintenant leurs magasins.

La 2^e section de l'ouvrage contient une statistique commerciale de Bergen. En 1680, la ville possédait 46 navires; à la fin du 17^e siècle, ce nombre était monté à 146; en 1807, Bergen avait 241 embarcations grandes et petites, portant 7,537 *lasts*, et montés par 1,388 hommes. Mais, dans la guerre de 1807 à 1814, Bergen perdit 153 embarcations, dont 15 à 3 mats, et 56 briks; en sorte qu'en 1814, il ne lui en restait que 88. Cependant, en 1822, le nombre était remonté à 123, dont 8 à 3 mats et 20 briks.—Il est entré, en 1820, dans le port de Bergen, 874 navires, et il en est sorti 892; mais en 1822, ce double nombre était diminué d'une centaine; aussi, les revenus des douanes et des consommations, qui, en 1820, se montèrent à 302,963 écus spécies, ne furent, en 1822, que de 174,169.

La 3^e section contient la topographie de la ville. Bergen, selon les observations astronomiques du prof. Hansteen, est située sous 60° 23' 24" de latitude septentr., et sous 22° 58' de longit. orient. A l'est, et au nord-est, le territoire de Bergen est bordé par sept montagnes, dont les 4 principales ont l'élévation que voici: Alriken (plus haute sommité), 2,073 pieds norvég.; Lœvstakken, 1,517 p.; Lyderhon, 1,255 p., et Flœiefjellet, 885. En 1824, on comptait à Bergen environ 3,000 édifices. La population paraît avoir été plus considérable au milieu du dernier siècle que dans la suite; en 1751, on y comptait 19,730 âmes; en 1769, il n'y en avait plus que 13,735; on en trouva 16,903 en 1816; on assure que depuis ce recensement, la population s'est accrue. Dans cette ville, 1,003 votans élisent 4 représentans au Storting de Norvège. La milice consiste en un bataillon d'infanterie de 728 hommes, et d'un bataillon d'artillerie de 506, sans compter les officiers. Du côté de la mer, Bergen est défendu par le fort Bergenhuus, par le fortin Frédéricksberg, et par des batteries flottantes. Les habitans sont tous adonnés au commerce. La ville n'a guère de monumens; les rues

sont irrégulières, et les maisons n'ont guère qu'un étage; mais elles sont peintes en dehors, et l'on voit régner partout le goût de la propreté. Les jours de marché, on voit les paysans dans leurs costumes nationaux, et on entend parler divers dialectes. Les auteurs donnent des détails intéressans sur les mœurs et coutumes des habitans. D—G.

86. CATHOLIQUES ET PROTESTANS D'ALLEMAGNE.—L'état suivant a été rédigé d'après les journaux allemands.

Protestans qui vivent sous des princes catholiques en Autriche.

Dans les pays situés au-dessous de l'Ems.....	4,300
d° audessus de l'Ems.....	24,700
En Styrie.....	2,500
— Illyrie.....	17,000
— Bohême.....	50,000
— Moravie.....	68,000
Total en Autriche.....	166,500
En Bavière.....	1,100,000
— Saxe.....	1,420,000
— Anhalt Coethen.....	34,000
En tout.....	2,720,500

Il se trouve très-peu de protestans dans les deux principautés de Hohenzollern et dans celle de Lichtenstein.

Catholiques qui vivent sous des princes protestans.

En Prusse.....	3,250,000
— Hanovre.....	250,000
— Wurtemberg.....	470,000
— Baden.....	800,000
— Hesse-Cassel.....	106,000
— Hesse-Darmstadt.....	165,000
— Lauenbourg.....	1,000
— Luxembourg.....	285,000
— Saxe-Weimar-Eisenach.....	10,000
— Saxe-Meiningen.....	300
— Saxe-Altenbourg.....	100
— Saxe-Cobourg-Gotha.....	200
— Brunswick.....	2,500
F. TOME XIII.	5

— Mecklembourg-Schwerin.....	1,000
— Mecklembourg-Strelitz.....	60
— Oldenbourg.....	75,000
— Nassau.....	150,000
— Anhalt-Dessau et Bernbourg.....	100
— Hesse-Hombourg.....	5,000
— Francfort.....	6,000
— Hambourg.....	5,000
Total.....	5,580,260

Il y a très-peu de catholiques dans les domaines des deux maisons de Schwartzbourg, des princes de Reuss; de Lippe, de Detmold et de Schaumbourg-Waldeck, ainsi qu'à Bremen et à Lubeck. (*Times*.—*Calign. Messeng*; 17 Sept. 1827.)

87. RÉSULTATS DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE EN PRUSSE.
(*Allg. deutsche Justiz-, Kam.-, und Polizey Fama*; avril 1824, n^{os} 37 et 38, p. 150.)

Cet article contient les résultats détaillés de l'administration de la justice en Prusse, pendant l'année 1822; cette époque étant déjà éloignée, nous nous bornons ici aux résultats généraux. On a terminé, dans le cours de cette année, 305,091 procès, dont $\frac{2}{3}$ l'ont été par arbitrage. Il y a cependant 41,809 procès de plus que dans l'année précédente, ce qui n'indique pas pauvreté, mais confiance dans la justice et jugement à peu de frais. Les délits se sont augmentés de 154. Le plus grand nombre de procès civils a eu lieu dans le département de Marienwerder. Le nombre s'en est élevé à 48,002. C'est un procès sur 13 individus, la population étant de 633,495.

88. I. ZEITSCHRIFT FÜR DIE CRIMINAL-RECHTS-PFLEGE in den Preussischen Staaten — Journal pour la justice pénale dans les États prussiens, à l'exception des provinces du Rhin; par Jul. Ed. HITZIG. Cah. 3—14. In-8°. Berlin 1825—1827; Dümmler.

89. II. ZEITSCHRIFT FÜR DEUTSCHE UND AUSLÄNDISCHE CRIMINAL-RECHTS-PFLEGE; publié par Jul. Ed. HITZIG. Cah. 1^{er}. 242 p. in-8°. Berlin, 1828; Dümmler.

Le commencement du 1^{er} de ces 2 recueils a été annoncé

dans le *Bulletin*, tom. VI, n° 32. Les cahiers qui ont paru depuis sont rédigés à peu près sur le même plan. L'auteur fait connaître un grand nombre de procès criminels qui ont été jugés par les tribunaux de justice criminelle en Prusse. Ces procès ressemblent à ceux d'autres pays, et n'ont pas beaucoup d'intérêt pour les personnes étrangères à la Prusse, si ce n'est qu'ils montrent comment les tribunaux jugent dans ce pays. Il paraît que le code pénal prussien, quoique meilleur que d'autres codes, laisse beaucoup à désirer. Les sentences parlent de la peine de la roue appliquée de *haut en bas*, et, ce qui est un plus haut degré de supplice, de *bas en haut*. Les juges condamnent un criminel à être enfermé *jusqu'à ce qu'il soit gracié*. Beaucoup de procès rapportés par l'auteur ne sont pas complets. Les noms des personnes impliquées sont fréquemment omis. Souvent l'auteur ne donne que la défense écrite de l'avocat de l'accusé. Toutefois, comme la publicité de la procédure n'est pas introduite en Prusse, c'est déjà quelque chose que l'existence d'un recueil où les procès sont relatés. M. Hitzig a inséré plusieurs articles où l'on fait sentir la nécessité de réformer diverses parties du code pénal de la Prusse. Un petit nombre de procès ont un intérêt plus que local : tel est celui qui concerne la communauté des Mennonites en Prusse. Cette secte, qui dérive des Anabaptistes, a horreur des sermens et des armes. En s'établissant en Prusse, elle s'est fait accorder autrefois par le gouvernement l'exemption perpétuelle du service militaire et de l'obligation de prêter serment. Récemment, un Mennonite ayant servi sous les drapeaux de la patrie, dans la campagne de 1815, fut exclu de la communauté, comme ayant violé un article fondamental des statuts religieux de la secte. Le Mennonite porta plainte aux autorités ; celles-ci blâmèrent les anciens de la communauté, et comme ils persistaient, on commença une enquête contre toute la secte, qui déclara adhérer à l'avis émis par les anciens. Après mûre réflexion, le gouvernement se désista pourtant de sa poursuite, pensant, sans doute, que puisqu'il avait garanti aux Mennonites la liberté religieuse, il était juste de les laisser appliquer, sur les sectaires, les statuts purement religieux de leur communauté. Un autre procès a un intérêt historique. M. Alph. de Beauchamp parle, dans sa Vie de Louis XVIII, d'une tentative d'empoisonnement faite, en 1805,

sur ce prince, à Varsovie, et il accuse les autorités prussiennes d'avoir étouffé la poursuite des coupables, qui, selon le bruit répandu, étaient des émissaires de Napoléon. M. Hitzig traite cette assertion de calomnie et d'imposture, et publie toute la procédure, d'où il résulte que le dénonciateur, un nommé Coulon, à Varsovie, fut condamné à 4 ans de prison, pour avoir faussement déclaré un complot qui était de son invention.

En rapportant le procès touchant la conspiration en Russie, après l'avènement de Nicolas I^{er} au trône, M. Hitzig fait quelques remarques sur les peines prononcées par la législation russe. La peine de mort n'est point annulée par une loi, comme on le croit erronément; Catherine, dans son instruction, l'avait admise pour le cas où le criminel, privé de la liberté, pourrait troubler le repos de l'État. Elle la fit appliquer aux assassins de l'*Archirei* Ambroise, à Moscou, contre les complices de Pugatchef, et elle l'institua contre ceux qui pénétreraient dans les maisons infectées de la peste pour les piller. L'empereur Paul l'ordonna dans des cas de crimes commis par des militaires. Sous Alexandre, le tribunal militaire fut autorisé, en 1806, à décerner la peine de mort, et à exécuter la sentence sans délai. Un ukase de 1807 statue cette peine contre ceux qui enfreindraient les réglemens de quarantaine. Le sénat, dans le projet du code pénal promulgué en 1812, admit aussi la peine de mort comme légale. L'exemption de cette peine est donc regardée comme une faveur du souverain, et souvent le *knout* et la *katorga* sont pires qu'un supplice qui termine d'un coup la vie du criminel, et s'exécutent avec une barbarie très-arbitraire.

M. Hitzig, faute de pouvoir communiquer des tableaux plus détaillés, donne un aperçu des cas de crimes et délits jugés par les tribunaux prussiens, dans le courant de l'an 1824, et dont voici le dénombrement: Incendies, 261; brigandages, 135; vols avec violence, 1,013; vols communs, 8,297; parricides, 3; meurtres d'époux, 7; infanticides, 75; meurtres avec brigandage, 8; autres meurtres, 48; homicides, 46; suicides, 928.

D'après une autre note, il se trouvait à la fin de 1825, dans les deux établissemens de détention, à Spandau et à Brandenburg, 829 détenus, dont 25 pour la vie, 124 pour plus de 10 ans, et 228 pour moins de 2 ans. On évalue la dépense causée à l'état pour chaque détenu à Spandau, à 35 thal. 15 gros, et à Brandenburg, à 41 thal. 25 gros.

Un autre recueil, que nous annonçons sous le n° II, a été entrepris cette année par le même auteur; il a pour but de fournir des matériaux pour la connaissance de l'administration de la justice en Allemagne et à l'étranger; ce second recueil paraît calculé davantage pour satisfaire la curiosité publique. La *Gazette des Tribunaux* de Paris y est fréquemment mise à contribution. Nous nous bornons à cette annonce: nous le ferons connaître lorsqu'il en aura paru plusieurs n°. D—c.

90. UEBER DIE MEDICINISCH-STATISTISCHEN VERHÄLTNISS E DER MEDICINAL-PERSONEN ZU DER BEVÖLKERUNG im preussischen Staate im Jahre 1824.—Sur le rapport médico-statistique des personnes qui tiennent à la médecine, avec la population des États prussiens en 1824; par le D^r CASPER, prof. à Berlin. In-12 de 18 p. Berlin, 1826.

Il conste de cette intéressante brochure qu'en 1824 il y avait dans tous les Etats prussiens :

Médecins civils avec le titre de docteurs.....	1,640
Médecins militaires id.....	136
Médecins civils non docteurs.....	138
Médecins militaires id.....	110
Chirurgiens de la classe la plus élevée.....	560
Chirurgiens de la classe inférieure.....	1,694
Oculistes non reçus chirurgiens.....	14
Dentistes.....	49
Apothicaires.....	1,249
Sages-Femmes.....	10,307
Ce qui fait en tout 15,897 personnes.	

Les seuls médecins, docteurs ou non, et chirurgiens de la classe la plus élevée, sont à la population comme 1 est 3,516. Le gouvernement de Berlin en a proportionnellement le plus grand nombre: 1 pour 953 âmes, tandis que dans celui de Gumbinnen, c'est 1 pour 10,229.

L'auteur range sous trois catégories différentes toutes les provinces prussiennes. Dans la première catégorie sont les provinces où le nombre des médecins surpasse de beaucoup celui des chirurgiens; dans la seconde, les provinces où les médecins et les chirurgiens sont en nombre à peu près égal; et, dans la

troisième, les provinces où les chirurgiens sont beaucoup plus nombreux que les médecins.

En 1824, on a compté, savoir :

1 décès sur 40 $\frac{1}{2}$ habitans dans les provinces de la première catégorie.

1 sur 39 $\frac{5}{8}$ dans celles de la seconde catégorie.

Et 1 sur 35 $\frac{4}{5}$ dans celles de la troisième catégorie.

De pareilles différences qui, au premier examen, semblent si favorables à l'instruction des médecins, comparée à celle des chirurgiens, ne peuvent dépendre de cette seule cause. Aussi, remarque-t-on que les pays les plus riches forment *en général* ceux de la première catégorie, et les pays les plus pauvres, ceux de la troisième; ce qui porte à croire que l'aisance plus ou moins commune des habitans est une des causes principales auxquelles il faut rapporter ici la forte ou bien la faible mortalité.

Les accoucheurs et sages femmes n'auraient pratiqué chacun, terme moyen, en supposant qu'ils aient été appelés pour toutes les femmes en travail d'enfantement, que 43 $\frac{1}{2}$ accouchemens: 26 seulement dans le gouvernement d'Arnsberg, et jusqu'à 137 dans celui de Bromberg.

On compte, proportion moyenne, un apothicaire sur 9,625 habitans; sur 5,879 dans le gouvernement de Dusseldorf, et sur 20,458 dans celui de Gumbinnen.

L. R. V.

91. ESSAI D'UNE RECONNAISSANCE MILITAIRE SUR LE BASSIN DU DANUBE; rédigé d'après les matériaux existans au Dépôt de la guerre. (*Mémorial topographique et militaire du Dépôt de la guerre*; Tom. VIII.)

Nous avons déjà offert à nos lecteurs une analyse de cet ouvrage, dans la 8^e section destinée à faire connaître spécialement les ouvrages qui traitent des sciences militaires. Celle que nous présentons sera envisagée uniquement sous les rapports géographiques.

L'essai d'une reconnaissance sur le bassin du Danube est divisé en 4 parties principales, précédées de notions générales dans lesquelles on fait connaître les caractères principaux qui appartiennent à ce bassin: tels que la direction du cours du Danube, la rapidité de ses eaux, la navigation de ce fleuve, les

limites de son bassin, son étendue, l'aspect général qu'il présente par suite de la disposition des lignes de partage, qui se détachent de la ligne de partage principale, ou de la ligne de circonscription.

Ces lignes de partage, partant des limites nord et sud du bassin, tendent à se réunir, sur le Thalweg même de ce bassin, aux points situés : le 1^{er} au-dessous de Passau ; le 2^e entre Gran et Bude, et le 3^e au-dessus de New-Orsava.

Il suit de là que le bassin du Danube est divisé en quatre parties distinctes, qui ont peut-être, dans l'origine, formé autant de bassins de lacs. C'est cette division naturelle qui a servi de base à la division de l'ouvrage. Quant aux subdivisions, elles sont indiquées par les divers affluens du fleuve. La reconnaissance comprend donc quatre parties présentant la description des quatre bassins partiels, dans lesquels se divise le bassin du Danube. Chacune de ces parties est divisée en cinq chapitres. Le 1^{er} contient la description de la partie du fleuve qui appartient à chaque bassin partiel ; le 2^e, celle de ses affluens qui ont quelque importance ; le 3^e, les routes et les principales communications ; le 4^e, des considérations générales topographiques, statistiques et militaires, et le 5^e, les principales positions militaires qui existent, ou qui, à différentes époques, ont été prises par les armées.

Les documens que nous recevons du Dépôt de la guerre sont, sans contredit, les meilleurs qu'on ait en Europe. Le haut Danube a été souvent exploré par les officiers français ; les archives de Munich et de Vienne ont été ouvertes à nos généraux, et nos ingénieurs ont coopéré à la carte de Bavière ou plutôt l'ont faite en grande partie. Il n'est donc en effet personne qui ait pu réunir autant de matériaux intéressans sur le bassin du Danube que l'administration que nous venons de signaler.

Nous allons rapporter les résultats qui nous ont paru les plus précieux.

La ligne de partage formant les limites du bassin du Danube est indiquée par des points dont l'élévation au-dessus de la mer est donnée dans le texte. Nous ferons observer qu'il vaudrait mieux que la hauteur de ces points fût exprimée à côté de leurs noms sur la carte qui est jointe à ce texte.

Ces points sont :

A l'ouest et au nord.

Le Maloïa (Alpes rhétiennes).....	3,500 m.
Le Feldberg (Mont de la Forêt Noire)..	1,536
Le Ronberg (Alpes de Souabe).....	1,232
L'Ochsenkopf (Fichtelberg).....	1,640
L'Arbor (Boehmerwald).....	1,220
L'Heidelberg (Boehmerwald).....	1,400
Le Schneekuppe (Sudètes).....	1,430
Le Troïacka (Sudètes).....	
Le Tatra (Krapacks).....	2,600 à 2,700

Au Sud.

L'Orthlès (Alpes rhétiennes).....	4.800 m.
Le Brenner (Alpes carniques).....	2,120
Le Kreutzberg (Alpes carniques).....	1,700
Le Terglou (Alpes carniques).....	3,200 à 3,400
Le Kleck (Alpes juliennes).....	2,166
L'Orbelos (Veliki-Balkan, ancien Hæmus).	3,000

La longueur du Danube est de 650 lieues de 25 au degré.

Celle du bassin, depuis la partie la plus occidentale jusqu'à la mer, de 400 l. Cet espace est divisé en deux parties à peu près égales par la partie du cours du Danube, dont la direction est nord-sud, et qui est comprise entre Gran et Vukovar.

La longueur du bassin prise un peu à l'ouest du 20° méridien, à compter de celui de Paris, est de 185 lieues.

Enfin, la surface est de 10,950 lieues carrées.

Le Danube a peu de pente; ce qui s'explique facilement lorsqu'on connaît la longueur de son cours et le peu d'élévation de sa source. Sa chute a été trouvée de 2^{met},03 par lieue, entre Ratisbonne et Passau.

De là, on devrait conclure que la vitesse du Danube est très-petite; cependant, elle est assez considérable dans une grande partie de son cours. Entre Passau et Vienne, elle est de 5 pieds par seconde; à Mathausen, de 7 pieds, et de 15 à 16 au rocher de Saint-Nicolas, entre Mathausen et Ips. A Ebersdorf, au-dessus de Vienne, elle est de 4 pieds 6 pouces; à Bude, de 3 pieds 3 pouces, et à Orsava, de 4 à 6 pieds. Ce résultat est dû évidemment à l'impulsion et à la pression des eaux de

l'Iller, du Lech, de l'Iser et de l'Inn, qui arrivent avec des vitesses dues à des hauteurs respectives de 14 mètres 76 centimètres, de 15 m., 16, de 7 m., 66 et de 12 m., 18 de chute moyenne par lieue. La Drave et la Save avec les affluents méridionaux doivent aussi contribuer à augmenter la vitesse du Danube, depuis Vukovar jusqu'à Orsava. Les étranglements qu'éprouve le fleuve en diverses parties de son cours s'unissent encore à ces causes pour accroître sa rapidité.

La navigation du Danube commence à Ulm pour des bateaux du port de 4 à 500 quintaux. A Ratisbonne, les bateaux dont on se sert sont de 1,200 à 1,800 quintaux, et plus bas, ils peuvent être de 2 jusqu'à 5 et 6,000.

Cette navigation est paralysée pendant cinq mois de l'année par les crues extraordinaires, les glaces et les brouillards.

Outre ces documens généraux, on trouve encore dans la reconnaissance du bassin du Danube une grande quantité de détails intéressans sur la constitution physique du sol, et des statistiques fort étendues des diverses parties du bassin partiel.

La carte générale du bassin du Danube, jointe à l'ouvrage pour l'intelligence du texte, a été dressée et gravée au Dépôt de la guerre. Cette carte est parfaitement exécutée.

Nous ne saurions nous empêcher de remarquer que la partie de la reconnaissance offerte au public contient 241 pages in-4°, pour ne donner que quelques notions générales, formant 18 pages, et la description du premier bassin partiel, occupant seule les 223 autres. L'ouvrage entier se composera donc de deux énormes volumes in-4° de 400 pages chacun. On conviendra que c'est un peu étendu pour une reconnaissance militaire.

Voici quelques réflexions que cette circonstance a fait naître.

On aurait dû faire une carte générale du bassin du Danube d'une dimension moitié moins grande que celle de la carte de l'ouvrage. Elle aurait présenté tous les faits généraux de géographie physique qui appartiennent à ce bassin. Quatre autres cartes de même dimension pour les bassins partiels auraient fait connaître tous les détails susceptibles d'être exprimés par le dessin.

Tout ce que les cartes n'auraient pu rendre aurait été rassemblé, autant que possible, sous forme de tableaux, parce qu'il

importe de saisir d'un seul coup d'œil des résultats qui doivent être à chaque instant comparés.

Le texte aurait compris les vues générales, les rapprochemens ingénieux et ces tableaux de détails que les cartes n'auraient pu renfermer.

Les cartes sont, à notre avis, la chose principale dans une reconnaissance, et le texte qui les accompagne n'est qu'accessoire.

Lorsque les officiers ne savaient pas dessiner, il fallait bien faire des reconnaissances écrites; mais aujourd'hui les ingénieurs, les officiers d'artillerie, ceux de l'état-major et même un grand nombre d'officiers de troupe, manient assez bien le crayon pour qu'on puisse faire des reconnaissances dessinées. Abandonnons donc les vieilles méthodes et suivons celles qui sont en harmonie avec les connaissances actuelles. L.

92. GOSSOUDARSTVENNAÏA VNIESCHNÏÏA TORGOVLIA 1826 GODA V'RAZNIKH ÎËÏA VIDAKH.—Commerce extérieur de l'empire de Russie en 1826, sous ses différens points de vue. In-4° de 68 p. Pétersbourg, 1826; imp. du départ. du Commerce. (*Moskovski Telegraph*.—Télégraphe de Moscou; n° 19, oct. 1827, pag. 197—208.)

En 1825, la Russie a exporté, en marchandises et en argent, pour la somme totale de 236,351,242 roubles, et l'importation s'y est élevée à 195,095,250 roubles. Conséquemment, la Russie a, cette année là, gagné 41,255,992 rouble.—En 1826, l'exportation a été de 181,782,254 rouble.; l'importation de 186,807,152 rouble.; ce qui fait, pour 1826, une différence de 5,024,898 rouble. en faveur de l'importation.—« Mais, comme les marchandises importées doivent être affranchies des droits de la douane, avant d'être mises en circulation pour être vendues, et que la vente de celles qui sont destinées à l'exportation s'effectue avant le paiement des droits de déclaration, il s'ensuit que, pour régulariser la balance, relativement au prix des marchandises d'exportation, il est besoin d'y faire entrer le montant des droits perçus lors de l'expédition desdites marchandises, et de le soustraire de celui des sommes provenant des objets d'importation. » — Il résulte de là que la différence en plus, en faveur de la Russie, s'est élevée, en 1825, à 70,063,174 rouble., et en 1826, à 17,197,521. — En 1824, cette puissance avait gagné

25,318,304 roub. ; ce qui fait 112 millions de roub. pour trois années. On a fait, pour 1825, l'observation suivante : « Que la Russie a effectivement cette année là retiré de grands avantages commerciaux, et que l'on peut facilement s'en convaincre en comparant la navigation de 1825 avec celle de 1824, en réfléchissant au grand nombre de chevaux chargés de marchandises et expédiés hors de la frontière, ainsi qu'à la hausse du cours pendant toute l'année commerciale, hausse si favorable à la Russie, qu'il y a été importé pour plus de onze millions et demi de numéraire, chose dont on n'avait encore vu d'exemple qu'en 1822. — Au reste, dans la composition de cette balance commerciale, n'entrent naturellement ni les reviremens de la contrebande, qu'il est impossible d'empêcher, ni les divers paiemens effectués hors de la frontière, au moyen des lettres de change payées, tant à l'ordre du gouvernement qu'à celui d'un grand nombre de Russes qui habitent l'étranger. Il ne faut pas y comprendre non plus les recouvrements faits en Russie par les étrangers, et encore moins les paiemens des marchandises russes et étrangères, qui ne peuvent correspondre avec les prix indiqués desdites marchandises, ces prix renfermant intrinsèquement le gain à faire par les négocians. D'autre part, en raison de la grande quantité qui en a été importée en Russie, l'or doit être considéré comme marchandise ; cependant, s'il était possible d'établir ce compte général avec précision, sans doute la balance commerciale ne pencherait pas si fort en faveur de la Russie ; car d'après les principes de la saine raison et l'essence même des choses, il ne peut exister une différence aussi considérable entre le montant de l'importation et celui de l'exportation. »

Voici la remarque qui a été faite en 1826 : « Dans le cours de cette année, le commerce a éprouvé dans presque toute l'Europe des secousses extraordinaires, et sous ce rapport la Russie elle-même devait s'attendre à des résultats fort désavantageux. Cependant, après un examen raisonné de toutes les circonstances, il serait injuste de se plaindre de la marche du commerce en Russie ; car, bien que ses avantages commerciaux n'aient pas été aussi considérables que dans plusieurs des années précédentes, on peut dire qu'en général, les Russes ont moins souffert que les autres nations du peu de fixité qui existait alors dans le

commerce. Quoique bien inférieure à celle de 1825, l'exportation y a encore été fort satisfaisante, en comparaison de celle de 1824, puisqu'en automne, il ne se trouvait plus de marchandises non vendues dans aucun des ports de l'empire. Il faut ajouter encore que l'affluence extraordinaire des acheteurs, en 1825, était une conséquence toute naturelle de la diminution sensible de ces marchandises. Quant à l'importation, elle a été assez forte en proportion, par la raison que les étrangers qui cherchaient naturellement à se défaire promptement de leurs productions, avaient choisi la Russie pour leur principal débouché. »

On observera ensuite que la quantité des marchandises confectionnées et de luxe ayant été moins grande en 1826 qu'en 1825, et qu'au contraire, celle des produits nécessaires aux manufactures et aux fabriques importés en 1826 l'ayant emporté sur celle de 1825, il s'ensuit, qu'à bien examiner le commerce extérieur de la Russie, il est impossible de ne pas convenir, d'après toutes les considérations, que, d'après sa situation actuelle, le gouvernement n'en retire de très-grands avantages, et que, en raison de l'état même du tarif actuellement en vigueur, la balance ne penche toujours en faveur de la Russie.

Nous allons consigner ici les principaux événemens arrivés en 1825 pour la prospérité du commerce dans l'empire :

1.) Le gouvernement n'a cessé de s'occuper avec sollicitude de la régularisation du commerce en le mettant à l'abri des entraves de la contrebande, et en procurant au corps des marchands tous les avantages et toutes les facilités possibles.

2.) Il a été permis aux étrangers de se rendre aux douanes pour les affaires relatives à leur commerce, avec la seule formalité de présenter un certificat de la maison consignataire des marchandises.

3.) Ils ont également été autorisés à recevoir en nantissement des marchandises en dépôt à la douane ou dans les établissemens de transit, des bâtimens en pierre situés dans les villes de district ou dans les bourgs.

4.) La bonne qualité des marchandises destinées à l'exportation et déposées à Saint-Petersbourg, a été garantie par cette mesure que les inspecteurs ressortent immédiatement aujourd'hui du département du commerce extérieur.

5.) L'expédition des affaires et opérations des douanes a été accélérée au point que les vaisseaux chargés de marchandises, qui arrivent de St.-Petersbourg pendant le cours de l'année, commencent leur chargement au bout de deux fois vingt-quatre heures.

6.) Les droits sur les bâtimens marchands de la mer Blanche ont été diminués.

7.) Il a été arrêté que la date des déclarations pour les marchandises débarquées dans les ports de la mer Blanche sans connaissements, serait fixée non au jour de l'arrivée du vaisseau, mais à celui où les marchandises seraient transportées du bâtiment de la quarantaine à la douane.

8.) De plus longs délais ont été fixés pour le transport des marchandises du Pruth au Dniester.

9.) Des réglemens ont été faits pour le commerce avec les Persans et autres peuples de l'Asie.

10.) Il a été décidé que plusieurs objets provenant des fabriques turques, et prohibés par le tarif de 1822, seraient reçus dans les ports de Théodosie et de Kertch, en raison du besoin qu'en éprouvent les habitans de la Crimée, qui professent le culte de Mahomet.

11.) Le droit sur le sel étranger, importé dans les gouvernemens situés sur la Baltique et à Narva, a été diminué de 10 kopeks, en argent 40 centimes, par poud.

12.) Celui sur le sel de Crimée exporté à l'étranger a également été diminué de 5 kopeks, assignation de banque.

13.) Le sel de Bessarabie, qui venait de Donbassar et de Mohilef, sera maintenant transporté aux phares de Parkani et d'Odessa.

14.) Le goudron entrera désormais en Bessarabie franc de port.

15.) Afin de favoriser le commerce dans la nouvelle Russie, il a été fait une diminution des droits sur les peaux et la potasse, venant des ports de la Mer-Noire et de la mer d'Azof, ainsi que de la Bessarabie par le Danube.

16.) L'alun de Georgie arrivera également franc de port; mais ce minéral, à l'exception de celui qui vient de la Perse, est prohibé dans les douanes de l'arrondissement d'Astrakhan.

17.) Il a été décidé que les arbres et le bois ne paieraient point de droits en arrivant à Bakou.

18). A la fin de l'année il a été fait un état d'après lequel les droits sur un grand nombre de marchandises ont été ou diminués ou entièrement anéantis, et l'entrée de plusieurs marchandises étrangères a été permise. Le ministre des finances a également arrêté qu'il serait procédé à une nouvelle édition du tarif européen, dans lequel seraient consignés les changemens survenus depuis la publication du premier.

19). Pendant le cours de cette année, des mesures sévères ont été prises pour mettre un terme à la contrebande.

20). Une ligne d'observation a été établie sur la frontière de Prusse.

21). Un nouveau moyen a été inventé et mis en usage pour cacheter les marchandises.

22). Le gouvernement a arrêté que les feuilles de convoi, remises par les chambres polonaises, seraient présentées aux préposés des douanes russes.

23). Il a décidé que les Juifs ne pourraient exercer le commerce que dans les 15 gouvernemens à eux indiqués dans l'oukase de 1804.

Les changemens suivans se sont opérés dans la direction des douanes de l'empire. Les douanes de Iambourg et de Polangen ont été élevées au rang de douanes de 1^{re} classe, mesure qui a singulièrement augmenté le commerce de ce côté. — Un poste d'inspection a été établi dans le faubourg de Soumsk, et un autre à Iékatérinograd. Les douanes de Wilna, Kief, Kolsk et Mezensk, ont été abolies. Celle de Grodno a été reconnue douane de 3^e classe.

Enfin des dispositions ont été prises pour faciliter l'emménagement et la conservation tant des marchandises d'importation que de celles d'exportation.

On a construit près de la bourse de Saint-Petersbourg des magasins où les marchandises se trouveront parfaitement à l'abri de toute inondation. La construction de la douane de Cronstadt a été achevée, et de nouveaux bâtimens ont également été élevés près des douanes d'Archangel, Ieltkof et Orenbourg.

En 1826, l'empereur a confirmé: 1) le plan d'une société commerciale à Odessa, avec un capital de 2 millions de ducats, ayant pour but d'étendre le commerce d'exportation par la Mer Noire, ainsi que les relations commerciales de la Russie avec

les puissances étrangères autres que celles d'Europe; 2) l'établissement dans la même ville d'Odessa d'une société d'assurance pour les bâtimens et marchandises expédiés de cette ville, tant à l'étranger que pour les ports de la Mer-Noire et de la mer d'Azof. — Il a également été établi à Odessa une société, sous le nom de société de la Mer-Noire, pour l'introduction des moulins à vapeur et l'exportation de la farine à l'étranger.

— On a publié en russe, en français et en allemand une nouvelle édition du tarif, dans laquelle sont non-seulement indiqués les droits sur les marchandises importées et exportées, mais encore toutes les ordonnances relatives, soit à l'importation, soit à l'exportation.

— Pour étendre et faciliter le commerce des thés de Kiakhta hors des frontières de l'empire, il a été décidé que l'on remettrait le droit sur cette denrée, lors de son exportation.

— Afin d'encourager l'établissement des haras en Russie, on a permis l'exportation des chevaux, à l'exception des étalons et poulains, tant par la voie des ports que par celle de toutes les douanes, qui se trouvent sur les frontières d'Autriche et de Prusse.

— Un établissement de transit a été formé pour le passage des bestiaux de Russie en Autriche et en Prusse par le royaume de Pologne.

— On a facilité l'exportation du blé en général par le port de Saint-Petersbourg, et l'expédition du froment en grains a été permise sans autorisation préalable de l'autorité locale.

— La fonte arrivera franc de port par terre et par mer de la Finlande à Saint-Petersbourg.

— La douane de Rével est autorisée à recevoir toutes les marchandises qui sont reçues à celle de Riga, à l'exception des draps, demi-draps et casimirs. Un délai de 6 mois a été accordé pour la vérification de ces marchandises. La même douane a également le droit de mettre en dépôt les marchandises qui lui arriveront directement par mer des pays étrangers.

— Les droits ont été diminués sur plusieurs marchandises nationales expédiées par mer du port de Rével.

On a régularisé l'ordonnance relative à la perception des droits protestés sur les marchandises importées, restées à la disposition des douanes.

— Il a été prescrit à tous les marins d'avoir 2 barils de vin au lieu de 2 barils d'eau-de-vie, et pas plus de deux.

— Pour augmenter le commerce par terre sur la frontière d'Europe, le droit sur le sel étranger importé par Polangen et Iambourg a été fixé sur le même pied que pour le sel importé dans les ports de la Baltique.

Le sel de Bessarabie entrera franc de port par mer à Odessa, Ovédiopol et Nicolaïef.

Le vin de Bessarabie viendra de Doubossa et de Mohilef par Ovidiopol, Maïaki et Parkani, et un délai suffisant sera accordé pour l'exhibition des connoissemens.

Il est permis à tous les négocians russes de toutes les Guildes ou Classes de faire passer par les douanes du Dniester, tant les marchandises russes que celles de Bessarabie, le vin seul excepté.

Le passage libre des productions de la Circassie et de l'Abasie par la douane de Théodosie est permis à l'avenir jusqu'à ce qu'il ait été construit des bâtimens de quarantaine à Kertch.

Afin de vivifier le commerce d'échange avec l'Asie mineure, les droits ont été diminués sur les objets de soie, laine et coton importés de l'Anatolie en Crimée.

Enfin, pour que les marchands d'Asie, qui viennent en Russie, n'éprouvent point d'entraves dans leur commerce, il a été arrêté qu'à l'avenir les chefs des caravanes boukhares passeraient en qualité d'arbitres ou de médiateurs dans les affaires commerciales qui surviendraient entre les marchands d'Asie et les directions des douanes.

De ce qui a été dit plus haut, qu'en 1826 l'importation des marchandises qui ne donnent point la vie à l'industrie avait été *moins forte* qu'en 1825, et que celle des marchandises qui donnent le plus d'action au commerce *avait été plus considérable*, il faut nécessairement conclure, « que l'on ne saurait attribuer ces circonstances, qui attestent l'amélioration progressive des fabriques en Russie, à aucune autre cause qu'aux efforts salutaires du système établi par le tarif actuel russe. Il est d'autant plus flatteur de voir l'extension des progrès de l'industrie dans l'empire, que les Russes ont à présent beaucoup de concurrens pour les productions brutes. L'agriculture est parvenue aujourd'hui dans toute l'Europe à un degré bien supérieur de perfection. L'Italie lui fournit le lin et le chanvre, et une société particulière, favorisée par des capitaux très-considérables, existe

maintenant en Irlande pour y propager ces utiles productions : on tire généralement le lin de l'Égypte ; les peaux et le bois de construction viennent de l'Amérique en Europe. Les métaux se tirent également d'un grand nombre de contrées, et les Russes rivalisent sous ce rapport avec les Suédois, principalement pour le fer. »

« Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que la navigation commerciale, en Russie, commence à faire de très-grands progrès ; que l'esprit des entreprises s'empare de plus en plus des négocians russes, et que la possibilité de nombreux débouchés pour les productions nationales se change presque en certitude de jour en jour. Bien que tous les bâtimens qui naviguent sous pavillon russe ne soient pas proprement russes, puisque beaucoup d'entre eux appartiennent à des Finlandais, cependant les négocians russes commencent à s'occuper avec ardeur de cette branche importante de commerce. Le conseiller de commerce Brandt, négociant d'Archangel, a maintenant en mer onze vaisseaux à lui appartenant, et portant, l'un dans l'autre, 2651 $\frac{1}{2}$ de fret. Cette année il est parti de St.-Petersbourg un navire russe, chargé de marchandises nationales pour Alexandrie, et qui est revenu de ce port avec un chargement de produits égyptiens.

Plusieurs négocians russes ont également expédié des marchandises nationales sur des navires à eux appartenant : le marchand Savine en a fait partir pour Londres, et M. Sapojnikof pour Livourne ; le premier a directement expédié tout son cuir pour Vienne. Quelques autres sont entrés en relation commerciale avec le Brésil.

Le prix des chandelles, de l'huile de graine de lin et des cordages russes a sensiblement haussé à Hambourg. Les Chinois préfèrent à tous les autres, le drap qui sort des manufactures de Moscou. Les commandes de toile et de cire deviennent de jour en jour plus considérables pour le Mexique.

Enfin les rapports commerciaux de la Russie, s'étendant dans toutes les parties du monde, ne pourront manquer de suivre les progrès des industriels nationaux et les efforts sans cesse croissans du corps des négocians russes.

Le commerce de la Russie en 1826, doit encore se féliciter d'avoir exporté à l'étranger une quantité si considérable de

grain, principalement d'avoine, que depuis plusieurs années on n'en avait pas vu d'exemple.

Les revenus des différentes douanes, sans y comprendre ceux perçus à la porte des villes, se sont élevés :

En 1822 à.....	39,946,752 Rbl.	35	kop.
1823 à.....	40,586,743	27	$\frac{3}{4}$
1824 à.....	49,693,084	47	
1825 à.....	54,092,830	59	$\frac{1}{4}$
1826 à.....	55,667,322		

Indication du nombre des vaisseaux marchands arrivés dans tous les ports de Russie, et partis des mêmes ports pendant les années 1825 et 1826.

Arrivés en 1825.	En 1826.
3,903, dont 1740 Anglais.....	3,594, dont 1209 Anglais.
Partis en 1825.	En 1826.
4,046, dont 1722 pour l'Angleterre.	3,616, dont 1216 pour l'Angleterre.

Montant des marchandises expédiées de Russie.

En 1825.	En 1826.
Bled et Farine.....	18,454,821 Rbl.
Lin, 2,452,010 pouds.....	36,317,321
Chanvres, 2,808,344 pouds.....	26,379,426
Fer et Cuivre, pour plus de.....	15,000,000
Laine, 117,706 pouds.....	5,206,544
Bois de construction.....	11,882,348
Potasse, 518,800 pouds.....	3,568,404
Suif, 3,773,487 pouds.....	37,066,810
Graine de lin.....	8,500,000
Soie de porc pour plus de.....	12,000,000
Cire.....	4,868,252
	63,292 pouds.
	2,173,231 pouds.
	2,577,565 dito.
	14,500,000
	1,545,604
	7,919,156
	2,666,306
	28,063,078
	7,577,563
	47,721 pouds.
	3,847,600
	3,819,928

Montant des marchandises importées :

En 1825.	En 1826.
Vin.....	35,065 Oxford.
Champagne.....	326,071 Billes.
Café.....	106,560 pouds..
Thé.....	133,114 pouds..
Fruits.....	Pour
Sel.....	3,060,006 pouds..
Produits en coton fabriqués....	11,174,776
	8,073,132 Rbl.
	76,322 Billes.
	248,567 Billes.
	96,236 pouds..
	130,562 dito
	Pour
	2,821,226 pouds..
	7,552,817
	4,640,670
	5,675,992
	4,401,374
	4,520,566
	12,627,636

Principales maisons de commerce, vu l'extension de leurs affaires commerciales, en 1825 et 1826 :

Klements et Berg .	de 14 à 21 millions.
Wilson et Thomson.	de 17 à 13
Stieglitz.	de 13 à 15
Leus (D. D.).	de 12 à 9
Mitchel et C ^{ie}	de 10 à 7
Beili (E. K.).	de 14 à 8

BALANCE générale du Commerce extérieur de l'Empire de Russie en 1826.

EXPORTATION.		IMPORTATION.	
Par les douanes d'Europe.	Par les douanes d'Asie.	Par les douanes d'Europe.	Par les douanes d'Asie.
Roubles en papier.		Roubles en papier.	
Totaux.		Totaux.	
Comestibles.....		Comestibles.....	
18,344,818	761,920	19,108,738	6,448,548
Objets propres aux fabriqu. et manufact.		Objets propres aux fabriqu. et manufact.	
132,976,401	3,070,244	136,046,245	4,704,196
Objets confectionnés.....		Objets confectionnés.....	
11,672,648	5,649,647	17,322,386	4,038,090
Objets divers.....		Objets divers.....	
2,178,894	3,485,708	5,659,802	1,776,274
Or et argent monnayé et en lingots.....		Or et argent monnayé et en lingots.....	
3,000,002	647,972	3,647,974	178,996
D'après le prix courant, total.....		D'après le prix courant..... Total.....	
168,166,763	13,616,491	167,653,873	19,148,280
En faveur de l'importation.....		En faveur de l'importation.....	
171,151,648	13,616,491	163,920,310	18,996,923
D'après les déclarations..... Total.....		D'après les déclarations..... Total.....	
169,659,205	13,616,491	166,780,591	19,072,101
Valeur moyenne de l'exportation.....		Valeur moyenne de l'importation.....	
1,536,996	1,536,996	1,536,996	1,536,996

93. EXPORTATION DE QUELQUES ARTICLES COMMERCIAUX DE LA
RUSSIE, EN 1827.

La Russie a exporté dans le courant de 1827, 20,318,400 liv. de potasse, 7,975,280 liv d'huile de chénevis, 141,865,400 livres de suif et 76,684,360 livres de chanvre. (*Allg. Handl. Zeitung*; Janv. 1828, n° 8, p. 35.)

94. OBSERVATIONS SUR LA ROUTE DE BOUKHAREST A CONSTANTINOPLE. — *Siéverni Arkhif*. — Archives du nord; n° 16, pag. 257-268. St. Pétersbourg, 1826.)

Il y a 3 moyens de se rendre de Boukharest à Constantinople; on le peut ou avec les janissaires de l'ambassade d'Autriche, ou avec le courrier du gouvernement, ou enfin avec la caravane qui part tous les quinze jours pour Constantinople. La 1^{re} voie est la meilleure et la plus sûre, car le janissaire équivaut à un firman du grand seigneur; le seul inconvénient, c'est qu'il faut le suivre à cheval depuis la ville de Roustschouk; mais aussi vous arrivez à Constantinople en six ou sept jours au plus. Les courriers européens jouissent de moins de considération que les janissaires, et les voyageurs qui les accompagnent doivent être munis d'un passeport du gouvernement turc. Les personnes qui voyagent dans leur propre voiture prennent ordinairement un janissaire pour guide. C'est le moyen d'éviter tous les désagréments auxquels elles seraient exposées sous le rapport du fanatisme populaire, et en outre, elles n'éprouvent aucun retard dans le service des relais.

Les caravanes marchandes ne mettent pas moins de quinze jours pour se rendre à Constantinople. Le jour du départ est fixé par le karavan-baschi ou chef du convoi. Le nombre des chameaux qui composent ces sortes de caravanes s'élève souvent à plus de soixante. Ces caravanes sont comme cantonnées dans des édifices particuliers, où du reste on ne peut trouver rien autre chose que le logement. Ces caravansérails sont des établissements gratuits dus à l'hospitalité des Turcs.

Sur la route de Boukharest à Roustschouk, on trouve la grande ville de Valachie Dzoudzonévo ou Djourdgine, à laquelle les Turcs donnent le nom de *Gerkoï* ou ville de terre. Elle a plusieurs lieues de tour. De ce côté-ci du Danube est située la ville

de Roustschouk, au haut des mosquées de laquelle brillent un grand nombre de croissans. Sur l'île de Slobodzée, formée par les eaux du Danube, on aperçoit un château qui domine tous les environs.

Roustschouk, que l'on appelle aussi Rouzdschouk ou Rouzschuk, l'une des villes les plus commerçantes de l'Empire, est construite sur la rive montagneuse du fleuve et possède un château bien fortifié. Son étendue est assez vaste et l'on y compte de cinq à six mille maisons. Ses habitans sont en partie Osmanlis, en partie Arméniens, en partie Grecs et Juifs. On y voit un grand nombre de fabriques et de manufactures. C'est là que les deux rivières d'Oklom et de Karolon se jettent dans le Danube. En arrivant à Roustschouk, le voyageur croit entrer dans une autre partie du globe. Il n'y voit plus aucune trace des peuples qu'il a vus; c'est une nation toute particulière, c'est une langue qui ne ressemble à aucune autre. Mœurs, usages, costumes, habitations, tout a changé pour lui. Les clochers ont disparu, et les sons qui partent des minarets appellent les fidèles à la prière.

En Turquie on ne change guère de relais qu'une fois par jour. Malgré cette énorme distance d'une poste à l'autre, on fait bien reposer les chevaux, mais on ne leur donne point à manger. L'administration des postes est encore dans son enfance en Turquie : on n'y connaît que les chevaux de selle de poste. Il faut d'autant moins s'en étonner que les équipages y sont inconnus et que les Osmanlis, fidèles aux usages orientaux, ne voyagent ordinairement qu'à cheval.

C'est à Mourad IV que la Turquie doit ses premiers établissemens de poste. Il les fonda en 1623 et 1640, et institua des maisons de poste où les employés eurent ordre d'entretenir le nombre indispensable de chevaux nécessaires. Avant cela les courriers du gouvernement enlevaient les chevaux de force sur la grande route, pour ne point éprouver de retard dans les missions dont ils étaient chargés. Maintenant le gouvernement a environ cent Tatars occupés au service des postes. Ainsi que les janissaires, ils se chargent des dépêches des ambassadeurs et se font remarquer par leur exactitude et leur fidélité. Ils sont munis d'un firman du grand Sultan, qui les autorise à réclamer tout ce dont ils ont besoin pour leur route. On peut voyager sans crainte avec eux ; car ils inspirent une terreur telle, que les vo-

leurs eux-mêmes les redoutent. Dans les armées et auprès des gouverneurs des provinces se trouvent également des Tatars, afin de porter plus vite les ordres du gouvernement dans toutes les parties de l'empire.

Les maisons de poste sont pourvues d'un nombre suffisant de chevaux; on en nourrit même de très-vigoureux pour le transport des bagages. Ces maisons servent de cafés, et l'on peut y trouver quelques objets de consommation, pour lesquels on n'exige aucune rétribution, quand on est porteur d'un firman ou que l'on voyage en courrier. Ce n'est cependant pas une économie; car, dans ce cas, vous êtes forcé de donner aux serveurs de la poste bien plus que ne vous aurait coûté ce que vous auriez pu consommer. De Vienne à Constantinople, on compte quatre-vingt stations, dont 4 en Autriche, 39 en Hongrie, 10 en Transylvanie, 17 en Valachie, et 10 dans la Turquie proprement dite. La distance de ces deux capitales est de 113 à 120 milles.

Avant la guerre avec les Grecs, les passeports étaient presque entièrement inutiles. Les voyageurs qui arrivaient de Transylvanie n'avaient qu'à exhiber ceux dont ils étaient porteurs à Kinani, première station de Valachie, et ensuite à Boukharest. Plus on s'enfonçait dans la Turquie et moins l'on était sévère à cet égard. Les étrangers même n'étaient point tenus de montrer leurs passeports sur le Danube, ainsi qu'on l'exigeait de tous les sujets turcs. En un mot, la police ne s'occupait pas plus de ceux qui arrivaient que de ceux qui partaient.

La station la plus voisine de Roustschouk est Rasgrad, avec une mosquée bâtie toute en pierre de taille, et quatre minarets: on y voit une grande quantité de cafés ornés de rideaux colorés et remplis d'une foule de Turcs plongés dans la plus profonde rêverie. C'est là qu'ils passent des journées entières sans se soucier en aucune manière de ce que font ou ne font pas leurs voisins. Quelquefois ils sont assis en grand nombre autour d'un échiquier, et là chacun suit la marche du jeu avec une gravité tout à fait risible. Hors le café et le tabac, il n'est permis de tenir aucun autre objet de consommation dans ces sortes de maisons.

A. J.

95. COUP-D'OEIL SUR LA PROVINCE DE BESSARABIE; par M.

SCHOSTAK. (*Vestnik Yevropoui*. — Courrier de l'Europe; août et sept. 1826, n^{os} 16 et 17, p. 280 et 28.)

La principauté de Bessarabie a été acquise par la Russie dans la dernière guerre avec la Turquie. Jusqu'alors elle avait été divisée en deux parties égales : de la Bessarabie ou Boudjak et d'une partie qui, appartenant proprement à la Moldavie, s'étendait de Bender jusqu'à Khotin. Le Boudjak est un espace de terre couvert de steppes entre le Pruth, le Danube, la mer et le Dniester jusqu'à Bender. Les Turcs avaient entièrement séparé ce pays de la Moldavie, et en avaient réparti plusieurs districts (Raï) entre les forteresses de Bender, d'Akkerman, de Kiliï et d'Ismail. Le cœur de la province avait été accordé aux tatars Nogaïs, dont le nombre s'élevait à près de 40,000 avant la dernière guerre avec la Turquie. Depuis que cette province se trouve sous la domination Russe, le Boudjak est devenu propriété spéciale de la Couronne, et le gouvernement y a établi des colons allemands, et même des Bulgares et des Moldaves, venus des frontières de la Turquie. Plusieurs espaces de terre ont été accordés en donations à des fonctionnaires Russes. Le sol du Boudjak est le plus fertile qui existe sur toute la ligne, depuis le Cuban jusqu'au Danube. A 21 verstes d'Akkerman se trouvent ces fameux lacs du même nom, qui fournissent du sel si pur, et en telle quantité, qu'ils pourraient en approvisionner la moitié de la Russie. On ne conçoit pas pourquoi, avec une si grande profusion d'une denrée aussi utile, les Russes vont payer fort cher le sel qu'ils tirent de l'Autriche.

Lors de sa réunion à la Russie, la Bessarabie contenait à peine 4000 habitans : aujourd'hui, d'après le recensement fait par ordre du gouverneur comte de Worontzof, on en compte plus de 8000. On doit cette augmentation, vraiment surprenante, de population, aux troubles de la Moldavie, et aux privilèges accordés au pays.

Les bouches du Danube, dans le Boudjak, procurent des pêches fort abondantes, et en outre on y prend des harengs de la meilleure qualité, et en si grande quantité que la Russie entière n'en aurait pas besoin d'autres. Préparés avec l'excellent sel de montagne de Moldavie, ils ne le cèdent en rien à ceux de Hollande; on ne sait rien sur les pêches qui se faisaient autrefois

à l'embouchure du Danube; tout ce qu'il y a de certain, c'est que les Turcs n'y négligeaient pas moins cette branche d'industrie que les Mongols possesseurs des bords de la mer Caspienne, si abondante en poissons. Si les deux rives du Danube appartenaient au même souverain, les bouches de ce fleuve ne seraient pas moins poissonneuses que celles du Volga. Alors le bas Danube fournirait du poisson à la Turquie d'Europe, au sud de la Russie, à la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, et deviendrait pour le gouvernement une mine bien plus riche qu'une mine métallique.

Le sol du Boudjak est très-propre à la culture de la vigne, et avec le temps il pourra produire une bonne quantité de vin de table. On y entretient encore des troupeaux de chevaux et de bestiaux, principalement les Moldaves et les Valaques, les sujets autrichiens, les Grecs et les Arméniens. L'impôt que ces propriétaires payaient autrefois à la Turquie, ils le paient aujourd'hui au gouvernement russe; mais la population s'accroît si rapidement dans cette contrée qu'il ne restera bientôt plus assez de pâturages pour les troupeaux étrangers.

L'autre partie de la Bessarabie, qui appartenait proprement à la Moldavie avant que la Russie en fit l'acquisition, s'étend depuis Bender jusqu'à Khotin. Elle se fait remarquer par une égale proportion de terres labourables, d'eaux et de forêts. Depuis long-temps on entretient dans cette contrée les brebis de race Tsigai, ce qui contribue beaucoup à propager la race d'Espagne en croisant les Tsigai et les Mérinos. Il n'est point, ce semble, de provinces en Europe, dont la position géographique soit plus heureuse, et qui possèdent plus d'avantages pour se débarrasser de leurs produits, que la Moldavie et la Valachie. Au sud, la Turquie; à l'ouest, la Hongrie et les autres possessions autrichiennes; au nord et au nord-est la Russie et la Pologne leur demandent sans cesse : du bled, du sel de montagne, des pruneaux, du vin, des noix, du poisson, du bois de construction, des chevaux, des bêtes à cornes, des brebis, de la laine, et mille autres productions dont ces deux contrées abondent. Le gouvernement russe n'a pas négligé non plus les mines de mercure et autres qu'elles renferment. Les Moldaves et les Valaques par paresse sèment peu de bled; mais ils en vendent beaucoup. Les terres sont si bonnes que deux mois de travail

leur suffisent pendant l'année, et que le reste du temps ils le consacrent à leurs plaisirs. Aussi seraient-ils les hommes les plus heureux du monde et les plus riches agriculteurs de l'Europe s'ils n'appartenaient point aux Turcs. La partie de la Moldavie que la Russie a su joindre à ses possessions ne jouit pas d'aussi grands avantages; mais en revanche, elle renferme les lacs salés d'Akkermann, et une partie des pêcheries des bouches du Danube, qui seraient extrêmement précieuses aujourd'hui même, sans le désagrément des quarantaines, et celui des frontières avec la Turquie.

J.....T.

96. FOIRE DE BILZY (en Bessarabie.)

Parmi les foires qui se tiennent à Bilzy régulièrement une fois par mois, on a vendu, l'année dernière, 45,000 à 50,000 bêtes à cornes, qui ont été exportées pour les états autrichiens. (*Journ. d'Odessa*; n° 19, mars 1827, p. 75.)

97. ITINÉRAIRE DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL, contenant etc. 6^e édit., soigneusement revue, etc. In-12 de 4 feuilles $\frac{1}{2}$, plus la carte. Paris, 1827; H. Langlois.

98. L'ESPAGNE; ARTICLE DU DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DE L'ESPAGNE et du Portugal, du D^r don Seb. de Miñano; Tom IV. Madrid, 1826.

Depuis l'ouvrage beaucoup trop concis de M. Antillon, l'Espagne n'a fourni aucun ouvrage de géographie et de statistique dont la réputation se soit propagée dans l'étranger. Nous avons droit d'attendre un travail satisfaisant de M. Miñano, auteur du grand Dictionnaire géographique-statistique sur l'Espagne, qui n'est pas encore achevé. Ce dictionnaire a été annoncé avec détail dans le *Bulletin*; mais nous nous étions proposé d'examiner spécialement l'article *Espagne* où nous espérons trouver toutes les généralités sur ce pays, d'après des sources authentiques et les renseignements les plus récents. Nous allons voir jusqu'à quel point l'auteur du *Dictionnaire* a satisfait aux conditions d'un bon article de Géographie dans cet aperçu général sur sa patrie. M. Miñano commence par la superficie de l'Espagne, qu'il évalue avec Tofiño à 10,891 lieues carrées de 8000 *varas* carrées chacune. Les frontières ont une longueur totale de 15,762 l. L'auteur fait la remarque que l'Espagne est

placée, et a été favorisée par la nature de manière à pouvoir atteindre au plus haut degré de la civilisation européenne et de la prospérité nationale : il n'a sans doute pas osé ajouter combien sa patrie malheureusement est au-dessous de ce degré.

M. Miñano distingue sur le sol de l'Espagne 7 systèmes de montagnes qu'il décrit en détail. 1° *Système pyrénéique* ; il commence au cap Creus, et se prolonge par diverses ramifications jusqu'aux embouchures du Douro et du Minho, et jusqu'aux caps Finistère et Ortégal. Au midi, ce système prend divers noms ; tels que Sierra de Trebinca, Del Rabanal, Segondeira, San-Mamed, Seca, Culebras, Falpera, Sta. Catalina, Guerez, Marao, Peñagache, etc. On peut considérer comme des dépendances du système, les hauteurs qui se prolongent de la Navarre en Catalogne et en Arragon. 2° *Système ibérique* que d'autres auteurs ont regardé comme faisant partie du précédent. M. Miñano n'admet point cet enchaînement des montagnes. Il fait donc un système à part des montagnes qui terminent au nord par le groupe des monts Oca et Moncayo, et qui projettent au sud-est la Sierra de Molina, unie aux montagnes d'Albarracin et de Cuença. La Sierra del Madero que l'on traverse en se rendant de Madrid à la Navarre, est un appendice du même système, au bout duquel 4 rivières prennent naissance, pour couler ensuite dans 4 directions différentes, savoir : le Guadalaviar ou Turia, le Cabriel qui se jette dans le Jucar, le Jucar même, enfin le Tage. 3° *Système Carpétano-Vetonique* : c'est celui qu'Antillon appelle système ibérique ; cordillère tortueuse, étroite et escarpée, entre les bassins du Douro et du Tage, dans l'ancienne Carpétanie. On y distingue la Somo Sierra, le col de Guadarrama, le pic de Peñalara haut de 5,000 p., la Sierra de Gredos, etc. 4° *Système lusitanique*. Il commence au sud, quoiqu'à une assez grande distance de Tolède : c'est à tort que dans les cartes on l'unit aux montagnes de Cuença ; là où les cartes indiquent la liaison, la nature les a séparées par des plaines. 5° *Système marianique*, d'après le nom de *Montes Mariani* que les anciens donnaient à la *Sierra Morena* : les pics d'Almuradiel et del Rey ont 2,600 à 2,700 p. d'élévation ; la chaîne est en général peu élevée, et couverte d'arbres à feuillage sombre ; ce qui a valu à la chaîne l'épithète de *Morena*. 6° *Système cunéique* ou les Algarves ; comprend les Sierras de Calde-

ras et de Monchique. 7° *Système bétique*. En quelques points il surpasse les Pyrénées en hauteur : le Mulahacen s'élève au moins à 10,600 p. : la Sierra Nevada conserve des neiges pendant toute l'année. M. Miñano s'occupe ensuite de l'hydrographie de l'Espagne; le peu de notions géologiques qu'il donne, sont tirées pour la plupart de l'ancien ouvrage de Bowles. Ce qui prouve combien peu les sciences naturelles font de progrès en Espagne, c'est que depuis Bowles aucun Espagnol ne paraît avoir rien ajouté aux observations géologiques du voyageur anglais. M. Miñano est plus satisfaisant sous le rapport de la végétation. Il signale comme un terrain d'un aspect tout africain, le pays entre Huescar et Baza, sur les côtes d'Almeria, Malaga, Tarifa, Bahia de Cadix, et depuis Cordoue jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir. On avait établi dans cette contrée un jardin d'acclimatation, tant pour les plantes que pour les animaux des contrées tropicales, tels que les Lamas, les Vigognes, etc. Les chameaux se propagent, selon l'auteur, dans le midi de l'Espagne, avec la même facilité que dans leur propre pays. Sur le même versant de montagnes, observe M. Miñano, se sont confondus divers peuples, tels que Grecs, Carthaginois, Romains, Vandales et Goths; mais c'est le type arabe ou sarrazin qui prédomine chez les habitans : la physionomie, les coutumes, les amusemens, les noms de famille et de lieux, les procédés d'agriculture et une partie des costumes, tout rappelle les anciens habitans musulmans de l'Andalousie. Nous ferons observer que M. Miñano n'a point connu un mémoire de M. de Humboldt sur la forme et le climat du plateau de la péninsule ibérique (1), mémoire qui aurait pu lui fournir des données intéressantes. M. Miñano ne dit presque rien des fossiles du sol d'Espagne. Il croit avec Cornide que la nature a formé les montagnes de l'Andalousie, pour contenir les eaux de la Méditerranée, et que les Pyrénées ont été prolongées en Espagne, pour contenir les eaux de l'Océan; mais que *contenaient* donc ces montagnes dans le temps où elles étaient submergées par les eaux de la mer? M. Miñano passe sous silence les temps anté-diluviens. Les détails sur la minéralogie de l'Espagne sont extraits de l'ouvrage anglais de Bowles. M. Miñano n'admet point avec le comte de Cabarrus, que l'Espagne ne fournit pas assez de blé pour la consumma-

(1) Inséré dans le journal allemand *Hertha*, 1825, vol. IV, cah. 1.

tion : il croit au contraire qu'elle en a de reste pour l'exportation ; mais afin que cette abondance pût profiter au royaume, il faudrait que les canaux et d'autres moyens de communication et de transport fussent plus nombreux.

L'auteur passe rapidement sur la forme du gouvernement espagnol, qu'il assure être une *monarchie pure et héréditaire* : il eût été bon d'ajouter que la monarchie absolue, établie en 1823, est une forme moderne, et que les rois de Castille et d'Aragon convoquaient les cortès. Ce mot de Cortès ne se trouve point dans l'article de M. Miñano.

A l'égard de la population, l'auteur assure s'être donné toutes les peines pour arriver à un résultat approchant de la vérité. Il a comparé les recensemens de 1799 et 1822 ; il s'est adressé aux autorités publiques et aux curés des paroisses ; cependant il ne se flatte point d'avoir obtenu des renseignemens parfaitement exacts. D'après ses recherches, l'Espagne a 13,698,029 habitans, dont 3,050,839 *vecinos* ou bourgeois domiciliés. Voici la répartition de cette population.

	<i>Vecinos.</i>	<i>Habitans.</i>
Catalogne.	229,264	1,119,857
Valence.	238,014	1,042,740
Murcie.	102,971	455,455
Grenade. (Malaga comprise)	231,783	1,100,640
Séville.	159,056	642,929
Cadix.	53,944	244,220
Estramadure.	143,221	667,690
Salamanque.	55,387	232,997
Corogne.	15,097	72,834
Betanzos.	34,729	165,899
Santiago.	108,929	533,535
Galice. { Lugo.	65,753	322,794
{ Orense.	81,111	381,006
{ Tuy.	43,148	197,863
{ Mondoñedo.	24,849	121,268
Léon.	68,724	288,897
Asturies.	85,957	418,412
Santander.	44,165	181,953
Biscaie.	27,529	132,001
Guipuscoa.	25,503	126,789
Navarre.	55,864	271,285
Aragon.	172,971	767,467
Cuença.	78,748	325,899
Manche.	84,608	378,811

Tolède.	84,478	345,305
Jaen.	65,127	265,593
Nouveaux villages.	2,944	12,445
Cordoue.	85,535	368,042
Madrid.	82,985	343,559
Ségovie.	32,006	139,463
Soria.	57,646	261,024
Avila.	25,062	106,726
Palencia.	50,310	203,862
Zamora.	36,722	150,737
Valladolid.	47,731	193,717
Burgos.	84,192	364,339
Guadalaxara.	47,983	215,293
Iles Baléares.	52,124	248,546
Canaries.	45,196	196,517
Présides.	2,324	11,481

Les Canaries étant en Afrique n'auraient peut-être pas dû être comprises dans la population de l'Espagne. L'auteur avertit que dans son tableau ne sont point compris le clergé et le militaire ; il n'a pu se procurer des renseignemens exacts sur l'une et l'autre classe. D'après le recensement officiel de 1803, il y avait, à cette époque, en Espagne, 2,051 communautés de moines et 1,075 de religieuses. Toutes n'ont pas été rétablies depuis la guerre ; mais d'un autre côté, il y a maintenant des jésuites qui n'existaient pas en 1803. Les communautés indiquées contenaient 92,727 individus, savoir : 61,327 moines et 31,400 religieuses. Le clergé séculier comprend 61 archevêques et évêques, 2,363 chanoines, 1,879 *racioneros*, 16,481 desservans de cures paroissiales, 4,929 vicaires, 17,411 bénéficiers à ordres majeurs, 9,088 *idem* à ordres mineurs, 3,467 *demandantes* et 1,300 ermites et pèlerins. Il faudrait encore ajouter à la population les habitans de 2,231 hôpitaux, de 106 hospices, de 32 maisons de réclusion, de 67 maisons d'enfans trouvés, de 168 collèges pour les garçons et les filles, de 383 maisons d'études, de 5,898 prisons, les individus envoyés aux présides, les vagabonds, les mendiants, les contrebandiers, les *brigands des grands chemins*, enfin les *gitanos* et *gitanas* ; l'auteur croit pouvoir approximativement en évaluer le nombre à 127,345. L'armée se compose, d'après le dernier rapport du ministre de la guerre, de 100,732 individus soldés, et la marine, de 14,064. En général, M. Mi-

ñano pense qu'on peut ajouter à tous les nombres de son tableau $\frac{1}{8}$, parce qu'il a toujours pris les chiffres les plus bas, pour ne pas effrayer les communes qui, dit-il, pourraient s'imaginer qu'un article de dictionnaire servirait à quelque opération financière. Cette crainte n'aurait-elle pas eu aussi quelque influence sur ceux à qui l'auteur s'est adressé dans les provinces pour avoir des renseignements? Il nous semble que M. Miñano aurait pu établir quelques bases certaines, en se procurant des registres de naissances, décès et mariages pour un certain nombre d'années. Nous désirerions aussi des tables des causes jugées par les tribunaux, des relevés des écoles, collèges et universités, du mouvement de la librairie, des tables des importations et exportations, etc., enfin tout ce qui constitue la statistique. Le seul point sur lequel l'auteur donne des détails, c'est celui des revenus de l'Espagne, d'après le rapport officiel de la direction générale des finances. A l'appui de ces détails, l'auteur donne une suite de tableaux extraits sans doute du même rapport. L'auteur fait l'histoire de chacun des impôts que paient les Espagnols. Un des tableaux ajoutés à l'article de M. Miñano indique la valeur des productions de toutes les terres et autres biens dans les 22 provinces de Castille et de Léon.

Il en résulte que les laïcs possèdent un

revenu total de.....	1,680,800,095 réaux.
Et le clergé.....	295,071,961
Total.....	1,975,872,056

qui paient en impôts une somme de 127,160,666 r.

L'article est terminé par une notice sur les monnaies espagnoles. L'auteur devrait compléter son travail d'après les besoins actuels de la statistique. Il est vrai que le défaut de liberté de la presse et de publicité de la part du gouvernement rendra difficile la communication des documens nécessaires.

D—c.

99. DÉCROISSEMENT DE LA POPULATION EN ESPAGNE. (*Annal. di statist., econ. publ., etc.*; vol. IX, sept. 1826, p. 269.)

Au commencement du 19^e siècle, Madrid comptait 168,000 habitans; actuellement il n'y en a pas plus de 114,000. La population des autres villes a subi une diminution semblable. Les

Éphémérides géographiques et d'autres journaux attribuent ce décroissement à l'état de trouble dans lequel l'Espagne se trouve depuis long-temps.

Cependant, à en juger par l'article précédent, il ne paraît point que la population de l'Espagne décroisse : elle semble au contraire avoir augmenté beaucoup depuis 1800. D.

100. DISCOURS PRONONCÉ, EN 1524, PAR FERNAN PEREZ DE OLIVA SUR LA NAVIGABILITÉ DU GUADALQUIVIR; traduit de l'espagnol en holland. (*De Recensent*; part. XIX, n° 10.)

Ce discours est imprimé dans la collection des *obras del maestro Fernan Perez de Oliva*, Cordoue 1586, pet. in-4°, ou Madrid 1772. Il fut prononcé devant un *cabildo* qui s'était formé à Cordoue pour aviser aux moyens de rendre le Guadalquivir navigable. L'orateur, qui remonte à Homère et à Énée, ne s'étend que sur l'utilité de cette entreprise, et ne dit rien des moyens de l'exécution. Il dit que Cordoue n'a ni université, ni monnaie, ni grande cour de justice, ni imprimerie, ni commerce, et qu'il n'y a qu'un fleuve navigable qui puisse donner de la vie à cette grande ville. D—C.

Note. Selon Strabon, le Betis était navigable pour les bateaux ordinaires, jusqu'au delà de Cordoue; pour de petits vaisseaux, jusqu'à Ilipa, aujourd'hui Peñafior, et jusqu'à Séville pour des navires assez considérables. Actuellement les bâtimens de transport viennent avec peine à Séville, et les gallions, qui, à la découverte des Amériques, débarquaient dans cette ville, furent obligés, il y a plus d'un siècle, de s'arrêter à San Lucar.

Pendant l'occupation française, et plusieurs fois antérieurement, on s'occupa d'améliorer la navigation du Guadalquivir. M. le maréchal Soult l'avait fait reconnaître jusque vers sa source, et s'occupait de rendre au royaume de Séville les avantages de cette importante communication fluviale. F.

101. ESPAGNE. STATISTIQUE JUDICIAIRE.

Parmi les causes jugées par les tribunaux espagnols, en 1826, on remarque les suivantes : 1,233 homicides, 13 infanticides, 5 empoisonnemens, 1 antropophagie (ce crime a été commis en Catalogne), 16 suicides, 4 duels, 1,773 blessures graves, 52 viols, 144 incontinences publiques, 369 injures, 2,763 blas-

phèmes, 56 incendies, 1,620 vols, 10 falsifications de monnaie, 45 *idem* d'écritures authentiques, 640 abus de confiance et malversations, 10 prévarications, 2,782 excès divers; 167 accusés ont été condamnés à mort, 55 aux verges et à l'exposition, 4,960 aux travaux publics, aux arsenaux et aux présides, 479 à servir dans les armées de terre ou de mer, 46 à la privation de leurs emplois, 7,038 à des amendes et des réprimandes, enfin il y a eu 194 graciés, et 1,552 absous ou dont les causes ont été renvoyées. En additionnant le nombre des condamnés aux peines qui viennent d'être indiquées, y compris les graciés qui doivent être rangés parmi les individus déclarés coupables, nous trouvons un total de 12,939. Or la population d'Espagne s'élève, d'après les dernières statistiques, à 11,447,629 âmes. Il résulte de là qu'en ce pays on trouve 1 criminel sur 885 habitants. Il y a quelque temps, nous avons eu occasion de faire, dans ce recueil, le même calcul pour la France et l'Angleterre, et nous avons trouvé, dans le 1^{er} de ces pays, un condamné sur 1,172 habitants, et dans le 2^e, un sur 1,226. (*Revue encycl.*; janv. 1828, p. 263.)

102. CLERGÉ DU PORTUGAL.

On a beaucoup exagéré le nombre, la richesse, le luxe et l'oisiveté des moines du Portugal. Dans ce pays les différents ordres monastiques sont au nombre d'environ 30. A Lisbonne, on compte 39 couvens d'hommes et 14 de femmes; à Opporto, 11 des premiers et 6 des seconds. Dans toute l'étendue du Portugal, on fait nombre de 418 couvens d'hommes et de 108 couvens de femmes; en tout 526 maisons religieuses qui, au taux moyen de 20 individus, en contiennent environ 10,500. Dans les états de recensement publiés il y a quelques années, le nombre des prêtres, des moines et des nonnes avait été évalué à celui de 300,000; le fait est qu'il n'en existe qu'un peu plus du 10^e de ce nombre, c. à d., en nombres ronds, 25,000 prêtres, 8,000 moines et 2,000 religieuses.

Voici l'état des revenus annuels de ces diverses corporations et le mode de leur emploi : le nombre des couvens était alors de 23, contenant 320 moines; nombre qui depuis s'est trouvé réduit à 270. Leurs revenus annuels étaient de 250,000 nouvelles couronnes (28,000 l. st.) qui, indépendamment de l'entretien des

moines, servait encore à celui de 300 domestiques, et dont la moitié était employée aux travaux de l'agriculture, à l'alimentation d'un grand nombre de pauvres auxquels on distribue, en pain seulement, 10,000 alqueires (4,000 boisseaux anglais) de froment. En outre, les couvens logent les troupes en marche, ce qui allège le poids de ce service pour les habitans de la campagne. Enfin les Communautés religieuses payaient annuellement 30,000 nouvelles couronnes de redevances au gouvernement. (*Herald.—Galign. Messeng.*; 2 août 1827.)

103. ITINERARIO ITALIANO.— Itinéraire italien, ou Description de voyages par les routes les plus fréquentées aux principales villes d'Italie, avec l'indication des distances en postes, par milles, heures et minutes; des auberges les meilleures, des objets des beaux-arts, d'antiquités et d'histoire naturelle les plus intéressans; des principales productions du sol et des manufactures locales, et d'autres objets intéressans pour les voyageurs; avec 17 cartes géogr. In-8°. Milan, 1826; Valardi.

Cette édition est la 17^e. On assure qu'elle a été corrigée avec soin, et augmentée d'itinéraires de voyages de Milan à Paris, en passant par le Simplon et le mont Cenis; de Milan à Vienne, en passant par la Ponteba, Trente et Salzbourg, et de Milan à Monaco; avec l'indication des postes de l'Istrie et de la Dalmatie, du cours des diligences ou messageries, et le tableau des distances, réduites en lieues, des principales villes de commerce de l'Europe. (*Bibliot. italiana*; Fév. 1827, p. 251.)

104. SITUATION GÉOGRAPHICO-TOPOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE CHAMBÉRY; par M. G. M. RAYMOND. (*Mémoires de la Soc. acad. de Savoie*; T. II, 1827, p. 269.)

La latitude et la longitude de Chambéry ont été déterminées en diverses circonstances et sur 2 points différens par des astronomes connus et dignes de foi; l'auteur de la notice se borne à comparer les résultats obtenus, pour en tirer une moyenne, rapportée à un seul et même point fixe, et il choisit, à cet effet, l'église métropolitaine.

Voici comme l'auteur présente ses calculs :

Latitude déterminée par M. Nouet, colonel ingénieur-

géographe. Division sexagésimale..... $45^{\circ} 34' 1''$,848.

Différence entre le point où s'est faite l'observation, et l'église métropolitaine, à

ajouter..... $0 \quad 0' 10''$,028.

Latitude de l'église métropolitaine..... $45^{\circ} 34' 11''$,876.

Latitude déterminée par la Commission mixte, chargée de mesurer l'arc du parallèle moyen, compris entre les bords de l'Océan et ceux de la mer Adriatique..... $45^{\circ} 33' 7''$

Différence du point d'observation, à l'église

métropolitaine, à ajouter..... $0^{\circ} 1' 6''$,263

Latitude du clocher de la métropole..... $45^{\circ} 34' 8''$,263 (1).

Prenant une moyenne entre les résultats des opérations de M. Nouet et des astronomes composant la Commission, rapportés ainsi l'un et l'autre à un même parallèle, nous aurons, dit l'auteur, pour la latitude de Chambéry $45^{\circ} 34' 10''$,069, latitude moyenne qui diffère des deux autres de 20 toises 3 pieds de Savoie (2).

Pour la longitude, M. Raymond prend également une moyenne entre les observations de M. Nouet et celles de la Commission mixte (3).

Longitude déterminée par M. Nouet à la station de Saint-Sébastien..... $3^{\circ} 34' 10''$ E Paris.

Différence du méridien de St.-Sébas-

tien à celui du clocher de la métropole..... $28''$,209 E.

Longitude du clocher..... $3^{\circ} 34' 38''$,209 E Paris.

Longitude trouvée par la Commission mixte.

MM. Carlini, Plana et Nicollet, qui composaient cette Commission, ont trouvé entre leur station de Chambéry et l'obser-

(1) Nous copions ici les chiffres de l'auteur, sans prétendre corriger les erreurs qui, sans doute, doivent être attribuées à des fautes d'impression, telles que le total de ces deux sommes que nous trouvons devoir donner, d'après notre addition $45^{\circ} - 34' - 7''$,263 pour la latitude du clocher de la métropole.

(2) Par suite de l'erreur d'1'' que nous trouvons dans l'addition dont nous avons parlé, nous pensons que la latitude moyenne de Chambéry devrait être déterminée par $45^{\circ} - 34' - 09''$,569, au lieu de $45^{\circ} - 34' - 10''$,069 que donne l'auteur en conséquence d'une fausse addition.

(3) Cette commission fut composée, en 1822, de MM. Carlini pour l'Autriche, Plana, pour la Sardaigne et Nicolet et Brousseau pour la France.

vatoire de Milan, une différence en temps de $13^{\circ} 5''{,}1$, qui, à raison d'une heure pour 15° correspond à $3^{\circ} 16' 16''{,}5$. Or la longitude de l'observatoire de Milan, à l'est de celui de Paris, est en temps de $27' 25''$, ce qui correspond à $6^{\circ} 31' 15''$. Otant de cette longitude celle qui se trouve entre Milan et la station de Chambéry, celle-ci étant à l'O. de Milan, il en résulte $3^{\circ} 34' 58''{,}5$ pour la longitude de Chambéry à l'E. du méridien de Paris. Ci..... $3^{\circ} 34' 58''{,}5$.

Différence des méridiens de la station de Cham-

béry et du clocher de la métropole, à

retrancher..... $0^{\circ} 0' 11''{,}937$.

Reste pour la long. du clocher..... $3^{\circ} 34' 46''{,}563$.

La moyenne entre ces deux déterminations donne, selon l'auteur, $3^{\circ} 34' 42''{,}386$ pour la longitude moyenne de Chambéry prise au clocher de la métropole, laquelle diffère des deux autres d'un intervalle de 33 toises de Savoie.

Pour déterminer la hauteur approchée de Chambéry au-dessus du niveau de la mer, l'auteur de la notice emploie deux voies différentes, appuyées l'une et l'autre sur la hauteur connue de Paris, en combinant tour à tour les résultats des observations de Chambéry et de Genève avec celles de Paris, et celles de Genève avec celles de Chambéry; d'où il déduit une moyenne proportionnelle qui détermine la hauteur de Chambéry avec une approximation suffisante.

Il établit ainsi le rapprochement :

Hauteur de Chambéry déduite de celle de Paris... $243^m{,}617$

Hauteur de Chambéry déduite des hauteurs res-
pectives de Genève et de Paris..... $242{,}776$

Somme..... $486{,}393$

Résultat moyen, hauteur approximative du sol de Chambéry au-dessus de l'océan..... $243^m{,}196$
qui font 124 toises 4 pieds 8 pouces, ancienne mesure de France.

M. Mathieu, membre du bureau des longit. de France, ayant tenu compte de toutes les observations faites sur le pendule par le célèbre Borda, a trouvé pour l'expression générale de la longueur du pendule à seconde en mètres, cette formule $0^m{,}990787 + 0^m{,}0053982$ (sin. L.) dans laquelle L désigne la

latitude. En appliquant cette formule à la latitude de Chambéry, il résulte pour la longueur du pendule à secondes, en se bornant à 6 décimales, 0^m,993535. T.

105. POPULATION DE TURIN à la fin de 1826. (*Annali univ. di statist., econ. publ. etc.* ; Tom. XI, janv. 1827, p. 80.)

		Sexe masc.	Sexe fem.	
SECTION de la ville.	Du Pô.....	9,986	11,106	85,085
	De la Dora.....	10,817	11,744	
	De Monviso.....	10,495	10,975	
	De Moncenisio..	9,968	9,994	
Faubourgs.	Du Pô.....	1,880	2,080	14,723
	De la Dora.....	5,169	5,594	
Banlieue		6,972	7,210	14,182
TOTAUX.....		55,287	58,703	113,990
La population à la fin de 1825				
était de.....		53,747	55,768	109,515
Différence en plus.....		1,540	2,935	4,475

Dans le tableau de l'année 1826, la population est divisée par individus majeurs et mineurs de sept ans, et par classes et catégories diverses, en voici le résultat :

	Majeurs. Mineurs.		
	de sept ans.		Total.
Sexe masculin.....	43,291	11,996	55,287
Sexe féminin.....	45,922	12,781	58,703
TOTAUX.....	89,213	24,777	113,990

CLASSIFICATIONS.

	Sex. mas.	Sexe fem.	TOTAL.
Individus de conditions diverses.....	40,599	45,299	85,898
Ouvriers.....	7,993	4,609	12,602
Prêtres et clercs.....	738		738
Domestiques.....	2,825	5,264	8,089
Juifs.....	768	772	1,540
Individus existant. (	dans les couvens.....	308	308
	dans les monastères.....	8	355
	dans les lieux de retraite.....	9	698
	dans les séminaires, collèges et dans l'académie militaire.....	934	934
	dans les hôpitaux.....	1,105	1,706
TOTAUX.....	55,287	58,703	113,990

T.

106. TURIN. Au 31 décembre dernier, la population de cette capitale, selon l'état publié par l'administration de la ville, était de 117,987 habitans; la population de Turin s'est ainsi augmentée en 1827, de 3,997. (*Journ. de Savoie*; n° 3, 19 janvier, 1828.)

107. DELLE STORIE DI CHIERI LIBRI QUATRO CON DOCUMENTI.— Histoire de la ville de Quiers, en 4 livres, appuyée de documens, par L. CIBRARIO, D^r en droit, intendant, chef de division au département de l'intérieur; 2 vol. in-8° de xj, 593 et xij, 446 p.; prix, 13 liv. 50, et sur papier fin, 16 liv. (livres ital.). Turin, 1827; Pic. Paris, Rey et Gravier; Treutzel et Würtz.

Quiers est une ville de 14,000 âmes, située à 5 milles à l'est de Turin. Elle a au nord les collines du Montferrat, à l'est les côtes couvertes de vignobles de l'Astigione, et la plaine au midi. Cette ville jouit d'un climat salubre, ses environs sont fertiles et variés; l'on y récolte surtout du pastel excellent et des fruits de toutes les espèces. Divisée dès les temps les plus anciens en quatre quartiers, où l'on entre par 6 portes, on voit à Quiers un grand nombre d'églises et de couvens magnifiques; d'autres édifices civils ou religieux paraissent fort anciens; de nombreuses tours attestaient jadis les efforts de ses habitans pour conserver leur indépendance, et l'aspect général de cette ville témoigne de son antiquité.

En effet, selon M. Cibrario, Quiers, *Chieri*, serait la *Carea potentia* de Plin, et la *Carium* ou *Kaira* des historiens du moyen âge. Une note placée à la fin du I^{er} livre contient les argumens au moyen desquels l'auteur accorde les opinions divergentes à ce sujet.

Cet ouvrage est dédié au syndic et au conseil de la ville de Quiers, où est né l'auteur. Après une courte préface, il entre en matière. Les 4 livres qui composent cette histoire occupent tout le premier volume; le second est réservé aux documens nombreux et intéressans que l'auteur a joints à son travail, indépendamment cependant des pièces justificatives qui accompagnent et qui terminent chaque livre. Nous renvoyons pour la partie historique, à la 7^e section du *Bulletin*, Tome VIII, p. 430.

Les titres de M. Cibrario à l'estime et à la reconnaissance de

ses compatriotes, et des savans en général, pour son zèle en faveur des sciences, et pour ses travaux, ne peuvent que s'augmenter encore par cette production qui atteste son patriotisme et ses connaissances variées. Nos lecteurs n'auront point oublié les communications qu'il a bien voulu nous faire, sur la statistique de la Sardaigne, et nous saisissons cette occasion pour lui en renouveler nos remerciemens. D.

108. NOTICE HISTORIQUE ET STATISTIQUE SUR LA VILLE ET LA PROVINCE DE BERGAME. (*Annali univers. di statistica, econ. publ., stor. e viaggi*; juillet et août 1825, p. 18.)

Bergame, une des plus anciennes villes de l'Italie, s'élève sur une fertile et riante colline, isolée, peu loin de la grande chaîne des monts qui séparent l'Allemagne de cette riche portion de la Lombardie. L'origine de Bergame se perd dans la nuit des temps. Cette ville était déjà florissante du temps des Romains, elle passa sous leur domination vers l'an 556 de Rome; elle conserva ses privilèges municipaux et ses lois particulières. Lors des irruptions des Barbares, son territoire fut dévasté et ensanglanté par la guerre. Cependant Théodoric, l'an 556 de J.-C., lui rendit ses lois, en lui donnant un gouverneur. Vers l'an 1261, les nobles de Milan vinrent se réfugier dans ses murs, comme aussi, vers la fin du 13^e siècle, les factions des Guelfes et des Gibelins, qui, tour à tour, pendant près d'un siècle, déchirèrent l'Italie. En 1427, la cité et la province de Bergame se mirent sous la tutelle de Venise, et quoique souvent opprimée, elle fut heureuse par la douceur de ses réglemens et de son régime municipal. Les Bergamasques avaient été fidèles à la cause des Romains, en les aidant à repousser Annibal; ils restèrent de même fidèles à la république de Venise, qui plus d'une fois, eut besoin de leur secours.

Bergame est la patrie de plusieurs hommes célèbres, tels que Tiraboschi, Mascheroni, Furietti, Serasi, et dans les arts, Palma, Moroni, Lotto, Polidore de Caravaggio, Lanfranchi, etc. Le Tasse obtint à Bergame le titre de citoyen.

Cette ville est très-commerçante; on y travaille la soie, dont le trafic y est en grande activité; toutes les branches d'industrie y sont cultivées; le territoire est d'ailleurs assez fécond

pour nourrir trois fois autant d'habitans. La population de la cité est de 28,000 ames; celle de la province entière de 320,000. La superficie de cette province est très-variée et très-inégale; de cinq parties une seule n'est pas occupée par des montagnes ou des collines. La même province est arrosée par plusieurs fleuves, le Serio, le Brembo, le Cherio et l'Olio. Elle possède beaucoup de mines, de superbes carrières de marbre, et 3 sources d'eaux minérales assez renommées; la plus célèbre est celle de Trescore, dans le charmant vallon de Calepis; la seconde, celle de San Pellegrino, à 5 lieues de Bergame; et la 3^e, celle de San Ombuono, au pied d'une vallée délicieuse.

ALBERT-MONTÉMONT.

109. NEUERE NACHRICHTEN UEBER SICILIEN, etc.—Nouvelles récentes sur la Sicile, et sur la division actuelle de cette île par intendances; par JACOB. In-8^o de VIII et 140 p. Hannover, 1823; Hahn. (*Jena. allg. Liter. Zeitung*; juin 1827, n^o 107, p. 372.)

Bien que l'ouvrage que nous annonçons n'offre en très-grande partie qu'une reproduction de choses déjà connues, il se recommande cependant par une foule de données nouvelles sur les découvertes archéologiques qui ont été faites en Sicile dans ces derniers temps.

L. D. L.

110. MÉMOIRE SUR SCHERA, ville antique de la Sicile; par l'abbé NIC. MAGGIORE. (*Giornale di scienze, lettere ed arti per la Sicilia*; juillet 1825, p. 85.)

Depuis l'ancienne Triocala, ville qui s'élevait entre Héraclée et Selinonte, dans le site où se trouve aujourd'hui Calatabellotta, s'étend vers le nord-est une chaîne de montagnes que les anciens appelaient Crata ou Craton. A l'extrémité de cette chaîne, sur un plateau de rocher, était située la ville de Schera, qui avait été fondée probablement par les Sicanien, lorsque ce peuple, le plus ancien de la Sicile, cherchait un refuge sur les rochers des montagnes contre les autres Siciliens et contre les éruptions volcaniques de l'Etna. On voit encore les fondations des maisons; on reconnaît les anciennes rues, ainsi que les traces d'un aqueduc. La quantité de médailles d'or et les vases peints qu'on a trouvés dans les fouilles, ont fait présumer que

Schera était une ville riche : un capucin a fait refondre un Apollon de bronze doré pour en faire une sonnette d'église; dans son indignation archéologique, M. Maggiore appelle ce moine *Rozzissimo capuccino*. On a trouvé aussi aux environs des médailles et des restes de constructions : c'étaient probablement des *villa* appartenant aux anciens habitants de Schera. Les Sarrasins qui rasèrent les lieux fortifiés sur les rochers, en Sicile, ont sans doute été les destructeurs de Schera : sur ces débris s'est élevé ensuite Corleone.

Il ne faut pas confondre le Schera de la Sicile avec le port de Scheria dont parle l'Odyssée, et qui paraît désigner l'emplacement de la ville actuelle de Corfou. D-G.

III. SUR LE PROJET D'UNE GRANDE ROUTE DANS LE DISTRICT DE TERMINI EN SICILE; par Nic. PALMERI. (*Giornale di scienze, lettere ed arti per la Sicilia*; juillet 1825, p. 67.)

Il s'agit dans cet article d'un intérêt purement local; le conseil du district de Termini n'a pu s'accorder sur la direction à donner à une grande route qui devait partir de Termini, et que quelques membres du conseil voulaient faire aboutir à Caltanissetta et d'autres à Caltavuturo; M. Palmeri, qui éclaire la question avec sa manière judicieuse ordinaire, voudrait que la route aboutît à Caccamo, parce qu'il serait aisé de la faire communiquer avec la grande route dite *via consolare* auprès de Roccapalumba, d'où il résulterait que tout le district correspondrait facilement avec le chef-lieu Termini, et même avec Catane, Messine, Girgenti et Siracuse; il aurait par conséquent plus de facilités d'exporter ses blés. A ce sujet, M. Palmeri, regrette que les routes de la Sicile, et nommément celle de Palerme à Vallerlunga, soient si mal faites. Depuis un demi siècle, dit-il, la Sicile a employé à leur construction des sommes considérables, et cependant elle en a peu et de mauvaises; c'est que chaque seigneur puissant a voulu faire passer les routes par ses fiefs, en sorte qu'elles décrivent sans aucune utilité des sinuosités sans nombre, et se déploient sur un espace qu'il est difficile d'entretenir en bon état. En 1813, pour accélérer le cours des postes entre Vallerlunga à Palerme, on établit une malle-poste; depuis lors les lettres arrivèrent 24 h. plus tard, tant la route oppose d'obstacles aux voitures. Ce qui rend cette route encore plus

ennuyeuse pour le voyageur, ce sont les mauvais cabarets de campagne qui y tiennent lieu d'auberges. M. Palmeri pense qu'en construisant la route projetée par Termini et Caccamo, on voyagerait avec bien plus de célérité et d'agrément. D-g.

112. DE LA NÉCESSITÉ D'ÉTABLIR DES MANUFACTURES EN SICILE; par Pasquale CALVI. (*Giornale di scienze, lettere ed arti per la Sicilia*; mars 1825, p. 209.)

L'auteur rappelle les temps où la Sicile prospérait par l'heureuse union de l'agriculture et de l'industrie manufacturière. Elle fournissait des soieries égales aux meilleures soieries de l'Italie et de la France; aujourd'hui encore ses taffetas, gros de Naples, levantines, gaz, velours, etc., ne laissent rien à désirer, selon M. Calvi. Cet auteur voudrait que les Siciliens s'en tinsent aux basins et aux toiles de lin du pays, au lieu d'introduire des tissus étrangers; il vante les travaux en corail, ambre, agate de la Sicile; il avoue que pour le papier l'île est dans une dépendance humiliante, à l'égard de l'étranger. Deux papeteries ont pourtant été érigées récemment par le baron Turrisi; pour les encourager, le gouvernement a frappé d'un impôt de 25 pour cent l'importation du papier étranger. M. Calvi trouve cette mesure excellente, espérant qu'elle encouragera d'autres capitalistes à établir des papeteries en Sicile. Il termine par adresser aux Siciliens des exhortations pathétiques pour les engager à soutenir les manufactures du pays et à abandonner les marchandises étrangères. D-g.

113. SUR LE PAYS DE TENDUC OU TENDUCH DE MARCO-POLO. (*Journ. asiat.*; nov. 1826, p. 299.)

Le pays que Marco-Polo appelle *Tenduc* et qui avait pour chef un descendant du *prêtre Jean*, a long-temps exercé les commentateurs de ce voyageur célèbre, et jusqu'ici les recherches avaient été sans résultats. M. Klaproth l'a retrouvé, par une lecture attentive de l'ouvrage de ce Vénitien, et il prouve, en citant plusieurs passages du livre, que le Tenduc du *prêtre Jean* est situé autour du lac *Bouïr-Noor*, par 49° lat. N. et 115° long. E. de Paris. Quant à la ville de *Thian-te*, mot vulgairement prononcé *Ten deck* ou *Ten duck*, d'où est venu le *Tenduc* de Marco-Polo, elle n'existe plus; les débris de ses murailles

se voient à 200 li (20 lieues) au N.-O. de *Pildjookhai*, l'ancien *Thoung cheou tchhing* des Chinois, ou la ville gardienne des frontières du milieu, qui se trouve par 40° 38' lat. N. et 7° long. O. de Pékin, à quelque distance de la rive gauche du Houang-ho.

A. M.

114. NOTICE SUR LA FRONTIÈRE D'UNE PARTIE DU BENGAL ET DU ROYAUME D'AVA; par FRANCIS HAMILTON. (*Edinburgh journal of science*; vol. II, 1825, p. 48; Vol. III, p. 32 et 201, et vol. IV, 1826, p. 22.)

Entre le Bengale et le royaume d'Ava, il y a 3 routes de terre, la 1^{re} passe par Asam, la 2^e par Cachar et Munipura, et la 3^e par Arakan. Ayant parlé ailleurs des 2 premières (*Annals of oriental literature*, part. 2.), l'auteur s'occupe ici de la dernière, et fait connaître les contrées situées entre le pays d'Ava et la partie méridionale du Bengale, c'est-à-dire les districts de Tiperah ou Tripura et Chatigang. Ces 2 districts appartenaient autrefois aux rajahs de Tripura, célébrés dans les anciennes traditions des Hindous pour leur opulence; on voit les vastes ruines de leur résidence sur les collines Minamati, que Rennel appelle Lolmi. En 1798, le rajah de Tripura résidait à Agutola, auprès de Komila, tandis que toutes les possessions dans le bas pays étaient depuis long-temps tributaires du Bengale; mais la tribu ou nation Tripura jouissait encore, sous son autorité, d'une sorte d'indépendance, entre les collines, le long des rivières Monu, Gomuti et Phani. Il paraît que les Tripuras des bords du Phani s'appellent Alinagar, et ceux du Monu, Réang. Ils parlent divers dialectes d'une langue commune, qui n'a point d'analogie avec celle de l'Indostan et qui en a peu avec celle d'Ava. Les Tripuras du midi, que visita M. Hamilton, s'appelaient eux-mêmes Barouksa. Les traits de ce peuple sont ceux des Chinois; ils bâtissent leurs cabanes sur des poteaux comme les Avonais. Ils ont une singulière loi ou coutume de succession : c'est non pas le fils, mais le neveu qui succède au rajah défunt.

Vers l'ouest, entre le territoire de la tribu Tripura et les montagnes inaccessibles du centre, s'étend un pays couvert de collines et habité par un peuple appelé Kungkis et adonné au pillage. Ils sont toujours en guerre contre un peuple voisin,

encore plus barbare, appelé Langmang; celui-ci habite un groupe de collines un peu au sud du tropique; on dit au Bengale qu'ils passent la nuit sur des arbres. M. Hamilton prétend que c'est seulement quand ils gardent leurs moissons, comme cela se pratique dans l'Inde. L'auteur présume aussi que les Langmang ne sont qu'une tribu des Kungkis. Toutes ces tribus habitent entre $22^{\circ} 55'$ et $24^{\circ} 25'$ de latit. nord. La principale rivière de cet espace est le Gomuti, que le major Rennel appelle Gomut ou Goumty : elle paraît avoir sa source sur les collines de la frontière d'Ava, et reçoit plusieurs autres rivières, telles que le Kazi, dont les bords marécageux sont habités par les Kungkis, le Kalipani, le Dupa, le Sila-Gonga, au-delà duquel les bateaux ne remontent pas le Gomuti, parce qu'en été son lit est presque à sec. Ce que Rennel, dans son atlas du Bengale, feuille 9, indique comme la rivière Chingri, n'est probablement que la partie haute du Gomuti.

M. Hamilton s'occupe ensuite de la partie de la frontière, contiguë à la rivière de Karnaphuli. Cette rivière, que Rennel appelle Curumfullee, a un bon havre à son embouchure. M. Hamilton indique les petites rivières qui se jettent dans le Karnaphuli; on présume que par un canal naturel ce dernier est uni au Sunkar et au Peercally, qui se jettent dans la rivière d'Arakan. Un des principaux affluens du Karnaphuli est le Chingay, Singay ou Chimay, que Rennel appelle Chingree. M. Hamilton apprend de ses bateliers, en navigant sur le fleuve, qu'on pouvait remonter le Chingay pendant 6 journées; l'un d'eux, qui avait fait ce voyage, ajouta qu'il avait fallu deux fois décharger le bateau, à cause des cascades. Le Karnaphuli est coupé aussi par une chaîne de rochers qui force le fleuve à se diviser et à faire des chutes de 6 pieds; mais dans la saison pluvieuse le fleuve ne forme, en se précipitant, qu'une seule cascade. Ce lieu s'appelle *Barkal*. Entre Sitakaghat et Barkal, le Karnaphuli reçoit le Kapty, rivière qui vient de montagnes du sud, fort éloignées; les bateaux peuvent les remonter jusqu'à un village appelé Kamsey. Vers l'an 1795, une forte troupe de Kungkis, de la tribu Bonzhu, descendit par cette rivière, et commit beaucoup de déprédations chez les Bengalais de Run-ganiga. On croit que cette tribu habite le voisinage des grands pics, connus sous les noms de Montagne-Bleue et de Montagne-

Pyramide (Pyramidhill) le long des rivières Peercally et Kola-dyng. A l'ouest de leur territoire habitent deux autres tribus de la même race, les Saksah et les Longshna ou Luski (derrière Tripura), et à l'est demeure la tribu des Jo. Tout ce territoire s'étend du 22° au 24° degré de latitude nord, sous environ 93° de longit. Est de Greenwich. Peut-être passe-t-on du Karnaphuli à Ava, en traversant la tribu de Jo.

La chute de Barkal n'est pas la seule que le Karnaphuli éprouve dans son cours. Au-dessus de Barkal il y en a quelques autres sur lesquelles M. Hamilton a obtenu des détails par un de ces Bengalais qui pénètrent dans le pays supérieur, pour couper du bambou et tuer des éléphants sauvages, à cause de l'ivoire. Ils ont de petits bateaux qu'ils transportent au-delà des cascades. Le Bengalais qui donna des renseignements à M. Hamilton, avait rencontré dans son voyage 3 chutes d'eau : la première, appelée Utanchetri, est à 2 journées de Barkal; la seconde, nommée Harinaka-Duar, est à une journée au-delà; enfin, la troisième, Hattiyaka-Mu (Bouche-d'Éléphant) se trouve à 1 journée et demie plus loin. Le Bengalais est allé encore une demi-journée plus loin; de là, il a aperçu dans le lointain le grand Muin-Mura, qui est probablement une continuation des montagnes qui séparent Arakan d'Ava. Au bas de cette montagne, le Karnaphuli tombe du haut d'un rocher élevé, au-delà duquel les Bengalais ne pénètrent point avec leurs bateaux.

Les collines du territoire avanais, le long du Karnaphuli, sont habitées par plusieurs tribus sauvages ou barbares, qui abhorrent autant les Bengalais qu'elles en sont abhorrées. Elles cultivent du coton, du riz et du gingembre, qu'elles échangent contre le sel, le fer, la poterie et les poissons du Bengale; au lieu de bétail, elles élèvent des porcs, des chèvres et de la volaille, et elles paraissent jouir de quelque aisance.

Les principales tribus sont celles des Tripura, Joumea et Chakma. Les Chakma ou Sagma sont le même peuple qu'au Bengale on nomme *Muggs*, nom qui est inconnu dans le pays même. C'est un peuple adonné au Bouddhisme et dont le langage contient beaucoup de restes de l'idiôme roang, c'est-à-dire d'Arakan. Les femmes ont aussi conservé le costume de ce pays, où l'on trouve encore beaucoup de *Muggs*; les Arakanais les

appellent Sakmi. Les Muggs ont mêlé à leur bouddhisme des superstitions hindoues; ils offrent des victimes animales aux Debras ou divinités des bois, rivières et montagnes. Autour de leurs villages ou paras, ils ont des jardins plantés de bétel, indigo, tabac, gingembre, etc. Comme ils n'ont pas d'aversion pour la nourriture animale comme les Hindous, les Européens à Calcutta prennent souvent des Muggs à leur service.

Les *Joumea-Muggs*, tribu qui descend des fugitifs du royaume d'Arakan, se sont retirés entre les collines au milieu du dernier siècle, avant que leur patrie fût envahie par les troupes d'Ava. Elle est bien plus civilisée que celles des Tripuras et des Saksahs; ils obéissent à 3 chefs, dont le plus puissant domine sur le territoire qui s'étend depuis la rive méridionale du Sunkar sur toutes les vallées arrosées par les affluens des rivières de Mamuri et Edgong; il réside à Sualak; ses sujets s'appellent Rikrisah ou fils de l'Eau-Douce, c'est-à-dire du Sunkar. Sualak n'est qu'un village de 40 à 50 maisons, avec un couvent de prêtres. Ce chef a ordinairement beaucoup d'esclaves marama ou arakanais et de sa propre tribu. Ce sont des gens endettés, qui, pour le paiement de leurs dettes, se constituent ses serviteurs moyennant une pièce de toile de coton et un panier de riz par mois, jusqu'à ce qu'ils puissent rembourser les avances du chef. Les Poungris ou prêtres ont des serviteurs ou esclaves semblables. Ces prêtres offrent des victimes animales à leurs divinités, qui, au reste, sont celles des Avanaïs. Les Joumea-Muggs n'ont pas la même aversion que les Hindous pour certains mets, ils mangent sans scrupule de tout, seulement ils abhorrent le lait. Cette tribu cultive du riz, du coton, du tabac; les hommes ont de l'argent dans leur parure, et paraissent plus à leur aise que le peuple du Bengale. Ils ont soumis quelques tribus sauvages, à qui ils laissent leurs villages et leurs coutumes : parmi ces sauvages on remarque les Moroung, dont une partie s'appelle Morousa. M. Hamilton a visité cette tribu : le village où il se rendit était situé sur une colline auprès du Mamuri, et se composait de cabanes de bambou, comme les villages des Joumea-Muggs. Ils se couvrent les mains d'un morceau d'étoffe pour se parer; les femmes portent sur l'épaule une étoffe bigarrée. Ils ont beaucoup de porcs et de volailles; et cultivent le riz, le coton, le tabac; ils font des gâteaux de

la farine d'une racine appelée *toa*, et en tirent une espèce d'ar-rac. Leur divinité s'appelle Singnam; ils brûlent leurs morts; ils ont des boucliers de bois, et attaquent les tigres avec de courtes lances : souvent leurs villages se font la guerre les uns aux autres.

Une autre tribu, dont une grande partie est soumise aux Joumea-Muggs, est celle des *Langaeh*, peuple gai et bon, dont le visage a de gros traits chinois, et qui est presque nu. Ils adorent deux divinités, une mâle, Sangro, et une femelle, Povang, auxquelles ils offrent des victimes animales, telles qu'un porc, une chèvre ou une volatile: ils n'ont point de prêtres; leur langage a beaucoup de mots de commun avec celui d'Ava et d'Arakan. Ils ont des esclaves par suite de dettes, comme les Joumea-Muggs. Une partie de la tribu des *Langaeh* est restée indépendante; elle porte le nom particulier de *Kung-kis*, et vit de pillage sur ses collines, où elle se retranche, en cas d'attaque, derrière des arbres abattus.

M. Hamilton donne encore quelques détails sur les rivières qui traversent le territoire de ces tribus. Le *Sunkar* communiqué, dans la partie inférieure de son cours, avec le *Karnaphuli*, par un canal nommé *Korindea*, où pénètre la marée. Au-dessus de ce canal on traverse une vallée fertile et bien cultivée par des Bengalais: on la nomme *Hazaliya*; c'est à l'extrémité orientale de cette vallée que commence le territoire du principal chef des Joumea-Muggs; ceux-ci échangent leurs productions contre les marchandises du Bengale, dans un marché établi sur le bord de la rivière, peu au-dessous du confluent du *Sunkar* et du *Sualuk*. Il y a un autre marché dans la vallée de *Chuckerya*, habitée par les Bengalais et arrosée par le *Mamuri*. Quelques marchands bengalais remontent cette rivière pour débiter leurs marchandises: ils ont donné des renseignemens à M. Hamilton sur les localités de leur voyage. Il paraît que le *Mamuri* reçoit beaucoup de ruisseaux et que le pays est bien peuplé et jouit d'un sol fertile. Cette lisière de 2 grands états attire d'ailleurs un grand nombre de réfugiés qui y trouvent sûreté et tranquillité.

L'auteur donne quelques mots des divers dialectes de ces tribus: nous allons en citer un petit nombre; nous présumons qu'ils ont été transcrits selon la prononciation anglaise.

Anglais	Joumea	Moroussa d'Edgong	Moroussa du Mamuri	Langaeh
soleil	nee	ta-nee	sat	nee
lune	law	pu-law	law-ma	hlaw
terre	mo-ree	kraung	kraung	toil
feu	mee	mai	mai	moi
Pierre	kiouk	tow-hoa	mai-hna	loong
homme	loo	mo-roo	mo-roo	moo
femme	mecmoma	mee-sar	mo-shee-wa	noo-nau
bon	kaung	yoong	yaung	tohazaek
mauvais	makaung	yoongduay	yaungda	meetchalo
grand	kree	a-yoo-ko	yoongma	ayasn
petit	shay	a-tsoi-tsa	sum-tsha	atom
un	tay	lou	lak	hakka
deux	hnay	pray	pray	panuyeeaka
trois	soum	soum	soom	toomka
quatre	lay	ta-lee	ta-lee	leeka
cinq	nga	ta-nga	ta-nga	ngaka
six	koo	ta-rouk	ta-ro	roopka
dix	tsay	haw-moot	haw	somka
oui	hooi-ou	na-za	na	tootakanebro
non	ma-hou-poo	na-doi	po-da-po	hou.

D—G.

115. I. DE LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE SETLEJ dans les monts Himalaya. Extrait du journal du cap. A. GÉRARD, avec les notes de H. Th. COLEBROOKE. (*Transact. of the roy. asiatic Society*; vol. 1, part. 2, p. 343.)

116. II. NOTICE D'UN VOYAGE ENTREPRIS POUR S'ASSURER DU COURS ET DU NIVEAU DU SETLEJ, par le cap. HERBERT. (*Asiatic Researches*; vol. xv, p. 339.)

Déjà il a été inséré un mémoire sur la géologie de la vallée Setlej, par le cap. Gérard, dans le recueil des *Transactions de la Soc. géolog. de Londres*; un autre mémoire sur la même chaîne explorée en 1820, par le capitaine, a paru dans le *Journal philosoph. d'Édimbourg*. Il en a été fait une analyse, *Bullet.* de 1824, tom. I, n° 504. Ce 3^e mémoire est le résultat d'une nouvelle excursion faite en 1821. L'auteur partit le 6 juin 1821 de Rol, au bas du col de Shatul. Rol est un petit district avec 5 villages dans le Chuara, subdivision de la province de Baséhar sur la pente sud-ouest de la chaîne. Rol est à 9,350 pi. d'élévation. M. Gérard et son frère montèrent à Buchkalghat, 11,800 p. et à Kanijan 13,400 où la moitié du col devient très-rapide. Au haut du col ils eurent de la peine à respirer. La

neige est assez douce à midi. A Shearghal, 13,700 pi., il eurent une vue magnifique sur la chaîne. De l'autre côté du col ils descendirent vers la vallée arrosée par la rivière de Pabar; puis ils gravirent le col de Yudu, 15,877 pi., auprès de la source du Sipon qui se réunit au Pabar. Celui-ci vient d'un lac, et forme une cascade dominée par des amas de neige de 80 à 100 pi. de haut. Une autre rivière le Baspa traverse une vallée pittoresque, bordée de rochers escarpés. En remontant la rivière, on arrive au village de Chetkul, 11,400 pi. Le col ou défilé de Nalgun a 14,891 pi. au-dessus de la mer. Par le col de Cherang, 17,348 p., les voyageurs se rendirent à la vallée de Nangalti, passant auprès de plusieurs lacs dont les bords étaient hérissés de neige glacée. La rivière de Nangalti s'unit au Tidung qui a sa source dans la Tatarie chinoise, et dont le courant est extrêmement rapide; les 2 rivières gardent le nom de Tidung, passent à Thangi et se réunissent au Setlej. De Thangi on arrive à Marung, grande ville entourée de montagnes: quoique située à 8,500 pi. elle jouit d'un climat doux. Les voyageurs remontèrent la vallée de Tagla, rivière qui a aussi sa source dans la Tatarie chinoise, et qui coule au pied de montagnes de 18,000 p. de haut. Les voyageurs se portèrent sur Namgia, le village le plus oriental de l'empire Birman, et par le col de Pimiag, limite du Baschar; ils essayèrent de pénétrer dans la Tatarie chinoise, ils arrivèrent jusqu'au village de Shipki; mais on les empêcha d'aller plus avant. Ils firent encore quelques autres excursions sur les cols et dans les vallées du voisinage; la plus grande hauteur qu'ils atteignirent, fut au col de Manarang, 18,612 pi. Ils trouvèrent des Ammonites à une hauteur de 16,200 pi. sur les confins de la Tatarie chinoise.

Le capitaine Herbert, auteur du dernier mémoire, qui est accompagné d'une carte et de plusieurs tableaux, a fait son voyage avec M. Gérard en 1819; il a donc exploré le Setlej jusqu'à l'extrémité des possessions de la Compagnie anglaise. L'auteur signale dès le début de son mémoire les découvertes que les Anglais ont faites depuis que les Gorkhas ont été repoussés des bords du Setlej. On a appris alors l'existence de l'affluent occidental du Setlej au-delà des *montagnes neigeuses*. On a su alors qu'on touchait à des pays dépendans de la Chine, c. à d. au Ladhak et au Tibet, et que ces provinces entretiennent des relations

perpétuelles avec les contrées montagneuses récemment sou-mises à la compagnie par le moyen d'une route qui passe par la partie de l'Himalaya que l'on regardait comme impénétrable.

M. Herbert rend compte de son excursion le long du Setlej, depuis Kotgerh (sous $31^{\circ}18'40''$ de latit. et $77^{\circ}28$ de longit. Est de Greenwich, et à 7,783 pi. au-dessus du niveau de la mer) jusqu'au village de Shipki, dans la Tatarie chinoise où il fut obligé de s'arrêter, précisément comme M. Gérard, dans son dernier voyage. Son journal est très-détaillé; nous n'en pouvons extraire que quelques passages.

Au col de Gunas, les voyageurs anglais se trouvaient élevés de 16,000 pi. au-dessus du niveau de la mer; encore les pics autour d'eux s'élevaient-ils à des hauteurs bien plus considérables. Ce col traverse la chaîne méridionale de l'Himalaya, et on descend par le revers pour rejoindre le Setlej, qui contourne cette chaîne immense, en formant une vaste sinuosité. La neige a sur ce col une consistance solide et un aspect cristallisé; on n'en put sonder la profondeur. En descendant, les voyageurs anglais traversèrent le Baspa, un des affluens du Setlej, et entrèrent dans le Kanawer, un des purgunnahs ou districts de l'état montagneux de Bissahir. Cette province comprend le bassin du Setlej et de ses affluens, depuis $31^{\circ}33'$ de latit., et depuis $77^{\circ}47'$ de longit. jusqu'à $31^{\circ}51'$ de latit. et $78^{\circ}42'$ de longit. A l'est, il touche aux possessions chinoises, et à l'ouest au district tatar de Hangareng, qui dépend aussi de Bissahir, ainsi que Ladak et Kallu, état montagneux situé sur la rive droite du Setlej. Au sud et au nord, le Kanawer est enfermé par les monts Himalaya; au midi, sa frontière est la chaîne de montagnes d'où nos voyageurs venaient de descendre et dont les pics ont 19 à 21,000 pi. d'élévation; et au nord s'étend la chaîne Purkyul, dont le pic le plus élevé atteint jusqu'à 22,000 pieds. Dans ce district, il y a quelques villages, entre autres Kanam et Sungnam, dont chacun contient une centaine de familles. C'est le seul district de l'Himalaya où la vigne réussisse. Les grains y prospèrent aussi, ainsi que les fruits. Les indigènes sont une race d'hommes bien faite, douce et adonnée au commerce, surtout du sel, de la laine, des grains : aussi sont-ils plus à leur aise que les autres montagnards. M. Herbert assure que leur idiome diffère du tatar et n'a même aucune affinité avec les

dialectes des autres montagnards de l'Himalaya. La vallée de Bazpa forme, sous le nom de Tukba, une subdivision du Kanawer et comprend les villages de Kamru, Singla, Chilkul, Rakcham et Barsini. Ce qui manque au Kanawer, c'est le sel; on traverse les montagnes pour s'en procurer dans les marchés tatares, et on en fait de petites charges que l'on fait porter par des brebis. Ces animaux font environ 10 milles par jour, et trouvent en marchant une excellente pâture sur les montagnes.

Depuis le confluent du Setlej et du Baspa, nos voyageurs longèrent la rive droite de la première de ces rivières, en passant par Puari, Purbuni, Raba, Karjang. Ce village-ci fut le premier où ils entendirent parler tatar, et où ils trouvèrent un lama au lieu d'un brahme. Ils passèrent par le col de Childing-Kona, haut de 12,388 pi., puis il descendirent vers Nissang, habité par 16 lamas. Il fallut gravir ensuite le col de Geri-Pug et longer des précipices affreux. A Dabling, nos voyageurs prirent des informations sur les routes des monts Himalaya auprès d'un lama dont le costume était absolument chinois. A environ 7 milles au-delà, ils arrivèrent au confluent du Setlej et d'une rivière aussi considérable, que les gens du pays appelaient Spiti-Maksang. Par Namja où les femmes tatares avaient un teint rosé comme les Européennes, les Anglais arrivèrent à Shipki, sur la frontière du *céleste empire*. Ils auraient voulu pénétrer plus avant, et se rendre à Garu, entrepôt des productions de l'Hindostan, de la Chine et de Ladak, entre autres de la laine à schall, qu'on apporte des districts de Ladak, Mahjan, Tang, Shung, Meshung et Changtaling; cependant, trouvant des obstacles de la part des autorités chinoises, ils revinrent sur leurs pas, en passant cette fois par le col de Hangareng, sur la rive gauche du Setlej. Hangareng est le nom d'un district hérissé de roches arides: on ne voit des arbres et arbustes qu'auprès des villages et dans le lit des rivières. Le col a une élévation de 14,412 pieds.

A la suite de son itinéraire, M. Herbert donne une table des hauteurs et latitudes mesurées pendant le voyage, et une espèce d'échelle figurée, indiquant les limites de la végétation sur les montagnes visitées par ces voyageurs; enfin un vocabulaire de la langue de Kanawer, comparée au tatar. Dans l'itinéraire, sont disséminés une foule de renseignemens sur les pays environnans.

117. I. COMMERCE DE L'OPIUM DE L'INDE. (*Asiatic Journ.*; juill. 1825, p. 30.

118. II. IMPORTATION DE L'OPIUM EN CHINE. (*Ibid.*; janv. 1827, p. 40.—*Nouv. Annal. des Voyag.*; nov. et déc. 1827, p. 408.)

I. *Opium de l'Inde*. L'auteur de cet article s'élève contre le projet formé par la Compagnie du commerce de l'opium pour en étendre la culture et se relâcher de son monopole. Il pense que l'extension de ce monopole, au moyen d'un établissement à Malwa, finirait par détruire cette branche de revenu. Il croit que de tous les monopoles celui-ci est le plus légitime, parce que d'abord l'opium nuit à la santé, et qu'ensuite, sous le rapport commercial, la prohibition ou le commerce exclusif maintient le haut prix de cette drogue; au lieu qu'en augmentant la culture, le prix baissera et le revenu sera le même. L'écrivain anglais fait l'historique de la culture de l'opium dans l'Inde et de ce qu'il a produit; il montre par des calculs que, si la consommation ou la vente a été plus considérable, les prix étant tombés, le revenu est resté à peu près sur le même pied qu'auparavant, outre qu'on a porté préjudice à la vente du même article au Bengale, où le prix moyen de vente avait été de 414 roupies. Il atteignait :

barils ou caisses.		barils ou caisses	
en 1801	738	en 1816	2135
1803	1124	1817	1925
1804	1437	1818	2176
1810	1589	1819	1783
1811	1639	1820	2056
1814	1813	1821	2485
1815	2603	1822	4248

tandis que, dans l'année 1824, on n'a vendu que 2,646 caisses et 399 demi-caisses, au lieu de 4,000, qui était la quantité moyenne de chacune des deux années précédentes. Le prix moyen par baril ou caisse est aujourd'hui de 221 roupies. A. M.

II. — Chine. Dans les années.		Il a été importé, opium de Patna et Benarès.	opium de Malva.
1821-22	2,910 caisses.	1,718 caisses.	
1822-23	1,822	4,000	
1823-24	2,910	4,172	
1824-25	2,655	6,000	
1825-26	3,442	6,276	
Tot. dans les 5 années	13,739 caisses, valeur 19,998,755 dollars esp.	22,166 caisses, valeur 20,198,880 dollars.	

Cette importation de l'opium de l'Inde coûte à la Chine annuellement une somme d'environ 8 millions de dollars. Les Chinois mêlent l'opium au tabac à fumer; ils préfèrent pour cela l'opium de Bengale; mais pour mâcher ils donnent la préférence à l'opium de Malva. On pourra remarquer dans le tableau précédent que la consommation de l'opium de Malva a augmenté dans une progression rapide : il paraît que cette espèce d'opium jouit auprès des Chinois d'une faveur décidée; c'est que, selon eux, l'opium de Malva contient 14,20 d'opium pur, tandis que celui de Patna et de Benarès n'en contient que 9,20. D.

119. LETTRES SUR L'AFRIQUE ANCIENNE ET MODERNE; par M. MENÈZES DE DRUMOND (de Rio-Janeiro). (*Journ. des Voyages*; déc. 1826, p. 290.)

Dans sa première lettre, l'auteur fait connaître que l'étude de la géographie, de l'histoire naturelle et de la sthénographie de l'Afrique, a été depuis long-temps pour lui un grand sujet de recherches et de méditations, surtout comme descendant de Portugais et intéressé à réclamer pour la nation dont il est issu la gloire immortelle d'être la première qui, marchant sur les traces des Carthaginois et des Romains, ait découvert et visité les côtes et l'intérieur de cette singulière partie du globe.

L'Afrique, depuis les premières lueurs de la civilisation grecque, a toujours joué un rôle bien distinct dans l'ancienne histoire fabuleuse du monde. M. Menèzes de Drumond cite, à l'appui de cette vérité, Homère, Hésiode, Platon; il rappelle le commerce, la colonisation et les richesses des Carthaginois, qui, pour s'agrandir, profitèrent des découvertes et des établissements des Phéniciens, leurs prédécesseurs; il combat les opinions de Gebelin et de Dupuis qui ne voient dans les fables d'Hercule et de Persée que des allégories astronomiques du Soleil et de ses travaux, et non aucun fondement historique, qui ferait que la cordillère des Lattas, dans des siècles très-reculés, était liée au pays des Hespérides, et celui-ci à celui des Gorgones. Hésiode, dans la description qu'il a faite de l'antique mythologie des terres occidentales de cette partie de l'Afrique, jointe probablement, dit l'auteur, à l'ancienne Bétique ou Turdétanie, aura obtenu des Grecs, qui les tiraient des Égyptiens

et des Éthiopiens, lesquels devaient avoir des communications avec les Atlantes, les fables que cet auteur recueillait pour sa théogonie. Il est également présumable, ajoute M. Menèzes de Drumond, que les colonies de la grande Grèce où se trouvaient établis les Phéniciens qui déjà naviguaient sur l'Atlantique, auront eu sur ces peuples beaucoup de traditions historiques qu'ils ont enveloppées de fables poétiques, et qu'ils les auront communiquées au continent et aux îles de l'Hellade, qui entretenaient déjà des relations commerciales avec les Phéniciens, comme on le voit dans l'Odyssée... Mais laissons de côté ces traditions; si l'on s'en rapporte à Hérodote, ce vieil historien donne des notions géographiques curieuses, non-seulement sur la partie septentrionale, mais sur l'intérieur des côtes de l'Afrique, et grâce aux investigations de Scyllax, de Pomponius Mela et de Pline surtout, qui a profité de la description de l'empire romain, faite par ordre d'Agrippa, et d'autres ouvrages du temps, la source de ces renseignemens, loin de se tarir, en est devenue plus abondante. On doit les détails les plus précieux sur l'Afrique occidentale à Ptolomée, et il appartient à un savant français de donner une édition de ses tables géographiques, en comparant entre eux l'immensité de manuscrits grecs et latins de la géographie de Ptolomée qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Paris, afin d'en former un texte exact et correct; on doit à ce géographe la certitude de l'existence et de la position du Niger que Pline avait reconnu. L'auteur traite brièvement des découvertes faites en Afrique par les Portugais; il a souvent occasion de déplorer la perte de chroniques, de manuscrits, de plans routiers, d'itinéraires, ainsi que celle des histoires de Guinée par Gomès et Aunes de Azurara, d'Afrique par Alphonse Cerviera, de la description de l'Afrique ou de l'Éthiopie par le célèbre Vasco de Gama, et de l'extrait des travaux entrepris par l'infant don Henrique, de la géographie de Barros, de la description de la Guinée par François Lamos et de celle des mines de l'Éthiopie orientale par le P. d'Avelar. D'autres ouvrages dorment ensevelis dans la poussière des bibliothèques ou dans les collections des nobles portugais. L'auteur, qui possède un manuscrit curieux ayant pour titre: Description sommaire du royaume d'Angola, de la découverte de l'île de Loanda, etc., 1592, dans lequel on trouve des notions fort importantes sur

la communication par terre du royaume d'Angola à celui de Mozambique, fait connaître l'existence d'un autre manuscrit en 3 vol. in-fol. intitulé : Guerre d'Angola par A. d'Oliveira, appartenant à l'Académie des Sciences de Lisbonne, ainsi qu'un grand atlas in-fol. en parchemin, ayant pour titre : *Livre de tout l'Univers*, par Lazare Louls, 1563, qui appartient également à la même Académie. M. Menèzes de Drumond continue la récapitulation des écrits géographiques et historiques sur l'Afrique, imprimés en Portugal dans le 16^e siècle et au commencement du 17^e, et qui sont en partie insérés et traduits dans les collections étrangères des voyages, telles que celles de Ramusio, Hackluyt, Purchas, Thevenot, etc., bien qu'on n'en ait pas tiré tout l'avantage possible pour l'histoire chronologique des navigations et des découvertes des Portugais en Afrique.

L'ex-ministre d'Andrada, qui a cultivé avec supériorité la plupart des sciences naturelles, n'est pas resté étranger à la géographie. Ce savant, ami de M. Menèzes de Drumond, a commenté le *Periple de Hannon*. Analysé et comparé à la géographie actuelle, ce travail, dit l'auteur, jette de vives lumières sur ce monument de l'antiquité et sur les opinions émises par les géographes Rennel, Gosselin, Malte-Brun, etc.; cet ouvrage n'a point encore été imprimé.

Dans ses antiquités mythologiques et historiques de l'Europe et de l'Afrique occidentale, M. d'Andrada « traite la question de l'Atlantide avec beaucoup d'étendue et avec cette saine critique qui s'éloigne également de la fougue du romancier et d'un pyrrhonisme facile et commode. » Il est encore auteur d'un essai critique sur la géographie du Portugal, qui n'a pas été publié.

M. d'Andrada, qui a fait des recherches sur le cours du Niger, acquit en 1819, au Brésil, de nègres Haussahs, des notions sur ce fleuve; il fit subir à ces nègres un interrogatoire très-curieux que nous nous dispenserons de reproduire ici et qui se trouve en entier dans la lettre de M. de Menèzes de Drumond, laquelle est terminée par un petit vocabulaire de la langue haussah.

SUREUR MERLIN.

120. I. ESSAI SUR LA CIVILISATION DE L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, d'après un projet de M. DROVETTI, par M. PACHO. (*Bull. de la Soc. de Géograph.*; Tom. 8, n^o 54, oct. 1827, p. 137.—

Journ. des Voyag.; oct. 1827, p. 116. — *Moniteur univ.*; 15 nov. suppl. — *Nouv. Annal. des Voyag.*; nov. et déc., p. 187.)

121. II. NOTICE SUR LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE. — SUR UN PROJET DE M. DROVETTI pour préparer la civilisation de l'intérieur de l'Afrique. (*Revue encyclop.*; févr. 1828, p. 321 et 344.)

Dans une séance de la Société de géographie, M. Pacho a fait part du noble projet formé par M. Drovetti, consul-général de France en Égypte, pour tirer parti des dispositions heureuses des jeunes Africains qui, tous les ans, arrivent des déserts de l'intérieur dans la vallée du Nil, et pour hâter leur civilisation, en envoyant un certain nombre d'entre eux en France, afin d'y recevoir l'éducation et une instruction appropriée à leurs besoins.

« Chaque année, a dit M. Pacho, un grand nombre de jeunes nègres, conduits par les caravanes, arrivent dans ce pays de différentes provinces de l'intérieur. Déjà Mohammed-Aly a commencé à les retirer de l'état d'abjection où ils étaient précédemment. Au lieu de permettre qu'ils fussent vendus, comme autrefois, dans les marchés et qu'ils allassent s'ensevelir dans les harems, il a mis des armes dans leurs mains; il en a fait des soldats; mais il reste à en faire des hommes, et ce soin nous regarde. C'est dans cette intention que M. Drovetti se propose d'envoyer chez nous ces intéressans enfans de l'Afrique; c'est au milieu de nos écoles qu'ils pourraient dégrossir leur esprit; c'est sur les bancs de nos collèges qu'ils apprendraient à connaître nos lois, et cette sagesse acquise par l'expérience des siècles. Leurs jeunes cerveaux doués de cette souplesse qui rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, seraient bientôt empreints de cette attrayante philosophie qui lie entre elles les diverses familles du genre humain. Retournant ensuite dans leur patrie, ils y propageraient leurs nouvelles idées. Ces idées, pareilles à la *flèche messagère*, passeraient de tribu en tribu, d'oasis en oasis; les esprits réfléchiraient, les lumières se répandraient, et quelques enfans occasionneraient peut-être ce que tant de siècles n'ont pu produire.

« Voilà l'exposition sommaire du projet que M. Drovetti m'a chargé de vous présenter. Ce projet ne date point d'aujourd'hui.

d'hui seulement; il fut conçu dans l'année 1811. M. Drovetti en entretenait ses correspondans; mais les crises politiques qui troublaient l'Europe à cette époque ne pouvaient guère permettre l'exécution de ces idées de paix. Maintenant que le calme a succédé à ces jours d'agitation; maintenant que l'humanité est sans alarmes chez nous, il est permis d'en diriger l'impulsion vers ces contrées lointaines. M. Drovetti enverra donc à ses frais, dans notre capitale, un certain nombre de jeunes Nègres, afin qu'ils puissent être enfin initiés aux avantages de la civilisation. Les Sociétés savantes seconderont des vues aussi généreuses; la nôtre, plus que toute autre, doit être portée à les seconder, puisque, plus que toute autre par l'objet de son institution, elle pourra en recueillir les utiles fruits. Et le moyen le plus efficace de les seconder, c'est d'intercéder auprès de l'autorité pour en obtenir l'admission gratuite dans nos écoles de ces jeunes Nègres, dont la disponibilité seule aura coûté de grands sacrifices à M. Drovetti. Il est même vraisemblable, du moins nous nous plaçons à le croire, que non-seulement en France, mais dans le reste de l'Europe, de riches capitalistes, et peut-être même les gouvernemens voudront s'associer à cet acte de philanthropie, et lui donneront tout le développement qu'il mérite. Quoi qu'il en soit, il sera toujours glorieux pour M. Drovetti d'avoir posé la première pierre de ce nouvel édifice social; il sera toujours honorable pour nous d'avoir coopéré à son exécution. La cause de la géographie de l'Afrique en dépend peut-être; celle de l'humanité en fait les fondemens, et l'une ne nous est pas moins chère que l'autre, pour plaider vivement en leur faveur. »

122. NOUVELLES DE L'ÉTABLISSEMENT ANGLAIS A FERNANDO-PO.
(*London literary Gazette*; 15 déc. 1827; et n^{os} 580 et 581, 1828.)

On sait que les Anglais, trouvant la colonie de Sierra-Léone trop funeste pour les fonctionnaires européens, ont résolu de transférer le siège de leur gouvernement dans l'île de Fernando-Po. La Gazette littéraire de Londres publie des lettres qui contiennent le journal de l'expédition anglaise envoyée en 1827 dans cette île pour y fonder une nouvelle colonie. L'expédition arriva le 27 octobre dans une baie de l'île qui a été nommée Maids-

tone-Bay ; tout l'équipage fut charmé de l'aspect magnifique que l'île présentait de ce côté. Plusieurs canots remplis d'indigènes approchèrent des vaisseaux pour trafiquer ; cependant les insulaires montrèrent beaucoup de défiance , et n'osèrent aller à bord ; ils faisaient des signes pour indiquer que leur fétiche le leur défendait. Leurs canots, longs de 15 à 20 pieds, portaient 3 à 12 individus ; ils avaient des voiles de nattes faites de rotin fendu. Les insulaires sont d'une race de moyenne taille , et vigoureusement constitués ; ils ont le corps enduit d'ocre et d'huile de palmes ; quelques-uns emploient une couleur jaune. Le lendemain , ils se présentèrent avec plus de hardiesse , apportant des yams , de la volaille , des calebasses pleines de vin de palmier , des filets de pêche , des peaux de serpens et de singes ; le surlendemain ils s'enhardirent au point de devenir presque importuns. Les Anglais débarquèrent sans difficulté à la pointe de William , où l'on a choisi l'emplacement de la colonie. Le 31 , un soldat noir du corps africain fut envoyé comme interprète auprès d'un chef de l'île appelé koukoulakou , pour l'inviter à se rendre le lendemain à bord du vaisseau du capitaine Owen. Ce chef ou roi vint en effet avec son frère et 5 ou 6 courtisans ; tous avaient le corps enduit de couleur ; le roi était barbouillé de jaune ; ses cheveux étaient tressés en nattes , bien enduites d'huile et d'ocre ; il portait un chapeau de rotin fendu , chargé de feuilles , d'os de singes et de quelques plumes ; il n'avait d'autre vêtement que des peaux d'animaux qui couvraient la partie inférieure du corps ; tous portaient des ceintures et un petit tablier. On les régala et on fit jouer la musique de la marine devant le roi , qui en fut charmé ; son frère se mit à danser ; on fit quelques présens au roi et à sa suite. Le 2 novembre , on se rendit à la demeure du roi , qui ne consiste qu'en une chétive cabane , où il n'y a pour tout meuble que quelques morceaux de bois servant de sièges et de lits , et quelques calebasses. Il avait été convenu que le roi empêcherait ses sujets de troubler les Anglais dans l'établissement qu'ils allaient former. Aussi , dès les jours suivans , ils éclaircirent les taillis qui couvraient le sol , et érigèrent des cabanes , des tentes , des hangars , etc. Un indigène ayant enlevé à bord du vaisseau anglais une hache , et l'ayant cachée dans son tablier , le capitaine anglais , pour marquer son aversion pour le vol , ordonna aussitôt que tous les indigènes

fussent mis dehors, et qu'on ne trafiquât point avec eux. On vit alors les insulaires saisis d'une telle indignation contre le voleur, qu'ils lui infligèrent plusieurs blessures, et qu'ils l'attachèrent à un arbre, pour lui faire couper la gorge par un de leurs prêtres, ce qui aurait eu lieu, si les Anglais ne fussent survenus, et ne l'eussent mis en liberté. Ces sauvages témoignèrent de l'inquiétude en voyant les Anglais abattre sans gêne les beaux palmiers de leur île. Pour les calmer, le capitaine leur signifia qu'il prétendait acheter d'eux le terrain choisi pour son établissement; comme ils aiment le fer par-dessus tout, il leur offrit un amas de ce métal en échange de leur terrain, et se crut dès lors maître légitime de l'emplacement choisi, qui, à ce qu'il paraît, a reçu le nom de Clarence.

La Gazette littéraire fait observer que, sous le rapport politique, un endroit de 60 milles de tour ne peut pas devenir une possession importante, mais que cette colonie sera d'un secours extrême pour la répression de la traite des nègres, attendu que la station de Fernando-Po commande toute la côte depuis Benin jusqu'à Biafra; c'est justement-là que la traite a été jusqu'à présent la plus active.

Les maisons de bois, dont les vaisseaux ont emporté les charpentes toutes façonnées, seront édifiées à leur arrivée à leur destination. Nombre d'habitans, tant artisans que journaliers, se sont engagés volontairement à transférer leur domicile à Fernando-Po.

D—c.

123. SKETCHES OF ALGIERS. — Esquisse de l'état d'Alger, considéré sous les rapports politique, historique et civil; contenant un tableau statistique sur la situation géographique, la population, le gouvernement, les revenus, le commerce, l'agriculture, les arts, les manufactures, les tribus, les mœurs, les usages, le langage et les événemens politiques récents de ce pays; par WILLIAM SHALEB, consul-général américain à Alger. In-8°, pp. VIII et 310. Boston, 1826; Cummings, Hilliard et Comp.

Le royaume d'Alger, borné au nord par la Méditerranée, occupe environ 500 milles de longueur, depuis les limites de Tripoli, à l'est, jusqu'à celles de l'empire de Maroc, au couchant. Son étendue en largeur, de la mer au désert, n'est qu'imparfaite-

ment connue : on l'estime de 40 à 100 milles. M. Shaler évalue la surface à environ 30,000 milles carrés. Il porte la population à un peu plus de 1 million d'habitans, ce qui donnerait 33 individus par mille carré. Cette contrée renferme l'ancienne Numidie et la partie de la Mauritanie tingitane, qui reçut le nom de Césarienne après la conquête d'Auguste. La nature a été envers ce pays prodigue de ses bienfaits ; le climat en est agréable et sain. Le sol est extrêmement fertile et donne les produits les plus variés, dans une succession continuelle de collines et de vallées délicieuses. L'orge et l'avoine sont cultivés avec succès ; les olives et les dattes s'y récoltent en abondance et sont d'une excellente qualité. On y trouve également presque toutes les productions des climats tempérés, telles que les noix, les châtaignes, les figues, les grenades, les raisins, etc. Les seuls métaux qu'on y ait découverts jusqu'à présent sont le fer et le plomb. Les montagnes renferment des mines de sel gemme. Quoique le pays ait peu de grandes rivières, il est arrosé par de nombreux ruisseaux, et ses excellens pâturages permettent d'élever beaucoup de chameaux et d'animaux domestiques. La laine y est un objet de commerce considérable. Les différentes variétés de gibier y sont également abondantes.

Le royaume d'Alger est divisé en 3 provinces ; Oran à l'ouest, Titterie au sud, et Constantine à l'est. Chacune d'elles est gouvernée par un bey nommé par le dey. Ces officiers subalternes sont aussi absolus dans leur gouvernement que leur souverain l'est dans tout le royaume. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur la forme de ce gouvernement ; donnons auparavant quelques détails sur la topographie de la ville d'Alger.

La situation d'Alger, qui s'étend sur le penchant d'une colline, s'élève graduellement à partir du rivage ; et ses maisons, blanchies uniformément, ont une apparence brillante et pittoresque. La ville est entourée d'une haute muraille ; les rues sont très-étroites, et les maisons en terrasse, selon l'usage oriental. Les fortifications du port sont assez redoutables pour rendre périlleuse toute attaque par mer seulement ; on les a encore augmentées depuis l'expédition de lord Exmouth. Une forte citadelle, appelée la Casamba, commande la ville et les batteries. M. Shaler ne porte la population d'Alger qu'à 50,000 âmes, quoique d'autres l'aient évaluée à plus de 100,000 habitans. Les édifices

publics consistent en 9 mosquées , 3 collèges , 5 bagnes , les casernes , les bazars , et le palais autrefois occupé par les deys. La ville est administrée par d'autres autorités que celles qui se trouvent placées à la tête du gouvernement. Ces autorités sont toujours choisies parmi les indigènes. M. Shaler fait un grand éloge de cette administration municipale , et il pense qu'il n'y a probablement aucune ville qui ait une police plus vigilante, où il se commette moins de crimes , et qui offre plus de sécurité pour la vie et les propriétés des habitants. Cet éloge semblerait contredire les idées reçues généralement sur la tyrannie des Turcs ; mais M. Shaler distingue le caractère des naturels de celui de leurs barbares oppresseurs ; il a trouvé chez les Algériens indigènes beaucoup de politesse , de savoir-vivre , d'humanité et de tolérance ; quoique très-superstitieux et rigidement attachés à leur culte , ils ne persécutent jamais ceux qui en professent un autre.

Une prospérité non interrompue, pendant un assez grand nombre d'années , a permis l'accumulation de grandes richesses dans quelques familles par des alliances de mariages avec des Turcs ; aussi Alger est-elle une des villes du monde les plus riches en numéraire.

A Alger , les femmes des hautes classes ne sortent presque jamais , et cependant elles aiment passionnément la toilette et le luxe. Peu d'Algériens profitent de la loi qui leur permet la pluralité des femmes ; ils se contentent généralement d'une seule , à laquelle ils attachent un nombre d'esclaves noires proportionné à leur fortune et à leur dignité. Les mariages à Alger se contractent de la même manière que dans les autres états de l'empire mahométan ; mais la nature du gouvernement algérien et la position des classes supérieures ont beaucoup amélioré la condition des femmes , et les femmes maures sont moins esclaves de leurs maris que de l'usage et du décorum.

Les collèges à Alger sont des espèces de séminaires destinés à l'instruction des prêtres des mosquées , et à celle des théologiens qui prêchent devant le peuple. Un de ces collèges est consacré exclusivement aux Kabyles ou naturels de l'intérieur des terres , composant la classe des laboureurs et des domestiques. Il y aussi des écoles publiques où l'on enseigne à lire et à écrire aux enfans de cinq ou six ans et au-dessus , et la méthode dans ces écoles ressemble beaucoup à l'enseignement mutuel.

Environ 5,000 Juifs habitent Alger, où ils sont régis par leurs propres lois, et ont pour chef un individu de leur nation, nommé par le pacha. Comme sujets du gouvernement d'Alger, ils peuvent circuler librement, s'établir où ils veulent, exercer toute profession autorisée par les lois ; ils peuvent être réduits en esclavage, sont écrasés par les taxes et rançonnés à tout propos. Il leur est défendu de monter à cheval et de porter aucune arme, pas même une canne. Leur vêtement doit être noir ou d'un brun foncé ; ils ne peuvent sortir des portes des villes, sans une permission expresse, excepté le mercredi et le samedi ; et s'il faut exécuter un travail pénible et forcé, c'est à eux seuls qu'il est imposé. Le cours entier de leur vie n'est qu'un tissu d'humiliations et d'opprobres ; et cependant ce sont les seuls habitants d'Alger qui possèdent quelques notions des affaires extérieures.

Le royaume d'Alger est habité par des tribus différentes les unes des autres. Une grande partie de la population se compose de Maures, d'Arabes, d'Espagnols et de Turcs. Celles qui ont un type plus particulier sont les Bédouins ; ils sont nomades ; ils vivent sous la tente, élèvent des troupeaux, n'obéissent qu'à leurs cheiks, et abandonnent le pays qu'ils occupent pour aller vivre libres dans le grand désert de Sahara, lorsqu'un gouverneur de province veut trop faire sentir son pouvoir despotique. On remarque aussi parmi ces tribus errantes, les Biscaris ; ils sont plus paisibles, ils habitent les confins du désert, et parlent un arabe corrompu ; et les Mozabis, qui se tiennent plus au sud et hors des limites des possessions d'Alger, mais ont de grandes relations commerciales avec le pays, où un de leurs officiers publics sert de consul. Enfin, on distingue encore les Kabyles ou Berbères, dont nous avons parlé ; ils sont entièrement indépendans du gouvernement d'Alger ; ils habitent les montagnes, et ont un idiôme particulier.

Venons maintenant à la forme du gouvernement algérien. Ce n'est au fond, dit M. Shaler, qu'une république militaire, avec un chef électif et nommé à vie ; ses formes se rapprochent, en petit, de celles de l'empire romain après la mort de Commode. Ce gouvernement consiste ostensiblement en un chef suprême, nommé dey, et en un divan ou grand conseil, d'un nombre de membres indéterminé pris dans les militaires qui commandent

ou ont commandé des corps. Le divan élit les deys, et délibère sur les objets que ceux-ci jugent à propos de lui soumettre. Depuis que le dey a fixé sa résidence à la citadelle, le divan n'existe plus que de nom. Le dey nomme ses ministres, dont les attributions embrassent l'intérieur et les finances; l'*aga*, ou commandant en chef ou ministre de la guerre; le *vakil argé*, ou ministre de la marine et des relations extérieures; le *codgia de cavallas*, ou surintendant du domaine public; et le *bet-el-mel*, ou juge des héritages. Ces fonctionnaires forment le conseil du souverain, et constituent avec lui le gouvernement d'Alger, affranchi par le fait du contrôle du divan. L'élection du dey doit être soumise à la Porte-Ottomane, qui ne refuse jamais de la sanctionner, et y ajoute ordinairement le titre de pacha à trois queues. Cette élection est toujours sanglante et l'œuvre de la soldatesque. Un dey est, pendant l'exercice de son pouvoir, le despote le plus absolu de la terre, mais son existence est très-précaire, et il ne meurt presque jamais de mort naturelle.

Les janissaires composent la garde du dey; les autres forces sont réparties dans l'intérieur, et peuvent s'élever à 15,000 hommes. La marine consiste en 3 frégates, 2 corvettes, 2 bricks, 5 goëlettes, 1 polacre et 1 chebeck; total, 14 bâtimens (1).

ALBERT-MONTÉMONT.

124. AMERICA, OR A GENERAL SURVEY of the political situation of the several powers of the western continent. — L'Amérique, ou Coup d'œil général sur la situation politique des différens états du continent occidental, avec des aperçus sur leur état futur; par un citoyen des États-Unis. In-8° de 364 p. Philadelphie, 1827; Carey et Lea. (*Amer. quart. Review*; juin, 1827.—*North-Americ. Review*; juill. 1827.—*Revue encyclop.*; sept. 1827. — *Liter. Chronicle*; 17 nov. 1827.)

(1) Voyez le *Bullet.*, section histor. 1826, Tom. V, n° 494, pour les remarques de M. Shaler concernant la langue des Berbers. Nous signalerons encore à l'attention des lecteurs le chap. 6 de l'ouvrage de M. Shaler, dans lequel il cherche à prouver les grands avantages qui résulteraient pour l'humanité et pour les intérêts de l'Europe, de la fondation de colonies anglaises dans le pays d'Alger. Les Turcs seraient forcés de cesser leur piraterie, les nomades indigènes seraient civilisés peu-à-peu, l'Europe tirerait de ce beau pays d'excellentes productions, elle communiquerait facilement par là avec l'intérieur de l'Afrique, etc. D—c.

On attribue cet ouvrage à M. A.-H. Everet, ministre des États-Unis à Madrid. Il traite de la politique générale de l'Amérique, et particulièrement de celle des États-Unis. L'auteur rend compte des principaux événemens arrivés pendant les 5 dernières années; il expose la forme et l'esprit des institutions politiques des États-Unis, la situation et l'état actuel des républiques de l'Amérique du sud et des autres colonies européennes; enfin, il se livre à des considérations sur la politique extérieure des deux Amériques, et sur les destinées futures qui paraissent leur être promises. Dans le 1^{er} chapitre, il s'occupe de la position de l'Amérique, surtout des États-Unis, et de leur système politique; il passe en revue, dans le 2^e, l'histoire du dernier lustre. Il expose ensuite, dans le 3^e livre, la forme et l'esprit des institutions publiques des États-Unis. Il présage une longue durée à la confédération républicaine de ces états, et il n'admet point, avec quelques auteurs et orateurs politiques, qu'elle courre des dangers de la part des gouvernemens particuliers des mêmes états. L'*American quarterly Review* pense que l'auteur se trompe sous ce rapport, et que la jalousie des gouvernemens des divers états pourrait entraver la marche du gouvernement fédéral, si elle lui refusait des pouvoirs nécessaires pour prendre des mesures de sûreté et de prospérité générale. M. Everet examine, dans le 4^e chapitre, la situation intérieure et la politique des États-Unis. Au sujet des manufactures, il fait remarquer que celles du nord des États-Unis ont fait des progrès étonnans dans les 5 ou 6 années dernières; des villages et même des villes se sont formées dans des lieux auparavant déserts. A Lowell, en Massachusetts, il n'y avait qu'une ou deux maisons en 1820; au printemps de 1825, on y comptait déjà 1,500 habitans adonnés pour la plupart aux manufactures; on présume que dans 10 ans le nombre sera double. On remarque des accroissemens semblables à Weare-Springfield, Dover, Somersworth et ailleurs. L'immoralité qu'on reproche à la population manufacturière de quelques pays d'Europe, ne se remarque point, selon l'auteur, dans les districts manufacturiers d'Amérique. A Waltham, où la fabrique du coton réunit des centaines de personnes des deux sexes, on n'a eu, dans 10 à 15 ans, qu'un seul exemple d'inconduite. Le 3^e cha-

pitre traite des états américains qui se sont affranchis de la domination espagnole. Il pense que ces états ont modelé trop servilement leur gouvernement sur celui des États-Unis, sans faire attention à la grande différence des caractères nationaux, des lumières, etc. Les colonies européennes en Amérique sont le sujet du 6^e chapitre, et les relations extérieures des deux Amériques, sont la matière du 7^e; dans le chapitre suivant, l'auteur parle des relations intérieures des États de cette partie du monde. Le 9^e chapitre est intitulé 50^e anniversaire de la déclaration d'Indépendance, mort de MM. Adam et Jefferson. Il conseille au gouvernement des États-Unis de faire l'acquisition de Mount-Vernon pour en faire une autre Élide et y célébrer des fêtes patriotiques. Dans le dernier chapitre, l'auteur énonce ses espérances à l'égard de l'influence que l'Amérique exercera sur les destinées du monde.

D.

125. PHÉNOMÈNES DES GRANDS LACS D'AMÉRIQUE. (*Transact. of the liter. and philosoph. Soc. of New-York*; vol. 2, part. 1, p. 25.)

Dans un mémoire inséré parmi ceux de la Société philosophique de New-York, son savant président, M. de Witt-Clinton, observe que les grands lacs de l'ouest, qui renferment le plus grand volume d'eau douce qu'il y ait au monde, sont sujets à un flux et reflux arrivant à des époques fixes. Ce phénomène ne dépend point des vents, n'a point de causes accidentelles, mais obéit à un pouvoir qui agit avec une régularité constante, sans cependant avoir en tout lieu la même intensité.

Dès le 29 mai 1689, le voyageur La Hontan avait remarqué que, dans le lac Michigan, les eaux s'élevaient de 3 pieds en 12 heures, et se baissaient également de 3 pieds dans le même espace de temps.

Le P. Charlevoix avait vu dans le lac Ontario un flux et reflux des eaux sans qu'il y eût un souffle de vent. Il les attribua à des sources qui s'élevaient du fond du lac et luttaien contre celles qu'amenaient les nombreuses rivières qui s'y jettent.

Pownall, dans sa Description topographique de l'Amérique du nord, observe que le lac Ontario, ainsi que les mers Méditerranée et Caspienne, et autres grands amas d'eau renfermés dans les terres, éprouvent une élévation et une dépression de l'eau, qui varient de 12 à 18 pouces.

D'autres autorités plus récentes à l'égard de ce phénomène sont présentées par M. Clinton. M. Benjamin Wright, un des principaux ingénieurs du canal de l'Ouest, s'est assuré que, dans un lieu nommé Mexico, à environ 20 milles d'Oscago, le lac Ontario, toutes les heures et demie, a un flux et reflux de 6 pouces; et même que le flux est plus élevé, quand le vent repousse les eaux du lac. Une autre personne instruite et digne de foi, résidant à l'embouchure de la rivière Gennessée, dit que ce lac s'élève et s'abaisse 4 fois par heure, qu'il y ait ou qu'il n'y ait point de vent : la moindre élévation est de 4 pouces, et la plus considérable de 28.

Sur le lac Champlain, il y a une égale élévation et dépression régulière de 4 pouces. Le capitaine Winans, un des propriétaires du bateau à vapeur, résidant à Burlington dans l'état de Vermont, a vérifié ce fait à l'aide d'une marque faite par lui sur un tronc d'arbre placé dans l'eau.

Le capitaine Storrow a reconnu l'existence d'un semblable flux et reflux à la baie Verte. Il avait placé, à 11 heures du matin, un bâton perpendiculairement dans l'eau, et à 9 heures et demie du soir, il vit qu'elle était élevée de 5 pouces; et à 8 heures du matin le lendemain, elle était retombée de 7 pouces; et le soir de ce second jour, elle était élevée de 8. Pendant tout ce temps, le vent n'avait point cessé de souffler contre le flux.

Le juge Woodward, sur l'autorité de M. B.-E. Stichney, résidant sur la rivière Miami du lac Érié, déclare que le lac éprouve un flux et reflux toutes les 25 heures, à un intervalle d'environ 6 heures 14 minutes; que le flux est plus élevé lors de la nouvelle et la pleine lune que dans les quartiers. D'après des observations faites pendant 2 semaines, en juin 1820, le *minimum* de l'élévation a été de 8 pouces, et le *maximum* de 40.

M. Clinton rejette la théorie de Charlevoix, et, après avoir remarqué que M. Bertrand attribue les oscillations du lac de Genève à l'influence des nuages électriques, il observe qu'elles ont une cause plus probable dans le poids de l'atmosphère, qui, agissant sur les eaux, suivant sa densité, les élève et les abaisse, et leur donne ainsi l'apparence d'un flux et d'un reflux; mais selon lui, une théorie sur ce sujet serait prématurée. Des faits et des expériences doivent précéder et laisser aux futurs philoso-

phes à décider si ce phénomène dépend de la pression de l'atmosphère, de l'influence de la lune, de l'attraction des nuages, de la convexité et du mouvement du globe ou de tout autre agent.

Il existe encore une autre élévation et dépression des eaux, que les uns disent arriver tous les trois ans, d'autres 5, d'autres 7. En 1811, le lac Érié commença à s'élever, ce qu'il continua de faire jusqu'en 1815, où les eaux étaient à 2 pieds au-dessus du point auquel on les avait encore vu. Sur les terres voisines, les arbres de plus de 200 ans furent détruits. Les eaux baissaient en 1816, s'élevaient en 1817, et à partir de cette année, s'abaissèrent jusqu'en 1822.

En 1810, M. Clinton marcha sur l'île des Oiseaux à la sortie des eaux du lac; et en 1816, cette île était presque entièrement couverte par les eaux.

Dans le printemps de 1811, les eaux s'élevaient de 6 pouces. Dans l'été, elles tombaient de 2; l'année suivante, elles s'élevaient de 14, et tombaient de 3; ce qui fait que, dans l'espace de 2 ans, les eaux avaient gagné 15 pouces. En 1813, elles s'élevaient de 12 pouces; en tout, 27. En 1814 et 1815, elles furent stationnaires, et en 1816 et 1817, elles tombèrent au moins de 15 pouces.

Un autre phénomène remarquable a été l'élévation extraordinaire et soudaine des eaux des lacs à une hauteur de plusieurs pieds, sans qu'on puisse en indiquer la cause.

Selon les observations de M. de Humboldt, la mer fut extrêmement agitée en Amérique aux époques de la destruction de Lisbonne, 1755 et 1764, par des tremblemens de terre. Le colonel Bradstreet, qui revenait d'une expédition contre les Indiens de l'ouest, étant sur le lac Érié, y éprouva, le 18 octobre de cette dernière année, un gonflement extraordinaire des eaux, qui détruisit plusieurs de ses barques de transport.

Le 30 mai 1823, les eaux de ce lac s'élevèrent subitement, à 3 différentes fois, à la hauteur de 9 pieds du côté du Canada, et inondèrent le pays voisin. Ce phénomène extraordinaire, dit M. Clinton, a été suivi de tremblemens de terre dans des lieux proches et éloignés. N'y a-t-il pas des motifs de croire que ces soudaines agitations qui arrivent quelquefois dans les lacs se rattachent aux tremblemens de terre et ont les mêmes causes?

Dans son ouvrage sur la géologie, M. Bakewell observe que

Lors du tremblement de 1812, en Caraccas, il y eut dans l'île de St.-Vincent, une éruption d'un volcan qui n'avait point jeté de flamme depuis 1718, et qu'il y eut aussi de violentes oscillations de terrain dans les îles et sur les côtes de l'Amérique. W.

126. NOTICE SUR LE PASSAGE AU NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE ; par Isaac LEA. (*Amer. Journ. of science and arts* ; vol. X, cah. 1, octob. 1825, p. 138.)

M. Lea se borne à rappeler les essais faits par des navigateurs du dernier siècle pour tourner au nord de l'Amérique; il fait un extrait d'un mémoire de Daines Barrington, lu à la Société royale de Londres en 1774; il résume ensuite les résultats des premières expéditions du capitaine Parry. D.

127. OBSERVATION SUR LE COURANT QUI RÉGNE ENTRE HALIFAX ET BERMUDE; par J.-D. BOSWALL. (*Edinburgh journal of scienc.*; 1825, vol. V, n° 6, p. 256.)

Le courant du golfe de Floride est censé passer le long de la côte d'Amérique, jusqu'à une distance de quelques degrés au nord de Bermude, où il tourne au N.-N.-E., au N.-E. et à l'E.-N.-E., entre 38 et 41° latit. nord. Arrivé, du côté de l'est, à 61° de longit. ouest (de Greenwich), il s'étend davantage, et sa position devient plus méridionale. On suppose que la longueur ordinaire est d'environ 2 degrés; mais dans quelques endroits il s'étend, dans d'autres il se resserre, cédant à l'influence de causes qui ne sont pas encore bien avérées. Il est difficile de s'assurer de la direction du courant par le moyen d'un bateau, attendu que les calmes étant rares dans ces parages, le bateau est souvent dérangé de sa course par les raffales. Quelques navigateurs regardent le roseau appelé *roseau du golfe* comme un indicateur de la direction du courant; mais ce roseau se voit dans toute la partie occidentale de l'Atlantique; l'auteur a observé qu'il y en a ordinairement beaucoup sur la lisière du courant et peu au milieu. Il croit que ce roseau vient originairement du golfe, mais que les vents contribuent autant que le courant à le pousser en avant. L'auteur pense que le thermomètre est un meilleur indicateur de la direction du courant que la présence du roseau. Il termine son article par 4 p. d'observations, notées jour par jour ou mois par mois, dans une traversée faite en 1821. D.

128. I. SUR LA RAPIDITÉ DU MISSISSIPPI. (*Americ. journ. of science*; nov. 1823, p. 174.)

129. II. DESCRIPTION DU COURS DE L'OHIO ET DE SES AFFLUENS. (*Journ. des Voyages*; août 1826, p. 216.)

Nous réunissons dans cet article des observations sur le cours de ces deux grands fleuves.

L'auteur américain, relève des inexactitudes échappées au *Gazetteer* ou Dictionnaire géographique du D^r Beck, sur la vélocité du Mississippi, qu'il porte à $3\frac{1}{2}$ milles par heure, au lieu de $1\frac{1}{4}$ mille dans le même laps de temps.

Le cours de l'Ohio, tel qu'il est décrit dans un journal américain, le *Western Review*, imprimé à Lexington, mérite une analyse d'autant moins abrégée, qu'il est encore peu connu en Europe. Cette rivière est formée par la réunion de deux autres, l'Alléghany et la Monongahela, qui se rejoignent à Pittsburgh en Pensylvanie. L'*Alléghany*, dont le cours est plus long et plus direct que celui de la Monongahela, mais moins large au point de jonction, prend sa source dans le comté de Lycoming en Pensylvanie, près du 40° de latitude, sur le revers nord des monts Alléghany. Il court dans la direction du sud-ouest pendant 250 milles, et en ligne directe 170 milles seulement. Il a 5 grandes branches, la Conemaugh, la Conewago, la Tobas, etc.; il est navigable partout, et ses eaux sont très-belles. La *Monongahela* prend également sa source dans les Alléghany, vers le 38°, et après avoir couru au nord 210 milles, dont 150 en ligne directe, elle se réunit à l'Alléghany à Pittsburgh, où il a 1,350 pieds de largeur. Sa vallée est sujete aux inondations; ses eaux sont troubles; elle est navigable partout; elle reçoit 3 grandes branches.

Le cours de l'Ohio est généralement tortueux. Il forme une des principales branches du Mississippi, dans lequel il se jette, vers le 37° de latitude, entre l'état de Kentucky et celui des Illinois. Les deux grandes branches à l'ouest du Mississippi, l'Arkansas, qui a environ 1,800 milles de cours, et la rivière Rouge, qui en a 1,600, surpassent l'Ohio proprement dit en longueur, mais non par leur grandeur et par leurs affluens. La branche nord du Haut-Mississippi est de beaucoup inférieure à l'Ohio, quoiqu'on l'ait désignée comme principale; elle a seu-

lement 775 milles de cours et 7 affluens. Cet honneur devait être réservé au Missouri, qui prend le nom de Mississippi après sa jonction avec le Mississippi supérieur. Il a un cours de 2,700 milles avant cette jonction, et reçoit 33 rivières, ayant au-delà de 100 milles de cours, et 1,300 milles de là à la mer : ensemble 4,000 milles, ou environ 1,350 à 1,600 lieues, recevant 12 rivières au-dessus de 100 milles de cours et 45 branches. On ne sait pas encore lequel, de Yellow-Stone river ou de l'ouest Missouri, est la principale branche supérieure. La longueur de l'Ohio, de Pittsburgh à son embouchure, est de 500 milles géographiques à 60 au degré, en ligne directe, et de 960 milles dans son cours naturel, égalant 1,120 milles anglais à 69 $\frac{1}{2}$ au degré, ou 365 lieues; et si on considère la Monongahela comme branche principale supérieure, son cours entier sera de 1,360 milles anglais : si au contraire on prend l'Alléghany pour cette branche principale, il aura un cours de 1,405 milles anglais ou 500 lieues.

L'Ohio traverse la Pensylvanie jusqu'au dessous de Georgetown, où il sépare la Virginie de l'état de l'Ohio, et ensuite le Kentucky de l'état des Illinois. A Pittsburgh l'Ohio a environ un quart de mille ou 210 toises de large, et à partir de Louisville jusqu'à son embouchure, un mille ou 826 toises, ce qui donne une largeur moyenne de $\frac{1}{2}$ mille ou 500 toises. Sa profondeur est très-variable, suivant les lieux et les saisons; terme moyen, elle est dans les eaux basses, d'environ 3 pieds, et dans les hautes eaux, d'environ 30 pieds. Son cours est généralement peu rapide, excepté aux chûtes et aux rapides; terme moyen, il est de 2 milles par heure dans les basses, et de 4 milles dans les eaux hautes. La masse d'eau courante de l'Ohio, vu sa largeur, sa profondeur et sa rapidité, peut être évaluée à 40,000,000 de pieds cubes par heure dans les basses eaux, et à plus de 800,000,000 dans les hautes eaux : terme moyen, 380 millions par heure. Ses eaux sont légèrement troubles, et le deviennent davantage dans les crues, mais elles sont toujours très-saines. Les eaux de la Monongahela ont les mêmes qualités; celles de l'Alléghany sont toujours très-claires. On compte environ 30 îles dans l'Ohio, et des bancs de sable qui finissent par devenir aussi des îles, longues et étroites comme les autres; la plupart sont inondées lors des crues. Quelques-uns de

ces bancs entravent la navigation, dans les temps secs, car ils sont à peine recouverts de 6 pouces d'eau. Les rives de l'Ohio sont des terres alluviales, formant un sol profond et riche. Elle sont couvertes d'arbres d'une élévation et d'une grosseur prodigieuses. La rivière, étant navigable presque toute l'année, est incessamment couverte d'embarcations qui montent ou qui descendent, tels que bateaux à vapeur, barges, bateaux à quille, bateaux à rames, bateaux plats, etc. Plus de 60 bateaux à vapeur, de 150 tonneaux, l'un dans l'autre, font ordinairement le service du commerce sur l'Ohio. On compte sur ses bords plus de 125 villes ou villages, surtout Pittsburgh, ayant 15,000 âmes; Cincinnati, en ayant 12,000; Louisville, 6,000; Steubenville, Marietta, Wheeling, chacune à peu près autant. L'Ohio reçoit environ 400 affluens, dont 20 rivières au-dessus de 100 milles de cours, 54 petites rivières, et plus de 300 ruisseaux. Ses plus fortes branches se jettent dans son lit vers la fin de son cours, savoir : le Tennessee, le Cumberland et le Wabash.

A. M.

130. SUR LES RENSEIGNEMENTS DE HECKEWELDER RELATIFS AUX SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. (*United States Review*; cah. 7, p. 40.)

M. Duponceau a publié, dans les *Transactions* de la Société philosophique de Philadelphie, un rapport très-intéressant du missionnaire morave Heckewelder, sur les sauvages. Ce travail a eu en France les honneurs d'une traduction, et en Amérique il a été lu avec beaucoup de curiosité. Mais, en examinant ce rapport de plus près, on s'est aperçu que le missionnaire, au lieu de se borner à rapporter impartialement ce qu'il avait vu, a eu l'intention de faire l'apologie des sauvages; il a exalté leurs vertus et il s'est tu sur leurs vices, en sorte que ce but spécial de son rapport rend tous les renseignements très-suspects. Il fait parler des sauvages comme s'ils avaient été élevés dans les capitales des pays les plus civilisés. On attaque aussi ce qu'il dit sur les idiômes de ces peuples, etc.

131. DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA GÉOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE; par J.-Th. BAUZA, en espagnol et en allemand. (*Denkschriften der kön. Akad. der Wissenschaft. zu München*; vol. VIII, p. 87.)

M. Bauza relève d'abord beaucoup de fautes sur l'Amérique méridionale, dans les ouvrages des auteurs étrangers. Mentelle, par exemple, prétend que Venezuela signifie petite Venise; et que cette ville a été nommée ainsi à cause de sa position maritime; cependant Venezuela n'est point situé sur la côte; le même auteur dit que l'Orénoque tire sa source des Cordillères du Pérou, tandis que c'est aux environs du lac Parima que naît ce fleuve qui se jette dans la mer par plus de 50 embouchures, dont 7 navigables. Il y a d'autres fautes dans le *Diction. de géographie commerciale*, dans le *Dictionnaire d'Alcedo*, dans l'*Encyclopédie*, dans les *Géographies de Busching, Buffier, La Croix, etc.* L'auteur rappelle les fables répandues au sujet d'Eldorado, de la grande ville de Manoa, du grand royaume de Paytiti, Quivira, etc. On sait actuellement, par les missions des P.P. Sobreviela, Girbal et autres, en 1790 et 1791, qu'Eldorado et Manoa sont des villages. Le pays de Quivira est le sujet d'une relation manuscrite *Tornada ó descubrimiento al pais de Quivira, en 1662, por D. Diego Dion. de Peñalosa*. Cependant toutes les expéditions faites depuis ce temps au nord du Mexique se taisent sur cette prétendue contrée de Quivira. Il existe en Amérique des traditions fabuleuses sur d'autres prétendues grandes villes, ainsi que le prouvent 2 manuscrits dont M. Bauza cite les titres; l'un s'appelle *El derrotero ó camino cierto y verdadero desde la ciudad de Buenos-Ayres à la de los Españoles que vulgarmente llaman la encantada ciudad de los Cesares*; par Ant. Diaz de Rojas, 1716, et *Relacion jurada que hace el capitan D. Ygnac. Pinuer, de una ciudad grande de Españoles situada entre los Indios*. La ville dont il est parlé dans la dernière relation s'appelait *Aucahuicas*.

M. Bauza rappelle ensuite une série d'expéditions espagnoles ayant pour but d'explorer les côtes et l'intérieur de l'Amérique méridionale, et de vérifier les bruits qui couraient sur de prétendus royaumes et de grandes villes. Il cite entre autres le voyage du pilote D. Basil Villarino, 1783, qui remonta le Rio Negro et une partie du Rio Colorado, et en dressa une carte exacte; ainsi que le colonel de milice D. Adr.-Fernandez Cornejo qui, en 1790, explora à ses frais le Rio Bermejo qui se jette dans le Paraguay. M. Bauza blâme les Portugais d'avoir tenu leurs découvertes secrètes; mais il nous semble que les Espagnols non plus

n'ont presque rien publié des observations faites par les voyageurs cités par M. Bauza. L'auteur passe ensuite aux cartes. Il signale des erreurs graves dans celle de Juan Martinez de Mesina, 1587, et dans l'*Islario*, manuscrit du cosmographe espagnol Garcia de Cespedes. Il convient que les Académiciens français ont les premiers donné des cartes plus exactes des diverses parties de l'Amérique méridionale. Il cite aussi avec éloge un ouvrage de Peralta et Bueno, publié en 1779, à Lima, sous le titre de *Catalogo de los Virreyes del Peru con sucesos y descripcion de los arzobispados y obispados de Lima, Arequipa, Trujillo... Paraguay, Tucuman, etc.* L'expédition commandée en 1789, par Malespina, explora les côtes depuis Montevideo jusqu'à Panama; les cartes hydrographiques publiées à Madrid par le gouvernement attestent les résultats utiles de cette exploration. Il paraît, qu'en 1814, on travaillait encore aux cartes des Antilles, résultat d'une autre expédition espagnole. L'auteur termine par une mention du voyage de MM. de Humboldt et Bonpland : il ne cite guère d'autres voyageurs étrangers. Une note du traducteur allemand, baron de Karwinsky, nous apprend que M. Bauza travaille à une grande carte générale de l'Espagne.

D-G.

132. LONGITUDES DE CALLAO, DE VALPARAISO ET DE SAN-BLAS EN CALIFORNIE; par M. OLTMANN. (*Astronomisches Jahrbuch*; 1829.)

Longitude de Callao = 5 heures 18 minutes 18 secondes,

2 à l'ouest de Paris.

Longitude de Valparaiso = 4 heures 56 min. 14 sec. 6.

Longitude de San-Blas = 7 h. 10 min. 27 sec. 7 à l'ouest de Paris.

133. BEITRAGE ZUR NAHERN KENNTNISS DES KAISERTHUMS BRASILIEN. — Matériaux pour servir à une connaissance précise de l'empire brésilien, avec la description de la nouvelle colonie *Léopoldine*, et des principales branches d'industrie qui s'offrent aux colons européens; suivis d'observations sur les causes qui ont fait manquer plusieurs établissemens coloniaux; par FREYREISS, naturaliste de l'empereur brésilien. 1^{re} part. In-8° de 170. Francfort, 1824; Sauerländer. (*Geograph. Ephemerid.* de Weimar; 1824, XIV. vol., IV cah., p. 426. — *Heidelb. Jahrbüch. der Literat.*; janv. 1825.)

L'auteur est un naturaliste allemand, qui a fait un séjour de 10 ans au Brésil. La 1^{re} partie de ces matériaux est divisée en 6 chapitres : 1) Observations générales sur la situation géographique du Brésil, ses montagnes, fleuves, etc.; 2) du climat; 3) des minéraux; 4) de la végétation; 5) de la zoologie; 6) des habitans du Brésil. Dans un très-petit cadre cet ouvrage donne beaucoup de renseignemens.

Le Brésil, dit l'auteur, qui autrefois dut sa renommée à l'or et aux pierres précieuses, la doit aujourd'hui principalement à l'agriculture. L'or y est encore en abondance, et si le revenu des mines n'est plus aussi considérable qu'il l'était vers le milieu du 18^e siècle, c'est uniquement la faute de la méthode vicieuse qu'on emploie pour l'exploiter. Il en est de même pour les diamans. On emploie 2,000 esclaves à l'exploitation des pierres fines. Le revenu annuel en diamans monte à 125 onces. Le topase jaune rapporte environ 30,000 fl. par an.

Dans le chapitre de zoologie l'auteur accuse d'une incroyable exagération tout ce que l'on raconte des richesses zoologiques du Brésil, il prétend que le règne animal y est beaucoup moins riche que le règne végétal. On n'y connaît que 100 espèces de mammifères, dont la plupart servent à la nourriture. Dans ce nombre figurent les genres si variés des singes, des porcs-épics, les 2 genres des *nasuas*, les lièvres et les sangliers. Les oiseaux sont aux mammifères comme 5 : 1.

Le chapitre le plus intéressant est celui (le 6^e) qui a pour objet les habitans du Brésil. L'auteur porte la population, en y comprenant les sauvages, à 7 ou 8 millions d'individus. Nous croyons cette estimation exagérée, et l'évaluation de M. Schæffer, plus exacte: ce dernier ne porte la population qu'à 5,700,000 individus; il est vrai qu'il n'y comprend pas les tribus sauvages. On croit que le nombre des esclaves au Brésil monte aujourd'hui à 2 millions d'ames ou environ. On évalue l'importation annuelle de nègres africains, à 10,000 individus; cependant il y a des années où ce nombre est porté à 40,000 ames.

L. D. L.

134. BRASILIEN WIE ES IST. — Le Brésil tel qu'il est, ou Guide à l'usage de ceux qui désirent avoir une connaissance plus étendue de ce pays, rédigé d'après les ouvrages les plus modernes; par ~~WANN~~ WANN. 2^e édit. revue et corrigée. In-8^o de 174

p.; prix 14 gr. Francfort s. l. M. 1826. (*Ephémérides géogr. de Weimar*; 1826, vol. XVIII, cah. 11, p. 333.)

Ce livre n'est autre chose qu'une compilation d'un travail que M. Schaeffer a publié en 1824, sous le titre de *Brasilien als unabhaengiges Reich* (le Brésil comme empire indépendant). Il est divisé en 12 chapitres, savoir: 1) *Précis historique du Brésil* (copie textuelle du 2^e et 3^e chapitres de Schaeffer); 2) *Aperçu des parties composantes de l'empire du Brésil* (tiré du 6^e chap. de Sch.); 3) *Commerce du Brésil*; 4) *Commerce sur les côtes, dans l'intérieur, et* 5) *Le commerce maritime du Brésil* (ces 3 chap. sont empruntés au chap. 7 de Sch.); 6) *État agricole du Brésil et la perspective qu'il offre* (du chap. 8 de Sch.); 7) *Industrie brésilienne* (du chap. 9 de Sch.); 8) *Mœurs et usages des Brésiliens*; 9) *Vie domestique de l'empereur et de l'impératrice*; 10) *Maladies et calamités* (copie textuelle du 12^e chap. de Sch.); 11) *Sur l'immigration au Brésil* (une grande partie de ce chapitre est également empruntée à Sch.); 12) *Le projet de constitution de l'empereur du Brésil*.

135. DOCUMENTS DE STATISTIQUE SUR LE BRÉSIL.

Il nous a été communiqué divers tableaux officiels, imprimés et manuscrits, des recettes et dépenses des diverses provinces du Brésil. La plupart ont un intérêt trop local, pour que nous croyions devoir les insérer; d'autres auraient besoin d'éclaircissemens pour pouvoir nous servir. Nous nous bornons donc à quelques extraits.

1. Province de Bahia.

Les recettes publiques ordinaires de cette province se sont montées dans les années 1817, 1818, 1819 et 1820, au terme moyen de..... 1,508,418,999 reis par an, et les dépenses publiques à..... 887,363,278

Excédant des recettes.... 621,055,721

Parmi les recettes nous voyons figurer des dons, soi-disant gratuits, 2 dîmes sur le tabac, en outre un *Donativo* sur les rouleaux de tabac, et puis un impôt de 400 reis sur l'*arroba* de tabac. Ce dernier impôt a rapporté, terme moyen, par année, 841,655 reis. Le timbre a produit, terme moyen, par année, 30,197,645 reis. Parmi les dépenses figurent: le clergé 27,071,990

ais par an; l'état civil 92,826,556 et l'état militaire 299,162,223; ans ce dernier chiffre ne sont pas compris l'arsenal et la marine qui ont coûté 279,486,719, ni les fortifications 11,318,140 reis, ni le fort Saint-Jean d'Ajuda 2,510,233, ni l'hôpital militaire, ni d'autres dépenses relatives à l'armée, d'où l'on voit que l'état militaire est très-onéreux pour Bahia.

Nous avons sous les yeux 2 tableaux de dépenses militaires pour les années 1825 et 1826. Dans la 1^{re} de ces années les troupes ont coûté à la province..... 421,289,687 reis et dans la seconde année..... 366,245,656

Un petit tableau, si mal imprimé qu'on a de la peine à le lire, rend compte des exportations de sucre, tabac et coton, qui ont eu lieu à Bahia dans le dernier semestre de l'année 1823. Il a été exporté pendant ces 6 mois 9,000 caisses de sucre, dont 532 pour Hambourg, 921 pour Gibraltar, 739 pour Liverpool; et 21,119 sacs de coton, dont 18,991 pour Liverpool, 1,247 pour Hambourg, 373 pour Lisbonne, 235 pour le Hâvre, etc.

D'après un grand tableau manuscrit des importations et exportations pendant l'année 1825, il est entré à Bahia 408 navires nationaux et 122 navires anglais, 62 américains, 23 danois, 15 hambourgeois, 12 français, 10 suédois, 2 sardes, 1 hano-vrien, 1 bremois, 1 ionien, 1 espagnol, 1 hollandais; d'où l'on voit que la ville de Brême a fait, en 1825, autant d'affaires à Bahia que tout le royaume d'Espagne, et que le petit royaume de Danemark y a envoyé presque 2 fois plus de navires que la France, qui est 10 fois plus peuplée. Les marchandises importées par les 659 navires et par la voie de terre ont été évaluées à la somme de 4,679,461,873 reis.

II. Province de Maranhau.

D'après le *Conta geral dos cofres nacionaes da prov. do Maranhão*, pour l'année 1821, la recette générale s'est montée cette année à..... 518,516,765 reis et la dépense générale à..... 459,827,293

Excédant de la recette..... 58,689,672

Il est sorti pendant la même année de Maranhau, 64 navires chargés de 41,933 sacs de coton, savoir : 28 navires pour Liverpool, 22 pour Lisbonne, 10 pour Porto, 3 pour le Hâvre, pour Rouen. Les cotons exportés pour l'Angleterre ont été

évalués à 599,788,671 reis, ceux destinés pour le Portugal 278,325,550 reis, et ceux destinés pour la France 85,097,600 reis; total 963,211,821 reis. Sur 46,756 sacs de coton déclarés à l'inspection des cotons, et contenant 257,476 arrobas 11 liv., il a été perçu 219,981,016 reis de dîme et d'impôts.

Un autre Tableau imprimé, pour la même année, contient les détails suivants

MARAGNON.									
IMPORTATIONS.					EXPORTATIONS.				
Lieux et pays d'où les navires sont venus, ou pour lesquels ils ont été destinés.	Eaux de vix et liqueurs.	Vins.	Farine de blé.	Valeur de toutes les importations.	Coton.	Riz.	Cuir secs et sales.	Gomme.	Valeur de toutes les exportations.
Royaume du Brésil.	Pipes. 510	Pipes. 24	Arrob. 9,318	Reis. 293,618,720	Sacs.	Sacs. 290	Pièces.	Alq.	Reis. 1,071,000
Possessions portug. d'Afrique.				193,583,790					
Lisbonne.	73	1,110 1/2	1,062	331,483,280	10,930	42,289	4,228	2,836	483,451,720
Porto, Viane, Figueira.	4 1/2	667		112 652,710	873	13,391	850	357	88,312,150
Liverpool.	1	4 1/2	17,048	442,757,280	26,364		856		602,268,671
Le Havre, Rouen.	1	73		40,091,590	3,655				85,130,300
États-Unis d'Amérique.	64	1/2	54,793	116,099,750			21,451		43,332,000
Ports divers.	4	1/2		2,325,600		309			1,020,250
TOTAL.	657 1/2	1,880	82,221	1,532,612,730	41,822	56,270	27,382	3,202	1,304,686,996

Droits perçus sur les entrées et sorties 115,686,300 r.

Il est entré 48 bâtimens nationaux, et 56 étrangers.

Il est sorti 49 ——— 65

En calculant la valeur des importations, depuis 1815 jusqu'en 1820, on a trouvé pour le terme moyen d'une des 5 années 2,841,179,613 reis (ou 17,757,372 fr. 58 c.), et, en calculant de même les exportations, on a obtenu le terme moyen de 3,080,604,298 reis (ou 19,253,776 fr. 86 c.)

III. Province de Pernambuco.

Un *Rezumo da importação da prov. de Pernambuco*, 1824, dressé par le consul de France, Aug. Machelin, et imprimé à l'impr. nation. de Pernambuco, contient les données suivantes. Il est entré cette année 321 embarcations, et il en est sorti 279; voici la valeur des marchandises qui ont été importées ou exportées par les navires tant nationaux qu'étrangers.

PERNAMBOUC.

PORTS ET PAYS D'ENVOI OU DE DESTINATION.	VALEUR DES IMPORTATIONS EN 1824.	VALEUR DES EXPORTATIONS EN 1824.
Lisbonne.....	240,380,000	
Porto et Fayal.....	60,590,000	
France, Italie, Hambourg, Am- sterdam, Stralsund, Dantzig, Buénos-Ayres.....	160,950,000	704,089,600
Angleterre.....	524,784,000	1,066,929,000
États-Unis.....	149,336,000	88,040,000
Maragnon.....	400,000	15,320,000
Province de Bahia.....	148,000,000	5,768,000
Rio-Janeiro et ports voisins...	160,134,800	12,548,000
Rio-Grande.....	365,909,600	14,004,000
Côte-d'Afrique.....	342,160,700	72,840,000
TOTAL.....	2,152,695,100 ou 13,454,344 fr.	1,979,538,600

Ces importations et exportations ont rapporté à la douane,
ou alfendega de Pernambuco la somme de 327,356,259 reis.

D'après un autre Tableau, il a été exporté pour les ports suivants diverses marchandises dont le dénombrement suit :

EXPORTÉ en 1824 pour	SUCRE en		CUIRS salés.	SACS de Coton.
	caisses.	bariques.		
Vigo.....	597	1,906	27	104
La Corogne.....		257		1
Lima.....		4		
Le Havre-de-Grâce...	974	377	4,360	4,657
Marseille.....	172	31	460	
Pétersbourg.....	684	15		
Hambourg.....	3,947	2,701	682	320
Amsterdam.....	262	2	400	
Trieste.....	2,487	149	1	
Gènes.....	998	441	1,622	139
Gibraltar.....	4,173	1,345	8,003	832
Liverpool.....	527		9,770	18,365
Londres.....	1,481	60	25,139	2,143
Falmouth.....	833	20		
Cowes.....	317	98		
New-York.....		1,721	14,763	
Boston.....	131	1,669	7,471	
Philadelphie.....		1,834	15,365	
Salem.....	30	431	1,940	
Alexandrie (probablem. aux États-Unis).....	36	174	4,660	
New-Brunswick.....		2	965	20
Halifax.....			4,443	32
Molembo (?).....		163		
Ports du Brésil.....	204	1,591		
TOTAL.....	17,853	14,991	100,071	26,613

Indépendamment des caisses et bariques de sucre, il a été exporté 1,349 *feixos* ou *fûts*, 298 *caras*, et 31 sacs de la même denrée.

D—G.

136. SOCIÉTÉ DE L'EXPLOITATION DES MINES DU BRÉSIL. (*New-Times*.—*Galign. Messeng.*; 19 septembre 1827.)

D'après le dernier compte rendu à cette société, voici l'état des produits réalisés depuis le 1^{er} décembre 1826 jusqu'au 8 juin 1827.

ÉPOQUE DE CES PRODUITS.	liv.	onces.	gros.	grains.
1826, décembre.....	52	11	18	10
1827, janvier.....	28	10	12	19
— février.....	63	5	5	3
— mars.....	41	7	18	13
— avril.....	91	6	9	13
— mai.....	182	7	15	«
— juin.....	102	7	12	6
Totaux.....	562	9	11	16

La quantité totale de l'or exploité de la mine de Gouge, la seule qui ait été jusqu'à présent exploitée, a été, depuis le 16 mars 1826, jusqu'au 8 juin 1827, de 1,062 liv. 7 onces 9 gros.

Le titre de l'or reçu en Europe, avait été satisfaisant au point que presque tous les lingots de cette matière avaient été au-dessus du taux légal.

137. EXPOSÉ DE MA SITUATION AU BRÉSIL, ainsi que des connaissances que j'y ai acquises sur le traitement que les colons européens y ont éprouvé et sur l'état actuel de l'armée brésilienne; par M. DE LIENAU, anc. cap. d'inf. au service de S. M. Danoise. Slesvig, 1826.

L'auteur offre un tableau bien peu satisfaisant des colonies européennes au Brésil, d'abord prospères et qui ont successivement décliné; il prétend que les brillantes conditions proposées aux colons ne sont que des leurres de dupe, et que le gouvernement brésilien n'attire sur son territoire les étrangers que pour en faire plus tard des soldats; il trace à cette occasion l'état actuel de l'armée impériale en démontrant, par de nombreux exemples, l'insubordination, la brutalité et l'ignorance qui règnent dans cette armée.

A. M.

138. REVENUS PUBLICS DE BATAVIA.

M. Krusenion, directeur des revenus et des domaines à Batavia, a présenté un rapport de beaucoup d'intérêt sur le commerce de Java et de Madura, au commissaire-général des possessions hollandaises dans les Indes-Orientales. On y voit que les importations faites des pays étrangers, pendant l'année 1825, s'élevaient à plus de 14 millions de florins, en voici le tableau :

	florins.		florins.
Pays-Bas	2,539,741	Ceylan	30,752
Angleterre	1,930,438	Côtes de Coromandel	2,560
France	174,854	Bengale	591,113
Hambourg	136,682	Siam	28,342
Suède	12,770	Cochinchine	467,153
Madère	100,000	Chine	88,142
Amérique	2,417,825	Manille	90,085
Cap de Bonne-Espérance	35,175	Japon	875,425
Ile-de-France	78,206	Nouvelle-Hollande	35,495
Golfe persique	50,034	Archipel oriental	4,310,741
Côte de Malabar	44,290		

Il est douloureux pour un Français qui lit ce tableau de voir que sa patrie prend à ce commerce une part si peu proportionnée à la grandeur de sa population. (*Le Breton*; 20 déc. 1827, p. 685.)

139. DU DISTRICT DE SALATIGA ET DU MONT MERBABOE DANS L'ÎLE DE JAVA; par H.-J. DOMIS. (*Verhandl. van het Batav. genootschap van Kunst en Wetenschap.*; vol. X, p. 107.)

Le district de Salatiga, situé sur un plateau, à environ 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, est limité par les districts fertiles de Tienkier, Getas et Ambarawa. Au nord et au sud s'élèvent de hautes montagnes. Le village de Salatiga a quelques maisons bien bâties. L'auteur rend compte de son excursion au mont Merbaboe. On trouve à Salatiga les temples du culte des Brahmes : M. Domis en fait la description, et il fait connaître aussi une inscription en javanais, sculptée sur une grosse pierre du même district. Ambarawa, voisin de Salatiga a de belles plantations de café, et des champs de riz fertiles. Ce district est bien peuplé, et on y jouit d'un climat temperé. D.

140. EXCURSION A LA MONTAGNE VOLCANIQUE DE GEDÉ, DANS L'ÎLE DE JAVA; par M. BLUME. (*Ibid.*; vol. X, p. 57.)

Le D^r Horsfield et le prof. Reinwardt ont examiné ce volcan sous le rapport géologique. Sir Thomas Stamford Raffles, a fait frayer, en 1811, pendant qu'il était gouverneur de Java, une route sur la pente du sud-est de cette montagne. M. Blume a gravi la montagne du côté du nord. De Buitenzorg l'auteur se rendit au mois d'avril par Gadok au Gedé. Il gravit le sommet

du Meggamedoeng , haut de 1,477 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il eut alors devant lui le plateau du Gedé, la paroi de son cratère fumant et ses brèches jaunâtres; au nord-ouest ce volcan touche au cône du Panggoerangoe. L'auteur, en continuant sa route, traversa de magnifiques vallées entièrement désertes et arrosées par les rivières de Tjikundoel et Tjiburrun; la 1^{re} forme des cascades. Au pied des roches basaltiques du Goenong Batoe, s'enfonce une grotte, dont le fond est un petit lac d'une eau verdâtre. Les laves de la montagne ressemblent à un trapp schisteux, que les plantes recouvrent en partie. On voit aussi beaucoup de fragmens d'une lave poreuse, et par-ci-par-là des couches de tuf. La montée devint plus rapide, la végétation devint moins variée; cependant on trouvait encore quelques espèces de chênes; le *Polypodium arboreum* étendait ses branches comme un éventail; le rhododendron javanicum étalait ses fleurs couleur d'orange. Après avoir franchi des masses de lave, à travers laquelle s'échappaient des vapeurs chaudes, M. Blume arriva au bas d'une triple cascade d'eaux chaudes qui jaillissent entre les roches immédiatement au-dessus de leur chute. Une vapeur blanche couvre ce torrent thermal, et présente de loin un spectacle singulier; à leur source ces eaux ont 126° à 128° (Fahrenheit) de chaleur; au bas de la cascade elles en ont encore 100. Une belle végétation prospère sur les bords; on y remarque le *Laurus citrata*, le *Gunnera erosa*, le *Marumia debilis*. Le mur demi-circulaire du haut duquel tombent les eaux, fait présumer à l'auteur, que c'est le reste d'un ancien cratère. En montant davantage, notre voyageur arriva aux endroits où une vapeur épaisse s'échappe entre les laves, et y dépose du soufre sublimé, ou se transforme en eau sulfureuse, et alimente un ruisseau. A une élévation de 2,816 mètres on trouva enfin le cratère du Gedé, qui n'est plus enfermé que par un reste de mur de basalte où croissent maintenant le *Myrica javanica*, le *Vaccinium tubiflorum* et le *Gnaphalium javanicum*. Le mur basaltique du cratère atteint une élévation de 3,010 mètres.

D-c.

141. ORANG-KOEBOES, peuple de l'île de Sumatra.

M. de Sturler, à Batavia, a publié dans la gazette de cette ville la description de cette peuplade de l'intérieur de Sumatra.

Les Kœboës sont d'une taille plus élevée que les autres habitans de Sumatra, et sont robustes et bien constitués. Ils se distinguent par leurs cheveux pendans et un peu de barbe, qu'ils n'arrachent pas; ils se frottent le corps avec la gomme des arbres, pour se mettre à l'abri des insectes. Ni hommes ni femmes ne portent de vêtemens; ils se ceignent seulement d'un morceau d'écorce. Ils ne mangent pas de riz, mais toutes sortes de fruit et de chair, n'importe laquelle: de rhinocéros, d'éléphant ou de serpent; ils ne sont point antropophages; ils mènent une vie vagabonde dans les déserts; ils sont suivis de chiens, qui les protègent contre les attaques des bêtes féroces et des autres insulaires. Ils voyagent en familles, et passent la nuit sous des espèces de cabanes faites de feuilles d'arbres; on en trouve quelquefois 10 à 12 ensemble, mais jamais davantage, attendu que les Kœboës sont peu nombreux. Quelquefois ils se réfugient dans des arbres creux. Pour armes ils ont des piques en bois, sans boucliers, ce qui les distingue des autres sauvages, qui en portent ordinairement. Ils se font la guerre entre eux et se chassent mutuellement des districts qu'ils habitent; on les a souvent amenés comme esclaves, ce que le sultan de Palembang n'a pas empêché, parce qu'ils ne sont pas mahométans. Pour obtenir des autres indigènes du tabac, de la chaux, des morceaux d'étoffes et du sel, ils vont à la recherche des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, de binsoé et du sang de dragon; ils déposent ces objets dans certains endroits et frappent ensuite sur un arbre creux pour annoncer qu'ils ont apporté quelque chose. Le marchand place sa marchandise en retirant ces productions; ainsi se fait cet échange. Il y a quelques exemples que des Kœboës venus dans les villages ont adopté une vie moins sauvage, mais ils ne peuvent que difficilement s'accoutumer à des viandes cuites et à se baigner; ils se frottent sans cesse de gomme. Ces hommes sont en butte à trop de persécutions et de mauvais traitemens, pour qu'on puisse espérer de les civiliser. (*Moniteur Univers.* ; 25 octobre 1827.)

PLANS ET CARTES.

142. GUÉODÉZITSCHESKIA I HYDROGRAPHITSCHESKIA PRAVILA, etc.
 — Principes géodésiques et hydrographiques, pour fixer les lieux sur la surface du globe terrestre, sonder la profondeur

des mers, des golfes, rivières, et déterminer le tout sur les cartes marines; par le vice-amiral et hydrographe SABITCHEF. 2^e édit. In-4^o de 185 p. Pétersbourg, 1825.

143. VOLLEDIGE EN GRONDIGE HANDLEIDING TOT HET TEEKENEN VAN LAND, ZEE EN HEMELKAARTEN, etc. — Manuel complet et fondamental du dessin des cartes terrestres, marines et astronomiques, et des sphères. D'après la 3^e édit. de J.-F. MAYER, revue et augmentée, traduite librement et ornée de dessins; par M. LEEMANS, prof. de mathémat., avec un avant-propos du prof. J. DE GELDER. Part. I, 206 p. et 2 pl. Amsterdam, 1827; Portielje.

144. NOTES SUR L'USAGE DES BAROMÈTRES disposés et simplifiés en 1812 et 1821, propres à la mesure des hauteurs, et sur les précautions diverses à prendre dans le cours des observations; par LENOIR. In-8^o de 3 feuil. $\frac{3}{4}$. Paris, 1827.

145. NOTES SUR LES INSTRUMENTS DE MARINE et sur les phares à miroirs paraboliques, inventés, perfectionnés ou seulement en construction; par LENOIR, ingén. du Roi pour les instrumens à l'usage des sciences. $\frac{1}{2}$ feuil. in-8^o. Paris, 1826; impr. de Boucher.

146. DU CADASTRE SUIVANT LE NOUVEAU MODE, ou Examen des motifs qui doivent actuellement faire reprendre dans Vaucluse la suite de cette opération, laquelle est en activité dans 80 départemens, depuis la session de 1823; par CH. GUILLON, géomètre en chef. In-8^o de 3 feuil. Avignon, 1824; Bonet fils.

Nous nous bornons à signaler cet ouvrage, qui nous est inconnu.

147. TRAITÉ PRATIQUE DE LA PARTIE D'ART DU CADASTRE, contenant un procédé pour exécuter les triangulations cantonales, et une méthode simplifiée d'arpentage, appliquée au cadastre, au moyen de laquelle, d'après la triangulation, on parvient, en très-peu de temps, à lever les plans parcellaires avec toute l'exactitude possible, sans le secours d'aucun autre instrument que la chaîne; par F. C. BUSSET, géomètre en chef du cadastre du départem. du Puy-de-Dôme, etc. In-8^o de XV et 180 pag. avec 4 pl. lithogr. et 4 tabl.; prix, 5 fr. Clermont-Ferrand, 1827; Thibaud Landriot.

M. Busset, consulté par l'un des chefs de l'administration sur les améliorations que réclamait la partie d'art du cadastre, fut dès-lors ramené au projet qu'il avait eu de publier la méthode d'arpentage qu'il a suivie dans le département du Puy-de-Dôme, convaincu de la supériorité de ses résultats sur toutes les autres méthodes usitées. Cette méthode, qui n'exige point la connaissance pratique des instrumens, mais seulement l'emploi de la chaîne, est celle de l'arpentage par direction ou alignement, qui dispense aussi de la mesure des angles.

M. Busset ne s'est point borné, du reste, à faire connaître les avantages de cette méthode; son ouvrage est une instruction complète et très-méthodique sur toute la partie d'art du cadastre, divisée en trois parties. La 1^{re} concerne les travaux qui ont pour but la triangulation et l'établissement des cahiers de calculs et du canevas trigonométrique. La 2^e se rapporte aux travaux des géomètres. La 3^e est consacrée aux travaux de cabinet.

M. Busset donne dans cet ouvrage le résultat d'une longue expérience et d'une habile pratique: c'est un véritable service qu'il rend à cette partie si utile de l'administration publique. Il enseigne aux autres les moyens par lesquels il est arrivé à pouvoir exécuter seul et en détail la triangulation de douze cantons, comprenant 235,000 hectares, le réseau de ses grands triangles s'étendant sur une surface de près de 400 lieues carrées. M. Busset a couvert le département du Puy-de-Dôme d'un réseau de triangles rattachés à ceux qui ont été déterminés pour la carte générale de la France. Cette opération, conduite avec une exactitude et des soins remarquables, a porté M. Busset à exécuter à ses frais un atlas du département, entreprise qui fait autant d'honneur à son zèle et dont nous allons entretenir nos lecteurs.

D.

148. ATLAS TOPOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET MINÉRALOGIQUE DU DÉPARTEMENT DU PUY-DE-DÔME, établi sur les plans du cadastre, et dressé d'après une triangulation générale rattachée à celle du Dépôt de la guerre; par M. F. C. BUSSET, géomètre en chef du cadastre, membre de la Société de géographie, etc.

Cet atlas, construit à l'échelle du 50 millième, comprendra 25

feuilles. Le premier prospectus de cette belle entreprise avait annoncé les deux premières feuilles pour 1827; mais des retards, occasionés par quelques perfectionnemens, et l'addition de différens détails qui n'avaient pas été promis, ont empêché l'auteur de répondre à cet engagement. Nous pouvons affirmer que rien n'est épargné pour que cet ouvrage soit aussi parfait sous le rapport des détails et de l'exactitude que sous celui de la gravure. Le graveur très-habile de Paris qui est chargé de cet ouvrage a fait exprès un voyage en Auvergne, pour se pénétrer de l'aspect des montagnes basaltiques et en bien rendre les effets généraux sous le point de vue pittoresque. Nous nous bornerons aujourd'hui à signaler cette entreprise, digne d'une administration, et qui est cependant le résultat des efforts d'un simple particulier. Sous peu, nous ferons connaître les jugemens portés par l'Académie des Sciences et la Société de géographie sur les premières feuilles de cet atlas, tant sous le rapport des travaux géodésiques qui lui ont servi de base, que sous le point de vue de son exécution. Il paraîtra 4 feuilles dans le courant de 1828; ainsi le public sera dédommagé du retard que l'auteur a apporté dans l'intérêt de ce travail à la publication de sa première livraison.

Les 25 feuilles de l'atlas du Puy-de-Dôme seront ainsi réparties : 7 pour l'arrondissement de Riom, 3 pour celui de Thiers, 6 pour celui de Clermont, 5 pour celui d'Issoire, 3 pour celui d'Ambert, et la carte d'assemblage. Cet atlas sera exécuté dans le genre de la carte dite des *chasses du roi*, c'est-à-dire qu'outre la topographie il indiquera la configuration des villages, hameaux, châteaux, fermes, moulins et maisons isolées; tous les chemins, la nature de culture, la volcanisation ancienne et moderne. Chaque feuille contiendra en outre le plan des chefs-lieux de canton qu'elle comprendra.

On a tout lieu d'espérer qu'à l'instar de plusieurs autres départemens, pour des entreprises semblables, mais bien moins dignes d'éloges, le conseil-général du département accordera des fonds pour une souscription qui puisse, en répandant dans le département une carte aussi utile à l'administration, couvrir une partie des frais considérables qu'elle doit occasioner à son auteur.

Déjà cette entreprise est honorée de la souscription de S. A. R.

Madame la Dauphine, et de celles de LL. AA. RR. Monseig. le Duc et Mademoiselle d'Orléans.

On peut s'adresser pour la souscription, dont le prix n'est point encore fixé, mais que nous ferons sous peu connaître à nos lecteurs, à l'auteur, à Clermont; et à Paris, chez Piquet ou chez Goujon.

149. ATLAS GÉOGRAPHIQUE, ECCLÉSIASTIQUE ET DÉPARTEMENTAL DE LA FRANCE, par divisions de $\frac{1}{320,000}$ ou environ une ligne pour 400 toises, dressé par CHARLES, géographe attaché au Dépôt général de la Guerre, membre de la Société de géographie, et gravé par DUMORTIER, attaché à la même administration. Prix de chaque diocèse séparément, 2 fr.; l'Atlas complet en 80 feuil., prix, 140 fr. On promet au moins 2 diocèses par mois. Paris, Charles, rue Ferou, n° 24; Dumortier, rue de Sèvres, n° 11, et chez les principaux marchands. (Voy. le *Bulletin*; Tom. VII, n° 138 et Tom. VIII, n° 227.)

Diocèses de Paris, de Versailles, de Meaux, de Blois, de Chartres, de Rouen, d'Orléans, d'Angers, de Bourges, de Dijon, de Lyon, Du Puy, de Cahors, de Bordeaux, d'Aix et de Marseille, d'Avignon, de Metz, de Strasbourg.

Nous avons signalé dans le temps cette entreprise avec éloge et annoncé qu'elle ne pouvait manquer d'obtenir un succès que son utilité lui assurait. Pendant quelque temps cependant elle a languï; mais depuis quelques mois les éditeurs, ayant été encouragés par la faveur publique, ont fait successivement paraître les diocèses que nous venons d'indiquer, et leur succès garantit que l'exécution de cet Atlas continuera avec rapidité et sans interruption.

La clarté et la précision forment le caractère distinctif de ce travail, dressé sur une échelle qui permet d'indiquer tous les lieux de quelque intérêt sans confusion; et à cet égard les auteurs ont sagement fait de se borner aux indications usuelles, sans vouloir surcharger leurs cartes de détails topographiques qui auraient nui à leur clarté. Il serait bien temps que l'on en revînt à cette idée si simple, que le bon sens indique, d'appropriier les cartes aux divers usages, et de renoncer à vouloir faire servir à tout la même carte en la surchargeant de détails qui la rendent illisible et sans usage. 23 Diocèses sont en vente, nous

avons signalé antérieurement ceux de Reims, Tours, Toulouse et Sens, et nous en annonçons aujourd'hui 19.

Une carte générale, formant le tableau d'assemblage, indiquera la circonscription des archevêchés.

Chaque carte contient une légende, qui présente les données statistiques les plus générales sur chaque diocèse, savoir : la population, la superficie, le nombre de cantons, de communes, le nombre de cures, de succursales, de vicariats, etc., et enfin les signes conventionnels employés. D.

150. TABLEAU GÉOGRAPHIQUE DE LA NAVIGATION INTÉRIEURE du territoire du royaume de France, offrant le cours, soit de ses fleuves, rivières et ruisseaux, soit de ses canaux, tant exécutés que projetés, dans ses 86 départemens; par M. J.-L. DUPAIN TRIEL. (1824) Nouv. édit. rev. corr. et augm. pour tout ce qui concerne la navigation des rivières et canaux; par M. V. DUBRENA, ingén.-géogr., chef du bureau des cartes et plans de l'administr. générale des ponts et chaussées. 2 $\frac{1}{2}$ feuil. gr. aigle; prix, 10 fr. color. Paris, 1827; J. Goujon.

C'est la carte de Dupain Triel, rajeunie, et l'on doit savoir gré à M. Dubrena de cette utile publication, qui était vivement désirée. La légende n'a point subi de réforme malheureusement; aussi on la livre séparément de la carte. Cette légende offre l'état de la navigation intérieure, en 1791, telle que Dupain Triel l'avait rédigé. C'est un beau document comparatif pour le Dictionnaire hydrographique de la France par M. Ravinet, lequel tient lieu de la légende nouvelle qui manque à cette carte.

151. CARTE GÉNÉRALE DES PAYS SITUÉS ENTRE LA MER NOIRE ET LA MER CASPIENNE, et des nouvelles limites établies entre la Russie et la Perse, dressée d'après les cartes les plus modernes; par M. DE KHATOF, major-général au service de Russie. 1819. (*Éphémérides géogr. de Weimar*; 1827, vol. XXII, cah. 1, p. 27.)

Cette carte, dressée sur une échelle de 1,8 pouce de Paris = 1° du méridien, n'est composée que d'une seule feuille, dont la gravure a 19 pouc. de Paris de largeur sur 18 pouc. de hauteur. Elle présente les pays situés entre les mers Noire et Caspienne, depuis le 54° degré jusqu'au 68° long. O. de l'île de Fer, et de-

puis le 38° jusqu'au 47° lat. N. Les noms sont en langue russe. Bien que cette carte ne doive pas être considérée comme une nouveauté géographique, cependant elle peut servir à en rectifier beaucoup d'autres, tant sous le rapport de la topographie d'une grande partie du pays qu'elle présente que, principalement, sous celui des limites établies entre la Russie et la Perse, en vertu des derniers traités entre ces 2 puissances, indications qui se trouvent encore inexactes sur un grand nombre de cartes. Outre l'hydrographie et la topographie, auxquelles l'auteur a consacré un soin particulier, sa carte indique aussi les frontières et les noms des différens pays, khanats et territoire des diverses peuplades du Caucase, ainsi que la grande route militaire de *Mosdok* par le Caucase à Tiflis. Le figuré de la chaîne du Caucase offre quelques inexactitudes, le principal sommet n'ayant, d'après cette carte, qu'une largeur de 3 milles géographiques; un grand nombre de lieux qui, d'après les voyages de *Kotzebue* et *Freigang*, se trouvent sur la pente de cette montagne, sont placés ici dans la plaine, tels que *Dariel*, *Wladicaucas*, *Balta Mossanam*, etc.

152. CARTE DE LA GÉORGIE ET D'UNE PARTIE DE LA PERSE, dressée par le major-général DE KHATOF. Lithographiée au Dépôt général des cartes, à St.-Petersbourg, 1826. (*Éphémérides géograph. de Weimar*; 1827, vol. XXII, cah. 2, p. 56, et *Bullet. de la Soc. de géogr.*, Tom. VIII, n° 55, nov. 1827, p. 239.)

Cette carte, dressée par ordre de l'empereur de Russie, a été précédée d'une autre en une feuil., par le même auteur, et qui n'était probablement qu'un travail préparatoire pour celle que nous annonçons. Cette dernière se compose de 10 feuil.; elle est dressée sur une échelle de $\frac{1}{84,000}$ de la grandeur véritable. Elle embrasse, outre la Géorgie, non seulement presque toute la Caucasic, mais encore une partie de la Turquie asiatique. A l'occasion de cette dernière portion, il faut observer que la configuration que l'auteur a donnée aux lacs de Wan et d'Urmia, sur sa carte publiée en 1819, diffère considérablement de celle qu'il en donne dans son travail postérieur: ici elle se rapproche beaucoup plus de la configuration déterminée par *Arrowsmith*, sur sa carte des pays situés entre Constantinople et Delhi. Ajoutons que M. de Khatof a placé sur le territoire otto-

man, non-seulement la forteresse de Pathi, mais aussi un rayon considérable d'Anapa et de Sudschuk Kalé : ce dernier lieu ne se trouve encore indiqué sur aucune carte (1). Quant à l'orographie de cette carte, l'auteur n'a donné que l'esquisse des groupes les plus élevés.

Voici les principaux points déterminés sur cette carte avec l'indication de la différence d'après d'autres données.

NOMS DES LIEUX.	POSITION géographique des lieux, d'après M. DE KRATOV.						POSITION géographique de ces lieux, d'après d'autres géographes.						
	Longit. E. de l'île de Fer.			Lat. N.			Longit. E. de l'île de Fer.			Lat. N.			
	Degré.	Minute.	Seconde.	Degré.	Minute.	Seconde.	Degré.	Minute.	Seconde.	Degré.	Minute.	Seconde.	
Ardebil (Arbil).....	65	51	30	38	10	5	65	15	..	37	59	..	Tavernier, le Bruyn.
Baku.....	67	35	..	40	22	..	..	..	..	..	..	..	
Derbend.....	65	36	..	42	3	30	..	..	..	..	..	..	
Elbrouz (Elborus ou Szal).....	60	5	..	43	21	..	..	..	..	..	..	..	
Erivan.....	62	35	45	40	10	..	..	..	..	..	..	..	
Anapa.....	54	56	..	44	53	15	..	..	..	44	53	..	Gauttier.
Anakria.....	59	16	..	42	24	..	59	16	..	42	20	..	Gauttier.
Bathumi.....	59	23	..	41	38	..	59	18	..	41	39	..	Gauttier.
Ararat (montagne).....	62	11	40	39	27	30	..	..	..	..	..	..	
Kasbek (montagne).....	62	3	..	42	42	15	..	..	..	..	..	..	
Kamischar.....	57	32	..	43	27	..	57	31	..	43	29	..	Gauttier.
Kemer, Cap.....	Ce cap n'est pas nommé sur la carte.						58	25	..	41	9	..	Gauttier.
Kutais.....	59	20	30	42	16	..	..	..	..	..	..	..	
Kashin.....	67	3	45	36	13	25	67	13	..	36	11	..	
Mosdok.....	62	20	..	43	14	..	61	30	..	43	43	23	Almanach de Pétersbourg.
Kislar.....	64	18	45	45	8	50	63	54	..	43	51	15	Coun. d. tems.
Pothi.....	59	24	..	42	9	..	59	24	..	42	9	..	Grand atlas de Russie,
Rescht.....	67	20	..	37	14	15	67	22	53	37	17	30	en 100 feuilles.
Sochum Kalah.....	58	39	30	42	59	30	58	40	..	42	59	..	Gauttier.
Sudschuk Kalah.....	55	24	..	44	40	..	55	24	..	44	39	..	Fraser.
Silvat Dagh (montagne).....	65	15	10	41	15	5	..	..	..	..	..	..	Gauttier.
Tiflis.....	62	32	30	41	42	..	62	..	..	41	28	30	Grand atlas de Russie,
Subsachi. (Le nom de ce lieu se trouve sans indication de la position géographique.).....	..	..	..	..	..	..	56	39	..	44	10	..	en 100 feuilles.
Tebriz (Tauris).....	59	4	40	38	4	..	..	..	..	..	..	..	Gauttier.
Teheran.....	68	29	30	35	40	..	69	2	50	35	40	..	Fraser.
Urmia (Urumia).....	58	3	..	37	29	30	..	..	..	..	..	..	
Wan.....	61	46	10	38	29	..	..	..	..	..	..	..	
Yelisabethpol.....	63	58	5	40	42	..	..	..	..	..	..	..	
Yekaterinodar.....	56	34	..	45	3	45	..	..	..	..	..	..	

(1) Il l'est sur celle de M. Gamba.

153. **ATLAS GÉOGRAPHIQUE DE L'ÉGYPTE ET DE LA NUBIE**, pour servir à la relation du voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, fait dans les années 1819 à 1822 ; par M. Frédéric CAILLIAUD, de Nantes. Ouvrage dédié au Roi. Une f. de texte et 11 cartes, dont 1 double ; prix, 25 fr., et avec les 4 vol. de texte in-8° ; prix, 55 fr. ; 60 fr. avec fig. color. La carte génér. seule, 7 fr. Paris, 1827 ; Debure, Picquet, etc.

L'auteur de l'important voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, voulant procurer aux personnes qui désirent acquérir ce voyage sans acheter le magnifique Atlas qui l'accompagne, les cartes qu'il a dressées du cours du Nil, et la carte générale de l'Égypte et de la Nubie, a formé avec ces cartes un petit atlas qui se vend isolément. C'est un véritable service rendu aux savans qui ne peuvent acquérir l'ensemble de ce bel ouvrage.

Le petit atlas que nous annonçons offre d'abord l'explication de la carte détaillée du cours du Nil dans la haute et la basse Nubie, en 10 feuil., comprenant le Fleuve blanc, et une partie du pays à l'ouest, jusqu'au 10° degré de latitude nord. On trouve dans le volume-III, p. 341 et 347, tous les renseignemens nécessaires sur la construction de ces cartes et les résultats des observations astronomiques qui leur servent de base.

La carte générale, qui est double, contient, outre l'Égypte et la Nubie, la Cyrénaïque et l'Arabie Pétrée, une partie du Soudan, du golfe arabique, de la Palestine, de l'Abyssinie, etc.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

154. **ANNALES DES SCIENCES ÉCONOMIQUES** ou des finances dans leurs rapports avec le commerce, l'industrie, l'agriculture, les établissemens de prévoyance. Tom. V, cahier 1-21. In-18 (paraît 2 fois par mois). Paris, 1826-27 ; bureau, rue Ste-Avoie, n° 58 (Voy. le *Bulletin* ; Tom. IX, n° 145, et Tom. XI, n° 180).

Ce recueil, que nous avons eu plusieurs fois occasion de signaler, paraît par cahiers d'une feuille : les articles sont courts et ne portent point de signature ; aucun rédacteur n'est nommé. Chaque cahier contient ordinairement 2 ou 3 articles sur des matières générales, et plusieurs notes sur des objets d'industrie, d'agriculture, etc., ainsi que des nouvelles relatives aux sciences

économiques. Dans les 21 premiers cahiers du 5^e volume ou de la 5^e année de ce recueil, nous ferons remarquer les articles *crise du commerce anglais, syndicats des receveurs généraux, de la Caisse hypothécaire* (on y assure que l'institution établie sous ce nom, à Paris, est dans un état florissant), *sur le budget de 1827, des véritables conditions du crédit*, etc. Les articles paraissent en général rédigés d'une manière indépendante et sans préjugé. D.

155, AGENCE GÉNÉRALE DE PLACEMENTS SUR LES FONDS PUBLICS, autorisée par ordonnances royales, ou BANQUE DE PRÉVOYANCE. In-8° de 16 p.; pr. 20 cent. Paris, 1827; Adrien Leclerc et comp.

Nous devons à la paix qui règne depuis la Restauration, un grand nombre d'établissements de prévoyance; mais la plupart d'entre eux n'ont eu qu'une courte existence, parce que l'esprit public, chez nous, n'est pas encore tourné vers ces sortes d'institutions. Cependant, deux d'entre elles ont franchi tous les obstacles et marchent rapidement à une prospérité qui assure, plus qu'on ne pense, la prospérité publique.

La 1^{re} de ces institutions est la Caisse d'épargne ouverte à la classe nécessiteuse, dans le local de la Banque de France. On y reçoit toutes les sommes à partir d'un fr. jusqu'à 50 fr. Lorsque les versements ont assez d'importance pour acheter 10 fr. de r. 5 p. $\frac{1}{2}$, l'administration fait cet achat au nom du placeur. Jusqu'à ce que les petites économies atteignent la valeur de 10 f. de rente, la caisse d'épargne paie pour chaque somme un intérêt annuel de 5 p. cent.

Il est impossible d'exprimer les heureux effets qu'a produits cette sage institution parmi la classe ouvrière. L'union des familles a été cimentée; l'amour de l'ordre a remplacé cet esprit de dissipation et de dissolution qui gagnait tous les artisans; l'éloignement pour la débauche a fortifié la santé des ouvriers. Bref, une noble émulation s'est emparée des époux, et chacun d'eux travaille avec ardeur à faire des économies qui tournent à l'avantage de leur famille.

La 2^e institution, fondée à la même époque, est le complément de la première. Elle a pour but essentiel de concourir à la prospérité publique et privée en répandant l'aisance au sein

de toutes les classes de la société. Elle tend surtout à garantir la vieillesse des horreurs de l'indigence, et les veuves, de l'adversité où elles tombent presque toutes, soit par leur inexpérience des affaires, soit par leur aveugle confiance dans les personnes qui les entourent. Elle fournit enfin aux mères de famille les moyens de préparer de bonne heure et sans de grands sacrifices, la dot de leurs enfans. On voit que nous voulons parler de l'Agence générale, nouvelle rue Vivienne, place de la Bourse, fondée sous les auspices du gouvernement et dirigée par MM. les ducs de Dalberg et de Trévise, comte Siméon et Lanjuinais, marquis Maison et baron Louis, ainsi que par les notabilités financières de la capitale.

Pour faire apprécier le mérite de l'Agence générale, il nous suffira de donner le précis de ses deux opérations :

1^{re} opération pour se procurer un revenu progressif qui aille de 10 à 100 fois la valeur de sa mise, sans que le capital cesse d'être la propriété du fondateur ou de ses héritiers.

L'administration réunit, par sociétés de 10, 20 à 50 personnes, celles qui font sur leurs têtes des placements de prévoyance. Elle les range par classes de 5 en 5 ans d'âge.

Chaque sociétaire jouit à l'instant même, et successivement de semestre en semestre, du revenu de sa mise, au taux de la rente, 5 p. 100 consolidés; au fur et à mesure des extinctions qui surviennent dans chaque compagnie, le revenu du sociétaire s'accroît : bref, le dernier de tous jouit pendant sa vie entière du revenu total; et à son décès on rend à chacun des héritiers de tous les sociétaires, la mise de ceux qu'ils représentent.

Pour rendre cette opération plus sensible, nous allons emprunter aux statuts de l'Agence générale un exemple de cette opération.

On suppose que 10 sociétaires ayant fait une mise individuelle de 500 f. de R., ils auront. 5000 f. de R.

Pendant la vie des 10 sociétaires, chacun d'eux reçoit, de semestre en semestre, 250 f., ou par an 500

Après la 1 ^{re} extinction, les 9 survivans. . . .	555
Après la 2 ^e " les 8 "	625
Après la 3 ^e " les 7 "	714
Après la 4 ^e " les 6 "	833

Après la 5 ^e	"	les 5	"		1000
Après la 6 ^e	"	les 4.	"		1250
Après la 7 ^e	"	les 3	"		1666
Après la 8 ^e	"	les 2	"		2500
Après la 9 ^e	"	le dernier jouit pen-			
dant sa vie de.....					5000

Et après son décès les 5000 fr. de rente sont rendus aux héritiers des dix sociétaires.

Certes il n'est pas possible d'imaginer rien de plus sage, de plus simple et de plus avantageux.

On voit en effet que chacun jouit consécutivement de son propre revenu; que ce revenu s'élève dans une assez grande proportion après les premières extinctions, et qu'en définitive il se décuple pour les derniers survivans. Quel parti ne peut-on pas tirer d'une si belle combinaison, pour soi et pour sa famille? Un père peut, d'une manière positive, assurer le bien-être de tout ce qui lui est cher, sans craindre qu'aucun des siens fasse un mauvais usage de sa part de patrimoine; un époux, en plaçant quelques centaines de francs de rente sur la tête de sa compagne, aura la certitude que son sort s'améliorera chaque année; un fils peut, par des sacrifices temporaires, répandre des fleurs sur les dernières années de ses grands parens; un bon maître peut aussi doubler, tripler et décupler ses bienfaits en faveur d'un fidèle serviteur, sans que, dans aucun de ces cas, la valeur du placement cesse d'appartenir au bienfaiteur.

2^e opération pour former les capitaux dont on a besoin pour établir sa famille ou pour se livrer à une spéculation quelconque, à une époque déterminée.

Les personnes sur la tête desquelles on veut faire cette opération sont classées, par les soins de l'administration, par sociétés de 5 en 5 ans d'âge.

Les placements se font pour une durée de 5, 10, 15 ou 20 années. Pendant la durée du placement, personne ne touche l'intérêt de ses fonds. Cet intérêt est capitalisé par les soins de l'administration.

A l'expiration de chaque période, les *survivans* reprennent leurs mises primitives et se partagent les intérêts cumulés de toutes les mises. On rend à la même époque aux héritiers des sociétaires *décédés* la mise de ceux qu'ils représentent. On cal-

cule que le placement de 5 années donnera 40 p. % de la mise. Celui de 10 ans 110; celui de 15 ans 220; celui de 20 ans 420.

Ainsi dans cette opération, comme dans la précédente, les survivans jouissent d'un grand accroissement de capitaux au détriment des sociétaires décédés; mais cette convention étant synallagmatique, personne ne peut se plaindre de ses résultats. Le père de famille qui a eu le malheur de perdre ses enfans, conserve au moins le capital de sa mise, tandis que les sociétaires survivans, dont les besoins sont toujours extrêmes, trouvent en temps opportun les sommes dont ils ont besoin pour entrer dans la carrière du commerce, du barreau ou des beaux-arts.

Sous quelque point de vue qu'on envisage les opérations de l'Agence générale, on les trouvera équitables, loyales et d'une utilité majeure. C'est surtout à l'époque où nous nous trouvons que les petits capitalistes, les rentiers et les grands spéculateurs pourront apprécier tous les avantages offerts par cette institution. Non-seulement, par la nature de ses statuts, elle est à l'abri de toute catastrophe fâcheuse; mais encore elle fait produire de forts intérêts aux fonds qui lui sont confiés, et elle rend, à des époques fixes, tous les capitaux dont on a prévu l'emploi depuis 5, 10, 15 ou 20 années. Combien de familles seraient encore aujourd'hui dans une heureuse situation, si elles avaient eu la sagesse de confier leurs capitaux oisifs à l'Agence générale! Combien d'estimables citoyens à Strasbourg, à Bourges, à Besançon, à St-Denis et à Paris, ne seraient pas réduits au plus cruel désespoir, s'ils avaient connu les ressources de l'Agence générale!

Nous résumerons cet exposé en citant les noms des principaux personnages qui ont cru, dans l'intérêt public, devoir accorder leurs suffrages à l'institution de prévoyance dont nous parlons.

Le 1^{er} fut le duc Decazes, ministre de l'intérieur, et son successeur le comte Siméon; plus récemment le vicomte de Caux, ministre de la guerre, a témoigné la satisfaction qu'il éprouverait, s'il apprenait que les officiers de l'armée ont accordé leur confiance à cette belle institution. Le comte de Chabrol, préfet du département de la Seine, l'a recommandée à ses administrés comme un moyen certain d'accroître leur aisance; et MM. Jacq. Laffitte, Casimir Perrier, J.-B. Say, le

comte Dubois, E. Ternaux, ainsi que M. Adolphe Blanqui, professeur d'économie industrielle, se sont accordés pour reconnaître les vues sages et profondes de l'établissement.

Des témoignages aussi flatteurs méritent que nous joignons notre suffrage à tous ceux que nous venons de citer. Puisse l'agence générale obtenir un succès sans bornes, autant dans l'intérêt de ses fondateurs que dans celui du public et de notre beau pays, qui avait le plus grand besoin d'une véritable banque de prévoyance, c'est-à-dire, de l'Agence générale ! P.

156. SOCIÉTÉ COMMERCIALE MARITIME, en Société anonyme.
Pet. in-8° de 30 p. Paris, 1828; imprimerie d'Anthelme Boucher.

Les fondateurs de cette société, dont l'écrit que nous annonçons est le *prospectus*, ont pour but d'imprimer à notre navigation et à notre commerce maritime une activité qui leur manque. La principale cause à laquelle ils attribuent la lenteur du mouvement qui se fait remarquer dans ce commerce, et qui pourrait être si funeste aux progrès de l'industrie nationale, est le système vicieux des désarmemens de nos bâtimens à l'expiration de chacun de leurs voyages : en effet, si les moyens d'exportation manquent par suite de cet usage, il faudrait bien que l'industrie s'arrêtât. Remédier à ce vice capital, faciliter ainsi, et par conséquent accroître l'exportation des produits manufacturés, encourager l'agriculture et l'industrie par la multiplication des débouchés, tel est l'objet que se proposent les auteurs de ce plan.

Ils signalent d'abord les lenteurs, les inconvéniens et les pertes qui résultent du désarmement des navires, usage opposé à celui des deux nations dont le commerce maritime est le plus actif, l'anglaise et l'anglo-américaine. Ils s'attachent ensuite à montrer comment, sans avoir de bâtimens ni d'équipages à sa disposition, la Société, par la seule activité à faire des chargemens à bord des navires français, fera cesser cette pernicieuse habitude. L'association, en allant au-devant des négocians, et pressant les chargemens qu'elle faciliterait, préviendrait le désarmement des bâtimens, y retiendrait les équipages, et ne laisserait point dans la navigation d'interruptions également nuisibles aux fabriques, aux armateurs, aux bâtimens, enfin,

à toutes les branches du service. Par le bon choix des marchandises chargées, elle préviendrait également, ou ferait cesser les défiances qu'ont fait naître dans diverses contrées, et notamment dans l'Amérique Espagnole, les produits de mauvaise qualité envoyés par des spéculateurs sans délicatesse.

Un capital social de 10 millions, représentés par 10 mille actions de 1000 fr. chacune, a été jugé nécessaire et suffisant pour obtenir les heureux résultats que l'on veut atteindre.

Le prospectus indique ensuite les mesures prises dans l'intérêt et pour la sûreté des actionnaires. D'après les statuts, ils pourront toujours suivre et vérifier l'emploi de leurs capitaux. Les frais d'administration, n'excédant point ceux d'une maison de commerce ordinaire, n'absorberont jamais au-delà d'un et un quart pour cent. Avec les fonds dont elle disposera, et une activité sans relâche, la Société croit pouvoir effectuer un mouvement annuel d'exportation et d'importation, de 25 à 30 millions. Elle évalue à 12 ou 15 pour cent les bénéfices présumés. Il faut lire dans le prospectus les détails de la comparaison des moyens et des bénéfices actuels des maisons de commerce françaises, avec ceux dont disposera et que pourra raisonnablement espérer l'association, si l'on veut apprécier ses calculs. On y trouvera également les dispositions qu'elle se propose de prendre pour l'établissement de ses registres, pour l'assurance des cargaisons, etc.; toutes ces combinaisons lui font espérer le concours des capitalistes et la protection du gouvernement.

A. V.

157. I. ELEMENTOS DE LA CIENCIA DE HACIENDA. — Éléments de la science des finances; par D. José CANGA ARGUELLES. 1 vol. in-8°. Londres, 1825.

158. II. DICCIONARIO DE HACIENDA. — Dictionnaire des finances, à l'usage des hauts fonctionnaires chargés de la direction de cette partie de l'administration; par le même auteur. 5 vol. in-8°; prix, 3 liv. 5 sh. Londres, 1826-1827; imp. de Calero. (*Ocios de Español. emigrad.*; oct. 1827, pag. 520.)

Voici, dit le journal cité, les premiers ouvrages écrits en langue espagnole par ceux qui se livrent à l'étude de la science des finances. L'auteur, qui a occupé en Espagne les postes les plus éminens, a dû sentir mieux que personne combien l'absence

des connaissances financières, dans ce pays, contribuait à diminuer le nombre des hommes capables d'y administrer cette partie importante de l'économie publique. Loin de se laisser décourager par l'acte d'oppression qui pesa sur lui après avoir rendu les plus grands services à sa patrie, il voulut encore lui être utile, et écrivit les *Éléments de la science des finances*, qui furent avantageusement accueillis en Amérique. Cette 1^{re} édit. ayant été promptement épuisée, il publia son *Dictionnaire*, etc., qu'il avait composé au fond de la prison où il était plongé. Dans le premier ouvrage il a réduit à des règles fixes les principes accrédités par l'expérience et considérés comme les plus propres à guider les hauts fonctionnaires chargés de la direction des finances. Dans le second il a réuni une masse de faits statistiques, économiques et politiques, dont la connaissance est indispensable à ceux qui sont à la tête de cette partie de l'administration d'un état.

Les *éléments* sont divisés en 4 livres. Le 1^{er}, intitulé *notions préliminaires*, fait connaître les sources de la richesse nationale, les agens qui influent sur son accroissement et les obstacles qui s'y opposent. Le second signale l'importance de la richesse nationale de l'Espagne, et traite des dépenses publiques. Le troisième montre quels doivent être le caractère et la qualité des instrumens employés à tirer de cette richesse les sommes destinées à subvenir à ces dépenses; il donne un aperçu du système actuel de l'impôt en Espagne, décrit les moyens extraordinaires employés, de tout temps, par le gouvernement, pour faire face aux obligations du trésor royal, et expose les bases sur lesquelles repose le crédit public. Enfin le quatrième livre traite des qualités que l'on doit exiger des agens employés à la direction des finances, au recouvrement et à la distribution des deniers publics; il aborde la question relative à un code des finances et à la juridiction financière. Ces *éléments* sont suivis de divers traités importants, dont un, surtout, intitulé *diplomatie commerciale de l'Espagne*, mérite d'être médité par les hommes qui s'occupent des hautes questions d'économie publique.

Le dictionnaire, rédigé pour ceux qui sont chargés de la haute direction des finances, traite avec la clarté et la concision nécessaires à ce genre d'ouvrages, de la science financière dans toutes ses parties, et compose une espèce de *bibliothèque porta-*

live de cette branche de l'administration. Il aborde les principaux points de la science économique, indique les revenus, les dépenses et les dettes de toutes les nations européennes, ainsi que tous les revenus de l'Espagne et de l'Amérique espagnole. L'auteur s'y occupe de tout ce qui est relatif aux fonctions des employés des finances, expose toutes les ressources extraordinaires employées par le gouvernement espagnol dans les cas d'urgence, et fait connaître tous les faits statistiques qu'il a pu réunir sur la Péninsule et ses possessions d'outre-mer, ainsi que les rapports commerciaux de l'Espagne avec les autres états. « Il suffit, dit la *Revue encyclopédique* (août 1827, pag. 377), de lire la table analytique des matières, placée à la fin du V^e vol., pour se pénétrer de l'importance de cette laborieuse composition. On trouve traités, dans ce dictionnaire, tous les différens sujets qui rentrent dans le plan d'un système de finances, et les nombreux renseignemens qu'il contient le rendent à la fois un ouvrage théorique et pratique. C'est aussi un excellent supplément à l'histoire et à la statistique de l'Espagne et de l'Amérique espagnole, et celui qui voudrait écrire sur l'un ou sur l'autre de ces pays, y puiserait des matériaux précieux. Malheureusement l'auteur ne poursuit presque jamais ses recherches au-delà du xviii^e siècle, et ce n'est plus par le témoignage irrécusable des faits et des chiffres, mais par des mémoires et des plans de réforme qu'il fait connaître l'Espagne moderne. Le Dictionnaire des finances, ajoute le même *Journal*, nous paraît offrir plusieurs lacunes. Les détails statistiques sur divers états européens, hors l'Espagne, sont incomplets, et présentent l'état passé et non l'état présent de ces royaumes. Mais quand on songe que cet ouvrage est le premier de cette espèce qui ait été publié en langue espagnole; quand on considère la multitude des objets qui s'y trouvent compris, on s'étonne qu'un seul homme ait, en moins de deux années, accompli un si grand travail, et que ce travail ne donne lieu qu'au petit nombre de critiques que nous avons hasardées. Tel qu'il est, ce livre sera consulté avec fruit par tous ceux qui s'occupent d'économie politique; il devra surtout devenir le manuel des financiers et des hommes d'état de l'Espagne, et des jeunes républiques américaines. »

G.

159. PRINCIPI DEL CREDITO PUBLICO. — Principes du crédit pu-

blic. Essai de l'avocat Louis BIANCHINI. In-8° de IV - 221 pag. Naples, 1827.

L'auteur a partagé son ouvrage en 3 parties : dans la 1^{re} il recherche les moyens d'établir et de faire fructifier le crédit ; la 2^e fait connaître comment on peut le conserver ; dans la 3^e il discute les ressources qu'il convient d'employer pour éteindre, à l'aide du crédit, une dette existante. Nous allons présenter très-sommairement, sur ces 3 parties, les vues de l'auteur. Les moyens de crédit, sont l'emprunt perpétuel, la vente des charges sous forme de cautionnement, dont on paie l'intérêt, les emprunts viagers, les tontines : on obtient sous ces différentes formes des capitaux, pourvu qu'on y attache une condition de remboursement, lequel peut s'effectuer, ou par remboursement à terme, ou par forme de loterie, ou par annuités. Dans deux chapitres spéciaux (les 3^e et 4^e), M. Bianchini examine l'effet contraire de la dette consolidée et de la dette flottante ou emprunt par anticipation : les deux formes ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Le résultat de la première sorte d'emprunt est de montrer à nu la dette et de permettre toujours d'en évaluer le montant, d'en comparer la quotité avec les moyens de l'acquitter. Le 2^e, contracté obscurément, ne peut se prolonger long-temps sans altérer les sources du crédit même.

Dans la 2^e partie de cet écrit, on discute les moyens de conservation du crédit, soutenu par la circulation des capitaux, par la création de banques, qui suppléent au défaut des monnaies. Le système des banques de circulation et de dépôt, l'action de l'escompte, les effets des caisses de service, sont appréciés avec assez d'exactitude.

On voit dans la 3^e partie s'établir le système d'extinction, 1^o à l'aide des remboursemens ; 2^o en la confiant au mouvement accéléré d'une caisse d'amortissement ; 3^o par un emploi successif des fonds empruntés. Le crédit, si l'on est sage, si l'on suit avec exactitude les mouvemens de l'opinion, si l'on remplit religieusement ses engagements, aura, nous ne disons pas avec les modernes économistes, une puissance indéfinie, mais avec les bons esprits, une puissance d'action, qui produira même des ressources inattendues, telles qu'une plus grande rapidité de circulation, une augmentation de capitaux dont le commerce et l'agriculture peuvent tirer les plus grands avantages.

Tous les principes de ce sage auteur sont appliqués à la situation financière de Naples, qu'il montre sous le jour le plus favorable à son crédit.

BERTHEVIN.

160. I. OBSERVATIONS ON THE PRESENT STATE OF LANDED PROPERTY, etc. — Observations sur l'état actuel des propriétés rurales, etc.; par DAVID LOWE. Londres, 1823.
161. II. DE LA PERSPECTIVE DES TENANCIERS ET DES FERMIERS. (*Farmers Magazine*; vol. XXIV, 1823, p. 12.)
162. III. DES EFFETS DE L'ABONDANCE. (*Id.*; *ibid.*, p. 26.)
163. IV. MESURES PRISES DANS LES COMTÉS ÉCOSAIS, RELATIVEMENT A LA DÉTRESSE DE L'AGRICULTURE. (*Id.*; *ibid.*, p. 35.)
164. V. ESSAY ON THE DEPRESSED STATE OF AGRICULTURE. — Essai sur la situation fâcheuse de l'agriculture; par J. CLEGHOLN.
165. VI. MESURES A PRENDRE POUR ADOUCIR OU RÉPARER LES MAUX SOUFFERTS PAR L'AGRICULTURE. (*Farm. Magaz.*; vol. XXIV, 1828, p. 52.)
166. VII. COMMERCE DES BLÉS EN 1822. (*Id.*; *ibid.*, p. 71.)
167. VIII. TABLEAU COMPARATIF DES PRODUITS ET DES FRAIS D'UNE FERME DU LOTHIAN, pendant la guerre et à présent, avec des observations sur les résultats de la baisse du prix des produits agricoles, et sur la situation des propriétaires fonciers, comparée avec celle des capitalistes; par M. SCOTT. (*Id.*; *ibid.*, p. 163.)
168. IX. TABLEAU DU PRIX DES GRAINS AU marché, depuis 1783 jusqu'en 1823, avec des cartes qui déterminent la perte à laquelle s'expose un fermier dont le bail est réglé par l'espoir d'une hausse. (*Id.*; *Ibid.*, p. 182.)
169. X. SUR LES EFFETS DU BAS PRIX DES GRAINS. (*Id.*; *ibid.*, p. 197.)
170. XI. ÉVALUATION COMPARÉE DES PRODUITS D'UNE FERME DU LOTHIAN, pendant la guerre et à présent; par M. SCOTT. (*Id.*; *ibid.*, p. 257.)
171. XII. REMARQUES SUR LA NOTICE QUI PRÉCÈDE. (*Id.*; *ibid.*, p. 262.)
172. XIII. OUTLINES OF A SYSTEM OF POLITICAL ECONOMY. — Es-

quisses d'un système d'économie politique; par T. JOPLIN.
Londres, 1823.

173. XIV. SUR LA PRODUCTION ET LA CONSOMMATION EN BLÉS.
(*Farm. Magaz.*; vol. XXIV, p. 290.)

174. XV. SUR LE REVENU ET LA VALEUR DE LA PROPRIÉTÉ FON-
CIÈRE. (*Id.*; *ibid.*, p. 297.) — Sur le même sujet. (*Id.*; *ibid.*,
p. 385.)

175. XVI. SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE L'AGRICULTURE ANGLAISE, ET
SA PERSPECTIVE POUR L'AVENIR; par SIMON GRAY. (*Id.*; *ibid.*,
p. 407.)

176. XVII. SUR LES RÉCOLTES ABONDANTES ET LES DISETTES DE
GRAINS. (*Id.*; *ibid.*, p. 441.)

177. XVIII. IDÉES ET OBSERVATIONS SUR LA HAUSSE ET LA BAISSÉ
DU PRIX DES PRODUITS BRUTS, pendant les 30 dernières an-
nées; par TH. TOOKE.

178. XIX. APPLICATION DU PRINCIPE DE « l'influence de la quan-
tité sur le prix » A L'ÉTAT DE L'AGRICULTURE, depuis 1793 jus-
qu'en 1812, comme explicatif du haut prix du blé durant
cette période. (*Farm. Magaz.*; vol. XXIV, p. 445.)

Les écrits ou les notices et articles dont nous venons de don-
ner les titres reproduisent à peu près les faits, les observations
et les idées que nous avons déjà eu occasion d'exposer dans
l'analyse des principaux écrits auxquels l'état de l'agriculture,
en Angleterre, et les lois ou projets de lois sur les grains ont
donné lieu dans ce pays. Nous citerons surtout le rapport de
M. Jacob au parlement, les extraits assez étendus des notices
dont ce rapport a été l'objet dans l'*Edinburgh* et la *Quarterly Re-
view*. Nous nous arrêterons donc très-peu sur ces divers essais,
dont les titres indiquent d'ailleurs suffisamment les intentions;
mais nous les signalons comme contenant presque tous des dé-
tails intéressans pour ceux qui veulent étudier à fond la ma-
tière, par rapport à la Grande-Bretagne, et les différens points
de vue sous lesquels les questions qui s'y rattachent sont envi-
sagées dans le Royaume-uni.

L'ouvrage n° I et l'article n° II, qui en est extrait, font en-

trevoir que le mal dont on se plaint n'est pas si grand qu'on le fait, puisque la population de la Grande-Bretagne s'est accrue d'un septième en 10 ans. Quoique les ventes des biens-fonds aient baissé d'un quart au plus, la richesse publique s'est accrue dans des proportions très-fortes, ce qui ne saurait avoir eu lieu sans que toutes les branches dont elle se forme aient plus ou moins participé à cette prospérité. L'auteur insiste sur la nécessité d'y regarder de très-près, avant de laisser peser sur toutes les classes, pour le soulagement d'une seule, les charges qui résultent du système prohibitif ou restrictif pour le commerce des grains.

Le résultat de l'art. n^o III est, en deux mots, qu'abondance de produits n'est pas toujours le synonyme de richesse.

Celui de l'article n^o IV, article dans lequel on remarque une Adresse de sir John Sinclair, a surtout pour objet les moyens d'augmenter la circulation de l'argent ou du papier qui le remplace.

L'ouvrage cité n^o V et l'art. n^o VI, qui n'en est qu'un extrait, examinent les différens moyens employés ou proposés pour le soulagement de l'agriculture. Ils montrent l'illusion de ceux qui dépendent de la législature, et, quant à ce genre de mesures, l'auteur, en définitive, ne donne son assentiment qu'à la remise en activité des paiemens en papier monnaie, à l'amélioration du système suivi pour la taxe des pauvres et au remplacement des dîmes. Les conseils donnés aux cultivateurs pour tirer un meilleur parti de leurs exploitations forment la seconde pièce de remèdes que l'auteur propose d'employer.

L'objet de l'art. n^o VII est clairement indiqué par le titre. Cet article est suivi d'un extrait d'un écrit du D^r Skene Keith sur les embarras actuels de l'agriculture.

Dans l'art. n^o VIII, l'auteur, après avoir comparé les produits ancien et actuel, examine 1^o l'effet de la dépréciation des produits bruts sur le revenu; 2^o sur la valeur du capital.

Le titre du n^o IX en donnant une idée exacte, nous passons au n^o X, dont le but est de montrer, contre l'opinion de beaucoup d'économistes, que le bas prix des grains n'éloigne pas les capitaux de l'agriculture, et ne met pas hors de culture les mauvaises terres.

Les art. n^{os} XI et XII ont le même but que l'art. n^o VIII, dont ceux-ci sont la critique.

L'objet de l'ouvrage de M. Joplin n° XIII, dans la partie extraite n° XIV, est d'établir qu'en prenant la moyenne de deux ou trois années bonnes ou mauvaises, il y a consommation de la quantité de grains récoltés. La production prouve la demande pour tous les objets de consommation, et d'ordinaire il y a équilibre entre les deux; mais il y a entre les alimens et les autres produits cette différence, que la production des alimens a lieu, sans égard à la demande, quoique celle-ci soit toujours égale à l'autre, tandis que, pour les autres objets, c'est la demande qui détermine la production. Cette dernière est sujette à de grandes et continuelles fluctuations, quant à ces objets, relativement aux quantités produites ou fabriquées. Ce sont les variations de prix, causées par ces fluctuations, qui, en définitive, mettent la demande et la production en équilibre.

L'agriculture tend toujours à produire le plus et le mieux possible. C'est donc elle qui crée la demande, et non pas la demande qui règle l'activité de l'agriculture, comme elle règle les autres industries. Quand la récolte est abondante, la demande augmente; si la récolte est faible, la demande diminue. Tel est l'effet de la variation dans les prix, causée par le mouvement de la production. Les prix élevés obligent la population à réduire la consommation; les bas prix lui permettent de l'augmenter. Ainsi, à moins que les producteurs et les spéculateurs ne jugent à propos de conserver leurs provisions pour une autre année, la production entière peut être consommée dans l'année même de la récolte. *Il n'y a pas d'année où l'on puisse remarquer défaut de consommation, quelques plaintes que l'on élève sur la modicité des prix.*

L'auteur, à l'appui de son opinion, cite l'expérience de l'année 1822 et le fait relatif aux grains rapporté par MM. Cropper, Benson et compagnie, de Liverpool, dans une lettre par eux publiée sur l'état du commerce du coton. « On croit généralement, disent ces Messieurs, que la récolte de l'année dernière n'a pas fourni pour plus de onze mois à la consommation. Cependant, quoiqu'elle ait augmenté au-delà de tout ce que l'on avait vu jusqu'à présent, et que la récolte actuelle soit au-dessous de la dernière, les prix restent plus bas qu'on ne se souvient de les avoir eus. » Ces messieurs en concluent qu'il faut créer des réserves et des magasins. M. Joplin en conclut au contraire que

la rapide augmentation de la consommation doit être attribuée à l'impuissance où se sont trouvés les fermiers de faire des réserves; cependant *il ne veut pas que l'on attribue la dépréciation à l'abondance. Le fait cité par MM. Cropper, etc. détruit, selon lui, cette idée.* Tout ce qu'on peut en inférer, d'après cet écrivain, c'est que *la demande est toujours égale à la production, aux prix existans, quoiqu'il puisse y avoir des malheureux qui meurent de faim, faute d'emploi. Si les prix étaient assez bas, toute la récolte serait enlevée.*

Nous laissons de côté la discussion à laquelle l'auteur se livre, à l'occasion d'un passage du rapport fait par le comité d'agriculture en 1821, cette discussion n'ajoutant rien aux argumens de M. Joplin. Sa conclusion est toujours que la masse des consommateurs pourrait absorber deux ou trois fois plus de nourriture qu'elle n'en emploie; que, par conséquent, c'est toujours la production qui, à cet égard, détermine la demande, tandis que la hausse, ou la baisse des prix détermine l'étendue de la consommation.

Nous avons insisté sur l'exposé de la doctrine de M. Joplin, parce qu'elle a pour objet un point fondamental en économie publique. L'auteur paraît avoir eu pour objet d'appuyer le système de M. Malthus, à peu près abandonné depuis quelques années, même en Angleterre. Il résulterait en effet de son argumentation que, quelque abondante que fût la production des alimens, elle ne ferait jamais qu'exciter la demande. En d'autres termes, c'est la supériorité naturelle de la procréation sur la production des subsistances, et, par conséquent, la nécessité inévitable de la misère. C'est la thèse de M. Malthus. Malheureusement pour M. Joplin, ses allégations sont de tout point contraires aux faits constans, et particulièrement à ceux-là même qu'il a invoqués. 1^o La différence qu'il établit entre les autres produits et les produits alimentaires est illusoire. Toute production, celle des alimens comme celle des autres objets usuels, va au-devant de la demande, la provoque et ne l'attend pas. Toute production aussi, même celle des alimens, est restreinte par la demande. Si l'on ne trouve pas à vendre, on ne fabrique plus. A la vérité, par des raisons faciles à reconnaître, l'agriculteur est plus lent que les autres producteurs à changer la nature de ses produits; mais s'il trouve longtemps le marché

défavorable aux céréales, il finit par convertir ses moissons en pâturages, et se livre à d'autres cultures plus productives, parce qu'elles sont plus demandées. On sait bien que, dans l'état actuel de nos sociétés, il y a partout un nombre plus ou moins considérable d'hommes dont le revenu n'est pas au niveau de leurs besoins. Mais c'est un fait dont il faut rechercher les causes ailleurs que dans une hypothèse insoutenable aujourd'hui (1). Ceux-là sans doute peuvent encore moins se procurer les autres nécessités ou les commodités de la vie que le pain, et il en serait de même pour ces objets que pour le grain, si les prix tombaient assez bas pour qu'ils y eussent accès. Les producteurs auraient certes beaucoup à faire pour suffire à la demande. Si l'on veut apprécier l'influence des faits, il faut donc mettre à l'écart les classes assez malheureuses, pour ne pas trouver dans leurs facultés les moyens de subvenir à leurs besoins. La question n'est pas si le bas prix des céréales ne leur est pas et ne pourrait pas leur être encore plus avantageux. Il n'y a pas l'ombre d'un doute, au moins d'après l'apparence. Ce que l'on veut savoir, c'est si les prix actuels sont en rapport avec les frais de culture, et si le défaut de travail auquel la gêne des producteurs exposerait beaucoup d'ouvriers ne leur serait pas plus nuisible encore que la baisse du prix des alimens ne pourrait leur être utile. C'est, en un mot, le moyen terme de conciliation entre les intérêts des classes diverses que l'on recherche. 2° Est-il exact de dire que, quels que soient l'abondance des céréales et sa durée, toute récolte est toujours consommée dans l'année, à moins de soustraction par emmagasinement? M. Joplin a oublié les faits énoncés dans une multitude d'écrits en Allemagne, en Italie, en France, dans les Pays-Bas, etc. Il résulte de ces faits que le bas prix a engagé les producteurs à convertir les grains en

(1) Ces causes ont été rappelées dans un écrit de l'auteur de cet article, sous le titre de *Recherches sur les vraies causes de la misère et de la félicité publique*, in-8°, Paris, 1815, Picard-Dubois. Quand on n'est pas riche, on fait valoir le peu qu'on a. Le rédacteur fera donc observer qu'il a, le premier, et malgré d'imposantes autorités en faveur du système de M. Malthus, travaillé avec succès, dans l'écrit ci-dessus cité, à en démontrer complètement l'erreur. On peut consulter, à cet égard, la *Quarterly Review*, de novembre, 1817, le *Journal de Paris*, et le *Constitutionnel*, année 1816.

eaux-de-vie, à en faire la nourriture des bestiaux, etc. Donc s'il y a eu consommation, elle n'a pas été toute faite par ceux à qui les céréales sont spécialement destinées. 3° Les faits cités par M. Cropper, etc., et invoqués par M. Joplin, concluent précisément contre lui. Car, que les fermiers aient été ou non obligés de porter leurs provisions de grains aux marchés, pour combler les déficits des récoltes anglaises en 1821 et 1822, ou que ces déficits aient été comblés d'une autre manière, ces faits prouvent toujours qu'ils l'ont été et qu'ils existaient avant de l'être, et cependant *la dépréciation s'est maintenue, quoique la consommation ait été beaucoup plus grande qu'auparavant*. Quelle est la cause de ce phénomène? Voilà la question dont l'auteur a complètement oublié de rechercher la solution; mais la cause saute aux yeux et renverse tout son système; c'est celle qu'a signalée le rapport du comité d'agriculture, à qui il n'a opposé qu'une ironie très-déplacée; c'est aussi celle que signalera tout homme de sens; c'est que, *pour les grains comme pour tout autre produit, l'abondance ou la concurrence entre les vendeurs amène le bon marché, et la rareté ou le monopole, la cherté*. Mais il fallait écarter cette cause si évidente: car dès qu'il est une fois bien constaté que, dans des pays où la consommation augmente sans cesse, il se produit assez de grains pour qu'ils restent à bas prix, et qu'il y ait du superflu abandonné à la fabrication des spiritueux et à la nourriture des animaux, le système de la supériorité d'action du prétendu principe de population sur celle de la production des subsistances, et de la nécessité inévitable de la misère, n'est plus qu'une illusion comme tant d'autres.

C'est ce que soutient avec raison l'auteur de l'article n° XVI, M. Simon Gray. Comme nous le disions tout à l'heure, il rappelle que le *principe de population* a eu de nombreux partisans; mais l'opinion, ajoute-t-il, a tellement changé dans l'espace de 7 ans, et l'illusion de la prétendue démonstration de M. Malthus, si long-temps vantée, a été tellement manifestée, qu'il n'est peut-être pas maintenant en Angleterre un statisticien qui osât nier ouvertement le principe dominant du système productif, savoir, que *c'est la population qui détermine l'étendue de la nourriture aussi complètement et aussi réellement qu'elle règle la quantité des habits, des maisons, etc.* Quant à la consommation, il faut dire, comme l'a fait M. Simonde de Sismondi,

dans ses *Nouveaux principes d'économie politique*, que ce qui la règle, c'est le revenu. On peut consulter aussi, à ce sujet, l'article sur l'émigration dans la *Quarterly Review*, mars 1828.

L'article n° XV contient quelques observations sur le tableau comparatif de M. Scott n° VIII, et une réponse à l'attaque dirigée contre ce tableau, sous le n° IX.

On trouvera des détails intéressans et des notes précieuses dans les articles XVII, XVIII et XIX. AUBERT DE VITRY.

179. MISSIONS PROTESTANTES. — I. PROCEEDINGS OF THE CHURCH MISSIONARY SOCIETY, etc. — Travaux de la Société des Missionnaires de l'église anglicane en Afrique et dans l'Orient. 24^e année 1824. (*Asiat. journ.*; févr. 1825, p. 156.)

180. II. TRANSACTIONS OF THE MISSIONARY SOCIETY. — Transactions de la Société des Missionnaires, ou *Quarterly Chronicle*, 1825. (*Asiat. journal*; *ibid.*)

181. AN ABSTRACT OF THE ANNUAL REPORTS, etc. — Extrait des Rapports annuels et de la correspondance de la Société instituée pour propager les lumières du christianisme, depuis le commencement de ses relations avec les missions des Indes Orientales en 1703 jusqu'à ce jour, avec les instructions données aux missionnaires à différentes époques, lors de leur départ pour leurs missions respectives, le tout publié par ordre du bureau de ladite Société. (*Quarterly Review*; juin 1825, p. 1.)

182. IV. THE MISSIONARY REGISTER. — Annuaire des Missions, Londres, 1813-1824.

Il n'y a guère qu'une trentaine d'années que l'esprit de prosélitisme s'est introduit parmi les différentes sectes protestantes. Avant ce tems, elles étaient en général disposées à blâmer plutôt qu'à louer l'esprit d'entreprise manifesté dans tous les temps par l'église catholique à ce sujet. Le zèle que montraient ses missionnaires pour étendre le royaume des cieux et la connaissance du vrai Dieu parmi les nations idolâtres, était représenté par la plupart d'entre elles comme une tentative téméraire que rien ne pouvait justifier. Tout à coup ce zèle apostolique, qu'ils avaient si hautement et si long-temps blâmé dans les autres, s'est manifesté parmi elles avec une ardeur dont on trouve à

peine des exemples. L'enthousiasme que montrèrent les peuples d'Europe, lorsque, fanatisés par *Pierre l'Hermite*, ils se croisèrent au cri de ralliement, *Dieu le veut !* pour aller faire la conquête du tombeau du Sauveur du monde, au risque, presque inévitable, de tomber victimes d'un climat pestilentiel, ne surpassait certainement pas, s'il égalait celui des missionnaires protestans se ralliant au cri de *la bible le veut !* et se croisant pour aller, dans toutes les parties du monde idolâtre, attaquer Satan corps à corps, au cœur même de son empire, et dans ses plus forts retranchemens. Ces ouvriers évangéliques ne se sont, à la vérité, présentés à la vigne du père de famille qu'à la onzième heure; mais, par leur diligence et leur ardeur, ils ont bientôt laissé loin derrière eux ceux qui s'étaient mis au travail à la pointe du jour.

Il n'est pas à notre connaissance que les missionnaires catholiques, qui, depuis 3 ou 400 ans, parcourent la carrière du prosélitisme dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, aient, dans aucun temps, montré l'ardeur et l'enthousiasme que font paraître dans leur début les missionnaires protestans.

C'est en Angleterre que cet esprit de prosélitisme a pris naissance il y a environ 30 ans, et il s'y est tellement fortifié et propagé, qu'il paraît avoir dégénéré en pur fanatisme. L'infatuation y est telle à présent, comme il est aisé de le voir par les écrits que nous avons sous les yeux, et par un grand nombre d'autres documens que nous avons aussi parcourus, qu'il serait dangereux de contredire l'opinion entretenue sur ce sujet par un puissant et très-nombreux parti; le moindre danger que pourrait encourir celui qui oserait le faire serait d'être taxé d'impiété et d'athéisme.

Les protestans anglais ne se furent pas plutôt formés en corps de missions, qu'ils firent un appel aux protestans du continent de l'Europe et des États-Unis de l'Amérique. Le cri de ralliement fut entendu et obéi, et, dans tous les pays protestans, un grand nombre d'hommes apostoliques se présentèrent pour s'enrôler sous la bannière sacrée, et aller combattre de concert l'ennemi commun. En même temps, des associations nombreuses en Allemagne, en Prusse, Danemark, Suède, Suisse, etc., se formèrent à l'instar de celles qui s'étaient déjà formées en Angleterre pour fournir, par des contributions volontaires, aux

frais de l'entretien de cette armée sacrée, qui allait traverser les mers pour porter les nouvelles du salut à des peuples esclaves du démon.

Nous ne connaissons pas au juste le nombre de soldats enrôlés dans cette milice sacrée; mais d'après ce que nous lisons dans les ouvrages maintenant sous nos yeux, nous pouvons en juger par approximation. Le *Quarterly Review*, p. 5, compte 10 sectes protestantes engagées plus activement que les autres dans la nouvelle carrière du prosélitisme, savoir: luthériens, calvinistes, méthodistes, presbytériens, indépendans, baptistes, unitairiens, anabaptistes, moraves, anglicans; mais nous pourrions en citer plusieurs autres encore qui la parcourent aussi, quoique avec moins d'éclat. L'auteur ne nous présente (p. 29) que le nombre de ceux qui appartiennent à l'église anglicane, et qui se monte à 419 ouvriers, constamment employés à *supporter le poids de la chaleur et du jour* dans la nouvelle vigne qu'ils sont allés défricher.

Dans un rapport publié il y a quelque temps par les méthodistes, que nous avons lu, ils portaient le nombre des missionnaires de leur secte, employés à la conversion du peuple idolâtre dans les deux mondes, à 623, ce qui fait pour ces deux sectes seulement un nombre total de 1,042. Nous n'avons pas vu la liste des ouvriers évangéliques employés par les huit autres sectes énumérées ci-dessus; mais comme nous savons qu'elles en envoient aussi dans les deux continens, et qu'elles ne le cèdent pas en activité et en enthousiasme aux deux premières, nous croyons faire un calcul très-moderé et bien au-dessous de la réalité, en portant le nombre à 400 pour chacune, ce qui ferait 3,200 qui, ajoutés à 1,042, fait un total de 4,232. Ceci est indépendant des missionnaires envoyés en très-grand nombre par les différentes sectes protestantes des États-Unis d'Amérique, où l'esprit de prosélitisme est au moins aussi répandu qu'en Europe, et d'où des missionnaires sont envoyés dans les quatre parties du monde. Des personnes bien informées sur ce sujet nous ont assuré que le nombre était beaucoup au-dessus de 1,000; mais en le réduisant même à ce nombre, nous aurons un grand total de 5,232 soldats effectifs, engagés dans la milice sacrée.

Église romaine! viens maintenant nous vanter tes travaux

apostoliques, et dis-nous si, même dans les plus beaux temps de ton existence, tu eus des phalanges si nombreuses et si bien disciplinées à opposer au grand ennemi du salut du genre humain !

Nous sommes en effet obligés de convenir que les missionnaires protestans de nouvelle date laissent bien loin derrière eux, par leur nombre et l'ardeur de leur zèle, les missionnaires catholiques. Nous ne connaissons pas au juste le nombre de ces derniers ; mais nous tenons d'une source certaine que les missionnaires français répandus dans les Deux-Mondes sont tout au plus au nombre de 80, et nous pouvons assurer sur la même autorité, que ceux qui sont envoyés d'Italie, d'Espagne et de Portugal, se montent à peu près au même nombre pour chacun des trois royaumes, en sorte que le nombre des missionnaires catholiques, employés dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, peut aller de 3 à 400.

D'un autre côté, tandis que nous voyons l'Europe retentir du bruit des succès des premiers, les missionnaires catholiques, soit ignorance, soit modestie, soit amour de la vérité, et parce que, n'ayant rien d'édifiant à dire au public, ils ne veulent pas remplir leurs rapports de faits apocryphes ou inexacts, font à peine parler d'eux, et, dans le temps où il s'imprime annuellement à Londres entre 40 et 50 gros volumes in-8°, remplis des rapports des 5,232 missionnaires protestans dispersés dans l'ancien et le nouveau continent, nos obscurs missionnaires catholiques nous fournissent à peine des matériaux suffisans pour publier deux ou trois fois par an une petite brochure de 60 à 70 pages, pour l'édification des personnes qui coopèrent à leur entretien.

On demandera peut-être où peuvent se trouver les fonds nécessaires pour l'entretien de cette armée de missionnaires protestans répandus sur toutes les parties du globe. L'ouvrage que nous avons sous les yeux répondra à cette question.

« Si le *penny* (2 sous) par semaine, y est-il dit p. 27, était régulièrement payé, cette souscription seule produirait 450,000 liv. st. (9 millions 500,000 fr.) ; mais les recettes, telles qu'elles sont, suffisent aux dépenses, qui s'élèvent beaucoup au-dessus de 1,000 liv. st. (25,000 fr.) par jour », et qui se montent par conséquent à beaucoup plus de 8 millions de fr. par an ; cepen-

dant ceci n'est que le montant du revenu des missions perçu en Angleterre. Si on ajoute à cette somme les souscriptions levées pour le même objet sur tout le continent de l'Europe, non-seulement dans tous les pays protestans, mais encore dans les états mixtes, en France, en Autriche, en Bavière, etc., etc., ainsi que dans les États-Unis d'Amérique, où la même ardeur pour le prosélytisme prévaut, nous ne croyons pas être taxés d'exagération, en portant les souscriptions fournies par ces différens états à une somme au moins égale à celle perçue en Angleterre, ce qui fera une somme de 16 millions de fr. Nous savons que des souscriptions à un montant très-considérable sont aussi levées dans les Indes-Orientales, en Canada et dans les îles de l'Amérique; et nous pensons que notre estime sera encore bien au-dessous de la réalité, en la portant à une somme totale de 20 millions de fr. servant à l'entretien de cette armée de la foi protestante, composée de 5,232 combattans.

Que la situation de ce faible détachement de 3 à 400 missionnaires catholiques est différente! Nous avons vu le compte rendu par le comité central de l'*Association de la propagation de la foi*, séant à Lyon, et nous avons observé que, depuis que cette association existe, l'année où les souscriptions dans toute la France avaient été le plus abondantes, elles ne s'étaient pas élevées au-dessus de 130,000 fr.; ce qui avait à peine été suffisant pour fournir aux missionnaires français employés dans les missions de l'Asie un viatique de 25 fr. pour chacun d'eux, et de 1,000 fr. pour chaque évêque vicair apostolique.

Les missionnaires protestans sont beaucoup mieux rétribués. Nous ne savons pas si le salaire est uniforme pour ceux de toutes les sectes; mais nous savons positivement que ceux de l'église anglicane reçoivent chacun 240 liv. st. (6,000 fr.) par an, avec une augmentation de 40 liv. st. (1,000 fr.) pour ceux qui sont mariés, et 20 liv. st. (500 fr.) pour chacun de leurs enfans en bas âge; en sorte que leurs revenus dépendent en partie de la fécondité de leurs femmes.

Ces associations des missionnaires protestans des différentes sectes ont un si grand nombre de voies et de moyens pour lever de l'argent que, pour en indiquer quelques-uns, il nous suffira de copier les lignes suivantes de l'ouvrage que nous avons sous les yeux, p. 28:

« Aucun ministre d'état (y est-il dit avec raison selon nous), quelque expert qu'il soit dans l'art de lever de l'argent, ne saurait mettre en action autant de voies et de moyens qu'en a inventé l'ingénuité des missionnaires directeurs, ou qu'en ont suggéré ceux qui prennent un vif intérêt à leur cause. C'est une chose curieuse de voir dans les différens rapports les divers expédiens inventés pour grossir la recette de chaque année. Les troncs placés au profit des missionnaires dans les manufactures, les boutiques et les maisons particulières, à l'instar des troncs pour les pauvres, placés dans nos églises, ne sont pas d'un petit produit. Les écoles et les associations de jeunes gens produisent encore plus. Les associations des dames fournissent beaucoup. On en voit qui vendent au profit des missions des pelotes à épingles (pin-cushions) et autres ouvrages de toute espèce, à l'usage des dames. Nous observons dans un des *magasins évangéliques* (evangelical magazine) les items suivans au profit des missions. — Par la vente d'*allumettes* (matches), 1 liv. st. 3 shel. — Pour avoir prêté des traités de religion (religions tracts) 2 liv. st. 9 sous. — Écoles des dimanches pour les garçons, 7 shel. 6 sous. — Produit de la vente de souricières (mouse-traps), 1 liv. st. 4 shel. 6 sous. Un petit marchand dans les rues met de côté pour la même fin le sou impair qui peut se trouver dans sa vente de chaque jour, et il recommande aux personnes qui suivent le même genre de vie que lui d'imiter son exemple. Un autre, qui a encore moins de ressources que celui-là, en fait autant des liards impairs qu'il trouve chaque soir dans sa vente du jour. — La femme d'un soldat invalide à l'hôpital de Greenwich apporta à une des dernières assemblées des missionnaires méthodistes un sac contenant 960 sous. — Une personne donne tous les ans le produit d'un *cerisier*. — Un épicier, du nom de *James Crabb*, informe les missionnaires de toute description qu'il donnera gratis à chacun d'eux, à leur départ d'Angleterre, un pot de *marinade* (a case of pickles) pour leur voyage. — Quelquefois des filles des écoles du dimanche apporteront une partie de leurs épargnes de la semaine. — D'autrefois les ouvriers d'une manufacture réunis fourniront des contributions abondantes, et fréquemment des domestiques leveront des sommes qui seront une preuve du noble esprit qui les anime. — Une somme de 100 et une autre de 150 liv. st. ont été offertes par des personnes

qui ont eu une augmentation inattendue de fortune. Une autre a présenté 10 liv. st. en actions de grâces pour la guérison d'un enfant malade. — Une dame a offert 30 liv. st., le produit de ses bijoux. — Une fille aveugle, qui a fait des corbeilles, a donné 30 shel. (environ 38 fr.), ayant calculé qu'il lui en aurait coûté cette somme en chandelles durant l'hiver, si elle avait eu l'usage de la vue. Quelle splendeur (s'écrie l'auteur) a dû briller dans l'âme de cette pauvre fille aveugle, toutes les fois qu'elle s'est rappelé le souvenir de cet acte méritoire ! » etc., etc.

Si nous jetons maintenant les yeux sur les succès de cette armée de la foi protestante, composée de 5,232 combattans, et soutenue par un revenu annuel de 20 millions de francs, nos espérances, quelques modérées qu'elles puissent être, se trouveront grandement déçues. Le résultat des efforts réunis de ce corps d'armée paraît se réduire à la formation d'un certain nombre d'écoles dans l'Inde surtout, qui est la partie du champ du père de famille, au défrichement duquel ils se sont principalement appliqués, et à la distribution de plusieurs millions de bibles que personne ne lit. Nous ne voyons pas que ces écoles et ces bibles contribuent beaucoup à accroître le troupeau de J. C.; car nous savons des meilleures autorités à quoi nous en tenir sur ces prétendues conversions opérées sur les bords du Gange et du Cavery. Les motifs qui ont porté, dans ce pays idolâtre, le rebut de quelques castes à se faire protestans sont si bien et si généralement connus dans tout l'Indostan, que ces soi-disant chrétiens ne sont universellement désignés par les habitans de toutes dénominations que sous l'appellation ignominieuse de *Chrétiens-de-Riz* ! pour donner à entendre que le plus sordide intérêt a seul influé sur leur conversion, et qu'ils ne se sont fait chrétiens que pour avoir du riz à manger, et participer aux largesses abondantes des missionnaires, ou parvenir aux emplois lucratifs auxquels ces derniers leur ouvrent le chemin.

Par rapport aux bibles que les missionnaires protestans de toutes dénominations se vantent déjà d'avoir traduites en 144 langues, et fait circuler par millions chez presque tous les peuples de la terre, quels fruits ont-elles produits ? La fabrique la plus abondante de ces bibles est sans contredit celle qu'on a établie à *Sérampore*, dans le Bengale, où les missionnaires baptistes, sous la direction desquels elle est placée, nous disent sérieusement

avoir déjà traduit ce livre sacré en 26 langues asiatiques. Nous avons eu occasion de voir, au sujet de ces traductions, différents rapports par des personnes qui connaissaient quelques-unes des langues dans lesquelles elles avaient été faites, et qui, après en avoir fait un examen critique, ont trouvé ces traductions faites dans des langues dont la tournure et les expressions ne peuvent en général se prêter à une traduction littérale des langues européennes; elles ont trouvé, disons-nous, ces versions si barbares et si inintelligibles, qu'elles n'ont pas hésité à déclarer qu'elles n'étaient faites que pour accroître l'éloignement qu'inspire aux idolâtres la religion chrétienne, lorsqu'ils verraient cette religion sainte offerte à leurs regards sous une forme si hideuse et si ignoble.

Les missionnaires nous assurent cependant, et cela est vrai, qu'ils ont fait circuler dans presque toute l'Asie ces soi-disant traductions de la bible; mais ils nous laissent ignorer l'usage qu'en ont fait ceux qui les ont reçues. Comme ces bibles étaient distribuées gratis, tout le monde les recevait en effet avec empressement; mais les missionnaires ne nous disent pas ce que nous savons d'autres sources plus impartiales, que presque aussitôt qu'ils les avaient reçues, ils les allaient vendre aux épiciers ou aux droguistes du pays, qui les achetaient au poids comme du vieux papier pour envelopper leurs drogues.

Nous avons eu sous les yeux une lettre écrite de Macao en Chine par une personne respectable, où il était rapporté que les missionnaires protestants, à Canton, ayant essayé d'introduire dans ce vaste empire quelques caisses de bibles traduites en chinois, elles avaient été arrêtées aux douanes sur les frontières, saisies, vendues à l'encan, et achetées par des cordonniers du pays, pour en faire des pantoufles chinoises.

Dans un autre rapport que nous eûmes occasion de lire, il y a quelque temps, nous y vîmes qu'un grand nombre de bibles ayant été envoyées à quelques peuplades de Tatars, aux environs du Caucase, ces barbares ne pouvant rien comprendre à ces livres, quoique censés traduits dans leur langue, finirent par s'en servir pour bourrer leurs fusils.

Les ouvrages dont nous avons donné l'analyse parlent en divers endroits de l'état de dégradation et d'avilissement, ainsi que des causes de la décadence de ce qu'ils appellent les mis-

sions papistes, jadis si florissantes. Comme il n'entre pas dans le plan de notre journal de nous engager dans des controverses religieuses, nous renvoyons la discussion de ce sujet aux parties intéressées. Nous terminerons cet article, déjà assez long, quoique nous n'ayons fait qu'effleurer le sujet, en citant un passage et en adoptant les sentimens d'un des ouvrages qui nous ont suggéré ces réflexions.

« Nous sommes décidément d'avis (disent les auteurs) que, dans l'état actuel des Indous, les difficultés qui s'opposent le plus aux progrès du christianisme sont insurmontables..... Si la superstition et l'idolâtrie sont si profondément enracinées dans leurs esprits que même la pseudo-religion de Mahomet, quelque attrayante et quelque séduisante qu'elle soit pour des tempéramens asiatiques, ait été incapable de leur faire lâcher prise; et si envers ce peuple seul les conquérans musulmans furent forcés de céder et d'abandonner leur règle générale, de ne laisser aux peuples conquis d'autre alternative que celle de leur religion ou de leurs sabres, y a-t-il la moindre raison d'espérer que les douces et simples vérités du christianisme les feront renoncer à leurs erreurs, jusqu'à ce qu'elles aient été sapées dans leur fondement par le tems et l'éducation? A. D.

183. PROCEEDINGS OF THE CHURCH MISSIONARY SOCIETY FOR AFRICA AND THE EAST. — Progrès de la Société évangélique des missionnaires pour l'Afrique et l'Orient. 24^{me} année. In-8° de 254 p. Londres, 1825; Seely. (*Gentleman's Magaz.*; fév. et mars 1825, p. 154 et 240.)

Les travaux de la Société des missionnaires pour la propagation du christianisme, en Afrique et dans l'Inde, offrent des résultats satisfaisans pour la 24^e année de son existence; des hommes influens par leur crédit, leurs places ou leur fortune ont puissamment concouru à ces progrès. Les recettes de la 24^e année paraissent avoir produit 37,581 liv. sterl., dont 35,360 ont été employées, ce qui a laissé un boni de 2,221 liv. sterl. Des écoles ont été établies à Sierra-Leone; on y a distribué un grand nombre de nouveaux testamens; il en a été de même au Bengale; plusieurs jeunes bramines se sont convertis à la religion du Christ. A Burdwan il y a 14 écoles renfermant 1,000 élèves; à Gorukpore, ville de 70,000 ames, les tentatives des

missionnaires ont été moins heureuses; à Madras existent déjà 558 écoles élémentaires; et à Tranquebar il y en a 31 avec 5,648 élèves.

A. M.

184. I. DOCUMENTS RELATIFS AUX NÈGRES CAPTURÉS, imprimés par ordre de la Chambre des communes.

185. II. AUTRES DOCUMENTS SUR LES NÈGRES CAPTURÉS. Rapports de J. DOUGAN et du major Jh. MOODY, imprimés etc.

186. III. SECONDE PARTIE DU RAPPORT DU MAJOR MOODY, imprimée etc. (*Edinburgh Review*; n^o xc, mars 1827, p. 383.)

Par l'acte qui abolit la traite des Noirs, le Parlement anglais autorisa le ministère à prendre des mesures pour recueillir et occuper les esclaves qui seraient saisis à bord des vaisseaux négriers. Quelques-uns furent enrôlés dans l'armée et dans la marine. La plupart furent placés, comme apprentis, dans diverses colonies, et principalement à Tortola, petite île des Antilles.

En 1821, la Chambre des communes demanda, par une adresse au roi, qu'il fût fait une enquête sur la situation de ces nègres capturés. En conséquence, le bureau des colonies nomma commissaires à cet effet MM. John Dougan et le major Th. Moody, qui furent envoyés à Tortola. Ces deux commissaires avaient des opinions diamétralement opposées, par rapport aux nègres, et les contestations continuelles qui en résultèrent entre eux paraissent avoir nui singulièrement à l'examen des faits, objet de leur mission. A leur retour des Antilles, ils ne purent convenir d'une relation commune, et chacun d'eux publia un rapport séparé, d'où s'ensuivit une longue discussion qui dura jusqu'à la mort de M. Dougan. Le but de cette enquête a donc été presque entièrement manqué.

Le rapport du major Th. Moody ne contient qu'un fort petit nombre de renseignemens positifs sur les nègres capturés, et même ses préventions très-prononcées contre cette race ne permettent pas de compter absolument sur leur exactitude. Cependant, si l'on considère les antécédens de ces malheureux, leur profonde ignorance, leur défaut total d'habitudes industrielles, et l'abjection dans laquelle ils sont tenus par les colons, on sera disposé à croire à l'aversion pour le travail, à l'incapacité et à l'abrutissement que le major Moody a remarqués en eux.

La plus grande partie du rapport du major Moody n'est réellement employée qu'à l'apologie de l'esclavage. Mais la plupart des considérations qu'il présente à ce sujet ne nous paraissent pas toucher véritablement au fond de la question. On en peut dire autant de la critique amère et superficielle dont sa dissertation a été l'objet dans la Revue d'Édimbourg, et qui s'éloigne encore davantage du vrai point de la discussion. Tous les arguments du major Moody sont fondés sur 2 propositions principales dont chacune exprime une vérité incomplète et mal envisagée.

La première, c'est qu'il existe entre la race noire et la race blanche une aversion instinctive et insurmontable, qui interdit tout espoir de voir jamais s'établir entre elles une véritable société sur un pied d'égalité. Les critiques d'Édimbourg n'ont pas de peine à prouver, sur les faits mêmes dont le major s'appuie pour prouver ce principe, que cette aversion doit être attribuée au système d'égoïsme aveugle et barbare d'après lequel les Blancs ont jusqu'à présent agi sur les Noirs. Mais si le major Moody, remontant plus haut, s'était attaché à démontrer que l'organisation a été établie entre les 2 races des différences intellectuelles et morales qui constituent la race noire dans un état naturel d'infériorité, nous ne voyons pas comment son opinion eût pu être réfutée. Même, indépendamment des inégalités organiques, il lui eût été facile de faire sentir la frivolité de cette politique vulgaire, qui, mettant de côté toutes les lois naturelles du développement de la civilisation, veut assimiler subitement des peuplades sauvages aux sociétés les plus avancées.

La seconde proposition fondamentale du major Moody est que les habitants des pays situés entre les tropiques ne peuvent être déterminés que par la contrainte à se livrer régulièrement à l'agriculture. Les rédacteurs de la Revue d'Édimbourg prouvent aisément, par divers exemples, que cette influence spéciale attribuée au climat de la zone torride par le major Moody est essentiellement imaginaire. Mais le major se serait mis au-dessus de toute objection, s'il avait considéré ce principe sous un aspect plus général, en établissant que, dans le premier degré de l'état social, les hommes ne peuvent être conduits à contracter des habitudes permanentes de travail industriel que par l'assujettissement. L'histoire de nos sociétés les plus civilisées, depuis leur origine jusqu'à présent, prouve cette nécessité, qui

paraît faire une partie essentielle de la loi naturelle du développement humain. Mais cette vue politique, convenablement approfondie, montre combien la constitution de l'esclavage des Noirs est radicalement vicieuse. Car, dans le système d'esclavage des anciens, ainsi que dans le servage féodal, la caste industrielle était assujettie à la caste militaire, et les développemens du travail devaient nécessairement finir par la conduire à son affranchissement et à son élévation. Au contraire, dans le monstrueux système de l'esclavage colonial, une partie de la classe laborieuse est sujette de l'autre partie, ce qui interdit à la première toute perspective d'élévation naturelle et progressive. Aussi l'esclavage ancien avait-il tous les caractères d'un ordre politique régulier et généralement consenti, contre lequel les insurrections ont été fort rares dans sa longue durée, tandis que l'esclavage colonial n'a jamais eu d'autre caractère que celui d'un régime directement fondé sur la violence, et que des insurrections presque continues ont toujours montré, dès l'origine, comme contradictoire avec la nature des choses, quoique les maîtres y fussent relativement beaucoup plus nombreux que dans l'antiquité, et constamment assistés de forces étrangères.

A. C. ancien élève de l'École polytechnique.

187. SOCIÉTÉ ROY. AFRICAINE pour l'abolition de la traite des Noirs. (*Orient. Herald*; juill. 1825, p. 186.)

L'*Orient. Herald* rend compte des discours prononcés dans la 19^e séance de la Société royale africaine, et dont la conclusion est de proposer l'abolition de l'esclavage, non en masse, mais d'une manière graduelle.

A. M.

VOYAGES.

188. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, exécuté sur les corvettes de S. M. l'*Uranie* et la *Physicienne*. VII et VIII^e livr. Paris, 1827; Pillet. (*Voy. le Bullet.*; To. XI, n^o 207.)

Le texte de ces deux nouvelles livraisons termine la 1^{re} partie de la relation historique qui a pour objet le Brésil. Nous donnerons dans le prochain cahier une analyse étendue de ce beau travail, qui offre sur cette partie de l'Amérique méridionale, des faits nombreux et importants.

Les planches, toujours également belles et d'un intérêt soutenu, représentent 1° les détails d'une maison de Rio-Janeiro, et un moulin à faire l'huile de coco à l'île de France; 2° un nid gigantesque trouvé sur l'île Dirck-Hatichs dans la baie des Chiens-Marins; 3° divers portraits des insulaires de l'île de Timor; 4° divers costumes de femmes de la même île; 5° la vue du bazar de Coupang; 6° la vue du camp de l'Uranie sur la presqu'île Péron à la baie des Chiens-Marins; 7° une médaille hollandaise trouvée à la même baie; 8° essai sur la géographie de l'île Timor, par M. L. de Freycinet, carte offrant en outre les îles voisines, et dans un cartouche les îles Sandwich d'après Vancouver; 9° une vue prise des environs de Coupang, île Timor; 10° des guerriers de l'île Ombai.

D.

189. VOYAGE AUTOUR DU MONDE. — ALBUM PITTORESQUE DE LA FRÉGATE LA THÉTIS ET DE LA CORVETTE L'ESPÉRANCE. Collection de dessins relatifs à leur voyage en 1824, 1825 et 1826, sous les ordres de M. DE BOUGAINVILLE, capitaine de vaisseau, recueillis et publiés par M. LE VICOMTE DE LA TOUANNA, L' de vaiss., sur la frégate la Thétis. — Prospectus et 1^{re} livr. Gr. in-f° de 5 pl. lithogr. et 4 p. de texte; prix de ch. livr., 12 fr. pap. vélin, 15 fr. pap. de Chine. Paris, 1827; Bulla édit., r. St.-Jacques, n° 38.

On connaît l'importance et le succès du voyage de M. de Bougainville, digne héritier d'un nom déjà si célèbre dans les annales de la navigation et de la géographie. La frégate la Thétis, commandée par cet officier, partit de Brest le 2 mars 1824 : elle entreprenait une campagne autour du monde, qu'elle a terminée heureusement le 23 juin 1826, en rentrant au port d'où elle était partie. Sa mission était de montrer le pavillon du Roi, et de protéger le commerce français dans les parages qu'elle allait visiter. Elle devait aussi vérifier ou exécuter plusieurs travaux hydrographiques, dans le cours de son voyage. Après avoir relâché, le 12 mars 1824, à Sainte-Croix de Ténériffe, elle doubla le cap de Bonne-Espérance, à la fin d'avril, et arriva, le 20 mai, à Bourbon où la corvette l'Espérance, commandée par M. Ducamper, l'attendait pour se ranger sous ses ordres, et naviguer de conserve avec elle.

La collection de dessins que nous annonçons est destinée à

offrir des vues pittoresques des différentes contrées que l'expédition a parcourues. C'est une suite de 35 dessins lithographiés et exécutés d'après les croquis recueillis par M. de la Touanna, pendant le voyage. On a choisi principalement les vues qui ont paru offrir le plus d'intérêt. On s'est attaché à grouper les personnages, avec les divers costumes de chaque pays, et dans les habitudes propres à leurs différens genres de vie.

C'est ainsi que l'on a présenté l'île Bourbon, et que l'on présentera successivement Pondichéry, le détroit de Malaca, l'île Luçon dans les Philippines, Macao, en Chine, Touran, en Cochinchine, Sourabaya, à l'est de Java, la Nouvelle-Hollande, la côte du Chili et Rio-de-Janeiro, dernier point de relâche de l'expédition, avant son retour en France.

M. de la Touanna a joint aux planches un texte explicatif succinct, mais assez étendu pour bien faire comprendre le sujet de chaque lithographie, et donner un corps à l'ouvrage. Les 35 lithographies sont exécutées d'après ses dessins et sous sa direction. Il y aura 7 livraisons de 5 lithographies chacune, y comprise celle qui est placée en cul de lampe au bas de l'une des pages du texte qui accompagne chaque livraison.

Le dessin des pierres lithographiques est confié à MM. Deroy, Bichebois, Sabatier, Dupressoir, etc. Les figures sont dessinées par M. Adam; M. Langlumé, lithographe de la Marine, est chargé de l'impression : c'est dire que rien n'a été négligé pour donner à cette collection toute la vérité et tout l'attrait qu'elle peut avoir.

La 1^{re} livraison, que nous avons sous les yeux, offre d'abord le texte explicatif dans lequel M. de la Touanna, après avoir indiqué en peu de mots le but et la marche de l'expédition, donne une description concise et animée de l'île Bourbon, sous les aspects politique, historique et pittoresque. Le fragment qui suit suffira pour indiquer la manière de l'auteur. « Dans toutes les parties cultivées de l'île, qui s'étendent sur les pentes de la montagne, divers produits demandent divers genres de culture, et offrent une variété d'aspect et de mouvement qui enchante. Le cafeyer, simple arbuste, est protégé contre la violence extrême des ouragans par un arbre forestier d'une stature énorme, le bois noir. Ces sortes de plantations se présentent comme de belles ruites dont les dessous seraient garnis

d'arbustes assez semblables au laurier pour la feuille et la forme, à l'oranger pour la fleur, et au mérisier pour le fruit. Les champs de cannes à sucre, assis sur les revers des mornes et des côteaux, sur des plateaux inclinés, sont d'une verdure ondoyante et douce; et le giroflier, élégant dans son port, coloré de teintes brillantes dans son feuillé, s'élève en pyramides jusqu'à 30 ou 40 pieds, et forme des plantations régulières en quinconce. Les cocotiers, les arequiers, les vacouas, tous les genres de palmiers se groupent dans les jardins avec les bananiers, les manguiers, les rimas et les papayers. Tout est frais et gracieux dans la campagne, auprès des habitations, tandis que tout est sévère et pittoresque dans la montagne, au milieu des rochers, sous les ombrages des bambous et des fougères en arbre, et sur le bord des torrens dont le cours est brisé quelquefois par un mouvement de terrain considérable et forme une cascade. »

Viennent ensuite les 5 planches dont la 1^{re} offre une vue de la rivière St.-Denis, prise dans la ville. Un moulin, des fabriques, un pont construit comme en France, indiquent une colonie française. Un palmier-cocotier dans les devans, quelques autres dans les fonds, un bananier, de grands choux caraïbes sur le bord de la rivière rappellent le ciel des tropiques. Sabatier, qui a dessiné cette planche, a donné une grande transparence à ses eaux, beaucoup de vaporeux à ses lointains, et de charme au paysage.

Le 2^e site est de Dupressoir. C'est encore la rivière St.-Denis; mais l'aspect n'est plus le même. C'est une gorge profonde où elle se précipite en torrent; ce sont des rochers qui étonnent par leur masse et leur équilibre. Quelques fougères en arbre signalent encore le climat.

La 3^e planche, dessinée par Bichebois, est une vue de l'intérieur de l'île. Elle embrasse une étendue assez considérable des environs de la ville de St. Denis, pour donner une idée de cette campagne. Les grands arbres du 1^{er} plan sont des tamariniers. Plus loin l'on aperçoit des habitations avec leurs jardins ornés de cocotiers, de bananiers, de manguiers et d'autres arbres à fruit de ces contrées. Un habitant au milieu de ses nègres; quelques animaux domestiques, dessinés par Adam, impriment encore à ce dessin le ton de localité qui lui est propre.

La 4^e planche est une chute d'eau de la rivière Sainte-Suzanne. La planche est remarquable par le fini du dessin et par le caractère particulier de la végétation. On y voit des fougères en arbre sur le devant, des touffes de bambous, des girofliers, des vacouas, des aloës sur le sommet des rochers de la cascade.

La vignette qui forme la 5^e planche est une vue de l'hôtel du gouvernement à St.-Denis. Cet édifice est d'une architecture simple, avec une varangue ou grande galerie couverte, fort en usage dans les pays chauds. On entre dans l'hôtel par un jardin de peu d'étendue, mais qui donne de la fraîcheur aux appartemens. Les costumes des personnages indiquent assez les modes françaises.

Un mérite très-remarquable de ces lithographies, c'est la netteté avec laquelle tous les objets et leurs diverses parties se détachent les unes des autres. Cette 1^{re} livraison fera sûrement désirer la prompte publication des suivantes.

190. VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, où l'on décrit les principales contrées de la terre, les curiosités naturelles, industrielles, scientifiques ou littéraires, les mœurs et coutumes des nations, les richesses, les forces, les cultes, les gouvernemens, avec les notabilités, les villes et les populations des différens états; par M. ALBERT MONTÉMONT. 6 vol. in-12, accompagnés de 36 cartes gr. et enlum.; prix 30 fr., et par la poste 34 fr. 50 c. To. 1^{er}, EUROPE. 1^{re} partie, xxvi et 350 p. et 7 cartes. To. 2^e EUROPE, 2^e partie, 425 p. et 6 cartes. Paris, 1828; Ch. Béchét.

C'est une bonne idée, sans doute, que de présenter aux gens du monde un court résumé des connaissances géographiques actuelles sur les diverses parties du globe, sous une forme qui évite la sécheresse des nomenclatures, et qui permet de diversifier le récit descriptif, et d'en interrompre le cours par des anecdotes ou des détails de mœurs, qui reposent l'attention, et soutiennent l'intérêt. Tel paraît avoir été le but que s'est proposé M. Albert de Montémont. Malheureusement, le développement de cette idée juste et heureuse ne répond point complètement à ce que l'on aurait désiré. D'abord les vers sont de trop; un ouvrage de cette nature n'est point un ouvrage littéraire. Qu'un joyeux poète nous donne, comme Chapelle et Bachaumont,

le récit d'une course dont le plaisir est l'unique but, le lecteur sait tout de suite à quoi s'en tenir. C'est un ouvrage d'agrément; il le prend pour se distraire, et, si par hasard les voyageurs sèment leur récit de quelques aperçus profonds, d'observations fines et piquantes, de ces traits qui peignent l'état des populations, la nature du pays, le lecteur judicieux en fait son profit, et la science s'en empare. Mais, dans un ouvrage qui semble destiné uniquement à l'instruction, qui, par sa nature, doit avoir un caractère sérieux, y placer des vers à tout propos, fussent-ils aussi bons que ceux de l'abbé Delille, ce serait un contre-sens, un hors-d'œuvre, et nous regrettons que M. Albert Montémont n'ait pas réservé pour une autre composition ceux dont il a enrichi les voyages que nous annonçons. Le 2^e point de notre critique ne s'adresse pas aussi directement à l'auteur; l'éditeur peut bien y être de moitié, car dans ce siècle encore les auteurs sont souvent tyrannisés par les libraires: si M. Ch. Béchet, au lieu d'enchaîner l'univers et la pensée de l'auteur dans 5 petits volumes, lui en avait accordé 12 ou 15, il aurait vraisemblablement assuré l'exécution d'un ouvrage plein d'intérêt, et dont le succès eût été rapide. En effet, un travail qui, offrant le résumé de tous les voyages modernes, présenterait d'une manière substantielle et sommaire les grands traits caractéristiques de l'existence des divers états, et les détails saillans les plus propres à intéresser, aurait un succès prodigieux. Tout dépendrait de l'exécution; il faudrait qu'il fût savant, sans cesser d'être attrayant, que toutes les données importantes s'y trouvassent précisées, mais de manière à faire apprécier l'influence des faits et la situation comparative des états les uns par rapport aux autres. Telle a été sans doute la pensée de M. Montémont; mais, resserré dans un espace trop étroit, il a dû le plus souvent négliger des données essentielles, des détails utiles, et il est tombé d'autres fois, comme, par exemple, pour la France, dans la nomenclature un peu sèche des divisions territoriales. Toutefois, que l'on n'aille pas conclure de notre critique que cet ouvrage de M. Montémont est bien loin de ce que nous indiquons, et qu'il offre peu d'intérêt; ce serait aller plus loin que notre pensée. Les 2 volumes que nous signalons seront certainement lus avec fruit et goûtés des lecteurs, parce qu'ils offrent une foule de faits positifs et bien amenés, des détails curieux, et qui

montrent que l'auteur a le plus souvent puisé aux meilleures sources. Nous faisons des vœux pour que cette première édition, qui ne tardera pas à être épuisée, soit promptement suivie d'une édition nouvelle, plus développée et plus scientifique; encore il serait à désirer que les détails numériques qui peuvent être présentés en tableau fussent ainsi ordonnés, et que les sources où a puisé M. Montémont fussent toujours indiquées avec précision.

On aimerait à voir le témoignage des divers voyageurs de temps modernes invoqué pour chaque pays à l'appui de ce qu'on en rapporte, à les voir intervenir par fois dans les opinions contradictoires qui ont été émises, et que, sur chaque pays, les données importantes de population, d'étendue, de constitution, de revenus, de forces armées, de commerce et d'industrie, d'arts et de sciences, fussent amenées avec art, et fussent suffisamment détaillées pour assurer l'instruction qui doit être le but d'un semblable ouvrage.

Quoi qu'il en soit, ce Voyage mérite des éloges, et contribuera à répandre d'une manière agréable l'instruction dans les diverses classes de la société.

F.

191. HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, etc.; par C. A. WALKENAER. To. IX, X, XI, XII. VOYAGES EN AFRIQUE. Paris, 1827; Lefèvre. (*Voy. le Bullet.*, To. X, n° 218.)

Le To. X commence par un résumé plein d'intérêt des observations des premiers voyageurs sur chacune des subdivisions de la Guinée. Ce travail, qui occupe tout le Livre X, remplit le To. IX et une partie du To. X. C'est le résumé des observations contenues dans les voyages dont le récit remplit le Livre IX que nous avons annoncé, et auquel M. Walkenaer a joint les remarques de 2 autres voyageurs de la même époque, Barbat et Bosman. De cette manière il présente une description complète de la Guinée, d'après les connaissances acquises jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, réservant pour un livre à part l'histoire des voyages modernes, depuis cette époque jusqu'à nos jours. On conçoit que ce résumé, qui offre des détails si nombreux sur tous les sujets, ne peut qu'être signalé ici, et qu'il serait impossible d'en présenter la substance.

Le Livre XI, qui achève le To. X, est une suite du précé-

dent travail pour tous les premiers voyages à la côte de Guinée entre Rio-Volta et le cap Lopez-Gonzalvo.

Le Livre XII continue le résumé précédent, il occupe les 160 premières pages du To. XI.

Avec le Livre XIII commence le récit des nouveaux voyages en Guinée, ou sur toute la côte occidentale d'Afrique, depuis Sierra-Leone jusqu'au cap Lopez-Gonzalvo. Des considérations préliminaires sont suivies de l'indication des époques principales et de l'état actuel des établissemens européens sur la côte de Guinée. Puis vient le récit des voyages suivans :

1° De Pruneau de Pommegorge sur la côte de Guinée. — 2° De Rotiert Norris à Dahomy ou Dahomey, en 1772. — 3° Histoire du Dahomey par Dalzet. — 4° Voyage de Mac-Lead en Afrique, en 1803. — 5° Nouveaux voyages des Français en Guinée depuis Sierra-Leone jusqu'au cap Lopez-Gonzalvo, tels que celui de Mac-Flotte, en 1787, de Denys Bonaventure, en 1788, etc. — 6° Tentatives des Suédois pour établir une colonie sur la Côte-d'Or, en 1787. — 7° Voyage en Guinée par Paul Erdman Isert, médecin danois. — 8° Voyage de Henry Nicholls au Calabar, en 1805. — 9° Voyage à la Côte-d'Or, par Meredith, en 1812. — 10° Voyage de Robertson. — 11° Voyage du capitaine John Adams.

Le chapitre XIII du Livre XIII, qui commence le To. XII, contient une histoire des Aschantis, de leurs guerres et de leurs relations avec les peuples et les établissemens européens de la côte. Les chapitres XIV à XVI retracent le voyage de Bowdich, en 1827, et donnent le résumé de toutes ses observations. Le chapitre XVII donne le voyage de Hutton, en 1816, 18, 19 et 20; le chap. suivant est consacré au voyage de Joseph Dupuis chez les Aschantis, en 1820. Le chap. XIX est un résumé sur l'état actuel des possessions anglaises sur la côte occidentale d'Afrique; le suivant offre le même travail sur les possessions françaises dans le même pays; le chap. XXI donne le voyage du danois Mourad; de 1805 à 1809; le chap. suivant offre un résumé des observations des nouveaux voyageurs sur l'histoire naturelle de la Guinée.

On voit, par ce rapide coup d'œil jeté sur les 4 nouveaux volumes de l'importante collection que publie M. Walckenaer, la variété et la richesse des documens qu'elle contient. Mais l'or-

donnance méthodique, la disposition adoptée par ce savant écrivain, l'habile dépouillement des faits, qu'il a exécuté de manière à rapprocher tous ceux de même nature, pour en former des tableaux complets, est un service plus important encore rendu à la science que la seule réunion de tant de documents épars que l'on pourrait difficilement réunir, et dont il devient aujourd'hui possible d'apprécier l'intérêt, grâce à l'exécution de cette belle et si utile entreprise. F.

192. TASCHEN-BIBLIOTHEK DER WICHTIGSTEN UND INTERESSANTESTEN SEE- UND LAND-REISEN. — Petite bibliothèque des voyages les plus importants et les plus intéressans, par terre, et par mer, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos temps; publiée, conjointement avec plusieurs savans, par J. H. Jæck, biblioth. roy. à Bamberg, avec cartes, vues et portraits. Nuremberg, 1827; Haubenstricker. Cah. I-IV.

L'auteur analyse les relations de voyages qui se trouvent plus au long dans les grandes collections; il se propose de faire paraître chaque mois 2 petits volumes in-18 de ce recueil, pour lequel il a observé l'ordre chronologique.

193. VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE; par M. PICAULT-LEBRUN et M. Victor AUGIER, avocat, membre de la Société philotechnique. In-8° de VIII et 262 p., prix, 5 fr. Paris, 1827; Ambroise Dupont.

La réputation de l'auteur, le caractère de tous ses écrits doit faire d'avance présumer au lecteur ce qu'il doit trouver dans cet ouvrage spirituel, léger, agréable à la fois, mais pourtant rempli d'aperçus piquans et profonds, de remarques judicieuses, d'observations délicates.

C'est un recueil de lettres; la 1^{re} est datée de Valence en Dauphiné; nos voyageurs parcourent successivement Montélimart, Orange, Carpentras, Vaucluse, Avignon, Lambesc, Aix, Marseille, Toulon, Tarascon, Nîmes, St.-Esprit, etc.

Ce voyage n'est pas uniquement un ouvrage d'une lecture attachante et piquante, semé de vers faciles et spirituels; on y trouve une foule de détails instructifs, des peintures de main de maître, et il tient tout ce que promettait l'auteur de tant de compositions qui décèlent un habile observateur des hommes et des choses.

194. PROMENADES AU PAYS DES GRISONS, choix de vues, etc.
Paris; Noel et Comp. (*Voy. le Bullet.*; To. XI, n° 209.)

M. de Sénones paie, au début de cette nouvelle livraison, un juste tribut d'admiration à l'aspect imposant et magnifique qu'offrent les glaciers. Il signale cet espace de moins de cent lieues, situé entre le Mont-Blanc et le Tyrol, où 4 glaciers forment les réservoirs des grands fleuves qui arrosent l'Europe; il décrit la source du Rhin, l'effet d'un orage qu'il éprouva sur les hautes sommités alpines, le col du *Saint-Bernardin*, la vallée de Misox qui s'étend jusqu'à Bellinzone, et la superbe vue dont on jouit de la plate-forme de l'ancien château de Misox. En redescendant le Rhin, notre aimable voyageur décrit le cours de l'Albula, la vallée de ce nom aussi sauvage que peu connue, les monts qui la limitent, et il réclame pour le *Pont de Sols* une partie de la célébrité du Pont du Diable. En observateur attentif, M. de Sénones signale les révolutions physiques dont il reconnaît les preuves, les emplacements des anciens lacs et les passages ouverts aux eaux qu'ils contenaient. Une jolie vignette représentant la source de l'Albula termine le texte de cette livraison, où le mouvement et la chaleur du style répondent noblement aux scènes imposantes que le voyageur avait à retracer, et où le poète n'est que le peintre fidèle de la nature.

Les vues, toujours également soignées dans leur exécution, offrent un heureux choix d'effets pittoresques et attachans; ce sont :

1° La source du Rhin couronnée par de beaux glaciers. 2° Le village de Tieffenkasten. 3° Le château de Misox. 4° Le torrent d'Avers, dans la vallée de Ferrera. 5° Le pont de Sols. 6° La chute de l'Albula à Tieffenkasten. 7° Le défilé de Stein, et 8° les ruines du château de Griessenstein. D.

195. ПОЛНОЕ СОБРАНИЕ ОУЧЕБНИХ ПОУЧЕШЕСТВЪ ПО РОССИИ.
— Recueil complet des voyages scientifiques exécutés en Russie, publié par l'Académie impériale des sciences de St.-Pétersbourg, sur la proposition de son président. I à VII, in-8° vol. Petersbourg, 1818-1825. (*Bibliograph. Listi.* — Feuilles bibliographiques; n° 24; 1825.)

Le Tome 1^{er} contient la *description du Kamtchatka*, par Kraschenninof, le 2^e la *continuation du dit voyage* et le premier

cahier de l'atlas, le 3^e, les *mémoires de l'académicien Lépkine*; les 4^e et 5^e, la continuation et la fin de ce voyage; le 6^e, le *voyage de l'académicien Falk*, traduit par M. Pétrof; le 7^e, des articles supplémentaires du voyage de cet académicien, savoir: 1^o) le voyage de Christophe Bardanes dans le Steppe des Kirguis; 2^o) des détails fort curieux, de Falk, sur les Steppes des Kirguis et des Zioungaris; 3^o) une description de la grande Boukharie et des contrées limitrophes; 4^o) des observations sur le pays de Khiva; 5^o) des détails hydrologiques; 6^o) un supplément minéralogique. On y trouve aussi une bibliographie abrégée de Christophe Bardanes. — La collection entière formera 30 à 40 volumes, et sa publication est confiée aux soins des académiciens Séverguine, Zagorski et Vischnievsky.

196. PERSONAL NARRATIVE OF A JOURNEY FROM INDIA TO ENGLAND.

—Relation d'un voyage de l'Inde en Angleterre, fait en 1824 par Bassora, Bagdad, les ruines de Babylone, le Kurdistan, la cour de Perse, la côte occidentale de la mer Caspienne, Astrakhan, Novogorod, Moscou, Saint-Petersbourg, etc.; par le capitaine Georges KEPPEL. Un vol. in-4^o de 338 p. Londres, 1827; Colburn. (*London Liter. Gazette*; 1827, 20 et 27 janv., 3 et 17 fév., 3 mars. — *Orient. Herald*; 1827, fév., p. 299. — *Nouv. Annal. des Voyages*; 1827, juin, p. 399; sept., p. 331. — *Journal des Voyages*; 1827, fév., p. 129; mars, p. 257; avril, p. 5.)

Le titre de ce voyage, dont le *Bulletin* n'a pas encore parlé, indique déjà le plan de l'auteur, jeune officier anglais, parti de Bombay, en 1824, sur un vaisseau qui devait le porter aux bouches de l'Euphrate, pour arriver à Bassora, où commencent ses explorations. En mettant le pied sur le territoire turco-asiatique, il note la différence de caractère du Persan et de l'Arabe; ce dernier, hardi et indompté, rougirait d'être confondu avec le Persan, rusé et faux; il existe entre les deux nations une haine qu'elles font sucer aux enfans avec le lait de leurs nourrices. Le capitaine Keppel vante les courses de chevaux de Bassora, qui se prolongent dans le désert; il décrit également les fiançailles d'un Arménien de marque; puis il remonte le Tigre et se rend à Bagdad, ville turque, entourée d'une muraille crenelée; et qui attire les regards du voyageur par d'élé-

gans minarets et par les dômes gracieux de ses mosquées, recouverts en tuiles vernies, peintes en bleu, en blanc ou en jaune, et disposées en mosaïques représentant des fleurs. Les rues sont à peine assez larges pour laisser passer de front deux personnes, et tellement désertes qu'on croirait que la peste a moissonné tous les habitans; mais on retrouve la foule aux bazars, dont les avenues sont obstruées par des groupes d'êtres misérables et dégoutans de saleté. La résidence du pacha est un palais formé d'une succession de tours carrées avec des galeries, qui font autant d'habitations distinctes. Le nombre des cours, à Bagdad, est proportionné à l'étendue des maisons, et c'est toujours dans le lieu le plus reculé qu'est l'appartement des femmes. En été, les habitans couchent sur les toits, qui sont plats et ornés de parapets : alors, comme les maisons ne sont pas toutes aussi élevées les unes que les autres, les voisins des plus hautes peuvent découvrir les femmes qui sont au-dessous d'eux, mais ils paient quelquefois de la mort une si dangereuse curiosité; du reste, les femmes jouissent ici d'une assez grande liberté et se livrent à une assez grande licence dans cette ville, dont les jardins commencent à un demi-mille des murs, en s'étendant à 5 ou 6 milles le long de l'eau, et ayant chacun une petite porte sur le fleuve, par où s'introduit l'homme favorisé d'une dame, dont personne, en public, pas même son mari, n'oserait soulever le voile.

Aux environs de Bagdad est un couvent de *Calenders*, moines ou derviches, dont la doctrine renferme entre autres ce verset : « celui qui reçoit un coup doit bien se garder de le rendre, mais se borner à dire : que la volonté de Dieu soit faite. » Plus loin, c'est-à-dire à 13 lieues de Bagdad, gisent les ruines de *Babylone*, dont les bêtes fauves paraissent s'être emparées. Le capitaine Keppel y a remarqué une espèce de cèdre de 5 pieds de circonférence et de 20 pieds de hauteur, près duquel est un morceau colossal de sculpture en marbre noir, représentant un lion posé sur un homme, ce qui a peut-être rapport à l'histoire de Daniel. A un mille de là est une ruine que l'on regarde comme la tour de Bélus, qui paraît avoir une étendue de 660 pieds carrés. La plus haute agglomération des masses de briques et de bitume qui composent les ruines de cette capitale de Sémiramis, et dont les vastes côtés correspondent aux points

cardinaux, avait 300 pieds en 1616, et depuis lors elle a diminué de 60 pieds. M. Keppel a retrouvé de belles briques cuites au soleil et chargées d'inscriptions parfaitement conservées. Ces ruines sont toutes crevassées, et leurs excavations servent de repaires aux lions et aux tigres.

De Babylone et de Bagdad, le voyageur se rend à *Kermanschah*, où il reçoit l'hospitalité chez des officiers français au service du roi de Perse; puis à *Hamadan*, l'ancienne *Ecbatane*, qui fut la capitale de la Médie et la résidence d'été des rois assyriens; puis à *Téhéran*, d'où il passe à *Bakou*, port russe agréablement situé sur le rivage sud-ouest de la mer Caspienne, ville entourée d'un large fossé, avec des maisons dont les toits sont plats et couverts d'une épaisse couche de naphte, ville dont les environs n'offrent aucune végétation, et qui est peuplée de 4,000 habitans, tous Tatars, à l'exception de quelques Arméniens. De Bakou, le voyageur poursuit sa route par *Kouba* ou *Kuba*, et arrive à *Derbend*, capitale actuelle du Daghestan, près des ruines d'*Albania*, où existe encore une maison bâtie par Pierre-le-Grand, et une porte avec une inscription de Cosroës, roi de Perse, qui attachait un si grand prix à la possession de cette place qu'il avait accordé au gouverneur le droit de s'asseoir sur un trône d'or. Derbend, qui a été tour-à-tour ville turque, tatare, arabe et persane, et qui maintenant est russe, renferme 12,000 habitans; son bazar est assez beau; mais les maisons sont d'une chétive apparence. M. Keppel, en quittant cette ville, se dirige, par les stations des Cosaques, vers *Kistiar*, qui en est la dernière, et d'où l'on entre dans le grand désert d'*Astrakhan*, cité placée aux bouches du Volga et dont il admire la grandeur et la population mêlée de toutes sortes de nations et formant un total de 50,000 individus, qui, malgré la différence des religions, vivent en bonne harmonie, et occupent 4,000 maisons, parmi lesquelles il en existe quelques-unes de fort belles; Astrakhan fait un commerce important avec l'Europe et l'Asie; un large canal, où les hommes et les femmes, dans une complète nudité, se baignent ensemble et au moment où les citadins se promènent le soir, la traverse et réunit le Kutum, un des bras du Volga qui entoure la ville du côté de l'est, avec le principal courant du fleuve, qui coule du côté opposé et facilite le transport des

marchandises. Aux environs, la vigne, les arbres fruitiers de toute espèce, les melons, les pastèques, le sésame, avec sa graine huileuse, réussissent à merveille, ainsi que les mûriers et les vers à soie.

Le reste de la relation du capitaine Keppel roule sur des lieux trop connus et trop souvent décrits pour nous y arrêter. En somme, elle offre un intérêt soutenu par la nouveauté de certains détails et leur piquante variété. ALBERT-MONTÉMONT.

197. TRAVELS FROM INDIA TO ENGLAND. — Voyages de l'Inde en Angleterre, y compris une excursion dans l'empire des Birmans et un voyage à travers la Perse, l'Asie-Mineure, la Turquie d'Europe, etc.; faits dans les années 1825 et 1826, par James Edward ALEXANDER. Un vol. in-4° de 301 pages. Londres, 1827; Parbury et comp. (*Lond. Liter. Gazette*; 1827, 16 et 23 juin. — *Liter. Chronicle*; 1827, 28 avril et 5 mai. — *Now. Annal. des Voyages*; 1827, juill., p. 98. — *Journ. des Voyages*; 1827, juill., p. 5.)

L'ouvrage du lieutenant Alexander se divise en deux parties distinctes : la 1^{re} comprend une excursion chez les Birmans ; la seconde, les observations de l'auteur, comme attaché à l'ambassade envoyée du Bengale en Perse, observations qui commencent au golfe Persique, se continuent par les états du Shah, et par l'Asie-Mineure, pour se terminer en Valachie. Nous suivrons le voyageur dans ses deux routes opposées, et nous signalerons les faits de mœurs ou de géographie les moins connus qu'il a recueillis dans ses explorations intéressantes, mais trop rapides et quelquefois superficielles.

Dans la 1^{re} partie, qu'on peut regarder comme une simple visite dans l'empire birman, nous trouvons une description de *Rangoun*, principal port de cet empire, à l'une des bouches de l'Irrawaddy, et dont le *Bulletin* a déjà parlé, ce qui nous dispense de nous y arrêter. Nous lisons ensuite quelques pages sur les *Birmans* en général, peuple athlétique et de couleur cuivrée, qui a toujours un cigare à la bouche ou fixé au trou qu'il s'est fait à l'oreille, où sont aussi attachées des boucles d'oreilles; presque tous savent lire et écrire, et ils sont très-susceptibles de civilisation; les femmes ne vivent pas renfermées comme dans l'Inde; les deux sexes portent les cheveux longs,

mais s'épilent dans toutes les autres parties du corps ; les hommes ont la tête couverte d'un châle entortillé avec la chevelure ; les mariages ne devancent point la puberté , comme dans l'Inde ; les querelles se vident , celles des hommes , à coups de poings , celles des femmes , à coups de pantouffles ; les enfans sont nourris à la mamelle pendant deux ans au moins ; les hommes sont tatoués depuis le milieu du corps jusqu'au dessous des genoux , il est même des femmes qui ont le blanc des yeux tatoué ; la disproportion des femelles aux mâles est considérable , mais tient aux événemens de la guerre ; les gens riches brûlent leurs morts ; un médecin achète les jeunes femmes ou filles malades , avec la condition d'en payer le prix aux parens si elles meurent , et de les garder pour rien , s'il les guérit ; les Birmans aiment passionnément la musique , ce qui ne les empêche point d'être souvent cruels , surtout dans l'application des peines aux condamnés , qui , néanmoins , marchent au supplice avec une apathie extraordinaire. Les maisons des Birmans sont construites en bambous , il n'est permis d'employer la brique et les matériaux plus solides qu'en vertu d'une autorisation royale. Les hommes d'un rang élevé emploient dans ces constructions le bois de tek. En somme , le Birman est plus brave que l'Indou , moins fourbe que le Chinois , moins vindicatif que le Malais , est actif , intelligent , industrieux et hospitalier ; il suit le culte de Bouddha , qu'il adore sous le nom de Godama ; la polygamie est générale , et le divorce très-commun ; car il est tout-à-fait une chose de caprice , hors du domaine de la loi.

En quittant les Birmans , M. Alexander vient en droite ligne à Bombay avec l'ambassade de Calcutta pour la Perse , deuxième partie de sa relation. Les descriptions qu'il fait de *Shapour* , *Schiraz* , *Persépolis* et *Ispahan* ressemblent à celles de ses devanciers ; il y ajoute seulement ses propres aventures et des anecdotes qui donnent du piquant à ses récits , en peignant d'ailleurs assez bien les mœurs des pays qu'il traverse. Après avoir visité la cour de Perse , dont il montre l'étrange rapacité , en commençant par celle du Shah , qui prélève 10 p. 0/0 sur tous les gains ou bénéfices , M. Alexander prend une autre route que le capitaine Keppel , et franchit rapidement l'Arménie , puis l'Asie-Mineure , pour arriver à Constantinople en 23 jours. Cette célérité dans le trajet n'était guère propre à une

étude approfondie des lieux et de leurs usages. Aussi notre voyageur n'offre-t-il que des aperçus très-incomplets. Il cite *Kella-Hissar*, grande et florissante cité, bâtie au pied d'une montagne, sur laquelle est un fort qui domine des villages, des hameaux, et des jardins cultivés par une belle race d'hommes. De la capitale de la Turquie, dont nous ne devons point parler, M. Alexander passe vite en Valachie où il signale la coiffure des hommes et les mœurs dissolues des femmes. Le reste de la relation roule sur des matières trop connues pour être citées dans une analyse où nous devons nous borner à des indications de faits en renvoyant à l'ouvrage ceux de nos lecteurs qui en désireront savoir tous les détails.

ALBERT-MONTÉMONT.

198. VOYAGES DE JEAN STRUYS EN RUSSIE, EN PERSE ET AUX INDES, mis dans un meilleur ordre, et réduits aux faits les plus intéressans. 2 vol. in-18 de vij-196 et 169 pages, avec 2 grav. ; prix, 4 fr. Paris, 1827 ; Le Normant.

Une traduction, faite par Glanivius, des voyages du hollandais Struys, avait été publiée en France, en 1729, et malgré les défauts de style qu'on y remarquait, elle avait obtenu beaucoup de succès, grâce à la variété des événemens, souvent romanesques, qu'elle offrait aux lecteurs. L'abrégé que nous annonçons a été entrepris pour faire suite à plusieurs extraits de relations du même genre, publiés depuis quelques années, d'après Tavernier, Chardin et autres voyageurs célèbres. Dans cette vue, l'éditeur a cru devoir supprimer tout ce que cet ouvrage offrait de fabuleux, pour le réduire aux faits principaux ; mais, en lui ôtant ce qui fut, dans l'origine, la principale cause de son succès, il aurait fallu pouvoir lui donner les qualités que l'on recherche plus généralement aujourd'hui dans ces sortes de relations, c'est à-dire l'exactitude et l'érudition. Or, Jean Struys était plutôt un aventurier qu'un voyageur instruit, et les notions qu'on lui doit sur les pays qu'il a parcourus, très-incomplètes déjà pour le temps où il écrivait, le sont bien plus encore aujourd'hui, que les mœurs et les usages des peuples qu'il avait eu occasion d'apprécier assez imparfaitement se sont beaucoup modifiés. Il faut donc considérer Jean Struys moins comme un guide à consulter, que comme auteur d'une

narration intéressante. La *Relation du voyage d'un navire hollandais sur la côte du Bengale*, en 1672, qui se trouvait à la suite de sa publication, et que les éditeurs ont également reproduite en abrégé à la fin du 2^e volume, que nous avons sous les yeux, offrira le même attrait aux lecteurs.

E. H.

199. JOURNAL D'UN VOYAGE FAIT DANS LE PAYS DES COÛSAQUES, au Caucase et à Astrakhan, avec des observations générales sur les établissemens de quarantaine; par ST..... (*Ephémér. Géogr.* de Weimar.—*Journ. des Voyages*; janvier, février et mars 1825, pp. 5, 137 et 265.)

Ce journal est dû à un médecin au service de Russie, qui fut chargé, il y a 15 ans, par ordre de l'empereur Alexandre, de visiter les établissemens de quarantaine du Don, de la ligne du Caucase, de la mer Caspienne, du Volga, et de coopérer à améliorer leur organisation. Ses observations, ses vues sur les établissemens de quarantaine, et particulièrement sur ceux qu'il avait été chargé de visiter, ne sont point sans intérêt. Forcé d'abréger cette relation, nous renvoyons d'avance ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître tout entière, au Journal des Voyages, où elle est insérée.

L'auteur quitta Pétersbourg le 13 janvier 1809 par un froid de 30° R. et au-dessus; la route qu'il fit à travers les immenses steppes qui commencent déjà à Voronetz, fut ennuyeuse et fatigante. Il dit ce qu'étaient les stations de poste et combien peu on fait d'attention, dans ces endroits, à la subsistance des voyageurs. A défaut de bois, on y brûle de la paille ou du fumier. En descendant d'une hauteur, notre voyageur entra dans la Stanitza des Kamenkaïa, qui est entourée d'arbres et située sur les bords du Donezk, qui était encore gelé. C'était un jour de foire, et pour la 1^{re} fois, l'auteur vit des femmes et des filles de Cosaques avec leur parure des jours de fête. Elles sont moins sveltes que les hommes; leur taille est même un peu ramassée; mais elles ont pour la plupart le teint frais, de grands yeux noirs et des traits assez agréables; leurs robes, qui sont faites d'étoffes de soie ou de coton et qui leur descendent jusqu'à la cheville, sont boutonnées jusqu'aux hanches, qu'entoure une ceinture très-joliment ornée et pourvue d'une agraffe. Sous cette robe, elles portent de larges pantalons et

souvent des bottes jaunes. Les femmes mariées ont des bonnets ornés d'or et de perles ; les filles , au contraire , laissent tomber leurs cheveux noirs en boucles sur leurs épaules et entourent leur tête d'un mouchoir.

Le 3 février , notre voyageur passa en traîneau sur l'Axai ou Oxai et se trouva en face de Novoï-Tscherkask , nouvelle capitale des Cosaques du Don , qui s'élève sur une terrasse et de la manière la plus pittoresque. Le lieutenant-général Martinof eut pour lui beaucoup d'égards et de bonté ; il lui offrit sa table. Un étranger , dans cet endroit , est fort embarrassé , attendu le manque absolu d'auberges et d'établissements de ce genre. Quoique M. St.... en ait donné la description , cette ville n'est pas mentionnée dans certain dictionnaire moderne. L'auteur fait connaître la constitution des Cosaques ; puis il décrit le vieux Tscherkask , et la manière de vivre des Cosaques , qui est simple et économique. L'hospitalité n'est guère une de leurs vertus , et l'esprit d'ordre et de propreté , qu'on remarque parmi eux , provient en général de leurs idées religieuses ; ils appartiennent , pour la plupart , à la secte des Raskolniks , *les vrais ou vieux croyans*. M. St.... fait connaître quels sont leurs principales occupations et leurs moyens de subsistance ; il décrit l'établissement de quarantaine de Iegorlik , situé sur la rivière de ce nom. Un pont délabré conduit à l'établissement ; les bâtimens sont assez éloignés les uns des autres. Un de ces bâtimens , composé de cinq pièces , est destiné à l'usage des voyageurs de la classe élevée ; les voyageurs de la basse classe sont logés dans quatre huttes construites en terre. Deux autres bâtimens servent à la fumigation des étoffes ; un autre à la purification , au moyen de la chaleur , des étoffes fines et des couleurs délicates , qui pourraient être endommagées , si on les traitait par l'acide muriatique oxigéné ; deux hangars , qui servent à les aérer , et un petit bâtiment pour la garde : voilà de quoi se compose Iegorlik. Le directeur de l'établissement , le médecin , deux officiers de Cosaques et un détachement de 80 Cosaques , parmi lesquels se trouvent beaucoup de Kalmouks , sont logés sur l'autre rive. L'auteur signale les défauts de cet établissement et les moyens d'y remédier ; puis il parle de ses courses en traîneau sur l'Oxai , de Tscherkask à Nachitschevan ; il décrit cette dernière ville et les mœurs des graves Arméniens

qui l'habitent. Les villes de Rostof, d'Azof, les longs intervalles d'une station à une autre, les steppes, etc., font l'objet de ses observations; le Caucase surtout, cette montagne qui s'élève majestueusement vers le ciel et dont le sommet est éternellement couvert de neiges, le dédommagea, par son coup-d'œil imposant, de toutes les contrariétés qu'il avait supportées pendant son voyage. L'établissement de quarantaine de Iékaterinodar, la description de cette ville, des mœurs de ses habitants, celles des Cosaques des postes répandus le long du Kuban et du Terek, trouvent place dans sa narration, remarquable d'ailleurs par une infinité de détails de toute espèce. Son séjour à Stavropol, lui donne l'occasion de parler de cette ville. La culture du tabac est une des branches de l'industrie des habitants de cette petite ville, où il vit un vieillard de 137 ans. Arrivé le 24 avril à Géorgievsk, l'auteur entretient ses lecteurs de la culture en général et de celle des arbres fruitiers, des poissons, des volailles; les faisans y sont à vil prix; les forêts sont peuplées de cerfs, de sangliers, et d'autres espèces de gibier, etc. La petite quarantaine de Géorgievsk, les célèbres sources minérales de Konstantinogorsk, les monts Beschtau, sont également décrits par l'auteur. Des notions sur le gouvernement de ces peuplades, sur leur religion, sur leur physique, leurs costumes, leurs usages, leurs armes, leurs occupations, leur manière de vivre, dans les différentes classes, viennent ajouter encore à l'intérêt de ce journal, dont nous ne pouvons que donner ici une idée bien imparfaite. L'auteur raconte les tristes et surprenantes aventures du général Del Pozzo, inspecteur des Tscherkesses. Nous ne suivrons pas davantage M. St.... dans ses voyages aux établissemens de quarantaine de Mosdok, de Kisliar, de Karkinsky, de Prokhladnaïa, de Ovetschi-Brodd, de Batal-Paschinsky, de Tinak, de Solanski, de Bertuhl, de Sedlistof, d'Aristof; nous retournerons avec lui de ce dernier endroit à Saint-Petersbourg, en passant par Saratof, Penza et Moscou.

SUZUR-MERLIN.

200. I^o. VOYAGES DE MOORCROFT, particulièrement au pays de Ladakh.

201. II^o. NOTICE SUR LE MÊME VOYAGEUR contenant la suite de

sés voyages. (*Asiat. Journ.* ; mai et juin 1826, pp. 609, 709 et 786.—Voy. le *Bulletin*, tom. VIII, n° 63.)

202. III°. VOYAGE D'UN ANONYME AU PAYS DE LADAKH. (*Asiat. Journ.* ; mai 1825, p. 629.)

I°. — Moorcroft commença son voyage en 1820. Il prit la direction de Kangra, route qu'aucun Européen n'avait suivie avant lui. Dans les premiers jours de juillet, il arriva à Shah-jehanpore. De là, s'avançant à travers le territoire de Kulloo, il arriva, le 2 août, à Sultanpore, capitale de ce pays. Le 10, il se mit en route pour Tandee, capitale du Lahoul, dans la haute Tatarie, qu'il gagna le 21 du même mois. C'est pour la première fois que ces noms figurent dans la géographie de la partie occidentale de l'Himalaya. Le 27, il quitta Tandee ; et, après avoir pénétré dans le Lad-Aleh, par la gorge du Bara-La-Ha, montagne dont le plateau est plus élevé que le Mont-Blanc, il arriva, le 20 septembre 1820, à Leh, capitale du Ladakh.

Moorcroft rencontra de grands obstacles dans sa marche ; et les diverses températures, à l'action desquelles il se trouva exposé, mirent également sa constitution physique à de rudes épreuves. Nos voyageurs traversèrent le Punjab dans la saison la plus chaude de l'année. Dans les montagnes, des pluies continuelles retardèrent leur marche ; et, au commencement de septembre, le thermomètre marquait 8° au-dessous du point de congélation. Mais, malgré ces différens états de la température et les fièvres intermittentes qu'ils occasionèrent, ces voyageurs arrivèrent à Leh en bonne santé et sans avoir perdu un seul des leurs.

Moorcroft résida à Leh durant toute l'année 1821 et la plus grande partie de 1822. Son long séjour dans cette ville lui fournit de nombreuses occasions d'obtenir des renseignemens sur l'état du pays.

Le territoire de Ladakh est situé sur le plateau qui sépare les sommités escarpées de l'Himalaya, des élévations inférieures qui vont aboutir aux plaines de la Tatarie. Ce district a pour bornes, à l'est, la province chinoise de Khoten, et celle du Chang-Tang, du pays de Lhassan ; au sud-ouest

et à l'ouest, celui de Cachemire et une partie du Balli ou petit Tibet; au nord-ouest et au nord, une partie du même pays, le Khofalum et la chaîne de montagnes de Karakorum qui forme la limite méridionale du Turkestan chinois; et au sud, la province britannique de Bishcher, et les États indépendans de Kulloo et de Chamba. L'étendue du Ladakh est d'environ la moitié de celle de l'Angleterre, proprement dite; il a la forme d'un triangle irrégulier, dont la base fait la limite méridionale qui s'étend obliquement environ 220 milles du sud-est au nord-ouest, ou de Bishcher, par Kulloo et Chamba à Cachemire. Bien qu'il ne renferme dans ses limites aucune montagne d'une élévation remarquable, le Ladakh se trouvant situé entre l'Himalaya, le Karakorum ou Muz-Tagh et les montagnes de Khoten, tire d'un semblable voisinage un caractère particulier, et son plateau, coupé plus ou moins par l'alternation constante et brusque des montagnes et des vallées, présente des sommités d'une certaine hauteur relative et des enfoncemens d'un accès difficile et dangereux.

Cette disposition des localités contribue à produire et à alimenter ces nombreux courans d'eau dont le pays est coupé, et qui le traversent dans diverses directions: ces courans d'eau se résolvent, en majeure partie, en deux rivières principales, et contribuent essentiellement à la formation du Sutley et de l'Indus. Leh, capitale de ce pays, est située à l'extrémité orientale d'une plaine, dans un enfoncement formé par deux montagnes contiguës et d'une hauteur moyenne, dont les sommets se rattachent au plan de la ville, au moyen d'une muraille flanquée d'ouvrages défensifs. De hautes montagnes, à moitié couvertes de neige durant la plus grande partie de l'année, ceignent la plaine à une petite distance de la ville. Le Raja réside au centre de la ville, dans un grand édifice, qui porte tous les caractères distinctifs de ceux du Tibet, tels que les dépeignent d'anciens voyageurs.

Quoiqu'il n'abonde point en matières premières et en manufactures, le Ladakh est le centre et le siège d'un commerce actif qui contribue, au moins, à la prospérité de sa capitale, et ajoute aux revenus du Raja. Leh est le grand entrepôt des laines à schals qui sont apportées des districts du Lhassa et du Turkestan chinois, pour y être manufacturées. On estime de

40 à 50 lacs de roupies, la valeur des laines à schals qui furent employées à ce genre de fabrication en 1820. En 1821, Runjeet-Singh affirma pour 13 lacs et demi de roupies la perception des droits sur cette espèce de laines.

Suivant Moorcroft, la latitude de Leh est de $34^{\circ} 9' 21''$, qui diffère considérablement de celle qui, jusque là, avait été assignée au Ladakh (1). Dans la carte du Tibet des jésuites, celle de Latac est indiquée comme étant un peu moindre de 31° . D'Anville, en refondant ces cartes en une seule, place cette latitude à environ $33^{\circ} 20'$. Marsden semble avoir suivi l'autorité de ce dernier dans la carte de son édition de Marco-Polo, dressée sous la direction du major Rennell; et en cela, il a agi judicieusement; car les autorités les plus récentes sont en même temps celles qui s'éloignent le plus de la vérité sur ce point. Dans la carte jointe au Caboul d'Elphinstone, la latitude de Leh est un peu plus de 37° . Cette donnée approche probablement de la vérité; car, dans son Hindostan, Hamilton place Leh par environ les $36^{\circ} 30'$, c. à d. à près de $2^{\circ} \frac{1}{2}$ plus au nord. L'exactitude de la position de Moorcroft, considérée comme étant au moins déterminée dans des limites raisonnables, se trouve confirmée par le résultat des observations d'un voyageur avec lequel il n'avait aucune espèce de relations. Le capitaine Herbert donne $32^{\circ} 4' 32''$ pour la latitude de Lari, situé dans le coin sud-est du Ladakh; et suivant l'échelle de la carte de M. Trebeck, la ville de Leh est à environ 120 milles, en ligne droite, au nord de Lari. (*Asiat. Journ.*; déc. 1825, p. 686.)

II°.—Le *Bulletin* a déjà fait connaître la mort du célèbre voyageur Moorcroft, qui a succombé à une fièvre maligne, aux environs de Boukhara, dans le mois de juin 1825. Les tentatives de cet infatigable explorateur dans le centre de l'Asie, malgré tous les obstacles qu'il a rencontrés, ont presque toujours été couronnées du succès; en attendant que ses manuscrits soient publiés, nous allons extraire quelques faits, tels que les donne l'*Asiatic journal* qui les a tirés de la *Gazette* du gouvernement de Calcutta.

Moorcroft et sa suite arrivèrent de Peshawur à Boukhara, le 27 février 1825. Il éprouva beaucoup de difficultés pour continuer sa route. Il obtint cependant du roi de Boukhara une

(1) Voyez ce qui a été dit sur la véritable position de Leh, dans le *Bulletin*, 1827, tom. IX, n° 192.

faible escorte et se rendit dans le Kunduz. Sur la frontière de Ak-Roobat, il fut rencontré par le chef de Sykan, tributaire de celui des Kuttaghun-Usbecks, dont la résidence est à Kunduz, qui dépendait autrefois du Budukshan, joint à la frontière de l'est du Khorasan. Dans les villes depuis la frontière d'Hazareh où il passa, jusqu'à Tash-Kourghan, la population consiste presque toute entière en Tajiks ou Chagataces; celle de Tash-Kourghan est composée d'un mélange de Tajiks, d'Usbecks et de Cabouliens. Moorcroft eut beaucoup à se louer de l'accueil des Tajiks. Il reçut également de Morad-Begh la promesse d'être bien traité comme les autres marchands; car notre voyageur avait déclaré n'avoir aucun dessein politique; mais bientôt il eut à repousser de violentes accusations élevées sourdement et ensuite publiquement contre lui par un Mollah. Traduit devant le Peerzada, Moorcroft, parvenu à le convaincre de la fausseté de ces accusations, ne fut pas moins obligé, pour apaiser l'avid et rapace Mollah, de payer 2,000 roupies, avec le choix de retourner à Kunduz ou de rester à Talikan, demeure du Peerzada. Il préféra rester avec ce dernier, et le quitta au bout d'un mois, pour revenir à Tash-Kourghan, d'où il prit de suite, avec son compagnon de voyage, M. Trebek, la direction de Balkh; de là, ils passèrent l'Oxus et allèrent à Kurshee, dont un des fils du roi de Boukhara était gouverneur. Revenus à Boukhara même, ils furent présentés au souverain, qui promit à Moorcroft une entière protection. En effet, celui-ci eut immédiatement la liberté de vendre ses marchandises et d'acheter ce qui lui conviendrait, en payant le dixième de la valeur, comme taxe levée sur les marchands non Musulmans qui viennent à Boukhara. Dans sa réception chez le roi, Moorcroft vit comment le prince expédiait les affaires, en plaçant un petit cachet sur les pétitions auxquelles il faisait droit, et en expliquant les raisons qui lui faisaient rejeter les autres, lesquelles étaient sur le champ déchirées. Après chaque décision, le maître des cérémonies répétait une courte prière en turc, pour la conservation de l'administration impartiale de Sa Majesté. On observait devant elle un grand respect, et ses ordres étaient expédiés avec une grande célérité.

A Boukhara, les marchands étrangers n'ont point la faculté

de se promener à cheval dans les rues; mais il y eut exception en faveur de Moorcroft et de son compagnon, et ils furent les premiers étrangers qui eussent joui de ce privilège dans la ville de Boukhara.

Les montagnes qui environnent Boukhara contiennent beaucoup de minéraux, ainsi que celles de Budukshan. Le sol est très-fertile, les vergers très-productifs; l'indigo réussit dans certains endroits; le sucre est à vil prix. Les villes dépendantes de Boukhara, sans y comprendre celles qui en sont les plus voisines, donnent environ 70,000 maunds par année, ou 2,590,000 kilogrammes. Le prix du riz est d'environ 2 roupies par maund ou par 37 kilogrammes, et il forme la base de la nourriture des basses classes du peuple.

Moorcroft ayant appris à Boukhara que plus de 5,000 chrétiens russes étaient en esclavage à Ourgunj et dans ses dépendances, fit des représentations en leur faveur, et parvint à racheter 5 d'entre eux; mais il dut ensuite les rendre. On lui promit toutefois de les laisser libres à Boukhara.

Le revenu annuel du roi de Boukhara n'excède pas trois lacs de tilas, ou environ 18 lacs de roupies, à 100,000 roupies par lac, ce qui revient à environ 5,400,000 francs. Un tiers de la population de la ville de Boukhara consiste en esclaves. Nous renvoyons, pour plus de détails, au *Tableau de la Boukharie*, par M. de Larenaudière.

A. M.

III°.—On ne dit point qui est l'auteur de cette excursion dans les monts Himalaya, et de quel point il est parti. Il commence son récit par nous apprendre qu'il campait à 12,500 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, sur la limite de la haute végétation et entre des pics très-élevés. A 15,000 pieds, la neige était très-abondante, et la respiration devenait très-génée; le voyageur éprouvait de violens maux de tête et d'yeux; le vin de Madère gelait dans les vases. L'auteur assure que l'influence de la raréfaction de l'air sur le corps humain est insupportable, et ne peut se décrire. Après avoir passé par un col, dont le nom manque et qui est à 16,500 pieds au-dessus de la mer, la route descendait vers le Ladakh; mais des précipices ayant empêché de descendre en droite ligne, le voyageur fut obligé de faire un détour, en passant par la vallée du Sutluj ou Sedlei, et la contrée

montagneuse de Kunawur. On ne voit partout que montagnes et rochers, et il n'y a de villages que sur les bords des rivières. Dans les basses vallées, le climat est délicieux en été; la vigne y prospère; tous nos fruits d'Europe y viennent bien, même sur un sol de 9,000 p. d'élévation; à 12,000 p., le climat ressemble à celui de la haute Écosse. On y fait de bonnes récoltes d'orge; les peupliers, saules et génévriers sont communs. Vers la frontière de la Chine, le sol devient aride et la végétation maigre et chétive. Les précipices et les torrens rendent les voyages dans ces montagnes très-pénibles. Un teint foncé est le partage des habitans de Kunawur. L'auteur évalue la hauteur des montagnes qu'il a vues de loin, et qui paraissent border le cours de l'Hindus, à 29,000 pieds. Il longea ensuite le lit du Leh ou Spitie (Speetee), qui n'a que la moitié de la largeur de celui du Setleï; les rochers, auprès de la rivière, se composent de bancs horizontaux et réguliers de grès, marne et *loam*; le granite recouvre l'argile et est couvert, à son tour, par le grès. Vers l'est, le plateau des montagnes est parsemé d'ammonites, et cela, à une hauteur de 16,500 p. — Par Chielkour (Shealkur), le voyageur anglais arriva au pays de Ladakh. Il passa le Spitie à gué, assis sur un yak ou bœuf grognant; dans un petit village chinois qu'il traversa, il fut surpris de trouver beaucoup d'ouvrages de peinture et de sculpture. Le fort de Dunkes, dans le Ladakh, occupe le haut d'un rocher et a une élévation de près de 13,000 p. Ce rocher est dans un état de décomposition et percé de cavités et de fentes. La neige tombe dès le mois de septembre, et le bois est rare. L'auteur traversa le village de Laru et la plaine de Rangreek; les rivières étaient gelées; les cascades étaient converties en masses de glaces. La petite caravane eut de la peine à trouver son chemin dans la neige qui couvrait le sol. Il ne fut pas possible de pousser au-delà du village de Lassur. En hiver, le froid est plus rude dans ce pays, sous 32° parallèles et demi, que celui que Parry a éprouvé sous une latitude de 74°. Leh, capitale du Ladakh, est éloignée de 10 journées; on peut faire cette route à cheval; on emploie la moitié de ce temps à traverser un grand désert. Les Ladakiens ont paru à l'auteur anglais, être une race d'hommes peu estimable, ayant tous les vices des sauvages sans en avoir les ver-

tus ; ils sont lâches et arrogans. Ils se nourrissent assez bien , et boivent beaucoup. La viande de yak est leur mets ordinaire ; les familles qui jouissent de quelque aisance , font usage du thé.

D—C.

203. INSTRUCTIONS NAUTIQUES SUR LA NAVIGATION DE LA MER DE CHINE, tirées de l'ouvrage anglais publié par James HORSBURGH, et traduites par M. LE PRÉDOUR, lieutenant de vaisseau. (*Annal. marit. et colon.* ; janv. 1825, p. 33. ; fév. et mars, p. 161.)

Ces instructions, qui occupent 127 pages du cahier de janvier, et 147 de celui de février et mars, renferment 1° des observations sur les moussons, les ty-foongs ou tempêtes, les vents et les courans qu'on éprouve dans la mer de Chine; 2° l'indication des routes à suivre dans la mer de Chine, pour se rendre à la rivière de Canton, ou pour en revenir dans toutes les saisons; 3° l'indication des îles situées dans la partie S.-O. de la mer de Chine, avec des instructions relatives à la côte E. de Malaye, et à la manière de naviguer dans ces parages; 4° l'indication des routes à suivre pour aller à Siam ou pour en revenir, avec les positions géographiques des points principaux de la côte de Camboge, Pulo-Oby, Pulo-Condore et îles adjacentes, avec des instructions relatives à la manière de naviguer dans ces parages; 5° l'indication des routes à suivre le long de la côte de Tsiompta; des dangers environnans; de Pulo-Cecir de mer; Pulo-Sapate; Catwick et canaux adjacens; 6° la description des côtes de Cochinchine, depuis le cap Padaran, jusqu'au cap Turon, avec des instructions pour entrer dans les ports et pour suivre la côte; 7° des indications relatives au golfe de Tonkin et à l'île d'Hainan; 8° l'annotation des paracels et des bancs et dangers situés dans la partie nord de la mer de Chine; 9° l'indication des îles et ports de la côte sud de la Chine et situés à l'ouest de la rivière de Canton; 10° l'indication des îles, canaux, baies ou ports situés sur la côte de la Chine, à l'est et auprès de la rivière de Canton; 11° le détail des routes à suivre pour entrer dans le Typa et dans la rade de Macao; avec des instructions pour se rendre de là à la bouche du Tigre, puis à la 2° barre de la rivière de Canton, et au mouillage de Whampoa, et 12° la description de la côte de Chine à l'est du chenal de Lema, et des routes conduisant au passage de Ta-Thong-

Moon, aux baies de Mir et de Harlem, ainsi qu'au port de Ty-Poong, avec une instruction abrégée pour se rendre à Amoy, à Chinchew, au port de Chusan, et de là, au golfe de Pe-che-lee.

A. M.

204. VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, ou Description des pays arrosés par le Mississipi, l'Ohio, le Missouri et autres rivières affluentes; Observations exactes sur le cours et les sondes de ces rivières; sur les villes, villages, hameaux et fermes de cette partie du Nouveau-Monde; suivi de Remarques philosophiques, politiques, militaires, et commerciales; et d'un Projet de lignes frontières, et de limites générales; par feu le général COLLOT, ex-gouverneur de la Guadeloupe. 2 vol. in-8°, pap. vél., de VIII, 416 et 427, avec un Atlas grand in-4° de 36 cartes, plans, vues, figures; prix, 40 fr. Le même ouvrage en anglais, avec Atlas; prix, 40 fr. Sur gr. pap. vélin; prix, 60 fr. Paris, 1826.

L'auteur de cet ouvrage servait lors de la guerre de l'indépendance, dans l'état-major de l'armée française, sous les ordres du maréchal de Rochambeau. Nommé gouverneur de la Guadeloupe, il administra cette colonie jusqu'à sa prise par les Anglais; il y fut fait prisonnier, et fut transporté aux États-Unis. C'est alors qu'il reprit ses anciens projets de voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, il s'adjoignit pour cette entreprise l'adjudant-général Warin, et l'ouvrage qui nous occupe est le résultat de leurs travaux communs, travaux qui coûtèrent la vie au compagnon du général Collot. Aussitôt que celui-ci put rentrer en France, il s'occupa du soin de rédiger son ouvrage; il était composé et imprimé, ainsi que son Atlas, lorsque la mort vint le surprendre; l'édition entière fut vendue par autorité de justice, et le libraire qui l'acheta, n'a réservé, dit-il, dans son avis, que 300 exempl. de l'édit. in-8° et 100 de l'édit. in-4°, traduite en anglais; le surplus de l'édition a été détruit, afin de donner plus de prix à cet ouvrage.

Quoique jeune encore à cette époque, dit l'auteur, je méditais sur la haute importance que des recherches géographiques, dans cette partie du continent américain, devaient avoir pour le commerce et la politique de l'Europe. On retrouve dans l'ouvrage du général Collot tous les résultats de sa 1^{re} pensée, alors

qu'ayant pu réaliser ses projets, il visita à une autre époque, en 1796, et avec plus de loisir, les vastes contrées qu'il décrit. Nous venions alors d'obtenir la rétrocession de la Louisiane, passée en 1762 sous la domination de l'Espagne. Dès lors on pouvait prévoir que la politique du gouvernement français aurait bientôt à s'occuper du pays que le général Collot se proposait de parcourir, et la lecture de son ouvrage prouve qu'il n'a rien négligé pour offrir à son pays tous les renseignemens qu'il pouvait désirer. Malheureusement la Louisiane ne nous est pas restée long-temps, et les travaux pénibles de l'auteur ne peuvent plus nous servir de guides sous ce point de vue ; mais ils peuvent encore être utiles à la science, malgré tant d'autres ouvrages publiés depuis sur ces immenses contrées.

Le voyage de M. Collot contient la description de toute la partie du continent américain situé à l'ouest des États-Unis, entre les monts Alléghanis, ou Apalaches, et les montagnes rocheuses, plaines immenses comprenant un espace d'environ 35° de longitude et arrosées par l'Ohio, le Mississipi, le Missouri, l'Arkansas, etc.

Une grande partie de ces vastes plaines est aujourd'hui partagée entre les divers comtés qui forment les États de l'Union. Ces gouvernemens, régulièrement organisés, dirigent actuellement, sur ces pays presque incultes et incivilisés lorsque M. Collot les visitait, une population industrielle et déjà nombreuse, en sorte que toute cette partie a changé d'aspect et de manière d'être, et qu'il ne peut nous donner aucun renseignement qui ne se trouve dans les divers voyages itinéraires ou descriptions statistiques qui se publient annuellement aux États-Unis ; mais il offre la peinture de l'état de ces contrées à l'époque où il les a visitées, la description de quelques points qui sont encore peu connus des Européens, des matériaux pour l'histoire de la civilisation du continent américain et enfin des aperçus scientifiques qui ont échappé aux écrivains modernes, surtout sous le point de vue de la topographie et de l'art militaire. Le chapitre I^{er}, sous le titre de *Description géologique de l'Amérique septentrionale, et du pays qui compose le grand bassin du Mississipi et de ses affluens* présente des observations intéressantes pour la géographie physique de ces contrées plutôt que sous le point de vue géologique : il est utile à consulter pour les vues générales qui y sont exposées.

Au 2^e chap., l'auteur part de Philadelphie et présente la description militaire et topographique des Alléghanis.

Les 3^e et 4^e chap. sont consacrés à Pittsburg et aux pays voisins de cette ville, qui est aujourd'hui le centre d'un commerce considérable et des relations les plus étendues. Les chapitres suivants, jusqu'au 15^e, offrent une reconnaissance du cours entier de l'Ohio, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Cette reconnaissance, faite avec beaucoup de soin en descendant cette rivière sur un bâtiment fretté par le général Collot, sera toujours très-utile et très-intéressante à consulter, pour l'ensemble des renseignements qu'elle présente sur cette belle rivière et pour les vues sur les rapports et les communications qu'elle peut faire naître entre les divers états de l'Union qui y sont exposées. Il est curieux de lire ce que l'auteur dit de Lexington, composé de 3 à 400 maisons en bois, et qui lui paraissait ne pouvoir prendre que très-peu d'accroissement, quand on sait qu'aujourd'hui cette ville a des théâtres, un jardin de botanique, des musées, une université, et que ses professeurs correspondent avec ceux de l'Europe, comme ceux de New-York et de Philadelphie.

Le 15^e chap. donne un tableau des distances du cours de l'Ohio, depuis Pittsburg jusqu'à son embouchure.

Le 16^e chap. offre une description militaire de la partie du Mississippi, comprise entre les bouches de l'Ohio et le pays des Illinois; le 17^e est consacré au pays des Illinois; le 18^e présente une description particulière de la rivière des Illinois; le 19^e est consacré au Missouri, qu'il décrit bien plus sommairement que l'Ohio jusqu'au-delà de la rivière Platte. Cette excursion termine le 1^{er} volume.

Le chap. 20, qui commence le 2^e volume, reprend le cours du Mississippi jusqu'à la rivière Blanche; le 21^e continue cette description jusqu'au poste de Nogalès; le 22^e, de ce poste jusqu'au Bâton-Rouge; le 23^e, du Bâton-Rouge à la rivière Plaquemine; le 24^e, de celle-ci à la Nouvelle-Orléans et au port Balise, situé à l'embouchure du fleuve. Dans le chap. 25 l'auteur parle des sources du Mississippi, de sa navigation, de celle du golfe du Mexique, des vents qui règnent dans ces contrées, etc.

Les chap. 26 et 27 sont consacrés à décrire les productions de la Louisiane, et à faire connaître l'intérêt et l'importance de

leur culture. Il fait surtout connaître la nature des bois et donne d'intéressans renseignemens sur leur usage.

Le 28^e a rapport au commerce de la pelleterie surtout, et mérite encore d'être consulté sous ce rapport.

Les 29^e et 30^e chap. offrent des aperçus politiques, tirés de l'histoire des États-Unis, sur les partis régnans, les traités existans ; les vues des différentes puissances sur la Louisiane y sont indiquées et discutées. Dans le 30^e chap. l'auteur signale les nouveaux rapports des nations européennes avec les États-Unis et se livre à des considérations généralement judicieuses, sur toutes les questions que dès lors l'Amérique faisait naître, et ses prévisions sur plusieurs points importans n'ont pas manqué de justesse.

Le chap. 32 sera toujours consulté avec fruit par les hommes qui se sont livrés à l'étude des rapports entre la géographie physique et la géographie politique des États. Le général Collot montre dans ce chapitre, et dans le suivant, l'influence d'une sage et habile direction d'idées sur l'observation ; il présente des réflexions sur les *limites* et des principes puisés dans la nature et dans l'étude du petit nombre de maîtres qui ont envisagé l'important sujet des *limites naturelles*. Appliquant les principes qu'il pose aux démarcations d'un territoire que les Anglais s'étaient partagé avec les Américains, sans trop connaître les pays que ces limites partageaient, il montre les avantages et les inconvéniens de ces limites, et se livre à des observations sur les rapports politiques et commerciaux de ces diverses contrées.

Le chap. 33^e est entièrement consacré à la topographie militaire ; il y indique un projet de ligne frontière entre les États de l'ouest et ceux de l'Atlantique, détaille les lignes d'opération, en énumère les avantages.

Nous terminerons cet aperçu rapide, en disant que cet ouvrage est certainement l'un des plus curieux et des plus instructifs que l'on puisse lire sur les États-Unis, et surtout sur le cours de l'Ohio et du Mississipi. Les vues générales de géographie physique et d'économie publique qui y sont répandues montrent que ce général avait une sagacité et des idées élevées que l'on rencontre trop rarement dans un voyageur.

L'Atlas, composé de 36 pl. grav. avec soin, dont plusieurs doubles ou triples, offre un véritable intérêt à raison des quantités de choses qu'il contient. Nous signalerons, 1^o la carte générale du cours de l'Ohio, depuis sa source jusqu'à son confluent dans le Mississipi; les plans des forts Erié et Niagara, de la ville de Pittsburg, avec une vue de cette ville, une carte en 4 feuil. du cours de l'Ohio, offrant les noms des villes, villages, fermes, qui se trouvent sur ses rives, avec les sondes et la direction des courans; 2^o les vues du fort des Natchez, de la ville de Marietta, un plan et une vue des Rapides de l'Ohio; le dessin de divers indiens en costume, de constructions, etc.; 3^o la carte du cours du Mississipi, depuis le confluent du Missouri jusqu'à l'embouchure de ce fleuve; une autre carte du Missouri, du Haut-Mississipi et du plateau où se trouve le point de partage des eaux qui coulent à l'E. dans le fleuve Saint-Laurent, au N.-E. dans la baie d'Hudson, au N.-O. dans la mer glaciale, et au S. dans le golfe du Mexique; 4^o une carte des sources de la Mobile et de l'Yazan; un plan de la Nouvelle-Orléans et du fort Plaquemine, etc.

F.

205. ITINÉRAIRE PITTORESQUE DU FLEUVE HUDSON et des parties latérales de l'Amérique du Nord, d'après les dessins originaux pris sur les lieux; par J. MILBERT, etc, VIII^e livr. (Voy. le *Bullet.*, Tom. XI, n^o 213.)

Cette nouvelle livraison contient les vues suivantes, 1^o *Vue générale des chûtes de l'Hudson à Adley's*; 2^o *Pont et route près la rivière Mohawk*; 3^o *Entrée des chûtes de l'ouest Canada Creek*; 4^o *Grande chûte du Canada-Creek*.

On annonce que le texte ne tardera pas à être livré au public.

D.

206. VERHANDELING OVER DE NEDERLANDSCHE ONTDEKKINGEN.—

Mémoire sur les découvertes faites par les Néerlandais en Amérique, en Australie, aux Indes et dans les pays polaires, et sur les noms donnés par eux à ces découvertes; par R.-G. BENNET et J. van WILK; publié par la Soc. provinc. d'Utrecht; 215 p. in-8^o. Utrecht, 1827; Altheer. (Inséré aussi dans le Tom. V des *Nouv. Mémoires de la Société d'Utrecht*.)

On a remarqué avec peine dans les Pays-Bas que les ancien-

es découvertes des Hollandais commencent à s'oublier, et que les navigateurs actuels effacent les anciens noms géographiques, pour leur substituer des dénominations de leur choix. En conséquence, la Société d'Utrecht a demandé pour sujet de prix un mémoire sur les découvertes géographiques dues aux Hollandais ; elle a couronné ensuite le travail de MM. Bennet et van Wijk, et elle l'a inséré dans le recueil de ses mémoires ; elle a accordé un second prix aux mêmes auteurs pour les cartes qu'ils ont produites à l'appui de leur mémoire. La Société doit publier ces cartes ; nous regrettons qu'elles ne soient pas jointes au texte.

Les 2 auteurs revendiquent d'abord l'honneur de la découverte des îles Açores pour les Flamands, qui fondèrent, en 1466, sous les ordres du duc de Bourgogne, une petite colonie à Faïal. Les auteurs auraient dû rassembler, pour cet objet, les témoignages des écrivains des 15^e et 16^e siècles ; mais ils ne citent guère que des géographes modernes, et ne paraissent pas avoir attaché beaucoup d'importance à cette colonie, qui en effet ne peut pas passer pour une découverte. Ils ne réclament pas moins le nom d'*Iles flamandes* pour les Açores.

Ils s'occupent de découvertes plus importantes, dans 2 chapitres, dont l'un expose les découvertes des Hollandais dans les pays polaires, et l'autre leurs découvertes dans la mer des Indes et dans l'Australie.

1^o *Découvertes des Hollandais dans la mer polaire.* La 1^{re} expédition des Hollandais fut entreprise en 1594 ; Barends, qui commandait l'un des 5 vaisseaux, longea la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, et atteignit la pointe la plus septentrionale, le cap de Glace, et même les îles d'Orange, situées plus au nord, sous 77° 30' de lat. nord ; à l'est de ces îles il toucha à la pointe des Désirs, le Dokhodu des Russes. Les navigateurs hollandais découvrirent dans cette expédition plusieurs baies et îles, que MM. Bennet et van Wijk ont indiquées sur la carte de l'expédition ; les Hollandais donnèrent divers noms aux côtes continentales ; tels furent ceux de *Karische golf*, *Nieuw-Walcheren*, *Nieuw-Holland*, *Nieuw-Vriesland* ; ils appellent *Waaigat* ou *Enkhuisen-eiland*, l'île située entre le détroit de Nassau et la Nouvelle-Zemble. Peu de temps après cette expédition, la Hollande en fit partir une seconde ; elle arriva le 17

août à la Nouvelle-Zemble; la saison étant trop avancée, elle retourna en Hollande. L'année suivante, on fit sortir une 3^e expédition sous les ordres de Heemskerk; à celle-ci les Hollandais attribuent la découverte du Spitzberg. Les Anglais prétendent, à la vérité, que leur compatriote Willoughby avait découvert le Spitzberg dès l'an 1553; mais MM. Bennet et de Wijk rejettent cette prétention; le pays marqué sur la carte de Mercator comme le pays découvert par Willoughby, paraît n'être qu'une partie de la Nouvelle-Zemble; le nom hollandais du Spitzberg semble d'ailleurs prouver en faveur de Heemskerk. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que Heemskerk reconnut les côtes de la Nouvelle-Zemble sur une longueur de 270 milles géographiques, en sorte qu'il n'en restait plus que 120 à reconnaître pour avoir le contour de l'île; l'expédition donna aussi divers noms aux côtes du Spitzberg, qu'on appela encore *Nieuwland*; au sud de ce pays les Hollandais découvrirent l'île aux Ours (*Beeren-eiland*); c'est à Barends, contre-maître de l'expédition qu'appartient l'honneur de cette découverte et de quelques autres, dont l'exactitude a été mise au jour par les voyages récents des Russes. MM. Bennet et van Wijk s'efforcent de prouver que Ludlof et Litke, envoyés à la Nouvelle-Zemble par le gouvernement russe, ont trouvé l'île de l'Amirauté et l'entrée du détroit de Matotschkin, précisément dans la même position, qui est indiquée sur la carte hollandaise de Zorgdrager, qu'ils se proposent de reproduire. Ils s'étonnent que Krusenstern dans sa carte de la Nouvelle-Zemble, ne rende pas justice aux Hollandais, en omettant toutes leurs dénominations, à l'exception du mot de Waaigatz qu'il croit d'origine russe, tandis qu'outre le Waaigatz du Spitzberg, il y a celui de la baie de Baffin, celui du détroit de Magellan, et que la rade du Texel portait autrefois ce nom. Nos deux auteurs réclament en faveur de Vlaming la découverte du détroit de Matotschkin, que les Russes attribuent à leur compatriote Rosmuislof, dont l'expédition est de l'an 1768.

Loin de se laisser décourager par le peu de succès commercial des 3 expéditions, la Compagnie Hollandaise de l'Inde fit partir, en 1609, un vaisseau confié à l'anglais Hudson. Celui-ci arrivé à la hauteur de la Nouvelle-Zemble, et ne pouvant pénétrer plus en avant à cause des glaces, se tourna vers l'ouest,

pour y chercher un passage ; il découvrit le détroit d'Hudson, au nord du Labrador, et entrant dans la grande baie d'Hudson, il pénétra jusqu'à celle de James. L'année suivante il découvrit le cap Cod, sous 42° de lat. N., et la côte depuis là jusqu'au cap Hinlopen ; il trouva la rivière du Sud ou Delaware, et nomma le pays Nieuw-Holland (dans la suite Nieuw-Nederland). Hudson était anglais, il est vrai ; mais, disent les auteurs, le pavillon de l'expédition était hollandais ; aussi laissa-t-elle partout des noms hollandais, *Nieuw-Harlem*, *Nieuw-Utrecht*, *Flissingen*, *Breukelen*, *Staten-eiland* (îles des États), îles du Prince Maurice, *Jan Willem*, *Tessel*, etc. Les auteurs renvoient à un mémoire du chev. Lambrechtsen van Ritthem : *Courte Description de la découverte et des événements du Nieuw-Holland*, publié, avec une bonne carte, par la Société scandinave des sciences.

Les Hollandais réclament encore d'autres découvertes. Ils trouvèrent, en 1611, l'île de Jan Mayen ou Maurice. En 1633, Jacob Seegers van der Brugge, pénétra dans le nord jusqu'à 80 degrés de latitude, et passa l'hiver à 10 degrés du pôle ; et, en 1654, Gael Hamkes découvrit, au nord-ouest de l'île Jan Mayen, une côte qui fut nommée d'après lui ; il alla la reconnaître depuis 73° jusqu'à 75° de latit. N. ; il paraît que c'était une continuation du Groenland oriental ; mais toute cette côte ayant été couverte de glace, on ne l'a pas revue depuis ce temps. Encore plus au nord, les Hollandais virent des côtes qu'ils appelèrent terre d'*Edam* et de *Lambert*. En 1822, lorsque les côtes orientales du Groenland devinrent accessibles pour quelque temps par la fonte des glaces, le capitaine anglais Scoresby, qui se trouva dans ces parages, fit la remarque que les cartes anglaises plaçaient ces côtes 10 à 15 degrés trop à l'est, adoptant en cela l'erreur des anciennes cartes hollandaises. MM. Bennet et van Wijk n'acceptent point ce grief ; ils assurent que les cartes de Zorgdrager et celles des frères Wetstein, publiées à Amsterdam, dans le dernier siècle, ne diffèrent des observations de Scoresby que de 5 degrés, ce qui, à une latitude aussi élevée, fait une différence peu importante.

Les Hollandais découvrirent encore, en 1688, une île à 50 milles de Waagat, et la nommèrent Witsen en l'honneur du savant bourgmestre d'Amsterdam. Depuis ce temps l'île entourée de glace, comme la côte occidentale de la Nouvelle-

Zemble, ne paraît plus avoir été revue; les Russes du moins ne la connaissent pas; et le lieutenant Laskaref, de la marine russe, qui récemment a visité la Nouvelle-Zemble, a trouvé le détroit de Waaigat inaccessible à cause des glaces, et n'a pu avancer au-delà de 73° 26'.

Parmi les découvertes des Hollandais dans le Nord, Witsen, dans son ouvrage sur la Tartarie (*Noord en Oost-Tartarijen*), fait à plusieurs reprises mention du *Jelmerland*, situé vers 75° de latit. nord; il recommande aux navires qui du Japon veulent revenir en Europe par le nord, de cingler le long de la Corée, gagner ensuite le Jelmerland et l'extrémité de la Nouvelle-Zemble, et de passer par le détroit de Waaigat. Un autre Hollandais, Vlaming, baleinier, qui fit une expédition en 1664, prétendit avoir vu, en partant de la Nouvelle Zemble, une côte située vers 74° de latit. nord, ce qui pouvait être la terre que Jelmer avait vue auparavant; mais MM. Bennet et Van Wijk conviennent que toutes ces indications sont trop vagues pour qu'on dise aujourd'hui quel était ce prétendu Jelmerland. Ces auteurs ne manquent pas, au reste, de rappeler que lorsque Daines Barrington, premier lord de l'amirauté anglaise, fit partir une expédition pour le Nord, sous les ordres du capitaine Phipps, il eut soin de profiter de tous les renseignemens des navigateurs hollandais. Ils s'étonnent que M. de Krusenstern, en rendant compte des découvertes des Russes, n'en ait pas fait autant, et qu'il n'ait pas eu plus égard aux cartes hollandaises de Linschoten, P. Goos, Zorgdrager, etc., ou même à la carte de d'Anville, de l'an 1753, où les découvertes des Hollandais sont indiquées.

2°. *Découvertes des Hollandais en Australie et dans la mer des Indes.* Les premiers voyages des Hollandais dans l'Inde furent ceux de Huijghen van Linschoten et de Cornélis Houtman, regardé comme le fondateur du commerce hollandais dans l'Inde. Pendant que Houtman s'y rendait par le cap de Bonne-Espérance, Jacob Mahu et Simon de Cordes y furent envoyés de Rotterdam, mais par la route du cap Horn. Des 5 navires de cette expédition, un seul, conduit par Jacob Quakernaak et Melchior Sandvoort, parvint au Japon; c'était le premier vaisseau hollandais qui y arrivait par la mer du Sud; les autres navires tombèrent au pouvoir des Espagnols. Malgré ce revers, la Hol-

lande se croit redevable à l'expédition de 1598 de deux découvertes : la première est celle des îles de Weerd, qui furent nommées ainsi d'après Sébastien de Weerd, capitaine du navire qui les découvrit. Ces 3 îles sont situées au nord-ouest des îles Malouines. Les Anglais prétendent aussi à l'honneur de cette découverte ; mais MM. Bennet et Van Wijk pensent que le témoignage de Weerd même est une preuve suffisante de la priorité de son voyage. L'autre découverte est celle du Gerritsland, qu'on ne trouve pourtant pas sur les anciennes cartes hollandaises, et que des géographes étrangers à la Hollande ont placé avec beaucoup d'inexactitude dans leurs cartes. C'est ainsi que Fleurieu le place à l'ouest et à 16° du cap Horn, tandis que Dirk Gerritz paraît avoir découvert une terre à l'est de ce cap, la même que les Anglais ont retrouvée, dans le siècle actuel seulement, et qu'ils ont nommée Nouveau-Shetland méridional (*New south Shetland*). Selon Gerritz, la terre qu'il a vue est située sous 65° de latit. sud; et la côte nord, New Shetland, se trouve, suivant les Anglais, sous 62° 52' 30".

Une autre expédition hollandaise fut envoyée en 1598 par le détroit de Magellan dans l'Inde : elle était commandée par Olivier van Noord qui fit, le premier de tous les navigateurs de sa nation, le tour du globe, et découvrit le cap Nassau, la baie d'Olivier et l'île des Palmes, sur la côte du Brésil. En 1614, Joris van Spilbergen, suivant la même route que van Noord, donna des noms aux îles des Pinguins. Vers le même temps, Jacob Lemaire, d'Amsterdam, et Willem Cornelis Schouten, de Hoorn, firent leur voyage : le premier eut l'honneur de donner son nom au détroit, et Schouten gratifia du nom de sa ville natale Hoorn, le cap de l'extrémité de l'Amérique. MM. Bennet et van Wijk se plaignent que la jalousie nationale ait cherché à ravir aux deux marins hollandais ce double honneur en attribuant la découverte du cap Hoorn à Francis Drake. Il aurait fallu discuter les raisons que Fleurieu a exposées dans son édition des voyages de Marchand, pour attribuer la découverte au marin anglais ; c'est ce que les deux auteurs hollandais ne font point ; ils se contentent de donner un extrait du journal de voyage de Lemaire. Dans ce journal se trouve une attestation des capitaines, contre-maîtres et pilotes de l'expédition, portant qu'en 1616 elle a trouvé le détroit appelé depuis de Lemaire, et qu'ils ne croient pas que

ce passage ait été connu d'aucun autre peuple; mais une pareille déclaration n'est bonne qu'à constater la date de la découverte, et n'en prouve point la priorité; du moins est-il vrai que les Hollandais ont donné des noms à toutes les localités de ces parages. Ainsi, entre le détroit de Lemaire et le cap Horn, ils nommèrent la terre des États, la terre de Maurice de Nassau (dans la terre de Feu), et les îles Barneveld.

En 1623 l'amiral l'Heremiet (l'Hermite), et le vice-amiral Schapenham passèrent, avec une flotte de 11 vaisseaux, par le détroit nouvellement trouvé, et découvrirent les îles de l'Hermite, l'île Ewoud; et sur la côte méridionale de la Terre de Feu, ils visitèrent quelques havres, tels que la Bonne-Rade (*Goede Reede*), la baie de Schapenham, etc. Le vice-amiral Schapenham conçut l'idée de passer entre le golfe de Nassau, l'île de l'Hermite et la Terre de Feu, sans doubler le cap Horn; il présuma aussi que, parmi les baies qui entrecoupent la partie méridionale de la terre de Feu, il y en avait quelques-unes qui, prenant une direction septentrionale, conduisent jusqu'au détroit de Magellan, conjecture qui dans la suite fut énoncée aussi par Cook. Il se passa un siècle avant que la marine hollandaise se signalât par de nouveaux voyages dans ces eaux méridionales; en 1721, Jacob Roggeveen, enfin, entreprit son voyage de découvertes : ce fut le dernier Hollandais célèbre qui passa par les mêmes parages.

MM. Bennet et van Wijk discutent ensuite les découvertes faites par les Hollandais dans la mer Pacifique. D'abord Schouten et Lemaire trouvèrent sous $14^{\circ} 55'$ de latit. sud, et 238° de longit. est de Ténériffe ou $138^{\circ} 40'$ ouest de Greenwich, une île qu'ils appellèrent *île des Chiens* (*Honden-eiland*); le lieutenant de Kotzebue n'a pas voulu reconnaître cette île dans celle qu'il a appelée *île Douteuse*, s'étant imaginé que l'île des Chiens était indiquée sous $15^{\circ} 12'$; pour connaître son erreur, les deux auteurs hollandais renvoient M. de Kotzebue à la carte de P. Goos et à celle de Schouten, qui indiquent son île des Chiens dans la même position, à 5 minutes près. En continuant leur voyage dans la direction de l'ouest, Schouten et Lemaire découvrirent, à peu près sous le même parallèle, l'île Basse (*Lage-eiland*), l'île sans fond (*zonder grond*), Waterland, et l'île aux Mouches, (*Vliegen-eiland*). Ces noms se sont éteints dans la suite; MM. Bennet et van Wijk pensent que les îles citées sont les

mêmes que quelques-unes des îles visitées récemment par M. de Kotzebue : l'île basse serait son *Karelshof*, l'île sans fond celle qu'il a nommée *Romanzof*, la Waterland son *Spiridof*; enfin l'île aux Mouches son île *Krusenstern*.

Schouten et Lemaire découvrirent l'île des Cocos, l'île des Traîtres et puis les îles de Hoorn, d'où ils se dirigèrent plus au nord; à l'ouest-nord-ouest d'Ontong-Java, ils découvrirent un archipel de 16 à 20 îles qu'ils nommèrent *Marken*, et qui furent visitées ensuite par Abel Tasman. Schouten et Lemaire furent encore les premiers qui reconnurent avec exactitude les côtes de la Nouvelle Guinée, surtout la partie que les Anglais ont appelée ensuite la Nouvelle Irlande et nouveau Hanovre. Ils trouvèrent de plus un groupe d'îles auxquelles ils donnèrent divers noms, et que Krusenstern a récemment proposé de nommer Archipel de Schouten. A travers les Moluques ils arrivèrent enfin à l'île de Java, au milieu des possessions hollandaises.

En rappelant les voyages de Roggeveen, les deux auteurs s'attachent à répondre à Fleurieu, qui a fait de l'examen des découvertes de Roggeveen l'objet d'un mémoire particulier, et qui ne se montre guère favorable aux prétentions des Hollandais. Ils font d'abord remarquer que Fleurieu n'a connu que l'ouvrage français sur les voyages de Roggeveen, publié sous le titre de *Histoire de l'expédition des 3 vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes occidentales, des provinces unies, aux terres australes*, en 1721; par M. de B. (Behrens), La Haye, 1739. 2 vol. in-12. Ce journal de Behrens avait déjà paru l'année précédente, en allemand. Behrens était sergent dans les troupes embarquées sur les vaisseaux de l'expédition; mais le véritable journal de Roggeveen a paru à Dortrecht, en 1728, in-4°, sous le titre de *Tweejarige Reise rondom de Wereld*. Il a été réimprimé à Amsterdam, en 1774. Roggeveen entra par le détroit de Magellan dans la mer Pacifique, en l'an 1722. Le 1^{er} avril il découvrit l'île des Princes, et 5 jours après, l'île de Pâques. On a douté de l'existence de la première, et on ne l'a point placée dans les cartes. Cependant les Espagnols ont retrouvé l'île en 1793, et l'ont nommée Salez y Gomez, et M. de Kotzebue l'a reconnue à son tour en 1816: seulement il a trouvé que l'île est de quelques minutes plus reculée vers le nord qu'elle n'est marquée sur la carte de voyage de Roggeveen. Cook et La Pérouse ont reconnu la position de l'île de Pâques; leurs données

diffèrent un peu de celles des Hollandais ; mais en même temps elles diffèrent aussi entre elles. Entrant ensuite dans la route prise par Schouten, le navigateur hollandais reconnut le Waterland et l'île aux Mouches. Il perdit une galère et eut beaucoup de peine à se tirer sain et sauf de l'archipel des *îles Pernicieuses* que Fleurieu a proposé d'appeler l'archipel de Roggeveen, ce qui prouve pourtant que le marin français n'est pas aussi jaloux de la gloire de Roggeveen que nos deux auteurs le croient. L'expédition hollandaise arriva ensuite à un autre archipel que Roggeveen appela les *îles Bouman* ; ses compatriotes prétendent que ce sont précisément les mêmes îles que Bougainville croit avoir découvertes le premier et qu'il a nommées *îles des Navigateurs*. Fleurieu a combattu cette prétention en cherchant à prouver qu'il y a entre les positions des deux archipels une différence de 2° de latit. et 15° de longit., ce qui placerait en effet les archipels à une grande distance l'un de l'autre. MM. Bennet et van Wijk soutiennent que les calculs de Fleurieu sont erronés, étant basés sur le récit fautif de Behrens (1), qu'il n'y a qu'une différence de peu de degrés de longitude, résultant probablement de la défectuosité des observations de Roggeveen. Krusenstern croit que les 2 archipels sont identiques ; mais puisque le nom d'Archipel des Navigateurs a été adopté par deux marins célèbres, Bougainville et La Pérouse, ainsi que par les géographes, il est d'avis de le conserver préférablement au nom hollandais d'îles de *Bouman*. MM. Bennet et van Wijk ne sont pas persuadés de cette convenance ; ils opinent pour la dénomination donnée par leur compatriote Roggeveen. Kotzebue assure n'avoir pu retrouver les îles Bouman à la position où Roggeveen croit les avoir découvertes ; mais Kotzebue, disent les 2 auteurs hollandais, a commis la même faute que Fleurieu, en suivant la relation française de Behrens où les positions sont très-fautives, au lieu de consulter la relation originale de Roggeveen qui en diffère beaucoup. C'est aussi par Behrens qu'a été introduit dans la géographie le nom d'archipel du *Labyrinthe*, dont le journal hollandais de Roggeveen ne fait aucune mention : il dit simplement qu'après avoir traversé l'archipel dangereux, ils ar-

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, Behrens place les îles de Bouman sous 12° de latitude mérid. et 290° de longitude, tandis que le journal de Roggeveen en fixe la position à 14° 20' de latit. mérid. et 203° de long.

rivèrent à un grand nombre d'îles et d'îlots qui paraissaient être habités.

En 1642, Abel Tasman, autre marin célèbre de la Hollande, fut envoyé par la Compagnie des Indes pour explorer les îles Salomon. Étant parti de Batavia et s'étant dirigé vers l'est, Tasman découvrit la terre Van Diemen, puis la Nouvelle Zélande; entrant ensuite dans la mer Pacifique, il rencontra sous 22° 35' de lat. mér., et 204° 15' de long., une île qu'il nomma *Pylstaart*, d'après le mot hollandais, pour désigner les oiseaux dits *paille-en-cul*, qui y abondent. Deux jours plus tard il trouva sous 20° 21' de lat. sud et 205° 29' de long., un archipel dont il nomma les plus grandes îles Amsterdam, Rotterdam et Middelbourg. Cook visita cet archipel (*Fidji* ou *des Amis*) en 1774; la différence qu'il trouva entre la véritable position de ces îles et celle qu'avait indiquée Tasman, est peu considérable, et provient en partie de ce que, du temps de Tasman, on croyait que Batavia était de 5° plus vers l'est que cette ville ne l'est réellement. Les noms imposés par Tasman n'ont pas été conservés : on leur a préféré ceux que leur donnent les indigènes, l'île d'Amsterdam s'appelle *Tongatabou*, l'île Middelbourg *Eooa*, etc. De là Tasman se dirigea vers la Nouvelle Guinée.

Les terres et îles de la Polynésie, ou Australie, ou Océanie (le nom d'Océanique proposé par Malte-Brun n'a été adopté encore que par quelques géographes de France), sont presque toutes des découvertes dues aux Hollandais. Le vaisseau envoyé de Bantam, en 1605, pour explorer les côtes de la Nouvelle Guinée, découvrit les côtes de Carpentaria, dans la Nouvelle Hollande, quel'on nomma d'abord Grande Terre du Sud (*Groote Zuid-land*). On crut d'abord que ce pays tenait à la Nouvelle Guinée; mais un Espagnol passa le premier par le détroit de Torres qui les sépare, et qui porte le nom de ce marin. En 1623, deux vaisseaux hollandais, chargés de reconnaître la côte septentrionale de la grande île, trouvèrent la terre d'Arnhem; en 1636, deux navires envoyés par ordre du gouverneur van Diemen, trouvèrent sur la côte septentrionale de la Nouvelle Hollande, la terre Van Diemen, qu'il ne faut pas confondre avec l'île de ce nom, ainsi que la grande baie Van Diemen. Tasman explora en 1664 le golfe de Carpentaria. Il est fâcheux que le journal de cette expédition soit perdu; mais on pourra voir les résultats des découvertes hollandaises dans les cartes de P. Goos et van Keulen.

Long-temps avant, en 1616, le navire l'*Ecndragt* reconnut la côte occidentale, et donna son nom à la côte de 29° à 22° de lat. mérid. J. de Edel trouva au sud de la terre d'Eendragt ou de la Concorde, jusqu'à 32° de lat. mér. une terre qui reçut son nom; il trouva l'île Rottenest et la rivière des Cignes (noirs). En 1627 une autre expédition hollandaise alla à la reconnaissance de la côte méridionale de la Nouvelle Hollande, et y détermina la position d'une terre qu'elle nomma d'après le capitaine Pieter Nuijts, et l'année suivante, de Wit continua ces explorations, et donna son nom à la côte nord-ouest, entre l'Eendragts-land et le Van Diemens-land. Un Anglais, Bass, découvrit le détroit qui sépare l'île Van Diemen de la Nouvelle Hollande. Tasman se borna à lever soigneusement la côte méridionale de la première de ces îles. Il reconnut les îles situées sur les côtes de van Diemen, telles que vander Lijn, Maria, Boreel, Maatsuiker, Zweer, Tasman, etc. Poursuivant sa route pour les îles Salomon, but de son voyage, Tasman découvrit sous $42^{\circ} 10'$ de lat. mér. la Nouvelle Zélande; le détroit entre cette terre et van Diemens-land fut nommé, d'après lui, détroit d'Abel Tasman; à une petite distance du cap le plus septentrional, ou cap de Marie van Diemen, il trouva le 6 janvier l'île des *Trois Rois*.

Le même gouverneur des Indes hollandaises, Antoine van Diemen, qui avait fait explorer les terres australes, voulut faire chercher aussi la route du Cathay ou de la Tatarie chinoise, ainsi que les prétendues îles Kensima et Gensima, c'est-à-dire, île d'or et île d'argent. Ces îles, d'un nom très-sonore, paraissent avoir tenté aussi les désirs des Russes modernes, et Krusenstern, encore fut chargé de les chercher. Ce navigateur ne les a pas trouvées plus que de Vries, qui fut envoyé par le gouvernement hollandais. Cependant l'expédition du gouverneur, partie de Ternate, découvrit sur les côtes de l'Asie les îles Barneveld, des Princes et du Sud, l'île Malheureuse, l'île des États; elle explora le canal du Pic, la baie et le cap Patience, les caps vander Lijn, Schouten, Euroen, le sud-est de Sachalin, les îles Couriles, etc. Dans la suite, l'expédition de La Pérouse reconnut plusieurs de ces découvertes; elle trouva le cap Aniwa du Sachalin, précisément à la même position qu'indiquent les cartes hollandaises. En général, La Pérouse fut si satisfait de l'exactitude des renseignements dus à de Vries, qu'il donna le nom du navire hollandais *Castricum* à un cap de l'île de la Compagnie (*Compagnies-land*).

MM. Bennet et van Wijk opposent le témoignage de La Pérouse à celui de quelques auteurs russes et allemands qui, s'étant mépris sur les indications données par de Vries, l'accusent d'avoir pris les îles Couriles pour une grande côte américaine, ou même pour l'île de Jesso. Les deux auteurs hollandais présumant que La Pérouse possédait une carte des découvertes de Vries, et que ce fut en comparant cette carte avec ses propres observations qu'il reconnut l'exactitude du marin hollandais. Ils font remarquer, au reste, que de Vries plaça les lieux de 5° trop à l'est, comme Abel Tasman, parce que de son temps il existait une erreur de 5° dans l'indication de la position de Batavia. Cette erreur ne fut rectifiée que lorsque Lacaille eut observé la véritable longitude du cap de Bonne-Espérance. Il n'en avait pas été de même pour les expéditions de Schouten et Lemaire, qui ayant eu une carte espagnole très-exacte, et ayant bien reconnu la position de l'île de Juan Fernandez, purent indiquer avec tant d'exactitude les îles de la mer du Sud, que Cook et Kotzebue les retrouvèrent pour la plupart aux mêmes endroits. La carte de Schouten est insérée dans le 2^e vol. de l'histoire de la Compagnie hollandaise des Indes : *Het Begin en de voortgang der O.-I. compagnie*, 1646. Des auteurs étrangers ont accusé les Hollandais d'avoir caché leurs découvertes par un motif de jalousie commerciale. MM. Bennet et van Wijk opposent à ces auteurs les cartes publiées en 1660 par P. Goos, et en 1682 par van Keulen, et sur lesquelles ces découvertes sont marquées.

Pour compléter enfin l'histoire des expéditions hollandaises, il faut citer encore la découverte de l'île Saxenburg, faite en 1670 par le commandant d'un vaisseau des Indes, sous 31° de lat. mérid., et sous 358° de long. ouest de Ténériffe. Les Anglais prétendent avoir trouvé en 1809 une île sous la même latitude, mais à 2 ou 3 degrés plus vers l'ouest ; ce point reste à vérifier. Quant aux îles Dina et Maarseveen, que les Hollandais veulent avoir vues sous 42° de lat. sud, au midi du cap Aguilhas ou des Aiguilles ; et quant à l'île Nachtegaal ou du Rossignol, on n'a point de renseignemens sur ces prétendues découvertes.

Dans le 3^e chapitre les deux auteurs résument les résultats des diverses expéditions entreprises par la Hollande ; ils ajoutent des tables où les découvertes se présentent à la fois aux regards du lecteur. Nous allons donner la dernière de ces tables, qui est pour ainsi dire la substance de tout l'ouvrage.

NOMS DES ÎLES, CAPS, etc. DÉCOUVERTS PAR LES HOLLANDAIS.	LATITUDE SUD.	LONGITUDE.	NOMS DONNÉS AUX MÊMES ÎLES, CAPS, etc., PAR LES NAVIGATEURS SUBSÉQUENTS.	LATITUDE SUD.	LONGITUDE.
Amsterdam-eiland (Iles Amies), TASMAN.....	21° 10'	171° 28'	Selon les indigènes et les Anglais, Tongatabou.....	21° 9'	174° 48'
Arnhemland (Carpentarie) T.....	12° 28'	137° 0'	Arnhem-Point des Anglais.....	12° 0'	139° 0'
Barnevelde-eilanden, auprès du C. Hoorn. Schouten [?].	58° 0'	70° 20'	Iles des Navigateurs, de Bougainville.....	14° 15'	169° 40'
Boumans-eilanden (Mer du sud), Roggeveen.....	14° 20'	173° 40'	Revus par le yacht Nairis.....	34° 30'	172° 15'
Brouwer-Droogte (banco de l'océan ind.), Brouwer.....	40° 0'	39° 20'	Cap Nord des Anglais.....	55° 34'	67° 19'
Diemen (Cap Maria-Van), Nouv. Zélande, Tasman.....	34° 30'	170° 30'		26° 30'	112° 30' Est.
Ewoud-eiland, auprès du C. Hoorn. Schapenham.....	55° 40'	70° 23'		43° 3'	148° 0'
Harpe-Raede (Nouv. Hollande), Harog.....	28° 30'	112° 0' Est.	Sharkbay de Dampier.....	14° 50' 11"	138° 47' 7"
Heericks (Frederik) buut [Van Diemensland], Schouten.....	48° 10'	151° 12'		56° 59'	67° 30' Ouest.
Horden-eiland [Mer pacifique], Schout.....	16° 0'	137° 40'	Doutoux, selon Kotzebue.....	14° 28'	182° 0' Est.
Hoorn-Cap [Amérique méridion.], Schout.....	56° 8'	70° 40' Ouest.	Cap Horn. Les Français, ainsi que Krusenstern, en attribuent la découverte à Francis Drake.....	37° 19'	39° 0'
Hoornche-eilanden [Mer pacif.], Schout.....	14° 40'	179° 0'	L'Enfant-Perdu de Bougainville. Fodonati Aliufati des indigènes.....	15° 56'	166° 0'
Kapelle, Slot Van [Océan Indien], d'après le vaisseau de ce nom.....	37° 19'	39° 20' Ouest.		64° 50'	164° 50' Ouest.
Kokos en Verraders-eiland [Mer pacif.], Schout.....	16° 50'	188° 10'	Retrouvé en 1797 par le navire amér. Greyhound.....	27° 5'	109° 46' Ouest.
Le Maître, détroit de (Amér. Méridion.), Schout.....	55° 0'	67° 30'	Keppel et Boscawen des Anglais. Conspéculation des Espag.....	26° 36'	106° 36'
Paasch-eiland [Mer pacif.], Roggeveen.....	27° 0'	108° 40'	Daviland, Pascua ou Teepy des indigènes.....	22° 26'	176° 0'
Prinsen-eiland [Mer pacif.], Roggeveen.....	23° 15'	173° 0'	Salazy Gomés des Espagnols.....	20° 16'	174° 56'
Pylstaart-eiland [Mer pacifique], Tasm.....	20° 16'	171° 11'	La Solis des Espagnols.....	30° 45'	138° 0'
Rottendam-eiland (Iles Amies), Tasm.....	30° 30'	27° 0' Ouest.	Anamoka, chez les Anglais et les indigènes.....	8° 15'	148° 30'
Luxemburg-eiland [Océan Atlant.], Lindeman.....	8° 15'	138° 0'	Retrouvé en 1808 selon Krusenstern.....	51° 30'	59° 30'
Valeche Kaap [Nouv. Guinée], Schout.....	16° 0'	148° 33'	Cap Walah des Anglais.....		
Vlieg-eiland [Mer Pacifique], Schout.....	51° 30'	60° 30'	Reconnu par Roggeveen, et revu probablement aussi par Kotzebue.....		
Ward-eilanden, Sebaldus, [Amér. méridion.], et Le Maître réunis.			Le Maidenland de Hawkin, le Falkland et les Malouines.....		

[?] Schouten indique ici l'expédition de Schouten et Le Maître réunis.

AVIS.

La 6^e section du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, par la nature des objets qu'elle embrasse, est destinée à recueillir une immense quantité de matériaux. Dans cette multitude de documens relatifs à l'économie publique, à la statistique, à la géographie et aux voyages, un très-grand nombre n'intéresse pas seulement les méditations lentes et paisibles des savans. Ces faits épars, ces observations multipliées se lient encore le plus souvent à de hautes questions dont la solution importe autant aux intérêts du moment qu'à la prospérité de l'avenir. On sait, par exemple, quelle attention excitent maintenant dans les deux mondes l'état actuel de l'agriculture, le bas prix des grains, la législation sur les céréales, sur le commerce de ces produits et de tous les produits en général, sur les tarifs de douanes, le système des prohibitions et des restrictions, la doctrine de la liberté pour l'industrie et pour les relations commerciales entre les nations, enfin, la direction donnée aux recherches statistiques par MM. Charles Dupin, Villermé, Benoiton de Châteauneuf, Daru, Châteaubriand, etc., dont les travaux ont prouvé combien ces recherches pouvaient fournir de faits et d'observations précises et propres à éclairer les discussions les plus importantes pour l'ordre social. Tout délai retardant le signalement de ces renseignemens et d'autres de même nature va directement, dans ce cas, contre le but essentiel du *Bulletin*, établi surtout dans l'intention de réunir et de mettre avec célérité sous les yeux du monde studieux tous les élémens qui peuvent servir au progrès des connaissances et de la prospérité publique. Ainsi, pour ne citer que la question du bas prix des grains et de la législation des céréales, débattue avec tant de chaleur dans la plupart des pays de l'Europe, depuis quelques années, et que le ministère anglais remet en ce moment à la décision du Parlement, ne serait-ce pas tromper l'attente du public que de différer de porter à sa connaissance la quantité d'écrits publiés partout sur cette question, et parmi lesquels il s'en trouve qui peuvent en éclairer la solution ?

Cependant, malgré l'extension déjà donnée à la sixième section du *Bulletin*, l'abondance toujours croissante des matières est telle que le cadre, quoique étendu, s'est encore trouvé trop

circonscrit, et que la Direction, obligée de faire un choix, s'est vue forcée d'ajourner la publication de beaucoup de notices d'un intérêt pressant. Cet ajournement, s'il se prolongeait, aurait le double inconvénient d'augmenter l'encombrement des matériaux et de diminuer l'intérêt ainsi que l'utilité de publications dont on aurait laissé passer le moment le plus opportun. C'est cette surabondance de matières pour la 6^e section qui nous avait déterminé à porter, dès cette année, chaque cahier à dix feuilles au lieu de six, ce qui eût augmenté les 12 cahiers de 48 feuilles. Mais la *Société de propagation pour les connaissances scientifiques et industrielles* n'ayant pu entrer en activité au 1^{er} janvier de cette année, par suite de retards imprévus dans l'organisation légale de cette association, l'accroissement du Bulletin des sciences géographiques et économiques a été renvoyé à l'année prochaine.

Nous croyons donc accomplir un devoir envers les nombreux amis de la science qui consultent assidûment notre Répertoire, et satisfaire leur empressement, en réunissant dans deux volumes supplémentaires tous les documens faits pour exciter leur intérêt, et que nous n'avons pas pu, que nous ne pourrions même pas de long-temps faire entrer dans nos publications mensuelles de l'année courante.

Ces documens pouvant être facilement réunis dans deux volumes de 24 feuilles d'impression chacun, même caractère que pour les publications du Bulletin, le supplément équivaldra à l'augmentation nécessaire et projetée de notre recueil, laquelle devait se réaliser et se réalisera ainsi dès cette année; l'accroissement de prix pour le Bulletin de l'année, y compris ce supplément, n'excédera pas 16 francs, ce qui portera le prix total pour l'année à 38 fr., au lieu de 22 fr.

Afin de mettre plus promptement à la portée de nos souscripteurs, une collection de notices curieuses et utiles, nous la répartissons entre deux livraisons de 24 feuilles d'impression chacune, qui seront publiées à la fin de juillet courant et d'août prochain.

Pour que nos souscripteurs soient bien convaincus de la nécessité de ce supplément et de l'intérêt qu'il leur offrira, nous joignons ici l'indication de quelques-uns des principaux articles dont il sera composé.

Ils remarqueront certainement parmi ceux dont se composera la 1^{re} livraison, 1^o le *mémoire* de M. Fourier, de l'Académie des sciences, *sur les résultats moyens déduits d'un grand nombre d'observations*, grande et utile application du calcul des probabilités aux recherches statistiques; 2^o l'analyse du *statistical illustrations*, où les faits, les calculs et les observations les plus propres à faire connaître la situation actuelle de la Grande-Bretagne, sont résumés avec beaucoup d'exactitude et de concision; 3^o la série des articles consacrés à l'examen de quelques écrits publiés en Angleterre et en Amérique, sur le régime des prisons et le système pénitentiaire; 4^o le rapport sur la distribution des eaux à Londres; 5^o les notices sur les importations britanniques et la dette publique en Prusse; 6^o la série des articles sur les diverses branches du commerce de la Russie, et spécialement sur le commerce et la prospérité de la ville d'Odessa; 7^o une analyse étendue de l'ouvrage remarquable de Quadri, sur la statistique des provinces Vénitiennes; 8^o celle de l'itinéraire statistique des Deux-Siciles, par Quattromani; 9^o celle des ouvrages et écrits les plus récents sur le Caucase, en commençant par le *tableau historique, géographique, etc.*, de M. Klapproth; 10^o un aspect général de l'Orient, d'après les intéressantes lettres sur cette contrée, publiées récemment en Angleterre, et d'autres ouvrages ou notices; 11^o une description géographique et statistique, sommaire, mais complète de la Perse, dans son état actuel, d'après les travaux de Heidenstamm, de M. Balbi, de l'auteur anglais des *Esquisses de la Perse*, etc.; 12^o une analyse de l'ouvrage de M. de Rozière, sur la constitution physique de l'Égypte, et les rapports du sol et du climat avec les anciennes institutions de ce pays, ouvrage qui fait partie de la grande collection descriptive de l'Égypte; 13^o et enfin, une statistique constitutionnelle et administrative d'Haïti, d'après l'almanach national de cette république, pour 1827. Tels sont les principaux articles qui formeront la 1^{re} division de cette 1^{re} livraison supplémentaire, sous la rubrique: *Géographie et Statistique*.

La seconde division, l'économie publique, offrira, entre autres sujets d'un haut intérêt, un travail complet sur les 2 questions économiques qui, depuis plusieurs années surtout, sont des objets d'inquiétude, de méditations et de controverses pour

toutes les nations agricoles et commerçantes ; nous voulons parler : 1° de la législation des céréales, à laquelle se rattachent les recherches sur les causes et les remèdes du bas prix des grains ; 2° de la doctrine de la liberté du commerce, comparée avec le système prohibitif. Ces 2 grandes questions ont été agitées dans une foule d'écrits, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, etc., parmi lesquels l'excellent recueil allemand, intitulé *l'Hermès*, en a choisi 11 principaux, qui lui ont servi à traiter à fond ces 2 questions. Ces articles de *l'Hermès* sont les éléments du travail que nous signalons. L'importance et les difficultés de la matière, en nous forçant d'excéder de beaucoup les limites que nous nous prescrivons d'ordinaire, justifieront l'étendue inaccoutumée de ce travail.

Enfin nos lecteurs n'accueilleront sans doute pas avec moins d'intérêt les notices étendues que nous avons consacrées à des écrits où sont discutées des questions également importantes pour l'ordre social et la prospérité publique, telles que : 1° les moyens d'employer utilement et sans inconvénient pour la société les forçats libérés ; 2° ceux qui ont pour objet de diminuer et de faire cesser les maux causés par l'esclavage dans les colonies ; 3° le régime des prisons et le système pénitentiaire ; 4° les questions relatives à l'économie politique en général, à l'occasion du traité de M. Comte ; 5° et enfin des considérations sur les banques établies dans tous les pays civilisés.

Les articles que nous n'avons pas pu comprendre dans cette revue sommaire mériteront également l'attention des lecteurs, et contribueront à leur instruction.



Nous désirerions que les auteurs, avant de publier les cartes qu'ils ont promises, fissent aussi des recherches dans les archives de la Hollande, où probablement il reste enfoui des plans, les cartes et des mémoires géographiques composés dans le temps des grandes expéditions maritimes des Provinces-Unies.

DEPPING.

MÉLANGES.

207. VOYAGES AUTOUR DU MONDE. — Le *Chanticleer*, de 10 canons, est le vaisseau à bord duquel la capitaine anglais Henri Foster doit faire son voyage scientifique à l'hémisphère méridional et autour du monde. Je ne sache pas que les instructions de cet officier lui prescrivent de pénétrer le plus avant qu'il pourra vers le sud; tentative qui, cependant, serait digne de l'administration du lord grand amiral, et pourrait avoir d'importantes conséquences commerciales pour le pays. Nous sommes très-portés à croire qu'il reste à découvrir des terres situées au sud de la Nouvelle-Hollande, et d'où on pourrait tirer de l'huile, de la baleine, des plumes et autres intéressans objets d'importation pour ce pays-ci. (*London liter. Gazette*; 22 déc. 1827.)

208. VOYAGES DE SEETZEN. — Le professeur Kruse, à Halle, s'est procuré, tant par l'entremise du professeur Hinrichs, que dans la bibliothèque du duc d'Oldenbourg, dont il a la direction, le journal complet du célèbre voyageur allemand Seetzen, que l'on tenait pour perdu. Cet ouvrage, joint aux divers renseignemens que l'on possédait déjà touchant son objet, doit probablement contenir de très-intéressans détails sur la Turquie, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. M. le professeur Kruse s'est chargé de sa publication, qui aura lieu sous la surveillance de plusieurs savans. La partie de ce journal, qui provient de la bibliothèque susdite, a été acquise par les héritiers Seetzen moyennant une rente viagère; l'autre partie a été heureusement retrouvée à Vienne, avec l'aide de M. de Hammer, conseiller de cour et interprète. (*Algem. Konst en Lett. Bode*; 2 nov. 1827.)

209. NOUVELLES RELATIVES AUX VOYAGEURS ANGLAIS DANS L'A-
F. TOME XIII.

AFRIQUE CENTRALE, MM. LAING, CLAPPERTON, DENHAM, etc.
(Voy. le *Bulletin* de 1827; Tome X, p. 257.)

Depuis les dernières nouvelles que nous avons publiées dans l'article du *Bulletin* ci-dessus cité, des récits contradictoires ont tour à tour annoncé et démenti la mort des deux premiers voyageurs Laing et Clapperton. D'après le *Liter. Chronicle*, du 22 décembre 1827, une lettre particulière de Malte, en date du 2 novembre, sur un bruit qui du Soudan avait gagné Tripoli, faisait mention de la mort de Clapperton à Sackatou. Mais le correspondant de Tripoli doutait de la nouvelle, tenant toutefois pour certain que l'on recevrait, sous peu de temps, en Angleterre, des renseignemens importans sur la géographie de l'Afrique intérieure: car, suivant lui, les compagnons de Clapperton et lui-même, s'il existait encore, étaient en route pour se rendre de Sackatou à Tripoli, en passant par le Bornou et le Fezzan. Il est certain, dit-il, qu'ils avaient pénétré de la baie de Benin, par le Dahomey, à Sackatou. Ils doivent, dans tous les cas, apporter avec eux les notes et les papiers de Clapperton. Quelques naturels du Bornou, dont le témoignage se trouve confirmé par celui de plusieurs habitans de Wadday et du Begharmi, assurent que les eaux du Yeou et du Gambarrou, réunies à d'autres grandes rivières, forment collectivement le Nil, qui, de ce point de jonction, se dirigerait sur la Nubie et l'Égypte; que le lac Tsad est formé en partie par le confluent de ces rivières et d'autres, y compris le Shary, et que ce lac a une issue à l'est, par laquelle s'échappe probablement autant d'eau qu'il en reçoit. Il paraîtrait ainsi que les Arabes avaient raison d'assurer à Denham que le Yeou était ce que nous appelons le Nil. On prétend à Maroc que la rivière de Hoarra, Kowara, ou Joliba, se réunit aux rivières mentionnées ci-dessus. D'autres Africains affirment la même chose; mais ils ajoutent qu'un bras de cette dernière rivière, après avoir passé derrière le Dahomey, se jette dans l'Océan; fait qui, s'il est exact, n'était pas ignoré de Bosman, il y a environ un siècle.

Plusieurs lettres (*Journ. des Voyag.*, mars 1828; *Nouvel. Annal. des Voyag.*, avril *id.*, p. 123) ont été adressées à l'Académie des sciences, par M. G. Barbié du Bocage. L'auteur est M. Roussau, consul général de France à Tripoli, dont on déploraît la

perte récente (*voyez* ci-après). Quelques-unes de ces lettres confirment, avec de nouveaux détails, la mort du major Laing, qu'elles annoncent avoir été assassiné auprès de Tombouctou, d'où on l'avait fait évader, par les fellans ou fellatas du sultan Bello, qui y seraient venu chercher cet infortuné voyageur, « afin, disaient-ils, d'empêcher que les nations chrétiennes, profitant des informations qu'il pouvait leur donner sur le soudan, ne pénétrassent quelque jour dans ces contrées éloignées pour en asservir les peuples. » Les fellatas auraient renversé l'oligarchie de 24 chefs, au nombre desquels était une femme, et qui dominaient à Tombouctou. La nouvelle avait été communiquée à M. Rousseau par le pacha, d'après une lettre de son lieutenant, le gouverneur de Ghadamès, parvenue à Tripoli, en moins de 15 jours, par courrier extraordinaire. Ces lettres annonçaient également l'assassinat de Clapperton à Sackatou, par l'ordre ou avec la permission du sultan Bello, à qui l'on avait fini par persuader que les 2 voyageurs n'étaient que des espions envoyés dans le Soudan pour y recueillir les notions propres à en faciliter la conquête.

Une lettre de M. César Moreau à la Société de géographie (*Bulletin de la Société*; janv. 1828, p. 32 et 47) contient les détails que nous avons donnés en tête du présent article, d'après celle du 2 nov. que mentionne le *Liter. Chronicle*.

M. Jomard a adressé à l'Académie une lettre qui laisse encore quelques espérances pour ces 2 voyageurs, malgré la précision des renseignemens contraires que nous avons cités. Cette lettre est écrite de l'une des régences d'Afrique. « Notre gouvernement, y est-il dit, a été averti par celui de Maroc que les 200 liv. st. que Belzoni avait placées près de ce dernier, afin qu'en arrivant à Tombouctou, il pût toucher cette somme, avaient été payées dans cette ville à un homme blanc (sans doute à Laing), au commencement de l'an 1826; mais qu'on ne savait rien avec certitude sur ce que ce voyageur était devenu ensuite. Le bruit courait que, dans l'année 1827, un homme blanc avait quitté Tombouctou avec une caravane qui retournait dans le royaume de Maroc, et qu'il avait été assassiné en route par quelques-uns des voyageurs; mais que d'autres, qui n'avaient pas pris part au crime, l'avaient révélé, en arrivant dans le Maroc. L'existence d'un tel bruit dans ce pays prouve au moins que l'on n'y

croit pas à l'autre histoire d'assassinat dans le Bambarrah. » M. Warrington (le consul anglais) écrit aussi que le pacha a envoyé des personnes à Tombouctou et au Bornou, pour se charger des hommes blancs et pour les amener à Tripoli en sûreté. (*Foy. ci-après.*)

D'après des nouvelles récemment publiées dans le même journal (*les Débats*), M. Warrington n'aurait reçu ni envoyé aucune nouvelle du double assassinat de Laing et de Clapperton, auprès de Tombouctou et à Sackatou. Laing était encore dans la 1^{re} de ces deux villes, d'après les dernières et les plus sûres nouvelles. Quant à Clapperton, on aurait réellement à déplore sa perte; mais il serait mort à Sackatou d'une dysenterie, et il y aurait résidé sans péril jusqu'à l'époque de sa maladie: seulement, sous prétexte de ceux qu'il aurait pu courir en continuant son voyage, le sultan Bello l'y aurait retenu.

Le *Bulletin de la Société de Géographie* (n° 58, février 1828, p. 104) contient des extraits de la lettre ci-dessus citée, adressée de Londres à M. Jomard, sous la date du 16 janvier dernier. Il paraît, y est-il dit à la fin, qu'on avait soupçonné de la mauvaise foi de la part du pacha de Tripoli, à l'égard des 2 voyageurs anglais Laing et Clapperton. Car, après la bataille de Navarin, sir Édouard Codrington envoya un vaisseau de ligne à Tripoli, pour faire savoir au pacha que le gouvernement anglais lui demanderait compte, à lui et à la ville de Tripoli, de leur sûreté; qu'il s'attendait à ce qu'il prît sur le champ quelques mesures décisives pour les garantir de tout danger ou pour témoigner qu'ils n'auraient point péri, faute de la protection promise par le pacha, et payée par le gouvernement anglais, et que sir Édouard Codrington se proposait de visiter Tripoli sous peu de temps, avec son escadre, pour apprendre la réponse du pacha. C'est ce qui a déterminé celui-ci, d'après la lettre de M. Warrington, à envoyer des personnes à Tombouctou et au Bornou, pour se charger des hommes blancs et pour les amener à Tripoli en sûreté.

Enfin, des renseignemens puisés dans les récits anglais et insérés dans les *Nouvel. Annal. des Voyag.* du mois de mai courant, p. 270 et suiv., portent: 1° Quant à M. Rousseau, que l'on a appris d'une manière certaine qu'il vit encore, nouvelle qui réjouira tous ceux qui s'intéressent à ce savant consul et aux progrès de la géographie de l'Orient.

2° Que, quant à Laing et à Clapperton, on ne peut malheureusement pas démentir la nouvelle de leur mort; mais que le dernier, comme on va le voir, n'a pas été victime d'un assassinat.

Détails sur la mort de Clapperton. — Richard Sander, son domestique, qui vient d'arriver à Portsmouth, en Angleterre, a apporté ces détails. C'est le 13 avril 1827 que l'intrépide voyageur est mort à Sackatou, à la suite d'une dysenterie. Sa maladie a duré 32 jours; il avait été détenu, pendant 5 mois, dans cette ville africaine, par le sultan Bello, sous le prétexte de la guerre avec le Bornou. Il avait néanmoins l'espérance d'obtenir la permission de se rendre à Tombouctou. En attendant, il demeurait dans une petite maison en terre, de forme circulaire, qui appartenait au frère du sultan, et où il fut attaqué par la dysenterie qui l'a emporté en peu de temps. Il paraît avoir prévu sa prochaine fin, et il était entièrement résigné à son sort; il est mort dans les bras de son fidèle domestique, à l'âge de 38 ans. C'était un homme de la taille de 5 p. 11 pouc. anglais (5 p. 6 pouc. de France), et dont l'extérieur remarquable annonçait une très-forte constitution. Cependant, peu de temps avant sa mort, il était réduit presque à l'état de squelette. Des tentatives avaient été faites pour l'empoisonner; elles manquèrent leur effet. Dès-lors, la superstition des Africains leur montra en lui un favori du grand être, et, après l'avoir traité avec distinction, ils le laissèrent partir. Les courses de Sander, dans le période qui s'écoula du mois d'avril 1827 au mois de janvier 1828, offrent, dit-on, des circonstances pleines d'intérêt; malgré toutes les difficultés qu'il éprouva et les dangers auxquels il fut exposé, il sauva la montre du capitaine ainsi que ses papiers. La route que ce fidèle serviteur a tenue à son retour est différente de celle qu'il avait parcourue avec son maître. Il a voyagé 70 jours dans différentes directions, pour savoir si le Niger se jette dans la baie de Benin; mais il a été obligé d'abandonner son dessein, poursuivi qu'il était par les Fellatas qui voulaient l'assassiner; il est occupé à mettre en ordre son journal. Sander n'a que de 25 à 26 ans.

Mort du jeune Mungo-Park, fils du célèbre voyageur. — Le *Journ. des Voyag.* (avril 1826, p. 119) et les *Nouv. Annal. des Voyag.* (mai courant, p. 272) contiennent aussi des détails sur

cet événement malheureux. La plupart de ces détails sont consignés dans une lettre datée du cap Coast-Castle, le 4 décembre 1827, et adressée par le lieutenant-colonel Lamelly au secrétaire Hay. Il paraît que cet intéressant jeune homme avait entrepris son voyage dans les contrées jadis visitées par son père, afin de recueillir des notions certaines sur sa mort et d'achever ce qu'il avait commencé; il était déjà heureusement arrivé sur la côte d'Akimbo, au S.-E. d'Accra, et devait pénétrer dans la partie S.-O. de l'intérieur. Pendant son séjour à Akimbo, où il était resté quelque temps pour acquérir une connaissance satisfaisante des langues du pays, la fête annuelle, dite de l'*Tam*, eut lieu. Les Noirs étaient, suivant l'usage, réunis dans une vaste plaine où se trouvait un arbre *fétiche*, dont les prêtres seuls pouvaient s'approcher. Le jeune Park monta sur cet arbre regardé comme sacré (ou même seulement, selon d'autres récits, sur un arbre voisin), afin d'esquisser une vue du groupe assemblé. Le roi s'étant aperçu de son intention s'efforça de l'en dissuader, en l'assurant qu'il ne pouvait vivre long-temps, s'il se rendait coupable d'une telle profanation. M. Park ayant persisté dans son intention, n'était plus en vie 2 jours après. Les prêtres du *fétiche*, craignant sans doute pour leur pouvoir et pour leur caractère, si cette impiété pouvait être commise impunément, empoisonnèrent le malheureux Park. Il avait déjà pénétré à une distance de 90 milles, et paraissait très-satisfait de son plan ultérieur; il était vêtu comme les Nègres, avec un pagne autour des reins; tous les jours il oignait sa peau d'huile de palmier, et ne portait ni bas ni souliers.

A. D. V.

210. INSTITUT ROYAL DES PAYS-BAS. I^{re} classe.

La solution des problèmes suivans est demandée avant le dernier décem. 1830 : Dans les grandes opérations géodésiques, qui comprennent un très-grand nombre de triangles, les erreurs inévitables de la mesure des angles, exécutée même avec les meilleurs instrumens, peuvent s'accumuler au point d'avoir une influence fautive sur les résultats définitifs. Aussi les savans célèbres qui ont établi la base du système métrique décimal adopté dans ce royaume ont jugé avec raison qu'une base unique, mesurée dans les environs de Paris, était insuffisante

pour fixer avec sécurité la chaîne entière des triangles, qui s'étend de Dunkerque aux îles Baléares, et qu'il devenait indispensable d'en établir une seconde plus près de l'extrémité méridionale de la méridienne, et destinée à vérifier et à confirmer les résultats obtenus au moyen de la première.

« Un géomètre des Pays-Bas a continué les travaux de la méridienne de France par une chaîne de plus de 180 triangles qui s'étend sur le royaume des Pays-Bas : l'exactitude de ces travaux ne laisse rien à désirer; mais on pourrait craindre encore qu'une accumulation d'erreurs, qui paraît inévitable sur un aussi grand nombre de triangles, n'eût un effet sensible sur les derniers résultats, en sorte qu'il serait utile d'en vérifier l'exactitude par la mesure d'une base près de la partie septentrionale de la chaîne. En conséquence, la 1^{re} classe de l'institut royal des Pays-Bas propose pour sujet de prix : = De mesurer une base dans une situation convenable des provinces de Frise, de Groningue, ou du pays d'Oost-Frise, de 10-12 mille mètres, au moins, et de la rattacher à un des triangles du général Krayenhoff, le tout avec une exactitude qui ne soit pas inférieure à celle des travaux les plus récents du même genre exécutés par les savans tant Anglais que Français.

« La classe décerne une médaille d'or de la valeur de 500 fl., à celui qui répondra d'une manière satisfaisante à une de ces questions (*Messag. des sciences et des arts*; 6^e livraison, 1827-1828, p. 285.)

211. RAPPORT FAIT A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DE LECTURE DE GENÈVE, le 24 janv. 1828, au nom du comité d'administration; par M. le prof. DE ROCHES, président. In-8° de 20 p. Genève, imp. de Luc Sestié. (Voy. *Bull.*; Tom. I, p. 284, et Tom. X, p. 286.)

La situation de cette société, fondée en 1818, et qui serait bien digne de servir de modèle à d'autres établissemens de même genre dans les autres pays, s'améliore toujours progressivement; ses recettes ont été en 1827 de 41,394 fl., et ses dépenses de 39,177 fl. Elle a donc eu un excédant de recettes de 2,217 fl. Le nombre total de ses souscripteurs, qui était de 368 à la fin de 1826, s'était élevé à 391 à la fin de l'année dernière. 619 personnes en passage à Genève ont été inscrites pour des

cartes d'un mois. Dans ce nombre, on compte 68 Gênois établis à l'étranger, 90 Suisses des autres cantons, 130 Français, 11 Savoisien; 35 Italiens, 58 Allemands ou Belges, 189 Anglais, 11 Russes ou Polonais, 3 Espagnols, 14 Grecs et 10 Américains. La bibliothèque, que l'on a fait assurer pour une somme de 35,000 fr., et dans laquelle on comptait 117 journaux ou recueils périodiques, s'est enrichie de 2,042 vol., et la circulation des livres à domicile s'est élevée à 16,078 vol. Un local plus grand était devenu nécessaire; l'administration a saisi l'occasion qui se présentait d'y ajouter celui d'une maison voisine. E. H.

212. NOTICE ANNUELLE DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, lue dans la séance publique, le 14 décembre 1827; par M. DELARENAUDIÈRE, secrétaire-général de la commis. centr. In-8° de 40 p. Paris, 1828; Éverat.

Le tableau annuel que présente à la Société de géographie, l'un de ses membres les plus distingués par le talent de résumer et d'écrire, intéresse tous les amis de la science, autant que la Société elle-même. On y trouve annoncé tout ce qu'elle a fait et tout ce qu'on a fait avec, ou sans son concours, pour les progrès de la connaissance du globe. Cette année est au moins aussi riche que les précédentes, sous ce double rapport. La notice de M. Delarenaudière offre une analyse très-rapide et très-serrée, quoique pleine de vie, pour la multitude des travaux qu'elle embrasse. Ne pouvant les rappeler tous, à moins de la copier, nous indiquerons les points les plus saillants. On y voit que la société a multiplié ses relations et ses prix. Parmi les sujets mis au concours, on distingue la proposition d'un *Voyage à l'ouest du Dar-Four*, destiné à résoudre une partie du problème hydrographique de l'Afrique centrale, en complétant la géographie du grand lac *Tchdd*, et en levant tous les doutes sur la marche et la direction des affluens du *Shary*, sur la pente des eaux, sur le mouvement et l'élévation des hauteurs, et sur le relief du sol. Belle moisson de gloire pour celui (puisse-t-il être un français!) qui placera son nom à côté de ceux de Denham et de Clapperton! 2° le projet de *Voyage en Babylonie et en Chaldée*, qui complétera les belles recherches des Niebuhr, des Rennell, des Rich, et dernièrement, des Keppel et des Buckingham. Les secours donnés par la Société, en instrumens, en

instructions et en recommandations à beaucoup de voyageurs, ne contribueront pas moins au succès de leurs efforts. Les opérations de M. le colonel Corabœuf, dans les Pyrénées, l'annonce faite par M. Rousseau de nouveaux manuscrits d'Ebn-Batouta, qui lie les travaux cosmographiques du 14^e siècle avec ceux du 16^e, et d'Ebn-Khaldoun, le grand travail de M. Warden sur les antiquités américaines et les ruines de Palenquè, publié dans le 2^e vol. des mémoires de la Société, ceux de MM. Ch. Dupin, Girard, de Naix, De Férussac, Adr. Balbi, sur la statistique, les moyens de communication, la géographie, physique et politique, la géologie comparée avec les traditions bibliques, et l'ethnographie, se font remarquer dans cette revue. On s'attendait à y retrouver la mention des voyages de MM. De Freycinet, Duperray, De Bougainville et Pacho, si féconds en documens utiles et en mémorables découvertes, celle des ouvrages profitables pour la science, tels que *l'Histoire générale des voyages*, par M. Walkenaer, le *Pilote du Brésil*, par M. le cap. Roussin, la publication annoncée du tableau de la Sicile et de l'Italie méridionale, au moyen âge et à l'époque de la conquête des héros normands, par M. Gauthier d'Arc, celle enfin des belles cartes de MM. Lapie et Brué.

On lira avec un vif intérêt les pages consacrées par l'auteur, à la mémoire de Malte-Brun, du colonel Jacotin, et de l'immortel La Place. On ne pouvait apprécier les travaux scientifiques de ces hommes diversement célèbres, avec plus d'exactitude, de tact et de clarté. Le genre de mérite, qui recommande à jamais le *Précis de géographie Universelle* et l'*Exposition du système du monde*, à la généralité des lecteurs avides et capables de s'instruire, ne pouvait pas non plus être mieux signalé. Nous transcrivons ici le tableau animé (p. 37 et suiv.) des dernières conquêtes de la géographie, dans le monde entier, résumé, qui termine si heureusement la notice de M. Delarenandière. Le lecteur y trouvera la réunion de tous les noms célèbres dans la géographie et la navigation, avec l'indication non moins élégante qu'exacte de chaque progrès dû aux voyageurs inscrits dans cette liste brillante.

A. D. V.

« Elle (la géographie) a marché sur tous les points du globe; elle y poursuit encore ses conquêtes. L'intérieur de l'Afrique s'est ouvert à l'intrépide persévérance de l'européen. Encore un

peu de temps, et le voile, en partie déchiré, tombera tout-à-fait. Une ligne non interrompue, liera, à travers le continent, la Méditerranée aux rivages du Benin. Le capitaine Owen, au prix de nombreuses funérailles, à complété la reconnaissance des côtes méridionales africaines, comme le capitaine Beechey a déterminé dans le Nord le tracé de ses rivages. Grâce à M. Pacho, il n'y a plus de lacune importante entre l'Égypte et Tripoli; et plusieurs Oasis mieux déterminées indiqueront au voyageur le sol où il pourra trouver un abri contre le soleil du désert. MM. Cailliaud et Ruppell ont été plus loin que leurs prédécesseurs dans la recherche des sources du nil et dans la reconnaissance des affluens de son cours supérieur. Les Steppes des Kirghis et la Boukharie de Meyendorff, le Khorâzan de Frazer, la Mongolie de Timkovski, les contrées entre la mer Noire et la Caspienne de Gamba, la Mésopotamie de Keppel et de Buckingham, s'offrent sous un jour plus vrai. Les ombres qui se mêlent encore à ces nouvelles lumières disparaissent successivement par des découvertes partielles et par les travaux de MM. Klaproth et Abel Remusat sur l'Asie moyenne. Ces derniers tracent en ce moment la Chine, à l'aide des écrivains nationaux. L'Himalaya, si imparfaitement connu il y a moins de dix ans, a vu les Webb, les Herbert, les Fraser, les Gérard, mesurer ses pics orgueilleux, points les plus élevés du globe; sonder la profondeur de ces vallées, indiquer les limites de la végétation, et dessiner les contours et les branches de ses chaînes immenses, qui s'abaissent en gradins jusqu'aux plaines de l'Indonstan. Les ingénieurs anglais couvrent l'Assam conquise, et vont en quête des sources du Bourampoutre, dont le nombreux affluens trompent l'œil de l'observateur, incertain quel est le courant principal. L'empire Birman se laisse visiter par l'anglais victorieux, et l'Aracan voit les instrumens de la science déterminer mathématiquement ses rivages et les points incertains ou les lieux infréquentés de son territoire.

Le littoral de la Sibérie à pris une forme nouvelle sur les dernières cartes russes : une partie de ses côtes a été rejetée de plus d'un degré vers le sud. Les noms de Cornwallis, Bathurst, Melville, inscrits sur des îles nouvelles de la mer polaire, disent les succès de Parry; la baie de Baffin s'est ouverte à ses voiles entreprenantes; les glaces moins dociles lui ont opposé leurs

brillantes murailles, et le génie des naufrages encore une fois à triomphé du génie des découvertes. Franklin et Richardson, plus heureux, ont continué les travaux de Hearne et de Mackenzie. Ni le froid des hivers, ni les obstacles du sol n'ont pu arrêter leur zèle : encore quelques degrés, et Franklin atteignait, en suivant les côtes de l'Amérique du Nord, le détroit de Bering. Bientôt nous pourrions suivre, sur les pas de Douglas, le cours et les rivages de la Colombie, et examiner en naturalistes quelques-unes des contrées les moins connues de cette partie de la côte nord-ouest. Au sud du même continent américain nous avons vu le capitaine Weddel s'élancer vers le pôle antarctique, atteindre plus au sud que Cook, et essayer de montrer que ce pôle est plus accessible que le pôle nord. Mais qui peut dire les obstacles qui existent entre le pôle et le point où l'intrépide marin est parvenu ? Un autre navigateur anglais, King, après avoir exploré tout le détroit de Magellan, continue d'examiner la terre de feu. Il avait déjà bien mérité de la géographie par ses explorations des côtes intertropicales de la Nouvelle-Hollande et ses découvertes dans le nord et le nord-ouest de ce grand continent, dont l'intérieur méridional se développe chaque jour aux regards de l'observateur. Les progrès de la géographie des Mariannes, de Timor, de Céràm et des Moluques se rattachent aux voyages des capitaines Freycinet et Duperrey, et le dernier revendique l'honneur d'avoir mieux fait connaître les Carolines, tout en diminuant le nombre. Le capitaine Bougainville a doté d'un beau nom français une île nouvelle des mers de la Chine. L'Archipel des Sandwich a vu les missionnaires américains étudier ses curiosités naturelles, ses volcans, sa botanique, sa minéralogie, sa langue, et nous apprendre à mieux prononcer le nom de quelques-unes de ces îles. Les liens d'une civilisation nouvelle unissent déjà les Sandwich aux Fidji et à Taïti, et bientôt sortis de leur sein, des indigènes éclairés, apôtres de la noble cause de l'intelligence humaine, iront propager ses bienfaits dans les autres îles enchantées du grand océan, et nous aujourd'hui, cédant à une préoccupation légitime, nous suivons le capitaine D'Urville dans ces mers reculées avec toutes les inquiétudes de l'amitié et les espérances qui s'attachent aux efforts d'un grand navigateur et d'un grand naturaliste. Déjà nous savons qu'il a visité une ligne

étendue des côtes orientales de la partie nord de la Nouvelle-Zélande; mais les triomphes de la science sont-ils les seuls qui l'attendent? il est peut-être encore sur quelque île infréquentée de vivans débris du naufrage de *La Pérouse*. Une lueur d'espérance est apparue dans ces derniers temps. A sa clarté douteuse deux nations, qui ne sont aujourd'hui rivales que dans les routes de la civilisation et de l'humanité, ont dirigé leurs pavillons vers la rive indiquée. Puisse le capitaine d'Urville serrer le premier, dans ses bras, des Français partis jeunes de la terre natale, et devenus vieux sur la terre de l'adversité! Puisse-t-il les ramener mourir sous le toit de leurs pères! »

213. NOUVEAUX RENSEIGNEMENS SUR LE NAUFRAGE DE LA PÉROUSE. (2^e Rapport de M. le cap. DUMONT-D'URVILLE, commandant de la corvette l'*Astrolabe*, à Son E. le ministre de la marine. *Journ. des Voyag.*; févr. 1828, p. 252. — *Nouv. Annal. des Voyag.*; id., p. 244.)

On a vu dans les extraits des 2 rapports ci-dessus cités (*Bulletin* de févr. 1828, p. 304), au prix de quels périls le commandant de l'*Astrolabe* et ses dignes compagnons poursuivaient le cours de leurs importantes explorations. Nous puiserons dans le 2^e de ces rapports les renseignemens que M. d'Urville s'est procurés sur l'expédition de l'infortuné *La Pérouse*, et les inductions qu'il en tire sur le lieu de son naufrage. Les questions faites par M. Durville à Port-Jackson et 4 la Nouvelle-Zélande, d'après les bruits répandus en France, peu avant son départ, ne lui avaient rien appris. C'est à Pongai-Modou, mouillage de l'île de Tonga-Tabou, qu'à l'aide de *Singleton*, l'un des Anglais qui y vivent avec les naturels, il a obtenu la certitude d'un assez long séjour fait par les vaisseaux de *La Pérouse* à Anamouka, l'une des îles Hopai, située à 20 lieues environ, au nord de Tonga-Tabou. C'est de la reine même de cette dernière île, *Tamaha*, et de son frère que notre navigateur a reçu ces précieux documens, par l'organe de *Singleton*.

« Dans une excursion, dit M. d'Urville, que je fis le 9 mai (1827) à *Eoa*, accompagné des officiers de l'*Astrolabe*, je rendis visite à cette *Tamaha*. C'est une femme de 50 à 60 ans, de très-bonne mine, qui possède des manières fort agréables, et qui, de toutes celles de Tonga-Tabou, a répondu constamment

avec le plus de justesse et de précision à mes questions. Elle se rappelait parfaitement d'Entrecasteaux et ses vaisseaux, qu'elle avait souvent visités; elle n'avait qu'une mémoire confuse de ceux de Cook, disant qu'elle n'avait alors que 12 à 13 ans, en me montrant une jeune fille de cet âge. Alors je me hasardai à lui demander si elle avait vu des vaisseaux d'Europe entre ces deux expéditions; après avoir réfléchi quelque temps, elle me répondit qu'il n'en était point venu à Tonga-Tabou, mais que, peu de temps avant l'arrivée de d'Entrecasteaux (qu'ils nomment *genélari*, corruption évidente de *général*), 2 vaisseaux semblables et portant pavillon tout blanc, avaient mouillé à *Anamouka*, où elle se trouvait alors avec sa famille; que ces vaisseaux y étaient restés 10 jours, et étaient partis un matin faisant route à l'ouest; qu'ils avaient beaucoup d'hommes à bord; que les officiers se promenaient par toute l'île, et qu'un seul naturel, infidèle dans son marché, avait été tué par les Européens, qui avaient eu raison.

Tous ces détails me furent confirmés par son frère présent, plus jeune qu'elle de 5 à 6 ans, et qui, comme elle, avait souvent visité ces vaisseaux. En outre, ce récit s'accorde parfaitement avec ce que m'avait dit *Singleton* de 2 plats d'étain estampillés avec des lettres françaises, qu'il avait souvent vus chez son chef *Veatchii*, aujourd'hui mort, et que celui-ci se rappelait très-bien tenir des vaisseaux d'*Anamouka*, qu'ils nommaient *Louadji*, et non de ceux de *générali*, mouillés à *Pongai-Modou*. Ainsi il ne peut rester aucun doute que La Pérouse, en partant de Port-Jackson, se dirigea vers les îles des Amis, comme il en avait le projet, et fut mouiller à *Anamouka*, ne pouvant atteindre le mouillage de Tonga-Tabou, par suite des mêmes vents d'ouest que nous avons éprouvés. S'il nous reste quelque conjecture à former, c'est qu'il aura péri dans les redoutables récifs des îles *Fidji*, qu'il devait aussi explorer, et qui, tout dangereux qu'ils sont aujourd'hui, le sont cependant moins en ce qu'on en connaît quelque chose. « Si, ajoute M. d'Urville, la fortune, lasse enfin de nous persécuter, nous favorise dans ces parages, il ne serait pas impossible que nous y trouvassions quelque trace de passage de ce navigateur, et S. E. ne peut douter des soins et du zèle que nous apporterons à en recueillir jusqu'aux moindres vestiges.

A. D. V.

TABLE

DES ARTICLES DE CE CAHIER.

<i>Géographie et Statistique.</i>	Pages
Balance politique du globe en 1828; Ad. Balbi.....	1
Géographie pour les écoles; Th. Fr. Dittenberger.....	5
Bibliothèque portative de géographie et de statistique; Stein.....	6
Journal de géographie générale; Ch. Hoffmann.....	<i>ib.</i>
Navigation et commerce du Sund.....	7
Tables de réduction des mesures, poids et monnaies; Fr. Lœhmann.....	8
Poids, mesures et monnaies d'Europe.....	11
De la civilisation en France; J. B. Férat.....	15
Aperçu sur l'état de la civilisation en France; Smith.....	<i>ib.</i>
Examen statistique du royaume de France en 1787; C. Moreau... ..	17
Tableau comparatif du commerce de la France, etc., <i>ib.</i>	<i>ib.</i>
Division de la France en 20 conservations forestières.....	21
Projet pour compléter en France le service de la poste aux lettres .	23
Statistique de l'exposition des beaux arts à Paris, en 1827-28.....	24
Assemblée générale de la Société protestante de prévoyance et de secours mutuels de Paris, 1 ^{er} rapport annuel.....	25
Sur la taille moyenne des habitants de Paris; Villermé.....	27
Dissertation sur les camps romains de la Somme; d'Allonville.....	28
Bains de mer de la Rochelle.....	<i>ib.</i>
Dictionn. topographique, histor. et statistique du département de la Sarthe; J. R. Pesche.....	29
Dict. portat. géograph., statistique et topograph. de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; Rod. de Jenny.....	32
De l'Amérique et de l'Angleterre.....	33
Le guide de l'emigrant; J. C. Morgan.....	34
Emigration pour le Brésil.....	<i>ib.</i>
Association britannique pour l'Inde.....	35
Rapport entre la population et la consommation de la Grande-Bretagne, en 1795 et 1825.....	<i>ib.</i>
Etat comparatif de la consommation intérieure de divers articles en Angleterre, 1825, 26 et 27.....	<i>ib.</i>
Etat du nombre des barils de bière fabriqués dans la Grande-Bretagne de 1827 à 1828.....	<i>ib.</i>
Taxes sur les consommations en Angleterre.....	36
Débit et produit du débit des almanachs, <i>id.</i>	<i>ib.</i>
Produit net du revenu de la Grande-Bretagne, 1827 et 28.....	38
Exportations et importations de la Grande-Bretagne.....	42
Navigation de la Grande-Bretagne.....	45
Compagnie libre pour le sucre, etc.....	46
Sur les marées dans la Haute-Tamise; P. Barlow.....	<i>ib.</i>
Clergé anglican.....	48
Prisons et police de la Grande-Bretagne et de Londres.....	<i>ib.</i>
Statistique de Birmingham.....	53
Vues et notices statistique de plusieurs villes et comtés d'Angleterre, Néales, Storer et Brewer, Britton, etc.....	<i>ib.</i>
Annuaire des Pays-Bas pour 1828.....	55
Navigation et commerce des Pays-Bas.....	56

de ancienne et moderne; V. Thersner.....	61
ques de Suède en 1819.....	62
on des prisons en Norvège.....	63
ption de la ville de Bergen; L. Sagen et H. Voss.....	16.
liques et protestans d'Allemagne.....	65
nistration de la justice en Prusse.....	66
al pour la justice pénale en Prusse, et autre pour l'Allemagne	
es pays étrangers; Jul. Ed. Hitzig.....	16.
ort des médecins, etc., avec la population en Prusse; Casper..	69
d'une reconnaissance militaire sur le bassin du Danube.....	70
erce extérieur de la Russie, en 1826.....	74
vations sur la route de Boukharest à Constantinople.....	84
d'œil sur la Bessarabie; Shostak.....	87
agne, art. du dictionnaire géograph. et statistique de Miñano.	89
abilité du Guadalquivir; Fern. Perez de Oliva.....	95
tique judiciaire de l'Espagne.....	16.
du Portugal.....	96
aire italien.....	97
ion géogr.-topograph. de Chambéry; G. M. Raymond.....	16.
lation de Turin, en 1826.....	100
ire de la ville de Quiers; L. Cibrario.....	101
e historique et statistique sur Bergame.....	102
ire sur Schera (Sicile); Nic. Maggiore.....	103
t d'une grande route dans le district de Termini; Nic. Palmeri.	104
nécessité d'établir des manufactures en Sicile; Pasquala Calvi.	105
ys pays de Tenduc, ou Tenduch de Marco-Polo.....	16.
e sur la frontière d'une partie du Bengale et du royaume d'Avà;	
Hamilton.....	106
vallée de la rivière Setlej (Himalaya); cap. Gérard.....	111
ge pour s'assurer du cours, etc., du Setlej; cap. Heribert.....	16.
nerce de l'opium de l'Inde.—Importation de l'opium en Chine.	115
as sur l'Afrique ancienne et moderne; Menèzes de Drumond..	116
sur la civilisation de l'intérieur de l'Afrique; Pácho. —Projet	
ur la civilisation de ce continent; Drovetti.....	118
issement anglais à Fernando-Po.....	120
isse de l'état d'Alger; W. Shaler.....	122
érique; A. H. Everett.....	126
omène des grands lacs d'Amérique; De Witt-Clinton.....	128
s courant entre Halifax et Bermude; J. D. Boswall.....	131
ité du Mississipi.—Description du cours de l'Ohio, etc.....	132
es renseignemens de Heckewelder relatifs aux sauvages.....	134
ctuel de la géographie de l'Amérique méridion.; J. Th. Banza.	16.
itudes de Callao, Valparaiso et San Blas; Oltmanns.....	136
riaux sur l'empire brésilien; Freyreiss.....	16.
ésil, tel qu'il est; Hahn.....	137
mens statistiq. sur le Brésil.....	138
té de l'exploitation des mines du Brésil.....	142
sé de ma situation au Brésil; De Lienau.....	143
nus publics de Batavia.....	16.
ict de Salatiga, et mont Merbadoe (Java); H. J. Domis.....	144
raison au volcan de Gedé (Java); Blume.....	16.
g-Kœbees à Sumatra; De Sturler.....	145
<i>Plans et Cartes, etc.</i>	
é pratique de la partie d'art du Cadastre; F. C. Bussat.....	147
topographique, etc., du Puy-de-Dôme; <i>ib.</i>	148

Atlas géographique, ecclésiast. et départem. de la France; Charles et Dumontur.....	150
Tableau géographique de la navigation intérieure de la France; J. L. Dupain-Triol et V. Dubrenu.....	151
Carte génér. des pays entre les mers Noire et Caspienne; De Khatof. <i>ib.</i>	
Carte de la Géorgie et d'une partie de la Perse; <i>ib.</i>	152
Atlas géograph. d'Egypte et Nubie; Fred. Cailliaud.....	154
<i>Economie publique.</i>	
Annales des sciences économiques.....	<i>ib.</i>
Agence générale de placemens sur les fonds publics.....	155
Société commerciale maritime.....	159
Elémens de la science des finances.—Dict. des finances; D. José Canga-Arguelles.....	160
Principes du crédit public; L. Bianchini.....	162
Notices diverses sur l'état de l'agriculture et le bas prix des grains en Angleterre (19 articles).....	164
Missions protestantes.—Transactions de la Société des missionnaires. — Extraits des rapports annuels de la Société de propagation du christianisme.—Annuaire des missions.....	171
Progrès des missionnaires en Afrique et Orient.....	179
Documens relatifs aux nègres capturés. — Autres documens d'après les rapports de J. Dougan, et major Th. Moody, seconde partie du dernier rapport.....	180
<i>Voyages.</i>	
Voyage autour du monde; De Freycinet.....	182
Album pittoresque du voyage de M. de Bougainville; De la Tonanné.....	183
Voyage dans les cinq parties du monde; Albert-Montémont.....	186
Histoire générale des voyages; Walckenaer.....	188
Voyage dans le midi de la France; Pigault-Lebrun et Augier.....	190
Recueil de voyages scientifiques; Butter.....	191
Voyage de l'Inde en Angleterre; Georg. Keppel.....	192
<i>ib.</i> à travers la Perse, etc.; J. Edw. Alexander.....	195
<i>ib.</i> de Jean Struys en Russie, etc.....	197
Journal d'un voyage au pays des Comques, etc.; St.....	198
Voyages de Moorcroft.—Notice sur <i>ib.</i> —Voyage au pays de Ladakh.....	200
Instructions nautiques sur la mer de la Chine, d'après Horsburgh; Le Prédour.....	207
Voyage dans l'Amérique septentrionale; Collot.....	208
Itinéraire du fleuve Hudson; Milbert. — Découvertes des Néerlandais; Bennet et Van Vijk.....	212
<i>Mélanges.</i>	
Voyages autour du monde.— <i>Ibid.</i> de Seetzen.—Nouvelles de MM. Laing, Clapperton et Denham.....	225
Institution roy. des Pays-Bas, 230.—Rapp. à l'assemblée gén. de la Soc. de lecture de Genève; De Roches.....	231
Notice des travaux de la Société de géographie; Delarenaudière.....	232
Renseignemens sur le naufrage de La Pérouse.....	236

Errata. — Tome XII, p. 378, lig. 27, au lieu de à, lisez : de

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

214. *TRATADO COMPLETO DE COSMOGRAPHIA*, etc.—Traité complet de cosmographie et de géographie historique, physique et commerciale, ancienne et moderne, dédié à S. M. T. F. Don Jean VI; par J. P. C. CASADO GIRALDES. Tom. III; in-4° de 420 p. Paris, 1827; Fantin (Voyez le *Bullet.*, Tom X, n° 3).

L'auteur de ce grand ouvrage poursuit son entreprise avec une persévérance et des soins dignes d'éloges. Nous ne saurions approuver en tout point le plan qu'il s'est tracé; mais nous ne pouvons disconvenir que son livre ne soit un recueil très-remarquable par le grand nombre de faits qu'il y a rassemblés. C'est une sorte d'encyclopédie des sciences géographiques et historiques.

Le volume que nous annonçons est consacré à une partie de l'Europe. Après les généralités sur cette partie du monde, l'auteur en donne les divisions historico-géographiques à diverses époques: 1° de 1493 à 1648, et delà à 1713; 2° depuis la paix d'Utrecht, en 1713, jusqu'au traité de Campo-Formio; depuis ce traité, en 1797, jusqu'en 1804; 4° de 1804 à 1814; 5° l'Europe selon le congrès de Vienne et depuis.

M. Casado Giralès passe ensuite à la description détaillée des divers états de l'Europe compris dans la première région; savoir: l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, le Danemark, la Suède et la Norvège, l'empire de Russie, le royaume de Pologne ancien et moderne, la république de Cracovie, le royaume des Pays-Bas qui termine ce volume.

Nous ne saurions entrer dans le détail de tout ce qui compose la description de chacun de ces états; il nous suffira de dire que tous les faits qui composent la géographie physique et naturelle, la géographie historique, la statistique, se trouvent résumés pour chaque pays; que des tableaux très-bien entendus présentent les faits susceptibles d'être ainsi exposés, et qu'en général

cet ouvrage offre réellement un ensemble de renseignements que l'on trouverait difficilement réunis autre part, quoique, du reste, nous soyons loin de vouloir affirmer qu'ils sont tous puisés aux meilleures sources, et surtout aux sources les plus nouvelles. Notre intention n'est point, d'ailleurs, de nous livrer, pour un ouvrage de cette nature, à un examen de détail qui nous mènerait beaucoup trop loin. D.

215. KLEINE GEOGRAPHIE ODER ERDKUNDE. — Petite géographie à l'usage des écoles, publiée par une société de maîtres d'école prussiens, avec un avant-propos ; par M. ENGEL, doyen du ministère ecclésiastique de Plauen. In-8° de 180 p.; prix, 8 gr. (*Éphémérides géogr. de Weimar* ; 1827, vol. XXIV, cah. 7, p. 216.)

Ce petit travail géographique, à l'usage des écoles primaires, est divisé en 10 sections ; la première traite de la surface du globe, la 2^e de la terre comme corps céleste, la 3^e de l'atmosphère et de son influence sur notre monde, la 4^e des productions du sol, la 5^e des habitants de la terre considérés sous le rapport de leurs occupations et de leur gouvernement ; la 6^e offre un aperçu de l'Europe, la 7^e de l'Asie, la 8^e de l'Afrique, la 9^e de l'Amérique, et la 10^e de la Nouvelle-Hollande.

216. I. TABLEAU STATISTIQUE DU TERRITOIRE, DE LA POPULATION, DES FINANCES, DES FORCES DE TERRE ET DE MER de toutes les puissances européennes, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde (*Revue britan.*; mars 1827, pag. 148, et *Spectat. milit.*; juin, 1827, pag. 317).

217. II. TABLEAU STATISTIQUE, id. pour l'Asie (*Revue britan.*; sept. 1827, pag. 120).

217 bis. TABLEAU STATISTIQUE, id. pour l'Afrique. (*Ibid.*; janvier 1828, p. 137.)

218. III. TABLEAU STATISTIQUE, id. pour l'Australie (*Revue britan.*; oct. 1827, pag. 293).

Nous nous bornerons à signaler cette suite de tableaux, auxquels nous présumons que M. Balbi n'est, d'ailleurs, point étranger. La publication de la *Balance politique du globe*, de ce statisticien (Voy. le *Bullet.* de mai, n° 1^{er}), nous dispense de nous étendre à leur sujet, toutes les données qu'ils offrent se trouvant reproduites dans cet ouvrage remarquable, qui a l'avantage d'être plus complet et d'offrir les garanties d'un nom qui fait autorité pour les travaux de cette nature. D.

219. TABLEAU SYNOPTIQUE DES GRANDES PUISSANCES EUROPÉENNES.

LES GRANDES PUISSANCES.	SUPERFICIE en milles car. géographiques.		POPULATION en 1825.		FINANCES.			FORCE DE TERRE.		FORCE DE MER.	
	En Europe.	Hors de l'Europe.	TOTAL.	En Europe.	Hors de l'Europe.	TOTAL.	Revenus de l'État en fl. de conv.	Dépenses de l'État en fl. de conv.	Dettes de l'État en fl. de conv.	Hommes en temps de paix. en temps de guerre.	Vaisseaux en temps de paix. en temps de guerre.
1. La Grande-Bretagne	5,554,06	306,100,49	210,654,54	21,328,130	116,321,400	137,649,530	512,361,920	494,491,300	3,369,088,010	83,812	230,000
2. La France	10,084,73	687,70	10,744,43	30,748,700	468,500	31,217,200	353,509,848	343,451,912	1,331,840,000	238,379	344,003
3. L'Autriche	19,153,02		12,153,02	30,006,849		30,006,849	130,000,000	125,000,000	680,000,000	271,404	750,404
4. La Prusse	5,014,66		5,014,66	11,369,689		11,369,689	75,000,000	75,000,000	287,101,101	168,000	514,248
5. La Russie	72,861,81	302,312,34	375,174,15	42,064,800	11,712,200	53,768,000	136,000,000	150,000,000	505,132,240	610,000	1,039,117
Total.....	106,670,27	608,070,53	613,740,80	136,506,168	128,563,100	264,011,268	1,236,871,768	1,167,943,212	6,162,791,361	1,345,596	2,877,772
										1,086	1,834

La superficie de l'Europe est d'environ 155,221 milles carrés, dont plus de $\frac{2}{3}$ appartiennent aux cinq grandes puissances; il en résulte qu'elles possèdent à peu près $\frac{2}{3}$ de la surface du globe, laquelle se monte à 2,461,000 milles carrés. La population européenne s'élevait, en 1825, à 210 millions; celle des 5 grandes puissances à 135 $\frac{1}{2}$ millions, par conséquent pas tout-à-fait à $\frac{2}{3}$. La population de tout le globe est estimée à 940 millions d'âmes; 262 millions, environ les $\frac{1}{3}$, sont sous leur domination. Leurs revenus, ainsi que leurs dettes, surpassent de beaucoup ceux de tous les autres états du globe; et la flotte de guerre d'une seule de ces puissances est plus forte que toutes les autres ensemble. (*Éphémérides géogr. de Wéimar*; 1825, vol. XVI, cah. 3, pag. 96).

220. DER METHODISCHE UNTERRICHT IN DER GEOGRAPHIE. — Instruction méthodique de géographie, et matériaux convenables à cette instruction ; par J. LONSE. In-8° de 36 pp. Hambourg, 1826. (*Éphémérides géogr. de Weimar* ; 1817, vol. XXI, cah. 5, p. 152.)

Cet opusculé n'a d'autre but que d'indiquer le point de vue sous lequel l'auteur entend que la géographie doit être enseignée, et de faire connaître les livres élémentaires de géographie et les cartes qu'il a publiés à cet effet.

221. TABLEAU DE LA DURÉE DE LA VIE DE L'HOMME, figurée dans ses phases par les saisons de l'année et par les quatre parties du jour, gravé et colorié, précédé d'une explication, extrait de la Mappemonde physico-climatologique du docteur W. Butte ; par J. N.-C. In-8° d'une feuille ; prix, 1 fr. Paris, 1827 ; l'auteur rue Saint-Honoré, n° 363.

222. I. NOTICES HISTORIQUES SUR LES BIBLIOTHÈQUES ANCIENNES ET MODERNES, suivies d'un tableau comparatif des produits de la presse, de 1812 à 1815, et d'un recueil de lois et ordonnances concernant les bibliothèques ; par J. L. A. BAILLY, sous-bibliothécaire de la ville de Paris. In-8° de 11 et 210 pag. Paris, 1828 ; Rousselon.

223. II. NOTICES SUR LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES DE LA RUSSIE (*Hesperus* ; août, 1827, n° 191, pag. 761. — *Leipzig. Liter. Zeitung* ; oct., 1827, n° 274, pag. 2185).

224. III. NOTICE SUR LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE MOSCOU (*Journ. Polit. et Littér.* de St-Petersbourg ; nov. 1826. — *Hesperus* ; janv. 1827, n° 20, pag. 77).

225. IV. BIBLIOTHÈQUES DE COPENHAGUE (*Messenger français du Nord* ; 1825, 1^{er} cah., pag. 294, 305, 326, 374 ; 2^e cah., pag. 389 et 401).

226. V. BIBLIOTHÈQUE APPONIENNE DE PRESBOURG (*Archiv für Gesch., Statist., Liter. und Kunst* ; oct. 1827, pag. 654).

Nous réunissons en un seul article, et à propos de l'annonce de l'ouvrage de M. Bailly, quelques renseignemens sur les bibliothèques de la Russie et du Danemark ; les données de cette espèce n'intéressant pas moins la statistique que les sciences historiques et la littérature.

Nous ne saurions mieux faire pour donner à nos lecteurs une idée juste du livre de M. Bailly, que de leur offrir un extrait de l'article qui lui a été consacré dans la VII^e section de notre *Bulletin*, mars, n^o 273.

Les pages 1 à 56, occupées par un *Coup-d'œil sur les bibliothèques anciennes*, depuis Moïse jusqu'à Charlemagne, et sur les bibliothèques modernes des pays étrangers à la France, ne sont qu'une copie des pages 58 à 108, tome 1^{er} du *Dictionnaire raisonné de Bibliologie*, publié en 1802 par le savant bibliographe M. Peignot. On a seulement mis dans un autre ordre les notices que M. Peignot a publiées dans l'ordre alphabétique, et quant aux bibliothèques modernes étrangères, on y a ajouté quelques notions de plus par-ci par-là, tirées de notices déjà imprimées ailleurs. Les pages 56 à 115, relatives à la Bibliothèque du Roi à Paris, sont encore copiées du même M. Peignot, même ouvrage, pages 76 à 91, ou de l'*Essai historique sur la Bibliothèque du Roi*, publié par Leprince l'aîné en 1782. Il y a quelques notions de plus tirées des notices sur quelques départemens de la bibliothèque, publiées par MM. Dumersan, Duchesne aîné, etc. Ces notices ont aussi porté malheur à notre auteur et l'ont jeté dans une ridicule répétition, car, page 102, il donne la description d'un vase en forme de soucoupe, trouvé à Rennes, en 1774, et page 107, la description d'une patère d'or, trouvée aussi à Rennes, et la même année 1774, sans s'apercevoir qu'il s'agit toujours du même monument. Mais il a pris la première description dans l'ouvrage de Leprince, et la seconde dans la notice de M. Dumersan, d'après Millin; et ne s'est pas cru obligé d'aller au Cabinet des Antiques, pour voir la soucoupe et la patère, ou de savoir que c'est tout un.

Les pages 115 à 144, relatives aux principales bibliothèques de Paris, autres que la Bibliothèque Royale, sont également copiées du petit livre de Leprince, avec quelques additions relatives à leur état actuel, et sauf aussi une nomenclature, page 130 à 136, sur laquelle nous reviendrons. Ajoutons toutefois en passant, que l'article relatif à la bibliothèque de la ville de Paris, que l'auteur doit bien connaître, est un des plus incomplets : on n'y voit qu'une seule chose positive, c'est que la bibliothèque de la ville, c'est la bibliothèque de l'*Institut*. Tout le monde sait que le premier fond de cette dernière est en effet

l'ancienne Bibliothèque de la ville, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait, de fait, une Bibliothèque de la ville. Le sous-bibliothécaire ne nous dit pas d'où elle date, ni quelle est son origine, et tout ce qu'il dit, d'après le livre de Leprince, appartient inévitablement à la bibliothèque actuelle de l'Institut. Les notices sur quelques collections particulières de livres, formées dans ces derniers temps, telles que les bibliothèques des Invalides, de l'École de Droit, du Jardin du Roi, etc., ne peuvent, je crois, être contestées à l'auteur; elles forment 2 pages. La Table qui les suit est encore imprimée ailleurs.

Les pages 145 à 159, anciennes bibliothèques de Paris, supprimées, sont encore *copiées* du petit livre de Leprince, pages 337 à 364. Les pages 160 à 192, sur les bibliothèques des départemens, sont tirées des annuaires, notices et autres ouvrages connus : il y a des erreurs et des oublis notables; nous accordons, faute de moyens de vérification, ces notices ou extraits à l'auteur; mais rien n'est plus incomplet par exemple, que l'article relatif à la bibliothèque actuelle de la ville de Lyon, tandis que les renseignemens, tirés d'anciens ouvrages vraisemblablement, sont très-détaillés sur les bibliothèques de la même ville, qui n'existent plus.

Pages 193 à 196, on trouve la table des villes de France qui possèdent une bibliothèque, avec l'indication du nombre de volumes de chacune; cette table a été imprimée partout, d'après les états dressés au ministère de l'intérieur. Voir surtout l'ouvrage de M. Petit-Radel.

Le tableau comparé des productions de la presse (de M. Daru), pages 197 à 201, a été imprimé récemment. Vient enfin une liste détaillée de lois et ordonnances relatives aux bibliothèques, pages 204 à 206.

Voilà ce que l'auteur appelle gravement dans sa préface les *Résultats de ses Recherches*, sans citer même le titre des ouvrages qu'il a si hardiment copiés, on peut mieux dire si malheureusement. Car certes, le premier mérite d'un sous-bibliothécaire, qui écrit sur la science dont il fait sa profession, c'est la fidélité dans l'orthographe des noms propres d'auteurs ou d'imprimeurs, et dans la transcription des titres d'ouvrages. Ce mérite, quelque faible qu'il soit d'ailleurs, manque cependant

à la notice que nous sommes chargés d'annoncer, et les métamorphoses singulières que ces noms et ces lettres y subissent, seraient fort amusantes, si elles étaient moins fâcheuses pour l'auteur. Il y en a des exemples presque à chaque page : nous les citerons si l'auteur conteste notre assertion.

Nous devons revenir, comme nous l'avons promis, sur les pages 130 et 136, contenant une table alphabétique des villes et provinces de France, dont l'*histoire* existe dans la bibliothèque de la ville de Paris; cette table appartient incontestablement à l'auteur de la notice, et elle serait d'une grande utilité si les noms d'auteurs et les titres de livres n'étaient trop souvent ridiculement travestis : en voici quelques exemples : vous trouvez parmi les historiens de l'Alsace M. *Schoepflini*, de la Gaule narbonnaise, M. *Mandajori*, ce qui veut dire, que M. Bailly n'a pas su que ces deux noms d'auteurs sont au génitif du latin dans le titre de leurs ouvrages, et qu'il fallait donc les nommer par leurs noms Schoepflin, Mandajor. Parmi les historiens de la Bourgogne, vous trouvez M. *Reveil du Chyndonax* : on ne connaissait jusqu'ici qu'un livre publié à Dijon, 1621, et à Paris, 1623, avec ce titre : le *Reveil de Chyndonax*, par Jean Guénébault; mais l'ouvrage est anonyme, et l'auteur de la notice a pris le titre pour le nom de l'auteur. L'historien de la Bresse s'appelle Guichenon, comme il le faut en effet, à l'article *Betty*, et *Guichenou* à l'article *Bresse*; Oderic-Vital, devient *Orderic*; l'historien du Quercy, Cathala-Coture, est transformé en deux personnages, dont l'un s'appelle *Decothala*, et l'autre *Couture*; en voilà assez pour cette table de quelque pays.

L'article de l'*Hesperus* contient sur les bibliothèques de la Russie des notions assez détaillées; il parle d'abord de celles de St-Petersbourg qui sont au nombre de onze; savoir : 1^o La *Bibliothèque impériale* de 300,000 vol. et 12,000 manuscrits; 2^o la *B. de l'Académie impériale des sciences*, de 110,000 vol.; 3^o la *B. du couvent d'Alexandre Nevsky*, de 30,000 vol.; 4^o la *B. du grand-due Constantin*, de 30,000 vol.; 5^o celle de l'*Amirauté*, 40,000 vol.; 6^o celle du 1^{er} et du 2^e corps des *Cadets*, 20,000 vol.; 7^o des *Cadets de la marine*, 12,000 vol.; 8^o de l'*Académie des arts*, 26,000 vol.; 9^o de l'*Académie médico-chirurgicale*, 18,000 vol.; 10^o de la Société libre pour les *sciences économiques*, 16,000 vol.; 11^o la *B. impériale de l'Hermitage*, 40,000 vol.

Les bibliothèques de Moscou occupent ensuite l'auteur de ce mémoire. Ces bibliothèques sont 1^o la *B. impériale de l'université*, de 33,000 vol., elle en avait 42,000 avant l'incendie; 2^o celle du *Synode dirigeant* n'a aujourd'hui que 7000 vol., elle a été détruite dans l'incendie. Les bibliothèques suivantes, quoique privées, sont ouvertes à tous les bibliophiles par la générosité de leurs possesseurs. 1^o la *B. du prince Joussouloff*, plus de 20,000 vol.; 2^o celle du *Prince de Gallitzin*; 3^o celle de *M. de Vlassoff*; 4^o celle du *comte de Tolstoï*, de 10,000 vol. et 1083 manuscrits; 5^o celle du *comte de Bouttourlin*, de 15,000 vol.

Les autres bibliothèques publiques sont à Riga; la *B. de la ville*, 15,000 vol.; celle du lycée, celle du gymnase, la bibliothèque de l'université de Dorpat, de 50,000 vol.; celle du gymnase académique de Mitau, de 14,000 vol.; la bibliothèque de la loge des Francs-Maçons de la même ville, 15,000 vol.; la bibl. de l'univers. de Vilna, 30,000 vol.; celle de l'université d'Abo, d'env. 25,000; à Kief, celle du couvent Petchersky, de 10,000 vol.; celle de l'Académie à peu près du même nombre et celle de l'église, St-Nicolas d'env. 5000 vol.; à Kharkof, la nouvelle bibliothèque de l'université a déjà 21,000 vol.; à Kasan, celle de l'université a 16,000 vol., avec un grand nombre de manuscrits Tatars et Mongols, et celle du gymnase très-richement dotée, 5000 vol.; à Astrakhan, celle du séminaire grec, 7000 vol.; à Irkoutsk, celle du gymnase, 5000 vol.

Dans une suite d'articles détaillés, le *Messenger du Nord* nous a fait connaître l'histoire et nous a fait apprécier l'intérêt des bibliothèques publiques de Copenhague. Ces bibliothèques sont 1^o la *grande bibliothèque royale*, ouverte tous les jours à certaines heures; 2^o la *biblioth. de l'université*, ouverte tous les jours de 10 à 2 h.; 3^o la *biblioth. de l'académie des beaux-arts*; 4^o la *biblioth. de Classen*, ouverte aussi tous les jours.

Celle de l'université est principalement consacrée aux étudiants, qui peuvent non-seulement y lire les livres qui la composent, mais même les emprunter. Elle a plus de 100,000 vol.

La bibliothèque de Classen est un don du major-général Classen et enrichie encore par son frère. Elle contient environ 34,000 vol. Des fondations faites par le donateur, attachent à cet établissement différentes chaires et toutes les personnes nécessaires à une bibliothèque publique.

La bibliothèque de l'Académie des beaux-arts est toute spéciale et peu considérable, mais composée d'ouvrages de choix.

La grande bibliothèque royale contient environ 500,000 vol. et un très-grand nombre de manuscrits, et la collection de gravures très-considérable et très-précieuse. Elle est, par conséquent, au nombre des premières bibliothèques de l'Europe. Elle a réuni beaucoup de bibliothèques particulières plus ou moins riches ou célèbres.

La bibliothèque fondée par le feu comte Antoine d'Appony, est, sous tous les rapports, une des premières bibliothèques privées dans la monarchie autrichienne. Il a fallu plus de 40 ans pour faire l'acquisition des excellens ouvrages imprimés et manuscrits qu'elle renferme. L'ouverture solennelle de cette bibliothèque a eu lieu le 15 juin 1827. Elle est à la disposition du public.

227. NOTICE SUR LA MESURE DE L'ARC DE LONGITUDE COMPRIS ENTRE MUNICH ET BREST, exécutée dans le cours de l'année 1825, faisant suite au mémoire sur le même objet, etc. ; par M. le Ch. BONNE. (*Mémoires topographiques du Dépôt de la guerre*; Tome VIII, p. 395.)

La mesure des arcs de parallèle est du plus grand intérêt pour connaître la figure du globe terrestre, et déterminer son aplatissement; un beau mémoire de M. Puissant indique la marche de calcul à suivre pour atteindre ce résultat. La longueur de l'arc de parallèle, une fois connue par les triangles géodésiques, il importe surtout d'obtenir l'amplitude de cet arc, c. à d. la différence de longitude de ses deux extrémités. Cette opération se fait astronomiquement par des occultations d'étoiles, des éclipses de soleil, des observations de passages de la lune au méridien, et principalement par celles des différences de passages de cet astre et de certaines étoiles (selon la méthode de MM. Nicolai et Baily); mais on ne peut espérer atteindre à un très-grand degré de précision que par la réitération des observations et la comparaison des résultats. Le procédé que donnent les calculs des triangles sphéroïdiques pour déterminer la différence en longitude de deux stations géodésiques ne saurait être employé, parce qu'il suppose l'aplatissement qu'on a précisément pour objet de trouver.

Lorsque les stations ne sont pas fort distantes, on préfère se servir de signaux de feu, parce que l'observation est susceptible d'une très-grande précision. Des astronomes, placés sur différentes sommités, situées près de l'arc de parallèle dont il s'agit, sont munis de chronomètres, et se rendent attentifs, à un instant convenu d'avance, pour noter exactement l'heure, la minute, la seconde et la fraction de seconde à laquelle ils voient éclater le feu d'une fusée ou d'un tas de poudre à canon. En comparant la durée indiquée par chaque observateur intermédiaire, à celle des observateurs placés aux extrémités de l'arc, on obtient le même résultat que si ces derniers eussent été assez rapprochés pour voir eux-mêmes ces feux, sans aucun secours intermédiaire; et ce qui rend cette méthode précieuse c'est que le résultat ne comporte d'autre erreur que celle de l'instant où chacun voit les feux, attendu que la précision des chronomètres intermédiaires n'a pas d'influence sensible, et qu'on doit accorder que l'heure absolue est exactement connue aux deux limites, où des observatoires fixes et munis de bons instrumens permettent d'avoir confiance dans le temps donné par leurs pendules.

C'est cette méthode que M. Bonne a mise en pratique, et le mémoire dont il s'agit rend compte de ses travaux. On ne pouvait charger un ingénieur d'un mérite aussi reconnu d'une opération de cette importance, sans être assuré qu'elle serait faite avec talent et conscience. Il était d'ailleurs secondé par des savans distingués, qui ont concouru à cette opération. Les signaux étaient observés à Brest par M. Guépratte, à Paris par MM. Mathieu et Béraud, à Strasbourg par M. Bonne, et à Munich par M. Soldner. On a même lié cette opération à une autre de même genre, faite par MM. Pond, Sabine et Herschell pour déterminer la longitude de Greenwich. Il y avait trois stations intermédiaires entre Brest et Paris, deux entre Paris et Strasbourg, une entre Strasbourg et Munich.

Comme l'heure absolue aux deux extrémités de l'arc dépend des étoiles qu'on a fait servir à la détermination et du catalogue d'où l'on en tire l'ascension droite, on trouve de petites différences dans les résultats; elles se perdent dans les centièmes de secondes de temps. On a d'ailleurs été forcé d'avoir séparément les différences de longitude des extrémités de

trois arcs, savoir : de Munich à Strasbourg, de Strasbourg à Paris, enfin de Paris à Brest, de sorte que les résultats sont passibles des petites erreurs qui naissent de cette division et qui n'auraient pas eu lieu, si l'on avait pu faire les signaux de feu sur toute la ligne en même temps.

Voici les résultats moyens obtenus pour la différence en longitude.

De Munich et Strasbourg 15' 29", 42 par 55 résultats.

De Strasbourg et Paris 21 35, 40 par 35 résultats.

De Paris et Brest 27 18, 31 par 11 résultats.

Cette dernière opération est moins sûre que les deux autres, parce qu'elle a été contrariée par les mauvais temps.

En 1824 M. Henry avait été chargé de diriger une opération semblable, pour déterminer la différence des méridiens entre Strasbourg et Paris ; cette opération fut aussi prolongée jusqu'à Munich : les résultats sont presque les mêmes que ci-dessus, et s'il y a quelque différence notable, on la doit attribuer aux difficultés qu'avait rencontrées ce savant colonel. La différence de longitude de Strasbourg et Paris, déduite des triangles géodésiques qu'il avait formés, n'est que de 0" 40, comparée à celle des signaux de feux, en adoptant $\frac{1}{309}$ d'aplatissement, ce qui est certainement trop peu.

Maintenant on a la longueur d'un arc de parallèle qui s'étend de Bude à Brest, passant par Vienne, Munich, Strasbourg et Paris ; cet arc a 1 h. 34' 9" 14 ou 23° 32' 17" 1, amplitude qui va atteindre à 30 degrés par l'extension qu'on va lui donner jusqu'à Czernowitz. Ce sera un élément très-important pour la détermination de l'aplatissement du globe terrestre.

Quant à la longitude de Greenwich, les signaux de feu la donnent de 9' 21" 70 ; on la fait généralement de 9' 21" ; mais M. Bouvard a trouvé 9' 23" par un grand nombre de passages de la lune au méridien.

FRANCOEUR.

228. HISTOIRE NATURELLE DES PRINCIPALES PRODUCTIONS DE L'EUROPE MÉRIDIONALE, et particulièrement de celles des environs de Nice et des Alpes maritimes ; par A. Risso. In-8°, Tome I. xij et 448 p., avec 2 cartes color. Paris, 1826 ; Levrault.

L'ouvrage de M. Risso n'est point encore terminé, le 2^e vol.

n'a pas encore paru ; il est destiné à contenir la Flore des Alpes maritimes ; les 3^e, 4^e, et 5^e volumes sont entièrement consacrés à l'histoire naturelle des animaux de cette contrée ; déjà nous avons rendu compte du 4^e volume. (*Voy. Bulletin des scienc. natur.*; Tom. XII, n^o 107.) Nous parlerons sous peu des T. 3^e et 5^e.

Le 1^{er} volume, le seul qui intéresse spécialement la 6^e section, est en grande partie consacré à des matières étrangères à cette section. L'auteur donne d'abord sous le titre d'*aspect général des Alpes maritimes*, la *topographie*, la *position géographique* du pays, ses divisions naturelles, une notice sur les vallées, les lacs, les rivières, les principales formations géologiques, les eaux thermales, les forêts et les grandes routes. C'est une espèce d'introduction à la géologie des environs de Nice, qui suit cette introduction. Cette partie géologique contient encore beaucoup de détails de géographie physique et même quelques renseignemens qui concernent la géographie politique, comme ceux sur les quartiers ou divisions du territoire de Nice, les chemins, les promenades.

La partie géologique de cet ouvrage sera l'objet d'un article spécial dans la 2^e section ; elle précède l'exposé des résultats des *observations météorologiques* faites à Nice, depuis l'année 1806 jusqu'à 1825. Le 1^{er} article, consacré aux phénomènes astronomiques, contient une suite de tableaux offrant le résumé des observations de chaque année. Ces tableaux sont suivis de l'extrait d'une lettre étendue du baron de Humboldt, sur les résultats de ces observations. Le 2^e article de cette partie est consacré aux phénomènes célestes observés par l'auteur, le 3^e aux phénomènes terrestres, tels que les tremblemens de terre, les éboulemens, etc., le 4^e article contient les phénomènes marins et plusieurs tableaux relatifs à la température de Nice, aux observations barométriques, thermométriques et hygrométriques. La fin du volume offre un aperçu sur le *régne végétal* dont nous rendrons compte dans la 2^e section.

Sous le rapport de la topographie physique de Nice et de ses environs, cet ouvrage, quoique peu méthodique et un peu superficiel, mérite d'être consulté. D.

229. NOTICES SUR LE PREMIER VOYAGE D'UN BATEAU A VAPEUR D'ANGLETERRE AU BENGÂLE, en 1825 ; par le Lieutenant-Colonel

WILSON ; tirées de la lettre adressée à M. Alex. de Humboldt. (*Hertha* ; 1826, 2^o année, vol. VIII, cah. 3, p. 140.)

Les observations dont se composent ces notices ont été faites par M. Wilson, sur l'invitation de M. de Humboldt. La lettre est datée de Cawnpore dans l'Indostan, le 11 mars 1826.

Le bateau a quitté Falmouth, le 16 août 1825 à 7 heures du soir, et est arrivé à l'embouchure du Gange le 7 décembre à 7 heures du soir ; enfin il a employé 112 jours pour effectuer son trajet de Falmouth à Calcutta, savoir :

au moyen de la vapeur.....	57	jours	4	heures
— des voiles.....	44		3	

Le 18 sept. il arriva à St.-Thomas où

il fit un séjour de.....	2	18
--------------------------	---	----

Le 13 oct. au cap de Bonne-Esp., séjour	7	23
---	---	----

En mouvement.....	101	7
-------------------	-----	---

Maximum { Le 25 nov. 225 milles, au moyen de la vapeur.
Le 5 nov. 211 milles, au moyen des voiles.

Minimum { Le 5 sept. 80 milles, au moyen de la vapeur.
Le 30 sept. 39 milles, au moyen des voiles.

230. I. DE LA NÉCESSITÉ URGENTE ET DES MOYENS LÉGAUX de mettre le régime municipal et communal en harmonie avec la Charte constitutionnelle ; par M. DU MIRAIL, ancien magistrat ; ouvrage vu, corrigé et approuvé par M. DUPIN aîné, avocat et député, publié par M. BIRET, ancien magistrat, éditeur. In-8^o de 14 et 181 p. ; prix, 3 fr. 50 c. Paris, 1827 ; Tournachou-Molin.

231. II. A MM. LES DÉPUTÉS DES DÉPARTEMENTS. Pétition sur la nécessité de donner le plus tôt possible aux communes et aux départemens, une organisation en harmonie avec la constitution générale du royaume ; par A. BILLIARD, ancien magistrat. Broch. in-8^o de 19 p. Févr. 1828 ; Rennes, imprim. de M^{lle} Jausions.

Le 1^{er} de ces 2 ouvrages est divisé en chapitres. L'auteur traite successivement de l'antiquité et de l'universalité du gouvernement municipal, de l'introduction de ce système dans les Gaules, des Chartes communales, des divers modes de formations des corps municipaux depuis St.-Louis jusqu'à Louis XVI,

des variations de ce système pendant ce long intervalle; de la nature et de l'étendue du pouvoir municipal, de son organisation et de son accroissement depuis 1787 jusqu'à Napoléon; des institutions municipales sous Napoléon. L'auteur traite par occasion de plusieurs questions d'ordre public, de la conservation des fruits de la terre, des gardes champêtres, des chemins vicinaux, etc.; puis il entame les diverses attributions municipales. Il signale le danger d'introduire certaine hérédité dans les places municipales; il indique les améliorations nécessaires dans l'administration des campagnes; il traite des prérogatives des communes relatives à l'élection de leurs municipaux, des élémens d'un bon régime municipal et du classement des villes et communes.

Après avoir signalé les vices et les inconvéniens du régime municipal actuel, avoir démontré qu'il est en opposition avec nos anciennes et nouvelles lois, l'auteur propose dans le dernier chapitre de son ouvrage le *projet constitutionnel d'une nouvelle et salutaire institution municipale*. Nous allons essayer de faire connaître ce projet à nos lecteurs.

D'abord l'auteur propose 1° de réunir toutes les communes dont la population ne s'élève pas à 1000 habitans à une des communes ou villes les plus voisines.

2° Une seule municipalité par canton, ou chef-lieu, composée d'un maire, de l'agent municipal de chaque commune ou de son adjoint, d'un commissaire municipal inspecteur voyer du canton, chargé des fonctions du ministère public près le tribunal de police, et d'un secrétaire greffier.

3° Les villes au-dessus de 5,000 âmes, qui ne sont point chefs-lieux d'arrondissement, auront une municipalité distincte dont l'auteur indique la composition.

4° Les chefs-lieux d'arrondissement, quelle que soit leur population, auront une municipalité composée d'un maire, de 4 officiers municipaux, dont 2 pris dans le commerce, des agens municipaux des communes, des cantons, etc.

5° Les chefs-lieux de département auront 6 officiers municipaux, les maires des communes ou des cantons ressortissant du chef-lieu en feront partie.

6° Paris n'aura que deux municipalités.

7° L'auteur indique le nombre des membres des conseils mu-

nicipaux selon la population, et selon que les villes sont ou non chefs-lieux d'arrondissement ou de département.

8° Les maires et officiers municipaux seront nommés pour 5 ans, susceptibles d'être réélus pour 5 autres années sans intervalle.

9° Les commissaires municipaux, inspecteurs voyers, à la nomination du Roi, jouiront d'un traitement égal à celui des juges de paix. Les secrétaires greffiers nommés par les municipalités et soldés par elles seront révocables à leur volonté.

10° Les élections municipales seront confiées aux notables les plus imposés, en nombre variable selon la population des localités.

11° Le maire cantonnal sera nommé par le roi sur une liste de 3 candidats formée par les agens municipaux du canton. Le maire des chefs-lieux ou des villes au-dessus de 5,000 âmes sera aussi nommé par le roi sur des listes analogues.

L'auteur passe ensuite aux séances et aux comptes des municipalités. Au 1^{er} avril de chaque année les conseils municipaux s'assemblent pour les comptes de l'exercice suivant, et pour délibérer sur tous les intérêts communaux, etc. Tel est en substance le projet de M. Du Mirail.

Le 2° écrit que nous avons annoncé est une pétition, datée de Lannian, qui a pour but d'appeler l'attention des Chambres sur la nécessité d'obtenir du gouvernement une bonne loi municipale.

D.

232. CODE DU JURY ET DES ÉLECTIONS, contenant 1° Un précis historique sur l'institution du Jury; 2° La loi du 2 mai 1827 sur l'organisation du Jury, avec un commentaire sur chaque article; l'indication des dispositions du code d'instruction criminelle abrogées; l'explication des rapports de la loi sur le Jury avec les lois sur les élections; et la solution des principales difficultés auxquelles leur application peut donner lieu. — 3° Les dispositions du code d'instruction criminelle encore en vigueur; les lois répressives des outrages commis envers les jurés; les décrets et les instructions ministérielles relatives à la taxe accordée aux jurés; — l'ordonnance royale du 27 juin 1827 sur l'exécution de la loi du 2 mai, même année; — les circulaires et instructions ministérielles relatives

au même objet; — l'avis adressé par les préfets des départemens aux jurés et aux électeurs. — 4° Un commentaire des articles du code d'instruction criminelle sur la compétence des cours d'assises, la procédure qui conduit un accusé devant elles; l'examen et le jugement par jurés. — 5° Un résumé des droits et des devoirs des jurés. — 6° Une édition du code pénal, collationnée sur celle du Bulletin des lois, avec des notes et explications sur les articles abrogés ou modifiés par les lois pénales promulguées depuis le code. — 7° La collection générale des lois, ordonnances royales, réglemens et instructions ministérielles concernant la composition et la convocation des collèges électoraux, avec des notes servant de commentaire, et la solution des principales difficultés qui peuvent naître de l'application de ces lois. — 8° Deux tables, l'une par ordre de matières, et l'autre par ordre alphabétique; par Jules PÉASIN, avocat à la Cour royale de Paris. Un vol. in-8° de VIII et 582 p.; prix, 7 fr. Paris, 1828; Firmin Didot.

La meilleure manière d'annoncer dans un recueil comme le *Bulletin* un ouvrage de cette nature est d'en donner le titre détaillé lorsqu'il indique, comme pour celui qui nous occupe, l'ensemble des matières qu'il renferme. La nomenclature que nous donnons fait connaître tout ce que l'auteur a rassemblé sous le point de vue de l'utile compilation qu'il a voulu offrir au public; quant aux commentaires, seule partie qui demanderait un examen long et difficile, cette tâche appartient plus spécialement aux recueils consacrés à la jurisprudence, et nous n'annonçons les ouvrages de cette nature que sous le point de vue statistique, ou d'économie publique. Au reste la nouvelle loi électorale va obliger l'auteur à donner une nouvelle édition de cet ouvrage, dont la 1^{re} a dû s'épuiser promptement par l'intérêt qui portait les électeurs, rassemblés pour les dernières élections, à acquérir un traité où, comme dans celui-ci, ils trouvaient rassemblé tout ce qui régit la matière. D.

233. CODE DES FEMMES, ou Analyse complète et raisonnée de toutes les dispositions législatives qui règlent les droits et les devoirs de la femme dans les différentes positions de la vie; par M. CARRÉ, avocat. In-18 de XI et 232 pag.; prix, 3 fr. 50 c. Paris, 1828; Roret.

Il serait cependant bien temps que le système d'instruction pour l'un et l'autre sexe fût fondé plus complètement sur les règles du sens commun, qui veulent que l'on connaisse surtout les choses indispensables à sa position. Sans aucun doute il faut une instruction commune à toutes les situations sociales, qui apprenne à tous à lire, à écrire et à compter, voire même un peu la langue maternelle et le dessin linéaire. Je ne parle point ici de l'éducation, qui est bien distincte de l'instruction. On s'occupe assez généralement de celle-ci, tant bien que mal; quant à l'autre, on s'en occupe peu ou pas, et du moins est-il certain qu'aucun bon système n'est reçu ni suivi. Il y auroit aussi un système d'éducation commun; on doit donner à tous les enfans des principes solides de morale et de religion; puis il faut, selon les positions, un complément d'éducation appropriée à ces positions sociales. De même il faudrait, pour l'instruction, abandonner le vieux système universitaire, et embrasser franchement un système nouveau approprié aux besoins de la société actuelle: ainsi, après la 1^{re} instruction commune à toutes les classes, on formerait, dans des écoles spéciales de divers degrés, des hommes spéciaux pour toutes les carrières. Dans cet ensemble d'institutions spéciales, les études classiques ne formeraient qu'une des parties du tout. L'on formerait par ce moyen des hommes spéciaux qui manquent en France. Les artisans de toutes les espèces, après l'instruction commune nécessaire, trouveraient, dans des écoles spéciales, une instruction appropriée, qui bientôt fournirait à nos provinces des ouvriers habiles dont elles manquent. Le riche laboureur, le manufacturier intelligent auraient à leur portée des écoles où ils pourraient donner à leurs enfans une instruction convenable, sans être obligés de les envoyer dans un collège où le latin et le grec qu'on leur met si péniblement dans la tête ne leur servent à rien, et dont ils sortent sans savoir se rendre raison des phénomènes naturels qui se représentent chaque jour.

Notre gouvernement actuel demande aussi une prompte réforme dans le système d'instruction, soit pour les sujets qui doivent arriver aux Chambres, soit pour exercer les fonctions locales qui seront rendues tôt ou tard au patriotisme des communautés. Il serait aussi bien convenable que, sans être obligé de suivre le même cours d'études que le jeune homme qui se

voue à la profession d'avocat, on trouvât enfin dans un système bien entendu d'instruction le moyen de connaître le droit public et le droit privé de son pays.

Toute une moitié de l'humanité est lancée dans la carrière de la vie sans être instruite, ni de ses obligations, ni de ses devoirs civils. Que penser d'un tel contre-sens? Sachons donc gré aux individus qui cherchent à porter quelque remède à un tel désordre d'idées, d'où résultent tant de désordres dans les familles et entre les individus.

Annouer un Code des femmes, pour peu que l'auteur se soit borné à transcrire dans un ordre méthodique les dispositions législatives qui les concernent, c'est assurer qu'il sera lu et médité par toutes les femmes qui ont le sens commun, et le nombre en est aujourd'hui plus considérable qu'à aucune autre époque historique; sans perdre des charmes de leur esprit, elles sont devenues moins frivoles; elles participent au grand mouvement de la raison humaine, à ce mouvement toujours progressif malgré tous les genres de folie qui arrêtent et déparent son triomphe.

M. Carré suit la femme pas à pas dans toutes les positions où elle est appelée à se trouver. Il fait connaître ses droits en général; il montre comment ils sont modifiés ou suspendus pendant sa minorité, les inconvénients et les avantages des divers systèmes de conventions matrimoniales, ses obligations et ses droits pendant le mariage, comment elle redevient, lorsque celui-ci est dissous, maîtresse de sa personne et de ses biens. Il lui explique les droits que la loi lui accorde pour l'administration de ses biens; il lui donne des notions utiles sur les actes qu'elle peut être appelée à faire, etc. Un dernier chapitre contient des réflexions générales sur le caractère et l'esprit de notre législation à l'égard des femmes, puis un parallèle entre les lois et les mœurs actuelles, et les lois et les mœurs de l'ancien régime.

Espérons qu'un jour viendra où l'on sentira la nécessité d'avoir pour les femmes des cours de droit approprié à leur sexe et à leur position.

F.

234. MÉMORIAL STATISTIQUE ET ADMINISTRATIF DES FORÊTS DU ROYAUME, pour l'année 1828 (5^e année), contenant : 1^o L'organisation, tant du matériel que du personnel de la Direction générale des forêts de l'état, des communes et des établissements publics, et de celles de la Couronne et des princes

de la famille royale; indiquant la population, l'étendue territoriale, celle des forêts et leurs propriétaires, et les noms, grades, résidences et arrondissemens des préposés forestiers. — 2° La division de la France par directions forestières de la marine, avec l'indication des ports qu'elles approvisionnent et les noms, grades, résidences et arrondissemens des agens maritimes et fournisseurs chargés de ce service; précédé d'un *Aperçu statistique des Forêts*, et terminé par une table alphabétique de tous les préposés de l'administration des forêts, tant employés dans l'administration centrale, à Paris, que dans la partie active (les départemens), depuis M. le directeur général jusqu'au grade inclus de garde à cheval, et y compris les arpenteurs; par P. E. HERBIN DE HALLE, chev. de l'ordre roy. de la Légion d'Honneur; sous-chef de div. à la direct. des forêts. In-18 de VIII et 410 p.; prix, 5 fr. Paris, 1828; au bureau de l'Almanach du commerce, rue J.-J. Rousseau, n° 10.

M. Herbin de Halle, placé de manière à pouvoir publier cet ouvrage sur des documens authentiques, est aussi l'auteur de deux autres ouvrages également utiles, l'un le *Petit Manuel forestier*, l'autre le *Petit Manuel des gardes forestiers*, qui contiennent toutes les dispositions législatives et réglementaires dont la connaissance est nécessaire aux agens forestiers. (*Voy. le Bullet.* 4° sect., Janvier 1828, n° 36 et 37.)

Le titre du mémorial que nous avons transcrit à dessein, dans son entier, indique suffisamment son contenu. On voit qu'il offre une statistique complète des forêts du royaume, excepté des forêts particulières dont il ne fait qu'indiquer la superficie pour chaque département, ainsi que du personnel de l'administration.

L'on a été pendant très-long-temps sans connaître avec exactitude l'étendue des forêts de la France. M. Herbin, d'après les renseignemens qu'il a obtenus, croit pouvoir fixer ainsi qu'il suit la contenance des forêts de toute cathégorie, rapprochée de l'étendue territoriale du royaume et de sa population :

Population 31,859,203 habitans, répartis en 39,467 villes et communes, sur une étendue territoriale de 53,602,871 hectares, dans laquelle les forêts sont comprises pour 6,840,481

Les forêts sont possédées, savoir :

1,134,154 hectares par le domaine de l'état.

66,592 — par la Couronne.

1,956,213 — par 11,570 communes et établissemens publics.

193,970 (1) — par les princes de la famille royale.

3,489,552 — par les particuliers.

6,840,481 hectares.

L'auteur fait observer que, dans la contenance des bois de l'état, il ne comprend que 1,000 hect. provenant du reboisement des landes de la Gascogne, quoiqu'il y en ait déjà près de 12 à 15 mille hectares de repeuplés, et dans lesquels on fait des coupes.

Nous renvoyons, pour les autres documens statistiques contenus dans cet utile ouvrage, à l'article détaillé que nous avons donné sur le *Mémorial* pour 1824. (*Voy. Bullet.*, To. II, n° 77.)

D.

235. DU MONOPOLE QUI S'ÉTABLIT DANS LES ARTS INDUSTRIELS ET LE COMMERCE; par J. N. BIDAUT. 1^{re} livraison. — *Du monopole de l'éclairage*. In-8° de 2 feuilles. Paris, 1827; l'auteur, rue Cassette, n° 8.

Le but annoncé par l'auteur dans sa préface est de *s'opposer aux envahissemens du monopole industriel et commercial*; et, si l'on doit en juger d'après une seconde philippique, dirigée contre les *grands appareils de fabrication*, qui a paru depuis celle dont nous allons rendre compte, il ne fait pas même grâce aux machines à filer, à tisser, aux tondeuses, aux machines à vapeur, et il voudrait qu'elles fussent toutes renvoyées aux Anglais, aux Américains.

Dans son premier écrit, le seul dont nous nous occupons aujourd'hui, il prend la défense de l'huile à brûler, et pour inspirer plus d'intérêt en faveur de sa cliente, il la personnifie pour la faire parler elle-même. *L'Huile* donc commence par une adresse aux amis de l'industrie nationale et de la véritable économie; elle leur parle de la nature du gaz hydrogène et des procédés pour l'employer, de l'origine de son application à l'éclairage; puis, sous le titre d'*assertions des apologistes du gaz*,

(1) Dont 56,775 hect. à titre d'apanage.

elle énumère avec assez de fidélité les avantages que l'économie publique est appelée à trouver dans l'emploi du gaz tiré du charbon de terre. D'abord elle convient de ces avantages, mais en les restreignant toutefois à l'Angleterre où le bois est toujours fort cher, tandis que le charbon de terre y abonde. Quant à la France, elle assure que le bois y est presque partout à un prix modéré, tandis que le charbon de terre s'y soutient à un prix assez élevé, même sur les lieux où on le tire, et elle ajoute qu'à Paris où les moyens de transport sont multipliés, il revient à 3 centimes la livre, tandis que le bois n'y coûte qu'un centime $\frac{1}{2}$, à raison de 30 fr. la voie.

En premier lieu, cette évaluation du prix du bois peut être contestée. En effet, on brûle à Paris deux sortes de bois, c. à d. du *bois neuf*, du *bois flotté*. Le prix moyen du bois flotté peut bien être de 30 fr.; mais le bois neuf en coûte 35 et 36; on peut donc adopter pour terme moyen 32 fr. et non 30. A Paris, la voie de charbon de terre pèse, terme moyen, 2,400 livres (poids de marc); elle coûte aussi, terme moyen, 60 fr.; ce n'est donc que 2 centimes $\frac{1}{2}$, et non 3 centimes, la livre.

L'*Huile* continue: « ce cock tant vanté est aussi cher que le bois. »

L'augmentation du volume de charbon de terre converti en cock est, non pas du tiers, mais de moitié. Le prix du cock à Paris est de 50 fr. la voie de 15 hectolitres comblés; cette voie de cock peut faire évaporer autant d'eau que 2 voies $\frac{1}{2}$ de bois, à 30 fr. la voie; c'est donc une économie de plus de 32 p. %.

Le cock, au dire de l'*Huile*, ne convient ni au chauffage, ni à la cuisine, ni à la forge, ni à la plupart des usines.

La réponse est simple: le cock convient parfaitement pour le chauffage chez les particuliers, et les usines de Paris n'en peuvent produire assez pour les demandeurs. Il est déjà fort en usage pour la cuisine; on peut s'en convaincre chez le restaurateur Gury, rue Saint-Avoye et autres. De leur côté, les fondeurs ne peuvent s'en passer, et les établissemens les plus considérables, par exemple celui de la rue Paradis-Poissonnière, n° 12 bis, font le cock eux-mêmes.

L'*Huile*: « Le goudron obtenu par la fabrication du cock ne peut aucunement servir d'enduit sur des bois auxquels il n'adhère pas. »

Pourquoi donc le Havre et Dieppe tirent-ils des goudrons des usines à gaz de Paris, qu'on emploie particulièrement pour les navires doublés en cuivre, destinés aux voyages de long cours et exposés à être piqués par les grands vers de mer? Pourquoi ces goudrons sont-ils également employés pour les bateaux sur la Seine, par exemple aux bains Vigier? Pourquoi en fait-on usage pour les mastics, pour les couvertures de certains bâtiments?

Toutes les eaux ammoniacales des usines à gaz de Paris sont vendues, par des marchés à long terme, aux manufactures des produits chimiques, et ces marchés ont été renouvelés. On peut s'assurer de ces faits chez M. Payen, à Grenelle, et chez d'autres manufacturiers. Il faut que ces circonstances n'aient pas été connues de la plaignante, lorsqu'elle s'est hasardée d'avancer que *la liqueur ammoniacale obtenue par le procédé n'est pas applicable aux arts.*

Les partisans de l'éclairage par le gaz soutiennent que le gaz obtenu par 100 livres de charbon de terre épuré et rendu propre à l'éclairage peut équivaloir à 400 pieds cubes. Pour toute réponse, *l'Huile* avoue que l'huile végétale tirée du continent par les Anglais leur revenait à 35 et 40 centimes, et que le gaz ne leur revient qu'à 10 centimes; ainsi elle démontrerait elle-même l'économie qu'il y a, même en France, à substituer l'éclairage par le gaz à l'éclairage qu'on obtient du suif ou de l'huile, quand même l'expérience ne serait pas là.

« Un pied cube de gaz mettant une heure à se brûler dans un bec d'une dimension convenable pour remplacer une lampe d'Argand équivalant à 8 chandelles allumées, on aurait 400 heures de lumière, qui, divisées par dix, nombre d'heures nécessaire en temps moyen pour l'éclairage des rues, représenteraient 40 lampions de gaz brûlant 10 heures et donnant chacun autant de lumière que 8 chandelles. » Ainsi parlent les partisans du gaz.

Pour essayer de réfuter cette assertion que l'expérience a confirmée, *l'Huile* s'appuie particulièrement sur son prix modéré, le prix moyen de l'huile à brûler n'étant, selon elle, à Paris que de 50 à 55 centimes; mais elle n'a pas pris la peine de consulter les prix courans; elle y aurait vu que ce prix varie entre 50 et 80 centimes; *terme moyen*, 65 centimes.

Au dire de l'*Huile*, les plus simples des appareils à gaz coûtent 80 fr. par bec. C'est une erreur. Le premier bec seulement coûte 80 fr., à raison de la partie de l'appareil placée extérieurement depuis la conduite principale jusqu'à la maison de l'abonné; les autres becs, avec leurs tuyaux, etc., ne reviennent pas, terme moyen, à plus de 40 fr. chaque.

L'*Huile* a la bonne foi de convenir que le gaz s'allume subitement à l'approche d'une lumière, et produit aussitôt une belle flamme pure, brillante, uniforme, qui brûle sans le moindre bruit et dans toutes les directions indifféremment; qu'en ouvrant plus ou moins le robinet placé près du bec, on augmente ou diminue la quantité de lumière à volonté; que le gaz ne peut brûler dans les tuyaux, parce qu'il n'y a point d'air, et que sa combustion est due à sa combinaison avec l'oxygène à température rouge. Elle avoue que le gaz bien épuré ne répand aucune odeur en brûlant, et ne produit ni fumée ni étincelles, toutes les fois que la surveillance des travaux n'est pas négligée; mais, ajoute-t-elle, il n'est pas accordé à la pauvre espèce humaine de faire toujours bien. Sans doute; mais avec un pareil argument, il n'est aucune invention, aucune institution qui ne puissent être attaquées.

Les partisans du gaz ont dit qu'il résiste au vent et à la pluie beaucoup mieux que les autres luminaires. L'*Huile* répond: cela n'est pas clair, et cependant elle avoue, ce qui est prouvé, que le gaz s'éteint difficilement par le vent et par la pluie; mais elle craint l'effet de son *immense et vagabonde flamme* sur des matières combustibles qui se trouveraient trop à sa portée.

Mais le même danger n'existe-t-il pas avec autant d'intensité, et peut-être plus, pour tout autre luminaire, soit au suif, soit à l'huile, que l'on sait être souvent supportés par des chandeliers ou d'autres appareils faciles à être renversés?

Les partisans de l'éclairage au gaz disent encore: « Sa lumière donne de l'éclat aux couleurs »; et l'*Huile* prétend détruire cette assertion par un trivial *allez-y voir*. C'est bien se trouver au dépourvu de bonnes raisons.

L'odeur que répand le gaz avant d'être allumé, quoique un peu forte, ne peut nuire à la santé; elle est même considérée comme salubre dans beaucoup de maladies de poitrine et particulièrement dans la pulmonie. L'usine de la Compagnie royale

a 30 ouvriers; elle existe depuis 6 ans, et dans cet intervalle, elle n'a jamais eu de malades.

De ces assertions qu'elle ne conteste pas, que conclut *l'Huile*? que la vapeur du gaz pourra devenir à la mode, comme les *Saingsues Broussais* et, ajoute-t-elle, *le Remède Leroy*. N'est-ce pas se tirer d'un mauvais pas par une pirouette un peu maladroite?

L'Huile dit encore, à l'occasion de l'intensité de la lumière attribuée au mode d'éclairage par le gaz : « La lumière d'une lampe ne paraît pas obscure, mais jaune comme celle du soleil, tandis que celle du gaz a de l'analogie avec le clair de la lune. » N'est-ce ici qu'un jeu de mot? Il vaut mieux le croire que d'y chercher une mystification; mais il nous ôte le courage d'aller plus loin. Nous terminerons donc par rassurer dame *Huile* sur ses destinées : elle n'est pas exposée à mourir sous l'influence du gaz, puisqu'il est reconnu qu'elle-même et la graine qui la donne offrent une matière première très-favorable à la production du gaz, et qui la met en concurrence avec le charbon de terre.

Il n'est pas à craindre non plus que l'éclairage par le gaz ait l'inconvénient grave de réduire à la mendicité *la foule innombrable des cultivateurs, des ouvriers, des marchands*, que font vivre la culture et la manipulation des graines oléagineuses, puisqu'en consultant les mercuriales de nos marchés nationaux, on obtient la preuve que l'huile a constamment augmenté de prix depuis 1822, époque de l'établissement des usines à gaz à Paris, et que ceux qui en confectionnent les appareils sont précisément les ouvriers lampistes de la capitale auxquels on cherche, dit-on, à enlever leur industrie.

En résumé, l'écrit intitulé : *Du monopole qui s'établit dans les arts industriels et le commerce au moyen des grands appareils de fabrication*, nous paraît être le rêve d'une philanthropie mal entendue. Pour réaliser ce rêve, il faudrait rétrograder de deux siècles, et supposer encore que les cinq parties du monde ne forment qu'un seul tout, absolument homogène, sous le rapport des manufactures, de l'industrie, des besoins de la population, et par conséquent du commerce. BOTTIN.

236. COMPAGNIE DE PRÊT PERPÉTUEL. Broch. in-8° de 83 p. Paris, 1827; imp. de Tastu.

Un prospectus de 46 pages expose des notions d'économie publique, et tend à démontrer que l'établissement projeté sera un moyen puissant d'accroître la prospérité de la France. Les statuts et l'acte social remplissent le surplus de la brochure.

La Compagnie prêterà à perpétuité, sur hypothèque, jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur actuelle des propriétés affectées. Seront retenus sur la somme prêtée et considérés comme en faisant partie : 1° les frais de contrat et d'expertise, fixés à p. 100, non compris les droits d'enregistrement; 2° les intérêts du trimestre entrant; 3° la prime d'assurance contre l'incendie. Pour obtenir de ses capitaux un loyer de 6 p. 100 par année, sans excéder le taux légal, la compagnie percevra 5 à titre d'intérêt, plus 1 à titre de commission; le tout payable par trimestre et d'avance. Le fonds social que formeront les versements des actionnaires est fixé à 10 millions, divisés en actions de 5,000 fr., qui produiront 5 p. 100 d'intérêts, plus une part éventuelle dans les bénéfices. Si, après l'épuisement des 10 millions, les demandes d'emprunts continuent, la compagnie émettra des titres hypothécaires au porteur, jusqu'à concurrence de ces demandes. Les titres seront de 1,000, 500, 300 ou 100 fr.; ceux de 1,000 fr. porteront intérêt à 4, les autres à 3 seulement.

L'auteur du projet admet que les capitalistes obtiennent maintenant, avec la garantie d'une hypothèque de double valeur, un intérêt supérieur à 6 p. 100 payés d'avance; et il ne doute pas que ces capitalistes, en prêtant leurs fonds à la Compagnie, ne se contentent d'un intérêt de 5, de 4, et même de 3 p. 100.

V.

237. MANUEL COMPLET DU VOYAGEUR DANS PARIS, ou Nouveau Guide de l'étranger dans cette capitale, soit pour la visiter ou s'y établir; contenant la description historique, géographique et statistique de Paris; son tableau politique, sa description intérieure; tout ce qui concerne à Paris les besoins, les habitudes de la vie: 1° le logement, 2° la nourriture, 3° les établissemens publics et particuliers qui concernent les vêtemens, 4° établissemens hygiéniques; 5° de médecine, pharmacie, etc., 6° les édifices et sociétés de religion, 7° établissemens et sociétés de bienfaisance, 8° édifices consacrés aux

sciences et aux arts, sociétés littéraires et savantes, 9^o commerce et manufactures, 10^o amusemens, théâtres, bals, promenades, curiosités, 11^o moyens de transport, poste, messageries, voitures de place, etc., 12^o les prisons, cimetières, catacombes, etc.; avec un *Tableau statistique de Paris*, le *Tarif* du change des monnaies, la liste des rues, places, quais, leurs tenans et aboutissans, et des remarques historiques; ouvrage orné de divers plans de Paris et de planches représentant les monumens; par M. LEBRUN, de plus. acad. In-18 de 586 p.; prix, 3 fr. 50 c. Paris, 1828; Roret. (*Collection des Manuels.*)

Il y a tant d'ouvrages de ce genre sur Paris, que les indications nécessaires sur les avantages et les inconvéniens de chaque méthode adoptée pour la description d'une ville de cette importance, et les renseignemens sur tous les objets qui doivent y entrer, ne manquent pas et qu'il n'y a qu'un choix à faire. Le manuel que nous annonçons est certainement très-complet. L'ordre adopté par le classement des matières, soit dans l'intérêt des voyageurs, soit dans celui des habitans de Paris qui ont besoin de renseignemens journaliers, est rationnel et commode. On doit à M. Lebrun cette justice, que son ouvrage a été fait consciencieusement, et qu'il n'a rien négligé pour remplir convenablement le but qu'il avait en vue. On remarque des erreurs ou des omissions de détail qu'une nouvelle édition fera disparaître; mais il est certain que ce manuel est un des ouvrages les plus complets et les meilleurs sur Paris, pour servir de guide aux étrangers, et même pour l'usage ordinaire de ses habitans

D.

238. ANNUAIRE STATISTIQUE ET HISTORIQUE DU DÉPARTEMENT DU DOUBS pour l'année 1828; publié avec l'autorisation de M. le préfet du département; par A. LAURENS, chef de division à la préfecture. In-12 de 511 p.; prix, 3 fr. Besançon, 1828; impr. de Deis.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler l'Annuaire de M. Laurens pour les soins éclairés qu'il apporte à la rédaction et l'intérêt des notices statistiques ou historiques dont il l'enrichit chaque année.

L'annuaire pour 1828 contient d'abord une table des princi-

pales époques historiques qui correspondent à cette année; le calendrier est accompagné pour chaque mois des indications des principaux travaux à exécuter par le laboureur et le jardinier; puis vient le tableau par ordre alphabétique, des villes, bourgs, villages et hameaux, qui font partie du département. Ce tableau ingénieusement disposé, permet, grâce à la différence des caractères, de voir d'un seul coup-d'œil, 1^o à quel arrondissement et à quel canton le lieu cherché appartient, si c'est un chef-lieu de canton, une commune ou un simple hameau; une colonne offre le nombre d'hectares de bois communaux qui appartiennent à chaque commune. Ce tableau qui avait été déjà donné en 1814, avait besoin d'être réimprimé, par suite des nouvelles acquisitions de territoires et des erreurs reconnues. Selon le *Mémorial* de M. Herbin de Halle, pour 1828, le départ. du Doubs possède 130,312 hectares de forêts dont 6,308 h. du domaine de l'état, 91,080 h. possédés par les 625 communes et les établissemens publics et 32,924 par les particuliers. M. Laurens n'en donne que 90,344 hectares aux communes, vraisemblablement par ce qu'il n'y comprend pas les forêts possédées par les établissemens publics.

Ce travail statistique sur les lieux habités est suivi par un tableau offrant, pour les principales puissances de l'Europe, la surface, la population, le revenu, la dette publique et la force des armées de terre et de mer, puis par un tableau de la population des 86 départemens et par quelques généralités administratives pour la France et le département en particulier, telles que la *Statistique électorale* négligée bien à tort dans la plupart des annuaires. L'on trouve ensuite diverses notices intéressantes :

1^o L'on sait que l'annuaire du Doubs donne depuis 1818 une suite de notices biographiques sur les hommes nés dans le département, qui se sont distingués par leurs écrits ou leurs actions. M. Laurens publie cette année la 11^e suite contenant des notices 1^o sur *Thomas Varin* historien de la confrérie de St.-Georges; 2^o sur le fameux abbé de Beaune, *don Jean de Watteville* ou *Watteville*, dont la vie fut si aventureuse; 3^o sur *Antoine de Vergy*, archevêque de Besançon; 4^o *Jean Vernerey*, littérateur; 5^o *Pierre Vernier*, inventeur de l'instrument de ce nom; 6^o *Verny*, poète; 7^o *Vignier*, orientaliste.

2° Ces notices sont suivies de la 4° suite des *Notices historiques sur les anciens châteaux* du département dont les 3 premières sont comprises dans les annuaires pour 1825, 26 et 27. La fin de ces notices paraîtra dans l'annuaire de 1829 et sera suivie de notices sur les abbayes et les monumens religieux du département.

3° *Des qualifications données par les historiens de l'antiquité, du moyen âge et des tems modernes, aux villes, bourgs et villages* telles que *Civitas, Municipium, Urbs, Oppidum* etc.

4° Sur divers monumens antiques trouvés dans le département, tels que deux mosaïques, des médailles, des ustensiles, des statuettes etc., sur les ruines d'Épomanduodurum etc.

5° Ephémérides franc-comtoises.

6° Notice des ouvrages publiés par des auteurs francs-comtois.

Ce n'est qu'après ces diverses notices que commence la *Statistique générale du département*. On trouve dans sa partie topographique, une notice étendue sur les grottes d'Osselle qui ont acquis dans les derniers tems un surcroît de réputation par la découverte du professeur Buckland, qui y a reconnu un grand nombre d'ossemens fossiles de l'*Ursus spelæus*, ours des cavernes, dont l'espèce n'existe plus. M. Laurens donne aussi l'indication d'un assez grand nombre d'autres cavernes analogues; il décrit aussi plusieurs *entonnoirs* ou cavités souterraines, des glaciers naturels, des cascades, des fontaines remarquables etc.

Les autres particularités naturelles, les mines, les routes, le canal Monsieur, le climat, les produits du sol, la population sont traités successivement; puis vient un tableau assez étendu des établissemens industriels du département au 1^{er} janv. 1828.

Le tableau de l'organisation administrative, judiciaire, militaire etc, les détails sur les institutions de toute nature, sont suivis d'une notice étendue sur Besançon. Pontarlier, Montbéliard, Ornans etc. offrent de semblables notices.

On voit par cet exposé rapide combien cet annuaire est riche de faits. On pourrait désirer plus de méthode dans l'arrangement et la subordination des matières, et aussi une table méthodique de ces matières, la table alphabétique ne pouvant donner une idée de l'ensemble des documens et de l'ordre établi.

D.

239. OBSERVATIONS POUR SERVIR A L'HISTOIRE NATURELLE ET CIVILE DE LA VALLÉE D'ASPE, d'une partie de la Basse-Navarre et des pays circonvoisins, avec les preuves de l'exactitude de plusieurs faits relatifs aux Pyrénées; par M. PALASSOU, corresp. de l'Acad. roy. des sciences, etc. In-8° de 102 pag. Pau, 1828; impr. de Vignancour.

Le vénérable explorateur des Pyrénées, auquel nous devons tant de travaux utiles sur ces montagnes, nous donne encore aujourd'hui, malgré son grand âge, une nouvelle preuve de son zèle infatigable pour la science. Accablé d'infirmités habituelles, courbé sous le poids de l'âge, frappé presque entièrement de cécité, dit le respectable patriarche de la science, en adressant son ouvrage à M. Dessolle, préfet du département, c'est parmi des manuscrits entassés, au milieu desquels elles paraissaient condamnées à l'oubli, que je retrouve ces observations.

L'ouvrage que nous annonçons concerne une des plus jolies vallées des Pyrénées; il est divisé en chapitres qui chacun se rapportent à des sujets distincts; nous allons en signaler successivement le contenu à nos lecteurs.

Le 1^{er} chap. donne d'abord la position géographique de la vallée d'Aspe, qui fait partie de l'arrondissement d'Aloran, et qui renferme 12 communes et une population d'environ 12,000 âmes. Elle formait jadis une petite république sous la protection des princes de Béarn. Les anciens privilèges de cette vallée, ses aspects pittoresques, les mœurs, usages et facultés intellectuelles de ses habitans occupent tout le reste de ce chapitre. M. Palassou y rapporte l'extrait d'un contrat, dit *de la paix*, qu'il a donné en entier dans son *Essai sur la minéralogie des Pyrénées*, contrat passé entre les vallées d'Aspe et de Lavedan, par l'ordre du pape, en 1348.

Le chap. 2^e a pour but de prouver que la croyance à la magie n'était pas particulière aux seuls montagnards de ces vallées, qu'elle était très-répandue dans le 4^e siècle et les suivans, puisque le pape Jean XII y croyait lui-même.

Le chap. 3^e est intitulé *crédulité de quelques Alpois et des peuples limitrophes, relativement aux orages*. L'auteur rapporte l'aventure de M. de Borda sur le pic d'Anie, que les Basques considèrent comme le séjour favori de leur *Yona-Garri*, l'être habillé couleur de feu, ou le diable.

Le 4^e chap. intitulé : *Conjectures sur la route suivie par les Aspois dans leur invasion du Lavedan*, est cependant presque tout consacré à la description du val d'Azun et de la vallée de Thène. Quelques médailles trouvées à Aloran et ailleurs sont le sujet de quelques observations qui terminent ce chapitre. L'une au moins de ces médailles paraît être celtibérienne.

Le chapitre suivant rapporte des preuves de la bravoure des Béarnais et de leur féconde imagination. Une dissertation sur des corps globulaires qui se trouvent près de Navarreux, remplit une grande partie de ce chapitre qui est terminé par des indications historiques sur les châteaux des environs et les anciennes familles qui les habitaient.

Une discussion relative à la patrie de Cyprien Despourrin, célèbre chansonnier béarnais, remplit le 6^e chap. Il paraît que c'est à Accous que revient l'honneur de lui avoir donné le jour.

Le chap. 7 est consacré aux eaux minérales de la vallée d'Aspe; le 8^e aux mines et aux carrières de cette vallée, entre autres à la carrière d'albâtre des environs d'Urdel. La baronnie de Lescun, l'une des 12 premières baronies du Béarn, l'hôpital de S^{te} Christine, destiné à servir d'asile aux pèlerins surpris par les neiges et les orages, le sarnout ou *Summum Pyrenœum*, sont successivement l'objet des descriptions et des remarques de l'auteur. Il rapporte l'inscription latine de la pène d'Escot, la seule inscription latine qui existe en Béarn. M. Palassou penche à la croire moderne, comme M. Vaysse de Villiers dans son Itinéraire, contre l'opinion de Marca, qui la crut romaine. Ici finit la partie de cet ouvrage consacrée à la vallée d'Aspe; l'auteur passe en Basse-Navarre et débute par la *description de la grotte d'Isturits et des ruines antiques, situées dans cette commune et ses environs, suivie de quelques autres particularités*. Une liste de plusieurs grottes des Pyrénées, toutes dans le terrain calcaire; des digressions sur divers sujets relatifs au Béarn, terminent cette partie.

Dans une sorte d'appendice, M. Palassou cherche à justifier l'exactitude de ses observations géologiques sur les Pyrénées; c'est certainement une peine superflue: tous les observateurs se sont empressés de reconnaître tout ce que la science lui doit et la justesse de ses descriptions. Les divers témoignages de la confiance méritée des autorités locales et de l'estime de divers ministres, ainsi que des notes justificatives terminent cette nou-

velle production de M. Palassou, où la statistique peut trouver plusieurs faits et indications utiles. D.

240. RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE TOULON; par M. Z. PONS, membre corresp. de la Soc. roy. des antiquaires de France. In-8° de 19 pag. Toulon, 1828; Laurent. (Extrait de *L'Ami du Bien*; sept. 1826, pag. 433)

L'auteur de ce mémoire s'est déterminé à le réimprimer par suite de la publication d'un écrit dont il n'indique pas le titre (1), et dans lequel M. l'abbé V. . . . veut restituer à Toulon 17 ou 18 siècles d'antiquité que M. Pons a prétendu lui ravir.

Toulon, dit ce dernier, comme la plupart des autres villes, fut jalouse de chercher ses titres de noblesse dans une antiquité reculée; ces traditions fabuleuses sont consignées dans plusieurs ouvrages imprimés et manuscrits, particulièrement dans celui du P. Isnard, qui est resté entre les mains de sa famille. La différence d'opinion qui existe entre les partisans de cette ancienne origine, soutenue par le P. Isnard et les géographes modernes les plus estimés, repose sur la confusion que l'on a faite de deux lieux distincts dans l'Itinéraire maritime d'Antonin, *Telo-Martius* et *Tauroentum*. On a trouvé, dit M. Pons, sur l'emplacement de ce dernier, les restes d'un bourg et d'une citadelle, avec un port et une partie des quais, et ces restes portent encore aujourd'hui le nom de *Tarento*.. Quant à TOULON, son origine vient de *Telo-Martius*, et sa position dans l'Itinéraire maritime, ainsi que le rapport du nom ancien avec le nom moderne, le démontrent suffisamment.

Maintenant, en quel temps fut-il fondé? Strabon, qui écrivait sous Auguste, et Pline l'ancien, qui mourut sous Titus, n'ont fait aucune mention de *Telo-Martius*, que l'on trouve pour la première fois dans l'Itinéraire d'Antonin; aucune découverte n'a pu faire présumer que son origine fût plus ancienne. Les médailles découvertes dans les environs de Toulon sont toutes postérieures au 2^e siècle de l'ère chrétienne. Il y a peu d'années qu'en défonçant la terre dans le quartier de *Claret*, des ouvriers trouvèrent quelques tombeaux renfermant des médailles qui sont aujourd'hui en la possession de M. Pons. Ces pièces étaient

(1) Le voici : *Essai sur l'origine de Toulon*, ou Mémoire pour servir à l'histoire des premiers siècles de cette ville; par H. V. In-4° de 4 1/2 feuil. Toulon. — Ce mémoire ne nous est pas autrement connu.

au nombre de 5; 2 de moyen bronze, qui paraissaient appartenir au haut empire, mais entièrement frustes et méconnaissables; 3 de petit bronze et assez bien conservées, qui portaient l'effigie des empereurs Probus, Claude II, dit le gothique, et Constantin le jeune. Or, on sait que ce dernier prince périt l'an 340 de J.-C., et par conséquent ces médailles n'ont pu être enfouies avant le milieu du 4^e siècle. Telle est cependant, ajoute M. Pons, la seule découverte de ce genre faite depuis 15 ans dans les environs de Toulon. Il croit donc pouvoir affirmer que « *Telo-Martius*, fondé au commencement du 2^e siècle, ne fut d'abord qu'un établissement de peu d'importance, une simple manufacture ou teinturerie, et que s'il en est parlé dans l'itinéraire maritime, c'est parce qu'il servait de station aux bateaux de poste établis sur la côte. Ce ne fut que beaucoup plus tard, et vraisemblablement au 5^e siècle que la population, devenue plus considérable, commença à former une petite ville ou bourgade et eut un évêque particulier. Honorat est le premier dont l'existence soit bien constatée; sa signature se trouve au bas d'une lettre écrite en 451, au pape Léon I^{er}, par les évêques réunis des deux Narbonnaises, de la Viennoise et des Alpes maritimes.

Quant à l'étymologie du mot *Telo*, dont on a fait *Toulon*, M. Pons ne l'attribue ni au germain *Télamon*, ni au marseillais *Télo*, non plus qu'à la dénomination de *Teloneum* ou *Telonium* (bureau destiné à la perception des impôts ou des droits imposés sur les marchandises), ce qui cependant a pu paraître assez probable à plusieurs auteurs; il veut qu'elle vienne d'une divinité ancienne, consacrée au culte des fontaines, nommée *Telonius* ou *Telonus*, qui recevait un culte particulier auprès d'une source très-remarquable, nommée le *Toulon* (*Antiq. de Vésone*, Tom. I, pag. 304), et il cite à l'appui de son opinion une autre fontaine, appelée aussi *Toulon*, qui existe près de Martigues, dans le département des Bouches-du-Rhône (*Statist. des Bouches-du-Rhône*, Tom. 2^e, pag. 355). D'après lui, ceux qui, les premiers, vinrent habiter le territoire de Toulon, frappés de l'abondance et de l'excellente qualité des eaux qui l'arrosent, placèrent la source d'où elles coulent sous la protection de cette divinité, et donnèrent son nom à l'établissement qu'ils fondèrent, en y ajoutant celui de *Martius*, qui rappelait le lieu d'où ils étaient partis. Ce lieu était *Narbo-Martius*, aujourd'hui Narbonne, où il existait

une teinturerie dont l'intendant fit établir, au commencement du 2^e siècle, une succursale à *Telo-Martius*, sur les côtes duquel les rapports de ses agens lui avaient fait connaître qu'on pêchait le mollusque qui produit la pourpre et qu'on recueillait le kermès; ce second établissement étant devenu nécessaire par les progrès toujours croissans du luxe dans l'empire d'Occident.

E. H.

241. I. TABLEAUX DES CHANCES DE LA NOUVELLE LOTERIE, établie par arrêté de S. M. le roi des Pays-Bas, du 13 nov. 1827; par M. P. F. VERHULST, D^r ès sciences (*Corresp. mathém. et phys.*; Tom. IV, 1^{re} liv., 1828, pag. 57).

242. II. ADDITION A CET ARTICLE; par M. QUETELET (*Ibid.*; p. 62).

243. III. NOTE RECTIFICATIVE SUR LA LOTERIE DES PAYS-BAS; par M. VERHULST (*Ibid.*; 2^e liv., pag. 141).

L'auteur de ces tableaux ne discute pas la partie morale de la loterie; son travail n'a pour objet que d'évaluer l'espérance mathématique sous le point de vue de la théorie. Or, on sait que, pour que le jeu soit parfaitement égal, il faut que la somme de toutes les mises, multipliée par la probabilité de chaque classe de joueur, soit égale à sa mise. Y a-t-il une différence, c'est le gain du banquier, si c'est une loterie particulière; c'est le taux de l'impôt, si la loterie est établie par le gouvernement.

La loterie dont il s'agit ici est de 50,000 billets de 46 florins chacun, donnant un total de 2,300,000 florins. 10,000 billets forment les lots gagnans; les 40,000 autres billets ont des primes extraordinaires au nombre de 6, et des primes ordinaires, ce qui établit le compte suivant.

10,000 lots laissent au joueur une espérance de	11,373 p. bill.
49,000 primes donnent l'espérance de	18,610
6 prix extraordinaires présentent	375

Total des espérances	30,358
----------------------	--------

donc la différence de 46 florins à 30 florins 58 par billet est de 15 fl. 64, ou 34 pour 100, qui est la perte du joueur ou le gain de la loterie, la quotité de l'impôt, ou, en d'autres termes, sur 2,300,000 fl., le gouvernement paie 1,517,945 florins ou 65 $\frac{34}{100}$ et perçoit 34 pour 100, et plus.

Tel est le calcul statistique de M. Verhulst.

Dans sa note additionnelle M. Quêtelet présente 2 tableaux du mouvement de la loterie à Paris, de 1816 à 1820, qui prouvent que l'impôt perçu est de 25 à 26 p. 100, tandis qu'à Bruxelles il s'élève à $34\frac{1}{4}$ pour 100, ou plus du tiers.

On comptait, en 1827, que les loteries avaient rapporté, dans le royaume des Pays-Bas.

Années.	Évaluation.	Versement au Trésor.	Différence en plus de l'évaluation.
1824	1,150,000 f.	1,244,434 f.	94,434 f.
1825	1,240,000	1,467,126	227,126
1826	1,280,000	1,614,016	334,616

Ainsi chaque année, grâce à l'aveugle cupidité des joueurs, dit l'auteur, les revenus de l'état ont dépassé de beaucoup l'évaluation des recettes présumées.

BERTHEVIN.

244. REVUE SOMMAIRE DES OUVRAGES, tant originaux que traduits ou imités, publiés en différentes langues dans le royaume des Pays-Bas, pendant l'année 1827, non compris les écrits périodiques, les journaux, les gazettes, etc., et les réimpressions d'ouvrages publiés à l'étranger.

MOIS.	Théologie.	Jurisprud*, Médecine, Physique, etc.	Histoire.	Philologie, Poésie, Théâtre.	Mélanges, Romans.
Janvier	13	6	13	9	18
Février.....	7	8	7	5	39
Mars.....	8	13	10	14	13
Avril.....	6	9	6	10	30
Mai.....	10	15	6	6	22
Juin.....	7	15	10	14	19
Juillet.....	8	14	3	16	26
Août.....	7	13	11	6	27
Septembre..	6	17	9	9	26
Octobre....	8	20	13	10	28
Novembre..	14	11	6	10	26
Décembre..	6	5	3	6	14
TOTAL..	99	146	96	114	286

TOTAL GÉNÉRAL des ouvrages..... 741

Il a été publié en 1825, en 1826.

Théologie.	111	103
Jurisprudence, Médecine, Physique, etc.	93	105
Histoire.	94	96
Philologie, Poésie, Théâtre.	135	134
Mélanges, Romans.	246	325
TOTAL.	679	763

On voit donc, en comparant le nombre des ouvrages publiés pendant les trois années qui viennent de s'écouler, que l'année 1827 l'emporte sur l'année 1825, mais qu'elle cède elle-même à l'année 1826.

Ces documens sont tirés de le *Gazette des Pays-Bas*, qui les emprunte elle-même à la liste des ouvrages nouveaux qui se publie à Amsterdam (*Correspondance mathématique et physique*; Tom. IV, 2^e liv., pag. 140).

245. POPULATION D'AMSTERDAM, en 1826.

D'après le recensement fait en automne 1826, la population de cette ville se montait à 200,784 habitans, dont 100,899 réformés, 43,212 catholiques-romains, 22,203 évangéliques, 9,845 luthériens doctrinaires, 777 remontrans (*Remonstranten*), 1926 anabaptistes, 237 épiscopaux, 18,978 juifs allemands, 2,520 juifs portugais, 107 de diverses sectes.

(*Hertha*; 1827, vol. IX, cah. 2, *Gazette géographique*, p. 62).

246. COMPAGNIE D'AMSTERDAM POUR LES BATEAUX A VAPEUR (*Hesperus*; mai 1827, n^o 113, pag. 449).

Cette compagnie a publié un tarif du transport pour les passagers, les marchandises, l'or, l'argent, etc., qu'on envoie d'Amsterdam à Hambourg, avec le bateau à vapeur, appelé Guillaume I (*Willem de Erste*). Ce bateau loge commodément 70 passagers et une quantité considérable de marchandises. Le tarif se trouve en entier dans le journal indiqué; en voici un extrait :

Les passagers paient pour la première place et la nourriture:
D'Amsterdam à Hambourg. 60 fl. d'Hollande.
D'Amsterdam à Cuxhaven. 56
Pour la seconde place, sans nourriture :
D'Amsterdam à Hambourg. 40 fl.
D'Amsterdam à Cuxhaven. 36

Une famille composée de 3 ou de plusieurs individus ne paie pour la première place d'Amsterdam à Hambourg, que 50 fl. par personne, et pour la seconde place 32 fl. Les enfans au-dessous de 10 ans paient la moitié. Deux ou plusieurs personnes qui voudraient prendre la cajute, paieraient, outre les 60 fl. par tête, encore 150 fl., et les domestiques appartenant à ces personnes, 30 fl. par tête. Il faut arrêter la cajute 48 heures avant le départ du bateau.

La compagnie assure les marchandises et les envois d'argent. Ce bateau à vapeur fait toutes les semaines un voyage, c'est-à-dire, il part d'Amsterdam le samedi, et le samedi suivant il part de Hambourg. On s'adresse à Amsterdam, chez la direction de la compagnie, Kalkmarkt, n° 54.

247. MÉMOIRE SUR LES LOIS DES NAISSANCES ET DE LA MORTALITÉ à Bruxelles; par M. A. QUETELET (*Nouv. mém. de l'Acad. roy. des Scienc. de Bruxelles*; Tom. III, p. 493).

Ce mémoire a été composé à l'occasion de l'introduction des sociétés d'assurances sur la vie dans les provinces du royaume des Pays-Bas. Les seules tables de mortalité connues pour ce royaume, étaient celles que Kerseboom avait dressées pour les rentiers usagers de la Hollande, qui n'étaient point applicables aux hommes pris dans l'état ordinaire de la société. Nous avons déjà fait connaître le travail de M. Quételet, inséré dans la *Correspondance mathématique*, et imprimé à part en hollandais (*Voy. le Bulletin*, Tom. XI, n° 53 à 60).

2 8. DESCRIZIONE DI PALERMO ANTICO, etc. — Description de l'ancienne Palerme, d'après les écrits synchroniques et les monumens des temps; par l'abbé SALVADORE MORSO, prof. arabe à l'université r. de Palerme. In-8° de LXXX et 262 pag., av. une pl. Palerme, 1824-25; impr. du journal littéraire (*Bibl. Ital.*, n° CXXXI, nov. 1826, pag. 280).

Cet ouvrage paraît être le recueil des divers articles insérés sur ce sujet par l'abbé Morso dans le *Journal des Sciences pour la Sicile* (Tom. VII, pag. 24, 37, 149; Tom. IX, pag. 3, 156, 354; Tom. X, pag. 73, 304; Tom. XI, pag. 33 et 281).

Le professeur Morso a écrit cet ouvrage dans le but de faire connaître comment Palerme, par la succession des temps, est

arrivé à l'état de grandeur et de somptuosité où nous le voyons aujourd'hui. Il se propose particulièrement de rapprocher les indications topographiques sur Palerme, consignées dans les anciens écrivains, avec l'état actuel des lieux, et après une courte introduction, il consacre une suite d'articles spéciaux aux monumens les plus importans de l'ancienne Palerme. Le premier mémoire se rapporte à l'ancien château de la ville; un autre à la fameuse tour de Baich, un des monumens de l'antiquité qui, dit-il, occupe et renverse toutes les idées des écrivains siciliens et qui n'existe plus aujourd'hui; un troisième sur l'église Sainte Marie l'amirale, quelques autres sur l'église St-Michel archange et les églises adjacentes, sur le lac de Alhehira, sur les palais de la Cuba et de la Zisa. Vient ensuite la description particulière de l'ancienne Palerme, les actes qui concernent ladite description, et enfin une carte topographique de l'ancienne ville.

L'auteur, aidé des témoignages des anciens écrivains, établit l'ancienne topographie du territoire de Palerme. Il rapporte avec soin les inscriptions arabes et autres, dont il donne l'interprétation, en s'aidant des opinions des plus célèbres orientalistes. (Voy. le *Bullet.*, VII^e section, août 1827, n^o 141, et janv. 1828, n^o 32.)

249. DÉTERMINATION DE LA LONGITUDE DE RIGA; par M. DAV, PAND (*Jahresverhandl. der kurländischen Gesellschaft für Literatur. und Kunst*; Mitau, Tome II, p. 220.)

La différence entre les méridiens de Paris et de Riga, prise par les distances observées de la lune au soleil, est d'après l'auteur de 1 heure 27 minutes 2, 3 secondes en temps, ou en arc 21° 45' 34", 5.

250. BATEAU A VAPEUR D'ODESSA A KHERSON.

Le bateau à vapeur, l'*Espérance*, destiné à la communication entre Odessa et Kherson, est en activité depuis le 16 juillet 1827. Il prend des voyageurs et des marchandises. Il fait le trajet, qui est de 70 milles marins, en 27 heures. Il part d'Odessa, tous les jeudis, à 8 h. du matin. (*Hesperus*; déc. 1827, n^o 311.)

251. DICCIONARIO GEOGRAFICO ESTADISTICO DE ESPAÑA Y PORTUGAL.—Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal; dédié au Roi par le D^r don Sébastien DE MI-

ÑANO, membre de l'Acad. roy. d'histoire. Tom. VI de 518 p.; Tom. VII de 494 p.; Tom. VIII de 486 p.; Tom. IX de 486 p.; Tom. X de 111 p. Plus 39 p. de la liste des souscripteurs. (M à Z.). Madrid, 1827-1828; Pierart Peralta. (*Voy. le Bullet.*; Tom. XI, n° 78.)

Cette belle entreprise, qui mérite à M. Miñano la reconnaissance de tous les amis de la science, est terminée. Grâce à ce grand ouvrage, la géographie et la statistique de l'Espagne seront mieux connues et une foule d'erreurs rectifiées. Nous avons donné avec quelque détail l'analyse de l'article *Espagne* (Voy. ci-dessus, p. 89); nous donnerons également l'extrait de quelques autres articles principaux d'un intérêt général. Nous citerons aussi les articles *Menorca*, *Montserrat*, *Murcia*, *Navarra*, *Pireneos*, *Portugal*, *Segovia*, *Sevilla*, *Sierra-Morena*, *Sierras y Montes de Portugal*, *Valencia*, *Valladolid*, *Victoria*, *Viscaya*, *Zaragoza*, etc. comme offrant, parmi un grand nombre d'autres articles remarquables, des renseignemens curieux et des faits intéressans. Outre la carte générale d'Espagne et de Portugal, dont nous avons parlé, la plupart des volumes sont accompagnés de quelques plans ou cartes particulières qui ne nous sont pas toutes parvenues, et dont, par conséquent, nous ne pouvons rien dire, mais dont nous entretiendrons nos lecteurs lorsqu'ils nous seront connus.

Comme il arrive toujours pour toutes les entreprises utiles, grandes et généreuses, celle de M. Miñano paraît avoir été dans son pays l'objet de plusieurs critiques, ou plutôt de diatribes peu décentes de la part de quelques folliculaires. Il a dédaigné d'y répondre et il a bien fait, ou pour mieux dire, il y a répondu victorieusement en terminant son utile ouvrage. L'estime publique le dédommagera de ces honteuses tracasseries; car c'est un grand service rendu à sa patrie que d'avoir terminé un ouvrage qui, malgré les erreurs inévitables dans une telle entreprise, fait connaître et apprécier des autres nations un pays jusqu'alors fort peu connu malgré le grand nombre d'écrits dont il a été l'objet.

Ce dictionnaire contient plus de 35,000 articles, nombre qui excède les quatre cinquièmes de tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur la péninsule. Il y a des provinces entières en Espagne dont jusqu'à présent personne n'avait dit un mot, excepté

de quelques villes principales. Dans un avertissement placé en tête du dernier volume, M. Miñano expose des motifs qui doivent faire excuser les erreurs dans lesquelles il a pu tomber, et il annonce un supplément qui contiendra toutes les rectifications qui lui seront adressées et toutes celles qu'il pourra lui-même découvrir, appelant de tous ses vœux les observations et les remarques critiques de ses lecteurs.

Cet ouvrage, comme nous l'avons dit, a été fait avec conscience, et par suite d'un zèle soutenu qui seul a pu le faire arriver à sa fin, au milieu des circonstances politiques où se trouve l'Espagne et des difficultés de toutes les espèces qui devaient se présenter dans l'exécution d'une entreprise aussi laborieuse et aussi difficile.

F.

252. APERÇU GÉOGRAPHIQUE SUR LE PORTUGAL; pour faire suite au Résumé des principaux événemens arrivés dans ce royaume en 1806 et 1827; par H. S. In-4° de 31 p.; prix, 1 fr. Paris, 1827; Le Normant.

Cet opuscule offre, comme l'indique son titre, un aperçu rapide et succinct, sur la géographie et la statistique du Portugal. L'auteur donne d'abord tous les faits principaux généraux; il parle successivement de chaque province, en donnant sur chaque ville principale une courte notice; puis vient l'indication sommaire des fleuves et rivières. Un coup-d'œil sur l'histoire de ce pays précède une notice de deux pages sur Lisbonne. Des notes et deux notices, l'une sur les conquêtes et les entreprises commerciales des Portugais, l'autre sur les événemens du règne de Jean VI, terminent cet opuscule qui est suivi d'une table.

Cet écrit est trop substantiel pour être analysé; il suffit d'ailleurs d'annoncer son contenu et son but pour faire connaître cet exposé très-rapide et fort succinct, qui ne peut dispenser sous aucun rapport de recourir à l'excellente statistique du Portugal par M. Balbi. Cet aperçu doit être réuni au *Résumé des événemens politiques* et à une carte militaire de l'Espagne et du Portugal, qui a dû paraître, ou qui du moins était annoncée pour y être jointe, mais dont nous ignorons l'existence. Le prix de ces trois ouvrages était fixé à 3 fr. 50 c.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

253. SYSTÈME DES CONNAISSANCES COMMERCIALES; par A CLAYE.
II^e et III^e livr. In-8°, de 5 feuil. chac. Paris, 1826; V^e Ballard (*Voy. le Bullet.*, Tom. VIII, n° 132.)

Nous ignorons si cet ouvrage utile se continue; les deux livraisons que nous annonçons ne nous sont connues que depuis peu de temps. Nous regretterions que l'auteur se fût arrêté en chemin et à peine au début. Nous avons signalé le plan de cet ouvrage. La 2^e livraison est ainsi qu'une partie de la 3^e consacrée aux *Racines*, le reste de celle-ci aux *Tiges* des plantes utiles. Les articles dont elles se composent sont instructifs et traités très-convenablement. On y trouve toutes les indications qui peuvent guider et éclairer le commerçant, et, nous le répétons, l'on doit désirer qu'un ouvrage de cette nature, qui manque aux commerçans, et dont ils ont un si grand besoin, se reprenne et soit continué. Si l'éditeur sait s'y prendre, et si l'auteur n'est pas trop long, on peut lui assurer un véritable succès.

254. I. LE PETIT PRODUCTEUR FRANÇAIS; par le baron Charles DUPIN, membre de l'Institut. 6 vol. in-32, à 75 c. le vol. Paris, 1827-1828; Bachelier (*Voyez le Bull.*, T. XI, n° 17.)

255. II. ANNUAIRE DU PEUPLE, pour l'année bissextile 1828, ou Petite Bibliothèque populaire, contenant etc, dédié à M. le baron Charles Dupin; par GIRAULT de St.-Fargeau. In-32, de VIII f. et 246 p.; prix 1 fr. 50 c. Paris (1828); Renard.

256. III. MANUEL POPULAIRE, ou Résumé des principes et des connaissances utiles aux classes inférieures de la société; ouvrage qui a obtenu une médaille de la Société pour l'instruction élémentaire; par Alphonse C..., ancien élève de l'école polytechnique. In-18 de V et 219 p.; prix, 1 fr. 75 c. Paris, 1828; Lecointe.

Le *petit Producteur français* a déjà atteint son but. Il est répandu dans toutes les mains, et il ne peut manquer de porter, surtout dans les classes auxquelles il est plus particulièrement destiné, d'importantes vérités et d'utiles préceptes. Plusieurs

traductions en allemand, en anglais, en hollandais, etc., deux éditions en Belgique ont montré que les autres nations s'empressaient de s'approprier cet ouvrage, dont nous n'avons pu encore signaler que les deux premiers volumes.

Le projet de M. le baron Charles Dupin a été d'offrir aux propriétaires et aux hommes occupés des petites industries, une sorte de résumé de son grand ouvrage intitulé : *Forces productives et commerciales de la France*.

Le T. I est intitulé : *Petit Tableau des forces productives de la France, depuis 1814*. C'est la réimpression de l'introduction à ce grand ouvrage, introduction que nous avons fait connaître avec tout le détail que méritait cette publication (*V. le Bull.*, T. X, n° 7.) Ce volume est dédié, comme l'était l'introduction elle-même, à M. le comte Daru. Le T. II que nous avons également signalé à nos lecteurs, est intitulé : *Le petit Propriétaire français*. M. Dupin y résume les notions les plus utiles aux petits propriétaires agriculteurs. Ce volume est dédié à Mgr. l'évêque de B***, aujourd'hui ministre des affaires ecclésiastiques. Dans cet ouvrage les plus utiles préceptes pour l'amélioration de l'agriculture, celle des races d'animaux, les soins, la propreté des habitations sont appuyés d'exemples marquans qui donnent du poids à la leçon.

Le T. III est intitulé : *Le petit Fabricant français*; il est dédié aux électeurs de la France. L'auteur suit le plan adopté pour l'ouvrage précédent. Il y résume les notions les plus utiles aux petits fabricans et aux artisans.

Le T. IV porte pour titre spécial : *Le petit Commerçant français*. Il est dédié aux élèves du Commerce de Paris, de Lyon et de Bordeaux, et M. Dupin y résume les notions les plus utiles aux petits commerçans.

Le T. V est intitulé : *L'Ouvrier français*. Il est dédié aux électeurs du Tarn; c'est un témoignage de gratitude pour les suffrages qui ont porté ce zélé et habile professeur à la Chambre des députés. Dans ce petit volume M. Dupin présente aux simples ouvriers les notions les plus utiles et les plus propres à les convaincre des avantages de l'instruction et des bonnes mœurs.

Dans le T. VI et dernier, intitulé : *L'Ouvrière française* et dédié aux dames fondatrices de la première salle d'asyle établie en France, pour les enfans des ouvrières au faubourg St.-Germain,

M. Dupin approprie ses utiles préceptes aux femmes de la classe ouvrière, comme dans le précédent ouvrage il l'a fait pour les hommes.

Dans un VII^e volume, M. Dupin doit indiquer l'ensemble des moyens les plus propres à faire prospérer une *petite cité française*.

Nous croyons superflu de nous attacher à faire connaître dans leurs détails les préceptes et les notions que M. Dupin cherche, avec un zèle si digne d'éloge, à répandre dans les classes les moins instruites de la société. Cet ouvrage est d'ailleurs, comme nous l'avons dit, déjà jugé et apprécié, et la reconnaissance des hommes auxquels s'adressent ces petits ouvrages assure leur utilité et prouve qu'ils remplissent leur objet.

Les deux autres ouvrages que nous annonçons ont été composés pour répondre au programme d'un concours ouvert par la Société pour l'enseignement élémentaire, qui a proposé un prix en 1826—1827 pour la publication du meilleur almanach populaire.

L'*Annuaire du peuple* est dédié à M. le baron Ch. Dupin, qui méritait cet hommage plus que personne. Il contient un abrégé chronologique des principaux événemens de l'histoire, des inventions, découvertes et progrès de la civilisation; un calendrier indiquant pour chaque jour de l'année le nom d'un français célèbre, des observations détaillées sur les divers travaux de la campagne à faire dans chaque mois; des pronostics indiquant les changemens de temps qu'il importe aux agriculteurs de connaître d'avance; une biographie des hommes vertueux et des bienfaiteurs du peuple; des élémens d'hygiène populaire, des observations sur les habitations, sur la basse-cour et sur le soin que l'on doit prendre des animaux domestiques; des préceptes d'économie rurale; la descriptions de divers instrumens d'agriculture perfectionnés, leur prix; des maximes, pensées morales, etc.

Le *Manuel populaire*, qui a remporté une médaille au concours est divisé en chapitres. Le 1^{er} offre des conseils aux jeunes citoyens; le 2^e contient la Charte avec des observations sur chaque article, pour en développer les principes; le 3^e est consacré aux lois du royaume, c. à d. aux cinq codes; le 4^e offre le tableau du gouvernement et de l'administration; le 5^e est une

petite géographie de la France; le 6^e offre les principaux élémens de la statistique; le 7^e est consacré aux nouvelles mesures; le 8^e à des notions physiques et astronomiques; le 9^e donne quelques connaissances utiles, telles que sur le thermomètre, le baromètre, les paratonnerres, les télégraphes, les machines à vapeur, etc.; le 10^e est intitulé *Morale et Religion*; le 11^e est consacré à l'instruction publique; le 12^e à l'économie domestique; le 13^e contient des instructions sur la santé; le 14^e traite de quelques préjugés dangereux et ridicules; le 15^e indique quelques dispositions d'ordre public sur l'orthographe des enseignes et le respect dû aux monumens publics; le 16^e et dernier contient des nouvelles et des anecdotes propres à intéresser et à instruire la classe à laquelle cet utile manuel est destiné. Cet exposé suffit pour montrer combien le plan en est sage et bien conçu.

D.

257. ON THE PROJECTED LAW ON FOREIGN CORN, etc. — Discours sur la loi projetée pour le commerce des grains, prononcé par M. CANNING, à la Chambre des communes du parlement d'Angleterre, en 1826.

La question du commerce des grains, envisagée dans l'intérêt combiné de l'agriculture et des consommateurs, fut ouverte avec beaucoup de solennité, le 1^{er} mars 1826, à la Chambre des communes du parlement d'Angleterre, par un discours de M. Canning. Ce ministre, s'attachant au point principal de la question, l'introduction des grains étrangers dans le Royaume-Uni, se trouve entre deux opinions extrêmes, l'une qui appelle la liberté illimitée d'importation et d'exportation, l'autre qui prohibe à toujours l'importation. Il ne croit pas qu'aucune des deux doctrines compte de nombreux partisans. Les opinions lui paraissent au contraire se réunir pour la nécessité d'accorder une protection à l'agriculture nationale; c'est ce qu'on a déjà voulu faire par les lois précédentes; mais par quels moyens cette protection peut-elle être efficace et ne pas nuire en même temps aux consommateurs? La loi de 1815 avait établi pour la 1^{re} fois le principe d'une prohibition absolue, en le combinant avec celui d'une importation illimitée, c. à d. que, jusqu'à ce que le quarter de blé atteignît le prix de 80 schillings, la prohibition avait lieu, et au-delà, liberté illimitée d'importation. Qu'en

est-il résulté? que dans les années de disette de 1816 et 17, l'excédant fractionnaire de 2 pences qui décidait l'ouverture des ports est arrivé trop tard pour remédier au mal, et qu'ensuite la prolongation de cet excédant de prix ayant inondé le royaume de grains étrangers, il s'en est suivi une baisse qui a duré jusqu'en 1820, quoique l'abondance des récoltes en 1818 rendit l'importation inutile. On sait quelles furent les plaintes de l'agriculture pendant les 3 années 1819, 20 et 21. Quel résultat que celui d'une loi qui, en 1817, a fait monter le prix du froment à 112 sh., et l'a fait retomber à 38 sh., en 1822, amenant ainsi dans l'espace de moins de 6 ans une différence de 74 sh.! L'établissement d'une taxe sur les grains importés a été proposé par 3 personnes comme un moyen de protection pour l'agriculture nationale. D'après le 1^{er} plan, celui de M. Ricardo, on imposerait une taxe de 20 sh. par quarter de tous blés importés. Cette taxe serait réduite d'un sh. par an, jusqu'à ce qu'elle tombât à un maximum de 5 ou 10 sh. Le 2^e projet, proposé par un membre de la Chambre des pairs, établit une taxe de 16 sh., graduellement réductible à un maximum final de 10 sh. Par le dernier projet, fondé, dit M. Canning, sur les doctrines d'un sévère économisme, et publié dans un recueil périodique que tout le monde connaît, et qui est rédigé par des hommes habiles (la *Revue d'Édimbourg*), on propose une taxe fixe et permanente de 5 ou 6 sh., sauf les cas d'extrême détresse, et pour lesquels on doute que la taxe pût être maintenue. Aucun de ces projets ne paraît au ministre efficace pour le but que l'on se propose. Dans l'hypothèse d'une taxe fixe de 12 ou 5 sh. par quarter, on ne remédie à rien : car si le prix du quarter s'élève, comme en 1817, à 12 sh., la taxe est une surcharge cruelle; si, comme en 1822, il tombe à 38 sh., elle est insignifiante pour l'avantage des producteurs. D'ailleurs, l'obligation de supprimer la taxe dans les temps de disette, substituerait réellement à la loi le pouvoir discrétionnaire du gouvernement, et rien ne garantit que le principe invoqué de la protection nécessaire pour l'agriculture fût renfermé dans les limites qui doivent lui être assignées dans l'intérêt des consommateurs et du commerce. Cette protection, limitée convenablement, le ministre la trouve dans une échelle de taxes dont la progression et le décroissement sont déterminés par les oscillations correspondantes dans le prix des grains.

Une taxe de ce genre peut seule tendre à fixer ce prix, et à prévenir de trop grandes variations. Le prix moyen, depuis 1815 jusqu'à la fin de 1826, a été de 65 sh. 10 d., et celui des 6 dernières années, de 55 sh. 6 d. Le terme moyen de ces deux résultats est 60 sh. Une taxe de 20 sh. sur l'importation, quand le prix du quarter est à 60, paraît une proportion suffisante pour la protection de l'agriculture anglaise. Cette taxe diminuerait de 2 sh. par chaque sh. d'augmentation dans le prix. Quand le prix se serait élevé à 65 sh., la taxe se réduirait à 10; de manière que le prix étant parvenu à 70 sh., la taxe cesserait, ou le montant se réduirait à une taxe de 1 sh. pour la douane, ce qui équivaldrait à une liberté complète d'importation. Dans l'échelle descendante, la taxe croîtrait de 2 sh. par chaque sh. de diminution dans le prix, de manière que, quand il serait tombé à 55, elle s'élèverait à 30 sh. (en tout 75), ce qui équivaldrait en effet à une prohibition. Cette balance, sous le rapport du principe, est favorable à la liberté du commerce, et sous celui de la fixation du prix, à l'agriculture. Le ministre exprime la persuasion que, si l'importation est toujours libre en prenant des précautions suffisantes contre l'inondation du marché national, il en résultera un cours régulier, égal, et qui pourvoira, sans surcharge, aux besoins du pays, au lieu que, dans le système actuel, et si la durée s'en prolonge par l'admission du principe de la prohibition absolue, on n'a et l'on n'aura qu'une série perpétuelle de variations entre la disette et l'engorgement. Par le système proposé, au contraire, le prix du marché tendra à se fixer de manière à ce qu'au lieu d'une révolution qui produit un prix de 112 sh. dans un temps, et de 38 sh. dans un autre, le mouvement du prix sera restreint dans le cercle étroit de 55 à 65 sh. Ce plan nous affranchira, dit le ministre, d'un autre mal très-fâcheux, les abus auxquels donnent lieu les fixations officielles des prix (les mercuriales) dans le système actuel. Il en résulte qu'une variation de 5 deniers fait fermer ou ouvrir les ports, et toujours à contretemps. Par le plan proposé, les déclarations officielles se feront toutes les semaines, et les variations d'une semaine à l'autre rendront impossible toute combinaison frauduleuse. Ainsi, le commerce des grains pourra participer à la considération dont jouissent les autres genres de commerce, les

2 classes dont les intérêts semblaient aussi opposés que l'est un pôle à l'autre, se réconcilieront, et les ministres seront affranchis d'une responsabilité trop grave, quand des mesures nécessaires pour sauver le pays de la disette, comme celle de l'ouverture des ports, qu'ils ont été obligés de prendre sur eux, entraînent, à leur grand regret, la ruine de quelques particuliers.

A. D. V.

258. REPORT ON THE TRADE IN FOREIGN CORN, etc. — Rapport sur le commerce des blés étrangers, et sur l'état de l'agriculture dans le Nord de l'Europe, par M. William JACOB, imprimé par ordre de la Chambre des communes. 2^e éd. Londres, 1826. (*Voyez Edinb. Review* ; sept. 1826, p. 319, févr. 1827, p. 33. — *Monthly Review* ; sept. 1826, p. 1^{re}. — *Biblioth. univers. de Genève* ; oct. 1826, pag. 225 ; janv. 1827, p. 3 et févr. p. 33 ; — *Revue Britannique* ; déc. 1826, p. 183.)

Tandis que dans l'Europe continentale il s'élevait des plaintes continuelles sur la détresse de l'agriculture que l'on attribue à l'avilissement du prix des grains, en Angleterre, le commerce de ces substances alimentaires de première nécessité est sous le joug des prohibitions, et la cherté excite des plaintes en sens contraire. Là, les propriétaires ont obtenu, par l'exclusion des blés étrangers, une prime en faveur de la production nationale contre les consommateurs nationaux, et les classes ouvrières privées, par le haut prix auquel cette législation maintient les grains, du plus essentiel des alimens, font entendre leurs réclamations manifestées naguère par des révoltes. C'est à la fois pour en prévenir le retour, et pour soulager une multitude souffrante, que le Parlement et le gouvernement britannique cherchent en ce moment les moyens de conciliation entre l'intérêt des producteurs agricoles et celui de la masse des consommateurs. On cherche en même temps les moyens de mettre en harmonie la législation céréale avec les principes de la liberté du commerce, adoptés à la face du monde par le gouvernement Anglais. Pour se fixer sur ces moyens en pleine connaissance de cause, on a voulu savoir à quel degré la concurrence des blés étrangers pourrait influer sur le marché national, quelle serait l'étendue des ressources que l'agriculture exotique pourrait offrir à l'Angleterre dans ses besoins, et comme ce

sont surtout les contrées plus ou moins voisines de la Baltique qui lui servent de greniers, on a voulu connaître l'état et les produits de l'agriculture dans ces contrées. Telle a été la mission confiée à un négociant éclairé, M. W. Jacob, auteur du rapport qui nous occupe. Des instructions rédigées pour lui avec beaucoup de sagacité ont dirigé ses recherches, dont les résultats précieux prouvent de sa part autant d'habileté que d'exactitude. L'énoncé rapide de ces résultats fera connaître les intentions de ses commettans. La Prusse, la Pologne, Dantzig, Thorn, Varsovie, Cracovie, la Gallicie, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, sont les pays et les lieux que M. Jacob a visités.

Dantzig et Elbing (Prusse) sont les 2 ports où arrivent en descendant la Vistule les blés de 1^{re} qualité, que produit la Pologne méridionale, et ceux de qualité inférieure, qui viennent de la Pologne prussienne, de Plosk et de la Moscovie. Les magasins de Dantzig peuvent contenir environ 500,000 quarters de grains (Le quarter pesant environ 440 livres, poids de marc, ou 3 hectolitres $\frac{1}{3}$). Ces blés sont produits en général par des propriétaires qui font travailler leurs terres, et les juifs sont les agens du commerce auquel ils donnent lieu.

D'après les calculs approximatifs de l'auteur, calculs dont les principaux élémens lui ont été fournis par les consuls Anglais dans les différens ports de la Baltique, il existait en magasin dans ces ports, savoir :

Dans ceux de la Poméranie,	67,000 quarters.
A Dantzig,	288,000
A Elbing,	73,000
A Mémel, Riga, Pétersbourg, environ	100,000
A Lubeck,	30,000
Total	558,000

Les magasins de Brême, en décembre 1825, contenaient environ 28,000 qu. de blés du duché de Brunswick, d'une petite partie du Hanovre, de Hesse-Cassel, grand duché de Saxe, blés inférieurs en général, et qui descendent le Wésér et l'Elbe. Hambourg, aussi grand entrepôt de grains, en a exporté environ 40,000 qu. par an, depuis 10 ans. M. Jacob n'évalue qu'à 28,000 qu. environ, les blés emmagasinés dans tout le Danemark en octobre 1825. D'après les documens officiels, la quan-

tité des blés en magasin en Prusse, paraît être peu considérable. Un économiste prussien, cité par M. Jacob, mais avec réserve, estime à 3,680,000 qu. la quantité des grains existant en magasin dans l'Europe entière. Au total, il ne pense pas qu'il existe de provisions considérables en magasin. La production des 2 provinces russes de Podolie et de Volhynie, n'est pas regardée par lui comme très-abondante, en la comparant aux autres. Le rédacteur de la *Bibliothèque universelle* de Genève observe à cet égard que M. Jacob paraît avoir établi ses calculs que pour les ports de la Baltique, tandis que les blés de la Podolie et de la Volhynie s'exportent presque tous par la mer Noire. Il ajoute que, dans ces contrées de la Russie méridionale, les frais de transport, même par terre, sont très peu élevés. Les blés y sont d'ailleurs d'une très-bonne conservation. L'on sait combien la méthode de les conserver sous terre est ancienne. Lorsqu'une fois ils sont bien secs, pourvu que le sol dans lequel ils sont enfouis ne soit pas humide, ils se conservent, pour ainsi dire, indéfiniment. Il rappelle à cette occasion, les expériences faites par M. Ternaux pour la conservation des grains dans des silos. En récapitulant la masse des blés en magasin dans les contrées du Nord, M. Jacob trouve les résultats suivans officiels :

Poméranie,	67,000 quarters.
Dantzic et Elbing,	261,000
Lubeck,	29,000
Hambourg,	105,000
Brême,	27,970
Danemark, (présumé)	25,000
Rostock et Vismar,	25,000
Pétersbourg, Riga, Mémel,	100,000

Total. 741,473 qu.

En déduisant $\frac{1}{4}$ de mauvaise qualité, il resterait 556,000 qu. c. à d. à peine 10 jours de la consommation de l'Angleterre, si le tout y était transporté.

Dans les provinces prussiennes, voisines de la Baltique, c.-à-d. la Prusse orientale, l'occidentale, et la Poméranie, le sol est sablonneux, pauvre, et l'engrais manque. M. Jacob ne croit pas que la moyenne des baux domaniaux s'élève au-dessus de 1 sh. 3 d. l'acre. Ces domaines forment environ le 6^e de cette

étendue de pays, égale à plus de la moitié de celle de l'Angleterre. Le prix actuel le plus élevé de ces terres ne dépasse pas 40 sh. l'acre, et quelques unes se vendent 15 sh. La plus grande partie ne produit que du seigle. Les capitaux manquent pour les avances et pour l'achat du bétail. La détresse de l'Angleterre, dans ces provinces, a beaucoup diminué la culture du froment. Il faudrait beaucoup de temps pour l'y étendre de nouveau. La culture du chanvre et des plantes oléagineuses, l'exportation croissante du beurre et l'industrie des bêtes à laine continueront d'influer sur la diminution de la culture des grains. En 1824, au lieu d'avoir un surplus, ces provinces ont importé 57,000 quart. M. Jacob estime, dans ces contrées, à 20 p. cent la perte sur les frais de culture des grains, seulement, et outre la perte de toute rente du sol.

Dans la Pologne, quelques domaines sont d'une étendue immense. Parmi les terres du 2^e ordre, celles de 5 à 6,000 acres sont réputées peu considérables. Les grandes sont de 30 à 40,000 acres. La classe la plus nombreuse des cultivateurs est celle des paysans à qui les seigneurs concèdent de petites propriétés, à charge de redevances en travail, pour un ou 2 jours, avec attelages; le surplus du travail exigé est payé de 6 à 12 sous par jour. Les propriétés qu'on leur concède sont de 24 à 50 acres. Ces paysans ne sont plus en effet maintenant *attachés à la glèbe*; mais leur pauvreté, leurs dettes, et souvent leur attachement envers le seigneur, les retiennent sous sa tutèle. Dans le Nord de la Pologne, le seigle est au froment dans la proportion de 9 à 1; dans le midi la proportion du froment est d'un 5^e, ou d'un quart. Les terres de la Couronne forment, en Pologne, environ 10 millions d'acres, ne rapportent de fermage que 4 millions de florins de Pologne, ou environ 95 mille livres sterl., c.-à.-d., environ 3 pences l'acre, y compris une grande quantité de terrain non productif; le revenu du sol en culture varie entre 8 et 14 pences l'acre. Le prix des fermes a prodigieusement diminué depuis quelques années. Une ferme de 7,000 acres rapportant antérieurement 850 liv. sterl. n'en rapporte plus que 170. Une autre de 4,000 acres, à 4 lieues de Varsovie, et près d'une bonne route, ne donne plus que 180 liv. sterl. Une 3^e de 2,300 acres dont 2 7^{èmes} en prairies arrosées et 300 acres de forêts, avec une belle maison d'ha-

bitation ne rend plus que 95 liv. sterl. Le ministre des finances du royaume de Pologne évaluait les frais de culture des blés, aux environs de Varsovie, au double de la valeur vénale, sans doute non compris celle de la paille. Les mercuriales de Varsovie établissent pour prix moyen des 24 années de 1796 à 1820, 33 sh. le quart., 31 sh. pour les 10 années de 1814 à 1824, et seulement 14 sh. pour 1825. Le blé acheté à Varsovie, à 28 sh. le quart. revient à Londres, avec les frais et les avaries, à 48 sh. Les frais augmentent à raison des quantités exportées, et diminuent avec la demande.

Le sol de la Pologne est épuisé par le mauvais système des jachères et par une trop continuelle succession des récoltes de céréales. Aussi le superflu des grains exportable a-t-il beaucoup diminué, malgré l'augmentation successive de l'exportation, depuis 1824, augmentation causée par la détresse des propriétaires qui, suivant les comptes de la douane de Thorn, n'avaient expédié par la Vistule, dans les trois années 1821, 22 et 23, que 83,000 quart, tandis qu'en 1824, ils en ont expédié 94,000, et en 1825, 176,000, c.-à.-d., autant que dans les 4 années précédentes. Aussi assure-t-on que les magasins sont épuisés, et qu'une demande de 10,000 quart. aurait suffi cette année pour faire doubler les prix. Pour juger de la diminution de la production, il suffit de savoir qu'à 2 époques de paix, 1° dans les 11 années de 1795 à 1805, on a exporté par l'embouchure de la Vistule, 5,259,163 quart., ou 438,263 qu. par an, tandis que 2° dans les 11 ans de 1815 à 1825, on n'a exporté par les mêmes ports que 1,669,027 qu., ou 151,729 quart. par an, 3° d'après les documens mis sous les yeux de la Chambre des communes, les 3 années de la plus forte importation des grains en Angleterre, ont été 1802, 1810 et 1818. En 1802, l'exportation de Dantzig et d'Elbing fut de 680,496 qu. En 1810, la France étant maîtresse du pays, il n'en sortit que 267,277 qu. en contrebande. En 1818, malgré les hauts prix à Dantzig, 54 sh. 11 d. le qu., on n'en put tirer que 335,769.

En évaluant à 1 qu. par tête, et à 40,000 qu. par jour environ, la consommation de l'Angleterre, la quantité de blés importée de Dantzig et d'Elbing, dans la 1^{ère} série d'années comparées entr'elles (la population de l'Angleterre étant alors de 11 millions), et en supposant l'importation complète des

blés de ces ports, n'ont pas excédé 12 jours de sa consommation, et réellement à suffi à peine pour 9 jours. A la 2^e série (population, 14 millions), la quantité envoyée par la Vistule n'équivalait qu'à la consommation de 2 ou 3 jours. Les 117,963¹/₄ quart. par an, moyenne des 19,581,947 qu. formant la masse des blés importés de Dantzig, pendant 166 ans, ne représentent pas une consommation plus forte. On observe très-judicieusement, à ce sujet, dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, qu'il faut conclure, de ces faits, comme de tous les faits de même nature, qu'en cas de disette, l'importation des blés étrangers dans un grand pays peut être de peu d'effet, comme moyen réel de soulagement, par l'augmentation des subsistances, puisque dans le cas cité, une économie journalière d'un centième sur la consommation en pain de la masse de la nation aurait suffi pour combler le déficit et équivaloir à une importation de grains représentant le chargement de 200 navires. Mais cette importation étrangère n'agit pas moins avec la plus grande efficacité pour un soulagement réel, en influant sur l'opinion et en faisant arriver sur les marchés les blés du pays que la spéculation tendrait à accumuler jusqu'à ce que la cherté fût extrême. La concurrence les fait sortir des magasins des spéculateurs et arriver au grand jour. Cette observation, que nous avons faite nous-même depuis long-temps et dont les faits démontrent la justesse, prouve que les disettes sont souvent factices, et très-rarement aussi désastreuses en réalité qu'on le suppose. C'est en même temps une réponse sans réplique aux économistes qui, comme J. Stewart et M. Malthus, exagèrent l'insuffisance effective des importations pour en conclure l'impossibilité de subvenir aux besoins d'une population croissante.

Les blés de la Volhynie et de la Podolie, les provinces les plus fertiles de la Pologne, et plus rapprochées de la mer Noire que de la Baltique, arrivent en plus grande quantité à Odessa qu'à Dantzig. Il eût donc été à désirer, pour avoir une idée complète des moyens et des résultats de l'importation étrangère, que l'Angleterre eût fait faire à Odessa et en Crimée les recherches que M. Jacob a faites dans l'Europe septentrionale.

Quant à l'influence probable qu'aurait l'ouverture des ports

de l'Angleterre, comme encouragement à la culture des blés dans les provinces qui communiquent avec la mer Baltique par la Vistule, en supposant le prix moyen des blés d'Angleterre entre 60 et 64 sh., voici les conjectures que M. Jacob présente avec beaucoup de réserve.

Les variations dans les lois anglaises sur les grains ayant causé de grandes pertes aux pays de production, il faut, pour que le stimulant de l'exportation soit efficace, que l'on puisse la croire durable. En supposant que le blé coûte au cultivateur des environs de Varsovie 28 sh., que toutes les dépenses et frais de transport sur les marchés anglais reviennent à 20 sh., et que les prix de l'Angleterre soient de 60 à 64 sh., on peut présumer qu'un profit de 12 à 14 sh. suffirait pour donner un grand encouragement à cette culture. Mais, si l'on ajoutait une taxe à ces frais, et qu'elle fût assez forte pour élever le blé à un prix supérieur au taux des marchés de l'Angleterre, il en résulterait du découragement. En supposant cette taxe de 10 à 12 sh. et les prix d'Angleterre toujours à 60 ou 64, M. Jacob pense que ce taux ne laisserait pas assez de marge au cultivateur et au commerçant, et il ne voit alors aucune raison pour que la production annuelle de la Pologne et de la Prusse augmente. On n'exporterait probablement que des grains de 1^{re} qualité, et M. Jacob croit que les grains de qualité inférieure ne paieraient pas les frais, à moins que les prix anglais ne s'élevassent au-dessus de 64 sh.

AUBERT DE VITRY.

259. I. RAPPORT SUR LE COMMERCE DES GRAINS, etc.; par W. JACOB.

260. II. LETTRE AUX ÉLECTEURS DE Bridgenorth sur les lois relatives aux grains; par W.-W. WITHMORE. (*Quart. Review*; déc. 1826, p. 269.)

Nous venons de rendre compte de l'ouvrage de M. Jacob; l'objet du présent article n'est donc que de faire connaître l'opinion de la *Revue trimestrielle* sur les questions relatives aux grains, opinion dont le développement, suivant l'usage adopté par les rédacteurs des Revues anglaises, a pour texte ou plutôt pour prétexte les écrits qu'elles annoncent.

En effet, l'auteur de l'article, après avoir transcrit les titres

des écrits dont il s'agit, n'en fait aucune mention, et se livre à l'examen de la question en elle-même. Il approuve pleinement le projet de loi proposé par le gouvernement, comme ayant pour but de concilier les intérêts des producteurs et des consommateurs, en substituant au régime prohibitif une protection réglée d'après la combinaison de ces intérêts. Il s'attache à montrer aux agriculteurs que leur intérêt n'est point dans le maintien d'une hausse factice pour le prix des grains, et il établit son opinion sur la connexion intime qui lie ensemble les deux intérêts, celui de l'agriculture et celui des manufactures. Le haut prix des grains et, par conséquent, de toutes les denrées, faisant hausser les salaires et par suite le prix des objets fabriqués, ferme aux manufacturiers tous les marchés où ces objets sont en baisse. Cette hausse factice tend donc constamment à diminuer la consommation, en diminuant le travail et les ressources des consommateurs; c'est cependant la portion manufacturière de la population qui, par sa consommation, crée et augmente la rente de l'agriculteur, puisque c'est l'accroissement de la demande qui fait cultiver jusqu'aux terres de qualité inférieure. Il y a contradiction entre le désir de maintenir pour les grains un prix élevé, payé par une immense population manufacturière, et l'espoir de tenir toute cette population en pleine activité de travail, lorsque les grains sont à un prix élevé. Il faut donc que l'importation des blés étrangers influe sur le prix du marché national, de manière à mettre les manufacturiers nationaux en état, sinon d'accroître, au moins d'entretenir leur commerce avec le monde civilisé. Les lois actuelles sur les grains n'atteignent point le but que se proposent les agriculteurs, puisque le gouvernement est obligé de les enfreindre, afin de soulager la misère des ouvriers. Mais l'instabilité dans les mesures de ce genre, suite inmanquable du pouvoir discrétionnaire laissé au gouvernement, influe de la manière la plus défavorable sur toutes les transactions, dont elle compromet la solidité, en les livrant à des éventualités qu'on ne peut calculer. Les meilleures mesures à adopter sont donc celles qui, conciliant tous les intérêts et prévenant les crises que ne pourraient manquer de faire naître de mauvaises récoltes et la cherté, dispenseront le gouvernement de toute intervention. L'abaissement du prix des grains par l'effet de l'importation des blés étran-

gers soulagera-t-il immédiatement la détresse de la population ouvrière hors de travail ou sans travail suffisant ? Cette question très-compiquée ne peut être décidée qu'après quelques observations préalables.

La détresse des manufactures est attribuée à l'impossibilité pour les fabricans de vendre à un prix assez bas pour assurer au-dedans et au-dehors la consommation de leurs produits. Il en résulte la mise hors de travail d'un grand nombre d'ouvriers, la baisse des salaires, effet de la nécessité de travailler au plus bas prix, et, par conséquent, la misère. La crise, dit-on, porte avec elle son remède, la consommation devant s'accroître par suite du bon marché des produits, résultat de la baisse des salaires. Mais l'idée que le bon marché commande toujours la consommation et étend toujours le marché est plutôt une déduction logique qu'une vérité de fait. Nul doute qu'il n'y ait tendance vers ces résultats ; *mais la production a des limites qu'on ne peut forcer sans engorgement.* Les déterminer avec exactitude est, à ce qu'il paraît, hors du pouvoir des théoriciens et des économistes pratiques. Supposez que le bon marché engage un consommateur, qui n'a besoin que de deux chapeaux par an, à en acheter 8 de plus, et que son exemple soit généralement imité, l'engorgement dans cette marchandise va cesser pour le moment ; mais les acheteurs, seront trois ans après, sans acheter de chapeaux. La fabrication ne pourra donc plus marcher comme auparavant. Ce qui a lieu en petit, a également lieu en grand, et c'est ce qui nous est arrivé pour le débit de nos produits industriels dans l'Amérique du Sud. Les moyens artificiels et temporaires d'exciter la production et le débit, comme les expéditions de marchandises dans ces contrées où l'influence des produits excédaient de beaucoup les besoins, ainsi que les fournitures en temps de guerre, et les emprunts qui les paient, ne créent que des produits qui s'absorbent sans reproduction ; c'est ce qu'avait très-bien aperçu Franklin, qui avait une sorte de science intuitive en économie politique. Les produits qui ne laissent point de trace matérielle, n'en sont pas moins, si l'on veut, des résultats d'un travail productif. Il faudrait plutôt les qualifier de dépenses non productives. Toujours faut-il distinguer le travail qui reproduit d'avec celui qui n'est pas reproductif. Les effets de ces deux espèces de produits sont égale-

ment très-différens , si on les considère comme stimulans de l'industrie.

Un capitaliste , voulant dépenser 20,000 l. st. (500,000 fr.), à l'amélioration de sa terre , à l'agrandissement et à l'embellissement de son habitation , y consacre 5,000 l. (125,000 fr.) par an ; il en résulte un encouragement pour le travail ; mais les 4 années écoulées , cet encouragement cesse , et que deviennent les ouvriers qui se sont établis et mariés sur la foi de ce stimulant ? L'industrie encouragée par les dépenses de la guerre est dans le même cas , et il en est ainsi , dans l'état de paix , pour tout stimulant artificiel de l'industrie agricole ou manufacturière. Le haut prix des grains ayant déterminé la culture des mauvaises terres , la baisse de ces prix réduit à la misère les nouveaux cultivateurs. Il en est de même pour le surcroît de production occasioné par l'espérance d'une demande immense dans les marchés étrangers , lorsque le peu d'étendue des besoins réels ou une concurrence que l'on n'avait pas prévue viennent à tromper cette espérance.

Quant au soulagement immédiat de la classe ouvrière par la baisse du prix des grains , on ne peut l'espérer tant que la masse de la population laborieuse excède la demande du travail. Car il se présentera toujours une multitude de travailleurs au plus bas prix possible , et l'avantage de la baisse sera pour les entrepreneurs. Il y a bien tendance à une amélioration pour le sort de l'ouvrier , par la hausse relative du salaire ; mais , pour que cette amélioration ait lieu , il faut que la demande du travail se proportionne au nombre de ceux qui en sollicitent. Alors même , comme il y a toujours quantité d'ouvriers prêts à travailler à moindre prix , le profit se partage entre eux et les capitalistes. L'inévitable conséquence du haut prix des denrées est l'accroissement , et , par suite , l'excès de la production ou l'engorgement. L'intérêt de l'agriculture est donc le même que celui des manufactures , c. à d. la proportion entre la demande et l'offre du travail , et des prix stables et modérés.

L'auteur de l'article se demande d'abord si un changement dans la législation relative aux grains peut amener une diminution dans les frais de production manufacturière , capable d'assurer aux produits fabriqués une demande suffisante , constante , et de nature à procurer aux classes laborieuses des salaires con-

venables et un emploi permanent. Si l'on ne peut pas s'en flatter, il faut ou laisser son cours à la misère, ou chercher un autre moyen d'y remédier. 2° Si aucuns progrès probables du commerce intérieur et extérieur n'offrent la perspective d'un emploi suffisant pour la population laborieuse, y a-t-il quelques moyens de faire entrer dans d'autres classes la portion souffrante de cette population, sans nuire à ces classes ?

S'il n'y en a pas, que reste-t-il à faire ? Le gouvernement se fera-t-il manufacturier, industriel et commerçant ? Des prêts faits pour des entreprises procureront-ils un accroissement de revenus, s'il n'y a pas une demande réelle de travail et de produits ? et si les secours du gouvernement viennent à cesser, que deviendront ceux qui auront compté sur son appui pour s'établir ?

Emploiera-t-on les nécessiteux au défrichement de terres incultes ? quel avantage y aura-t-il à cultiver de mauvaises terres, quand on se plaint du bas prix des produits fournis par les terres déjà cultivées ?

AUBERT DE VITRY.

261. DE L'INCONVENANCE POLITIQUE DES LOIS SUR LES GRAINS. (*Gentlem. Mag.* ; août 1825, p. 293.) (Voy. le *Bullet.* de nov. 1826, n° 200 et 201.)

L'auteur de cet article s'est borné à citer plusieurs passages de l'ouvrage d'Adam Smith, pour prouver combien sont impolitiques les mesures prohibitives et restrictives du commerce des grains.

262. SULLO STATO DELL' AGRICOLTURA, etc. — De l'état de l'agriculture dans le nord de l'Europe, et du commerce des blés en général. In-8° de 45 pag. Milan, 1828.

Cet écrit de M. Lampato, directeur des *Annales de statistique*, qui se publient à Milan, est la répétition d'un grand article élaboré qui se trouve faire partie de ce recueil périodique. Il a pour objet de faire connaître aux lecteurs italiens les faits et les raisonnemens contenus dans le rapport de M. Jacob (Voy. ci-dessus, n° 258), et d'y joindre quelques autres considérations sur le commerce des blés en général. L'auteur conclut que, quoique la liberté illimitée du commerce soit un principe à suivre, néanmoins dans certains cas particuliers, notamment dans ce qui a rapport au commerce des grains, il y a des raisons de

convenance et même de nécessité qui doivent prévaloir quelquefois. (*Revue encyclop.* ; mars 1828, p. 731.)

VOYAGES.

263. VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES et les départemens adjacens; par MELLING. VII^e et VIII^e liv. (Voy. le *Bulletin*, Tom. XI, n^o 208).

C'est toujours avec un nouveau plaisir que nous annonçons les nouvelles livraisons de ce magnifique ouvrage. La régularité de leur publication ajoute encore au prix que leur donne la parfaite exécution du texte et des planches. Le premier, dû à une plume élégante et facile, est tout-à-fait approprié au genre de composition que demande un voyage pittoresque; il est de plus riche de faits et d'observations intéressantes et instructives, de détails de mœurs, de peintures sagement ménagées et de renseignemens statistiques qui donnent au récit du positif et de la vie.

Bagnères de Bigorre, ses thermes, surtout le nouvel établissement de *Marie-Thérèse*; les bains de Salut, près de Bagnères; Tarbes; le château d'Odos, près de cette dernière ville; la vallée d'Aure, sont les sujets traités dans la 7^e livraison.

Nous signalerons à la suite de la description de Bagnères, une nomenclature très-complète des eaux thermales et minérales de cette ville, avec l'indication de leur emplacement et du degré de chaleur de chacune d'elles. La description de la vie des baigneurs, celle de la vallée d'Aure, célèbre par ses marbres, et l'on peut même dire chaque article de ce voyage, seront lus avec beaucoup d'intérêt.

La vue de Bagnères, celle du nouvel établissement thermal de Marie-Thérèse, des bains de Salut, si solitaires au pied des hautes montagnes, la vue de Tarbes et d'une partie de la chaîne des Pyrénées, celle du château d'Odos, donné par Henri IV à la famille de Lasalle, enfin, un beau site de la vallée d'Aure, entre Sarrancolin et Camons, sont les sujets des belles planches de cette livraison.

La 8^e s'ouvre par la vue d'une partie de la chaîne des Pyrénées et du plateau de St-Gaudens; la ville de St-Bertrand de

Comminges, dominée par sa haute église, l'établissement thermal de Bagnères de Luchon, lui succèdent. La vue du lac de Séculéjo et de ses cascades présente l'aspect le plus imposant. Ce lac, situé au fond d'un vaste amphithéâtre, à 718 toises au-dessus de la mer, reçoit entre autres la superbe cascade, dite d'*Espingo*, de plus de 800 pieds de hauteur. La vue de la cascade du Lys, animée par une chasse à l'ours, et celle du port de Venasque, termineront cette belle livraison. Cette dernière vue offre tout l'attrait des scènes pittoresques et imposantes des plus hautes Alpes. Cette profonde entaille, qui forme le passage d'un versant sur l'autre, laisse apercevoir les monts entassés jusqu'aux nues et la plus haute cime de la Maladetta, qui s'élance jusqu'aux cieux sous la forme d'une immense aiguille. Toutes les planches sont dues à M. Salathé, et font beaucoup d'honneur à son talent et à l'intelligence des effets que possède cet habile artiste.

264. I. CHRISTOPHE COLOMB. — Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb, pour la découverte du Nouveau-Monde, de 1492 à 1504, publiés pour la première fois par ordre et sous les auspices de S. M. Catholique, par don M. F. DE NAVARRÈTE, secrétaire de S. M. C., directeur du dépôt hydrographique de Madrid et de l'Académie royale d'histoire; ouvrage traduit de l'espagnol, par MM. CHALUMEAU DE VERNEUIL et DE LA ROQUETTE; revu sur leur traduction, par M. de Navarrète, et accompagné de notes par les traducteurs, et par MM. Abel Remusat, Adrien Balbi, baron Cuvier, Jomard, Labouderie, Letronne, de Rossel, Saint-Martin, Walkenaer, etc. 3 vol. in-8° avec deux portraits de C. Colomb, ses armoiries, le fac-simile d'une de ses lettres autographes, et 2 cartes; prix 21 fr. Paris, 1828; Treuttel et Würtz.

265. II. COLLEZIONE DEI VIAGGI, etc. — Collection des voyages et des découvertes, etc.; (Traduction italienne du recueil original espagnol, dont la traduction française est annoncée ci-dessus. 1^{er} cahier.) Gênes, 1827; impr. Carniglia, aujourd'hui Donando.

Nous avons annoncé la publication du recueil original espagnol des relations de Christophe Colomb, etc. (Voy. le *Bullet.*,

Tom. VII, n° 169; XI, 142). Nous annonçons aujourd'hui, et en même temps, les deux traductions française et italienne de ces documens importans.

I. Le degré d'intérêt que chacune de ces relations présente a été signalé par nous dans le dernier des deux articles ci-dessus cités. Nous y renvoyons nos lecteurs, en nous bornant à leur rappeler que l'on n'avait point encore réuni sur les voyages et les travaux du plus célèbre des navigateurs autant de documens d'une égale authenticité. *L'histoire de la vie et des voyages de Chr. Colomb*, publiée à Londres, par M. Washington-Irwing, et déjà traduite aussi dans notre langue, obtiendra dans le *Bulletin* la mention due à une grande composition dont le talent de l'auteur assure le succès. Mais, quel que soit le mérite de cet ouvrage, il ne saurait tenir lieu de celui dont la traduction française complète vient de paraître; car, dans celui-ci, ce sont Chr. Colomb et ses principaux compagnons eux-mêmes qui racontent avec candeur l'histoire de leurs travaux. Ces relations originales nous font partager, encore mieux que le récit le plus habilement composé, les émotions diverses qu'ils ont éprouvées, leurs dangers et leurs succès. Rien ne saurait non plus remplacer les documens officiels qui accompagnent ces relations.

Nous consacrerons un article spécial à cette traduction et aux notes qui y ajoutent un nouvel intérêt. En attendant, les noms des traducteurs, ceux des savans qui ont enrichi leur travail de nombreuses remarques, en garantissent assez le mérite. On peut être assuré d'avance que cette publication ajoute un très-bon livre et un recueil indispensable à la collection des relations et des voyages originaux de découvertes.

II. Cette traduction italienne paraît régulièrement par cah. de 100 pag., chaque mois. 6 cahiers formeront un volume; on distribuera gratis 2 grandes cartes géographiques. Le prix de la souscription est de 2 l. 50 pour chaque cahier à Gênes, et de 3 l. 16 pour l'extérieur. On fera une remise de 25 cent. par chaque cahier à ceux qui paieront les volumes d'avance. Les souscriptions se reçoivent à Gênes, à l'impr. susdite, chez J. Gravier, et dans toutes les autres villes chez les principaux libraires. (*Antolog.*; n° 78, juin 1827, vol. XXVI, pag. 169).

266. ITINÉRAIRE PITTORESQUE DU FLEUVE HUDSON et des parties latérales de l'Amérique du nord, d'après les dessins origi-

naux pris sur les lieux; par J. MILBERT, etc. IX^e, X^e et XII^e liv. (Voy. le *Bullet.* de mai, n^o 205).

On ne saurait donner trop d'éloges à ce bel ouvrage soit pour la variété et l'intérêt des sites qu'il nous fait connaître, soit pour l'exécution des planches dont il se compose. Des quatre vues de la 9^e livraison, trois sont consacrées aux chûtes célèbres du Niagara; la 4^e représente la chute de la *rivière des pierres à chaux*, dont l'effet est fort pittoresque.

Il est impossible de mieux rendre l'imposant effet des chûtes du Niagara; l'une des vues représente la *chûte générale*, côté du Canada; une autre, le *fer à cheval de cette chûte*, du même côté, c'est une portion de la chute générale; la 3^e vue, qui est d'un excellent effet, représente la chute prise du côté américain.

La 10^e livraison contient la chute de la rivière Génésée, d'un fort bel aspect, la chute du Deer Creek ou rivière des Daims, le port militaire de Sacketts-Harbour, et une manufacture de coton, sur la rivière Noire, construction fort pittoresque, qu'accompagne un pont aussi frêle que hardi.

La gravure des dessins de la 11^e livraison n'étant pas terminée, les éditeurs publient la 12^e avec la 10^e; on voit qu'ils sont en mesure d'être exacts, et en effet cet ouvrage a été publié avec une grande régularité, ce qui n'a rien enlevé au mérite de l'exécution et aux soins que réclame une aussi belle entreprise.

Cette 12^e livraison présente des sites non moins intéressans que les précédens : ce sont la vue de la rivière Passaic, l'entrée des chûtes de cette rivière, des chûtes près des bains de Schooley's, puis celle de la Passaic.

D.

267. EXPÉDITION DU CAPITAINE BEECHY (Extrait d'une lettre datée de Macao, en avril 1827. *Morn. Chronic.* — *Galign. Messeng.*, Paris, 16 janv. 1828. — *Times*, 3 janv. *id.* — *Courier*, *id.*; 31 mars 1828).

Nous réunissons ici des extraits des journaux anglais où l'on trouve les renseignemens les plus récents sur cette intéressante expédition.

Partis de san Francisco, le 28 décembre 1826, est-il dit dans la lettre ci-dessus citée, nous longeâmes la côte jusqu'à Monte-

rey, d'où, après un court séjour, nous fîmes voile de nouveau pour les îles Sandwich, et nous arrivâmes à Oahu, l'une de ces îles, où leur nouveau roi a fixé sa résidence, et dont la capitale est Honaruru. Là, nous mouillâmes dans un bon parage à une portée de pistolet du rivage. Les naturels du pays nous reçurent de la manière la plus amicale, et parurent satisfaits du long séjour qu'ils espéraient que nous serions au milieu d'eux. Le roi, accompagné de ses chefs, se rendit à bord du *Blossom*, où ils dînèrent, ainsi que les consuls anglais et américains, avec quelques capitaines de bâtimens marchands de cette dernière nation. Le repas, des plus somptueux, se termina par des toasts et par des chants auxquels les insulaires répondirent par d'autres chants exécutés d'un bout à l'autre sur le même ton de voix, et auxquels nous ne comprîmes rien. En réciprocité de cette fête, le roi, dont l'exemple fut, quelques jours après, suivi par les Américains, nous convia à plusieurs reprises à un « *Loohau*. » Ce *Loohau* tire son nom du principal mets qui est servi sur la table, et qui n'est autre qu'une pièce de porc salé garni avec profusion de têtes de *Tara* étuvées, substance qui ressemble beaucoup à notre moëlle végétale d'Angleterre. Comme nous nous y attendions, toutefois, ce ragoût fut accompagné d'une grande quantité de volailles bouillies, sans quoi nous eussions fait fort mauvaise chère.

Qu'il me soit maintenant permis de revenir sur l'opinion un peu hâtive que je m'étais formée des naturels de ces îles, lors de notre dernier voyage. Leur extérieur sauvage et un peu bizarre s'était adouci; partout où nous nous présentâmes, nous reçûmes l'accueil le plus hospitalier. A Otahiti on ne comptait que par *dorarr* (dollars) pour tout ce que nous demandions; mais ici jamais il ne nous arriva d'entrer dans une hutte dont les hôtes étaient occupés à manger ou à boire, sans qu'aussitôt ils ne nous fissent place, et ne nous invitassent à être de la partie. Lorsque j'étais de service sur le rivage, soit pour faire enlever des vivres, soit pour toute autre espèce de corvée, toujours les indigènes présens m'offraient leur assistance. Quant aux dames, tout ce que je me permettrai d'en dire, c'est qu'elles se ressemblent toutes, quant aux manières et à la conduite, depuis la princesse royale jusqu'à la dernière de ses sujettes. La ville de

Honaruru est composée de huttes faites en forme de meules de foin ; mais quelques-unes de ces habitations agrestes sont meublées et distribuées d'une manière très-commode et même avec goût. Il en est qui ont en face de leur devanture un enclos rempli de bananiers et autres espèces d'arbres qui y répandent de l'ombre et de la fraîcheur. Au total, ce lieu eut pu nous paraître agréable, si ce n'eût été la présence incommode des résidents américains, dont le nombre, en comparaison de celui des Anglais, était considérable. Dans le fait, ces étrangers, ayant à leur tête les missionnaires de leur nation, s'efforcent par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, de prendre de l'ascendant sur l'esprit du roi. Ils ont même été jusqu'à tenter de faire substituer les étoiles et les bandes américaines au *Jack* anglais de l'union, qui se trouve présentement dans le champ du drapeau national; mais, comme de raison, le consul anglais y mit bon ordre. D'autres tentatives de cette espèce ont été faites, toujours dans les mêmes vues intéressées et exclusives. En voilà bien assez pour Oahu..

Après un séjour d'un mois, on mit de nouveau à la voile sans trop savoir pour quelle destination; mais nous désirions beaucoup que ce fût pour la Chine, et c'est, en effet, la direction que nous prîmes. Nous passâmes entre les îles des Larrons. Elles ne méritent point d'être décrites, du moins celles que nous vîmes, et qui étaient désertes. Le 10 avril, au point du jour, après avoir passé dans le cours de la nuit à travers une multitude de barques de pêche chinoises, au risque de les submerger, nous découvrîmes la grande île de *Lemma* devant laquelle nous mouillâmes pour la nuit. Le lendemain matin nous levâmes l'ancre et nous nous portâmes sur Macao. Nous mouillâmes dans le *Typha*, et beaucoup plus avant qu'il n'est permis à d'autres vaisseaux; ce qui donna lieu de la part des Chinois et des Portugais, à des remontrances auxquelles nous n'eûmes point égard; nous gardâmes notre position. Bientôt nous fûmes abordés par une foule de Chinois qui nous saluèrent très-poliment et en s'écriant, en mauvais anglais, « Comment vous portez-vous? Je vis votre visage au dernier voyage, etc. — Macao est une très-jolie petite ville; vue du côté de la mer, elle a un aspect très-agréable. On aperçoit au 1^{er} plan la factorerie anglaise, com-

posée d'une rangée de corps de bâtimens d'une construction à la fois simple et élégante. En arrière, sont placées de chaque côté de rues très-étroites, toutes les boutiques chinoises, où se trouvent exposés en vente toutes sortes d'objets pour lesquels le marchand ne manque pas de demander le double du prix qu'il espère obtenir.

Des lettres du *Blossom*, datées du Kamtschatka, et du mois de juillet 1827, annonçaient au gouvernement anglais l'intention où était le cap. Beechey de se rendre de cette contrée au passage de Kotzebue (*Kotzebue's inlet*), pour y chercher l'expédition au pôle arctique, sous les ordres du capit. Franklin, revenu en Angleterre, environ 3 mois après. Des nouvelles du *Blossom*, parvenues depuis, ont annoncé que ce vaisseau arriva en décembre dernier du détroit de Behring à S^t-Blas, et entra ensuite, en effet, dans la passe de Kotzebue où il éprouva un très-gros temps, qui empêcha le bâtiment de pénétrer aussi avant qu'il l'avait fait dans le courant de l'été de 1826, alors qu'il était à la recherche du capitaine Franklin et de son détachement. Le capit. Beechey fit rencontre de quelques indigènes qui manifestèrent des dispositions très-hostiles, et qui, par leur conduite, lui inspirèrent des craintes sur le sort de celle du capitaine Franklin. Après y avoir séjourné autant que possible, le *Blossom* quitta la côte, et se dirigea au sud. Ce bâtiment pourra être de retour en Angleterre dans le cours de l'été prochain. Au départ des nouvelles, le capit. Beechey, ses officiers et les hommes de son équipage se trouvaient tous en bonne santé.

TABLE

DES ARTICLES DE CE CAHIER.

<i>Géographie et Statistique.</i>	<i>Pages.</i>
Traité complet de cosmographie et de géographie historique, etc. ; J. P. C. Casado-Giraldès.....	241
Tableaux statistiques pour l'Europe, l'Asie et l'Australie.....	242
Tableau synoptique des grandes puissances européennes.....	243
Notices historiq. sur les bibliothèques ancien. et modernes, etc. ; J. L. A. Bailly.....	244
<i>Id.</i> sur les bibliothèques publiques de la Russie.— sur la bibliothèq.	

impériale de Moscou.—sur celles de Copenhague.—sur la bibliothèque apponienne de Presbourg.....	<i>Id.</i>
<i>Id.</i> sur la mesure de l'arc de longitude entre Munich et Brest; le chev. Bonne.....	249
Hist. natur. des princ. productions de l'Europe méridionale, etc.; A. Risso.....	251
Prem. voyage d'un bateau à vapeur d'Angleterre au Bengale.....	252
Sur le régime municipal et communal, etc.; Dumirail.....	253
Pétition aux députés des départ. sur le même sujet, etc.; A. Billiard. <i>Id.</i>	255
Code du Jury et des élections; Jules Persin.....	256
<i>Id.</i> des femmes; Carré.....	256
Mémorial statistique et administratif des forêts du royaume, pour 1828; P. E. Herbin de Halle.....	258
Du monopole dans les arts industriels, etc.; J. N. Bidaut.....	260
Compag. de prêt perpétuel.....	264
Manuel complet du voyageur dans Paris; Lebrun.....	265
Annuaire statistique et historique du départ. du Donbs, pour 1828; A. Laurens.....	266
Observations sur la vallée d'Aspe, etc.; Palasson.....	269
Recherches sur l'origine de Toulon; Z. Pons.....	271
Tableaux des chances de la nouvelle loterie des Pays-Bas; P. F. Verhulst.—Addition à cet article; Quételet.—Note sur la loterie des Pays-Bas; Verhulst.....	273
Revue sommaire des ouvrages, etc., publiés dans les Pays-Bas, en 1827.....	274
Population d'Amsterdam, en 1826.....	275
Comp. d'Amsterdam pour les bateaux à vapeur.....	<i>Id.</i>
Mémoires sur les loix des naissances et de la mortalité à Bruxelles; A. Quételet.—Description de l'ancienne Palerme, etc.; Salvatore Morso.....	276
Longitude de Riga; Dav. Pand.—Bateau à vapeur d'Odessa à Kher-son. — Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal, etc.; Don Sébast. de Miñano.....	277
Aperçu géograph. sur le Portugal; H. S.....	279

Economie publique.

Système des connaissances commerciales; A. Claye.....	280
Le petit Producteur français; Ch. Dupin. — Annuaire du peuple; Girault de Saint-Fargeau.—Manuel populaire, etc.; Alphonse C. <i>Id.</i>	283
Discours sur la loi projetée pour le commerce des grains, M. Canning	286
Rapport sur le commerce des blés étrangers, etc.; W. Jacob.....	286
<i>Id.</i> Lettre aux électeurs de Bridgenorth sur les grains; W. W. Withmore.....	292
De l'inconvenance politique des loix sur les grains.....	296
De l'état de l'agriculture au nord de l'Europe; Lampato.....	<i>Id.</i>
Voy. pittor. dans les Pyrénées françaises; Melling.....	297
Voy. de Christophe Colomb.....	298
Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson; Milbert.....	299
Expédition du capit. Beechey.....	300

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^o 24.

BULLETIN

DÈS SCIENCES GEOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

268. RAPPORT SUR LE PRIX DE STATISTIQUE, décerné par l'Acad. roy. des Sciences, pour l'année 1827, fait par M. COQUEBERT DE MONTBRET, au nom d'une commission dont il était membre avec MM. Fourier, Dupin, Andréossy, et Lacrpix.

En fondant un prix pour la statistique, c. à d. en cherchant à encourager autant qu'il dépendait de lui l'étude des faits relatifs à l'état de la société dont nous faisons partie, M. de Montyon a pourvu à l'un des besoins de notre siècle. Il a semblé dire à la génération qu'il voyait s'élever : le temps des vagues théories et des passions fougueuses est passé ; le siècle qui s'ouvre pour vous sera celui de l'examen réfléchi des intérêts généraux ; qui que vous soyez, législateurs, administrateurs ou simples observateurs de la marche des événemens, c'est à cette balance que vous devrez peser désormais tout ce qui se propose, tout ce qui se fait ; les opinions des uns et les opérations des autres. N'eût-on pour but que de lire avec fruit les écrits qui attirent l'attention générale, il faut avoir nourri son esprit de connaissances positives. Ces connaissances, c'est à la statistique à vous les fournir ; elle le fera avec d'autant plus de profit pour votre raison, qu'elle vous les offrira dépourvues de tout entourage étranger. Les faits constatés triomphent peu à peu de tous les faux systèmes ; toutes les opinions finissent par s'y rallier, et si l'on ne s'est pas entendu d'abord sur les conséquences à en déduire, un examen plus attentif des mêmes faits rectifie les inductions erronnées. »

L'encouragement donné par le respectable fondateur du prix de statistique n'a pas été sans effet. Son vœu a été compris par ceux à qui il appartenait de l'accomplir. Les faits positifs prennent partout la place des vaines déclamations ; ils remplissent les pages des rapports ministériels ; ils sont allégués par les meilleurs orateurs.

La statistique s'introduit dans les ministères non-seulement pour l'utilité de l'administration, mais encore pour éclairer les administrés. On commence à sentir qu'il suffit le plus souvent de faire connaître aux hommes leurs intérêts pour obtenir d'eux un assentiment volontaire. Le ministère de la justice a entrepris une statistique judiciaire. Celui du commerce a confié à des mains habiles la réunion, le choix et la publication des matériaux relatifs à la statistique industrielle et commerciale. Un comité s'occupe de recherches sur les colonies; le temps approche, où, par une louable émulation, les ministères, les directions générales, qui n'ont pas encore marqué dans la carrière de la statistique, permettront qu'on exhume des cartons de leurs bureaux les renseignemens précieux qui y sont ensevelis.

Les préfets sont jaloux la plupart de connaître et de faire connaître le département qu'ils administrent, lorsqu'on leur en laisse le temps, et s'ils ne publient pas tous des statistiques, suivant l'exemple donné depuis long-temps par M. le préfet de la Seine, tous sont disposés à prêter leur secours aux écrivains qui veulent s'en charger.

Ils sentent qu'un bon travail de ce genre est un monument plus durable que le bronze, et qu'en y consignant ce qu'ils ont pu faire ou projeter d'utile, ils laisseront des motifs de reconnaissance à leurs administrés et d'émulation à leurs successeurs. Quelle plus noble manière de vivre dans la mémoire des hommes, et de laisser des traces d'une passagère existence!

Puissent de tels motifs parler à l'esprit et au cœur de ceux qui tiennent dans leurs mains le sort de la statistique! Sans leur secours, il n'y a point de statistique administrative, et la statistique scientifique manquerait dans ses plus solides bases. Les savans de profession savent bien mettre en œuvre les matériaux que l'administration leur fournit; mais c'est d'elle seule qu'ils peuvent les attendre.

Quel parti ne les voit-on pas tirer chaque jour des faits consignés jusqu'ici dans les statistiques officielles? soit qu'ils les appliquent à représenter les forces productives et commerciales de notre pays, soit qu'ils en tirent des conséquences également importantes pour l'histoire de l'espèce humaine et pour l'hygiène publique! Et, pour ne parler ici que de la capitale, on travaillera encore long-temps sur les données précieuses

dont M. le comte de Chabrol a enrichi la statistique , sur celles que rassemble chaque année le conseil de salubrité attaché à la préfecture de police, sur les renseignemens recueillis par l'administration des hospices , et sur d'autres documens semblables que des autorités seules pouvaient procurer.

C'est par ce secours que le docteur Villermé a offert aux méditations des philanthropes et des hommes d'état des considérations si importantes sur les différens quartiers de Paris, considérés sous le rapport du bien-être de leurs habitans, et qu'en dernier lieu, il a remis à l'Académie un mémoire très-curieux sur la *distribution par mois des conceptions et des naissances dans l'espèce humaine, considérée relativement aux époques naturelles et civiles de l'année*, mémoire sur lequel l'Académie attend un rapport spécial de la part de M. Frédéric Cuvier.

Nous ne passerons pas sous silence un travail d'un intérêt particulier et bien extraordinaire en son genre , que le public doit encore aux soins d'une des administrations principales de Paris. Ce sont les recherches faites par une commission spéciale sur *l'enlèvement et l'emploi des chevaux morts , et sur la nécessité de pourvoir à ce que demandent sur ce point la salubrité publique et l'industrie manufacturière de la capitale*. Il faut avoir lu cet ouvrage pour se faire une idée de la multitude de faits curieux qui s'y trouvent consignés. Il fait voir quel parti des observateurs habiles ou courageux peuvent tirer du sujet qu'ils ont à traiter , fût-il en apparence le plus borné et le plus répugnant.

Nous nous reprocherions de ne point mentionner ici le précieux travail dont l'un des membres de l'Académie a enrichi la statistique des mines métalliques et des métaux , et le travail de M. Auguste Duvau sur le département d'Indre-et-Loire.

Après ces aperçus préliminaires sur l'état de la statistique en 1827, nous aborderons le détail des ouvrages enregistrés pour concourir au prix, et qui étaient au nombre de six.

Le premier qui a fixé notre attention est la *Statistique du canton de Creil*, par M. Graves , chef de division à la préfecture de l'Oise; ce morceau, extrait de l'*Annuaire* du département, soutient avantageusement la comparaison avec celui que son auteur avait donné précédemment sur le canton de Chaumont. On y trouve le même ordre , la même variété de connais-

sances solides ; il se placera à côté de l'*Essai* que le respectable duc de Rochefoucault avait publié sur l'*industrie de Creil et de ses environs*.

Nous ne parlerons des livres imprimés enregistrés sous les numéros 2 et 6 , que pour exprimer un regret ; c'est que leurs auteurs ne les aient pas adressés à l'Académie avant l'impression , parce qu'il aurait été possible alors de leur donner des avis qui seraient superflus maintenant.

Quant au manuscrit sous le numéro 3 , dont M. *Étienne Garcin* , demeurant à Calian , département du Var , est l'auteur , il nous a paru que , considéré comme une monographie de la commune que l'auteur habite , ce travail n'était pas dénué d'intérêt ; il est curieux d'apprendre que , sur la côte de la belle Provence , il existe un canton qui , par la nature et l'Apreté de son sol , par le genre de vie et les mœurs de ses habitans , ressemble plus à la Corse qu'au reste de la France , et où il importerait de faire pénétrer les douces influences de la civilisation. Calian est une petite ville de 400 familles , située à six lieues de Draguignan , et dont le territoire est en partie dans la bande montagneuse de nature schisteuse ou granitique dont la montagne de l'Esterel est le centre , et qui a conservé le nom des *Maures* (ou Sarrazins) , peuple par lequel cette contrée fut occupée pendant un certain temps. C'est à cette seconde partie du territoire que s'applique ce que nous avons dit plus haut des singularités de son état social. C'est une forêt de 12 lieues de tour , où 150 familles misérables et à demi sauvages ont fait ça et là quelques défrichemens : elle porte le nom de *Vanneron*.

Il serait bon que M. Garcin s'attachât à représenter dans un même cadre le tableau de ce qu'on appelle les *Maures* , région physique qui offre des caractères si distinctifs ; il faudrait seulement qu'il s'attachât plus aux faits qu'aux réflexions que ces faits affligeans peuvent suggérer à un esprit chagrin , et qu'il soignât davantage son style. Une peinture fidèle d'un petit pays si différent de tout ce qui l'entoure , ne pourrait manquer de présenter beaucoup d'intérêt.

Les deux ouvrages inscrits sous le numéro 1^{er} et le numéro 4 , exigent que nous entrions dans plus de détails.

Le n° 4 se rapporte à deux portefeuilles dans lesquels M.

Falret, docteur-médecin, a renfermé un très-grand nombre de tableaux, dont les uns sont relatifs aux suicides qui ont été enregistrés à la police de Paris depuis l'année 1794, jusques et compris l'année 1826, et dont les autres ont pour objet les morts subites, dont il a été tenu note par les mêmes autorités pendant l'espace de 30 années, finissant au 31 décembre 1823. L'auteur de ces tableaux a donné à ses recherches le caractère officiel exigé par les programmes de l'Académie, en produisant une attestation en date du 6 janvier 1827, signée par le garde des archives de la préfecture de police, faisant foi que « M. le préfet de police a autorisé M. Falret à puiser dans les bureaux et aux archives de l'ancienne et de la nouvelle police tous les renseignemens qui pouvaient lui être utiles pour son travail sur les suicides, constatés à Paris et dans le ressort de la préfecture de police, sur les accidens graves, ainsi que sur tout ce qui concerne les aliénés.

M. Falret ne dissimule pas que des tableaux du même genre que les siens ont été déjà rendus publics. Il cite particulièrement celui qu'on a dressé pour l'année 1817, et qui fait partie des *Recherches statistiques sur le département de la Seine*; mais il pense avoir pu faire encore mieux en embrassant un plus grand nombre d'années, en particularisant davantage les causes auxquelles les suicides ont pu être attribués, et surtout en évitant de vouloir faire prévaloir aucune opinion. Les deux tableaux de chaque année donnent par mois (et en distinguant les suicides seulement tentés de ceux qui ont été effectués), l'un, le sexe, la profession et le domicile des personnes suicidées; l'autre, leur état civil, c. à d. s'ils sont célibataires, veufs ou mariés, ou vivant en concubinage; leur âge, leur genre de mort; enfin, les causes et motifs qu'on présume les avoir portés à attenter à leur vie. Les causes physiques sont rangées sous quatorze titres; les motifs ou causes morales le sont sous quinze autres. Suivant un résumé général, qui s'applique aux 30 années 1794 à 1823, le nombre total des suicides constatés à la police a été de 6782, dont 4720 ont été effectués; (deux tiers des individus étaient du sexe masculin). Ce total donnerait, pour l'année moyenne, 223 suicides effectués ou tentés : mais ce n'est pas à ce calcul qu'il faut s'arrêter, ou du moins ce terme moyen ne convient qu'aux années 1804 à 1813. La moyenne

n'est que de 107 pour les dix années commençant à 1794, et elle s'élève à 334 pour les dix années finissant à 1823. Les personnes qui vivaient en légitime mariage ne sont qu'au nombre de 1,695 (moins du tiers du nombre total); 960 étaient des hommes; 735 étaient des femmes.

Quant à l'âge des suicidés, on est surpris d'en voir 181 au-dessous de 15 ans, et 497 entre 15 et 20; les époques de la vie qui en offrent le plus, sont de 35 à 45. Le nombre s'en élève, pour ces dix années, à 2,370. Encore faut-il observer que la colonne des *circonstances* inconnues contient, sous le rapport de l'âge, 712 numéros. Il paraîtrait que la manière la plus ordinaire dont se détruisent ou tentent de se détruire ceux qui sont las de vivre, est la submersion. Ce genre de mort a été choisi par 2,422 individus, (si du moins tous ceux qui sont indiqués comme noyés étaient véritablement suicides). 1,135 ont préféré les armes à feu; 872 de se précipiter de haut; 838 la strangulation; 634 les armes tranchantes ou piquantes; 455 l'asphyxie par la vapeur du charbon; 390 le poison. Les causes physiques des suicides sont indiquées dans 1346 cas, outre 476 par ivrognerie. Quant aux causes morales portées aux registres de la police:

Amour malheureux,	254 parmi lesquels 157 femmes.
Jalousie et envie,	92 dont 53 femmes.
Amour-propre blessé,	53 en nombre égal pour les deux sexes.
Déshonneur et calomnie éprouv.,	125 dont 97 hommes.
Remords,	49 dont 37 hommes.
Ambition déçue,	122 dont 110 hommes.
Revers de fortune,	322 dont 283 hommes.
Jeu,	155 dont 141 hommes.
Autres genres d'inconduite,	287 dont 208 hommes.
Chagrins domestiques,	728 dont 524 hommes.
Misère,	905 dont 511 hommes.
Fanatisme,	16 dont 1 homme.
Misanthropie,	3 hommes.

Nous avons extrait ce relevé succinct de celui que l'auteur a donné de ses soixante tableaux annuels. Il ne pense pas sans doute lui-même, que la police ait toujours pu être bien informée des causes et surtout des motifs qui ont pu déterminer les

suicides. Il faudrait pour cela pénétrer dans le secret des familles, ce que les magistrats sont trop sages et trop humains pour se permettre de faire.

Aussi, à l'énumération ci-dessus faut-il ajouter, d'après M. Falret lui-même, 1,758 cas, dont les causes n'ont pas été enregistrées, soit qu'elles aient été réellement inconnues, soit qu'il ait paru convenable de les passer sous silence; de ce nombre, 1,381 se rapportent au sexe masculin. Un nombre aussi considérable de causes inconnues ou réputées telles suffirait seul pour rendre bien incertaines les conséquences qu'on voudrait tirer des colonnes qui ont été remplies, en supposant même qu'elles l'aient été avec toute l'exactitude que la matière comporte.

Il y a quelque chose de plus positif dans la distribution que donne l'auteur, des suicides suivant les mois de l'année, attendu que nous rentrons là dans le domaine des phénomènes physiques. Si l'on divise par 12 les 6,782 suicides relatés, on en a, pour le mois moyen, 565. Or nous trouvons que le mois de septembre, et, après lui, les mois de mars et d'octobre, sont ceux qui se rapprochent le plus de cette moyenne; janvier, février, décembre, novembre, qui sont quatre mois de temps froid, sont beaucoup au-dessous, et ne donnent, par mois moyen, que le nombre 441; les mois les plus chargés, au contraire, sont les cinq mois du printemps et de l'été compris entre ceux de mars et de septembre, la moyenne s'en élève à 681.

Ce serait sortir de notre sujet que de suivre M. Falret dans ce qu'il dit de l'augmentation toujours croissante des suicides, non-seulement en France, mais aussi dans le reste de l'Europe; cette partie de son travail, quelque intéressante qu'elle soit, ne rentre pas dans les limites du programme. Nous n'examinerons pas non plus les moyens qu'il croit propres à arrêter les progrès de cette manie; c'est à d'autres que nous qu'il appartient d'apprécier ces moyens et de mettre en usage ceux qui leur paraîtraient efficaces. L'impression du travail de M. Falret mettrait ses opinions entre les mains des seuls juges compétens.

Les renseignemens que ce savant et zélé médecin a réunis sur les *morts subites* nous arrêteront moins long-temps, non que cette partie manque d'intérêt, (elle a même, sur ce qui a trait aux suicides, l'avantage de tenir de beaucoup plus près à des considérations physiques, et de moins anticiper sur le domaine

des sciences naturelles et psychologiques, où les questions deviennent trop délicates, trop ardues, et presque toujours extrêmement complexes), mais par la raison que l'auteur n'a pu prendre pour guide dans ses recherches que les registres de la police, et que bien des morts subites ne sont probablement connues de l'autorité, que lorsque, par les circonstances qui les accompagnent, elles ont donné lieu à des informations. C'est une remarque qui n'a point échappé à M. Falret, et dont il a tenu compte avec beaucoup de candeur, ainsi que de différentes autres causes d'incertitude.

Mais si les nombres d'accidens de ce genre, considérés d'une manière absolue, sont susceptibles de controverse, ils fournissent au moins par leurs proportions, à différentes époques, des données propres à éclairer les sciences médicales.

L'auteur trouve, par exemple, que, proportion gardée avec la population, l'apoplexie a été du tiers plus fréquente, année commune, depuis 1804, que dans les dix années qui ont précédé. Il trouve aussi que, sur 2297 cas relevés dans l'espace de trente ans, les hommes ont été pour 1670, et les femmes pour 627 seulement.

Relativement aux âges, le plus grand nombre des apoplexies a eu lieu entre ceux de 55 à 65 ans, et ensuite entre 45 et 55. Enfin, il y a égalité d'influence pour la production de l'apoplexie entre l'âge de 35 à 45 ans, et celui de 65 à 75. Quant aux saisons, le printemps et surtout l'hiver coïncident avec le plus grand nombre d'apoplexies; l'été est remarquable sous le rapport inverse. L'automne se rapproche extrêmement du terme moyen.

L'ouvrage manuscrit, inscrit sous le n° 1^{er}, dont il nous reste à parler, est intitulé : *Essai de statistique sur l'île Bourbon*. Il se compose de trois volumes in-folio, ayant ensemble 1070 pages d'écriture, et divisés en 17 chapitres; l'auteur est M. Thomas, ancien commissaire-ordonnateur de la marine, dans l'île, qu'il a entrepris de décrire, après y avoir séjourné pendant huit années. Le titre seul des chapitres suffira pour faire connaître la variété, l'importance et l'enchaînement des matières qu'il a traitées. Les six premiers chapitres embrassent l'ensemble de la géographie physique, savoir : la position géographique de l'île, sa météorologie, la nature de son sol, ses eaux, les arbres et arbustes qui y croissent spontanément, etc.

M. Thomas traite ensuite en quatre autres chapitres des routes, des ponts, des ports, et de quelques petits canaux. Le 12^e chapitre, qui est très-étendu, est relatif en entier à la *population*. Dans le 13^e, il s'agit de l'*agriculture*, et dans le 14^e du *sommerce*; le 15^e est intitulé *des capitaux et des revenus de la colonie*; et le 16^e des *impôts*.

Enfin, le 17^e et dernier chapitre est relatif à des projets de colonisation et de défrichemens dans l'intérieur de l'île, partie où il n'a pas encore été formé d'établissement.

La plupart de ces chapitres sont accompagnés de tableaux qui présentent synoptiquement les objets qui y sont traités. C'est ainsi que, dans le chapitre relatif à l'agriculture, après avoir dit : « que la totalité des terres cultivées à Bourbon est de 54,148 hectares, ou, en mesure du pays, qui est la gaulette de 15 pieds, 17,105,305 gaulettes carrées », l'auteur détaille, pour chacune des onze communes, paroisses ou quartiers de l'île, quel nombre de gaulettes carrées est cultivé en cañiers, en cannes à sucre, en arbres à épices, en cacaoyers, en cotoniers, enfin, en substances alimentaires de différentes espèces, et en jardinage. Il donne un tableau également détaillé pour ce qui concerne les bestiaux et les bêtes de somme : d'autres tableaux font connaître les exportations, les importations et la consommation locale de chaque espèce de produit.

Si nous voulions donner l'aperçu, même abrégé, de ce que contient chaque chapitre, nous excéderions de beaucoup les bornes dans lesquelles nous devons renfermer ce rapport.

Toutefois, pour donner une idée plus exacte de l'ouvrage, nous extrairons ce que renferme un des principaux chapitres, celui de la population, où l'auteur aborde des questions bien dignes de fixer l'attention des amis de l'humanité.

La population de l'île Bourbon, comme celle des colonies intertropicales en général, se compose de blancs, de noirs et de mulâtres. Les blancs, c. à d. les colons français, étaient, en 1826, au nombre de 18,125; cette portion de la population s'accroît très-rapidement, non pas tant par l'arrivée de nouveaux colons, dont le nombre n'est, année commune, que d'une cinquantaine, que par l'excédant continu des naissances sur les décès, excédant tel, que les naissances sont à la population dans le rapport de 1 à 24 $\frac{1}{2}$ environ, tandis que les décès ne

sont que de 1 sur 44 $\frac{1}{4}$; ainsi, parmi les blancs, les naissances sont aux décès dans le rapport de 179 à 100, ou de 9 à 5 environ. Malheureusement, sur un nombre moyen de 636 naissances annuelles, il y en a 83 d'enfans naturels, c. à d. une sur 7 naissances et $\frac{1}{7}$. Les 553 naissances d'enfans légitimes sont le produit d'un nombre moyen de 154 mariages; ce qui fait 1 mariage environ sur 100 individus, et donne 3 enfans $\frac{3}{100}$ par mariage. On a prétendu qu'il naissait, dans les pays très-chauds, plus de filles que de garçons. Cette opinion ne se trouve pas confirmée en ce qui concerne l'île Bourbon, puisqu'il y est né, en 6 ans, de 1818 à 1823, une soixantaine de plus de garçons que de filles.

La proportion de la population blanche à celle des esclaves est plus forte dans l'île Bourbon que dans nos colonies des Antilles; qu'à la Martinique, par exemple, où le nombre des esclaves est près de dix fois plus considérable que celui des blancs, tandis qu'à Bourbon, elle est 2 $\frac{1}{2}$ fois plus grande.

La totalité des esclaves n'était à Bourbon, en 1824, que de 45,375; elle avait diminué d'un sixième depuis 1818, époque où elle s'élevait à 54,359, et elle diminuait de plus en plus rapidement; s'il ne s'agissait que de la sûreté individuelle des blancs, cette diminution serait plutôt un bien qu'un mal; mais comme les noirs sont les seuls instrumens de la culture, l'affaiblissement de leur nombre entraîne celui des récoltes: on peut même, suivant M. Thomas, prévoir l'époque peu éloignée où l'on se verra obligé de cultiver beaucoup moins, et d'abandonner surtout les productions qui exigent les plus grands efforts de travail. Il résulterait des recensemens et aussi des déclarations de naissances et décès, qu'il s'en faudrait de 423 individus par année moyenne, que le nombre des naissances pût réparer les pertes occasionées par la mort dans cette classe d'hommes. Ainsi, en admettant que les recensemens soient bien exacts, et qu'il n'en soit pas à Bourbon comme à la Martinique, où ils ne donnent, suivant notre auteur, que les $\frac{2}{3}$ du nombre effectif d'esclaves, la population noire perdrait, chaque année, environ trois pour cent, tandis que la population blanche gagnerait, au contraire, annuellement, un et $\frac{2}{3}$ pour cent environ.

Une chose qui pourrait, jusqu'à un certain point, rendre raison de cette différence, c'est que, parmi les blancs, le nombre

des femmes égale, à $\frac{1}{4}$ près, celui des hommes, au lieu que, dans la population esclave, le nombre des hommes surpasse celui des femmes dans le rapport de 28 à 17. Mais d'un autre côté, le climat de Bourbon, que l'auteur dit être, en général, très-salubre, ne doit-il pas convenir encore mieux au tempérament de la race africaine qu'à celui des Européens ?

Nous regrettons que M. Thomas ne soit entré dans aucun détail touchant les maladies de l'une et l'autre des deux races, et de celles qui, suivant ce qu'on lisait dernièrement dans la Revue encyclopédique, rendraient le séjour de l'île Bourbon plus nuisible que celui du Sénégal, même pour les troupes envoyées de France. Nous aurions désiré également trouver des renseignements plus étendus sur les différentes castes d'esclaves, dont les uns proviennent de la côte orientale d'Afrique, les autres de la grande île de Madagascar, et un petit nombre du Malabar. L'anthropologie et l'ethnographie pourraient gagner beaucoup à l'observation attentive du tempérament, des mœurs, des usages et du langage de ces hommes d'origines différentes. C'est en étudiant les tribus africaines, parmi les esclaves des petites îles (1) danoises de l'archipel des Antilles, qu'un bon observateur nous a donné ce que l'on a peut-être de mieux sur ces tribus. Celles qu'on aurait occasion d'observer à Bourbon, appartenant à d'autres contrées, n'offriraient pas moins d'aliment à l'investigation.

Nous demanderions encore à connaître dans quelle proportion les garçons et les filles naissent parmi les noirs, et combien d'enfants de chaque sexe parviennent à la puberté.

Enfin, nous apprenons de M. Thomas, que parmi les esclaves, ou, comme on dit généralement, parmi les *noirs* (car le mot de nègre ne se prend qu'en mauvaise part, quoiqu'il n'en soit pas de même de celui des *négresses*), parmi ces noirs, dis-je, comme on les appelle, il s'en trouve d'aussi blancs, ou presque aussi blancs que les Européens; il serait intéressant de savoir si ces noirs, si semblables aux blancs, sont employés à la culture comme les autres esclaves, et si l'on a re-

(1) Le missionnaire Oldendorp, dans l'ouvrage allemand intitulé : *Geschichte der Mission der evangelischen Brüder auf den caraischen Inseln*, S. Thomas, S. Croix und S. Jan. Barby, 1777. Voy. ppt. le chapitre 4 du liv. III, p. 270 à 346.

marqué qu'ils supportassent moins bien ce rude travail. La solution de cette question pourrait servir à résoudre celle de la possibilité de la culture des terres entre les tropiques, par des hommes blancs; car ce mélange d'un quart, d'un huitième ou moins de sang africain, ne devrait pas, à ce qu'il semble, modifier sensiblement le tempérament des individus. Quant à la diminution du nombre des noirs, la confiance que mérite M. Thomas nous oblige à la croire réelle, et nous ne nous permettrons pas de penser qu'il se soit laissé influencer par le désir qu'ont généralement les propriétaires d'esclaves, d'établir que la race noire ne saurait se recruter dans les colonies par le seul effet de la reproduction.

Mais alors nous lui demanderons la solution d'un problème dont son ouvrage même nous fournit les élémens. Dans le chapitre qui suit celui que nous extrayons, il est dit que la culture de la canne à sucre, qui exige un travail à bras si pénible, a pris naissance à Bourbon, il y a une quinzaine d'années; et que depuis lors, elle a augmenté à tel point, et si rapidement, que de 4 millions et demi de kilogrammes qu'elle produisait en 1820, elle s'est élevée à près de 7 millions de kilogrammes en 1822, à 10 millions en 1826, et qu'elle promettait d'être probablement de 15 millions de kilogrammes en 1827.

Il nous reste, pour terminer l'extrait du chapitre de population, à dire quelque chose de la classe intermédiaire entre les blancs et les esclaves. Nous voulons parler de celle des affranchis, connus dans la colonie sous le nom de *LIBRES*. Lors de l'occupation de l'île par les Anglais, au mois de juillet 1810, le nombre de ces libres était de 2,340; il s'en trouva 4,459, lorsque cette possession fut remise aux autorités françaises, en avril 1815, tant l'administration anglaise avait été favorable aux affranchissemens; il en a été autrement depuis lors, car pendant les quatre années 1820 à 1823, il n'a été affranchi que 23 individus en tout.

En 1823, le nombre total des libres était de 5,069; savoir : 2,439 du sexe masculin, et 2,630 du sexe féminin. Il y avait eu année moyenne prise sur les quatre dernières, 82 décès seulement, et 213 naissances; malheureusement le plus grand nombre de celles-ci étaient d'enfans naturels, attendu que l'année moyenne des mariages, parmi les libres, ne va pas à 23. On

voit, par ce qui précède, que cette classe ne peut manquer de s'accroître rapidement par le seul effet de l'excédant des naissances. Cela ne suffirait-il pas pour prouver que si la population des esclaves diminue au lieu d'augmenter, on doit en chercher la cause, en grande partie, dans la différence que la liberté et l'esclavage mettent entre les hommes.

Quant à la place que les libres tiennent dans la société, bien qu'elle soit légalement la même à peu près que celle des blancs, les coutumes locales y ont apporté des modifications humiliantes pour les premiers. Par exemple, ils ne peuvent recueillir la succession d'un blanc, ni en recevoir de donations; ils ne sont pas admis à se marier hors de leur classe. Dans la milice, ils forment des compagnies séparées, et lorsqu'ils sont reçus dans les compagnies du centre, ils ne peuvent y devenir officiers; ils sont pareillement exclus des conseils administratifs et municipaux; enfin, pour ce qui concerne l'état civil, on fait usage, à leur égard, de registres séparés.

Quelques blessantes que puissent paraître ces distinctions, on assure que les *libres* montrent beaucoup d'affection pour les blancs, auxquels ils s'efforcent de ressembler en tout, même pour l'indolence et le mépris pour la race dont leurs ancêtres ont fait partie. Aussi, lorsqu'il y a quelque révolte parmi les noirs, comme cela arriva en 1812 à St-Leu, a-t-on toujours vu les libres faire cause commune avec les blancs; ce qui porte la force armée, dont ceux-ci peuvent disposer, à la moitié de la presque totalité des noirs sans armes.

Après cet aperçu de ce que renferme un des chapitres les plus intéressants de la statistique de l'île Bourbon, nous passons au résumé et à la conclusion de ce rapport.

Conclusion.

La commission a dû fixer particulièrement son attention sur les deux grands ouvrages inscrits sous les nos 1^{er} et 4^e.

Elle a vu, dans le 1^{er}, le tableau de la seule possession qui reste à la France dans l'hémisphère austral tracé sur les lieux par un fonctionnaire supérieur, après plusieurs années de résidence. Elle a reconnu que ce travail offrait l'ensemble des détails que comporte une bonne statistique, rangé avec beaucoup de méthode et enrichi de tous les faits physiques, ethnographiques, agricoles et commerciaux qui pouvaient y répandre le

plus d'intérêt, ensemble qui exigeait une réunion fort rare des connaissances les plus variées.

D'un autre côté, le n° 4 ne se rapportant qu'à un objet spécial, semble l'avoir épuisé, et atteste dans son auteur un zèle et une laborieuse persévérance dignes des plus grands éloges. On a pu dire encore que le genre d'intérêt qu'il offrait, nous touchait de plus près que la description d'une île placée à 2 mille lieues de nous, et qui, pour l'étendue et la population, n'équivaut pas, à beaucoup près, au moindre département du royaume.

Après avoir pesé ces différens motifs, la Commission, tout en plaçant fort haut dans son estime le travail sur les *suicides* et les *morts subites*, a pensé que le 1^{er} rang appartenait à la *Statistique de l'île Bourbon*.

En conséquence, les membres ont été unanimement d'avis que le prix de statistique, pour l'année 1827, devait être décerné à M. Thomas, et qu'il serait fait en même temps la mention la plus honorable de M. le D^r Falret, pour ses utiles et laborieuses recherches; en accompagnant cet *accueil* du regret de ne pouvoir témoigner, d'une autre manière, l'intérêt que ce travail est fait pour inspirer (1).

Signé Fourier, Lacroix, Coquebert de Montbret, rapporteur.

269. PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédée de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique; et accompagnée de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. MALTE-BRUN. Tom. VII. *Suite de la description de l'Europe*. In-8° de 49 f.; $\frac{2}{3}$. Prix du vol. et de chacun des Tom. IV, V, VI et VII, 10 fr. les 7 vol., avec un atlas de 75 cartes color., 115 fr. Paris, 1828; Aimé-André. Le Tom. VIII est promis pour le mois de décembre; il contiendra la fin de l'Europe et la table générale.

(1) S. E. le ministre de l'intérieur s'est empressé de remplir les intentions de l'Académie, en faisant les fonds d'une seconde médaille pour M. le D^r Falret.

Nous donnerons sous peu un article détaillé sur ce nouveau volume d'un ouvrage justement estimé.

270. TABLES DES PRINCIPALES POSITIONS GÉONOMIQUES DU GLOBE, recueillies et mises en ordre d'après les autorités les plus modernes; en deux parties, renfermant les expressions de position de tous les points maritimes connus, classés par ordre alphabétique, avec les noms des observateurs ou des auteurs auxquels les chiffres sont dus; plus, un Appendice contenant dans leur ordre géographique, la dénomination des élémens des principaux points, à l'usage particulier des constructions de cartes; par Ph. J. COULIER. In-8° de 32 f. $\frac{1}{2}$; prix, 12 fr. Paris, 1828; H. Bossange. (*Voy. le Bullet. de mars*, n° 165.)

Le désir d'être utile a pu seul soutenir l'auteur d'un pareil ouvrage dans les recherches laborieuses auxquelles il a été obligé de se livrer. En effet, il a fallu compulsier dans tous les écrits des voyageurs les observations qu'ils ont faites pour déterminer la position des divers points du globe, discuter avec soin la nature des différences qu'elles présentent souvent, et les rapporter enfin à des points de départ communs. Cette table est d'une indispensable nécessité aux navigateurs de tous les pays; elle renferme toutes les expressions connues des longitudes et latitudes des principaux points de la Terre, et à la suite de chaque expression le nom de celui à qui elle est due. Une table de tous les auteurs que M. Coulier a consultés, donne le moyen de recourir à leurs ouvrages et de connaître par quelles méthodes les résultats ont été obtenus. On ne peut contester que le choix de ces méthodes, l'espèce et la perfection des instrumens employés, et les circonstances qui ont accompagné les observations, ne doivent beaucoup contribuer à augmenter ou diminuer le degré de confiance que doivent inspirer les résultats. Cette connaissance doit être encore plus nécessaire aux voyageurs qui se proposent de faire des opérations analogues. Ils trouveront dans l'ouvrage les expressions différentes données pour un même point par des observateurs différens; c'est à ceux qui visiteront de nouveau les mêmes contrées, à vérifier les opérations et à fixer l'incertitude qui peut encore exister.

M. Coulier a réuni dans un seul volume tous les calculs qui ont été publiés jusqu'à présent, et ceux que renferment plusieurs manuscrits qui n'ont point encore vu le jour. Les découvertes des voyageurs de toutes les nations se trouvent consignées avec la plus grande exactitude dans ce recueil, qui constate, en quelque sorte, l'état actuel de nos connaissances géonomiques.

On doit savoir gré à l'auteur des travaux pénibles auxquels il s'est condamné pour arriver à ce résultat, le plus complet que l'on puisse espérer aujourd'hui. La faveur avec laquelle le gouvernement a accueilli son ouvrage, était méritée; elle n'a fait sans doute que devancer celle qu'il doit recevoir du public, et des marins surtout, pour lesquels il est de la plus grande utilité.

Cet ouvrage est dédié au chev. de Rossel, contre-amiral, directeur du Dépôt général des cartes et plans de la marine. Les détails, extraits du prospectus, que nous avons donnés à son sujet, nous dispensent de nous étendre davantage sur la disposition et l'ensemble des matières qui le composent. M.

271. **ATLAS HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE DES LITTÉRATURES ANCIENNES ET MODERNES**, des sciences et des beaux arts, d'après la méthode et sur le plan de l'atlas de A. LE SAGE (comte de LAS-CASES), et propre à en former le complément; par A. JARRY DE MANCY, ancien élève de l'École normale, professeur d'histoire à l'Académie de Paris, tableaux synoptiques, gr. in-folio. Les 8 premières livraisons, composées chacune de 2 tableaux, à l'exception de la 1^{re} qui n'en contient qu'un; prix de chaq. livr., 8 fr. et 16 fr.; chaq. tabl., 5 fr. Paris, 1826-1828; Jules Renouard.

Le succès de l'atlas historique, etc., dit de Le Sage, a décidé l'entreprise de M. Jarry de Mancy. Rien n'empêchait en effet de faire pour l'histoire des littératures ce qui avait été fait pour l'histoire des peuples. Les annales littéraires se lient intimement aux annales politiques, puisque les progrès des littératures marquent ceux de la civilisation.

L'application des tableaux synoptiques à l'étude des sciences historiques a un avantage incontestable, celui de placer sous les yeux, et de faire suivre facilement à l'esprit l'ensemble et la

filiation des faits. Lorsque ces tableaux sont dressés par des hommes habiles et dont l'instruction est solide et étendue, ils rendent à l'homme studieux le même service qu'un itinéraire bien fait et une bonne carte rendent au voyageur qui se propose de parcourir une route longue et difficile. Il ne faudrait pas sans doute s'exagérer l'utilité de ces travaux, ni se croire, pour les avoir étudiés, initié à tous les mystères de l'histoire politique et intellectuelle des nations. Quels que soient le mérite et le savoir des auteurs, ils ne peuvent guère, dans des cadres aussi étroits, présenter que des squelettes. L'exposé des causes est à peu près hors de leur portée. Le mouvement et la vie qui animent le grand drame de l'histoire, et qui seuls peuvent procurer une instruction réelle, en révélant le secret des événements, échappent nécessairement à une méthode qui ne peut offrir que des résultats dont l'extrême brièveté entraîne inévitablement quelque sécheresse. Mais, en ne cherchant dans ces tableaux que ce qui peut s'y trouver, c. à. d., une bonne direction pour les études, la facilité de consulter au besoin la chronologie des faits, et d'en apercevoir l'ensemble, on en retirera encore beaucoup de fruit.

Quant au plan de l'ouvrage, l'Atlas des littératures, sciences et arts, se compose de tableaux chronolog. et synoptiq., divisés en 2 classes : *Tableaux généraux* et *tableaux spéciaux*. Ces derniers sont consacrés aux histoires particulières des corps littéraires, à l'histoire-spéciale d'une science, etc. L'ordre et la division des matières adoptées par l'auteur, sont indiqués par lui, ainsi qu'il suit : *Histoire des langues*, représentée dans une *mappemonde des langues*, ou, tableau général des langues anciennes et modernes : — *Littératures anciennes*, dépeintes dans un tableau général des littératures orientales ; viennent ensuite la littérature grecque, — la littérature latine, puis la littérature ecclésiastique. — *Littératures modernes* : — Moyen âge, — siècle de François I^{er}, — siècle de Louis XIV, — siècle de Louis XV, — révolution ; — empire ; — restauration ; — Académies de France, etc. — *Littératures étrangères* : — Italienne, — espagnole, — portugaise, — allemande, — anglaise. — *Littératures du Nord*, etc. — *Sciences* : — Droit ancien et moderne ; — sciences mathématiques et physiques ; — médecine ; — géographie et voyages. — *Beaux arts* : — Architecture et

sculpture ; — peinture et arts du dessin, — musique sacrée et profane ; le tout terminé par une table générale.

Les 8 livraisons que nous avons sous les yeux, de l'atlas de M. Jarry de Mancy, comprennent : La 1^{re} (n^o X), le tableau historique et chronologique de l'Académie française, et de l'Académie des inscriptions et belles lettres, depuis leur fondation, jusqu'en 1826 ; la 2^e (n^{os} I et IV), la mappemonde des langues, ou, tableau général des langues anciennes et modernes (introduction de l'ouvrage), et le tableau historique et chronologique de la littérature romaine, ou latine, depuis son origine, jusqu'à la destruction de l'empire romain d'Occident, en 476, après Jésus-Christ ; la 3^e (n^{os} III et XXI), le tableau historique. chronol. de la littérature grecque profane, depuis son origine, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453 de notre ère, et l'esquisse chronolog. de l'hist. de la géographie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; la 4^e (n^{os} VIII et XIII), le tableau de la littérature française, pendant le siècle de Louis XIV, et le tableau de la littérature portugaise et brésilienne, depuis son origine jusqu'à nos jours ; la 5^e (n^{os} IX et XI), le tableau de la littérature française, pendant le siècle de Louis XV, et celui de la littérature italienne, depuis son origine jusqu'à nos jours ; la 6^e (n^{os} XII et XVIII), la littérature espagnole en Europe et en Amérique, *id.* et une esquisse chronolog. de l'*histoire des sciences mathématiques* ; la 7^e (n^{os} V et VII), l'esquisse chronol. de l'*histoire de la littérature ecclésiastique*, depuis son origine jusqu'à St-Thomas-d'Aquin, avec le tableau histor. et chronol. de la *littérature française* aux 15^e et 16^e siècles ; enfin, la 8^e (n^{os} XVII et XXIV), l'esquisse chronol. de l'*histoire de la philosophie du droit*, depuis, etc., et celle de l'histoire de l'*Académie royale des beaux-arts* (Institut de France), depuis, etc.

Chaque tableau est divisé en plusieurs colonnes diversement coloriées, et présentant chacune un ordre chronologique des faits relatifs à l'objet traité ; la colonne du milieu indique cet objet par un titre explicatif. La 1^{re} colonne à gauche offre un précis historique et critique sur la science, la littérature, ou le corps savant dont on s'occupe. Une autre colonne contient l'indication des sources ; d'autres présentent la succession, d'après la date de leur mort, des poètes, prosateurs, ou savans plus ou

moins célèbres, avec la désignation de leurs principaux ouvrages, et souvent la date de leurs publications. On trouve d'ordinaire, dans les deux dernières colonnes à droite, une esquisse de chronologie comparée de l'histoire littéraire et de l'histoire politique du même peuple. C'est une méthode ingénieuse, qui met sous les yeux du lecteur les relations entre les progrès littéraires d'une nation ou d'une institution, et la marche des événemens de son histoire. L'auteur paraît, en général, avoir consulté avec soin toutes les sources, et n'avoir rien négligé de ce qui devait servir à caractériser chaque époque historique ou littéraire, ainsi qu'à compléter l'exactitude de ses tableaux. Ses précis et ses observations générales sont extraits des meilleurs ouvrages sur les matières qu'il traite.

La plupart de ses tableaux sont plus spécialement du ressort des autres sections du *Bulletin*, et particulièrement de celle des sciences historiques, ethnographie, philologie, etc. Nous n'en dirons donc qu'un mot, sous le rapport des progrès de l'instruction, et de la statistique intellectuelle et morale des peuples. Les tableaux généraux et spéciaux pour l'histoire des littératures anciennes et modernes, nous ont paru composés avec beaucoup de soin. On peut y suivre facilement la série des progrès, de la décadence et du renouvellement de chaque littérature, dont l'ensemble s'y présente aussi avec netteté. La *Mappemonde des langues*, qui sert d'introduction à ce recueil, a été rédigée d'après le bel ouvrage de M. Adr. Balbi (*Atlas ethnographique du Globe*); ce tableau présente, suivant la classification adoptée par ce savant, la nomenclature de toutes les langues anciennes et modernes, et des pays où chaque langue, chaque idiôme est, ou a été en usage, avec des remarques sur le caractère distinctif, le perfectionnement et l'altération de ces divers langages.

L'histoire entière de la langue et de la littérature françaises est exposée dans les tableaux (n° VII, 7^e livr., pour les 15^e et 16^e siècles, n° VIII, 4^e livr., et IX, 5^e livr., pour les siècles de Louis XIV et de Louis XV). Dans le tableau, n° VII, l'auteur a oublié de citer les travaux si importants de M. Raynouard sur la grammaire et la langue romanes, et les poésies des troubadours.

M. J. de Mañcy a réuni dans un même tableau (n° XVII), l'histoire de la philosophie et du droit. Il eût été à désirer que

ces deux esquisses eussent été, chacune, l'objet d'un tableau séparé. L'histoire de la philosophie est sans doute esquissée avec toute la netteté et l'exactitude que comportait un cadre aussi resserré; mais si l'auteur lui avait consacré l'intégralité du tableau, il eût pu faire pour la nouvelle philosophie allemande, l'école de Kant, Fichte, Schelling, etc., ce qu'il a fait avec une clarté et une précision très-remarquables pour les écoles antérieures, et donner en peu de mots une idée nette de leurs doctrines, devenues le texte des discussions philosophiques de nos jours. L'esquisse de l'histoire du droit, quoique resserrée avec beaucoup d'habileté, aurait aussi gagné à quelques développemens.

Nous n'avons que des éloges à donner à la partie du travail de l'auteur, qui est plus spécialement de notre ressort, l'esquisse de l'histoire de la géographie, jusqu'à l'époque actuelle (n° XXI, 3^e livr.). Nous croyons à peu près impossible de présenter d'une manière plus claire, plus complète et plus exacte la série des progrès de cette belle science. Les 5 bandes du tableau représentent les 5 époques principales de cette histoire; 1^o la géographie des anciens, près de 20 siècles; 2^o la géographie du moyen âge, de l'an 400 à l'an 1492; 3^o le commencement de la géographie moderne, de 1492 à 1598; 4^o l'époque de la généralisation des connaissances géographiques, de 1598 à 1722; 5^o et enfin, celle où la géographie s'élève au rang de science, par l'exactitude des observations, et la multitude des notions scientifiques jointes à la géographie, depuis 1722 jusqu'à présent. Le coup d'œil sur l'histoire de la géographie, qui remplit presque entièrement la 1^{re} colonne à gauche, indique, avec concision et élégance, l'esprit des recherches géographiques, aux diverses périodes historiques, et les faits principaux qui en signalent les progrès. L'auteur a judicieusement adopté, pour la distribution des parties de son tableau, la division du globe, préférée par M. Balbi, d'après M. Walckenaer, en monde ancien (Europe, Asie, Afrique), monde nouveau (les deux Amériques) et monde maritime, (ou Océanie). Nous eussions cependant désiré que l'auteur eût donné une idée des divers systèmes de géographie suivis par des savans célèbres, tels que le système des bassins créé par M. La Croix, et celui des terrasses, adopté par Ritter. Nous eussions aimé aussi à trouver dans cette esquisse,

d'ailleurs très-bien fait, un aperçu succinct, mais plus net, des découvertes en Afrique, dues au zèle courageux des voyageurs anglais, Oudney, Clapperton et Denham, zèle dont les deux premiers de ces intrépides explorateurs ont été les victimes.

En surplus, des travaux aussi étendus et aussi difficiles à réduire aux dimensions adoptées ne peuvent aucunement souffrir d'un très-petit nombre d'omissions ou d'imperfections presque inévitables. Les tableaux publiés par M. J. de Mancy, n'en attestent pas moins une instruction solide et variée, beaucoup d'ordre et de sagacité, ainsi qu'une rare aptitude à concentrer dans le plus petit espace, toutes les notions essentielles à chaque objet du travail de l'auteur. Ce n'est pas non plus un mérite médiocre que d'avoir su attacher de l'intérêt à des exposés chronologiques, dont l'extrême et nécessaire brièveté est toujours voisine de la sécheresse. Nous pensons donc, que M. J. de Mancy a atteint le but d'utilité qu'il s'était proposé, et que le succès de son atlas ne peut qu'aller toujours croissant. Nous rendrons compte des livraisons qui suivront. A. D. V.

272. *ATLAS COMMERCIAL, ou Exposition méthodique du droit commercial*, comprenant le Code de commerce, la partie des lois, réglemens, ordonnances, arrêts et opinions des jurisconsultes, qui le complètent, le modifient, ou l'expliquent; ouvrage composé de 12 ou 14 tableaux synoptiques sur feuil. de Jésus déployée, disposés et coloriés de manière à en rendre l'étude plus facile, dédié au conseil de perfectionnement de l'École spéciale de commerce et d'industrie; par M. POUX-FRANKLIN, avocat à la Cour royale, insp^r. des étud. et prof. de législation commerciale à la dite école. Par livr. gr. in-fol., composée d'un tableau. Prix, 3 fr. chaque livr. pour les souscripteurs et 3 fr. 50 c. pour les non-souscripteurs. LIVRAISONS I, II, III. Paris, 1828; Dondey-Dupré, père et fils.

Le but de l'auteur est d'adapter à l'instruction des lecteurs la méthode des tableaux synoptiques, qui facilitent toute étude par la réunion, dans un cadre très-resserré, de toutes les lois, ordonnances et réglemens relatifs au commerce, moyen certain d'épargner beaucoup de temps et de longues recherches. C'est la méthode déjà appliquée avec succès par l'auteur à l'enseignement dont il est chargé. Ces tableaux sont l'analyse de son cours

à l'école de commerce. Les opinions des jurisconsultes y trouvent aussi place. Ce travail, soumis à l'examen de MM. Loché et Delagrangé, a obtenu leur suffrage.

M. Poux-Franklin ne s'est pas renfermé, comme on l'a fait pour d'autres travaux du même genre, dans le cercle des idées générales. Il a fait figurer dans le sien toutes les dispositions accessoires, tous les développemens nécessaires.

L'usage de ces tableaux, comme il le dit dans l'avis en tête de la 1^{re} livr., n'offre pas de difficulté. Le point principal se trouve toujours au centre et à gauche de l'accolade. Les divisions qui en dépendent sont classées à droite à partir de l'extrémité, ainsi que les subdivisions. Des lettres et des chiffres placés sur les côtés, et réunis par des lignes, faciliteront les recherches. La variété des couleurs et des nuances fait ressortir l'analogie ou l'isolement des matières diverses.

On se convaincra aisément des avantages de cette méthode par la simple inspection des 3 premières livraisons. La première contient tout ce qui a rapport aux commerçans et aux auxiliaires du commerce. Une 1^{re} grande division expose les obligations, exceptions et restrictions auxquelles sont assujettis les commerçans; la 2^e grande division fait connaître les différentes classes des auxiliaires du commerce, savoir: les agens de change, les courtiers divisés en 4 classes, les commissionnaires et les banquiers. Tous les réglemens et obligations sous l'empire desquels agissent ces diverses classes, y sont clairement exposés.

La 2^e livr., ou le 2^e tableau, présente dans un ordre analogue et avec la même netteté, sous le titre du commerce en général, tout ce qui concerne les diverses espèces de sociétés commerciales, universelles ou particulières.

La 3^e livraison, présente avec la même méthode, tout ce qui concerne la lettre de change et les autres effets de commerce: un tableau supplémentaire est consacré au billet à ordre.

L'utilité de ce recueil, non-seulement pour les élèves, mais pour les citoyens intéressés, tous plus ou moins, à connaître les principes de la législation du commerce, ne saurait être contestée, et l'on reconnaîtra aisément le mérite d'exécution, qui appartient à l'auteur.

A. D. V.

273. TRAITÉ DES CHEMINS DE TOUTE ESPÈCE, comprenant les grandes routes, chemins de hallage, vicinaux et particuliers,

arbres et fossés qui les bordent, les voies et places publiques; suivi d'un *Appendice au régime des eaux*; par F. X. P. GARNIER, avocat aux conseils du Roi et à la cour de cassation. 3^e édit. In-8° de 623 p.; prix, 8 fr. Paris, 1827; quai Saint-Michel, n° 25.

Cet ouvrage a acquis une réputation méritée; l'on sait que l'on y trouve toutes les dispositions législatives et réglementaires qui régissent la matière. Annoncer une 3^e édition c'est constater son succès; mais il serait superflu de chercher à le faire connaître à nos lecteurs. La division naturelle des objets a servi de base à celle de l'ouvrage en 3 parties. La 1^{re} traite des *grands chemins*, la 2^e des *chemins vicinaux*, la 3^e des *chemins particuliers*; l'appendice est relatif aux chemins et au régime des eaux. L'ordre, la méthode et la clarté distinguent cet ouvrage utile à tous les fonctionnaires et à tous les propriétaires. D.

274. PROJET DE CODE DE LA CHASSE; par M. FOUGEROUX DE CHAMPIGNEULLES, conseiller à la cour roy. de Douai. In-8° de 92 p. Paris, 1828; Le Normant.

Cet écrit, précédé d'une dédicace à S. M., s'ouvre par une introduction, contenant l'exposé des motifs des dispositions adoptées par M. de Champigneulles, dans son projet. L'histoire de la législation sur la chasse et le rappel des principes qui ont dirigé l'auteur, occupent les 23 premières pages. Une revue analytique des articles conduit le lecteur à la page 64, où se termine cette introduction. Le projet de code remplit les pages qui suivent jusqu'à la page 82 inclusivement. Les 22 dernières sont consacrées à un tableau de la législation actuelle, résultant des lois, extraits de lois, décrets, etc., qui régissent maintenant la matière.

Le projet se divise, comme le code de la pêche fluviale, en 6 titres; réglant successivement, 1° le droit de chasse; 2° la conservation et police; 3° les poursuites en réparation des délits et contraventions; 4° les peines et condamnations; 5° l'exécution des jugemens; 6° les dispositions générales.

Voici à peu près et très-sommairement, le résultat des recherches et des vues de M. de Champigneulles.

Au 14^e siècle, il était défendu aux *non-nobles*, qui n'étaient pas privilégiés, de chasser sur leurs propres terres. Henri IV

maintint cet usage, et porta contre les délinquans les peines de l'amende, de la fustigation, des galères, de la confiscation des biens, du bannissement, suivant le nombre des récidives, et enfin, la peine de mort en cas d'infraction du ban. Toutefois, les peines corporelles ne pouvaient être appliquées qu'aux personnes *viles et abjectes*. Louis XIV défendit aux marchands, artisans, bourgeois, de chasser en quelque lieu que ce fût. Jusqu'à la révolution la chasse fut un privilège exclusif des possesseurs de fiefs. L'abolition du régime féodal fit cesser ce droit : la loi du 11 août 1789, permit à tout propriétaire de détruire et faire détruire le gibier sur ses possessions, et la loi du 30 avril 1790, pourvut à ce que l'exercice de la chasse ne devînt pas nuisible aux récoltes; mais l'auteur du projet de code pense que ces dispositions sont insuffisantes. La loi, dit-il, doit 1° maintenir le droit de propriété; 2° garantir la sûreté publique; 3° protéger l'agriculture; 4° faciliter l'exercice du droit; 5° prévenir la destruction du gibier.

L'auteur reconnaît, que les animaux sauvages vivant aux dépens de la propriété territoriale, il convient de les attribuer plus particulièrement à ceux qui en nourrissent le plus grand nombre, c'est-à-dire aux possesseurs d'une étendue notable de terrain. Or, les productions de la culture étant la *propriété* du fermier, c'est lui qui fournit réellement la nourriture du gibier; pourtant le projet, en cas de silence des baux, lui refuse le droit de chasser, et le réserve au propriétaire, quoique de l'aveu de l'auteur, ce soit, pour ce dernier, *un exercice voluptueux plutôt qu'un droit utile*. Cette considération sert à motiver la conservation de la taxe du *port d'armes*. Au moyen de cet impôt, et de la condition de justifier du paiement d'une contribution foncière de 150 fr., les personnes aisées pourraient seules s'adonner à la chasse, et la sûreté publique serait garantie. La protection accordée à l'agriculture se réduit à interdire la chasse pendant la saison où elle peut causer du dommage aux récoltes : c'est ce qui se pratique depuis 1790. Pour régler l'exercice de la chasse entre les personnes qui satisferaient aux conditions déterminées ci-dessus, il serait procédé au cantonnement, c'est-à-dire que le territoire de la commune serait réparti entre les chasseurs, en proportion du terrain que chacun posséderait. Enfin, les mesures proposées pour empêcher la destruction du

gibier, consistent à interdire la chasse avec torches ou flambeaux, et avec chiens lévriers. V.

275. MÉMOIRE SUR LA NÉCESSITÉ DE BATIR UN ÉDIFICE spécialement consacré aux expositions générales des produits de l'industrie; par M. REY, membre du conseil général des manufactures, du jury central de 1827, et fabricant de schalls, à Paris. In-8° de 36 p. Paris, juin 1827; Bachelier.

Le zèle de M. Rey, pour procurer à l'industrie un local convenable, indépendant et fixe, pour l'exposition de ses produits, ainsi que la brochure qu'il a publiée sur ce sujet, et qui est une suite de ce zèle qui l'anime, sont trop connus aujourd'hui pour que nous ayons besoin de signaler cette brochure à nos lecteurs. Cependant, dans le moment où le gouvernement délibère et s'entoure de toutes les lumières qui peuvent fixer son opinion sur cette proposition, nous croyons devoir rappeler cet écrit à l'attention du public éclairé.

Après un exposé des institutions analogues aux expositions actuelles chez les anciens, et des réflexions pleines de sens sur l'influence qu'exerce ce genre de manifestation des progrès de l'industrie, M. Rey fait observer avec beaucoup de justesse que l'on aurait tort de voir dans une exposition les résultats ordinaires des divers genres de fabrication : ce sont, au contraire, des objets fabriqués exprès pour cette solennité, supérieurs en beauté à tout ce que chaque fabricant avait produit jusque-là. On constate, aux expositions publiques, les progrès nouvellement obtenus; mais ces progrès, une fois constatés, ont cet avantage, qu'ils servent de type, et que la fabrication habituelle tend sans cesse à les égaler d'abord, et à les surpasser ensuite pour une exposition nouvelle.

Les autres avantages des expositions publiques, soit pour les progrès de l'industrie, soit sous le point de vue de l'affluence qu'elles attirent dans la capitale, et du mouvement d'affaires qu'elles déterminent, sont très-bien développés par M. Rey. Le Louvre a pu servir encore à la dernière exposition; mais en 1831, il deviendra impossible de donner à ce palais, désormais entièrement consacré aux divers musées, une semblable destination; et l'industrie craint, peut-être avec raison, que, faute d'un local convenable, les expositions futures n'aient pas lieu.

Dans cette inquiétude, M. Rey montre qu'une impérieuse nécessité commande de pourvoir, à temps utile, à l'édification d'un édifice approprié à cette destination. Tous les arts, dit-il, toutes les sciences, toutes les institutions sociales en France ont des palais dont l'état les dote, et les manufactures de qui, avec l'agriculture, tout le reste dérive, de qui tout reçoit le mouvement et la vie, les manufactures n'en ont point encore.

M. Rey examine les divers emplacements non bâtis, et qui pourraient être choisis pour la construction de l'édifice qu'il sollicite; puis, il cherche aux frais de qui il pourrait être édifié. Il se prononce pour un édifice en pierre; et, en effet, une construction en bois serait aussi inconvenante qu'éphémère. Il se prononce contre l'idée de faire supporter les frais de cette construction par la ville ou le commerce de Paris. En effet, l'exposition intéresse toute la France; mais Paris seul en retire un avantage direct et instantané par le concours qu'elle y attire. Les dépenses considérables qui se reproduisent tous les 4 ans, s'élèveront bientôt à une somme plus forte que celle que nécessiterait un édifice permanent.

La principale objection que l'on élevait contre une construction de cette nature, c'était qu'elle ne servirait que tous les 4 ans; aussi M. Rey propose de profiter de ce local pour établir un *musée permanent* des manufactures; et nous pensons avec lui qu'il est très-possible de combiner l'arrangement méthodique des objets qui devraient composer ce musée, avec l'exposition publique et momentanée des produits nouveaux de l'industrie. C'est ainsi que le musée de peinture et de sculpture est à la fois le temple consacré aux anciens chefs-d'œuvre, et l'édifice ouvert aux efforts successifs de l'art.

Le musée industriel servirait admirablement pour constater les progrès des arts, pour recueillir les élémens de l'histoire des diverses industries, pour offrir des modèles dont l'étude préviendrait les aberrations du goût. Des commandes pourraient être faites par le gouvernement, afin d'orner ce musée, de manière à favoriser tous les perfectionnemens, ainsi qu'on le fait pour les arts du dessin. De même que le Conservatoire des arts et métiers est le dépôt des instrumens de fabrication, le musée industriel en rassemblerait et en conserverait les plus remarquables produits. Ce palais servirait à la demeure du directeur

des manufactures, aux réunions du jury central d'exposition, à celles du conseil général des manufactures, et du conseil du commerce. On y formerait une bibliothèque spéciale pour tous les genres d'industrie et les sciences qui s'y rattachent; bibliothèque dont les fondemens ont été déjà posés par les soins de M. le Préfet de la Seine. Les arts libéraux, si le Louvre ne pouvait plus suffire à leurs diverses expositions, trouveraient un asyle dans le nouveau palais des arts industriels : enfin, comme l'Hôtel-de-Ville, il prêterait ses salles à des cérémonies et à des fêtes. Élever un monument durable aux travaux de l'industrie, si justement honorés par un siècle éclairé, est une pensée digne de ce siècle, et d'un Roi, à qui la prospérité publique est chère.

Nous devons à la justice et à la vérité de rappeler que la première idée de cet établissement est due au créateur du Conservatoire des arts et métiers. M. Molard, membre de l'Académie des sciences, en présenta le projet à l'empereur; et ce projet, approuvé d'abord, fut contrarié par les vues de l'architecte auquel il fut renvoyé. M. Molard avait combiné exclusivement son projet pour l'utilité de l'établissement, et l'on pouvait; sous ce rapport, s'en rapporter à lui. L'architecte voulut en faire un grand monument : M. Molard portait la dépense à 400,000 fr.; l'architecte fit un devis de 2 ou 3 millions; la chose fut ajournée. Depuis lors, les derniers projets s'élèvent, dit-on, à 8 ou 10 millions. C'est ainsi que les choses vont dans notre pays, et, qu'avec raison, l'on est arrêté dans les vues les plus utiles.

Dans le projet de M. Molard, on construisait de vastes arcades autour du terrain attenant au Conservatoire, qui est depuis long-temps le véritable musée permanent de l'industrie dans presque toutes ses branches. Cet établissement possède déjà une belle bibliothèque industrielle, le superbe cabinet de physique de Charles, et des collections non seulement de machines de tous les genres, mais même de produits industriels variés. Cet établissement coûtait sous l'empire environ 60 mille francs par an, et le directeur trouvait le moyen d'acheter pour près de 10 mille francs tous les ans pour le Musée.

Au lieu de multiplier les établissemens et les dépenses, utilisons ce que nous avons déjà; donnons au Conservatoire les développemens nécessaires; voilà le seul parti raisonnable. Le Conservatoire doit être le véritable noyau de l'établissement

projeté; il est presque déjà la chose elle-même, le véritable musée permanent de l'industrie, que l'on réclame avec tant de convenance et de raison. Il suffit d'augmenter annuellement les diverses collections existantes, et de faire commencer celles qui manquent; et nous croyons savoir qu'il n'est point impossible de faire au Conservatoire des constructions nouvelles, qui suffiront pour les expositions temporaires, et que, par une sage entente des besoins, on peut concilier cette exposition avec l'arrangement des collections permanentes dans les mêmes salles, du moins pour la plupart des objets qui doivent y figurer.

276. MÉMOIRE SUR LA POSSIBILITÉ DE SUPPRIMER LE DROIT SUR LE SEL, en le remplaçant par un autre moins à charge aux contribuables, et aussi lucratif pour le gouvernement; par le comte ADOLPHE DE MONTUREUX. In-12 de 28 p. Vic, 1827; imp. de Gabriel.

L'impôt sur le sel est, selon l'auteur, une taxe mal assise, qui coûte aux contribuables beaucoup plus qu'elle ne rapporte au fisc, qui pèse principalement sur les classes productrices, qui est la même pour la pauvreté que pour l'opulence, qui entraîne des mesures acerbes, et qui entrave la production agricole. Il désire que la contribution soit rejetée sur ces *banquiers cosmopolites*, ces *rentiers parisiens*, ces *agioteurs*, qui ont décuplé leurs capitaux, en faisant à l'état des prêts usuraires. Pour atteindre ce but, il propose l'*abonnement forcé*, d'après une base *proportionnelle à la fortune présumée* des imposés. La propriété foncière étant déjà très-chargée, on ferait contribuer plus particulièrement les richesses industrielles et mobilières, et on donnerait aux répartiteurs la faculté de *déterminer ce que l'on peut supposer de fortune occulte à un spéculateur*. Après quelques considérations sur les moyens de concilier, même dans le système actuel, les besoins du trésor avec les intérêts de l'agriculture, il exprime la crainte de voir les améliorations repoussées, tant que le pouvoir sera soumis à l'opinion qui règne dans la capitale, où l'on considère les habitants des départements comme des *lâches*, des *serfs*, créés pour payer les *rentes* 3 p. o/o de leurs seigneurs et maîtres, et les *traitemens* des hauts fonctionnaires.

L'auteur, prévoyant que l'on pourrait rejeter son projet d'abonnement forcé, propose, dans ce cas, de le remplacer par

la vente, au profit du fisc, des matières salines brutes, que l'on mêlerait à la nourriture des bestiaux; mélange reconnu avantageux.

Cet écrit, quelque singulières que puissent paraître plusieurs idées de l'auteur, renferme des observations judicieuses sur la nécessité de s'occuper davantage des intérêts locaux. On remarquera dans les notes celle que M. de Montureux a consacrée à la défense du système qui a pour but de protéger l'industrie par des prohibitions et des restrictions. L'auteur présente ses vues d'une manière piquante et originale. Son écrit, quelque opinion que l'on s'en forme, ne laisse d'ailleurs aucun doute sur le zèle et la rectitude d'intentions qui l'ont dicté. Malheureusement il résulterait de la manière dont M. de Montureux envisage le commerce extérieur, que toute importation de l'étranger serait nuisible, et qu'ainsi, il faudrait toujours vendre et ne rien acheter. Quant à l'objet principal de sa réclamation, le remplacement de l'impôt sur le sel, on se rappelle que plusieurs députés ont appelé sur cet impôt l'attention de la Chambre, et particulièrement M. Kératry, qui, pendant plusieurs sessions, a insisté sur la nécessité d'une réforme à cet égard.

277. CHRONOLOGICAL RECORDS OF BRITISH FINANCE. — Sommaires chronologiques des finances de la Grande-Bretagne, depuis l'époque la plus ancienne jusqu'au temps présent, fondés sur les documens officiels, compilés et rédigés par César MOREAU, vice-consul de France à Londres. 24 p. lithogr. In-folio; prix, 15 schelings. Londres et Paris, 1828; Treuttel et Würtz.

M. Moreau a procédé pour ce travail considérable comme pour les autres recherches que l'on doit à son zèle d'investigation; il extrait, par ordre de dates, les faits relatifs aux finances, qui se trouvent consignés chez les historiens, à l'époque des Saxons, des Danois et des premiers rois d'Angleterre. Ces renseignemens ne peuvent être que très-incomplets; il est pourtant bon de pouvoir les saisir d'un coup d'œil; c'est à quoi servent les tableaux et listes dressés par M. Moreau. A mesure que l'auteur approche des temps modernes, les matériaux deviennent plus abondans. M. Moreau a fait des extraits des comptes de dépenses, des prix courans et d'autres détails utiles de divers siècles. C'est surtout à partir du règne d'Elisabeth que les détails sur les fi-

nances se multiplient. M. Moreau a cru devoir entrer dans l'histoire de cette branche importante de l'administration publique. Après cette époque, on commence aussi à voir l'histoire des progrès de la dette nationale, qui, en 1659, n'était encore que de 2,474,290 liv. st.; à la restauration, la liste civile fut fixée à 2,200,000 liv. st. On a calculé que Charles II a reçu, durant son règne, et dépensé 43,983,394 liv. st. En 1688, les importations excèdent la valeur des exportations de la somme de 2,132,684 liv. st.; mais on ne voit pas sur quels documens certains est fondé ce calcul. M. Moreau indique les prix des grains pour toutes les années du règne de Charles II, depuis 1650 jusqu'en 1685. C'est au règne de Georges I^{er} que commencent les séries des relevés officiels des produits de douanes, accise, timbre, enfin de toutes les branches des revenus publics. Il est à remarquer que les produits varient peu d'une année à l'autre : la recette brute était en 1711 de la somme de 2,259,527 liv. st.; en 1727, elle se montait à 2,765,397. Sous le règne de Georges II, ce produit monte un peu, mais presque imperceptiblement. C'est ainsi qu'en 1728 les douanes rapportèrent 3,451,074 liv. st., et que, dans la dernière année du règne de ce prince, c. à d. en 1759, le produit fut de 3,622,376 liv. st. M. Moreau note en passant les frais des guerres, les sommes dont elles accrurent la dette nationale, la hausse et la baisse des fonds publics, etc. Sous le règne de Georges III, les renseignemens deviennent encore plus nombreux et plus détaillés. L'auteur présente, dans un grand nombre de tableaux, les produits des diverses taxes et des autres branches de revenus. A la paix de Versailles, en 1783, la dette publique se montait déjà à 249,851,628 liv. st.; elle avait été, au commencement de la guerre d'Amérique, en 1775, de 128,583,635 liv. st. Depuis 1783, on la voit croître d'année en année; elle excède 1 milliard en 1813, et en 1820 elle est déjà de 1,249,276,368 liv. st.; elle s'est accrue, pendant les guerres de la révolution et de l'empire, c. à d. en 22 ans, de plus d'un demi-milliard. Cependant les revenus de la Grande-Bretagne ont constamment haussé; de 17,869,236 liv. st. ils se sont élevés, entre l'an 1794 et l'an 1820, jusqu'à la somme de 53,238,913 liv. st. Nous trouvons, dans le grand nombre de renseignemens compilés par l'auteur, une liste de toutes les gazettes de la Grande-Bretagne existant au 1^{er} janvier 1828.

L'auteur termine son recueil de notes par une grande page remplie de chiffres, qui font voir les revenus de l'Inde anglaise pendant les 26 dernières années. Il est fâcheux qu'une partie de ces tableaux soient presque illisibles à cause de la finesse des chiffres.

On doit savoir gré à M. Moreau d'avoir réuni autant de renseignemens utiles, que l'on pourra consulter avec fruit. D-G.

278. COMMERCE DE LA GRANDE-BRETAGNE AVEC CHAQUE PUIS-SANCE, en 1824 et 1825, présenté dans ses importations et exportations, au moyen de 60 tableaux; par Cés. MOREAU. 1 feuille. Londres, 1827.

Les 60 *tableaux*, annoncés sur le titre, se trouvent resserrés dans une seule grande page divisée en 10 colonnes. Les 3 premières font voir les importations de 20 espèces principales de denrées de divers pays; nous allons en extraire l'article *vins*.

<i>Importé de</i>	<i>En 1824.</i>	<i>En 1825.</i>
Portugal et Madère.	2,741,639	4,822,692 gallons.
Espagne et Canaries. ...	2,085,223	2,601,908
Cap de Bonne-Espérance	589,531	742,449
France.	245,192	909,060
États d'Italie.	123,486	220,129
Indes Occid. anglaises ..	147,898	159,784
<i>Id.</i> Orient.	138,180	155,576
Pays-Bas.	25,149	195,159
Gibraltar.	84,863	115,360
Malte.	14,540	72,825
États d'Allemagne.	3,743	74,709
Autres pays.	19,072	48,795

Ce qui surprend dans ce tableau, c'est la grande différence dans les importations des deux années contiguës. Si le tableau est exact, la France a fourni, en 1825, 4 fois plus de vins que dans l'année précédente; cela est d'autant plus remarquable, que ses fournitures d'eaux-de-vie ont été dans le rapport inverse. En effet, d'après les tableaux de M. Moreau, la France, en 1824, a fourni à la Grande-Bretagne 2,095,404 gallons d'eau-de-vie, et, en 1825, elle n'en a fourni que 1,741,282. Trois colonnes indiquent les réexportations faites dans les mêmes années pour l'étranger; enfin, 4 colonnes sont destinées à faire

connaître le montant des exportations de marchandises anglaises pour les divers pays. Le *Bulletin*, depuis 1823, a donné beaucoup de ces indications; ainsi il sera inutile d'y revenir à présent; il suffira de renvoyer à l'aperçu de M. Moreau ceux qui voudront jeter un coup d'œil sur cette matière. D-o.

279. I. VERHANDELING OVER DEN NEDERLANDSCHEN KOOPHANDEL. — Mémoire sur le commerce des Pays-Bas; par J. van OUWERKERK DE FRIES; couronné et publié par la Société holland. des Sciences à Harlem. 272 p. in-8°. Harlem, 1827; veuve Loosjes.

280. II. ADVIS OVER DE VERHANDELING. — Opinion sur le mémoire couronné par la Société holland. des Sciences à Harlem; par G. K. comte de HOGENDONP, un des directeurs de la Société. In-8°; prix, 75 cent. Harlem, 1828; veuve Loosjes. (*Vaderlandsche Letteraerijenis* juin 1828, n° VII. *De Recensent*; mai 1828.)

Quelles sont les véritables causes de la décadence du commerce des Pays-Bas, et quels sont les moyens de le relever? Voilà en substance la question que la Société des sciences de Harlem proposa, il y a quelques années, pour sujet d'un prix; il fut remporté par M. van Ouwerkerk de Fries. L'auteur reprend les événemens publics depuis le milieu du dernier siècle, pour montrer par quelle suite de faits la Hollande perdit la suprématie qu'elle exerçait jadis sur le commerce maritime de tout le globe; il signale les efforts faits par l'Angleterre pour anéantir l'état florissant de la Hollande; arrivé à la révolution française, il rappelle les désastres de la république des Provinces-Unies, désastres dont la mesure fut comblée, lorsque Napoléon fit de la Hollande une partie de son empire, et la soumit à son système continental, qui devait réduire à la misère une nation subsistant uniquement du commerce maritime.

De là M. de Fries passe à l'époque de la restauration, à l'incorporation du Brabant et de la Flandre dans les Pays-Bas, et aux mesures qui furent prises pour relever l'ancien commerce. Il fait voir la difficulté qu'éprouvait le nouveau gouvernement de concilier les intérêts manufacturiers de la Belgique, qui réclamait à grands cris l'exclusion des marchandises étrangères, avec les intérêts marchands des Hollandais, qui voulaient,

comme autrefois, servir de facteurs à l'Europe, et avoir par conséquent un commerce libre. L'auteur accuse l'Angleterre d'avoir rompu les anciennes relations des peuples, et d'avoir donné l'exemple de l'égoïsme commercial par son système prohibitif. Autrefois la Hollande avait presque seule la fourniture des assortimens de toiles pour les colonies espagnoles, et le débit de la canelle de Ceylan. Cette île est maintenant aux Anglais. Les Irlandais et les Allemands fournissent à l'Amérique la plus grande partie des toiles dont elle a besoin. La grande compagnie nationale pour le commerce, créée en 1824, sous les auspices du gouvernement des Pays-Bas, parut d'abord être bien capable de donner un nouveau relief au commerce de ce royaume; mais l'auteur pense que ce projet a déjà manqué son but. Cette compagnie aurait dû seulement servir d'encouragement et d'appui au commerce des particuliers. Douze millions auraient suffi pour cela. On créa, au contraire, un capital de 80 millions; les actions furent promptement enlevées par les riches négocians, et il fut évident alors que cette compagnie s'emparerait de tout le commerce colonial, et en ferait un monopole. Effectivement on s'est aperçu de ce danger, et il a été résolu récemment de réduire le capital à 24 millions. L'auteur ne nie pourtant pas que la nouvelle compagnie n'ait rendu des services, surtout en donnant une nouvelle activité aux chantiers de la marine. Il conseille au commerce des Pays-Bas de profiter des nouveaux débouchés que lui ont ouverts les événemens politiques dans la Grèce, dans les nouvelles républiques d'Amérique, etc. Il fait remarquer avec satisfaction que les pêches, qui ont tant contribué à la prospérité de la Hollande, commencent à se ranimer. En 1826, on a compté 131 embarcations sorties pour la pêche du hareng; c'est à peu près la moitié du nombre de bateaux qui autrefois étaient employés à cette pêche. L'auteur regrette le temps où le commencement de la pêche du hareng était un sujet de fête pour les habitans des bords de la mer du Nord. M. de Fries rappelle avec amertume que la Hollande a perdu quelques-unes de ses plus belles colonies, et que l'Angleterre profite maintenant des avantages que les Hollandais en tiraient autrefois.

Nous ne connaissons que par les journaux hollandais les observations que le comte de Hogendorp a publiées sur le mé-

moire de M. van Ouwerkerk de Fries. Étant un des juges du concours à la Société de Harlem, M. de Hogendorp crut devoir motiver son avis sur le mérite et sur les défauts du mémoire jugé digne du prix ; c'est ce qui a donné lieu à ces observations, qui ont été mises au jour par le prof. Tydeman. Il paraît que M. de Hogendorp trouva plusieurs points à blâmer ; il aurait voulu que l'auteur du mémoire rejetât les tarifs élevés comme étant un des obstacles de la prospérité du commerce. Selon M. de Hogendorp, il faudrait que le commerce fût libre, même dans les colonies, moyennant quelques droits protecteurs ; c'est ce que lui paraît avoir senti aussi M. Huskisson, qui voulait affranchir peu à peu le commerce anglais des entraves qu'un autre système lui avait imposées. D-G.

281. SUR LA VÉRIFICATION DES POIDS ET MESURES dans les états de la monarchie prussienne, et leur comparaison avec les poids et mesures introduits en France ; par le D^r EYTELWEIN. (Impression particulière des actes de l'Académie roy. des sciences : 21 pag. in-4°. Berlin, 1826.) (*Hertha*, 1826, 3^e année, vol. VIII, cah. 1, p. 9.)

M. Eytelwein rend compte, dans cet écrit, du travail de la Commission qui a vérifié les étalons du nouveau système des poids et mesures de Prusse. D'après l'ordonnance du 15 mai 1816, la classe mathématique de l'Académie des sciences est chargée de la conservation de ces étalons. La Commission était composée de MM. Eytelwein et Erman pour l'Académie des sciences, et de MM. les conseillers Crelle, Pistor et Schaffrinski pour le ministre du commerce, de l'industrie et des constructions. Voici l'analyse de son travail.

On sait que le pied de Prusse est dans un rapport déterminé avec le pied de Paris ; en sorte qu'il était nécessaire d'avoir des mesures françaises pour vérifier les mesures de Prusse. La Commission avait reçu un mètre et un kilogramme, l'un et l'autre en platine, composés par Fortin, et accompagnés d'une attestation, en date du 24 octobre 1817, de MM. Arago et Humboldt, qui porte que ces mesures sont parfaitement égales à leurs étalons respectifs. L'instrument dont ces savans se sont servis pour la comparaison du mètre permet d'apprécier une différence de $\frac{1}{300}$ de millimètre ; et le kilogramme avait été vérifié à une ba-

lance qui rend sensible une différence de deux milligrammes. Les étalons des mesures de Prusse consistaient en 4 mesures de longueur, en fer, construites par M. Pistor, et en 4 mesures de poids et autant de capacité, les unes et les autres en laiton, et construites par M. Schaffrinski.

I. *Vérification des mesures de longueur.* L'instrument dont on s'est servi pour la vérification de ces mesures était un comparateur microscopique, construit par M. Pistor, et assez semblable, à quelques perfectionnemens près qui y ont été faits, à celui que le capitaine Kater a employé en 1820 pour déterminer les valeurs des mesures de longueur anglaises, et qui a été décrit dans les *Transactions philosophiques* de 1821, p. 75. M. Eytelwein a d'abord démontré la nécessité de transporter sur une règle en fer la longueur du mètre de platine, en tenant compte des différences dans la dilatabilité de ces 2 métaux. Mais avant de faire usage du comparateur, il faut déterminer le rapport du pied de Prusse au mètre, ces 2 mesures prises à la même température (1). L'étalon du mètre, à zéro de température, vaut 443,295.936 lignes de Paris. L'étalon du pied de Prusse, à 13 degrés R. ou 16,25° centigrades, a pour valeur légale 139,13 lignes de Paris. La toise du Pérou, étalon de la toise de Paris, est toujours supposée à 13 degrés R., dans les

(1) Voici la solution générale de cette question, qui est donnée par le rapporteur : si l'on prend pour unité la longueur d'une mesure à zéro de température, λ étant l'allongement de la matière de cette mesure, qui répond à un degré, on aura, en appelant P et p les longueurs de cette mesure correspondante aux températures T et t ,

$$P = 1 + \lambda T, p = 1 + \lambda t \text{ et } \frac{P}{p} = \frac{1 + \lambda T}{1 + \lambda t}. \quad (1)$$

De même les valeurs d'une autre mesure, M et m , correspondantes aux températures T et t' , donneront

$$\frac{M}{m} = \frac{1 + \lambda T}{1 + \lambda t'}. \quad (2)$$

Enfin, les équations (1) et (2) donneront le rapport que l'on cherche,

$$\frac{P}{M} = \frac{p}{m} \frac{1 + \lambda t'}{1 + \lambda t}. \quad (3)$$

Faisant $p = 139,13$; $m = 443,295936$, $t' = 0$, $t = 16,25$, $\lambda = 0,000.01156$, on aura la valeur du pied de Prusse exprimée en fonction du mètre, ces deux mesures à une température quelconque T .

vérifications des mesures auxquelles on la compare. Ainsi

$$1 \text{ pied de } = \frac{139,13}{443,295.936} = 0,31385354275 \text{ mètres de Prusse.}$$

L'allongement d'une barre de fer forgé étant de 0,000.011.56 par degré centigrade, et de 0,000.18.785 pour 16,25 degrés centigrades, il faudra multiplier la valeur ci-dessus du pied de

Prusse par $\frac{1}{1,000.18785}$ pour la ramener à zéro de température; ce qui donnera 1 pied de Prusse = 0,3137945965 mètre, quelle que soit la température.

Les étalons de Prusse étant de 3 pieds devaient donc être égaux à 0,941384 mètre. On s'est assuré de 2 manières qu'ils avaient eu effet cette longueur, une fois par la mesure de la distance de l'extrémité de l'étalon à l'extrémité du mètre, distance qui a été trouvée de 0,058616, et une autre fois par la mesure de la distance de l'extrémité de l'étalon au trait de division du décimètre le plus voisin, distance qui a été trouvée de 0,041384; résultats exacts.

On a répété cette opération, et l'on a vérifié en même temps l'exactitude des divisions des étalons en pieds, pouces et lignes; sur quoi on remarquera que le comparateur qu'on employait permettait d'apprécier une différence de $\frac{1}{10000}$ de millimètre, moins de $\frac{1}{3000}$ de millimètre. Or

$$1 \text{ mètre} = 3,186.798.02 \text{ pieds de Prusse}$$

$$\frac{1}{3000} \text{ de millimètre} = 0,000.006.37 \text{ pied de Prusse}$$

$$= 0,000.017.80 \text{ ligne de Prusse;}$$

d'où l'on conclut que, d'après l'exactitude garantie du mètre en platine, l'étalon des mesures de longueur de Prusse est exact à un millième de ligne près.

II. *Vérification des poids.* L'ordonnance relative aux nouveaux poids et mesures de Prusse porte que la livre de Prusse est la soixante-sixième partie du poids d'un pied cube d'eau distillée, pesée dans le vide, à la température de 15 degrés Réaumur. Il suit de là qu'un pouce cube d'eau distillée, pesée dans le vide, à 15 degrés, doit peser les $\frac{1}{288}$ d'une livre de Prusse; d'où, d'après les calculs de M. Eytelwein,

$$\frac{1}{288} \text{ d'une livre} = 17,863.962.291.9 \text{ grammes}$$

$$\text{et } 1 \text{ livre de Prusse} = 467,711.012.733 \text{ grammes.}$$

Nous n'entrerons point dans le détail de la description des

étalons de poids vérifiés par la Commission, et de la balance dont elle s'est servie. On a d'abord placé 467 grammes 711 milligrammes dans chacun des plateaux de cette balance; on a ensuite retiré de l'un des plateaux le poids qui y était, et on l'a remplacé successivement par différens poids d'une livre de Prusse; et, parmi ces poids qu'on a pris, ceux qui faisaient équilibre avec toute l'exactitude désirable à 467 grammes 711 milligrammes. Ils ont été estampés à l'aigle prussienne sur le bouton et sur toutes leurs faces, puis replacés sur le plateau de la balance, pour s'assurer qu'ils n'avaient rien perdu de leur poids; cette dernière vérification faite, ils ont été reconnus comme étalons du poids de la livre de Prusse, ainsi qu'il est prescrit par l'ordonnance sur les poids et mesures.

III et IV. *Vérification du quart et du scheffel de Prusse.* La Commission a également reconnu la justesse et l'exactitude des mesures de capacité qui lui ont été présentées pour étalons. Le *quart* est le poids de 78,174801 loths d'eau distillée, à 13° R., et sous 27 po. 10 lig. de pression au baromètre (ensorte que le quart = 1,1426 litres); le *scheffel* est le poids de 3752,36649 loths d'eau distillée à la même température, et sous 28 pouces de pression au baromètre (ensorte que le scheffel = 54,8445 litres).

Le rapporteur termine son mémoire par cette remarque : que les étalons du quart et du scheffel, rapportés à une température moyenne de 13 degrés R., diffèrent moins des mesures de capacité qui sont en usage, que les mesures de capacité de France ne diffèrent de leurs étalons qui sont rapportés à une température voisine de celle de la glace fondante, température peu ordinaire. Le choix des températures pour les étalons des mesures de longueur donne lieu à la même observation. M. Eytelwein fait encore remarquer que le loth est le même pour le commerce, les monnaies et la pharmacie, et que la différence des nouvelles mesures à celles qui sont en usage est si faible, que l'on peut ne pas en tenir compte dans le commerce. A-T.

282. I. LEVÉ TRIGONOMÉTRIQUE DE L'ODER, exécuté par ordre du ministre du commerce de Prusse; travail effectué par les trigonomètres Assmann et Rohl et communiqué par le comte de BULOW. (*Hertha*; 1825, vol. III, cah. 2, p. 327; Vol. V,

cah. 2, 1^{re} sect., p. 182, 1826; Vol. VII, cah. 1, p. 80; Vol. VIII, cah. 1, p. 5.)

Les détails que renferment ces 4 n^{os} de l'*Hertha*, consistent principalement dans les valeurs des angles et des côtés de tous les triangles qui ont déjà été calculés. Ils ne sont pas de nature à trouver place dans ce *Bulletin*. A.

283. II. LETTRE DE M. BERGHAUS, professeur à l'université de Berlin, sur le nivellement de l'Oder. (*Bullet. de la Soc. de géogr.*; n^o 47, mars 1827, p. 124.)

Dans une lettre adressée à M. Jomard, M. Berghaus observe que le nivellement de l'Oder, dont la Société de géographie a été entretenue par un de ses membres, a été publié dans plusieurs ouvrages, et, en dernier lieu, dans l'*Essai d'une description géognostique de la Haute Silésie* par M. OEyenhause, que ce nivellement est fondé sur des opérations purement barométriques, qu'un nivellement géométrique du cours de l'Oder a été ordonné depuis peu et que l'on a commencé les opérations trigonométriques qui doivent y servir. Il nous paraît donc inutile de rapporter les résultats du nivellement barométrique, dont l'exactitude ne nous est pas connue; mais on trouve dans la lettre de M. Berghaus les cotes d'un nivellement exécuté avec le niveau d'eau entre Kosel-sur-l'Oder et l'embouchure de la Przemsza dans la Vistule, duquel il résulte que le point de partage des eaux de l'Oder et de la Vistule, pris entre les deux points dénommés, est élevé de 469 pieds de roi, au-dessus du premier et de 280 pieds au-dessus du second. Kosel, d'après les mesures barométriques est élevé de 506 pieds au-dessus de la mer.

A.

284. RÉSUMÉ DES TRAVAUX exécutés par la Compagnie royale de la navigation du Guadalquivir, ainsi que de ceux qu'elle a projetés depuis le commencement de 1820, et qu'elle se dispose aujourd'hui à faire exécuter. (*Diccionario geográfico-estadístico de España y Portugal*, t. IV, p. 382.)

1^o Cette Compagnie a mis en culture *la isla Menor*, la plus petite des deux îles formées par les embranchemens du Guadalquivir. De temps immémorial elle ne servait qu'à la pâture du bétail, et son revenu suffisait à peine pour payer les gardes. Le

terrain fut divisé entre des colons, par portions tirées au sort. La récolte de 1826 a été de 50,000 fanègues tant en froment qu'en orge, vesces, fèves, pois chiches, maïs, et de 200,000 arrobes de paille, malgré la crue considérable du fleuve qui couvrit toute l'île. Cette dernière circonstance fut cause que la récolte a été moins que moyenne. Afin d'établir et de proportionner la continuation de cette culture, la Compagnie a employé de fortes sommes d'argent pour faciliter le dessèchement d'un grand nombre de flaques d'eau qui inondaient une partie considérable du terrain, ainsi que pour établir et conserver des ponts de communication sur les différens points où ils étaient nécessaires.

2° Sans l'existence de cette Compagnie et la protection du Roi il est très-probable que l'on ne connaîtrait pas encore en Espagne l'emploi des bateaux à vapeur; il en existe trois qui vont à Sanlucar de Barrameda, et qui sont construits d'après les perfectionnemens les plus récents, connus en Angleterre.

3° On a également construit un môle à Sanlucar de Barrameda, pour faciliter le débarquement des passagers et des marchandises; mais ayant été abandonné pendant les 3 dernières années, la Compagnie traite dans ce moment pour le restaurer.

4° C'est aussi à cette Compagnie que l'on doit l'établissement du canal Fernandino, au moyen duquel on franchit, en un quart-d'heure de navigation, trois grandes lieues de détours remplis de bas-fonds, qui retardaient souvent les bâtimens par 3 ou 4 jours de traversée.

5° La Compagnie a aussi comblé un des bras de la rivière appelée *del Rosario*; par ce moyen elle en a concentré les eaux et augmenté la profondeur d'une manière utile à la navigation. La jetée élevée à cet effet a été garnie d'une plantation d'osiers, pour arrêter la détérioration qu'elle commençait à éprouver, faute de réparations.

6° La Compagnie a exporté d'Angleterre et introduit en Espagne, l'admirable machine du Ponton-dragueur, mise en mouvement par un appareil à la vapeur, qui, pour diverses raisons, a passé à la marine royale. Cette dernière pourra tirer de grands avantages de l'application de cet appareil dans l'arsenal.

7° Elle a en outre établi dans la *Isla Menor* une machine à vapeur, d'une construction particulière, destinée à tirer de la

rivière l'eau nécessaire pour l'arrosage d'un jardin spacieux. Ce dernier est couvert par une plantation d'arbres précieux et rares, qui peuvent offrir de grands avantages à ce pays, si les expériences que fait la Compagnie réussissent. Pour donner plus d'extension à ce genre de culture, elle a établi en 1823, une autre machine à vapeur de la force de 14 chevaux et qui fournit par minute 45 quintaux d'eau destinée à arroser 400 *aranzadas* de terre. Ce terrain est principalement consacré à la culture des orangers, du chanvre, du lin, de la luzerne et autres productions.

8° Elle a établi une autre machine à vapeur dans les mines de charbon de terre *del Guesna*, sur le territoire de Villanueva del Rio. Le produit de ce combustible s'est, depuis lors, considérablement accru, ainsi que sa consommation. Comme cette exploitation exige aujourd'hui l'emploi d'une machine d'une force majeure, la Société s'occupe de cet objet.

9° Le gouvernement ayant ordonné un essai dans les mines de Guadalcanal, on y rencontre, au moyen de l'épuisement, une bonne veine d'argent, dont il fut extrait suffisamment de minerai, qui, élaboré et essayé, produisit de l'argent de la meilleure qualité. La Compagnie en conserve un échantillon, et a démontré qu'elle pourrait, sans de grandes difficultés, poursuivre avec avantage son exploitation.

10° Enfin la Compagnie a mis le sceau aux services importants qu'elle est en mesure de rendre, en faisant reconnaître le Guadalquivir entre Cordoue et Séville, dans le but d'établir un canal d'irrigation et en même temps de navigation entre ces deux villes. Les plans et devis sont terminés, et elle se dispose actuellement à mettre à exécution, sous le puissant patronage du Roi, son projet qui érigera un des plus beaux monumens à la gloire du règne actuel.

285. I. INSTRUCTION NAUTIQUE SUR LES CÔTES DE LA GUIANE FRANÇAISE, rédigée d'après les ordres du ministre de la marine et des colonies; par M. LARTIGUE, lieutenant de vaisseau. In-8° de 100 p., avec une carte des côtes de la Guiane et des côtes septentrionales du Brésil, sur laquelle on a tracé les routes faites par 10 bâtimens français, entre les côtes et le 25° de longit. à l'O. du méridien de Paris, et indiqué les différentes directions et vitesses des courans qui ont été obser-

vés à bord de ces bâtimens. Paris, 1828; imprimerie royale.
(Extr. des *Annal. maritimes et coloniales*; mars 1828, p. 233.)

286. II. INSTRUCTION SUR LES CÔTES DE LA GUIANE, au N. O. de Cayenne, et sur la meilleure manière de les remonter; par M. le lieutenant de vaisseau GATIER, commandant du brick le *Vigilant*. (Extr. du même recueil; novembre 1826, p. 401.)

I. Cette instruction a été imprimée par ordre du ministre de la marine. On n'a pas besoin d'indiquer que ce travail a été rédigé avec beaucoup de soin. Il est divisé en 10 chapitres, dont voici l'indication : 1^o *des vents*; 2^o *des pluies*; 3^o *des courans en général*; 4^o *des courans du fleuve des Amazones*; 5^o *des courans qui ont lieu près de terre*; 6^o *des courans qui ont lieu entre les îles Canaries et les Antilles*; 7^o *description des côtes de la Guiane française*; 8^o *brassage qu'on trouve au large des côtes de la Guiane*; 9^o *bancs occasionnés par des vases molles qui s'accumulent près de terre, et changemens qu'ils éprouvent*; 10^o *routes à faire suivant les saisons, pour attérir sur les côtes de la Guiane et pour se rendre à Cayenne*.

A la Guiane, théâtre des expériences et des observations de M. Lartigue, le temps est très-variable, et il y a des années où le temps est constamment beau pendant l'hivernage, et dans d'autres années le temps est très-pluvieux pendant l'été. M. Lartigue recherche la cause de ces contradictions, et la cause qu'il en donne est aussi simple que naturelle : « Les vents alisés, dit ce marin, et les vents généraux régissent alternativement sur les côtes de la Guiane. L'hivernage a lieu aussitôt que les vents alisés y sont établis, et l'été, lorsque ce sont les vents généraux. Les changemens des saisons dépendent donc des époques où les vents alisés et les vents généraux commencent à y devenir constants; mais ces époques étant sujettes à éprouver d'assez grandes variations, le commencement de chaque saison en éprouve de semblables.

Si le passage d'une saison à l'autre était régulier, tout serait expliqué par ce seul fait : mais là, comme dans toutes les questions mixtes, il y a anomalie, et une bande de vents variables qui s'étend de la côte d'Afrique jusqu'à celle d'Amérique, vient compliquer la question et donner l'explication des variations que l'observation a constatées.

Les mouvemens de cette bande ont été examinés par M. Lartigue et font le sujet de son excellent mémoire; ce fait est nouveau et curieux, il fait voir comment les pluies arrivent sur les côtes de la Guiane et sur celles du Brésil, au nord du cap Saint-Roch : ce fait peut encore utilement servir à aider les naturalistes et les physiciens dans leurs recherches sur la cause des vents et donner aux savans les moyens d'expliquer la coïncidence des courans et des vents qu'on croit les produire, courans qui se trouvent entre les tropiques, et qu'on n'avait pas imaginé agir souvent en sens contraire; ainsi vient se détruire l'opinion qui établissait que les courans, dans la zone torride, partaient continuellement d'orient en occident, et qui attribuait ce prétendu fait à des causes accidentelles, qui, dans la zone torride, se dirigeaient en sens inverse.

C'est dans l'ouvrage même de l'auteur qu'il faut chercher la conviction que lui a donnée une longue expérience, acquise en pratiquant les parages, du fait qui établit une permanence de courans constans dans toute la bande des vents variables. Tout est neuf ici, et la nature même des détails, le relevé des journaux des anciens navigateurs, qui confirment cette théorie intéressante, échappe à l'analyse.

C'est encore dans l'ouvrage même qu'il faut chercher les détails sur le mouvement des eaux du fleuve des Amazones, qui détruisent de vieilles erreurs, si long-temps accréditées, et surtout celle que l'abondance des eaux qui viennent se perdre en sortant des fleuves de la Guiane, fait sentir une grande influence à une distance très-éloignée de leur embouchure.

Nous ne pouvons trop recommander cet ouvrage aux marins, à qui il révèle de nouveaux dangers, et aux savans qui pourront recueillir des faits propres à les éclairer.

II. L'espace nous manque pour donner une analyse de cette lettre, qu'il serait d'ailleurs presque impossible d'extraire. Il nous suffira de dire que l'on y trouvera des notions essentiellement propres à diriger les navigateurs dans les parages qu'a explorés l'auteur, avec toute l'attention d'un marin expérimenté.

BENTLEY.

PLANS ET CARTES.

287. NOUVELLES CARTES GÉOGRAPHIQUES PUBLIÉES PAR M. BRUÉ.

Ces nouvelles cartes, au nombre de 17, font toutes partie de l'excellent atlas de M. Brué, cinq d'entre elles sont destinées à remplacer les cartes n^{os} 5, 17, 18, 19 et 30 de cet atlas; les 13 autres font partie du complément de cet ouvrage, lequel sera composé en totalité de 65 cartes. 60 sont déjà publiées, en y comprenant les 13 que nous allons signaler; les 5 dernières seront publiées dans le mois de juillet prochain.

Nous rappellerons à nos lecteurs que chaque carte de cet atlas se vend séparément au prix de 3 fr. L'atlas en 36 feuilles se vend, relié, 105 fr., et l'ouvrage complet, c'est-à-dire avec le complément, en tout 65 cartes, au prix de 190 fr.

Lorsque l'atlas sera terminé, nous nous proposons de donner à nos lecteurs quelques détails propres à faire apprécier cette importante collection, sur la nature de cet ouvrage et sur le but que s'est proposé son auteur. Personne ne contestera à l'atlas de M. Brué l'exécution la plus élégante et la plus soignée, en même-temps que l'on y trouvera la preuve du zèle soutenu de son auteur, pour être constamment au niveau de la science et en retracer tous les progrès dans ses belles cartes, dont l'ensemble forme, sans contredit, le premier des ouvrages existans de ce genre.

288. I. CARTE DE LA PALESTINE SOUS LA DOMINATION ROMAINE, dressée d'après les observations astronomiques et les voyages les plus récents. 1 feuil. Paris, 1828.

Les positions de la côte sont établies d'après les observations astronomiques de M. Gauttier; celles de la partie intérieure, comprise entre la mer, le cours du Jourdain et les lacs, d'après les observations et les itinéraires d'Ali-bey, de Buckingham, Seetzen, Châteaubriant, Volney, etc., les auteurs, les cartes de Syrie, par Paultre, d'Égypte et de Syrie, par Jacotin, ont fourni les détails de la partie occidentale, et, concurremment avec les travaux de Burckhardt et de Seetzen, ceux de la partie orientale. D'anciens auteurs, les travaux de D'Anville, de Reichard, ont contribué à lever les doutes sur beaucoup de

points; ceux qui restent sur des positions de lieux, des noms de pays, etc., sont exprimés par un point d'interrogation. M. A. Jaubert a bien voulu aider l'auteur pour les parties qu'il a visitées. M. Brucé^{ja} voulu approprier sa carte à la lecture de l'histoire depuis la division entre les 12 tribus. Une petite carte, en cartouche, présente cette division toujours incertaine; la grande offre la division des Juifs en Galilée, Samarie, Judée et Perée, et celle en provinces sous les Romains.

289. II. CARTE GÉNÉRALE DE LA GRÈCE ANCIENNE et de la mer Égée, comprenant aussi la Macédoine, la Thrace et une partie des pays adjacens. 1 feuil. Paris, 1827.

290. III. CARTE DES ÎLES BRITANNIQUES ANCIENNES. $\frac{1}{2}$ f. Paris, 1827.

291. IV. CARTE DE LA GERMANIE ANCIENNE, de la Rhétie, de la Pannonie et du Norique. $\frac{1}{2}$ f. 1827.

Ces deux cartes sont sur la même feuille.

292. V. CARTE DE LA DACIE ANCIENNE, de la Pannonie, de l'Illyrie et de la Mœsie; 1 feuil. Paris, 1826.

Cette carte a été dressée en 1822. M. Brué s'est aidé, pour sa rédaction, des travaux de D'Anville, Mannert et Reichard, voulant profiter de quelques autres cartes et notices récentes, la publication en a été retardée jusqu'en décembre 1826.

293. VI. CARTE DE L'ESPAGNE ANCIENNE. 1 f. Paris, 1827.

294. VII. CARTE DE LA RUSSIE OCCIDENTALE ET DU ROYAUME DE POLOGNE. 1 f. Paris, 1827.

295. VIII. CARTE PARTICULIÈRE DE L'ANGLETERRE, de la principauté de Galles et de la partie méridionale de l'Écosse; indiquant toutes les principales routes et les canaux navigables. 1 f. Paris, 1827.

296. IX. CARTE DE L'ALLEMAGNE, comprenant les États de la Confédération germanique, excepté une partie des monarchies autrichienne et prussienne. 1 f. Paris, 1827.

Au haut de la carte se trouve un tableau des états de la Confédération.

297. X. CARTE GÉNÉRALE DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE. 1 feuil.
Paris, 1828.

Un cartouche indique les divisions de cette monarchie, un autre offre une petite carte de la principauté de Neuchâtel.

298. XI. CARTE GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET ROUTIÈRE DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. 1 f. Paris, 1829.

Au bas de cette carte se trouve le tableau des provinces de cette monarchie, avec leurs subdivisions. Vers le haut l'indication de ses 12 gouvernemens.

299. XII. CARTE PHYSIQUE, ROUTIÈRE ET POLITIQUE DE L'ITALIE, de la Suisse, du royaume d'Illyrie et des provinces autrichiennes sur l'Adriatique. 2 f. Paris, 1826.

L'auteur a profité de toutes les nouvelles observations de toutes les cartes récentes, des nouveaux voyages; il émet cependant les doutes où il est encore sur la véritable position de quelques parties des côtes, etc.

300. XIII. CARTE GÉNÉRALE DE LA GRÈCE MODERNE, de l'Archipel, de l'Albanie, de la Macédoine et de la Romélie. 1 f. Paris, 1826.

L'auteur a essayé de réunir, dans cette carte, aux connaissances positives que l'on a aujourd'hui sur cette contrée, le résultat des discussions des savans. Les travaux hydrographiques de M. Gauttier et du capitaine Smith; les voyages de MM. Gell, Pouqueville, Dodwell, etc.; les cartes les plus modernes lui ont servi à rectifier des positions de villes, des cours de rivières dans la partie sud.

301. XIV. CARTE DE LA FRANCE à l'époque de 1789, indiquant les divisions comparatives des anciennes provinces et des départemens actuels. 1 f. Paris, 1827.

La Corse est représentée dans un cartouche.

302. XV. CARTE PHYSIQUE ET ROUTIÈRE DE LA FRANCE, de la Suisse et d'une partie des États limitrophes. 2 f. Paris, 1827.

Un cartouche donne au haut de la carte les environs de Paris, à la distance de 12 lieues; en dessous est un tableau des divisions militaires. La Corse est en cartouche sur la 2^e feuille.

303. XVI. CARTE GÉNÉRALE DE L'Océanie, ou cinquième partie du monde. 1 f. Paris, 1827. (atlas, n° 30.)

Cette carte remplace, dans l'atlas de M. Brué, la carte de l'Océanie, publiée en 1820. Les voyages récents de MM. de Krusenstern, Kotzebue, Bellinghausen, King, L. de Freycinet, Duperrey, etc., ainsi que les découvertes des navires du commerce de différentes nations, ont fourni à l'auteur une foule de positions astronomiques et les moyens d'en rectifier beaucoup d'autres. On doit aux mêmes voyageurs la découverte de beaucoup de nouvelles îles et la preuve de la non-existence de beaucoup d'autres. La carte que nous annonçons, est extraite des trois belles cartes du *Grund-Archipel d'Asie*, de l'*Australasie* et de la *Polynésie* (*Voy. le Bullet. Tom. VII, n° 141, 142, 143*), publiées en 1826 par M. Brué.

304. XVII. CARTE GÉNÉRALE DE LA PARTIE NORD DE L'AFRIQUE, de la mer Méditerranée et de l'Europe méridionale; 1 f. Paris, 1827. A.

305. CARTE TOPOGRAPHIQUE DE L'ÎLE DE CORSE, dressée et lithographiée par J. COLLON. Bruxelles, 1827; Lithograp. de Jobard frères.

Cette jolie carte, de 7 pouces environ, sur 4, est une nouvelle preuve de la perfection à laquelle on peut arriver par l'emploi de la gravure sur pierre. Élève de feu Paulmier, dont nous avons signalé le talent et déploré la perte prématurée, auquel on doit un petit chef-d'œuvre en ce genre : la carte du *département des Pyrénées-Orientales*. (*Voy. le Bullet. Tom. V, n° 80*), M. Collon marche dignement sur ses traces. La charmante carte que nous annonçons, nous donne d'ailleurs l'espoir que les procédés de Paulmier n'ont point péri avec lui. L'écriture de cette carte, comme l'exécution des reliefs sont parfaites; et il régné une harmonie, une douceur dans les teintes, que la gravure en cuivre atteint rarement. Cette petite carte fait partie de la livraison de la correspondance mathématique et physique publiée à Bruxelles, par M. Quetelet. D.

306. CARTA GEOGRAFICA DE ESPAÑA Y PORTUGAL. — Carte géographique d'Espagne et de Portugal, dédiée au roi d'Espagne par Don Sébast. MIÑANO. 1 feuille lithog. (sans date, ni lieu de publication.)

Nous signalons cette nouvelle carte qui accompagne le grand Dictionnaire que vient de terminer M. Miñano, parce qu'elle se vend séparément, et que l'auteur s'est attaché à profiter de tous les documens et de tous les renseignemens qu'il y a pu réunir pour la rendre plus exacte que toutes les cartes connues de la péninsule. Il y a indiqué les routes royales, les anciennes routes, la partie navigable des rivières, les canaux construits et les projets de grandes lignes de navigation intérieure dont il a parlé dans le Dictionnaire. D.

VOYAGES.

307. I. MANUEL DU VOYAGEUR DE PARIS A CALAIS. In-18 de 108 pag., avec une carte; prix, 1 f. 50 c. Paris, 1828; P. Dupont.

308. II. MANUEL DU VOYAGEUR DE PARIS A LYON. In-18 de 77 pag., avec une carte; prix, 1 f. 50 c. Paris, 1828; le même.

Voici encore une petite entreprise de librairie conçue dans l'intérêt des voyageurs qui ont oublié, en partant par la diligence, l'ouvrage de M. Vaysse de Villiers, ou qui ne veulent pas payer aussi cher le plaisir de connaître à l'avance la route qu'ils vont parcourir et les renseignemens curieux dont elle peut être l'objet. M. Dupont a son magasin dans la cour des diligences; ses petits volumes ne coûtent que 1 f. 50 c., et il faut le dire, on en a certes pour son argent. On y trouve les distances, les lieux de diner, de déjeuner, les heures d'arrivée, et enfin beaucoup de renseignemens historiques ou statistiques sur les villes, bourgs, villages et châteaux du lieu traversé.

309 RENSEIGNEMENS AUTHENTIQUES SUR LES VOYAGEURS ANGLAIS DANS L'AFRIQUE CENTRALE, MM. LAING, CLAPPERTON ET DICKSON, sur la mort du fils de Mungo-Park, et le voyage de M. LINANT à la recherche des sources du Nil. (*Quarterly Review*; juillet 1828, p. 100; *Revue britannique*, juin 1828, p. 279).

Après avoir rendu compte des *Mémoires sur la vie et les ouvrages du célèbre voyageur pédestre John Ledyard*, le rédacteur de l'article de la *Quart. Review* (sans doute M. Barrow), déplore

la perte que l'Angleterre a faite de tant d'hommes distingués par leur courage et leurs talens dans les entreprises tentées pour l'exploration de l'Afrique intérieure. Il en prend ensuite occasion de rectifier par des renseignemens authentiques les récits contradictoires concernant les voyageurs anglais en Afrique, à qui le monde savant porte un si vif et si légitime intérêt.

Le premier qui l'occupe est le major Gordon Laing, parti en 1825, de Tripoli pour se rendre à Timbouctou, d'où il se proposait de suivre le cours du fleuve que nous qualifions de Niger, jusqu'à son embouchure. Arrivé à Tripoli le 9 mai, il n'en put repartir que le 17 juillet, accompagné du Scheik Babani, qui avait demeuré 22 ans à Timbouctou, où il avait sa femme et ses enfans. Ce chef s'engageait à l'y conduire en 2 $\frac{1}{2}$ mois. Il devait le remettre là, ou dans le voisinage sous la protection du grand marabout (prêtre maure) Mouctar, qui le mettrait à portée de suivre le cours du fleuve. Le major, dans sa correspondance, ne parle de ce Babani qu'avec la plus haute estime. On verra cependant tout à l'heure que sa confiance en lui fut trompée dans un moment très-critique. Ce Maure discret lui avait laissé ignorer qu'il était le gouverneur de Ghadamès ou Ghadamis, où la caravane arriva le 13 septembre, après une route ennuyeuse de près de mille milles (333 lieues) par de longs détours. Tous les instrumens du major avaient été détériorés et mis hors d'état de service par divers accidens, pendant ce voyage. Grâce à Babani, il fut bien logé et pourvu de provisions avec toute sa suite, à Ghadamis. Cette ville, lieu de passage de toutes les caravanes, a 6 ou 7 mille habitans; ils paient un tribut aux Touariks, qui habitent le grand désert occidental de l'Afrique, pour que les caravanes puissent le traverser sans courir le risque du pillage, dont vivent en partie cette espèce de Bédouins (1). Ce passage des caravanes assure à Ghadamis un commerce considérable. Son enceinte est de 4 à 5 milles (une lieue et demie environ), y compris les jardins nombreux qu'elle renferme. Elle est entourée de murs en terre très-peu élevés: une vaste pièce d'eau, dans le centre de la ville, en fournit

(1) Dans l'extrait donné par la *Revue Britannique*, on a supposé que c'étaient les Touariks qui payaient un tribut aux habitans de Ghadamis: c'est une erreur.

abondamment pour les jardins et pour les besoins des habitans. Sa latitude est de $30^{\circ} 7'$, et sa longitude de $6^{\circ} 50' 45''$ à l'est du méridien de Paris. La température y était si froide que le thermomètre s'abaissait quelquefois jusqu'à 5° de Réaumur.

Les voyageurs quittèrent Ghadamis le 27 octobre, et arrivèrent le 3 décembre à *Ensala*, ville Touarique, la plus orientale de la province de Tuat, que l'on croit être à 35 journées environ de Timbouctou. Ils furent accueillis par les habitans avec la plus affectueuse hospitalité. Plus de mille personnes des deux sexes et de tout âge étaient venus à leur rencontre, et, en retour de leur bon accueil, les malades reçurent des médicamens et des conseils.

La caravane séjourna à Ensala jusqu'au 10 janvier. Le 27 du même mois, elle entra dans le désert de *Ténézaro*, à environ 20 journées de Timbouctou; c'était un vrai désert de sable, entièrement dépourvu de verdure, et aussi uni qu'un tapis vert. Le major, bien reçu partout, était plein de santé, d'espoir et d'enthousiasme. Il se félicitait d'avoir pour compagnon Hatteta, Touarik, qui avait été l'ami du capitaine Lyon. Cependant, la nouvelle se répandit bientôt à Tripoli, que Laing avait été attaqué et blessé par des brigands, attaque dans laquelle plusieurs de ses domestiques avaient succombé. On disait qu'il s'était sauvé à cheval chez le marabout Mouctar, à 5 journées de Timbouctou. Le major avait épousé à Tripoli la fille du consul anglais, dont il s'était séparé peu de temps après leur mariage, pour entreprendre le voyage périlleux qu'il exécutait. Une lettre de lui, parvenue à Tripoli le 20 septembre 1826, tout en rassurant sa femme sur sa santé, laissait entrevoir la réalité de sa blessure. Des nouvelles ultérieures annoncèrent son arrivée auprès de Mouctar. Mais le retour de Hamet, domestique arabe de Laing, confirma bientôt pleinement l'attaque dont son maître avait failli périr victime. Il apportait des lettres du major, datées d'*Azoad*, 1^{er} et 10 juillet. Une maladie avait ravagé cette ville; lui-même avait été rudement atteint, et avait vu mourir son domestique Jack, un matelot et son protecteur Sidi Mouctar. Il avait obtenu la permission de se rendre à Timbouctou, mais ne pouvait pas en profiter, faute de moyens de transport. Sa seconde lettre parlait de la peine qu'il avait à se guérir de ses blessures. Le récit de l'Arabe faisait connaître que le 11^e jour

après leur départ de Tuat, les voyageurs avaient été joints par une bande d'une vingtaine de Touariks, armés de mousquets, de lances, d'épées et de pistolets; quelques jours après, dans un lieu appelé Wady-Ahennet, ces brigands avaient assailli Laing, tandis qu'il était couché, en faisant feu sur lui, après avoir coupé les cordes de sa tente; ils l'avaient grièvement blessé à la cuisse, avant qu'il eût pu saisir ses armes; le narrateur lui-même, l'Arabe, avait été renversé d'un coup de sabre. La caravane consistait cependant en 45 personnes. Mais Babani et son monde, que les Touariks n'attaquèrent point, étaient restés témoins passifs de ces assassinats; la veille même de l'attaque, Babani, ayant vu le major tirer sur une corneille, l'avait dissuadé de recharger son arme, en l'assurant qu'il ne courait aucun danger. Suivant le récit de l'Arabe, il avait aussi pris à lui-même et à un nègre du major leurs baudriers et leurs sacs à poudre, qu'il avait donnés aux Touariks. Néanmoins, Babani fit des remontrances aux bandits, et leur fit prêter serment entre les mains d'un marabout, de ne plus attaquer la caravane.

Les lettres de Laing, que nous venons de citer, étant les dernières qu'on ait reçues de lui, les nouvelles données par les Africains, et surtout le récit du serviteur arabe deviennent pour la suite du voyage du major, nos seuls documens. L'Arabe raconte, en substance, que les blessures de Laing et les conseils de Babani, déterminèrent le major à demeurer en arrière de la caravane, avec quelques compagnons; réunis ensuite à la caravane, ils parvinrent auprès de Mouctar qui les accueillit avec beaucoup de bienveillance, les pourvut d'amples provisions, et s'offrit à les conduire partout où ils voudraient. Après un séjour de 6 jours, la caravane se remit en marche, et arriva à une station appelée *Arwan*. Mais, d'après l'avis de Babani, Laing resta chez Mouctar, pour attendre sa guérison.

Le major se trouvant à peu près rétabli, au bout de 20 jours, voulut partir; mais en 4 jours, Babani mourut de la dysenterie. Les effets du major se trouvant mêlés avec ceux du défunt, Mouctar fit séquestrer le tout, en attendant le neveu de Babani, qui demeurait à Timbouctou. Ce neveu arriva enfin, au moment où Laing avait obtenu que son bagage lui fût rendu. Après un séjour de 27 jours, il proposa au major de le conduire à Timbouctou. Mouctar s'y opposa, dans la crainte qu'il n'arrivât

malheur à son hôte, promettant de l'y conduire et de l'en ramener lui-même ; mais une nouvelle épidémie enleva cet homme généreux, ainsi que Jack et le matelot Harry. Le jeune Mouctar offrit alors de mener Laing à Timbouctou, et de le ramener sain et sauf à Tuat, moyennant mille dollars. Le major accepta, et convint avec lui, faute d'argent, de le payer en effets à sa disposition. Ils devaient partir au bout de 15 jours, quand l'Arabe quitta son maître. Une lettre de celui-ci, dont il était porteur, prouvait que Laing le voyant effrayé par l'attaque des Touaricks et les épidémies dont ses camarades avaient été victimes, avait consenti à le laisser partir avec une caravane qui se rendait à Tripoli. L'Arabe apportait aussi une lettre de Mouctar au pacha de Tripoli. Mouctar y faisait mention de la mort de Babani, de l'attaque des brigands, dans laquelle 2 domestiques du Major, un juif et un noir avaient été tués, ainsi que des blessures de Laing. Ces faits et la perte de la plus grande partie de ce que possédait ce voyageur, sont donc hors de doute.

Ne recevant plus de nouvelles du Major, le consul anglais pressa le pacha de Tripoli d'envoyer des courriers dans toutes les directions, pour prendre des informations. Le 20 février 1827, un courrier revenant de Ghadamis apporta des lettres au pacha et au consul. On y disait qu'un Touarik avait vu à Tuat un des fils de Mouctar, de qui il tenait que Laing était à Timbouctou, bien portant et plein de confiance. Pour tranquilliser le consul, le pacha lui remit des copies de 6 lettres adressées à divers agens qu'il chargeait de s'assurer de l'existence du voyageur. Le 31 mars, il fit part au consul de quelques réponses qui lui étaient parvenues. Elles annonçaient le meurtre du chrétien venu à Timbouctou avec le fils de Mouctar. Les Fellatahs, ayant pris la ville, avaient exigé le renvoi du chrétien, sous peine du pillage. Les habitans avaient favorisé son évasion, en lui donnant un guide pour le conduire à Bambarra. Les Fellatahs, instruits du fait, l'avaient poursuivi, saisi et mis à mort. Ce rapport, confirmé, avec de légères variations, par tous les prétendus correspondans du pacha, avait servi de texte à un long article inséré dans le journal français, *l'Étoile*. Toutefois quelques circonstances firent croire au consul, M. Warrington, que le pacha était de mauvaise foi, et que son but unique était d'extorquer de l'argent, le gouvernement anglais n'ayant pas

voulu lui en donner pour Laing, attendu qu'il avait été très largement payé pour la protection qu'il avait accordée au premier voyage d'Oudney, Denham et Clapperton. M. Warrington fut confirmé dans ses soupçons par le rapport de plusieurs voyageurs venus de Tuat à Mourzouk, et qui déclaraient que l'officier anglais était sain et sauf et fort tranquille à Timbouchou. En outre, une caravane étant arrivée le 28 juillet de Ghadamis à Tripoli, tous ceux qui la composaient s'accordèrent pour démentir le meurtre de Laing, et assurer que le récit prétendu fait au pacha était contourné.

Cependant l'*Etoile* répéta l'histoire du meurtre, avec plusieurs particularités nouvelles, mais la plupart invraisemblables, que l'on disait tenir du ministre du pacha. A la lecture de ce nouveau récit, le consul pressa le pacha de questionner son ministre. Celui-ci jura qu'il n'avait fourni aucun des renseignements dont on parlait, qu'il croyait que toute cette histoire était une pure fable, et que jamais il n'avait ajouté foi à ces rapports. Le consul, craignant toujours quelque fourberie de la part du pacha ou de son ministre, fut persuadé que, pour extorquer de l'argent, ils s'efforçaient d'intercepter toute communication avec le major Laing. En conséquence, et sur sa demande, le commandant en chef de l'escadre de la méditerranée fit partir un vaisseau pour Tripoli, avec ordre de signifier au pacha que le major Laing ayant entrepris son voyage, de l'avènement et sous la protection du gouvernement de Tripoli, lui, le pacha, était responsable de la sûreté du major, ou du moins obligé de rendre compte des accidens qui avaient pu lui arriver, et de représenter ses papiers et ses effets. Il paraît que cette notification a eu l'effet qu'on en attendait; car le consul écrit, sous la date du 20 novembre 1827, « que son Altesse a envoyé deux agens à Timbouchou, pour s'assurer sur les lieux de ce qui était arrivé au voyageur anglais, lui porter secours, s'il en avait besoin, et, au cas que le bruit de sa mort se trouvât fondé, réclamer ses effets et ses papiers. » Il ajoute que les deux envoyés partent le jour même: on ne connaît point encore le résultat de leur mission.

M. Barrow se plaint avec raison de la légèreté avec laquelle on a répété en France, et même en Angleterre, des bruits alarmans pour toutes les personnes intéressées au sort des préten-

dues victimes. Il est impossible, dit-il, que tous ces bruits soient fondés, et il croit qu'aucun de ces récits n'est complètement exact; car tout ce qui vient des Arabes ou des Maures est suspect d'inexactitude. L'intérêt ou l'ignorance altèrent toujours la vérité dans leur bouche. Quant au major Laing, les appréhensions ne peuvent naître que de son long silence et de ce qu'il n'a été tiré aucun effet sur le consul anglais à Tripoli, pour se procurer des fonds. Toutefois aucune de ces deux circonstances n'est décisive. L'invasion de Timbouctou par les Fellatahs ou Fellans, nom que leur donnent les Maures, est, à la vérité, confirmée par tous les rapports; mais les prétendues lettres adressées par leurs agens au pacha ou à son ministre, parlent seules du meurtre d'un voyageur chrétien par ces conquérans. Suivant le récit fait à M. Warrington par quelqu'un qu'il questionnait, récit confirmé par le scheik Habeck, à l'entrée des Fellatahs dans la ville, Laing eut ordre d'en sortir. Sa première intention était de retourner à Tuat; mais ensuite il se décida à se rendre à Bambarra avec un compagnon de voyage, et l'on a appris qu'il était parvenu à *Sansanding*, sur les bords du Niger. Le même récit a été répété par un certain *Abdullah Benahi*, qui, en août 1827, était à Timbouctou, où il avait vu le major.

Voici maintenant, si le rapport est exact, ce qui peut expliquer pourquoi Laing n'a pas tiré sur le consul à Tripoli. M. Douglas, consul à Tanger, reçut, le 30 septembre 1827, pendant son séjour en Angleterre, une lettre sans date, de son interprète, qui lui était adressée par le principal agent commercial près le gouvernement de Maroc. Cette lettre portait qu'à son retour de Timbouctou, le ministre de l'empereur avait demandé des nouvelles d'un ami à qui il avait envoyé 980 dollars appartenant au chrétien Belzoni (1). Il avait répondu qu'il y était arrivé un chrétien à qui on avait remis l'argent, que ce chrétien était resté 6 mois à Timbouctou, s'occupant à lever des plans, à rédiger des notes. Au bout de ce temps, il était parti avec une caravane pour Arawan. Mais quelque temps après le bruit s'était répandu à Timbouctou que les gens de la

(1) On s'est trompé dans la *Revue britannique*, en supposant qu'il s'agissait encore de Belzoni, dans le récit du séjour à Timbouctou du chrétien qui avait reçu l'argent destiné au premier des deux voyageurs, mort longtemps auparavant sur la côte.

caravane, le voyant sans cesse écrire et lever des plans partout où il passait, l'avaient assassiné. Or, il est constant que Belzoni avait fait passer, par l'intermédiaire du ministre de Maroc, 200 liv. sterling à Timbouctou, pour les y trouver à sa disposition, et, s'il est vrai que Laing ait pris cet argent, le reçu qu'il n'a pu manquer d'envoyer au ministre jettera quelques lumières sur le mystère qui couvre encore la destinée de notre voyageur.

Quant à l'interception des communications et aux nouvelles désastreuses que l'on se plairait à répandre, Tripoli est le lieu le plus propre à des manœuvres de ce genre. Toutes les caravanes, venant du Soudan ou du Bornou, sont obligées de passer par Ghadamis, ou par Mourzouk, villes frontières du pays soumis au pacha, et où il a ses agens. Voici à cet égard un fait concluant. — Informé de l'intention où était Clapperton de se rendre de Saccatou à Bornou, le consul Warrington écrivit à l'excellent scheik dé Bornou, pour lui en faire part. Le scheik lui répondit sur le champ qu'il serait heureux de recevoir Clapperton, et de lui prouver sa bienveillance. Le consul, lui ayant écrit souvent, n'en a plus reçu de réponse. Le fait est qu'à son retour de Bornou, le domestique tripolitain de feu Tyrwhitt déclara, comme une chose notoire, que toutes les lettres du consul à Elkanemi, ou de celui-ci au consul, qui arrivaient à Mourzouk, étaient interceptées par le gouverneur Mouckni, ennemi connu des chrétiens, et dont nos voyageurs ont eu sujet de se plaindre. Ce n'est pas tout : nous tenons de la meilleure source que, dans une lettre adressée de Tripoli à Elkanemi, on lui disait que jusqu'alors les Mahométans l'avaient regardé comme un brave homme et comme un fidèle marabout ; mais que leur opinion était tout à fait changée, et qu'il n'était pas surprenant que le ciel refusât à son pays le bienfait de ses rosées, depuis qu'il avait témoigné tant de faveur pour des chiens de chrétiens. Le scheik a répondu que, tant qu'ils payeraient leurs emplettes, et qu'ils se conduiraient bien, il leur accorderait hospitalité et bienveillance, et que, s'il avait mérité par là les châtimens du ciel, il ne voyait pas pourquoi il avait, jusque là, épargné les habitans de Tripoli, où l'on permettait à des essaims de chrétiens de fixer leur résidence. On s'est plaint au pacha de ces menées scandaleuses, et il a pris l'alarme, lui et son ministre, niant toute participation à ces manœuvres.

Le journal de Laing, parvenu au bureau des colonies, ne va que jusqu'à son départ d'Ensala. On n'a pas la suite. Si ce brave officier est réellement parvenu à Timbouctou, ce dont nous ne doutons nullement, ses observations seront très-curieuses, puisqu'elles feront connaître une ville qu'aucun Européen, que nous sachions, n'avait vue avant lui (1). Nous pensons bien que cette ville fameuse n'est guère mieux qu'une vaste réunion de cabanes d'argile. Mais ce n'en est pas moins le grand marché central du Soudan; on la croit voisine d'un fleuve, qui, ainsi que la ville, a obtenu une célébrité fort au-dessus de ce qu'ils en méritent. Ces deux circonstances auront donné lieu à beaucoup de remarques intéressantes, qui, nous en sommes persuadés, ne seront pas perdues pour nous.

Les détails que donne la *Quart. Review* sur le voyage et la destinée du capitaine Clapperton, et de ses compagnons le capitaine Pearce et le docteur Morrison, étant déjà connus pour la plupart, nous renvoyons nos lecteurs, pour cette partie du récit, au recueil anglais et au *Bulletin*, où ces détails ont été insérés. Voici quelques circonstances qui serviront à les compléter. Une partie de la route suivie par Clapperton jusqu'à *Katunga*, capitale du pays du *Youriba*, était parfaitement cultivée. On rencontrait constamment des villes et des villages. Plusieurs de ces villes comptaient de 10 à 12 mille habitants. Les voyageurs trouvaient partout un peuple civil et obligeant. Les chefs se montraient bienveillans et hospitaliers. Il ne paraît pas que le Mahométisme ait pénétré dans cette contrée. *Katunga* est à 9° 9' de latitude septentrionale et à 3° 46' 45" à l'est du méridien de Paris. Pendant le séjour des voyageurs, le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus de 95° de Fahrenheit (28° de Réaumur), et ces momens furent rares; il tomba souvent au-dessous de 75 (20°), la température moyenne varia en-

(1) Il existe, comme le fait remarquer la *Revue Britannique*, une relation anglaise d'un voyage forcé à Timbouctou, fait par le matelot américain, Adams, relation rédigée d'après les récits de cet homme. Si l'on s'en rapporte à sa narration, il avait été conduit par des Maures dans cette ville, et vendu au roi comme esclave. Il était parvenu à s'échapper. Les détails qu'il a donnés sur Timbouctou, ses habitans et son gouvernement ont de l'intérêt. Mais ceux que l'on attend d'un voyageur tel que le major Laing, auront sans doute une toute autre importance. N. d. R.

tre 80 et 84 (environ 23°). Le baromètre, sur les montagnes, ne s'abaissa pas au-dessous de 28. 4. (26 pouces, 8 lignes).

Avant de quitter Katunga, M. Houtson apprit que Clapperton, qui avait pris la route la plus courte pour *Youri*, par le pays de *Borgho*, était arrivé à *Yaro*, capitale de l'une des provinces de ce pays. Le roi était venu à sa rencontre à la tête de 500 cavaliers, lui avait témoigné beaucoup de bienveillance et de distinction, lui avait fait fournir d'abondantes provisions et tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage. Il était prêt à quitter cette ville pour se rendre à *Wawa*, ville qui n'est qu'à 4 journées de chemin d'*Youri*. Sa santé était excellente, et il était plein d'espoir. Une lettre du 26 avril, écrite de *Wydah*, par M. James, négociant, annonçait comme certaine la nouvelle de l'arrivée de Clapperton dans la capitale de son ami le sultan des *Fellatahs*. C'était la dernière nouvelle que l'on eût reçue de lui depuis 2 ans, lorsqu'au mois de février dernier, on vit tout à coup arriver à *Badagry*, le domestique de notre voyageur, avec un nègre nommé *Pascoe*. Il leur avait fallu 9 mois pour venir de *Saccatou*. Le domestique, jeune homme rempli d'intelligence, apportait la nouvelle de la mort de Clapperton, arrivée dans cette ville, le 13 avril 1827, au bout d'un mois de maladie causée par une violente attaque de dysenterie. Il paraît que *Bello* n'avait tenu aucune des promesses faites au capitaine. Il s'était emparé du présent destiné au scheik de *Bornou*, et avait ouvert la lettre adressée à ce chef par le roi d'Angleterre. Cette conduite si contraire à l'attente de Clapperton lui avait causé un chagrin, qui, dans l'opinion de son domestique, avait hâté sa mort. Il paraît toutefois qu'il y avait bien quelque motif au changement de conduite de *Bello* à l'égard de Clapperton. On se souviendra sans doute que *Denham* avait donné au scheik de *Bornou* des fusées à la *Congrève*. Celui-ci, en guerre avec *Bello*, avait employé avec succès cette arme, qui lui avait servi à brûler une ville *fellatah* et à porter la terreur parmi les habitants. *Bello* déclarait aussi que des lettres de personnes très-dignes de confiance, l'avaient averti que les voyageurs anglais, qui visitaient ses états, n'étaient que des espions contre lesquels il ferait bien d'être en garde. D'après ce que nous avons déjà rapporté, nous ne croyons pas qu'il puisse rester de doute sur l'endroit d'où étaient parties ces lettres (*Tripoli*).

Au reste, le journal complet de Clapperton a été sauvé et apporté par son fidèle domestique. Ce journal contient le récit détaillé et plein d'intérêt du voyage du capitaine, de Badagry à Saccatou, par la route qui traverse les montagnes de Kong, Katunga, Wawa, Berghou, Bousa, où Park fit naufrage et se noya, Nyfé ou Nounfé, Youri et Kano, voyage, pendant lequel la position géographique de quelques centaines de villes ou de villages a été fixée par la détermination de leur latitude et de leur longitude, observations qui complètent la géographie du centre de l'Afrique septentrionale, depuis Tripoli jusqu'au golfe de Benin. C'est avec une vive satisfaction que nous annonçons la prochaine publication de ce récit où nous sommes persuadés que l'on trouvera le plus vif intérêt.

Quant à M. Dickson, il rencontra à Wydah M. de Souza, gentilhomme portugais. Ce dernier avait passé quelque tems à Abomey, auprès du roi de Dahomey. Il s'offrit à accompagner M. Dickson jusqu'à cette ville, d'où ce voyageur se rendrait directement, et par la route la plus courte, à Saccatou. Le roi lui fit le meilleur accueil; il l'assura de sa protection partout où s'étendait son pouvoir jusqu'à une place appelée Schar, à environ 22 jours de chemin, au nord. Parti d'Abomey, le 31 décembre, Dickson espérait être à Schar, avant la fin de janvier. La lettre de M. James, du 26 avril, que nous avons citée, portait que le voyageur était arrivé à Schar, en parfaite santé, et qu'il en était reparti pour Youri, qui n'est qu'à cinq jours de marche de Saccatou. Cependant on n'y a pas vu paraître Dickson et aucune nouvelle de lui n'est parvenue sur la côte. Il y a donc tout lieu de craindre que lui aussi n'ait été victime du climat meurtrier de l'Afrique. Néanmoins quelques-uns de ses amis se flattent encore de le revoir bientôt.

Malgré ces tristes résultats, on n'imaginerait pas combien il se présente de nouveaux candidats pour les découvertes en Afrique. Le zèle semble croître pour remplacer chaque victime nouvelle de ces funestes entreprises. A la liste de celles qui ont déjà succombé, il faut joindre encore le nom du jeune Park, fils de l'audacieux Mungo-Park, et garde-marine sur le bâtiment de guerre la Sybille. Il avait quitté le navire, fermement résolu de se rendre à pied et seul, de la côte sur le lieu où son père a péri, dans l'espoir d'y recueillir les détails exacts et complets de l'évé-

nement. Parti d'Accra avec l'autorisation du commodore, il était arrivé à *Yansong*, capitale du pays d'*Aquimbo* à, environ 140 milles (47 lieues) de la côte. Les habitants célébraient la fête de l'*Yam*. Park, voulant voir cette cérémonie religieuse, monte sur un arbre fétiche, pour eux l'objet d'une crainte superstitieuse. Il resta sur cet arbre, exposé au soleil, une grande partie de la journée : on le vit boire souvent et en quantité du vin de palmier. En descendant il tomba, et dit avoir reçu un coup violent à la tête. Le soir la fièvre le prit, et il mourut au bout de 3 jours, le 31 octobre 1827. Dès que le roi *Akitto* eut appris sa mort, il fit réunir chez lui tous les effets du voyageur, et dépêcha aussitôt à Accra un messenger, après lui avoir fait jurer sur la tête de son père, de ne pas prendre de repos jusqu'à ce qu'il eût rempli sa mission. Ce chef donnait avis au résident anglais de l'événement et lui annonçait l'envoi de tous les effets du défunt. Aucun ne manquait, pas même la calotte d'un vieux chapeau. Park était un jeune homme de grande espérance, plein d'ardeur et d'énergie, et d'une constitution robuste à laquelle il se fiait trop, comme beaucoup d'Anglais. Il ne paraît pas y avoir le moindre fondement au bruit qui s'était répandu qu'on l'avait empoisonné.

M. Barrow exprime ensuite le vœu de voir mettre un terme au sacrifice de tant de vies précieuses, pour les découvertes à faire dans la partie du monde la plus ingrate, sous les rapports du climat, de la culture, du commerce et de la civilisation. Le Niger des anciens, ajoute-t-il, que l'on a cru retrouver, ne mérite sa réputation, ni sous le rapport du volume de ses eaux, ni sous celui de sa direction vers l'est, ni enfin, sous celui de la longueur de son cours. Sa largeur, à Noufé, n'excède pas les $\frac{2}{3}$ de celle de la Tamise, sous le pont de Westminster. Sa direction vers l'orient cesse à Timbouctou, ou près de cette ville; et si, ce qui est encore douteux, ce fleuve a son embouchure dans le golfe de Benin, la longueur de son cours ne dépasse pas 2,000 milles (666 lieues). Ce point, au surplus, ne doit pas tarder d'être éclairci; les communications faciles que l'établissement de Fernando Po ouvre avec les rivières de ce golfe, mettront quelque jeune homme entreprenant, ou un agent de commerce, à portée de pénétrer au-delà de Gattò, l'*Ultima Thulé* du fleuve de Benin; à 100 milles (33 lieues) au-delà; on sera en état de décider la question.

Clapperton a le rare mérite d'avoir, dans le cours de ses deux expéditions, pénétré au centre de l'Afrique septentrionale, de Tripoli au golfe du Benin, et des bords du Tsad jusqu'à Saccaton. Presque tout ce qui se trouve à l'orient de ce lac reste *terra incognita*. Mais M. Linant, Français, employé par la société africaine, a remonté le *Bahr-el-Abiad* (fleuve blanc), à une distance considérable. Le défaut d'eau, causé par la sécheresse, l'a empêché d'aller plus loin. La barque, avec laquelle il avait franchi les cataractes du Nil, avait trop de tirant. Nous croyons toutefois, que, comme M. Oxley, pour la rivière Macquarrie à la Nouvelle Galles du sud, M. Linant a manqué le chenal principal du Nil, sans pouvoir y rentrer. La direction du fleuve à l'est, le porte à le regarder comme un écoulement du lac Tsad. Il se propose de renouveler l'inspection du pays jusqu'au lac, en se servant de chameaux. Il représente les rives du Bahr-el-Abiad, comme riches, bien cultivées, fertiles en troupeaux de bétail. Il ne paraît pas avoir été inquiété par les naturels. S'il réussit à gagner le Tsad, et à constater la communication de ses eaux avec le Nil, nous saurons à peu près ce qu'il y a de plus important à connaître de cette terre d'esclavage, d'insalubrité et de mort.

D'après le récit de M. Barrow, on doit former des vœux pour que les gouvernemens, surtout celui de la Grande-Bretagne, prennent avec plus de soin toutes les mesures qui dépendront d'eux pour garantir les hommes zélés, qui se dévoueraient encore à l'exploration de l'Afrique inconnue, contre tout autre danger que celui auquel les expose la nature du climat. On aura remarqué, dans ce récit qu'on vient de lire, deux circonstances auxquelles le savant rédacteur attribue avec raison les périls qu'a courus le major Laing, et la mort prématurée de l'infortuné Clapperton, peut-être même, celle de Dickson. Ces circonstances sont l'avarice du pacha de Tripoli, qui l'aurait porté à nuire aux voyageurs anglais, par des délations perfides, et l'imprudence du présent de fusées à la Congrève, fait par le major Denham, au scheik de Bornou. On s'étonnera qu'avant de laisser les officiers anglais s'aventurer de nouveau dans des expéditions aussi périlleuses, on ne se soit pas mieux assuré de la protection du pacha, soit en la payant, comme on l'avait déjà fait, lors du 1^{er} voyage de Clapperton, soit en le rendant

responsable des événemens que cette protection pouvait prévenir, et en ne lui laissant aucun doute sur les moyens que l'on avait de punir une trahison. La vie d'hommes tels que Laing, Clapperton, etc., valait bien quelques nouveaux sacrifices d'argent, si on les reconnaissait nécessaires. Elle valait bien aussi que des instructions prévinsent toute imprudence qui pouvait compromettre l'un des voyageurs, et que l'on s'assurât auprès de Bello que celle du major Denham ne nuirait pas à son intrépide compatriote.

AUBERT DE VITRY.

MÉLANGES.

310. NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE CAPITAINE HUGH CLAPPERTON.

Le capitaine Hugh Clapperton, dont on a récemment annoncé la mort, était né en 1788, à Annan, où son père exerçait depuis longtemps l'art de la chirurgie. Il était le plus jeune de six enfans, fruits d'un 1^{er} mariage. Comme celle de son père, sa stature était d'au moins 6 pieds de haut; il avait la poitrine et les épaules très-larges, des nerfs de fer, et des formes athlétiques. Il ne reçut aucune instruction classique; ses connaissances, à cet égard, ne se bornaient guères qu'à savoir lire et écrire passablement, lorsqu'il fut confié aux soins de M. Bryce Dowine, homme sayant dans tous les genres, mais surtout profondément versé dans les mathématiques. Comme Milton, M. Dowine est frappé de cécité dans sa vieillesse; mais il a conservé une mémoire et un jugement sûrs et vigoureux. Ayant eu dernièrement occasion de l'entretenir, nous pouvons rendre témoignage de l'affection qu'il portait au jeune Clapperton. Sous lui, le défunt acquit une connaissance approfondie des mathématiques pratiques, y compris la trigonométrie et la navigation.

A l'âge de 17 ans, il fut mis en apprentissage sur mer. Il débuta par être mousse à bord du *Postle Waite*, sous les ordres du capitaine Smith auquel il avait été recommandé. Ce bâtiment, d'un fort tonnage, faisait le commerce entre Liverpool et l'Amérique du nord. Le jeune Clapperton traversa à plusieurs reprises l'Atlantique dans le *Postle Waite*; il s'y fit remarquer par son sang-froid, son adresse et son intrépidité. Une circonstance assez singulière paraît avoir décidé du sort de sa vie. Un jour, son vaisseau se trouvait dans le port de Liverpool avec

un chargement de sel de roche. Cette denrée était alors très-chère; la maîtresse d'une maison que fréquentait l'équipage, engagea Clapperton à lui en apporter quelques livres dans son mouchoir. Après quelques hésitations, notre jeune marin se rendit aux desirs de son hôtesse, probablement faute de connaître les lois sur la matière. Pris en flagrant délit par un employé de la douane, on le menaça de la prison et des conséquences d'un jugement à intervenir, à moins qu'il ne consentît à prendre du service à bord de la frégate la *Clorinde*, commandée par un brave officier, aujourd'hui l'honorable capitaine Briggs. Force lui fut de céder, et on l'admit comme simple matelot sur son nouveau bâtiment. Desirant améliorer sa condition, il adressa à M. Scott, banquier à Annan, qui s'était toujours intéressé au sort de sa famille, une lettre dans laquelle il lui donnait les détails de sa mésaventure et de sa position actuelle. Grâce aux puissantes recommandations que celui-ci lui procura auprès du capitaine Briggs, non moins que par l'ascendant de son propre mérite, le jeune Clapperton ne tarda pas à être promu au rang d'officier du tillac, avancement qui ne contribua pas peu à fixer sa vocation et ses destinées.

Une circonstance extraordinaire vint le présenter sous un nouveau jour. Antérieurement à l'année 1813, nos marins, dans les combats d'abordage, maniaient le coutelas, chacun à sa manière, sans instruction préalable comme sans méthode fixe et raisonnée. Dans la vue de remédier à cet inconvénient, on envoya Clapperton et d'autres officiers de la poupe, à l'arsenal de marine de Portsmouth, pour s'y instruire sous le célèbre tireur *Angelo* dans ce qu'on appelait alors l'exercice du coutelas perfectionné. Lorsqu'ils eurent fini leur cours d'escrime, on les repartit comme instructeurs, à leur tour, dans la flotte. La salle d'armes de Clapperton était le pont de l'*Asia*, vaisseau amiral de sir Alex. Cochrane. L'*Asia* se trouvait alors mouillé à Spithead où il stationna jusqu'à la fin de janvier 1814. Ayant reçu à cette époque le commandement de toutes les forces navales de la station des côtes de l'Amérique septentrionale, son amiral se disposa à faire voile pour sa destination finale. Clapperton fut chargé, comme sergent instructeur, de continuer le service de l'enseignement jusqu'aux Bermudes, et de se rendre de là, comme il le pourrait, aux lacs du Canada, qui avaient déjà été, ou étaient sur le point d'être le théâtre d'importantes

opérations navales. A l'époque dont nous parlons et avant que l'*Asia* eût levé l'ancre, il se passa à bord de ce vaisseau un événement dans lequel notre jeune marin donna un exemple frappant de son sang-froid et de son intrépidité. Un soir on fit le signal que le feu était au vaisseau. Aussitôt on battit la générale, et les pompiers furent dirigés sur la sainte-barbe où on avait déposé provisoirement une grande quantité de bagages, et d'où s'échappaient des torrens de fumée. L'arrière-magasin, contenant quelques centaines de barils de poudre, se trouvait immédiatement sous ce local; l'incendie avait pris un caractère si alarmant que tout l'équipage, qui prévoyait que le vaisseau ne tarderait pas à sauter en l'air, attendait son sort en silence. Dans ce terrible moment, un officier qui traversait le poste des malades, aperçut à celui de bas bord, un officier du tillac, assis auprès d'une table, et fumant tranquillement un cigarre. Cette singulière apathie, dans une telle occurrence, le frappa d'étonnement, et il ne savait qu'en penser lorsqu'il reconnut ce fumeur insouciant pour être son ami Clapperton. Celui-ci interpellé sur la cause d'une semblable sécurité apparente, répondit froidement; « qu'il n'était que surnuméraire; qu'il n'avait point de poste fixe, et que si, comme la chose était très-probable, le vaisseau venait à sauter, peu importait où il (lui Clapperton) se trouvait. » Mais le foyer du feu fut fort heureusement découvert, et on parvint à s'en rendre maître avec cet ordre admirable et cette présence d'esprit qui ne se manifestent jamais d'une manière plus prononcée que dans un vaisseau de guerre, en semblables cas. Le 1^{er} février, l'*Asia* et le *Superb* mirent à la voile.

Pendant tout le voyage et au mouillage des Bermudes, Clapperton s'acquitta avec un zèle infatigable des devoirs de son nouvel emploi : officiers et soldats, tous assistaient à ses leçons d'escrime. Mais les opérations militaires, qui se poursuivaient avec activité sur les lacs, ayant plus d'attraits pour son génie entreprenant, il prit congé du vaisseau amiral, où il était généralement aimé depuis le vénérable amiral jusqu'aux moussettes, et se rendit à Halifax. De cette ville il passa dans le Haut Canada. Peu après son arrivée, il fut fait lieutenant, puis nommé au commandement du Schooner la *Confiance*, bâtiment dont l'équipage se composait de presque tous les mauvais sujets de l'escadrille. Contenir des hommes de cette espèce, n'était pas

chose facile. Toutefois il prit à leur égard des mesures à la fois si fermes et si judicieuses, que bien qu'il eut rarement recours à la punition du fouet, son équipage devint à la fin un des meilleurs de toute la marine britannique des lacs. Pendant que son bâtiment était à l'ancre le long des vastes rivages du lac Erié et du lac Huron, il allait par fois à la chasse dans les bois d'alentour. Dans ses excursions champêtres, il eut occasion de se lier d'amitié avec les aborigènes. Charmé d'un genre de vie qui s'accordait si bien avec son esprit naturellement romantique et exalté, il conçut pour le moment le projet de se retirer du service après la guerre, et de devenir lui-même un hôte des forêts; mais fort heureusement pour son pays, cet accès d'enthousiasme céda à des sentimens plus patriotiques. Voici un autre trait distinctif de son caractère. A cette époque, il dinait par fois à terre. Excellent nageur, souvent à son retour, il se jetait tout habillé dans le lac, et regagnait sans bruit le Schooner; et en cela, il avait un double but qui était, d'une part, de faire preuve de courage et d'adresse, et, de l'autre, de tenir son équipage sur le *Qui vive*. Si les hommes de quart, par leur négligence, le laissaient approcher du vaisseau sans crier qui va-là, on tenait le lendemain une sorte de cour martiale, et les délinquans étaient ou réprimandés, ou punis, suivant le cas. Mais cette excentricité d'idées et ce mépris du danger firent coûter la vie à notre lieutenant. Un jour, après avoir dîné et passé joyeusement la soirée à terre, il se jeta comme à son ordinaire dans le lac Erié. Mais cette immersion subite fit porter violemment le sang à la tête, et il n'était pas à cent verges du rivage, qu'il lui prit une faiblesse, qui ne lui permettait ni d'avancer ni de rétrograder. Dans cette situation critique, il s'avisa de *faire la planche*, puis il héla de toutes ses forces la chaloupe du bord. Longtemps on n'eut aucun égard à ses cris: il a souvent exprimé sa ferme conviction que la garde du vaisseau avait voulu l'abandonner à son sort, et cela dans la vue de se débarrasser d'un chef trop rigide. Craignant, toutefois, qu'il ne parvint à aborder le rivage, ou que ses amis, qu'il y avait laissés, ne lui portassent du secours, l'équipage lui envoya enfin un bateau dans lequel il fut hissé au moment où il était sur le point de se noyer, et dans un état de faiblesse et d'épuisement tel, que jamais il ne lui vint à l'idée de recommencer une si rude épreuve.

En l'année 1817, lorsque notre flotille des laes d'Amérique fut désarmée, le lieutenant Clapperton retourna en Angleterre pour y être mis, comme nombre d'autres officiers, à la demi solde. Enfin, il se retira dans le bourg de Lochmaben, lieu natal de son grand-père. Il y resta jusqu'en 1820 : les amusemens champêtres furent ses principaux délassemens pendant ce long intervalle de repos. A cette époque il alla habiter Edimbourg. Peu après il y fit la connaissance de feu le docteur Oudney. Ce fut ce savant qui lui suggéra la première idée de son voyage de découvertes en Afrique. Ici notre tâche est finie, les travaux subséquens du capitaine Clapperton, ses découvertes et les dangers auxquels il fut exposé étant déjà connus; toutefois ses papiers ayant été sauvés par son fidèle domestique, Landor, dont le récit mérite d'être scruté à fond, il reste probablement à annoncer sur son voyage une foule de détails dont, nous l'espérons, la publication ne saurait tarder à avoir lieu. (*Dumfries Courier.—Lond. and Paris Observ.*; 25 mai 1828).

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

Géographie et Statistique.

Rapp. sur le prix de statist. décerné par l'Acad. roy. des sciences pour 1827; Coquebert de Montbret. 305. — Précis de la géogr. universelle; Malte-Brun. 318. — Tables des princip. posit. géonomiq. du Globe, Coullier. 319. — Atlas des littératures anc. et mod.; Jarry de Mancy. 320. — Atlas commercial; Poux Franklin. 325. — Traité des chemins; Garnier. Projet du code de la chasse. — Nécessité d'un édifice propre aux expositions des produits de l'industrie. 329. — Possibilité de supprimer le droit sur le sel. 332. — Finances de la Grande-Bretagne; C. Moreau. 333. — Son commerce avec chaque puissance en 1824 et 1825. 335. — Mémoires sur le commerce des Pays-Bas; Ouwerkerk de Fries. — Opinion sur ce mémoire; Ogendorp. 336. — Vérificat. des poids et mesures en Prusse; Eytelwein. 338. — Levé et nivell. de l'Oder. 341 et 342. — Navigat. du Guadalquivir. 342. — Instruction sur les côtes de la Guiane, 344-345

Plans et Cartes.

Nonvelles cartes géographiques publiées par M. Brué. 347-350.

Voyages.

Manuel du voyageur de Paris à Calais, *id.* — de Paris à Lyon. — Renseignemens sur les voyageurs Laing, Clapperton et Dickson. 351.

Mélanges.

Notice biograph. sur le cap. Clapperton. 364.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

311. COUP D'OEIL RAPIDE SUR LES PEUPLES DE RACE SLAVONNE QUI HABITENT LA TURQUIE D'EUROPE (*Istoritcheski, statisticheski i guéographitcheski journal*. — Journal hist., stat. et géogr.; mars et avril 1826, pag. 200 et 34).

La Valachie (Oungro-Vlakhia ou Tsara-Romyniaska, c. à d., la principauté des Romyniens) est séparée de la Transylvanie par la chaîne des monts Krapaks, au nord; de la Serbie et de la Bulgarie, par le Danube, à l'ouest; de la Bulgarie par le même fleuve, au sud; de la Moldavie par la petite rivière de Milkovo et par le Séret, à l'est. Sa population est évaluée aujourd'hui à 800,000 habitants des deux sexes. La rivière Alouta, Alta ou Sita, la divise en deux parties inégales, dont l'occidentale porte le nom de Tsara di Joss, province inférieure (le Banat de Kraïof ou petite Valachie), et l'orientale celui de Tsara di Souss, province haute ou grande Valachie. Ces deux parties forment une principauté divisée en dix-sept Tsinoutes ou districts, que les Turcs appellent Kadschiki. Les monts Krapaks et une vaste plaine, entrecoupée de hauteurs, arrosée par une multitude de rivières, de ruisseaux et de sources, qui se dirigent du nord vers le sud, et couverte en nombre d'endroits de lac et de marécages, tel est l'aspect que présente la surface du sol dans la grande Valachie. La petite est presque entièrement montagneuse: la plaine ne commence qu'à cinq ou six lieues de poste du Danube, vers le nord. Elle possède plus de sources minérales, mais moins de fleuves que la grande.

On ne saurait dire au juste si ce pays était peuplé de races slaves avant que les Romains, vainqueurs des Daces, s'y fussent établis. En supposant que les Daces eux-mêmes fussent des Slaves, il faut croire qu'ils empruntèrent aux Romains un grand nombre de mots et de locutions latines. Les Slaves, proprement

aits, n'y parurent que dans le 7^e siècle après J. C., et c'est alors qu'ils répandirent leur dialecte dans la grande Dacie, tout en ayant été contraints d'adopter, en grande partie, la langue dominante. Quoiqu'il en soit, la langue valaque actuelle est un mélange de slavons et de latin ou d'italien corrompu. Il y a 50 ans, le service s'y faisait en slavons, et ce n'est que sous les princes Ipsilanti et Mourouzi qu'on y a introduit l'usage des livres saints, traduits du slave et du grec en langue valaque.

Tout, chez les Valaques, annonce leur origine slave; mais il est à remarquer que les habitans des montagnes, surtout dans la petite Valachie, ont bien plus conservé l'idiome slavons que ceux qui habitent dans la plaine. Les caractères employés jusqu'à présent en Valachie, tant pour l'écriture que pour l'imprimerie, et les signes de ponctuation, sont les mêmes que les philologues connaissent sous le nom de Cyrilliens.

Sans parler des hospodars de Valachie, qui, jusqu'à présent, sont nommés et révoqués à volonté par la Porte ottomane, et dont la petite cour forme comme une classe à part composée de Grecs phanariotes, il existe encore, dans le pays, une noblesse héréditaire et une noblesse de rang, dont les membres, autrefois appelés *Jowpani*, portent maintenant le nom de *Boyards*. Les uns descendent des héros qui se distinguèrent à l'époque où cette principauté se leva en masse contre les Turcs, les Hongrois, les Polonais et les Moldaves; d'autres, des Grecs qui furent Hospodars de Valachie, ou de ceux de la suite des Hospodars, et dont les fils, ayant épousé des femmes valaques, se fixèrent pour toujours dans le pays avec leur famille, ou même de gentilshommes étrangers, depuis long-temps établis en Valachie. Les Hospodars, les Phanariotes, ont toujours trafiqué de la dignité de Boyards, de la manière la plus vile; aussi le corps des gentilshommes s'est-il grossi d'une multitude de Grecs, Bulgares, Serbiens et autres. Cependant ces derniers, lorsqu'ils n'ont pas encore atteint le dernier degré de noblesse, sont qualifiés de *Tchokoï*, mot bulgare qui indique le corbeau lorsqu'il croasse. Néanmoins, tous les Boyards jouissent indistinctement des mêmes droits et des mêmes privilèges. Le droit de préséance les distingue seul les uns des autres.

Il existe fort peu de négocians parmi les natifs du pays; d'autres corps privilégiés, comme celui des anciens gentilshommes

tombrés dans la misère, les descendants des nobles qui ont acheté certains droits, forment une classe moyenne entre les *Bayards* et les paysans; c'est sur ces derniers que porte tout le poids du joug imposé au pays par la Porte, les *Hospodars* et les *Boyards* eux-mêmes. Quoiqu'ils soient personnellement libres, et qu'ils n'appartiennent point aux propriétaires des terres sur lesquelles ils demeurent, ils sont les véritables esclaves, non-seulement du gouvernement, mais ceux encore des fonctionnaires que celui-ci a délégués pour l'administration des affaires particulières. Les prêtres, d'origine valaque, parviennent rarement aux hautes fonctions ecclésiastiques, lesquelles sont, pour la plupart, occupées par des Grecs, qui, possesseurs des immenses revenus des éparchies et des monastères, ne songent ni à l'entretien des temples consacrés au culte, ni à l'établissement d'écoles ou autres maisons de bienfaisance, bien que des personnes pieuses aient affecté à la fondation de ces utiles institutions une masse de biens qui constitue, sans exagération, le quart de tous les immeubles de la Valachie.

Le caractère, les mœurs et les usages de toutes ces classes d'habitans diffèrent, aussi bien que leur position réciproque elle-même. La noblesse, accoutumée, depuis cent ans, à obéir aux caprices des Phanariotes, dont elle attend et les grâces et les récompenses, a adopté tous les vices de ces grands seigneurs, au lieu de conserver les vertus de leurs ancêtres, leur valeur dans les combats, leur amour pour la patrie, leur soumission à la religion. Dans toutes les classes, en général, l'amour conjugal, la fidélité que se doivent les époux, et la pureté virginale semblent des vertus chimériques. Leur passion pour la volupté les absorberait entièrement, si la cupidité ne commandait encore plus impérieusement dans leur cœur. Incapables dans leurs goûts, ils adoptent avec enthousiasme toute espèce de nouveautés. L'hospitalité est la seule vertu qu'ils aient conservée, comme preuve de leur origine slavonne. Le grand seigneur la pratique par ostentation; mais le paysan ne cède qu'à l'élan de son cœur, et quelque soit sa pauvreté, il a toujours sur sa table un morceau de *malai* (espèce de pain) pour tous ceux, sans distinction, qui peuvent entrer dans sa cabane. Il faut attribuer la sobriété des Valaques à l'influence du climat, et leur passion pour le jeu de cartes à leurs relations avec les étrangers. Quoique les mat-

chands et autres castes du peuple soient plus modestes et plus économes dans leur manière de vivre, cependant ils n'épargnent ni présens, ni repas splendides, ni courbettes pour acquérir la dignité de Boyards, qui finit, tôt ou tard, par occasionner leur ruine ou celle de leurs enfans. Les habitans des montagnes, surtout ceux de la petite Valachie, sont plus laborieux, plus braves, moins faux, et ont, en général, conservé davantage la pureté des mœurs primitives. Il serait facile d'en former une excellente armée. L'habitude de la chasse les rend agiles et extraordinairement adroits à tirer.

Le Boyards et les Niamours, les marchands et les Rouptaschis (1) s'efforcent tous de suivre les usages européens; mais la molesse de leurs divans ou canapés, leurs longues pipes, leur vie sédentaire, la malpropreté, le désordre de leurs maisons, la foule de leurs esclaves, l'apathie à laquelle ils sont voués dès la plus tendre enfance, les empêcheront bien long-temps encore de marcher de pair avec les autres peuples de l'Europe, sous le rapport de la civilisation. A l'exemple des Grecs phanariotes, ils ont adopté le costume turc, et ne le cèdent à leurs modèles que dans l'art de la ruse et de la flatterie. L'ancien habillement des Valaques rappelle celui des anciens Boyards russes. Les paysans portent encore aujourd'hui des vêtemens assez semblables à ceux des petits Russiens.

Les Valaques sont généralement bien faits, beaux de figure, mais presque tous bancals et un peu bossus, par l'habitude qu'ils ont de se tenir les jambes croisées. Les femmes sont magnifiques, et ne le cèdent point aux grecques pour la régularité des traits et la vivacité des yeux. En société, elles sont beaucoup plus aimables que ces dernières. Celles de la haute et de la moyenne classe s'habillent à l'européenne, et font venir leurs parures de Vienne et de Paris. Les schalls turcs, les perles, les pierres précieuses sont pour elles d'un usage journalier. La beauté des paysannes l'emporte souvent sur celle des plus grandes dames. Il est difficile de trouver des visages plus frais, des physionomies plus expressives qu'aux environs de Kimnoloung et de Piteschtî, au pied des monts Krapaks. Tous les Valaques, sans exception, pratiquent la religion grecque; mais ils ne sont pas extraordi-

(1) Les Niamours, les Rouptaschis et autres corps de société du pays jouissent de certains privilèges qui les distinguent des simples paysans.

nairement dévoués à leur culte. Les hautes fonctions ecclésiastiques y sont exercées par des Grecs étrangers. Le clergé blanc⁽¹⁾, c. à. d. le bas clergé, est pauvre et supporte tout le fardeau du travail et des impôts, comme les simples paysans.

Les Boyards ôtent leur kotchoules ⁽²⁾ ou bonnet sur le vestibule du palais du prince; mais rien ne peut les empêcher de s'y asseoir, non plus que dans les églises, même pendant le service divin. Depuis la dernière guerre de la Russie avec la Turquie, la noblesse a compris, jusqu'à un certain point, la nécessité de la civilisation et le besoin où l'on était, dans ce pays, d'éclairer la jeunesse. Nombre de jeunes gens et même d'enfants de familles riches ont été envoyés à Vienne, à Padoue, à Pise et à Pavie, pour y faire leurs études; d'autres, confiés à des instituteurs étrangers, ont fait leurs classes à Bucharest; mais ceci n'a eu qu'une bien faible influence sur la civilisation générale, et il n'est pas rare de voir un Valaque, revenu du pays étranger avec quelques connaissances, oublier ce qu'il a appris, entraîné par l'exemple de désœuvrement général des grands seigneurs. Il lui suffit de parler un peu le français et quelquefois l'allemand et l'italien, ce qui n'est point fort mal-aisé, grâce à la multitude de Français, peu lettrés du reste, qui abondent aujourd'hui en Valachie et en Moldavie comme ils abondaient en Russie, il y a une vingtaine d'années. La langue française est familière à presque toute la haute classe: les femmes ne reçoivent presque aucune instruction morale. On apprend aux jeunes demoiselles à parler le français et le grec moderne, à jouer un peu du piano ou de la guitare, à danser la Mazourka, danse polonaise; tel est le nec-plus-ultra de leur éducation.

Les bonnes mœurs, la modestie, les autres vertus sociales sont l'apanage de quelques femmes valaques; mais ces heureux résultats ne sont pas dûs, sans doute, aux leçons qu'elles ont reçues. Les parents, jaloux de voir leurs filles bien élevées, les envoient au couvent des Carmelites, à Hermanstadt, en Transylvanie; et les demoiselles qui sortent de cet endroit se font

(1) Le clergé grec se divise *en blanc*, ou clergé séculier, et *en noir*, ou clergé cloîtré et ayant seul le droit de porter la robe noire.

(2) Bonnets de brebis de Crimée ou d'agneaux extraits du ventre de leur mère avant leur naissance. Ces sortes de peau s'appellent *Meç-louççhi*.

bien vite reconnaître par la diversité de leurs connaissances et la douceur de leurs mœurs. Tous les Valaques des deux premières classes apprennent le grec moderne dès leur enfance; quelques-uns même s'adonnent au grec ancien. Il a été institué, à Bucharest, une école des hautes sciences : presque tous les auteurs même en ont parlé en faisant mention de la civilisation chez les Grecs; mais les professeurs eux-mêmes ont démontré l'inutilité de cet établissement. Il faut avouer que plusieurs des Phanariotes grecs se sont plu à cultiver et à encourager les sciences; mais ils n'ont pu réussir à en inspirer le goût aux Valaques. Les prêtres, desservans des paroisses, et autres instituteurs, amis du bien public, ont établi quelques petites écoles où les enfans viennent apprendre à lire, et s'exercent au plein chant; mais à quoi peuvent servir de pareilles fondations sans l'aide du gouvernement? On ne peut pas dire, cependant, que les Valaques soient inaptes à l'étude; ils sont, au contraire, pénétrans, satyriques, et ont l'imagination assez vive; mais la paresse, la cupidité, la mollesse et la prodigalité étouffent dans leur cœur ce généreux penchant. Bucharest et Bouzoua renfermaient des séminaires qui ont été fermés par suite de la situation déplorable où ils se trouvaient. L'imprimerie de M. Karakusch et comp., la seule qui existât dans ce pays, a été obligée de cesser ses travaux au bout d'un an, et celle qui se trouve attachée à la métropole n'imprime même que fort rarement quelques livres d'église.

Cependant, il faut rendre justice aux Valaques; car leurs vices ne viennent que de la position humiliante dans laquelle il est de l'intérêt des Hospodars de les maintenir, ou de la direction qui leur a été communiquée par les avides fermiers de la Porte, afin de mieux s'emparer de l'autorité et de se livrer plus impunément à leurs dilapidations. L'entreprise d'Ypsilanti, dont la situation déplorable de la Valachie a été le résultat immédiat, les irrita contre les Grecs; et celle de Vladimiresko n'avait pour but que d'affranchir la patrie du joug des Hospodars, des grands seigneurs grecs et de leur propres Boyards, qui ne sont ni moins cruels ni moins avides que les premiers.

Le sol de la Valachie est généralement fertile; dans le voisinage des montagnes, le climat est sain et tempéré; près du Danube, il est humide, à cause des vapeurs qui s'échappent des

marais, dont les bords de ce fleuve sont couverts. Ce n'est point à la température, mais à l'usage immodéré des fruits verts, qu'il faut attribuer les fièvres qui règnent souvent dans ces contrées. Le bled, l'orge, le maïs, et généralement toutes les céréales, y viennent en grande quantité et presque sans aucune culture. L'abondance des vignes, les mûriers, les arbres fruitiers de toutes espèces, et les légumes les plus savoureux attestent la bonté du terrain. On trouve dans les montagnes la garance et autres plantes propres à la teinture. Le chêne, le saulé, le tilleul, le peuplier, l'orme, le noyer, le châtaignier, le platane, le pin et le sapin couvrent les hauteurs et les plaines. La chaîne des monts Krapaks ombrage les immenses prairies où naissent des troupeaux de brebis blanches originaires de la contrée, ou qui sont venues de la Transylvanie et de la Hongrie. Les plaines couvertes des plus tendres herbages nourrissent d'innombrables bestiaux : quant à ces beaux troupeaux de chevaux qui constituaient jadis une grande partie de la richesse de la Valachie, on en voit fort peu maintenant. La guerre, à laquelle ce pays a si souvent servi de théâtre, les a presque tous détruits ; cependant il existe encore d'assez beaux haras dans la petite Valachie. Nul doute que les montagnes ne renferment des minerais fort riches ; la preuve en est que l'on recueille beaucoup d'or pur dans les sables des rivières de Dymbovitsa, d'Yaloschnitsa, d'Argite et autres, qui prennent leur source dans les monts Krapaks, sur les frontières de la Valachie. Tous les fleuves et les lacs abondent en poissons ; les sources des montagnes elles-mêmes renferment une quantité de truites de différentes espèces. Les travaux des salines produisent annuellement, même sans être poussés avec beaucoup de vigueur, jusqu'à 1,192,000 pouds de sel minéral, qui forment de gros revenus pour les Hospodars et les Boyards.

Les Boyards n'habitent jamais dans leurs terres ; ils en confient le soin pour un certain nombre d'années à des fermiers grecs de Janina ou à des Bulgares, qui, travaillant bien plus pour leurs intérêts que pour ceux de leurs maîtres, ne s'occupent aucunement de l'amélioration de ces propriétés. La Valachie ne renferme point d'autres manufactures que quelques chandelleries et savonneries, une verrerie, et une fabrique près de Boudharest, où l'on fait des mousselines et des mouchoirs imprimés.

Plusieurs particuliers possèdent des distilleries qui fournissent de l'eau-de-vie de prunes et d'autres fruits, des ateliers pour la fabrication de la bougie, du cuir, du maroquin, et quelques teintureries. On voit clairement par là que le commerce d'exportation du pays consiste uniquement en marchandises brutes, en bétail, bled, cire, eau-de-vie, vins, et presque tous les objets fabriqués arrivent de Vienne. Ainsi, indépendamment de l'état d'oppression dans lequel la Porte ottomane tient la belle province de Valachie, le commerce s'y trouve dans la plus déplorable situation par l'énorme disproportion qui existe entre celui d'importation et celui d'exportation. L'ordre sévère du Grand-Seigneur, qui prescrit aux Valaques de n'expédier leur bled et leurs bestiaux que sur Constantinople seulement, met un obstacle presque insurmontable aux reviremens du commerce; les négocians du pays trouvent bien moyen néanmoins d'en faire passer en Transylvanie, grâce aux privilèges que les Hospodars sont payer au poids de l'or. Il faut encore observer que le commerce du pays se trouve presque entièrement entre les mains des Grecs, des Arméniens, des Bulgares, des Juifs et d'autres étrangers, dont le dixième à peine est sujet de la Porte ottomane; les autres négocians sont des Russes, des Autrichiens, des Anglais, quelques Français, et un petit nombre d'Italiens et de Suisses. Jouissant tous des privilèges qui empêchent les Valaques et autres sujets chrétiens du sultan d'utiliser leurs capitaux dans le commerce, presque tous les objets de luxe viennent par l'Autriche et sont achetés à la foire de Leipzig; il n'y en arrive qu'un très-petit nombre de la Russie et de la France; quant aux marchandises d'Asie, on les tire de Constantinople, de Smyrne et d'autres places du Levant.

Le gouvernement de la Valachie fut d'abord olygarchique. Les Boyards choisissaient parmi eux un chef, qui recevait les titres de Hospodar et de Voïévode; mais il arrivait souvent qu'au bout de quelques dizaines d'années la puissance souveraine devenait héréditaire dans une seule famille. Guidés par les avantages qu'ils espéraient retirer d'une alliance avec la Hongrie, la Transylvanie ou la Turquie, les princes valaques recherchaient avec empressement l'amitié de leurs voisins. L'histoire de Valachie prouve que les Hospodars n'étaient point despotes, et qu'ils s'éclairaient au contraire des conseils de leurs Boyards.

On cite plusieurs exemples de Hospodars qui perdirent leur dignité, et même la vie, pour avoir gouverné avec trop de cruauté. La soumission de la Valachie par les Turcs, en 1529, a peu changé la forme du gouvernement. Ce n'est que depuis 1716 que la Porte a nommé pour l'administrer des princes choisis parmi les familles grecques habitant Constantinople, ou plutôt qu'elle leur a donné ce pays à ferme, et permis tous les moyens de satisfaire la cupidité du divan de Stamboul. Malgré tout cela, les Valaques n'ont pas cessé d'être plus privilégiés que les autres chrétiens esclaves du Padischah. Les traités conclus entre l'Autriche et la Porte, de même que les conventions entre cette dernière puissance et la Russie, dans les 18^e et 19^e siècles, ont beaucoup contribué à alléger le poids du joug qui leur est imposé. Les paysans sont libres depuis 1747, et c'est la seule faveur dont ils jouissent; car c'est sur eux seuls que pèse le fardeau des contributions.

Bien que, dans les derniers temps, les princes valaques fussent entièrement despotes, ils avaient cependant le soin de conserver quelques formes administratives, qui semblaient devoir mettre un frein à leur aristocratie. Ils avaient auprès d'eux un conseil ou divan, composé de l'archevêque et de 12 Boyards; mais ceci n'était qu'un simple simulacre, car le divan ne proposait et n'adoptait que ce qui avait d'abord été soumis à la volonté du Hospodar. Les Boyards sont exempts de toutes espèces de redevances, et les diverses classes élevées de la société s'en sont plus ou moins affranchies. Outre le droit territorial et la dîme, le clergé paie encore des impôts indéterminés, dont le poids retombe en grande partie sur le clergé séculier. Quant aux paysans, ils sont imposés d'une manière si barbare, que dans l'Europe entière il serait difficile de trouver un peuple qui travaille plus et qui retire moins d'avantages de son labeur.

La Valachie possède bien un code composé des lois de Théodose et de Justinien; mais l'exécution des lois dépend entièrement de la volonté du Hospodar; aussi les habitants méprisent-ils les tribunaux, où ils savent que le fort et le riche ont toujours raison. Les procès forment presque l'unique occupation des Boyards, car lors de l'avènement au trône d'un nouvel Hospodar, ils sont toujours en droit de rappeler de la décision prise par son prédécesseur dans telle ou telle affaire.

On voit peu d'affaires criminelles en Valachie; la conduite des Boyards coupables de concussion ou de dilapidation, n'est soumise à aucune enquête; seulement, lorsqu'un fonctionnaire a commis quelque faute un peu trop grave, le prince l'impose à une forte amende, sans autre forme de procès; il l'exile pendant quelques mois dans un couvent, pour lui donner le temps de se repentir, ou lui ordonne de demeurer dans ses terres. La peine de mort, celle de la mutilation et de l'exil dans les salines ne peuvent être mises à exécution sans avoir été préalablement sanctionnées par les Hospodars. Quant aux châtimens ordinaires, comme la bastonnade, la flagellation, l'emprisonnement, les amendes pécuniaires, ils sont administrés au peuple, non-seulement par les Boyards, mais même par leurs intendants, qui les distribuent avec la plus grande libéralité. De là une multitude d'abus qui tournent tous au détriment des classes inférieures, dont les plaintes ne peuvent arriver jusqu'aux oreilles de juges impartiaux.

La Moldavie est séparée au nord de la Boukovine, par une chaîne de montagnes, et de la province de Bessarabie, par le Pruth; à l'est et au sud de la Bulgarie, par le Danubé, et de la Valachie par le Sêret et le Milkof; à l'ouest de la Transylvanie, par le Sêret, et de la Boukovine par de petits monticules. Elle renferme environ 400,000 habitans des deux sexes. La Moldavie, entrecoupée de montagnes et de vallées, et arrosée par un grand nombre de fleuves, de rivières et de sources, se divise aujourd'hui en quatorze tsinoutu ou districts. Le peuple qui habite cette principauté est de même origine que les Valaques, et bien que l'histoire ne dise pas précisément si la Moldavie fut jamais colonie romaine, cependant la langue vulgairement parlée dans le pays provenant comme celle des Valaques d'une racine slave, et étant entremêlée d'une foule de mots latins-italiens, il ne faut point douter que les Romains n'aient jadis exercé leur domination dans ce pays. Il faut pourtant observer que les Moldaves ont conservé beaucoup plus que les Valaques, non-seulement les mots et la locution, mais encore les tours propres à la langue slave.

La ressemblance des Moldaves et des Valaques est tellement frappante, qu'ils peuvent presque passer pour un seul et même peuple, quoique jamais ils n'aient été soumis au même gouver-

niement. Ils ne se distinguent l'un de l'autre que par quelques traits caractéristiques. La haute classe est plus instruite, plus civilisée en Moldavie que dans la Valachie. Les femmes mêmes y reçoivent une assez bonne éducation et ne dédaignent pas de s'adonner à l'étude, une fois parvenues à cette époque de la vie, où les jeunes personnes regardent comme un fardeau tout ce qui est relatif à l'instruction. La principale école de Yassé n'avait pas, il est vrai, la même célébrité que celle de Bukharest; cependant elle ne lui cédait en rien sous le rapport du nombre des maîtres et des élèves. Les propriétaires s'y occupent davantage de la conduite de leurs biens: aussi comme ils jouissent de revenus moins précaires, ils ne contractent pas des dettes aussi inconsidérément que les seigneurs valaques, sur lesquels ils l'emportent encore par leur magnificence, la délicatesse de leur goût et par leur sybarisme. Ils sont également moins intrigans, moins serviles adulateurs, moins cupides que les Valaques, et s'occupent davantage du bien de leur pays. Les Boyards, qui prennent part au gouvernement, s'occupent avec bien plus de zèle à corriger les abus, et à faire exécuter le code des lois civiles et criminelles. La mollesse n'étant pas contrebalancée par la cupidité règne au dernier degré en Moldavie. Les Moldaves n'ont peut-être pas autant de dispositions naturelles, autant d'aptitude que les Valaques pour les sciences et les arts; aussi leur société est-elle moins agréable, et leurs femmes ne possèdent pas cette vivacité d'esprit, qui plaît tant chez les Valaques. Le peuple est plus hardi, plus entreprenant; aussi est-il humoriste et grossier, lorsqu'il ne craint point d'être puni de sa grossièreté. Quoique le clergé ne soit pas aussi éclairé qu'on pourrait le désirer, il se trouve cependant dans une position assez honorable, parce que la plus grande partie des prêtres séculiers y jouissent des propriétés appartenant aux églises, et qu'ils ne paient ni redevances ni impôt territorial. Le commerce s'y trouve entre les mains des étrangers. Cependant les Moldaves s'occupent aussi de vendre eux-mêmes leurs marchandises, qu'ils expédient au port de Galatz sur le Danube. Les villageois étant beaucoup moins écrasés d'impôts que les Valaques, sont bien plus laborieux.

Le sol de la Moldavie est fertile, quoique plus froid que celui de la Valachie. Les productions sont les mêmes; à l'exception

du mûrier. On y voit moins de bestiaux ; cependant les espèces de bêtes à cornes sont bien supérieures à celles de la Valachie et il s'y trouve un bien plus grand nombre de haras. Les chevaux se vendent en Prusse, pour les remotes de cavalerie. Il y a des salines qui rapportent jusqu'à 60,000 okoves de sel minéral. Il n'y a point de manufactures ; le commerce y est presque dans le même état qu'en Valachie, mais il offre plus d'avantages aux nationaux dans la Moldavie. Le gouvernement y est le même, quoique moins despotique. Les princes moldaves se sont souvent réunis à la Pologne, dont ils étaient voisins lorsqu'ils possédaient la Boukowine. La Moldavie, après avoir longtemps souffert des incursions des Tatars Nogais, se soumit entièrement à la Porte Ottomane, au commencement du 16^e siècle, en vertu du testament d'Étienne Bogdan.

A. J.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

312. PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'ÉCONOMIE POLITIQUE, précédé d'une *Introduction historique*, et suivi d'une *Biographie* des économistes, d'un *Catalogue* et d'un *Vocabulaire* analytique ; par A. BLANQUI, prof. d'histoire et d'économie industrielle à l'École spéciale du commerce de Paris. In-18 de iv et 252 p. Paris, 1826 ; Bureau de l'*Encyclop. portative*.

L'auteur suit le système de M. Say, et offre un résumé de sa théorie. Il divise son ouvrage en 3 livres, de la *production*, de la *distribution*, de la *consommation des richesses*. Toute l'économie politique est réduite, pour l'école dont M. Blanqui fait partie, aux considérations qui découlent du cadre étroit dans lequel ces trois livres l'enchaînent. La biographie des économistes, le catalogue des principaux écrits sur l'économie publique et le vocabulaire terminent ce petit volume, qui, du reste, est très-propre à donner une idée exacte de la théorie de M. Say, justement estimée des hommes éclairés de tous les pays, comme offrant un excellent traité pour la partie de la science à laquelle il s'est voué.

D.

313. DU COMMERCE MARITIME, considéré sous le rapport de la liberté entière du commerce ; et sous le rapport des colonies ; par M. le comte de VAUBLANC, ministre d'état, membre du conseil supérieur du commerce et des colonies. In-8° de viii et 232 p. ; Paris, 1828 ; Renard,

M. de Vaublanc cite quelquefois, dans ce nouvel ouvrage, les économistes et nominativement M. Say, dont le traité lui paraît *plein de sens et de raison*. Il est encore à présumer que M. de Vaublanc a lu les ouvrages dont il parle, et cependant, lorsqu'on le lit à son tour, on est tenté de croire qu'il ignore complètement ce qui a été écrit en économie politique, depuis le bel ouvrage de Smith. En effet, M. de Vaublanc ne tient aucun compte de ce qui a été démontré d'une manière si claire par ce grand homme; il revient sans cesse aux inconvénients de la liberté du commerce, à l'avantage de certains monopoles, et principalement du monopole colonial, dont il se fait le champion et le défenseur. Si M. de Vaublanc n'avait pas la prétention de poser des principes, s'il ne raisonnait qu'en égard à la position réciproque où une marche vicieuse a placé les nations dans leurs rapports commerciaux, s'il disait qu'il ne faut abandonner qu'avec réserve et prudence les voies dans lesquelles on est entré, attendu que la fixité est un des premiers besoins du commerce, tout le monde se rangerait à son avis. Mais, c'est au moment où l'administration manifeste sa tendance vers la liberté industrielle et commerciale, que M. de Vaublanc continue de recommander le commerce privilégié et le monopole colonial.

Il serait trop long de réfuter tous les raisonnemens vicieux et inexacts de l'auteur. Comment admettre, p. ex., qu'il faille s'attacher plus que jamais à notre système colonial, lorsqu'en énumérant les causes de la cherté du sucre produit dans nos colonies, M. de Vaublanc fait pressentir qu'une des causes principales de cette cherté, c'est l'infériorité des articles que la métropole envoie dans ces mêmes colonies. Ainsi, dit-il, nos charrues sont mauvaises, et ont besoin d'être fréquemment renouvelées; notre farine s'aigrit, et ne vaut pas celle des États-Unis; nos salaisons sont de peu de conservation; on a besoin de riz, nous n'en envoyons pas; et celui qui est apporté par les étrangers est frappé de droits exagérés. Ces motifs expliquent comment les Colons ne peuvent cultiver que chèrement, et comment les produits qu'ils obtiennent doivent également se vendre cher pour les couvrir de leurs frais. Il nous semble, si ces faits sont exacts, et tout porte à croire qu'ils le sont, qu'ils devraient suffire seuls pour faire abandonner le monopole qu'on recommande. En effet, c'est le monopole que la métropole exerce dans la colonie, qui

force les Colons à nous vendre cher, qui les empêche de soutenir la concurrence avec les sucres étrangers, ce qui leur fait demander à leur tour un privilège sur nos marchés. D'où suit la conséquence rigoureuse, que si on osait renoncer à ce fatal système, qui, tout en faisant payer au consommateur un prix factice, ne satisfait pas cependant ceux au profit de qui on le paie, les Colons, cultivant à plus bas prix, par cela même qu'ils ne seraient plus gênés dans leurs moyens de production, pourraient vendre en Europe à aussi bon marché que les autres. Que si on objectait que jamais ils ne pourraient rivaliser avec l'Inde et la Cochinchine, on pourrait répondre, en défendant toujours les intérêts coloniaux, que les sucres de nos Antilles, de beaucoup préférés aux autres pour la raffinerie, seraient toujours recherchés sous ce dernier rapport.

M. de Vaublanc se garde bien de tirer cette conséquence; mais on voit qu'il n'a pu tout-à-fait y échapper; car il dit positivement que ce n'est pas dans l'intérêt colonial qu'il réclame le maintien du privilège, mais bien dans celui du commerce de la métropole. Il nous semble que si l'on voulait connaître l'opinion du commerce de la France, sur cette question, et que l'on employât un moyen que M. de Vaublanc recommande plusieurs fois avec raison, dans son ouvrage, nous voulons dire une enquête, le résultat ne serait pas douteux; le privilège serait abandonné, quoique M. de Vaublanc répète à plusieurs reprises que le commerce avec les colonies est le plus avantageux de tous, en ce sens qu'on ne court jamais le danger d'y être dérangé par des réglemens plus ou moins destructifs. J'ose penser que les négocians de nos ports ne sont pas unanimement de cet avis, et il ne suffira pas, pour le leur faire partager, que notre commerce avec nos colonies ait employé plus de navires que notre commerce avec les pays libres; car ils s'apercevront que ce résultat en chiffres ne prouve rien, puisqu'il est tout simple que nous ayons un grand nombre de vaisseaux employés aux échanges avec nos colonies, alors que nous seuls pouvons commercer avec elles. Mais ce qui importe, ce serait de savoir, si, en réunissant l'ensemble de tous les navires employés par notre commerce, leur nombre ne serait pas beaucoup plus élevé, si nous étions affranchis du privilège colonial? Or, l'affirmative est une opinion partagée par un très-grand nombre de bons esprits.

On voit dans l'écrit de M. de Vaublanc, que beaucoup de faits et d'actes importans échappent à son attention. Ainsi il perd de vue que le commerce de l'Angleterre avec les États-Unis s'est singulièrement accru depuis que leur indépendance a été reconnue par leur ancienne métropole, ce qui prouve que le commerce colonial n'est pas toujours le plus profitable.

Plus loin, il affirme que la ruine de notre navigation serait la suite de l'abandon de nos colonies, que toutes les denrées tropicales nous arriveraient par les ~~mers~~ pavillons, ou des entrepôts d'Europe; et il oublie les actes de février 1826, rendus sur la proposition de M. de St.-Cricq, et qui doivent avoir pour résultat la prospérité et le développement de notre navigation lointaine.

Un chap. est consacré à la nécessité d'établir des entrepôts dans nos Antilles, dans lesquels on recevrait tant les articles de France que les denrées tropicales qui y seraient apportées de la côte ferme et des autres parties de l'ancienne Amérique espagnole, le sucre, le rhum et la mélasse exceptés. Il y a des observations de détail utiles à recueillir dans ce chap. L'auteur y réclame une très-grande liberté pour ce commerce d'entrepôt; peut-être pourrait-on lui rappeler, que si ses idées étaient adoptées, il s'en suivrait que les avantages d'un commerce libre seraient assurés aux Antilles, en même temps que le monopole leur serait réservé en France. Ainsi la métropole continuerait seule à être sacrifiée.

Nous ne suivons pas l'auteur dans l'examen qu'il fait des anciennes colonies espagnoles depuis leur indépendance; il a la conviction qu'elles rentreront sous l'autorité de la métropole. Tout en convenant de la difficulté que ces contrées éprouveront à s'organiser et à retrouver le calme et le repos nécessaires à leur développement, nous croyons, que s'il y a quelque chose de certain sur leur avenir, c'est qu'elles resteront à jamais indépendantes de la cour de Madrid.

Hâtons-nous de dire, avant de terminer ces observations, que l'honorable auteur est animé d'un zèle ardent pour la prospérité du pays, que rien n'est plus louable que ses intentions, mais que presque toujours les moyens qu'il indique sont défectueux. Ainsi, remarque-t-il que le manque de circulation des capitaux nuit aux progrès de l'industrie et de l'agriculture dans les

départemens du royaume. Il semblerait qu'il va proposer des banques départementales qui répandraient les moyens de crédit, faciliteraient la circulation; mais il n'en est pas ainsi : l'auteur n'aime pas le temps présent; c'est dans le passé qu'il cherche ses argumens, et s'étayant sur Henri IV, Colbert et le grand Frédéric, il demande la formation d'un trésor de cent millions, qu'il appellerait la Caisse d'épargnes du commerce. Il voudrait voir fournir ce trésor par la Caisse d'amortissement; il oublie que la Caisse d'amortissement a une destination spéciale, que les contribuables ne l'alimentent que pour remplir des engagements sacrés, pris par l'état avec les créanciers, tandis que son Trésor serait la source d'un impôt injuste et oppressif, puisqu'il ne serait pas levé pour un service public, mais bien pour secourir les industries défailantes. M. de Vaublanc avait en quelque sorte sous la main le remède au mal qu'il signale : aux banques dont nous venons de parler, il pouvait ajouter cette grande conception de la société commanditaire de l'industrie repoussée par la dernière administration. Cette société eût été pour notre siècle ce que les Trésors d'Henri IV, de Louis XIV, de Frédéric étaient pour les leurs, avec cette grande différence, que les fonds du nouveau trésor devaient y être apportés librement et sans contrainte. Non, certes, il ne faut pas mépriser le passé : au contraire, on doit l'étudier, l'imiter quelquefois, mais toujours en le modifiant selon la différence des temps et des mœurs. M. de Vaublanc et beaucoup d'autres voudraient nous le reproduire purement et simplement; c'est à la fois une erreur et une impossibilité.

A.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE CAHIER.

<i>Géographie et Statistique.</i>	
Coup-d'œil rapide sur les peuples de race slave qui habitent la	
Turquie d'Europe.....	369
<i>Economie publique.</i>	
Précis élémentaire d'économie politique; Blauqui.....	380
Du commerce maritime; de Vaublanc.....	ib.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.







